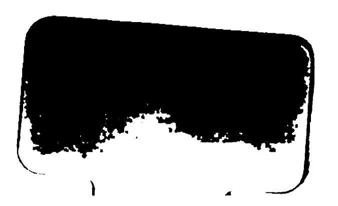



600035119P



HISTOIRE

D'ESPAGNE

IMPRIMERIE DE F. MALTESTE
RUE DES DEUX-PORTES-SAINT-SAUVEUR, 18

HISTOIRE

D'ESPAGNE

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A NOS JOURS

PAR CH. ROMEY

TOME TROISIÈME



PARIS

FURNE ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 55

M DCCC XXXIX

HISTOIRE
D'ESPAGNE.

DEUXIÈME PARTIE.

—

LA PÉNINSULE SOUS LES ARABES ET LES MAURES.

CHAPITRE PREMIER.

Des anciens Arabes. — Commencemens de Mahomet. — Conduite, politique et religion de l'apôtre de Dieu. — Caractérisation de l'islamisme. — Politique des successeurs de Mahomet. — Leurs conquêtes. — Leurs principes envers les vaincus. — Conquête de l'Afrique. — Rapports des khalifes avec leurs lieutenans. — Nature du commandement chez les Arabes. — Exploits d'Okbah, de Zobéir et d'Hassan. — Guerre de Moussa dans le Maghreb.

De 622 à 711.

Après avoir suivi, dans toutes ses phases, pendant près de trois cents ans, l'existence politique de l'Espagne sous les Wisigoths, jusqu'à leur dernier roi, nous allons remonter de près d'un siècle en arrière. Pendant qu'Héraclius régnait sur l'empire romain d'Orient, que les enfans de Chlotaire se disputaient en vrais barbares la Gaule conquise, à peu près vers le même temps où l'Espagne s'affranchissait entièrement du joug des Gréco-Romains, il se préparait dans un coin de l'Asie une révolution qui devait avoir la plus grande nfluence sur le pays dont nous écrivons l'histoire. Mahomet uyait de la Mekke à Médine, et cette fuite était le signal de sa prochaine élévation. Entre l'Arabie et l'Espagne, il y a l'Afri-

que, et pourtant cette révolution nous touche, car elle donnera un caractère nouveau à l'Espagne, car de l'Arabie est sorti le torrent qui est venu engloutir la Péninsule moins d'un siècle après Mahomet.

Mais avant d'aborder l'histoire de la domination des Arabes en Espagne, depuis leur entrée dans ce pays et la conquête qu'ils en firent (longue série de grands événemens et de circonstances mémorables, en grande partie inconnus, où la vérité se trouve mêlée de fables traditionnelles qu'accréditèrent le temps et l'ignorance populaire [1]); avant d'en venir au commencement de ces choses, il sera à propos de dire quel peuple étaient les Arabes, quelles étaient leurs coutumes, quelle cause les porta à sortir des campagnes de l'Yémen et à conduire les triomphantes bannières de l'islam [2] jusqu'aux extrémités occidentales de l'Europe, d'où leur puissance menaça un moment l'Europe tout entière, et où ils fondèrent cette brillante et singulière domination qui résista pendant huit siècles à tous les efforts.

La presqu'île d'Arabie, dont les habitans se sont répandus au septième siècle dans toutes les directions du monde connu, et ont conquis une grande partie de la terre, est cette vaste

1 Tel est le sujet qu'a traité Conde à l'aide des manuscrits arabes de l'Escurial, avec bonheur parfois, mais en général avec faiblesse et diffusion. Son œuvre est confuse, mal digérée, pleine de défauts que ne rachète pas suffisamment l'exactitude du traducteur. A proprement parler, ce n'est pas là une véritable histoire de la domination des Arabes en Espagne, ce sont des matériaux et des documens pour l'historien, présentés avec assez peu de goût. Le grand défaut de Conde est de ne point renvoyer aux sources originales et primitives auxquelles il puise textuellement. Les premières relations des Musulmans avec les Chrétiens, la formation d'un royaume chrétien derrière les montagnes du nord de la Péninsule, tout cela est laissé assez mal à propos dans l'ombre par l'académicien espagnol. Son ouvrage est cependant encore, à tout prendre, le plus complet sur cette intéressante période de l'histoire d'Espagne. Nous lui ferons de nombreux emprunts.

2 Islam, ainsi se nomme la croyance des Mahométans; le mot a la signification et s'emploie dans le sens de confiance, sécurité et résignation dans la volonté de Dieu, manifestée dans son Alcoran; et c'est de ce mot que les sectateurs de Mahomet tirent le nom de *Moslemins* (Musulmans).

région qu'environnent de toutes parts la mer Rouge, l'Océan Indien et le golfe Persique, entre l'Éthiopie, la Perse, la Syrie et l'Égypte. Les anciens la divisaient en Arabie Pétrée, en Arabie Déserte et en Arabie Heureuse. Mais plus de la moitié de l'Arabie n'est en effet que déserts, sables et pierres. L'Arabie Heureuse elle-même doit son nom moins à la fertilité de son territoire qu'à sa situation favorable le long des côtes de la mer Rouge. Le canton de cette contrée où est bâtie la Mekke (la Macaroba des Grecs), dont on attribue la fondation à Abraham, et qui paraît n'avoir été d'abord qu'une station de caravanes, n'est pas un des moins arides de la presqu'île.

L'Arabie Déserte est cette partie de la Péninsule qui touche à la Syrie; c'est le véritable désert des Hébreux, celui où Agar et Ismaël, chassés par Abraham, se réfugièrent d'abord. C'est une contrée malheureuse, à laquelle manquent surtout l'eau et la végétation, et qui n'est encore aujourd'hui habitée que par des tribus d'Arabes, voleurs nomades appelés Bédouins.

L'Arabie Pétrée, qui touche à l'Arabie Déserte, et peut être confondue avec elle, tire son nom d'une citadelle nommée Pétra par les Grecs. C'est le pays des Nabathéens [1]. Elle est, comme l'Arabie Déserte, occupée aujourd'hui encore par des tribus nomades de Bédouins, presque jusqu'aux portes de Jérusalem.

Les déserts ne manquent pas non plus à l'Arabie Heureuse; mais on y trouve en plus grand nombre des vallées fertiles, de vertes oasis, des puits et des sources vives; l'air y est plus tempéré, plus pur, surtout vers l'Océan, à l'Orient de Mokhâ, et même à peu de distance de la Mekke, dans le pays de Taïef. Vers la pointe occidentale de la Péninsule la nature revêt un

1 Les *Nabathei*, dont parle Ammien. Les Grecs et les Latins confondaient aussi les tribus arabes répandues des bords de la mer Rouge à l'Euphrate sous la dénomination générique de Sarrasins, Σαρακηνοί. Voyez Ménandre (Excerpt. legt.), p. 149; Procope et Marcelin.

aspect plus riant encore; et c'est là qu'est le pays de Aden ou Éden, que l'on suppose être le berceau du premier homme, le Paradis terrestre de la Bible.

Les géographes modernes, d'après Aboulféda, divisent la Péninsule arabique en six régions, savoir : le Berriah ou le désert au nord, le Bahhrein et l'O'mân, districts maritimes en face de la Perse, l'Hégiaz et le Yémen à l'Occident en regard de l'Afrique, et enfin le Négid, vaste plateau qui s'élève au centre comme une île entourée de sables et de plaines basses.

Frappés de l'étrange aspect des pasteurs voués à la vie nomade des cantons septentrionaux de l'Hégiaz, les seuls où ils pénétrèrent, les soldats d'Alexandre les appelèrent de leurs tentes Σκηνῖται (les hommes de la tente). Alexandre respecta leur pays; plus tard Auguste et Trajan essayèrent vainement d'y pénétrer.

Les historiens de la nation, dit Gagnier, divisent les Arabes en trois classes, savoir :

I. Les Arabes primitifs, qui sont ceux qui habitèrent les premiers l'Arabie après le déluge, et dont la postérité est éteinte ou confondue avec ceux qui sont venus depuis.

II. Les Arabes purs et non mélangés, c'est-à-dire ceux qui, après la confusion des langues, vinrent s'établir dans cette partie de l'Arabie appelée Yémen ou Arabie Heureuse, et qui furent descendans de Kâhtan ou Jotkan.

III. Les Mostarabes, par où l'on entend ceux qui se sont faits Arabes, soit en se mêlant, soit en s'alliant avec les Arabes purs. Ces Mostarabes sont la postérité d'Ismaël, fils d'Ibrahim (Abraham), de qui Mahomet descendait en ligne directe[1].

[1] Elmacin raconte ainsi la migration d'Agar et d'Ismaël dans l'Hégiaz : « Et Ibrahim les envoya tous deux dans la terre d'Hégiaz, où Ismaël s'habitua, et épousa une des filles des Arabes d'Hégiaz; et Ismaël parla arabe. Ses enfans furent appelés Ismaëlites. Des femmes d'Hégiaz il eut douze fils puissans, portant

Les Arabes aimaient ainsi à rattacher la généalogie de leurs principales tribus à celles des patriarches hébreux. Ils révéraient surtout Abraham, et faisaient remonter, par Ismaël, son fils, leur propre race en ligne directe jusqu'au premier homme. Mahomet parle d'Abraham comme de l'un des plus saints prophètes. *Il était de la vraie religion* [1]. Depuis, l'idolâtrie a souillé les Ismaëlites, et c'est cette souillure que lui, Mahomet, avait reçu mission d'effacer[2]. Les nombreux rapports de plusieurs de leurs coutumes et de leurs croyances avec celles des tribus juives indiquent d'ailleurs une origine commune.

Les deux Arabies étaient donc la demeure de différentes khabiles ou tribus, les unes demeurant dans des villes, et le plus grand nombre nomades, qui erraient, portant leurs tentes et leurs pavillons dans les lieux abondans en pâturages et en eau pour la commodité des troupeaux qu'elles conduisaient, conservant dans leurs campemens cette vie patriarcale qu'ils avaient apprise de leurs aïeux, fils d'Ismaël. Parler des coutumes de ces anciens Arabes, ce serait décrire les vertus et les vices de l'enfance des sociétés. Saëd ben Ahmed, qui fut cadi de la ville de Tolède, disait que l'on devait considérer deux races d'Arabes, l'une qui est éteinte, l'autre de ceux qui restent encore. Ceux qui ne sont plus et qui formaient de nombreuses populations, telles que les tribus de Ad, de Thémoud, de Fesm et de Yadis, ont disparu depuis long-temps, et nous n'avons ni leurs histoires ni les moyens de vérifier leurs origines et leurs descendances[3]. Quant à ceux qui res-

l'arc comme l'ange l'avait prédit à Agar.» Elmacin, Historia Saracenica, pars I, p. 48.

[1] « Dieu connait et vous ne connaissez pas. Abraham n'était ni juif ni chrétien; mais il était de la vraie religion; son cœur était résigné à Dieu; il n'était point du nombre des idolâtres. » Alcoran, sour. 3.

[2] La religion des tribus ismaëlites était un mélange de sabéisme, d'idolâtrie, de judaïsme, et même de christianisme corrompu. L'idolâtrie cependant dominait parmi eux.

[3] Des tribus primitives indigènes il ne restait donc aucun souvenir distinct

tent, ils forment deux castes, celle de Kahtan et celle d'Adnan; et leur histoire présente deux époques ou états, l'un d'ignorance, l'autre d'islamisme.

Mais laissons parler un de leurs historiens les plus estimés :

« Les Arabes, au temps de leur ignorance[1], dit Aboulféda, étaient célèbres entre les nations par leur puissance et leurs hauts faits; l'empire appartenait à la khabile ou tribu de Kahtan[2], et la principale famille des rois était d'entre les Hamyares ou Homaïrites, dont il y a eu des *rois*, des *seigneurs* et des *tobbas*. Les autres Arabes, ou ceux d'Adnan, dans ces temps d'ignorance, étaient de deux classes, les uns habitans des villes, les autres pasteurs agrestes. Ceux des villes vivaient de leurs labours, de leurs semences et de leurs plantations, du produit de leurs troupeaux, de leur industrie et du trafic qu'ils faisaient au loin, hors de leurs demeures. Les pasteurs agrestes passaient leur vie dans les plaines, et parcouraient les déserts, se nourrissant du lait et de la chair de leurs chameaux, errans à la recherche des lieux riches en pâturages pour leurs troupeaux et en eaux courantes ou en puits; ils dressaient leurs tentes dans les lieux abondans en herbages et en sources, sans cesser d'être errans et nomades. Telles étaient leurs habitudes dans le printemps et l'été ; et, à l'approche de l'hiver, lorsque l'herbe et les fruits viennent à manquer dans les plaines, ils gagnaient les campagnes d'Irak ou de Chaldée, et les frontières de la Syrie, et ils tâchaient de passer le temps de leurs quartiers d'hiver avec le plus de commodité possible, supportant avec patience les inclémences de la saison.

» Quant à leurs sectes, elles étaient nombreuses : Hamyar

même au temps de Mahomet. Elles s'étaient entièrement confondues avec les tribus étrangères de la race abrahmique, d'où sont issues les tribus guerrières que Mahomet a tirées de l'idolâtrie et animées d'une même foi. Les Ismaëlites étaient donc alors les seuls Arabes.

[1] C'est ainsi que les Arabes appellent tout le temps qui a précédé l'islam.

[2] Jahtan ou Jeqtan, fils d'Heber.

adorait le Soleil; Canehah la Lune; Misam l'étoile El Debarran; Laham et Jedam l'étoile de Jupiter; Taï la constellation de Sohaïl (Canope); Kaïs l'Ashera el Obur (Sirius); Asad celle de Mercure; Tzaquif un petit édifice sur les hauteurs de Nahla, nommé Alat. Parmi eux, quelques-uns croyaient à la résurrection des morts, et disaient qu'il était à propos de sacrifier son chameau ou son cheval sur sa sépulture.... Leur science, et ce dont ils se piquaient le plus, était de bien connaître leur langue et la propriété de ses locutions, de faire des vers et d'élégans discours. Ils savaient le cours des astres, leur lever et leur coucher, et lesquels étaient opposés entre eux, de manière que quand l'un paraît l'autre se cache; et lequel amène la pluie, et lequel le beau temps. Leurs connaissances en ce genre venaient de leur attention continuelle à consulter le ciel jour et nuit pour leurs besoins et leurs occupations, et non d'une étude méthodique. Quant à la philosophie, ils en savaient peu. Dieu ne le voulait pas, et ne les avait pas créés pour cela : et tel était leur état au temps de leur ignorance. Pour le temps de l'islamisme, il est bien connu, et je le dirai, s'il plaît à Dieu. »

Dans les temps peu antérieurs à l'islam, les Arabes étaient gouvernés par leurs émirs ou rois de taïfes, c'est-à-dire chefs de certaines tribus qui occupaient un canton ou erraient dans ses limites. Indépendans et nomades, divisés par vallées, campemens et puits, ces peuples étaient d'ordinaire en guerre entre eux ou avec leurs voisins, pour des causes légères, telles que des querelles et des inimitiés de pasteurs rustiques sur leurs pâturages et leurs abreuvoirs, des vols et des vengeances; guerres qui se terminaient et s'arrangeaient facilement par le conseil de leurs émirs ou anciens, qui étaient généralement les chefs ou commandans de leurs tribus, ou par la médiation de quelque tribu désintéressée. Les plus puissans émirs ou rois de taïfes étaient ordinairement protégés, les uns par les souverains de la Perse, les autres par les

empereurs grecs. Leur jeunesse se plaisait à nourrir et à élever des chevaux, à tirer de l'arc avec dextérité, à manier avec aisance la lance et l'épée; ils aimaient à faire tourner leurs chevaux avec adresse et agilité, et cherchaient à se surpasser à l'envi les uns des autres dans ce genre d'exercice. Ils se piquaient surtout de leur ancienne noblesse ismaëlique et de leur indépendance, de la grâce et de l'élégance de leur langage, de leurs poésies sublimes ou ingénieuses, de leur hospitalité et de leur généreuse protection envers leurs hôtes.

Toutes ces tribus cependant étaient loin de former un corps de nation, lorsque Mahomet vint les réunir sous un seul Dieu et sous un seul chef[1].

Nous n'essaierons pas de caractériser le Prophète. Sa mission fut nécessaire et glorieuse; il suffit. Quelques moyens qu'il ait employés pour rallier à lui les Arabes, pour les tirer de leurs superstitions anciennes et les constituer en corps de nation, il s'y montra d'une incomparable supériorité; et, à ce titre seul, cet homme aura toujours le privilége d'exciter la curiosité et l'admiration. Nous n'en dirons, comme de tout ce qui a précédé l'entrée des Arabes en Espagne, que ce qui est indispensable pour l'intelligence de l'histoire de ce pays durant leur domination.

Des circonstances particulières de naissance et de fortune favorisèrent le génie de Mahomet[2]. Né à la Mekke vers l'an

[1] Dans le Mahomet de Voltaire, où l'on voudrait plus de vérité historique, il est quelques endroits néanmoins touchés avec justesse, entre autres celui où le Prophète peint ses grands projets :

> Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre
> Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre :
> Le temps de l'Arabie est à la fin venu!
>
> (MAHOMET, acte II, scène V.)

[2] Il était de la race d'Adnan, la plus illustre parmi les Arabes, et appartenait à la tribu de Koraïsch, la première de la race d'Adnan. Lui-même descendait directement d'Hashem, le personnage le plus distingué de la tribu de Koraïsch. Son père se nommait Abdallah, fils d'Abdelmotaleb, fils de Hashem, fils d'Abdmenaf, fils de Kosaï, fils de Kelab, fils de Movra, fils de Caab, fils de Lokva, fils de Galeb, fils de Fehr, fils de Malek, fils d'Al Nadhr, fils de Kenanah, fils de Khozaïma, fils

569 de Jésus-Christ[1], il avait pourtant déjà près de quarante ans lorsqu'il conçut le projet de changer la face de l'Arabie. Ses commencemens avaient été humbles et durs comme ceux de presque tous les grands hommes. Bien que d'une illustre tribu, qui participait au gouvernement de la Mekke[2], et y tenait le premier rang, il avait eu pour tout héritage, à la mort de son père, cinq chameaux, quelques hardes, et une esclave éthiopienne[3].

Nous ne pouvons ici le suivre dans toutes les phases de sa vie. Vers quarante ans, disons-nous, il commença à s'élever contre les idoles de sa patrie. La Kaabah (maison ou temple des dieux de la Mekke, qu'Abraham lui-même, à ce qu'on croyait, avait élevée), contenait ces étranges idoles, les unes de pierre, les autres de bois, empruntées aux différens cultes de l'Asie, et aussi la fameuse pierre noire qui est restée en vénération aux Musulmans[4]. L'oncle de Mahomet était grand-prêtre ou gardien de la Kaabah. Mahomet eût pu lui succé-

de Modrecca, fils d'Alyas, fils de Modhar, fils de Nazar, fils de Maad, fils d'Adnan. Sa mère se nommait Amina, de la même tribu. Cette généalogie est certaine suivant tous les chronologistes arabes, qui s'accordent à reconnaître qu'Adnan était un des descendans d'Ismaël.

[1] Soixante-dix ans avant Mahomet, les Habaschites ou Abyssins (Éthiopiens) s'étaient rendus maîtres de la partie méridionale de l'Arabie. L'année même de la naissance du prophète la Mekke fut attaquée par eux. Ils furent repoussés par Abdelmotaleb, aïeul de Mahomet. La guerre éthiopique marqua le commencement d'une ère que les Arabes appelèrent l'ère de l'Éléphant. Il est parlé de cette guerre dans l'Alcoran (sour. 85, vers. 4).

[2] La Mekke était gouvernée par une sorte de sénat composé d'abord de six, puis de huit et enfin de dix membres. Leurs attributions étaient autant religieuses que politiques. Ce gouvernement tenait de la république et de la monarchie par l'exclusion du pouvoir d'un seul et par l'admission du principe héréditaire. C'était, comme on l'a dit, une sorte de république aristocratique.

[3] Voyez Gagnier. Elle se nommait Baraca, et fut surnommée Omm-Aiman (la mère fidèle). Mahomet n'avait que deux mois lorsqu'il perdit son père, et elle fut quelque temps sa nourrice.

[4] On a quelque raison de croire que c'est un aérolithe, disent les auteurs de l'article *Mahomet* dans la Biographie universelle. On comprendrait aisément en effet qu'une pierre venue des profondeurs du ciel, à ce qu'on pouvait croire, ait pu attirer la vénération des populations. Mais ce n'est là qu'une conjecture.

der, mais il préféra une mission plus belle, quoique plus périlleuse. Il s'annonça donc comme prophète, comme apôtre de Dieu, déclarant une guerre implacable à toute espèce d'idolâtrie, soutenant l'unité de Dieu, et caractérisant ceux qui embrassaient sa doctrine par ce nom de Moslems, qui veut dire gens parfaitement résignés à la volonté divine. C'est alors qu'il commença le Koran, dont il faisait des lectures publiques au grand déplaisir des gouvernans de la Mekke[1]. Dans les trois premières années de sa mission le nombre de ses prosélytes dépassait à peine une douzaine. Sa première femme Khadija, Ali, Omar, Abou-Bekr, Zaïd, faisaient partie de ce cénacle. Mais, environ dix ans après, le nombre de ses disciples s'était singulièrement accru à la Mekke et surtout au dehors. Ses prédications continuelles avaient soulevé au plus haut point la colère des Khoraïschites; ils ameutèrent le peuple contre lui. Trois fervens souteneurs de l'ordre établi résolurent de se délivrer du novateur par le meurtre; le novateur, contraint de se mettre en sûreté, s'enfuit à Yathreb (Médine)[2], ville au nord de la Mekke, et, comme elle, dans l'Hégiaz. C'est ce qui fut nommé la fuite ou l'hégire[3]. Médine était déjà remplie de disciples de l'apôtre de Dieu. De tout temps il avait régné entre les deux cités arabes une rivalité qui fut heureuse aux destins de Mahomet. A Médine, il se vit en peu de temps à la tête d'un puissant parti, et

1 Koran signifie lecture, Al-Koran la lecture. On l'appelle aussi Kitab ou Kitab Allah (le livre par excellence ou le livre de Dieu), Al-kalam sheryf (la parole sacrée), etc.

2 Yathreb reçut alors le nom de Medinath-al-Naby (cité du prophète). Depuis on l'a nommée par excellence Medinath, Médine (la Cité).

3 L'hédjira (hégire) commence au premier jour de moharrem, premier mois de l'année arabique, jour qui correspond au vendredi 16 juillet 622 de Jésus-Christ. Bien que la fuite de Mahomet ait eu lieu le 8 de rabieh première de cette année, et son arrivée à Médine le 16 du même mois (28 septembre 622), c'est-à-dire soixante-huit jours plus tard, les Musulmans comptent le commencement de leur ère du premier jour de l'année dans laquelle la fuite a eu lieu, et non du jour même de cette fuite. Mahomet entrait dans sa cinquante-quatrième année (quatorzième de sa mission).

dès lors son succès fut assuré. Durant onze années encore cependant il eut à combattre, avec des vicissitudes diverses, la résistance des Arabes idolâtres et des Juifs, qui lui étaient opposés. Mais le glaive, venu en aide à l'Alcoran, triompha de tout; et, à la suite de longs travaux, de succès contestés, de combats presque continuels, où il fit toujours paraître et parler Dieu à propos, le courageux, l'habile, le hardi prophète, soumit enfin les Khoraïschites, la Mekke, l'Arabie entière à ses lois [1]. La Mekke prise, tout lui devint facile, et il fut proclamé sur l'Al-Safah premier conducteur et souverain pontife des Arabes. Tels avaient été l'audace et le génie de cet homme, qu'avant sa mort, dans la vingt-deuxième année de sa mission, il avait réuni sous ses bannières toutes les tribus de l'Arabie, et qu'il se préparait à diriger lui-même une guerre sainte contre les Grecs et les Perses, lorsque la mort l'enleva.

Mahomet était mort l'an 11 de l'hégire, le lundi douze de rabieh première (632), sans laisser de successeur déclaré de son empire, et les principaux Musulmans nommèrent d'un commun accord six électeurs, qui élurent successivement les cinq premiers khalifes ou successeurs de Mahomet. Abou-Bekr, qui fut le premier, non moins jaloux que le prophète de propager la loi de l'Alcoran, forma le projet d'envoyer ses gens hors de l'Arabie porter à d'autres peuples la connaissance de Dieu, et les rendre tributaires de son empire. Après avoir

1 Après la prise de la Mekke, ayant fait convoquer les principaux habitans, il leur demanda quel traitement ils attendaient de lui. « Nous n'attendons, répondirent-ils, que du bien de toi, frère généreux, fils d'un frère généreux. » — « Allez donc, leur dit-il en les congédiant, vous êtes libres. » Le calme rétabli, il se rendit à la colline d'Al-Safah, où il fut inauguré comme souverain spirituel et temporel, et il y reçut le serment de fidélité de tout le peuple assemblé. Après cette cérémonie il marcha vers la Kaabah, dont il fit sept fois le tour; il toucha et baisa la pierre noire; puis, entrant dans le temple, il détruisit toutes les idoles, au nombre de trois cent soixante, sans épargner les statues d'Abraham et d'Ismaël, malgré son respect pour ces deux patriarches, et, pour purifier ce saint lieu, il se tourna de tous les côtés en criant et en répétant à haute voix : « Allah Akbar! (Dieu est grand!), etc. » (Art. *Mahomet*, Biog. univ., vol. 26.)

apaisé quelques inimitiés domestiques et résolu l'expédition, le khalife fit, à Médine, une proclamation, qu'il envoya à toutes les provinces de l'Arabie, et qui était ainsi conçue : « En ton » nom, ô mon Dieu, auteur des cieux et de la terre, seigneur » miséricordieux et clément : Abdallah Athik ben Abi Koha- » fah Abou-Bekr, à tous les Musulmans sectateurs de la loi » de Dieu, salut et prospérité : que Dieu soit loué, et qu'il » augmente les vertus de son serviteur! Cette lettre est pour » vous faire savoir que j'ai résolu d'envoyer en Syrie des gens » choisis d'entre vous, afin d'ôter ce pays du pouvoir des in- » fidèles ; et je veux que vous sachiez aussi qu'en travaillant » à la propagation de l'islam vous obéissez à Dieu et suivez » les intentions de l'envoyé de Dieu, et que toutes vos actions » recevront du Seigneur, dans le Paradis, d'abondantes ré- » compenses. »

Appelés à la guerre, les Arabes accoururent sans délai et comme à l'envi de toutes les tribus, les habitans des villes comme ceux des campagnes, traversant les steppes aréneuses de l'Hégiaz, abandonnant leurs cabanes et leurs campemens. Les peuples des vallées de l'Yémen et les pasteurs des montagnes d'O'mân, tous ceux qu'éclaire le soleil depuis la pointe septentrionale de Bélis sur l'Euphrate jusqu'au détroit de Babelmandel au midi, et depuis Bassora sur le golfe Persique vers l'orient jusqu'à Suez et aux confins de la mer Rouge à l'occident, arrivèrent en foule, pressés, innombrables, tous volontaires, tous dénués d'armes et de vêtemens, mais pleins de ferveur et de zèle religieux ; tous joyeux, animés par le succès des premières guerres du prophète, et confians en ses promesses. Des troupes sans nombre d'infanterie et de cavalerie se réunirent en peu de temps à Médine, et campèrent autour de la ville.

Les habitans de la cité sortirent tous pour être témoins de la revue de cette armée ; et ce fut en leur présence que le khalife Abou-Bekr donna le commandement général de ces trou-

pes à Yézid ben Abi Sofian, auquel il ordonna, devant tous les assistans, d'aller conquérir la Syrie.

Il fit une courte prière, demandant à Dieu de secourir les siens, de leur donner du courage et de la modération, et de ne les point laisser tomber aux mains de ses ennemis. Il s'adressa ensuite à Yézid à haute voix, et tous écoutèrent dans le plus profond silence : « Yézid, c'est à tes soins que je con-
» fie l'exécution de cette sainte guerre ; je te charge du com-
» mandement et de la conduite de notre armée : ne l'opprime
» point, et ne la traite avec hauteur ni dureté ; considère que
» tous sont des Musulmans ; n'oublie pas que des chefs pru-
» dens et courageux marchent avec toi ; consulte-les dans
» l'occasion ; ne présume point trop de ton opinion, profite
» de leurs conseils, et aie toujours soin d'agir sans précipi-
» tation, sans témérité et avec réflexion. Sois juste avec tous,
» car celui qui n'est point juste et équitable ne prospérera
» point. » Il parla ensuite aux troupes : « Lorsque vous ren-
» contrerez vos ennemis dans la mêlée, agissez en bons Mu-
» sulmans, et montrez-vous les dignes descendans d'Ismaël ;
» dans l'ordonnance et la disposition des armées et dans les
» batailles, suivez vos drapeaux, suivez vos chefs, et obéissez-
» leur. Ne cédez jamais ni ne tournez le dos à vos ennemis :
» souvenez-vous que vous combattez pour la cause de Dieu ;
» ne soyez point mus par d'autres vils désirs ; ainsi ne crai-
» gnez jamais de vous jeter dans la mêlée, et ne vous épou-
» vantez point du nombre de vos adversaires. Si Dieu vous
» donne la victoire, n'en abusez point, et ne trempez point
» vos glaives dans le sang de ceux qui se rendront, des enfans,
» des femmes et des vieillards débiles. Dans les invasions et
» les courses sur les terres ennemies, n'abattez point les ar-
» bres, ne détruisez point les palmiers et les vergers, et ne ra-
» vagez ni leurs champs ni leurs maisons ; prenez d'eux et de
» leurs troupeaux autant qu'il vous conviendra. Ne détruisez
» rien sans nécessité ; occupez les villes et les forteresses et

» rasez celles qui pourraient servir d'asile à vos ennemis.
» Traitez avec pitié ceux qui seront humbles et abattus; Dieu
» usera envers vous de la même miséricorde. Opprimez les
» superbes et les rebelles et ceux qui seront perfides à vos
» conditions. N'ayez ni fausseté ni duplicité dans vos traités
» et vos conventions avec les ennemis, et soyez toujours, et
» envers tous, fidèles, loyaux et nobles, et tenez exactement
» votre parole et vos promesses. Ne troublez point le repos
» des moines et des solitaires, et ne détruisez point leurs de-
» meures; mais traitez avec une rigueur à mort les ennemis
» qui résisteraient les armes à la main aux conditions que nous
» leur imposerons. »

Dans ce peu de paroles, dans cet enthousiasme calme et fort, se révèle déjà tout le génie musulman. Tel sera le rôle des khalifes désormais. Ce sont des pontifes plus que des chefs politiques. Abou-Bekr, Omar, Othman et Ali usèrent ainsi du commandement. De la Mekke et de Médine, ils dominaient les armées, et exerçaient par lettres une surintendance à la fois spirituelle et temporelle sur les affaires des croyans.

Le khalife fit deux parts de ses troupes : la première marcha vers la Syrie; il donna le commandement de la seconde à Khaled ben Walid, qui, après avoir reçu les mêmes recommandations, se dirigea vers les Iraks et les confins de la Perse. Dieu rendit ces expéditions heureuses et accorda aux Musulmans de signalées et répétées victoires sur les Grecs et les Perses. Ils entrèrent d'assaut dans les cités de Tadmor, de Hira, de Hauram, de Bostra, d'Hémèse, de Damas et de Balbec; la renommée de ces conquêtes inspirait une terreur générale aux ennemis, en sorte que ni les armées les plus nombreuses, ni les villes le mieux fortifiées ne résistaient à l'impétuosité des armées musulmanes. Elles n'avaient d'ordinaire à combattre que des gens déjà gagnés par la crainte et prêts à fuir; les Arabes, au contraire, engageaient le combat déjà sûrs de la victoire, méprisant les périls et les horreurs des batailles. En

l'an 13 de l'hégire (634), au moment même où l'antique et populeuse cité de Damas se livrait aux deux généraux des troupes arabes Abou Obeïdah et Khaled, à la suite d'un siége long et sanglant, le khalife Abou-Bekr mourut après un règne de deux ans, trois mois et neuf jours.

Dès ces premières guerres, les discours des héros arabes sont empreints de l'enthousiasme à la fois guerrier et religieux qui les anime. Qu'ils rallient ou encouragent leurs soldats, appellent un adversaire en combat singulier ou jurent des trèves, leurs paroles ont quelque chose de vif, d'ingénieux. Gâtées par les chroniqueurs, affaiblies ou dénaturées par les traducteurs, chargées quelquefois d'ornemens étrangers, la plupart de celles qui sont parvenues jusqu'à nous ressemblent aux harangues composées après coup de Tite-Live. Mais quelques-unes ont échappé à cette double altération, et sont marquées de ce naturel qui caractérise les expressions passionnées des héros primitifs d'Homère ou des Eddas.

Dès ces premiers temps, en effet, la ferveur militaire des Musulmans se manifeste par quelques mots sublimes.

L'an 11 de l'hégire, dans un combat contre les Grecs près d'Hémèse, Dhérar tombe au pouvoir de l'ennemi : cette nouvelle jette le désordre parmi les Sarrasins. Un de leurs officiers, Rafi ben Omeirah, accourt et leur crie : « Qu'importe que Dhérar soit pris ou mort? Dieu est vivant et il nous regarde : combattez! » Ils reprennent le combat, et sont vainqueurs.

Dans un péril semblable, un autre chef s'écrie : « Voilà le ciel : combattez, combattez pour Dieu! il vous donnera la terre. »

Au siége de Bostra (an 11 de l'hégire), Khaled criait sans cesse au plus fort de la mêlée : « Alhamlah! alhamlah! Algiannah! algiannah! (Le combat! le combat! Le paradis! le paradis!) » Et ces simples paroles remplissaient les siens d'un zèle prodigieux. Pour les enflammer, il ne leur parlait ni du pil-

lage ni des trésors de Bostra; mais il leur montrait le paradis ouvert comme la plus belle récompense de ceux qui mourraient dans la mêlée. Ce Khaled était le plus intrépide des cavaliers arabes, et les Grecs eux-mêmes l'appelèrent, comme ses compatriotes, *l'Épée de Dieu* [1].

Les premiers, les Arabes se plaisent aux combats singuliers; et ils jettent ainsi les premières semences de la chevalerie. Nous verrons ces semences se développer chez les conquérans de l'Espagne, à mesure qu'avec l'accroissement des richesses leurs mœurs se poliront, pendant qu'en Orient même chose aura lieu sous les khalifes de Bagdad (Abbassides).

Toutes les idées, la galanterie même que nous aurons à signaler dans les Maures d'Espagne, n'étaient-elles pas en germe dans ces simples et chevaleresques paroles de Mahomet, appliquées, du ciel à la terre : — *Qui aime, se tait, se prive, sait mourir, cueille la palme des martyrs*?

Le génie des Arabes une fois mis en mouvement ne s'arrêta qu'après avoir fait passer sous le joug du prophète les trois quarts du monde connu des anciens. Sous Mahomet l'esprit guerrier est réveillé, exalté; l'enthousiasme religieux ajoute son énergie à l'énergie naturelle des Arabes; sous Abou-Bekr la Syrie tombe sous les coups de Khaled; sous Omar ils étendent leurs conquêtes vers l'Occident. Alexandrie est assiégée, et l'Egypte conquise. Omar meurt assassiné; Othman lui succède; il a même sort. Ali meurt de la même manière; l'empire naissant se divise entre les partisans d'Ali et ceux de Moawiâh son compétiteur, le premier des Ommiades et des khalifes de Damas; et cependant, quels que soient les troubles intérieurs de la nation nouvelle, ses soldats continuent au dehors l'œuvre de la conquête, et se répandent avec la rapidité du torrent, au Nord, à l'Orient, à l'Occident. La Perse, l'empire grec, l'Afrique sont à la fois attaqués et en-

1 Ἐξῆλθε δὲ εἷς Ἀμερὰς ὁ Κάλεδος, ὃν λέγουσι μάχαιραν τοῦ Θεοῦ : Il vint un général nommé Khaled, qu'on appelait *l'Épée de Dieu*. Théoph., p. 278.

vahis par quelque armée arabe. Tout ce que font alors ces hommes, naguère méprisés, est marqué d'un caractère extraordinaire de grandeur. Les chefs conduisent moins les armées que celles-ci ne les entraînent. Un souffle, une impulsion qui semble en effet venir de Dieu et qui rapporte à Dieu tous ses triomphes, les pousse, les emporte. En moins de cent ans ils ont atteint des limites qui dépassent de beaucoup celles de l'ancien empire romain. Leur saint fatalisme est pour eux un gage certain de victoire. Le paradis les absorbe pour ainsi dire. Pour Dieu et le paradis ils meurent avec joie, et le plus souvent remportent la victoire. C'est Dieu d'ailleurs qui fait tout, c'est Dieu qui conduit leurs bras, c'est Dieu qui est vainqueur[1]. Que les khalifes soient guerriers ou non, il n'importe ; et c'est sous Walid, qui fit constamment son séjour de Damas, que furent poussées le plus loin les conquêtes des Arabes, en Orient jusqu'à Samarcande (prise en 707), et en Occident jusqu'en Andalousie. Sous ce même Walid, une armée arabe pousse jusqu'à la mer Noire et attaque l'empire grec à quelques journées à peine de sa capitale.

Tels furent les prodigieux succès de ce peuple. Sans doute ils furent favorisés par un singulier concours de circonstances heureuses. Les guerriers missionnaires de la nouvelle religion trouvèrent l'Asie et l'Afrique à peu près ouvertes à leurs armes. Au moment où ils débordèrent de leur presqu'île, l'empire romain d'Orient, la Perse, l'Égypte étaient en pleine décadence[2]. Mais après tout ils eurent d'immenses

1 Voyez dans l'Alcoran (sour. III, vers. 123) — Dieu lui-même, rappelant à Mahomet la victoire de Bedr, où le prophète avait mis en fuite les idolâtres en jetant de la poussière contre leurs faces, lui dit : *Ce n'était pas toi qui lançais la poussière lorsque tu la lançais ; c'était Dieu qui la lançait par tes mains*. Ces paroles se lisent encore sur les lances, les piques et les armes de trait des Musulmans. (Voyez Reinaud, Monumens arabes, persans et turcs, t. I, p. 215.)

2 C'est ce qu'exprime avec grandeur et vérité le Mahomet de Voltaire, en tant d'autres points faux de caractère et de couleur :

> Vois du nord au midi l'univers désolé,
> La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé,

obstacles à surmonter, et la meilleure part de ces rapides conquêtes doit être attribuée à l'enthousiasme et à l'intrépidité des conquérans.

Que si nous les suivons dans leurs guerres à travers l'Afrique jusqu'au détroit, nous les verrons en lutte avec les élémens et les terribles tribus de l'Atlas, que la politique, plus que la violence, a ralliées à l'islamisme. De l'Égypte, Amrou était passé dès 640 dans la Pentapole africaine sans pouvoir la soumettre. Après lui Othman avait envoyé de Médine en Egypte et d'Égypte dans cette même Pentapole Abdallah ben Saad, le plus hardi cavalier de l'Arabie. A la tête de quarante mille enthousiastes, Abdallah avait traversé les déserts de Marmara et de Barcah, si formidables aux légions romaines, et pénétré en vainqueur (647) jusque par delà Tripoli, port de mer déja riche et peuplé, qui, sous son ancien nom grec, a occupé jusqu'à notre conquête d'Alger la troisième place entre les états barbaresques. Cent vingt mille Grecs, Maures et Libyens assemblés à la hâte marchèrent à la rencontre des Arabes; mais Abdallah attaqua et défit totalement cette armée confuse, dont les restes en fuyant détruisirent Sofaytala, ville puissante, bâtie à cent cinquante milles au sud de Carthage, et reconnaissable encore par des aquéducs et d'autres ruines de la magnificence romaine. La victoire d'Abdallah fut suivie de la prompte soumission de tous les peuples de cette province; beaucoup adoptèrent la croyance de l'islam; tous ceux qui s'y refusèrent consentirent à payer le tribut. Mais les Musulmans, affaiblis par les fatigues et les maladies épidémiques, retournèrent en Égypte, après une expédition

L'Inde esclave et soumise et l'Égypte abaissée;
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée :
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur et sans vie :
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.

(MAHOMET, acte II, scène V.)

de quinze mois, sans avoir pris réellement possession de ce territoire passagèrement conquis.

Peu d'années après, Moawiah ben Horeïg el Socioun fit trois expéditions de conquête en Afrique, la première en l'année 33 de l'hégire (653) avant la mort du khalife Othman, la seconde et la troisième quelques années après sa mort. Moawiah y entra à la tête d'une troupe nombreuse et distinguée de Muhageris et d'Alansaris [1]. Dans sa compagnie se trouvait l'illustre Abd el Melek ben Merwan, qui devint khalife dans la suite. Ils s'avancèrent jusqu'à l'extrémité de la Pentapole, prirent l'antique Cyrène, y laissèrent une garnison arabe, et revinrent chargés de riches dépouilles.

Cyrène, se confiant en ses fortifications et au nombre de ses habitans, secoua bientôt le joug. C'est alors (665-46 de l'hégire) que fut envoyé en Afrique, par le khalife Moawiah, à la tête de dix mille chevaux, le fougueux Okbah ben Nafé el Fehri, qui, pour son coup d'essai, recouvra la Cyrénaïque et sa métropole. On regrette toutefois d'avoir à dire, d'après le témoignage des historiens arabes, que le vaillant Okbah ruina la plupart des antiques et beaux édifices de Cyrène la ville grecque [2]. En revanche il fit bâtir des mosquées et des écoles pour enseigner la langue et les doctrines de la loi aux enfans des vaincus.

Sur ces entrefaites, le khalife Moawiah ben Abi Sofian [3]

1 *Muhageris* ceux qui accompagnèrent Mahomet dans sa fuite, et *al Ansaris*, ses auxiliaires.

2 El Novaïri (Ahmed ben abd el Waheb), mss. arabes de la Bibl. roy., n. 702.

3 Pour l'intelligence de cette histoire, nous dirons un mot des successeurs de Mahomet (les khalifes) jusqu'à la conquête de l'Espagne. Ce sont d'abord les quatre successeurs immédiats du prophète, le Khalifat parfait, Abou-Bekr, Omar, Othman et Ali : tous quatre siégèrent à Médine et à la Mekke, de la mort du prophète 632 à 660. Vers la fin du règne d'Ali, Moawiah ben Abi Sofian, de la maison d'Ommiyah, wali (gouverneur) de Syrie, sous prétexte de venger la mort d'Othman, lui disputa la puissance ; de là, guerre civile et lutte. A la mort d'Ali, Hassan, son fils, lui fut donné pour successeur dans l'Hégiaz (660); mais Moawiah prit le titre de khalife à Damas, et il fut la souche des Ommiades. Après lui

réunit le gouvernement de l'Égypte et du reste de l'Afrique, comme il eût fait de deux petites provinces, et le donna à Mouhégir Dinar el Ansari. Celui-ci, jaloux de la gloire qu'Okbah s'était acquise, écrivit contre lui au khalife, qui, cédant à ses suggestions, lui envoya l'ordre de déposer Okbah du gouvernement de Cyrène. Il fallut obéir. Mandé près du khalife pour lui rendre compte de ce qu'il avait fait ou commandé dans son gouvernement, de ses rapports avec Mouhégir, et des différends qui étaient survenus entre eux, Okbah se présenta devant Moawiah et lui dit avec une noble fierté : « J'ai conquis des villes et des pays d'infidèles, leur apportant la connaissance de Dieu et de sa sainte loi ; j'ai bâti des maisons et des mosquées ; et, pour prix de ces services, tu envoies Abd el Ansar pour m'arrêter : si ce n'est pas sans motif, que ta justice me le fasse connaître. » Moawiah lui répondit : « Je sais maintenant quel est Mouhégir et quel est Okbah. Je suis content de ton zèle et de ta juste et noble conduite. » Et il s'empressa de le réintégrer dans le commandement de la conquête[1].

Le nouveau khalife Yésid (680) prodigua les mêmes marques d'intérêt à Okbah. Selon les chroniqueurs arabes (et ces traits caractéristiques sont à noter, car ils jettent le plus grand jour sur les premiers rapports des conquérans musulmans avec les successeurs de Mahomet), il lui dit : « Tu as ta province, va-s-y ; je veux que tu venges ton offense. » Okbah reparut bientôt en Afrique. Durant son absence, Mouhégir, par envie et par haine contre lui, avait fait détruire les premiers fondemens d'une ville qu'Okbah voulait élever sous le nom de

vinrent Yésid I (680), Moawiah II (683), à Damas, et en même temps à la Mekke (continuation du schisme d'Ali), Abdallah fils de Zobéir (685), Merwan (683), Abdelmelek (684), et enfin Walid (705), sixième des Ommiades. Voyez pour les détails Simon Okley, *History of the Saracens*, etc.

1 Quelques-uns disent que celui qui lui rendit le commandement fut Yézid, fils de Moawiah, après la mort de son père, arrivée sur ces entrefaites, et cette version paraît la plus probable.

Kaïrouan[1]. Il en avait transporté les habitans à deux milles de l'endroit où passe le chemin de Tunis, et avait fait tracer l'enceinte d'une cité nouvelle dont quelques vestiges s'aperçoivent encore dans le pays d'Ouadan.

Okbah, porteur de la déposition de Mouhégir de la part du khalife Yézid, arrivé en Afrique, déposa son rival et le mit en prison. Mouhégir ne fut point surpris de ces mesures, auxquelles il s'attendait depuis la mort du khalife Moawiah son protecteur[2]. Okbah donna en même temps l'ordre de ne point continuer la fondation faite par Mouhégir; il en renvoya les habitans à Kaïrouan et s'attacha à la rendre plus importante qu'il n'avait fait dans son précédent gouvernement[3].

Après avoir mis ordre à toute chose, Okbah passa à d'autres conquêtes, emmenant avec lui Mouhégir enchaîné. Il pénétra, par le pays alors désert où se sont élevées depuis les villes de Fèz et de Maroc, jusqu'à l'extrême ouest de l'Afrique, au pays de Soûs. Ce fut là qu'arrêté par la barrière insurmontable de l'Océan, il poussa, dit-on, son cheval dans les va-

[1] A trente lieues environ au sud-est de Carthage et à sept lieues de la mer. Elle devint la capitale de cette partie de l'Afrique appelée par les Arabes *Afrikiah*, comprenant la province de Carthage, la Tripolitaine et la Cyrénaïque des anciens. — M. Lembke (*Geschichte von Spanien*, etc.) est tombé dans une faute que Gibbon a relevée (*Hist. of the Decl.*, etc., c. LI) en la qualifiant d'énorme : il a confondu Cyrène (la *Grenah* des Arabes) et Kaïrouan, qui est à plus de mille milles de distance à l'occident.

[2] Telles étaient les vicissitudes du commandement chez les Arabes. On voit, dit un auteur, ces capitaines, si braves, si superbes avec les rois, quitter, reprendre le commandement d'après un billet du khalife; devenir tour à tour généraux, simples soldats, ambassadeurs, à la moindre de ses volontés. Et ceci s'est conservé dans les mœurs musulmanes.

[3] D'autres disent que Kaïrouan fut peuplée par le wali Moawiah ben Horeïg, qui, en arrivant au lieu où est maintenant Kaïrouan, et où se trouvait une vallée couverte d'épaisses forêts, qu'habitaient des animaux sauvages, des lions, des léopards, des tigres, des serpens, s'écria à haute voix : « Sortez de ce lieu, bêtes » féroces qui demeurez dans cette vallée, sortez, abandonnez ces bois et ces » épaisses forêts. » Il le dit trois fois, ou bien pendant trois jours, et il n'y eut aucune bête féroce, lion, once ou serpent, qui ne désertât bientôt cette forêt. Il ordonna à ses gens de la clore de murs élevés, et il planta sa lance au milieu, en leur disant : « Voilà, voilà votre Kaïrouan. »

gues jusqu'au poitrail, et s'écria : « Allah! si la profondeur de cette mer ne m'arrêtait pas, j'irais jusqu'au bout du monde prêcher l'unité de ton saint nom et les sacrés principes de l'islam! » De retour à Kaïrouan, il périt à la bataille de Téhouda sous les coups des Maures et des Berbers réunis[1].

On raconte un trait chevaleresque d'Okbah à cette occasion. Mouhégir, son prisonnier, avait eu connaissance du soulèvement qui se préparait : il en avertit Okbah, mais il était trop tard; la révolte éclata avant qu'aucune mesure efficace eût pu être prise; Okbah accepta la bataille, invoqua le Dieu de Mahomet, et, en son nom, anima les Musulmans au combat; mais, avant tout, il fit mettre en liberté Mouhégir, qui accourut aussitôt près de son généreux ennemi[2]. Okbah lui fit donner un bon cheval et des armes; et tous deux réconciliés tirèrent l'épée et marchèrent incontinent au combat à la tête des cavaliers musulmans; mais la multitude des ennemis l'emporta, ils furent accablés, et périrent ensemble avec la plupart de leurs compagnons (63-682).

Le succès des Berbers à Téhouda fut dû principalement à un chef que les historiens appellent Ebn Kahinah. Ebn Kahinah essaya de surprendre Kaïrouan; les chefs Zohaïr et Omar marchèrent contre lui. Le Berber conduisait plus de trente mille hommes; mais, avec l'aide de Dieu, comme disent les auteurs arabes, les Musulmans furent vainqueurs; Ebn Ka-

[1] On cite de singulières cruautés d'Okbah. Arrivé à Wadan, il soumit cette ville, en fit le roi prisonnier, et lui fit couper l'oreille. Celui-ci ayant demandé ce qui pouvait motiver ce traitement cruel envers un homme à qui les Musulmans avaient accordé un traité d'alliance, Okbah lui répondit : « C'est un avertissement que j'ai voulu te donner : toutes les fois que tu toucheras ton oreille, tu te souviendras des engagemens que tu as pris, et ne songeras point à faire la guerre aux Arabes. » (Notices et Extraits, t. XII, p. 459.)

[2] Okbah lui dit, selon une chronique arabe : « Ami, c'est aujourd'hui le jour de la liberté, du martyre et des palmes les plus précieuses que puisse chercher un Musulman : je ne veux pas que tu perdes une aussi bonne occasion. — Il est vrai, répondit Mouhégir, et je te rends grâces de m'accorder cette faveur, car j'ai un vif désir de partager une telle félicité. »

hinah prit la fuite avec les siens dans le plus grand désordre, et fut poursuivi par sept mille cavaliers, qui formaient toute la troupe de Zohaïr.

Cette victoire rendit le courage aux Musulmans, et fit la réputation de ce noble chef : Abdelaziz ben Merwan, wali d'Égypte, lui écrivit pour le féliciter, ainsi que toute l'armée, de la fermeté et de la valeur qu'il avait montrées ; et, au nom du khalife, il lui donna le commandement de la conquête d'Afrique, et lui envoya des soldats et des armes pour renforcer cette armée, qui ne pouvait suffire à la fois à la conquête et à étouffer les mouvemens et les révoltes des Berbers[1]. Zohaïr réunit les troupes qui étaient à Atrabolos à celles qui lui venaient d'Égypte, partit avec elles de Barcah, où s'était opérée leur jonction, et se mit en marche. A Cunia, ils virent venir à leur rencontre une armée innombrable semblable à une inondation. Zohaïr ouvrit l'avis de faire tête à cette armée ; mais Abou Sadjea s'opposa au dessein de livrer la bataille, et une grande partie de la cavalerie égyptienne suivit son conseil ; ils quittèrent précipitamment le camp au moment même où Zohaïr et ses braves attaquaient les ennemis. Les nobles Arabes de Zohaïr combattirent avec une valeur prodigieuse, mais ils durent succomber au nombre, et l'armée des Musulmans se dispersa de divers côtés ; Zohaïr retourna avec quelques-uns des siens à Barcah (an 64 de l'hégire), et maintint cette frontière avec beaucoup de fermeté.

1 Ce nom, qui se produira souvent dans le cours de cette histoire, est un nom générique comprenant toutes les nations qui habitaient au-delà de la frontière de l'empire romain en Afrique. « L'appellation de Berbers désigne, non une race unique et homogène, dit M. d'Avezac (*Encycl. Nouv.*, t. II, art. *Berbers*, p. 605), mais ce mélange confus de populations diverses qui, à l'époque de l'invasion des Arabes musulmans, devait être appelé, par les dominateurs romains et byzantins, *les barbares*. » De temps immémorial c'était la coutume des Grecs et des Romains de désigner de la sorte toutes les nations qui n'étaient ni grecques ni italiennes. Dès la plus haute antiquité Homère appelle les Kariens Βαρβαροφώνες (Iliad. II, 867). M. d'Avezac, avec tous les bons esprits, fait dériver le mot Berbers de barbares, d'où, par une nouvelle corruption, on a fait barbaresques.

Cette victoire rendit les Berbers maîtres de tout le pays de Kaïrouan, et ils s'emparèrent même de la métropole.

A la nouvelle de cet échec, Abd el Melek ben Merwan vint lui-même en Afrique, rejoignit Zohaïr à Barcah, et tous deux de concert firent une rude guerre aux Berbers, et recouvrèrent Kaïrouan et toutes les positions précédemment perdues. Les Berbers cependant se révoltaient dès qu'ils en trouvaient l'occasion. Le wali Zohaïr continua de gouverner la province de Barcah, et il fut tué par les chrétiens dans une embuscade avec un grand nombre des siens.

Les affaires de l'Afrique étaient dans cet état lorsque Hassan ben Naaman el Gasani, qui était wali d'Égypte à la mort de Zohaïr, reçut d'Abd el Melek ben Merwan, devenu khalife (le cinquième des Ommiades), l'ordre de poursuivre la conquête (692). Tous les revenus de l'Égypte furent exclusivement affectés à cette expédition. Hassan partit à la tête de quarante mille hommes de troupes choisies. Avec ce corps il marcha contre la vieille Carthage, alors encore la principale ville forte de l'Afrique, la bloqua et la tint long-temps assiégée ; il y entra enfin d'assaut, détruisit ses murailles, et fit passer au fil de l'épée la misérable garnison gréco-maure de la cité phénicienne, qui cette fois tomba pour ne plus se relever : la population presque tout entière abandonna ses biens aux Arabes, et se sauva en Sicile et en Espagne. C'est aussi vers ce temps qu'on place l'histoire douteuse de Kahinah, *reine* des Berbers, probablement la veuve du chef berber du même nom dont il a été parlé plus haut. Elle soutint, dit-on, pendant quelques années la guerre contre les Arabes avec une fortune balancée ; mais enfin, dans une sanglante bataille, elle fut vaincue par les Musulmans. Un historien espagnol dit qu'elle fut faite prisonnière avec les principaux de sa cour [1].

[1] Le judicieux Gibbon nous semble avoir un peu légèrement adopté l'histoire

Vers l'an 700, excité par la renommée des grandes richesses que les Musulmans trouvaient dans les villes d'Afrique, le frère d'Abd el Melek, qui était fort avide, voulut y venir ; nommé au gouvernement de Barcah, à la place de ben Naaman, auquel il ôta le commandement de cette province, Abdelaziz ben Merwan entra en Afrique; et, à peine arrivé à Barcah, dépouilla le wali Hassan de tout ce qu'il avait, et se l'appropria ; peu après Hassan tomba malade, et mourut de chagrin et de dépit. Ces choses étaient ordinaires dans la hiérarchie des Musulmans, et ces brusques retours de fortune sont très-fréquens dans leur histoire.

C'est sous Abdelaziz que commença à se faire connaître Mousa[1], le futur conquérant de l'Espagne : chargé par le wali de la réduction de l'Almagreb[2], il déploya la plus grande habileté dans cette dangereuse mission. Le premier il employa la persuasion et la douceur avec les indomptables populations des hautes terres, et forma les premiers nœuds qui les rattachèrent définitivement plus tard à l'islamisme. Cette guerre de Mousa mériterait une histoire à part ; mais ce n'est pas ici le lieu de l'entreprendre ; difficile tâche, réservée sans doute à quelque historien éclos sous le soleil même de l'Afrique dans notre providentielle colonie d'Alger.

Dans la quatre-vingt-huitième année de l'hégire, suivant Ebn Haiyan, le khalife El-Walid, fils d'Abd el Melek, confia le gouvernement suprême de toute l'Afrique septentrionale à Mousa ben Nosseïr, avec le titre de wali. Mousa continua de

de la *reine* Kahinah. C'est chose très-familière aux historiens que de prodiguer ce titre de roi : Hassan est appelé par Nicéphore Βασιλευς Σαρακηνων (le roi des Sarrasins).

1 Mousây (Moïse) ben Nosseïr, de la tribu de Lakhmi.

2 Magreb ou Al-Magreb, c'est-à-dire l'Occident. C'est ainsi que les Arabes ont d'abord désigné l'Afrique tout entière, qui est à l'Occident, par rapport à l'Arabie. Le nom de Magreb a été plus tard affecté spécialement par eux à la partie nord-ouest de l'Afrique et au pays derrière l'Atlas. — *Al-Magreb-al-aousath*, ou l'occident du milieu, *al-Magreb-al-aqssa*, ou le dernier occident.

faire la guerre avec succès aux taïfes innombrables des Berbers à cheval, et assujettit en peu de temps leurs principales khabiles. Mousa vainqueur exigea des otages des tribus de Masmoudah, de Ssenhègah, de Ketamah et de Haouârah, les plus anciennes et les plus nombreuses de la contrée. Le wali mettait surtout un zèle ardent à instruire les tribus berbères dans la loi du Koran, et il en convertit un grand nombre. Il poussa ses conquêtes, dès les premières années de son gouvernement, jusqu'aux bords de l'Océan; il assiégea et prit Arzile, Tanger et Tetouan. La seule forteresse de Ceuta[1] échappa à ses armes, grâce à l'énergique défense du gouverneur de cette place, Julien-le-Chrétien. Ghithisa (c'est ainsi que les Arabes écrivent Witiza) régnait alors en Espagne, et il fournit à Julien son parent tous les moyens de résister au vainqueur de l'Afrique. Mousa fut contraint de lever le siége, et il renonça à prendre Ceuta.

Retiré dans le Kaïrouan, il y poursuivit son œuvre de prosélytisme. Tout le pays d'Almagreb lui était soumis. Les Berbers des diverses khabiles de l'Atlas, professant le sabéisme, commençaient à écouter la parole de l'apôtre de Dieu. Toutes s'étaient soumises au tribut ou avaient fait alliance avec les Sarrasins. Dix-neuf mille cavaliers berbers enfin, déjà en grande partie musulmans, formaient la garnison de Tanger sous le gouvernement de Thâreq ben Zéyad, Berber lui-même, comme on est fondé à le croire, mais depuis long-temps converti aux préceptes de l'islam. Quelques Arabes seulement étaient restés à Tanger pour enseigner le Koran aux nouveaux convertis.

[1] Sebtah en arabe, anciennement *Septa, ad Septem Fratres*. — Ces sept frères étaient sept monts, très faciles à compter encore aujourd'hui des hauteurs de Gibraltar.

CHAPITRE DEUXIÈME.

État et situation de l'Afrique au commencement du huitième siècle. — Politique et gouvernement de Mousa. — Situation de l'Espagne. — Mousa résout d'y faire une expédition. — Première invasion des Sarrasins dans la Péninsule sous les ordres de Thâreq. — Bataille du Guadalète. — Défaite des Goths. — Mort de Roderich.

De 710 à 711.

Telle était la situation de l'Afrique soumise aux Musulmans vers la onzième année du huitième siècle. Nous connaissons celle de l'Espagne. Nous savons que Roderich y règne, qu'un parti mécontent de Witiza l'a fait roi en sa place. Dépossédé, Witiza est mort obscurément, mais il a laissé des fils, des partisans : de là des divisions, des discordes inévitables entre les principales familles de l'état. Entre les Goths et les Espagnols, malgré la loi de Réceswinth, la fusion n'est pas encore complète; les intérêts sont divers. Chez les grands comme chez les petits, il y a des opprimés; les populations ne sont point ralliées entre elles à un centre commun; ou plutôt il y a bien un centre, mais ce centre est factice. La nation n'a pas eu encore le temps de se former. Les organisations nationales ne s'improvisent pas.

Dans ce temps-là, dit un chroniqueur arabe, quelques chrétiens de Djézirah-el-Andalous[1], qui est la péninsule d'Espa-

[1] C'est par ce nom que les Arabes désignaient la Péninsule entière. (Voyez le Géogr. de Nubie, p. 151; d'Herbelot, Biblioth. Orient., p. 114, 115.) Le Syro-Maronite Casiri (tom. II, p. 327 et suiv.) tire la dénomination d'Andalousie de l'arabe *Handalos*, qu'il traduit par *regio vesperlina*, région du soir, de l'Occident, dénomination qui répond à l'Hespérie des Grecs. « Toujours est-il, dit M. d'Avezac, que ce nom ne se rencontre dans aucun document antérieur à la conquête des Maures, qui l'introduisirent sous la forme d'*El-Andalos*, applicable tour à tour au pays, à sa capitale, à ses habitans. » (*Encycl. Nouv.*, art. *Andal.*, tom. I, p. 520.) L'explication indiquée par Casiri paraît, au reste, recherchée de moins loin que celle que donnent quelques auteurs arabes (Ebn Saïd dans Ahmed, fl. 25 b ; Ebn Khalkan dans la Vie de Mousa ben Nosseïr, etc.) qui font venir ce

gne, outragés par leur roi. Ruderic, qui était maître de toute l'Espagne, depuis la Gaule Narbonnaise jusqu'à la Mauritanie ou pays de Thandjeh, vinrent trouver Mousa ben Nosseïr, et l'excitèrent à passer avec des troupes dans l'Espagne qui est séparée de l'Afrique par un bras de mer nommé Bâb-el-Zoqâq (la Porte des défilés). Ils lui représentèrent cette entreprise comme facile et assurée, et lui offrirent de l'aider de toutes leurs forces.

Mais Mousa avait autant d'intrépidité que de prudence. Sans mépriser la proposition, il dissimula quelque temps avec eux ses intentions; il s'informa en secret de l'état de l'Espagne, de ses habitans, de la richesse du pays, de l'organisation de son gouvernement, du pouvoir du roi, et des querelles et des inimitiés qui alors existaient entre les principaux du pays. On raconte qu'un chrétien puissant de Tanger (Julien peut-être, comte dépossédé de la Tingitane) lui rapporta avec beaucoup d'exactitude tout ce qu'il avait besoin de savoir sur la condition et l'état des peuples, le mauvais gouvernement du roi Ruderic, et son manque de justice, qui le faisait haïr de ses sujets, lesquels le regardaient tous comme un usurpateur du royaume des Goths[1].

Voilà donc la passion des conquêtes, qui avait porté les Arabes jusqu'à l'extrémité septentrionale de l'Afrique, tout-à-coup réveillée chez Mousa, excitée du moins, par des chrétiens qu'un grand intérêt porte sans doute à appeler un si redoutable ennemi dans leur patrie. Quels sont ces chrétiens

mot d'Andalos (fils de Thubal, fils de Japhet, fils de Noé), lequel, selon eux, aurait le premier abordé dans la Péninsule.—Tels sont les climats de l'Espagne appelée proprement Andalous, dit El Edris (*Geogr. Nubiens.*), IVe climat.

[1] Qu'un chroniqueur arabe mette le mot usurpateur dans la bouche de chrétiens ennemis de Roderich, dans l'acception grecque de *τυραννος*, cela se conçoit; mais ce qu'on comprend moins, c'est que M. Lembke (*Geschichte von Spanien*, IIe part., l. I) ait pu dire à la suite de tant d'écrivains ignorans que les fils de Witiza ne pouvaient voir en Roderich que l'usurpateur du trône *qui leur appartenait*. Nous serions curieux de savoir à quel titre et en vertu de quel principe de gouvernement admis alors le trône *appartenait* aux fils de Witiza.

outragés? quel en était le chef? Interrogez tout bon Espagnol, il vous répondra que ces chrétiens étaient les fils de Witiza et l'infâme comte Julien, dont la mémoire soit à jamais maudite!

Et le comte Julien en effet paraît avoir été le plus ardent instigateur de l'invasion de son pays.

On a expliqué de différentes manières la conduite de Julien : les uns veulent que le défenseur de Ceuta soit passé dans le parti des Sarrasins par avarice, et qu'il se soit lâchement vendu ; d'autres, et c'est le plus grand nombre, que ce ne soit que pour se venger d'une offense personnelle. Ceux-ci disent que Roderich avait fait violence à sa fille Cava ; ceux-là, que c'est sa femme elle-même qui fut déshonorée par Roderich, et non sa fille. D'autres enfin, se fondant sur ce qu'aucune chronique contemporaine, soit arabe, soit chrétienne, ne parle de cette violence, tiennent toute cette histoire pour controuvée. Les historiens arabes attribuent la trahison de Julien à un grand affront reçu en Espagne pendant qu'il défendait le dernier boulevart des Goths en Afrique. Quel fut cet affront? ils ne le disent pas. Ce n'est que plusieurs siècles après qu'on l'a dit explicitement[1].

Il est hors de doute cependant que les Witiza prirent une part réelle et active à l'envahissement de leur pays. Cette part est constatée d'une manière irrécusable par un contemporain fort bref d'ailleurs en tous ses rapports, par Isidore de Béja[2]. Sans y insister, on peut se fonder encore sur des témoigna-

[1] Quelques critiques, frappés du silence des chroniques contemporaines, ont nié jusqu'à l'existence du comte Julien. Mais ce silence d'écrivains qui ne faisaient qu'abréger ne peut conclure contre le témoignage d'un grand nombre d'auteurs arabes qui tous parlent de Julien.

[2] Isid. Pacens. Chr., c. 36. — Isidore, il est vrai, ne nomme pas Julien. Parmi les chroniqueurs espagnols, le moine de Silos (VI, 15) est le premier qui fasse mention du *comes Julianus*. Rudericus Toletanus est, en général, d'accord avec les Arabes, mais il prétend que Rechila était gouverneur de Tengis, et que Julien n'y avait été envoyé que par extraordinaire.

ges moins anciens, tels que ceux de Sébastien de Salamanque et de la chronique Albeldense, qui cependant ne sont que d'un siècle postérieurs. On ne répugne point à croire en effet que les fils de Witiza, dont le père et l'aïeul avaient été rois, aient nourri dès long-temps l'espoir de le devenir à leur tour. Roderich l'avait emporté; mais Évan et Sisebuth ne devaient souffrir qu'impatiemment le joug du nouveau roi. Ils en étaient les ennemis naturels; et jusqu'où ne peuvent entraîner la haine politique et l'ambition déçue? Telle est du moins l'explication de leur conduite que donnent plusieurs écrivains[1].

Quant à Julien, il était de leur famille, et cela explique tout. Il ne fit que ce que firent les fils de Witiza et leur oncle Oppas, métropolitain de Séville. Pour relever leur famille, ils appelèrent les Sarrasins en qualité d'auxiliaires, et demeurèrent enveloppés dans la défaite commune.

Voici cependant le motif qu'on assigne depuis des siècles à la trahison de Julien. Il faut bien raconter la chose, ne fût-ce que pour ne pas paraître l'ignorer, comme des milliers d'historiens modernes l'ont racontée à la suite des chroniqueurs : quelle que soit donc l'invraisemblance de ce récit, nous le donnerons ici tel quel.

C'était une coutume généralement suivie parmi les seigneurs goths, disent Mariana, Ferreras et autres, d'envoyer leurs enfans des deux sexes résider auprès du roi à Tolède, pour y être employés à son service et s'y former aux manières polies de la cour; c'était d'ailleurs un moyen d'obtenir sa protection. Quand ils étaient en âge, le souverain les mariait entre eux d'une manière conforme au rang de leurs parens, les dotait de ses propres deniers, et célébrait leurs noces. Suivant cette coutume, Julien, gouverneur de Ceuta, fit conduire à Tolède sa fille, qui était d'une beauté remarqua-

1 Voyez entre autres Sebastianus Salmanticus, Chr., c. 7.

ble. Le roi la vit et s'enflamma pour elle d'un violent amour; il trouva de la résistance, et n'hésita pas à arracher par la violence ce qu'il ne pouvait obtenir par la séduction. La jeune fille instruisit son père de cette indignité par une lettre écrite en secret[1]. Celui-ci, plein de rage, s'écria : « Par Jésus! j'anéantirai son pouvoir et je le saperai jusque dans sa base. » Et, passant le détroit de Ceuta, quoique ce fût au cœur de l'hiver, il se hâta d'aller à Tolède, où il se présenta au roi Rodrigue. Rodrigue le blâma d'être venu dans une saison si peu favorable, et l'interrogea sur les motifs de son voyage. Dissimulant le véritable, Julien prétendit que sa femme, étant gravement malade, désirait voir Florinda encore une fois avant de mourir; qu'il était venu pour l'amener à sa mère, et que, pour accomplir le désir de sa femme, il suppliait le roi de lui permettre de retourner immédiatement à Ceuta avec sa fille. Cette demande, faite d'une façon spécieuse et avec tous les dehors d'un bon courtisan, fut accordée sur-le-champ, et le roi, traitant Julien avec une faveur marquée, lui remit sa fille, persuadé que celle-ci ne révélerait point à son père ce qui s'était passé[2]. Dès qu'il fut de retour à Ceuta, Julien

1 Que l'on peut voir, si l'on en est curieux, tout au long dans Mariana. Cette lettre est, comme on dit, écrite en excellent espagnol. Le bon jésuite y a mis toute sa rhétorique.

2 On montrait encore, il y a quelques années, à Malaga, une porte par où la tradition voulait qu'eût passé la Cava partant pour l'Afrique, et qui pour cela s'appelait la porte de Cava (Mariana en parle liv. VI, chap. 21, de son histoire). — Ce conte de la fille de Julien ne trouve plus grâce aux yeux d'aucun historien sérieux, quoique depuis un temps immémorial il soit devenu une croyance commune en Espagne, où il a été célébré dans un nombre infini de *romances*. C'est là certainement une tradition plutôt qu'un fait. Ahmed el Mokri (fl. 52 b et 53) raconte cette histoire dans tous ses détails, sans cependant indiquer la source où il les puise. El-Rasi (in Ahmed, 48 a) fait de même en abrégeant un peu la narration (voy. Suppl. I). Ebn-Kauthir y ajoute quelques circonstances romanesques (voy. Cardonne, p. 49). Le *Monachus Silensis* (Esp. Sagr., t. XVII, c. 15) est le premier qui parle de cet événement comme de la cause de la haine de Julien contre Roderich. Rod. Tolet. (III, 18) paraît avoir consulté le même auteur arabe qu'Ahmed (fl. 52 b, 53). — Le nom de *Cava*, que les romances espagnoles prêtent

s'empressa de mettre à exécution ses projets de vengeance, et à cet effet il se rendit à la ville d'Ifrikia pour s'aboucher avec l'émir Mousa, fils de Nazir (*sic*), et lui persuader d'envahir l'Espagne. Il lui décrivit les richesses de la Péninsule, la douceur de son climat, l'abondance de ses produits, et lui peignit en même temps la faiblesse des Goths et les dissensions intestines qui régnaient parmi eux. Mousa jugea que le moment était venu de tenter l'entreprise, et fit avec Julien un traité d'alliance, par lequel ce dernier s'engageait à se joindre aux Musulmans et à les seconder; mais, avant de s'engager dans une expédition aussi hasardeuse, Mousa exigea que Julien prouvât sa haine contre ses compatriotes en commençant lui-même l'attaque. Le comte accéda à cette demande, et, ayant rassemblé un corps de troupes dans son gouvernement (de Ceuta sans doute), il les fit embarquer sur deux vaisseaux; et, à la fin de la quatre-vingt-onzième année de l'hégire, il fit une incursion sur la côte méridionale de la Péninsule. Il n'y resta que peu de jours, durant lesquels il gagna un riche butin, et revint sain et sauf avec tout son monde. Dès ce moment Mousa ne douta plus de la bonne foi de Julien-l'Infidèle, et l'invasion de la Péninsule fut définitivement résolue[1].

Les agréables descriptions que faisaient de l'Espagne les habitans de Tanger et les autres Africains (car presque toutes les chroniques arabes insistent complaisamment sur ce point) poussèrent plus vraisemblablement Mousa à entreprendre cette conquête. Ils parlaient de sa température délicieuse, de

à la fille de Julien, signifie *meretrix*, et lui a été donné apparemment par les ennemis de son père. Voyez Lembke (*Geschichte von Spanien*, II[e] part., l. I). Un auteur du treizième siècle, Lucas Tudensis, dit négligemment : *Cava quam pro concubinâ utebatur.*

1 On sent bien que nous ne prenons nullement sous notre responsabilité le récit de l'expédition de Julien, dont nous ne trouvons aucun témoignage authentique.

son ciel pur et serein, de ses grandes richesses, de la qualité et de la merveilleuse beauté de ses plantes et de ses fruits, du temps toujours favorable suivant les saisons, de ses pluies bienfaisantes, de ses rivières et de ses abondantes sources, des magnifiques restes de ses anciens monumens, de ses vastes provinces, de ses riches et nombreuses cités. A leur dire, les plus pompeuses descriptions ne pouvaient peindre ni exprimer les douceurs de l'Espagne : aucune contrée n'offrait plus de délices; elle surpassait en avantages tous les pays de l'Orient ou de l'Occident. Cependant Mousa relevait du khalife de Damas, Walid. En bon Musulman, il ne pouvait rien entreprendre hors de son gouvernement sans la permission du commandeur des croyans, et il lui écrivit pour l'obtenir. Dans sa lettre il lui peignit, dit-on, la contrée dont il voulait entreprendre la conquête, et qu'il voulait ranger sous la loi du prophète, comme une terre de merveilles, « supérieure à la » Syrie pour la beauté du ciel et la fertilité de la terre, à » l'Yémen pour la douceur du climat, à l'Inde pour ses fleurs » et ses parfums, à l'Hégiaz pour ses fruits, au Cathai pour » ses métaux précieux. » Walid accorda sans peine à Mousa les pouvoirs qu'il sollicitait, en lui prescrivant toutefois de ne pas s'aventurer inconsidérément sur le périlleux océan [1]. Mousa se hâta, disent les mêmes mémoires [2], de rassurer le khalife en l'informant que la mer entre l'Afrique et l'Espagne n'était qu'un simple détroit dont l'œil pouvait mesurer la distance, et non une mer redoutable. Mousa ne songea plus qu'à préparer toutes choses pour son entreprise; et, d'abord, pour s'assurer de l'exactitude des avis qu'il avait reçus, il résolut de faire reconnaître le pays, et chargea de cette mission

1 Telle est l'expression textuelle de l'auteur arabe (Manuscrits d'Oxford); elle sert à faire comprendre combien les connaissances géographiques étaient alors peu répandues parmi les Orientaux. Ces premiers Arabes, qui avaient certes de l'intrépidité et des lumières, marchaient cependant à la conquête de l'Espagne comme à la découverte d'un monde inconnu.

2 Manuscrits arabes d'Oxford.

le Berber Tharif, fils de Mâlek-el-Ma'afery[1]. Cent Arabes et quatre cents Africains (c'est à peu près la proportion des uns et des autres qu'il y eut plus tard dans l'armée conquérante) passèrent de Tanger en Espagne sous la conduite de ce chef, et débarquèrent là où est maintenant la petite ville de Tarifa[2]. Abd el Melek el Mouferi de Wasit, qui depuis s'établit à Al Djésirah al Hadrâ, El Mondar ben Meâssemaï d'Hémèse, Zaïd ben Késid, Seksséki, et quelques autres illustres chefs, furent de cette première expédition qui eut lieu dans la lune de ramadhan de l'an 91 de l'hégire (juillet 710 de J.-C.)[3]. Les soldats de Tharif coururent les côtes de l'Andalousie, prirent quelques troupeaux et firent quelques prisonniers, sans que personne s'y opposât. Tharif, de retour à Tanger avec les siens, rendit un compte favorable du pays qu'il venait de visiter.

Mousa considéra cette expédition comme d'un heureux présage; mais, en chef prudent, il ajourna une expédition plus sérieuse au printemps suivant. Dans les premiers mois de l'année 92e de l'hégire (711), il choisit Thâreq ben Zeyad pour chef de l'armée, cette fois plus considérable, qu'il envoyait tenter l'attaque de la Péninsule, et mit à la place de ce chef, à la garde de Tanger, son propre fils Merwan ben Mousa. Douze mille Berbers de la garnison de Tanger, accompagnés

1 Selon M. d'Avezac (*Encycl. Nouv.*, art. *Andal.*, tom. I, p. 519). D'autres l'appellent Tarif Abou Zara, notamment Ebn Khaldoun. Bien que Conde ne distingue pas Tharif de Thâreq, et qu'un plus ancien écrivain (Asseman. Script. Rerum Ital., t. III, p. 77) nie l'existence du premier en attribuant la différence des deux noms à l'erreur d'un copiste, il est certain néanmoins que Tharif et Thâreq ne doivent pas être confondus; on en a les plus sûrs garans. La distinction de ces deux personnages est confirmée en effet par le témoignage d'un grand nombre d'écrivains arabes, qui apparemment ont manqué à Conde : Ebn Hhayan (voy. Ahmed el Mokri), Ebn Khaldoun, Abouléda, Aboul Hasan Ebn Mousa ben Saïd, etc. (Voy. Lembke, tom. I, IIe part., liv. I.)

2 Ainsi nommée du nom de Tharif.

3 Ebn Hhayan marque le débarquement de Tharif comme ayant eu lieu un samedi du mois de schaaban de l'année 92 (A. D. 711); mais ce doit être une erreur

de quelques centaines d'Arabes[1], s'embarquèrent sous les ordres de Thâreq, et passèrent, cette fois, de Tanger à Ceuta sur quatre navires, et de Ceuta à la côte opposée. Il paraît que Julien fut leur guide. Les Sarrasins débarquèrent d'abord sur une petite île qui, de loin, leur avait paru toute verte, et que pour cela ils appelèrent *Djezirah al Hadrâ* (l'île Verdoyante)[2]. Le mont voisin (Calpé) sembla à Thâreq une position admirable; il s'en empara et s'y entoura de retranchemens. Thâreq a tracé ainsi les premières lignes des fortifications de l'imprenable Gibraltar, d'où la politique Angleterre veille à l'entrée de la Méditerranée. Ce mont fut d'abord nommé *Alfeth* (mont de la Conquête ou de l'Entrée); mais bientôt il prit le nom du conquérant, et s'appela *Gebal Thâreq* (montagne de Thâreq), dont on a fait Gibraltar. Les chrétiens, sous la conduite, dit-on, de Theudemir, gouverneur de la province, avaient voulu opposer quelque résistance au débarquement, mais ils avaient été repoussés et s'étaient retirés effrayés.

On place au jeudi cinquième jour de la lune de redjeb de l'année 92 de l'hégire (28 avril 711) le débarquement de Thâreq à Al Djézirah al Hadrâ[3]. Thâreq, dit-on, une fois débarqué, fit brûler ses vaisseaux pour ôter à ses soldats tout espoir de retraite, et ne leur laisser d'autre alternative que la victoire ou la mort[4]. Cette version paraît bien peu digne de

1 D'après Ebn Baschkoual, chez Ahmed, fo. 476, 53 b. Selon Ebn Hhayan (Ahm., fo. 476), sept mille hommes; autant selon el-Razi (Ahm., 536). D'après Ebn Khaldoun (Ahm., fo. 48 a), dix mille Berbers et trois cents Arabes; et, d'après Ebn Khalkan, l. c., douze mille chevaux et autant de fantassins. (Voy. Lembke.)

2 Aujourd'hui Algésiras, non commun à l'île et à la ville bâtie en face sur la côte.

3 Selon Ebn Hhayan, l'armée de Thâreq serait passée en différentes fois des côtes d'Afrique en Andalousie sur des navires marchands dont on ne sait pas le nombre. Roderich de Tolède dit aussi tout simplement *in navibus mercatorum* (Rod. Tolet., lib. III, c. 19). Ces navires, qui n'étaient probablement que de grandes barques, avaient été équipés par Julien, et ils passèrent et repassèrent le détroit jusqu'à ce que toutes les troupes fussent rendues à leur destination.

4 Voyez le Geogr. Nubiens. (pag. 178), connu sous le nom de scherif El Edris.

créance. Quoi qu'il en soit, Theudemir, ayant rassemblé quelques nouvelles forces dans sa province, revint à la charge contre Thâreq ; mais, dans quelques escarmouches sanglantes, ses troupes furent battues et mises en fuite, et elles n'osèrent plus se présenter contre les Musulmans.

On raconte que Theudemir écrivit alors au roi Roderich pour lui demander du secours, lui disant : « Seigneur, il est » arrivé ici des ennemis du côté de l'Afrique, venant je ne » sais si c'est du ciel ou de la terre, tant ils m'ont attaqué à » l'improviste : j'ai résisté de toutes mes forces pour empê- » cher leur entrée ; mais j'ai été obligé de céder à leur nombre » et à leur impétuosité. Maintenant ils campent malgré moi » sur nos terres : je vous prie, seigneur, et c'est le meilleur » parti que vous puissiez prendre, de venir nous secourir » avec la plus grande célérité, et avec tout ce que vous pour- » rez ramasser de troupes. Venez vous-même, seigneur, en » personne, ce sera le mieux[1]. »

Cette nouvelle inattendue remplit Roderich d'effroi[2] : il fit appeler ses conseillers et ses guerriers, et envoya au-devant des ennemis la fleur de la cavalerie des Goths ; cette armée partit avec beaucoup de hâte, et se réunit à celle que commandait le général Theudemir ; ils marchèrent contre les Musulmans, et il y eut entre les deux armées quelques combats partiels, mais toujours avec de grands désavantages et des pertes importantes du côté des Goths. Mouguëith el Roumi, chef illustre, qui s'était distingué dans les combats et dans la conquête de l'Afrique, commandait l'avant-garde de la cavalerie musulmane. Cependant Roderich rassemblait ses troupes de toutes les provinces, et venait avec toutes ses forces

1 Cette lettre est ainsi rapportée dans Ahmed, fl. 8 a ; voyez aussi Ebn Khalkan, Ebn Hazil (ap. Casiri, t. III, pag. 328) ; Ebn Khautir, etc.

2 Des présages, dit-on, avaient déjà averti Roderich. Tout le monde connaît l'histoire de la fameuse tour ou palais enchanté de Tolède. Voyez la Chronique générale d'Alphonse-le-Sage.

contre les Musulmans; Thâreq courait les terres d'Al Djézirah et de Sidonia, et jusqu'aux rives du fleuve Anas[1], répandant la terreur et l'effroi parmi les populations surprises par cette attaque imprévue. De tous côtés erraient des troupes de cavalerie, qui épouvantaient les villages, ravageaient et brûlaient les champs.

Roderich se hâta d'appeler Goths et Romains à la défense de la patrie commune, et arriva enfin aux champs de Sidonia avec une armée nombreuse, mais peu aguerrie. De quels élémens était formée l'armée de Roderich? quelle en était la force véritable? c'est ce qu'il est impossible d'indiquer autrement que par à peu près, au milieu de tant et de si diverses transmissions[2]. Il paraît certain néanmoins que Roderich menait une multitude considérable à la défense du pays, mais une multitude inexpérimentée, peu préparée à la guerre, difficile à diriger dans le combat, quel que pût être son courage, une multitude, en un mot, assemblée à la hâte. Les fils de Witiza, dit-on, s'étaient joints à Roderich dans le dessein de le trahir, et ils avaient un commandement dans l'armée.

Thâreq, instruit des dispositions de Roderich, fit demander des renforts à Mousa, qui lui expédia cinq mille cavaliers berbers; les chefs sarrasins réunirent leurs bannières, et les corps de cavalerie qui couraient le pays se rallièrent. Malgré l'infériorité de ses forces, Thâreq vint courageusement au-devant de l'armée hispano-gothique.

La rencontre eut lieu près du Guadalète, non loin de l'antique Asindo, sur la place même où s'élève à présent, entourée de ses vignobles d'une réputation européenne, la ville de Xérès de la Frontera. C'est là qu'allaient se jouer au jeu sanglant des batailles les destinées de la Péninsule.

1 Nommé par les Arabes Guady-Anas (fleuve Anas), d'où est venu Guadiana.

2 Ebn Hazil, l. c., et Ebn Khalkan parlent de soixante-dix mille hommes, Ebn

On était au mois de juillet. Goths et Arabes étaient enfin en présence : les Arabes, à qui Mahomet avait promis la terre pour héritage[1], poussés au combat par l'enthousiasme religieux et par l'appât du butin; les Goths, par la nécessité de défendre leurs foyers, leur foi, leur patrie menacés, mais peu préparés à la guerre, pris, en quelque sorte, au dépourvu, divisés d'ailleurs entre eux et déchus de leur vertu militaire; les Arabes, montés sur des chevaux fringans, la tête couverte du turban blanc, l'arc familier à la main, le sabre suspendu au cou, la lance au côté, troupe admirablement faite pour l'attaque, menant avec eux d'épais escadrons de ces terribles Berbers à cheval, aux burnous blancs, rouges et noirs, des tribus de Zénêtah, de Gomêrah et de Masmoudah, fidèles compagnons de Thâreq, pour qui le combat était un jeu, et qui chargeaient les plus gros bataillons avec une rapidité et une énergie irrésistibles; les Goths, presque sans cavalerie, munis de la cuirasse et du bouclier, revêtus du pourpoint piqué dans leurs corps d'élite, mais armés seulement de piques, de haches, de frondes et de faux dans le reste de l'armée[2].

Thâreq avait amené avec lui douze mille hommes, auxquels un renfort de cinq mille cavaliers était venu se joindre. Mais à ces dix-sept mille hommes ne se bornaient point les forces du général arabe. On a dit avec raison que beaucoup de juifs, et même des chrétiens mécontens, étaient venus grossir les rangs de l'armée sarrasine, et qu'à ce moment elle s'élevait au moins à vingt-cinq mille hommes. Celle des chrétiens, au dire de presque tous les auteurs arabes, était près de quatre fois plus forte[3].

Khaldoun (Ahmed, fl. 48 a) de quarante mille hommes, d'autres de cent mille (Ahmed, fl. 84 a), Conde de quatre-vingt-dix mille.

1 Dans le Koran Dieu dit : « Nous avons écrit dans les psaumes que les saints mes serviteurs auront la terre pour héritage. » (Sour. 21-105.)

2 Les principaux traits de ce qu'on vient de lire se trouvent dans Ebn Khalkan (in Ahmed).

3 Conde, qui traduit, dit : *Habia cuatro christianos para cada muslim.* El



Raffet inv. — H. Lefevre sculp.

BATAILLE DE GUADALÈTE.

Juillet 711

La ba
une éga
au term
main, et
iqueur
epuis l
acun d
Le tro
arrasins
hareq a
ues-une
sez-vou
vous, e
sources
J'attaq
rai de s
rdre da
ttirent
choc de
les insig
qua au
sa lan
main d
et surt
nelle),

ui porte l
toriens ar
e d'Ore
, donne
été impo
ren oculo
allah
sert pou
Thâreq,
ch par
e 222.

La bataille commença au point du jour, et se maintint avec une égale fermeté des deux côtés; la nuit seule vint mettre un terme à la mêlée. Elle recommença avec l'aube du lendemain, et la fournaise du combat, pour parler comme un chroniqueur musulman, demeura encore ce jour-là enflammée depuis l'aurore jusqu'à la nuit, sans avantage marqué pour aucun des deux partis.

Le troisième jour, le courage commençait à manquer aux Sarrasins, et ils cédaient déjà le terrain de tous côtés, lorsque Thâreq accourut dans les rangs et adressa aux siens quelques-unes de ces paroles qui décident de la victoire. « Où pensez-vous trouver un asile? leur cria-t-il : la mer est derrière vous, et devant vous sont les ennemis. Il n'y a de ressources qu'en votre courage : faites comme moi, Guallah[1] ! J'attaquerai leur roi, et, si je ne lui ôte pas la vie, je mourrai de sa main. » Et, les entraînant à sa suite, il jeta le désordre dans les rangs des Goths, qui, de ce moment, combattirent constamment avec désavantage, et soutinrent mal le choc des cavaliers berbers. Roderich, que Thâreq reconnut à ses insignes royaux, devint le but de tous ses coups ; il l'attaqua au milieu de ses troupes d'élite, et le perça d'un coup de sa lance. Le triste Roderich tomba mort ainsi frappé par la main de Dieu[2]. Les Goths, privés de leur général (car c'est surtout à ce titre que la perte de Roderich leur fut cruelle), soutinrent néanmoins encore le combat trois jours

Razi porte l'armée de Thâreq à vingt-huit mille hommes. La plupart des autres historiens arabes n'en comptent que vingt mille. Un écrivain récent parle de l'évêque d'Orense, Servand, « précepteur de Roderich et témoin oculaire, » lequel, dit-il, donne à Thâreq dix mille fantassins et trente mille chevaux. J'avoue qu'il m'a été impossible de trouver nulle part trace quelconque de cet évêque d'Orense, *témoin oculaire*.

1 *Guallah* ou *wallah!* sorte d'exclamation qui revient à notre *par Dieu!* On s'en sert pour affirmer, nier ou enchérir quelque chose.

2 Thâreq, dans les idées musulmanes, fut l'instrument de Dieu. Dieu tua Roderich par sa main : ainsi parle Ali ben Abd el Rhaman ben Hazil, in Casiri, page 328.

durant, mais avec d'effroyables pertes[1]. Les Arabes et les Berbers de Thâreq ne cessèrent de les frapper et de les poursuivre, et ils ne mirent fin au carnage que lorsqu'il n'y eut plus d'ennemis, et que le champ de bataille et les champs d'alentour furent encombrés de cadavres gisans. Le nombre des morts fut tel, selon l'expression d'un écrivain arabe, que Dieu seul, qui les créa, put le savoir, et que cette terre demeura, pendant plusieurs années, couverte de débris humains et d'ossemens blanchis.

Tel est le récit des historiens musulmans. Ils ajoutent que Thâreq fit couper la tête de Roderich et l'envoya à Mousa, lequel, à son tour, la transmit à Walid avec la relation de la bataille du Guadalète. L'imagination arabe a depuis chargé ce récit de plusieurs traits, et les Espagnols ont enchéri encore sur ce merveilleux. A en croire les uns et les autres, Roderich présida à cette bataille en véritable satrape, monté sur un char de guerre magnifique, du plus pur ivoire, aux roues d'argent, attelé de deux mules blanches, la tête ornée d'une couronne de perles éclatantes et revêtu d'une chlamyde de pourpre et d'or. Un auteur moderne[2], écrivant d'après on ne sait quel chroniqueur qu'il appelle Euchand, va même jusqu'à dire que Roderich était sous un dais de drap d'or resplendissant, *aux armoiries de sa race*. Nous n'insisterons pas sur la fausseté de semblables descriptions. Tout porte à croire, au contraire, que les mœurs des Goths en Espagne étaient en général éloignées de cette ridicule magnificence, et que Roderich n'était rien moins qu'un satrape asiatique[3]. Mais l'obscurité des mémoires du temps a donné beau jeu aux

[1] Selon la plupart des auteurs arabes, la bataille du Guadalète commença le 5 de la lune de schawal de l'an de l'hégire 92, et dura huit jours.

[2] M. Washington Irwing, *Legends of the Conquest of Spain*.

[3] Erat autem Rudericus durus in bellis et ad negotia expeditus, dit l'historien Roderich de Tolède. Ce qu'il ajoute : Sed in moribus non dissimilis Witizæ, n'implique pas nécessairement les habitudes d'un luxe ridicule.

imaginations romanesques, et Roderich, ainsi que les principaux personnages de cette époque, ont été affublés d'un caractère étrange et faux qui jamais ne fut le leur.

Selon d'autres auteurs, l'intrépidité de Thâreq et de ses Berbers ne décida pas seule du sort de la bataille. Le troisième jour ses bataillons avaient plié en effet, et il commençait à désespérer de la victoire, lorsque, dans la nuit, un émissaire secret vint l'avertir que les fils de Witiza et leur oncle Oppas[1] étaient prêts à passer de son côté, sous la condition que, s'il demeurait vainqueur, il les laisserait régner sur les Goths comme l'avaient fait leur père et leur aïeul, et se contenterait d'un tribut et d'une portion du territoire espagnol. S'ils désignèrent cette portion du territoire, ce dut être, selon toute apparence, le pays qui avoisine le détroit. Thâreq, selon cette version, à bout de courage et d'efforts, accepta la proposition avec empressement, sous les conditions qu'on voulut, sauf à les débattre après la victoire; et le lendemain, au moment où ses soldats fléchissaient derechef devant les Goths, l'évêque Oppas et les deux fils de Witiza passèrent à lui avec une partie des troupes qu'ils commandaient dans l'armée des Goths. La partie, rendue moins inégale par la trahison des trois plus puissans chefs de l'armée de Roderich, fut néanmoins encore vivement disputée, et ce ne fut qu'après trois autres jours de combat et de carnage que la victoire resta aux Arabes.

El-Dhobi attribue la défaite des Goths à leur manque de cavalerie. Les Goths, en effet, paraissent n'avoir donné que peu de soin à l'éducation des chevaux. Ils s'en servaient peu ou ne

[1] Gibbon (ch. 51) parle de cet Oppas, qu'il qualifie d'*archevêque de Tolède et de Séville*. L'érudition très réelle de Gibbon est ici en défaut, ou plutôt sa religion s'est laissé surprendre à la renommée de Mariana, qui gratifie ainsi Oppas du double archevêché de Séville et de Tolède. La vérité est toutefois qu'il n'y avait pas d'archevêques dans l'église espagnole de cette période (voyez notre précédent chapitre, section II), et encore moins d'archevêques occupant deux siéges archi-épiscopaux à la fois.

les élevaient pas pour la guerre. Les chevaux de la Bétique, si renommés sous les Romains, et si célébrés par leurs poètes[1], étaient alors entièrement déchus de leur ancienne réputation; il fallait la conquête de la Péninsule par les Arabes pour les régénérer. L'auteur que nous venons de citer ne parle point, au reste, de la trahison des fils de Witiza, non plus qu'aucun des auteurs arabes qui ont écrit le plus près de l'événement[2].

Tous les documens contemporains font mourir Roderich dans cette bataille, soit qu'il y ait été tué obscurément dans la mêlée, soit qu'en effet Thâreq l'ait tuë de sa main. D'autres racontent que le roi, voyant son armée en pleine déroute, chercha son salut dans la fuite, et qu'il ne le dut qu'à la vitesse de son cheval Orélia, si célèbre dans les romanceros espagnols. Il disparut, et l'on n'en a plus entendu parler depuis. Sa couronne toutefois, son manteau royal et ses bottines furent trouvés sur les bords du Guadalète, ce qui fit croire qu'il s'était noyé. D'autres disent qu'il parvint à se sauver en effet en Galice, où il mena une vie pénitente, et mourut, longtemps après, sous l'habit monacal. A l'appui de cette dernière tradition on a cité l'inscription tumulaire suivante, trouvée cent ans après :

HIC REQVIESCIT RVDERICVS
ULTIMVS REX GOTHORVM.

Mais rien n'est moins prouvé que l'authenticité de cette inscription; et, bien qu'elle soit rapportée par Sébastien de Sala-

1 Illustret circum sonipes quicumque superbo
Perstrepit hinnitu Bœtim, qui splendida potat
Stagna Tagi, madidoque jubas adspergitur auro.
(CLAUDIEN, *de Cons. Mal.*)

2 Les auteurs arabes les plus anciens, El Razi, Abou-Abdallah, etc., etc., sont d'accord sur ce point avec le continuateur de Jean de Biclar et avec Isidore de Béja, dont le témoignage en ceci est décisif, et arguë de faux tout ce qu'ont pu dire les auteurs non contemporains qui ont si singulièrement brodé toute cette partie de l'histoire d'Espagne.

manque, les meilleurs critiques n'ont pas balancé à la rejeter comme apocryphe[1].

Les historiens fixent diversement la date si importante de la bataille du Guadalète. Ce n'est pas ici le lieu de relever les erreurs commises à ce sujet, peut-être le ferons-nous ailleurs[2]. Toutefois, que la bataille ait eu lieu dans la quatre-vingt-douzième année de l'hégire, c'est ce que disent les meilleurs auteurs arabes et les premiers chroniqueurs chrétiens[3]. En admettant la date précise du commencement de la bataille que donne l'auteur employé par Conde, savoir le 5 de schawal 92 de l'hégire, le 5 de schawal 92 de l'hégire nous donnera, pour la fin de la bataille, le 13 de schawal (26 juillet 711 de J.-C.), sept cent quarante-neuvième année de l'ère d'Espagne.

On a élevé quelques doutes sur la durée de la bataille; mais il était dans les habitudes guerrières des Arabes, et il devait l'être également dans celles des Berbers, de mener les batailles de la sorte, de combattre moins par masses que par

[1] Sur Roderich les fables abondent. Les historiens les plus accrédités ont chargé son histoire de contes et de circonstances merveilleuses. Et il faut voir dans la chronique générale d'Alfonse-le-Savant ce que c'est que l'imagination espagnole. C'est là qu'on trouve la fameuse ouverture du palais ou tour enchantée de Tolède. C'est du reste une tradition déjà vieille. (Voyez Roder. Tolet. in Nebriensi, p. 54.) Quant aux romans sous le nom de chroniques, dont le roi don Roderich fait les frais, on n'en pourrait dire le nombre. Le plus célèbre est intitulé : *la Verdadera Historia del Rey don Rodrigo por Abulcacim Tarif aben Tarique, traduzida del arabe, por Miguel de Luna.* Beaucoup de gens s'y sont laissé prendre, et ont cherché là *la Verdadera Historia* du dernier roi des Goths. Cette *Verdadera Historia* peut être rangée avec *las verdaderas armas* d'Ataulf, dont il a été parlé précédemment.

[2] Aux notes supplémentaires.

[3] Le continuateur de la Chronique de Biclar, contemporain de l'événement, en fixe la date à la sept cent quarante-neuvième année de l'ère d'Espagne, quatre-vingt-douzième de l'hégire (commençant le 28 octobre 710 et finissant le 17 octobre 711). Isidore de Béja le place dans la quatre-vingt-treizième année de l'hégire (711-712); mais il est évident qu'il y a une erreur de copiste dans ce passage, puisqu'un peu plus loin il indique l'entrée de Mousa en Espagne dans la quatre-vingt-douzième année de l'hégire, et qu'il est hors de doute que la victoire du Guadalète est antérieure à cette entrée.

escarmouches fréquemment renouvelées, par algarades[1], jusqu'à ce qu'ils jugeassent le moment favorable pour l'attaque en quelque façon concluante. On sait que la bataille de Kouffa, entre Ali et Moawiah se disputant l'empire, dura plusieurs jours. « L'attaque des Arabes, dit Gibbon, n'était pas, comme celle des Grecs et des Romains, l'effort d'une ligne compacte d'infanterie : des cavaliers et des archers composaient la plus grande partie de leurs forces ; et une bataille souvent interrompue et souvent renouvelée par des combats partiels et des escarmouches de fuyards pouvait se prolonger plusieurs jours sans qu'il y eût rien de décisif[2] »

Theudemir rassembla les débris de l'armée hispano-gothique, et se retira vers les terres qui lui appartenaient au nord de la Carthaginoise : là les Goths qui avaient combattu sous lui, et qui avaient été témoins de ses efforts pour repousser l'invasion, l'élurent, un peu tumultueusement sans doute, et sans le concours des évêques, dispersés ou en fuite, roi à la place de Roderich mort[3].

Thâreq sut profiter de sa victoire, et il poursuivit les ennemis jusque vers le Guadiana. Dans sa marche il assiégea et prit Astigis, où s'était réfugié un parti considérable de Goths échappés au carnage du Guadalète. Il écrivit cependant au wali pour lui faire part du triomphe des armes musulmanes et lui demander quelques renforts.

1 Ce mot est arabe (*al garâh*). C'est ainsi en effet que les Arabes exprimaient une attaque brusque et violente. *El djihed* était la guerre sérieuse, la véritable guerre. Dans leur riche langage, ils avaient ainsi un grand nombre d'expressions servant à désigner leurs expéditions de guerre et spécifiant le genre et le but des hostilités, invasions, dégâts, courses et conquêtes.

2 Gibbon, *Hist. of the decline and Fall, of the Roman Empire*, c. 51.

3 Christianis fusis interfectoque Roderico, Tudemirus in ejus locum suffectus, dit El Razi (Fragm. Hist. Hisp., in Casiri, tom. II, page 320). El Razi écrivait dans le troisième siècle de l'hégire.

CHAPITRE TROISIÈME.

Entrée de Mousa en Espagne. — Suites de la victoire de Thâreq. — Prise de Cordoue. — Entrée de Thâreq à Tolède. — Conditions imposées par le vainqueur. — Marche de Mousa. — Capitulation de Séville. — Siége et prise de Mérida. — Expédition et courses de Thâreq au nord de Tolède. — Réunion des deux chefs à Tolède. — Disgrâce de Thâreq. — Succès d'Abdelaziz dans les provinces orientales. — Résistance de Theudemir. — Curieux traité de paix. — Royaume de Theudemir. — Réconciliation de Thâreq et de Mousa. — Campagne simultanée des deux généraux au centre et à l'est de la Péninsule. — Leur réunion devant Saragosse. — Prise de Saragosse. — Suite de la conquête. — Rappel de Mousa et de Thâreq à Damas. — Gouvernement de la Péninsule sous Abdelaziz ben Mousa.

De 711 à 715.

Mousa reçut la nouvelle de l'immense succès de Thâreq avec une sorte de dépit jaloux ; la gloire de son lieutenant lui sembla une part usurpée de sa propre gloire. Tous les documens sont unanimes à prêter ce sentiment peu honorable au vieux général musulman. Il résolut de se rendre lui-même en Espagne et d'achever en personne, avec ses fils, la conquête de ce beau pays. Dans la lettre qu'il écrivit au khalife pour lui donner avis de ces succès et de la victoire du Guadalète, il tut le nom du véritable vainqueur, et il sut mettre une ambiguité et un vague tels dans les termes, que le khalife lui attribua d'abord le triomphe d'autrui. Walid reçut la tête embaumée de Roderich avec indifférence et comme accoutumé à de pareils présens. En même temps le wali, au risque de laisser aux Goths le temps de se reconnaître, au risque de tout perdre, envoya à son vaillant lieutenant l'ordre impérieux de ne point pousser les choses plus loin jusqu'à sa prochaine arrivée avec les forces nécessaires pour achever l'envahissement de la Péninsule tout entière. Il mit ordre en effet aux affaires de l'Afrique, rassembla des troupes dont on porte le nombre à dix mille chevaux et huit

mille fantassins arabes et africains, mit à sa place dans le gouvernement de l'Afrique, à Kaïrouan, son fils Addallah [1], et, dans la lune de redjeb de l'an 93 (712), il passa le détroit et descendit en Espagne, accompagné de son fils Merwan, dont porta depuis le nom le palais bâti au couchant de Cordoue sur le fleuve.

Il avait sous ses drapeaux les plus nobles d'entre les Khoraïschites, dit Gibbon; et cette assertion du grand historien est confirmée par de nombreux textes arabes. Avec Mousa entrèrent en effet en Espagne beaucoup de cavaliers de la tribu de Khoraïsch et d'autres Arabes distingués : El Monidher, Ali ben Rebahh, Hhayout ben Redja el Temani; Hhanesch ben Abdallah el Sanaani, qui, depuis, fonda la grande mosquée-djéma de Saragosse. Il faut donc distinguer presque en tout cette seconde expédition de la première.

Il est nécessaire de le bien constater ici : la première conquête de l'Espagne fut l'ouvrage du Berber Thâreq, la prise de possession définitive, celui de l'Arabe Mousa. Cette double distinction jettera le plus grand jour sur la suite de cette histoire. La rivalité des deux races, qui se manifestera si évidemment à nos yeux dans les faits postérieurs, éclate ainsi dès l'origine de la conquête dans les deux chefs qui l'ont accomplie. Cette distinction importante ne nous paraît pas avoir été suffisamment établie même par les historiens spéciaux et récens de la domination arabe.

L'ordre de Mousa surprit Thâreq au milieu de ses succès. Un moment il fut tenté d'obéir ; mais, songeant au double danger de sa situation, il préféra le plus glorieux ; il prit le parti de la désobéissance. Il voulut toutefois, avec ce caractère de ruse ordinaire aux Africains, couvrir cette détermination hardie de prétextes spécieux. Il assembla les chefs de

[1] El Habar dit qu'il laissa en Afrique son fils aîné Abdallah, El Dhobi que ce fut Abdelaziz, et il nomme l'autre Abdelollah ; El Ifriki dit que Mousa tarda quatre mois à venir en Espagne.

l'armée, et leur communiqua les ordres du wali. Tous manifestèrent leur déplaisir d'un ordre aussi inopportun : comment s'arrêter dans des circonstances aussi favorables? Tous pensèrent qu'il n'était point à propos de perdre un temps si précieux. Julien-le-Chrétien, au dire de quelques-uns, se signala surtout entre ceux qui furent d'avis de ne point laisser de répit aux Goths, et l'on met dans sa bouche, à ce sujet, des paroles assez étranges. « Puisque tu as déjà vaincu la grande » armée des Goths, lui fait-on dire, et que les principaux » seigneurs qui ont assisté avec leur roi à la bataille du Guadalète sont en fuite ou dispersés, tu ne dois point perdre le » temps pendant lequel leurs cœurs sont encore remplis de la » terreur de tes armes : poursuis-les maintenant sans leur » donner aucun relâche; car, s'ils se ravisent, il leur sera » facile de se refaire, de rassembler de nouvelles troupes, de » se concerter, et de rendre le courage aux soldats effrayés. » Tu dois donc pénétrer sans tarder dans les provinces et » t'emparer des principales villes; car ce sera seulement » lorsque tu en seras maître, ainsi que de leur capitale, qu'il » n'y aura plus aucun danger pour toi. »

Thâreq, ainsi pressé, céda. Il rangea les bataillons, distribua les bannières, passa la revue de toutes ses troupes, loua leur valeur passée, et leur parla de ce qui leur restait à faire encore; il leur fit les recommandations d'usage chez les Musulmans avant d'entreprendre une expédition de guerre, qu'ils ne fissent aucun mal aux peuples paisibles et désarmés, qu'ils ne poursuivissent que ceux qui résisteraient, qu'ils ne pillassent ni n'enlevassent de dépouilles, si ce n'est sur le champ de bataille ou dans les villes prises d'assaut, etc.

Il divisa ensuite son armée en trois corps; il confia le premier à Mougueïth et Roumi[1], et l'envoya à Cordoue; il donna le commandement du second à Zayd ben Kesadi el Sekseki,

1 Mougueïth el Roumi (le Romain, le Grec, le chrétien, l'étranger).

pour marcher vers le pays de Malaga; et lui-même, à la tête du troisième, prenant vers l'intérieur du royaume, se dirigea, par le pays de Jaën, vers Tolaïtola [1].

La première division, commandée par Zayd ben Kesadi, refoula en peu de temps les restes de l'armée des Wisigoths jusque dans les provinces orientales, prit Astigis, qui lui opposa une vive résistance, lui imposa le tribut, donna la garde de la place aux Juifs, n'y laissa qu'un petit nombre d'Arabes, et emmena, pour leur sûreté, comme otages, quelques-uns des principaux habitans. Il prit également, et pour ainsi dire en passant, Malaga et Elbira, qui paraissent ne lui avoir opposé aucune résistance, les traita de même, et rejoignit Thâreq, qui se dirigeait par le pays de Jaën vers Tolède, à quelque distance de cette capitale.

La division dirigée sur Cordoue, sous les ordres de Mougueïth, ne fut pas moins heureuse dans sa marche. Au bord du fleuve, sur la rive gauche, à quelques milles à l'ouest de Cordoue, s'élevait alors un antique bois de pins. Arrivé là, Mougueïth s'arrêta avec sa troupe, presque toute composée de Maures et de Berbers; quelques éclaireurs, déguisés en soldats goths, furent envoyés en avant pour reconnaître le pays, lesquels revinrent bientôt, emmenant avec eux un pâtre grossier dont ils s'étaient emparés dans la campagne, à peu de distance de Cordoue. En arrivant, ce pâtre eut grand'peur à la vue du costume, si nouveau pour lui, des soldats de Mougéïth; mais le général musulman le rassura et chercha à tirer parti de son prisonnier.

[1] Tolaïtola, c'est ainsi que les Arabes défigurèrent le nom de Tolède, par corruption de *Urbs Toletana*, qu'ils entendaient dire par les chrétiens. De même ils firent d'Astigi, Estija pour Écija; de Cæsaraugusta, Saracusta pour Zaragoza; et d'Hispalis, Esbilia pour Sebilla. Nous avons cru devoir suivre Conde en ceci : nous rappellerons quelquefois, dans ces premiers temps, les noms des cités et des provinces espagnoles tels que les Arabes les ont corrompus, parce que cela peut aider à connaître l'origine de beaucoup de noms modernes et à retrouver la trace des noms primitifs.

On se demande quel langage, dans les premiers momens de la conquête, servit d'intermédiaire entre les vainqueurs et les vaincus. Nous savons que le latin, non encore corrompu parmi le clergé et les principaux habitans des villes, à l'état de patois dans les classes inferieures, était, au commencement du huitième siècle, la seule langue que comprissent et que parlassent en Espagne les grands et le peuple, Goths et indigènes. Les conquérans durent donc communiquer nécessairement en cette langue avec les habitans de l'Espagne, soit directement, soit indirectement par interprètes; et cela dut leur être moins malaisé qu'il ne nous semble au premier abord. Vainqueurs de la Syrie, de l'Égypte, de la Mauritanie, qui avaient été, pendant de longs siècles, des provinces romaines, leurs rangs avaient dû, en passant, se grossir d'habitans de ces contrées, auxquels la langue latine était certainement familière. Mouguëith lui-même n'appartenait pas à la race des envahisseurs; il avait été agrégé aux Arabes, il s'était fait musulman, mais il était de naissance romaine, comme l'indique son surnom d'El Roumi, attribué par les Arabes à tout ce qui était né dans les anciennes provinces de l'empire romain. Mouguëith dut donc s'adresser en latin au berger cordouan capturé par ses cavaliers.

S'étant informé de ce berger s'il connaissait quelque brèche aux murs de Cordoue par où l'on pût facilement surprendre la ville, il en obtint un renseignement précieux. Moitié peur, moitié désir de servir celui qui l'interrogeait, le rustre lui indiqua, en effet, un endroit des murailles par où il était très aisé de pénétrer dans la place, et offrit au général étranger de lui servir de guide pour la nuit suivante. La nuit venue, les Musulmans s'approchèrent de la ville, et Dieu, pour parler comme l'auteur arabe dont ce récit est tiré, favorisa leur entreprise. Un violent orage mêlé de grêle et de tonnerre écarta tous les témoins qui eussent pu signaler leur marche. A la faveur de cette nuit pluvieuse, mille cavaliers,

portant en croupe un égal nombre de fantassins avec Mouguéïth et leur guide en tête, passèrent le fleuve à la nage, et arrivèrent sous les murs de Cordoue sans être aperçus ni entendus; leur guide les conduisit en silence vers l'endroit de la muraille où était la brèche. Du pied de cette muraille en ruine sortait un énorme figuier dont les branches les aidèrent à monter Un Arabe plus fort ou plus agile que les autres, ayant le premier atteint le haut de la brèche, Mouguéïth déploya son turban, lui en jeta un bout, et s'en aida pour monter à son tour. Ce turban, ainsi maintenu par les premiers arrivés, servit comme d'échelle à un grand nombre de leurs compagnons. Quand ils furent en nombre suffisant, ils se dirigèrent vers les portes de la ville, en égorgèrent les sentinelles, et les ouvrirent à leurs camarades du dehors, qui se précipitèrent dans les rues en poussant des cris de victoire, et occupèrent la place avant que le jour fût venu.

Le tumulte, les cris des soldats répandirent la terreur parmi les habitans, qui se soumirent à la loi du vainqueur. Le gouverneur, surpris ou s'exagérant le nombre des ennemis, n'eut que le temps de chercher un refuge, avec quatre cents compagnons armés, dans la principale église de la ville, qui, apparemment, était fortifiée comme beaucoup d'autres églises de ce temps, ou tout au moins entourée de fossés. Comme ils y trouvèrent de l'eau et quelques provisions, les assiégés s'y défendirent pendant plusieurs jours avec un courage opiniâtre, jusqu'à ce qu'enfin le feu ayant été mis à leur retraite, tous périrent dans l'incendie. Ce lieu fut appelé depuis *l'Église du Bûcher*, et a toujours été en grande vénération parmi les chrétiens, en mémoire du courage et de la résignation dont firent preuve ceux qui périrent dans cette occasion.

Nous avons conservé à ce récit la couleur singulière et cependant si pleine de vérité qu'il a dans l'auteur arabe.

Maître de la place, Mouguéïth lui avait imposé les conditions

ordinaires, savoir : le tribut d'un cinquième, et en avait reçu des otages choisis comme garantie du traité. Il en fit, après l'entière reddition, son quartier central de conquête, y appela le reste de sa division, confia aux Juifs une partie de la garde militaire de la ville, tout en en laissant (chose remarquable et attestée par de nombreuses autorités) le gouvernement aux principaux habitans, et il repartit pour courir les campagnes et les villages de ce canton, et y maintenir la terreur de l'invasion et de la victoire. C'est à cette politique, à cette ardeur des Arabes, à leur merveilleuse activité, qui les faisait se multiplier pour ainsi dire et apparaître partout en même temps, qu'ils durent leurs rapides succès en Espagne.

Jamais conquête en effet ne fut plus hardiment poussée : de tous côtés les villes étaient assaillies. Pendant que Mouguëith s'emparait ainsi de Cordoue par un coup de main hardi, Thâreq s'avançait vers Tolède. La terreur était générale ; les seigneurs, le clergé ne songeaient pas même à la résistance, et fuyaient vers les Asturies, vers la Gaule, et, ceux qui pouvaient trouver des navires ou des barques, par mer jusques en Italie, emportant tout ce qu'ils pouvaient rassembler de richesses. Les Arabes trouvaient les villes à moitié désertes[1].

Ils imposaient presque partout les mêmes conditions, savoir : le tribut de guerre annuel d'un cinquième, parfois d'un dixième du revenu des terres et des immeubles, exigeaient un certain nombre d'otages, se faisaient rendre les armes et amener les chevaux et les animaux de trait, frappant en outre de confiscation tous les biens, meubles ou immeubles, dont les possesseurs avaient fui.

A ceux qui restaient, ils laissaient leurs propriétés de toute nature, à la réserve du cinquième prélevé sur les revenus et des réquisitions de guerre. La liberté religieuse et l'exercice du culte furent aussi laissés aux chrétiens, sous

[1] Manuscrits d'Oxford.

deux conditions, qu'ils ne s'y livreraient que dans l'intérieur des églises, qu'ils n'empêcheraient point leurs coreligionnaires de se faire musulmans si bon leur semblait. Les églises étaient maintenues; seulement il était interdit d'en élever de nouvelles. Tel fut l'esprit général des traités, dès l'origine de la conquête. A l'égard des prêtres et des moines, il ne paraît pas qu'aucuns de ceux qui osèrent se mettre sous la sauvegarde des Arabes aient été maltraités. Le témoin chrétien le plus authentique de ces temps, l'évêque Isidore continua d'administrer son diocèse de Béja, si tant est qu'il en fût déjà évêque lors de l'entrée des Arabes, et acheva d'écrire sa Chronique, qui va jusqu'en 754, en présence des conquérans, et lorsque déjà l'Espagne s'était couverte de mosquées.

Cependant, Thâreq et Zayd ben Kesadi furent bientôt devant Tolède[1]. Les récits des vaincus du Guadalète avaient partout jeté l'effroi, et porté bien au-delà de la vérité le nombre des ennemis, leur valeur et la renommée de leur cavalerie. Les principaux seigneurs qui avaient suivi Roderich à la guerre étaient morts en combattant ou étaient fugitifs; ceux qui étaient demeurés dans Tolède s'en étaient enfuis avec leur famille à la nouvelle de l'approche des vainqueurs; en sorte qu'il ne restait que bien peu de défenseurs à la ville royale des Wisigoths. Bien que la position favorable de sa citadelle, placée sur un roc escarpé, presque entièrement entouré par le Tage, pût leur permettre d'opposer quelque résistance aux envahisseurs, soit inhabileté, soit terreur, ils demandèrent aussitôt à capituler; leurs provisions, d'ailleurs, étaient épuisées, et ils avaient perdu tout espoir d'être secourus. Thâreq reçut les envoyés avec bonté et fermeté, et il fut convenu qu'ils livreraient toutes les armes et tous les

[1] Un rapport peu vraisemblable veut que les ordres de Mousa ne soient parvenus à Thâreq que lorsqu'il était déjà devant Tolède, et qu'il s'y soit conformé, ou plus justement qu'il se soit borné à prendre la ville.

chevaux qui se trouveraient dans la ville; que ceux qui ne voudraient pas rester dans la cité pourraient s'en aller en liberté en faisant l'abandon de leurs biens; que ceux qui resteraient demeureraient en paix et inviolablement maîtres de leurs maisons et de leurs biens, assujétis seulement à un tribut modéré; qu'ils jouiraient du libre exercice de leur religion, de l'usage de leurs églises et du droit de les conserver; mais qu'ils n'en pourraient bâtir de nouvelles qu'avec la permission du gouvernement; qu'ils ne feraient point de processions publiques; qu'ils se gouverneraient par leurs propres lois et leurs propres juges; mais qu'ils n'inquiéteraient ni ne châtieraient ceux qui voudraient se faire musulmans. Ceux de la ville livrèrent leurs armes et des otages, et les troupes et les chefs arabes entrèrent dans la cité.

Thâreq occupa avec sa garde le palais du roi, placé sur une hauteur dominant le fleuve; le bâtiment était vaste, et avait été successivement embelli sous les derniers rois, surtout par Wamba. Thâreq y recueillit de grandes richesses et beaucoup d'objets précieux. Au dire de quelques auteurs, il trouva, dans une salle écartée du palais, vingt-cinq couronnes d'or garnies de jacinthes et d'autres pierres rares du plus grand prix, égalant le nombre des rois goths qui avaient régné sur l'Espagne jusqu'à Roderich. C'était la coutume, disent ces auteurs, à la mort de chaque roi, de déposer là sa couronne, sur laquelle on écrivait son nom, son âge et le nombre d'années de son règne. Vingt-cinq rois goths avaient régné en Espagne jusqu'au temps de cette conquête, et c'est pourquoi Thâreq trouva vingt-cinq couronnes royales dans le palais de Tolède [1].

[1] Cette histoire des vingt-cinq couronnes paraît un peu suspecte. De Theudis, le premier roi goth qui ait fixé le siége du gouvernement en Espagne, à Roderich, on compte effectivement vingt-cinq rois. Mais nous savons que Leuwigild est le premier qui ait ceint matériellement la couronne. Or, de Leuwigild à Roderich, on en compte à peine dix-sept. A commencer par Athanarich, on en compterait trente-cinq.

Lucas de Tuy, sans qu'on sache sur quel fondement, ainsi que le remarque Masdeu, place la prise de Tolède à un dimanche des Rameaux, probablement de 712, ce qui paraît bien loin de la bataille du Guadalète, et dit que ce furent les Juifs de la ville, unis par un traité secret avec les Maures, qui la livrèrent à Thâreq pendant que les chrétiens étaient llés en procession hors des portes à l'église de Sainte-Léocadie, qui, d'après cela, devait être hors de l'enceinte de la ville. Ces détails, rapportés pour la première fois par un écrivain du treizième siècle, paraissent avec raison suspects.

Mousa était débarqué, avec son armée, sur les côtes d'Andalousie, au revers occidental du détroit, au mois de redjeb 93 de l'hégire (avril 712). Nous avons vu que Gibraltar vient de Gebal-Thâreq (mont de Thâreq) : Mousa voulut aussi donner son nom à un mont situé non loin du débarquement, mais il n'y a pas de Gebal-Mousa pour la postérité. En arrivant il apprit que Thâreq avait continué la conquête malgré ses ordres, et il en conçut un violent dépit. Il résolut, dit-on, dès lors, la perte de son lieutenant, dont il voulut avant tout égaler la gloire. Instruit du chemin qu'avait suivi son rival, il eut soin d'éviter ses traces, et il trouva parmi les chrétiens des guides fidèles, qui lui montrèrent le pays sans l'égarer ni se montrer perfides [1]. Quand la Providence met dans ta main la corde du bonheur, dit à ce sujet un auteur musulman, toutes choses concourent à te rendre heureux : tes ennemis même viennent à ton aide; et, s'il se présente quelque difficulté, la fortune prend soin de la vaincre et de t'aplanir le chemin. Ses guides le conduisirent d'abord avec ses Arabes le long des côtes à Schahdûna (Sidonia sans doute), qu'il enleva d'assaut, puis ils marchèrent sur Carmona, place fortifiée, dont les portes leur furent ouvertes pendant la nuit

[1] Selon Ebn Hhayan (in Ahmed), les partisans de Julien qui l'accompagnaient lui dirent : « Nous te conduirons par un chemin plus glorieux que celui de Thâreq, et qui te livrera les villes les plus grandes et les plus riches de l'Andalos. »

par la trahison des partisans de Julien, qui s'y étaient introduits comme compatriotes et défenseurs. Mousa mit ensuite le siége devant Esbilia (Séville), pendant que des corps nombreux de cavaliers berbers couraient les campagnes voisines pour effrayer les populations. Séville résista un mois; mais elle fut contrainte à capituler. Mousa lui imposa les conditions de l'islam, choisit ses otages, et y entra en triomphe. Il en confia la garde à un corps détaché d'Arabes sous le commandement d'Isah ben Abdila el Towaïl de Médine. De Séville il tourna vers la Lugidanie. C'est le nom que les Arabes donnèrent d'abord à la Lusitanie, nom qu'ils oublièrent dans la suite. Ilipula, Ossonuba, Pax-Julia, Myrtilis se rendirent sans coup férir à ses armes. Selon l'usage, il laissait dans les villes prises quelques troupes, sous la conduite d'un chef prudent, pour contenir la population et prendre soin des malades. Et il occupa ainsi tout le pays du Bétis à l'Anas. Remontant ensuite ce dernier fleuve, il prit en passant plusieurs autres villes, et ne rencontra nulle part de résistance sérieuse jusque devant Mérida, dont les habitans lui fermèrent les portes. Contraint de s'arrêter devant la vieille cité romaine, le général arabe comprit qu'il lui faudrait réunir toutes ses ressources pour la réduire, et il appela auprès de lui son fils Abdelaziz, qui était resté en Afrique, avec de nouveaux renforts. A la vue de Mérida, le vieux chef musulman fut frappé du grandiose et de la magnificence de la cité d'Auguste, et se récria, dit-on, d'admiration. Selon un de ses historiens, il lui sembla que, pour l'édifier, tous les hommes avaient dû réunir leur industrie et leur puissance : « Heureux, dit-il en la contemplant, celui qui pourra se rendre maître de cette magnifique cité [1] ! » Ce n'était pas une œuvre facile

[1] Mérida n'a conservé que quelques débris de son antique splendeur. Il y a longtemps que Nonius (*Hispan. Illust.*, c. 31, p. 106-110) a dit de la ville des légionnaires : Urbs hæc olim nobilissima ad magnam incolarum infrequentiam delapsa est, et præter priscæ claritatis ruinas nihil ostendit. — Mérida possède

en effet ; les habitans avaient retrouvé pour la défendre un peu de cette énergie guerrière qui sembla tout-à-coup manquer aux Espagnols en présence des Arabes. Mousa éprouva tout d'abord quelques difficultés à asseoir son camp devant la ville ; il lui fallut combattre et repousser une sortie des habitans, qui venaient d'enlever ses premières tentes. Les Arabes trouvaient enfin des ennemis dignes d'eux.

C'était un genre de guerre tout-à-fait nouveau pour le vieux général. Jusque là la ruse et l'intrépidité lui avaient suffi avec les tribus berbères. Ici il était aux prises avec des obstacles d'une autre nature : Mérida lui opposait tout ce que l'art et la civilisation avaient inventé pour la défense des villes, et il manquait des machines nécessaires pour s'ouvrir des brèches et ruiner ces larges murs, ces hauts bastions, et ces tours qui de toutes parts lui défendaient l'accès de la place. Il résolut néanmoins de la réduire. Chaque jour il livrait de rudes attaques aux assiégés sur les points les plus faibles de leurs murailles, les provoquant aux combats par ses algarades ; de vigoureuses sorties s'ensuivaient d'ordinaire, dans lesquelles l'avantage restait moins souvent aux assiégeans qu'aux assiégés. Mousa avait déjà perdu beaucoup de ses meilleurs officiers, lorsqu'il s'avisa d'un stratagème qui lui réussit : il avait remarqué à quelque distance de la ville une vaste caverne taillée dans le roc ; il y fit cacher pendant la nuit plusieurs milliers de cavaliers et de fantassins armés de toutes pièces. Le lendemain, suivant sa coutume, à l'aube du jour, il sortit de son camp pour attaquer les murailles ; et les chrétiens qui, de leur côté, étaient faits à ses attaques matinales, sortirent pour faire diversion à ses assauts. Mousa avait commandé aux siens de mal recevoir la sortie des assiégés, et de faire une feinte retraite du côté de la caverne ; en sorte

cependant encore un pont à soixante arches, un aquéduc d'une hauteur prodigieuse, un cirque et une naumachie, toutes ruines romaines des plus remarquables.

que, lorsque les chrétiens les chargèrent, ils reculèrent vers leur embuscade. Les chrétiens, animés au combat et à la poursuite des Arabes par l'avantage qu'ils croyaient l'œuvre de leur bravoure, arrivèrent en combattant et en maltraitant les Musulmans jusqu'au-delà des embûches dressées contre eux; les soldats de Mousa en sortirent alors, et les chargèrent impétueusement par derrière en poussant de grands cris; les Musulmans qui feignaient de fuir devant eux se retournèrent et firent front à leurs ennemis avec hardiesse; le combat fut sanglant et dura plusieurs heures, et les chrétiens y furent taillés en pièces; il n'en échappa qu'un petit nombre, et quelques-uns à peine purent regagner la ville. Cet échec ne découragea point les assiégés, et ils eurent bientôt leur revanche. Les Musulmans s'étant, dans un assaut, emparés d'une forte tour, les chrétiens les y assaillirent et combattirent avec une ardeur si acharnée, qu'il n'en sortit vivant aucun des Musulmans qui la défendaient. C'est pourquoi les Arabes nommèrent depuis cette tour *Bordje al Chouhada*, la tour des martyrs.

Sur ces entrefaites arriva d'Afrique Abdelaziz ben Mousa avec sept mille chevaux et un grand nombre d'arbalétriers berbers; ceux de la cité, voyant que le camp des Arabes s'augmentait de nouvelles troupes, tandis que la ville s'épuisait des siennes et commençait à manquer de provisions, se déterminèrent à capituler. Mousa reçut leurs envoyés dans sa tente, et arrêta avec eux les bases de la capitulation. Mousa était âgé: pour cacher sa vieillesse, dit un célèbre historien, il mettait un peu de rouge sur sa barbe blanche. Cette habitude du conquérant arabe a donné lieu sans doute à ce qu'on raconte de l'impression que fit sur les députés de Mérida, à leur seconde réception, le rajeunissement du vieillard [1]. Dans

[1] Mousa leur apparut, dit-on, le premier jour avec une barbe blanche, et le second avec une barbe rousse tirant sur le noir. Ils s'en émerveillèrent fort, et de retour dans la ville ils dirent aux assiégés: « Que voulez-vous faire contre

les conditions qu'imposa le vainqueur aux Méridans, il se montra surtout rigoureux en fait de butin. Indépendamment du tribut de guerre annuel (kharadji) et de la confiscation des biens de ceux qui étaient morts pendant le siége, ou qui voudraient abandonner la ville, il exigea qu'on lui livrât les ornemens et les richesses des églises, la moitié des édifices consacrés au culte du Christ pour les convertir en mosquées, et il choisit ses otages entre les plus illustres familles des Goths qui s'étaient retirées là après la bataille de Xérès. Parmi eux était la reine gothe, veuve de Roderich, Égilone ou Egila, nommée Aylat par les auteurs arabes.

Conquérant et maître de Mérida, Mousa y fit son entrée triomphale le 1er de schawal 93 de l'hégire (11 juillet 712), le jour d'Alfitra [1]. Quelques jours auparavant une insurrection avait éclaté à Séville. Quatre-vingts Arabes de la garnison que Mousa y avait laissée avaient été tués dans le soulèvement. Le reste avait été contraint de s'enfuir précipitamment. Abdelaziz, envoyé par son père contre la ville insurgée, y rentra avec des forces considérables, et y fit passer au fil de l'épée tous ceux des révoltés (que les auteurs arabes qualifient de perfides) qui ne cherchèrent pas leur salut dans la fuite. Abdelaziz donna la ville à demeure à quelques tribus d'Arabes du Yémen qui s'y établirent, et reçut de son père l'ordre de se porter dans la partie méridionale de la Péninsule.

Pendant que ceci se passait dans la Lusitanie et dans la Bétique, Thâreq, après avoir pris militairement possession de Tolède et s'y être affermi, continuait ses conquêtes vers le nord. Quelques bandes de Goths tenaient encore la campagne : il les poursuivit et les dispersa. Arrivé au Guadil-

des gens qui rajeunissent à leur gré quand ils sont arrivés à la vieillesse? Car c'est ce que font leurs rois, que nous avons vus jeunes après les avoir vus blanchis par l'âge. Croyez-nous, accordez-leur tout ce qu'ils vous demanderont si vous voulez être saufs. »

1 C'est le jour de la Pâque qui termine le Ramadhân.

hidgiara, il passa cette rivière, marcha vers les montagnes (la Sierra de Guadarrama), et les traversa par une vallée qui de son nom fut appelée Fegh-Thâreq (Buitrago), prit plusieurs villes au-delà des monts dans les districts qui ont formé depuis la Vieille-Castille, Médina del Campo, le fort d'Almaya, Médina Celi (Medineth Salem), etc., et revint à Tolède chargé d'un butin considérable. Entre autres richesses, il rapporta, dit-on, de cette course, de Médina Celi, à ce qu'on croit communément, la fameuse table de Salomon, d'émeraude et d'or, qui joue un si grand rôle dans tous les récits des conquérans. Quelques-uns prétendent qu'il avait trouvé cet inestimable joyau lors de la prise de Tolède [1]. Suivant quelques auteurs, Thâreq ne s'avança pas plus loin qu'Almaya avant de retourner à Tolède. D'autres disent, au contraire, qu'il pénétra le premier dans la Galice et se rendit maître, dès cette première course, de tout le pays, en passant par Astorga jusqu'à Gijon [2]; mais cette version ne paraît nullement vraisemblable.

La nouvelle de la marche du généralissime vers Tolède y rappela tout-à-coup Thâreq. De Mérida, Mousa s'avançait en effet vers la capitale de l'Espagne pour demander compte à son lieutenant de sa désobéissance. Chemin faisant, le conquérant de Mérida contraignit à capituler toutes les places qui se rencontrèrent sur sa route. Des corps nombreux de cavalerie légère couraient en avant, publiant partout que les Arabes ne venaient ni pour opprimer ni pour dépouiller les populations, brûler leurs champs ou incendier leurs demeures, mais seulement pour leur apporter la connaissance de Dieu,

1 Voyez le géog. de Nubie.

2 Gibbon va même jusqu'à dire que Thâreq aurait pu graver sur le dernier rocher cette inscription de Regnard et de ses compagnons à l'extrémité de la Laponie : *Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.* Mais Gibbon, qui ne pouvait lui-même puiser aux sources arabes, s'est laissé encore ici induire en erreur par Mariana.

ne faisant la guerre qu'aux rebelles qui s'opiniâtraient à une vaine et inutile résistance [1]. Partout sur leur route ils trouvèrent ces ponts merveilleux et ces magnifiques restes de la grandeur romaine, dont il existe encore de si beaux débris en Espagne, et qu'ils croyaient l'œuvre, non des Romains, mais des anciens Ioniens, comme parle un de leurs auteurs. Ils furent surtout frappés de l'élégance et de la solidité des ponts du Tage et du Guadiana, et ils exprimaient leur étonnement avec toute la pompe orientale : ces monumens, à leurs yeux, semblaient plutôt l'œuvre de la main des Génies que de celle des hommes.

Thâreq, arrivé à Tolède avant Mousa, s'empressa de marcher au-devant du généralissime, dont il connaissait les mauvaises dispositions à son égard, et il en fit rencontre à Médina Talbera (Talavera de la Reyna). En l'apercevant, Thâreq descendit de cheval pour lui faire honneur, et alla à pied au-devant de lui. Le vainqueur du Guadalète était un héros fort simple et fortement trempé. Il aborda le wali sans humilité comme sans hauteur ; et, avec cette finesse politique qui a toujours distingué la race africaine, à laquelle il appartenait, il offrit à Mousa, dont il connaissait l'avarice, quelques joyaux de prix qui lui étaient personnellement échus dans le partage du butin. Celui-ci accueillit son lieutenant sans trop de cérémonie, mais sans laisser éclater tout d'abord son ressentiment. L'entrevue fut froide, mais non outrageante, et ils marchèrent ensemble vers Tolède ; mais, le jour même de leur arrivée, Mousa réunit les principaux officiers des deux armées, et là, en présence de cette espèce de conseil de guerre, il interrogea sévèrement son lieutenant, et

[1] Le caractère religieux de cette guerre ne saurait être méconnu. Les Arabes étaient encore à cette époque dans toute la ferveur de leur prosélytisme, les apôtres armés de l'unité de Dieu. Tous les peuples, sans en excepter les chrétiens, étaient, selon eux, *moscherikoun* (polythéistes, associans) ; les chrétiens étaient même, à leurs yeux, idolâtres, à cause du culte des images.

lui adressa les plus vifs reproches. « Pourquoi n'as-tu point suivi mes ordres? » répétait incessamment le wali. C'était là effectivement son principal grief contre Thâreq, et le tort réel de celui-ci; mais c'était ce tort qui avait mis en si peu de temps entre les mains des Musulmans la capitale et les principales villes de la Péninsule. Thâreq s'excusa sur l'opportunité des circonstances et sur l'avis de ses officiers, qui l'avaient encouragé à poursuivre une conquête facile, le désordre et l'effroi étant partout, difficile si l'on donnait aux Goths et aux indigènes le temps de se rallier. Mousa se fit rendre le butin et la part du trésor public; il insista particulièrement pour qu'on lui donnât la fameuse table de Salomon, que Thâreq lui remit en effet, mais avec un pied de moins qu'il avait eu soin d'en détacher : nous verrons en son lieu dans quelle prévision singulière et caractéristique. Mousa l'interrogea là-dessus; il répondit qu'il l'avait trouvée ainsi. La conclusion de l'entrevue fut la destitution de Thâreq. Mousa, au nom du khalife, lui ôta le commandement de son armée, et le donna à Mouguéïth el Roumi. On ajoute que l'explication prit vers la fin un caractère tel, que Mousa fit arrêter et fustiger le vainqueur de l'Espagne en présence de ses compagnons d'armes. Mouguéïth, son successeur (et cela fait d'autant plus d'honneur au caractère de ce capitaine), prit seul et hautement la défense de son général, au risque de déplaire, et releva ses mérites devant le wali, qui néanmoins persista dans sa décision. Il en fut du reste référé au khalife. Selon quelques-uns, Mousa ne projetait rien moins que de faire mourir son rival.

Cette affligeante contestation retarda quelque temps les progrès des armes musulmanes dans le nord et l'ouest de la Péninsule.

Au midi cependant et sur les côtes orientales, la conquête était poursuivie par Abdelaziz. Nous avons vu qu'après la réduction de Séville, où il avait établi à demeure plusieurs

tribus d'Arabes Yéménites, Abdelaziz avait marché, sur l'ordre de son père, vers la partie de l'Espagne que baigne la Méditerranée. La frontière de ce pays était défendue par le chef des chrétiens, Theudemir, que les auteurs arabes appellent Tadmir [1]. Les Goths l'avaient élu roi, et le pays qu'il occupait fut appelé de son propre nom, par les conquérans, *terre de Tadmir*. Le même nom et pour la même cause fut donné aussi par eux à une ville ou château fort bâti sans doute sur les terres particulières de Theudemir, et situé sur la frontière occidentale de Murcie, au pied d'un mont, à l'endroit où est maintenant Caracava [2]. Theudemir était un homme de courage et qui s'était distingué en diverses occasions ; il avait surtout montré de la valeur et de la prudence à la bataille du Guadalète, et, après la déroute, dans sa courageuse retraite vers le pays dont nous venons de parler. Bien qu'il n'eût avec lui qu'une poignée de soldats, il résolut de s'y maintenir avec ses braves compagnons, de ne pas se laisser déposséder du moins, sans avoir tenté de se tirer d'affaire en homme de cœur. Sur la nouvelle de la marche d'Abdelaziz vers ses terres, il s'avança avec tout ce qu'il put réunir d'hommes valides et de bonne volonté pour en défendre l'accès. Maître des hauteurs et des montagnes de la frontière, il harcela d'abord l'ennemi avec bonheur dans les défilés et les passages, qu'il défendait pied à pied. Abdelaziz et Habib ben Okbah, son compagnon dans cette expédition, ne recherchaient qu'une occasion de livrer bataille ; mais Theudemir avait une

1 Proprement *Tdmir*. Le nom arabe n'a point de voyelle entre le T et le D, de sorte qu'on ne sait si les lettres arabes qui composent ce mot doivent donner *Toudmir* ou *Tadmir*.

2 Il semble résulter en effet d'un passage de l'itinéraire d'Abi Mohammed ben Rouzach, cité par Faustino Borbon (*Cartas para illustrar la España arabe*, etc., p. 79) que Tadmir était situé entre Nerpio et Murcie. L'expression arabe est *Caristoucat Tadmir* (la forteresse de Tadmir). Il est probable que le mot *Tadmir* se sera perdu, et que *Caristoucat* sera devenu d'abord *Caroucat* et enfin *Caravaca*.

trop faible armée pour en venir aux mains avec un ennemi dont les forces étaient si supérieures aux siennes; et il se contenta d'incommoder les Arabes dans leur marche, et de les harceler autant qu'il était en lui. A force d'opiniâtreté cependant, les Arabes s'avancèrent jusqu'aux champs de Lorca, et parvinrent à livrer une bataille aux chrétiens, dans laquelle ceux-ci furent défaits et mis en déroute. La cavalerie berbère d'Abdelaziz les poursuivit la lance dans les reins, et les contraignit à se réfugier dans la plus prochaine ville fortifiée (Orihuéla).

Theudemir voulut pousser sa fortune jusqu'au bout : avec des forces presque décuples, l'ennemi ne pouvait manquer de réduire Orihuéla; mais Theudemir espérait obtenir une capitulation favorable, et il y réussit Presque au dépourvu de soldats, pour cacher sa faiblesse à l'ennemi, il s'avisa d'un stratagème qui eut un plein succès : il fit endosser la casaque militaire des Goths à toutes les femmes d'Orihuéla, qui figurèrent ainsi en guise de guerriers sur les murailles de la ville assiégée. On dit que pour plus d'illusion il leur fit disposer leurs cheveux de manière à imiter la barbe des soldats goths. L'Arabe victorieux se laissa prendre au stratagème; il investit la cité avec toutes les précautions qu'on a coutume de prendre contre une place dont la garnison est nombreuse et aguerrie, et disposa toutes choses pour un assaut sérieux et meurtrier. Theudemir sortit alors en parlementaire, et demanda, de la part du roi des Goths, à conférer un moment avec Abdelaziz : on le conduisit à la tente de celui-ci, qui le reçut fort bien, et il demanda au chef arabe, au nom de Theudemir et des chrétiens de la cité, à fixer avec lui les conditions d'une paix honorable, telles qu'on avait lieu de les attendre de la générosité du chef musulman, et qu'il convenait de les accorder à un noble prince qui ne les demandait que pour épargner le sang des populations commises à sa garde. Abdelaziz reçut fort bien cette ouverture, et traita im-

médiatement des conditions de la paix avec l'envoyé plénipotentiaire du roi des chrétiens. Theudemir, toutefois, jugea prudent de ne point se déclarer encore. On ne saurait affirmer toutes les circonstances de ce récit, bien qu'il n'y ait rien là que de vraisemblable : mais ce qui est certain, et l'un des plus curieux monumens de cette époque, c'est le traité de paix conclu devant Orihuéla entre Abdelaziz et Theudemir, dont la rédaction authentique a été conservée. Voici la traduction littérale de ce document important :

« Au nom de Dieu, clément et miséricordieux : rescrit
» d'Abdelaziz fils de Mousa, pour Theudemir ben Gobdos [1] :
» — qu'il lui soit accordé la paix, et que ce soit pour lui
» une stipulation et un pacte de Dieu et de son prophète,
» savoir : qu'il ne lui sera point fait de guerre ni à lui ni
» aux siens; qu'il ne sera déposé ni éloigné de son royaume ;
» que les fidèles ne tueront, ne captiveront ni ne sépareront
» des chrétiens leurs fils ni leurs femmes, ni ne leur feront
» violence en ce qui concerne leur loi (leur religion) ; qu'on
» ne brûlera point leurs églises ; sans autres obligations de
» leur part que celles ici stipulées. Il demeure entendu que
» le pouvoir de Tadmir s'étendra et s'exercera pacifiquement
» sur les sept villes dont les noms suivent : Aourioualet, Ba-
» lentolat, Locant, Moula, Biscaret, Atzhi et Dourcat ; qu'il ne
» s'emparera point des nôtres ; qu'il ne donnera point asile
» à nos ennemis ni ne leur prêtera assistance, et qu'il ne
» nous cachera point, les connaissant, leurs projets contre
» nous. Lui et les siens se soumettent à payer une redevance
» annuelle d'un dinar d'or par tête, quatre mesures de fro-
» ment, quatre d'orge, quatre de vin cuit, quatre de vi-
» naigre, quatre de miel et quatre d'huile ; et les serfs ou
» paysans paieront la moitié. — Fait le 4 de redjeb de l'an
» 94 de l'hégire ; et ont signé le présent rescrit Othman ben

[1] C'est ainsi que les Arabes appelaient Theudemir, Tadmir ben Gobdos (fils des Goths).

» Abi Abdah, Habib ben Abi Obeïda, Edris ben Maïçera, et » Aboul Casem el Mozeli[1]. »

Le traité conclu, Theudemir se fit reconnaître d'Abdelaziz, qui le traita honorablement, et ils mangèrent ensemble, dit l'historien de Mousa, comme si dès long-temps ils eussent été amis. Le lendemain Abdelaziz et ses principaux officiers, parmi lesquels figuraient les signataires du traité, tous illustres dans l'histoire de la conquête, entrèrent à cheval dans Orihuéla pour faire visite à Theudemir. Le chrétien les reçut à la tête d'un corps d'élite, il est vrai, mais qui ne s'élevait pas à plus d'un millier d'hommes. Abdelaziz s'étonna. « Qu'est devenue, lui demanda-t-il, la multitude de soldats qui ces jours derniers couronnait tes murailles? » Theudemir avoua son stratagème, et Abdelaziz et les chefs musulmans, loin de lui en vouloir, l'en applaudirent. Une sorte de confraternité s'établit même entre Theudemir et le fils de Mousa; le prince goth les hébergea pendant trois jours; après quoi Abdelaziz rejoignit son armée, qui campait hors de la ville, et partit avec elle pour les plaines de Jaën, rétrogradant ainsi vers le sud-ouest. Il s'y rendit par les cantons des montagnes de Ségura, entra dans Bazta et dans Aexi, et dans Jaën et dans Elbira (Illiberis), et dans Garnatah, que tenaient les Juifs, et dans Anticarra (Antequera), et dans Malaga et autres villes maritimes de la côte, sans trouver de résistance nulle part, laissant partout, selon l'usage, quelques Arabes et un certain nombre de Juifs à la garde des cités conquises. Il fut accompagné dans cette expédition d'Othman ben Abi Obeïda el Kasi, l'un des plus vieux compagnons d'armes de Mousa ben Noséïr son père, et qui avait signé le premier le traité de paix conclu avec Tadmir ben Gobdos le chrétien, roi de la partie orientale d'Andalousie; d'Abdallah ben Maï-

[1] Ce traité est ici donné dans toute sa pureté textuelle et traduit non de Casiri (tome II, p. 105), mais du texte arabe qui est au bas de son inexacte version latine.

cera el Fahemi, autre vieux compagnon de Mousa; d'Habib, son ami, fils de l'illustre Okbah, autre ami de son père; d'Aboul Casem el Mozeli, et d'autres plus jeunes, qui se signalèrent depuis dans les guerres des Musulmans.

Il résulte du traité de paix d'Orihuéla que le territoire, ou, pour parler plus exactement, le royaume de Theudemir, se composait des sept cités, y compris leur juridiction, qui y sont mentionnées sous des noms assez défigurés et assez barbares pour qu'on soit incertain encore à quelles villes modernes ils répondent exactement. Nous croyons cependant qu'Aourioualet est Orihuéla, Balentolat Valence, Locant Alicante, Moula Mula, Biscaret Bigerra, Atzhi Aspis, et Lourcat Lorca[1].

Cependant, soit que la persistance de Mouguéith el Roumi eût vaincu le mauvais vouloir de Mousa envers Thâreq, soit que, comme d'autres le prétendent plus vraisemblablement, le wali eût reçu du khalife l'ordre de le rendre à ses soldats, Thâreq fut, peu de temps après avoir été fustigé et emprisonné, réintégré dans le commandement d'une des plus considérables divisions de l'armée des conquérans, celle qui avait vaincu sous ses ordres au Guadalète. Telles étaient les mœurs et les idées de ces hommes, qu'après avoir reçu publiquement un indigne châtiment, Thâreq put reprendre parmi eux un commandement en chef et l'exercer sans que sa gloire en souffrît. Mousa simula une réconciliation sincère, et il arrêta que Thâreq partirait sans délai avec ses troupes pour l'Espagne orientale, tandis que lui-même se porterait avec ses propres soldats en Galice et dans les parties du nord de la Péninsule qui n'étaient pas encore réduites.

Le pays que Thâreq fut chargé de soumettre aux armes musulmanes est nommé, par les historiens nationaux de la conquête, le pays de *Tzogur*. Le pays de Tzogur, quelle que

[1] C'est par erreur que Masdeu dit (tome XII, p. 17 et 18 de son Histoire) que Theudemir capitula et livra Orihuéla à Abuzara. La sagacité et l'exactitude de Masdeu sont, au reste, fréquemment en défaut dans cette partie de son ouvrage.

soit l'origine de ce nom, qui figure pour la première fois dans les auteurs arabes [1], comprenait, d'après El Dhobi, depuis les confins de Talavera, presque tout le territoire au sud et à l'est de Tolède, la Manche, Alcarria, Cuenca, — jusqu'à Tortose.

Mousa et Thâreq commencèrent leurs expéditions en même temps. On a quelques détails sur l'organisation de leurs armées qui font honneur à ces deux généraux. Les troupes devaient être le moins chargées de bagages et le plus légèrement équipées qu'il serait possible. Les cavaliers ne devaient porter qu'une outre, un sac de cuir pouvant contenir des provisions pour quelques jours, une marmite de cuivre et les armes indispensables. Les fantassins marchaient sans autre équipage que leurs armes. Les provisions de chaque taïfe, chargées sur un nombre suffisant de mulets de bât, étaient distribuées suivant le nombre des bannières. Ces bagages étaient conduits par quelques hommes seulement, les moins valides, de manière à ne point rendre inutiles les bras vigoureux pouvant servir les jours de combat. La nature du commandement chez les Arabes était autant religieuse que militaire. Le général veillait à l'accomplissement des devoirs essentiels de l'islamisme, prescrivait aux soldats leurs règles de conduite, et leur lisait des passages du Koran choisis selon la circonstance; il donnait le signal de la prière; il était leur juge, et, en quelque façon, leur confesseur, rappelant à l'abnégation et au service de Dieu ceux qui s'en écartaient. Avant de partir de Tolède, les deux généraux renouvelèrent à leurs troupes la défense, sous peine de la vie, du vol et même du pillage, hormis sur le champ de bataille, après la

1 Quelques-uns veulent que Tzogur soit une corruption du latin *Tuguria*, signifiant un pays couvert de toits rustiques, *Tuguria a tecto appellantur domicilia rusticorum sordida* (Forcelleni Lexicon, tom. IV, p. 432), parce que le pays auquel on l'appliqua était un des plus agrestes de la Péninsule. On en donne encore un grand nombre d'explications qu'il serait trop long de rapporter ici.

victoire ou dans les prises d'assaut des villes, et, en ce cas même, la discipline exigeait l'autorisation expresse du chef.

Thâreq marcha vers l'orient, remontant vers les sources du Tage, traversa les âpres montagnes d'Arcabica, Molina et Segontia, et descendit dans les plaines et les champs qu'arrose l'Èbre. Mousa traversa les montagnes à Sentica et Salmantica, qui se rendirent sans résistance, soumit le pays jusqu'à Astorica, tourna, en remontant le cours du Duero, vers la partie orientale de l'Espagne, et, descendant l'Èbre, vint se joindre à Thâreq devant Medina Saracusta (Saragosse), que les gens de Thâreq tenaient en ce moment serrée de fort près. L'armée de celui-ci s'était déjà emparée de toutes les villes des environs; mais il avait trouvé dans celle-ci, où s'étaient réunis tous les hommes capables de porter les armes de la province, une résistance opiniâtre : un siége vigoureux et de nombreux assauts l'avaient cependant déjà réduite à l'extrémité, et à l'arrivée de Mousa les chrétiens achevèrent de perdre courage; ils lui vinrent offrir de se rendre aux conditions ordinaires.

Mousa, fier de l'effet que produisait son arrivée et avide des grandes richesses qu'il savait rassemblées là de toutes les villes de l'Espagne orientale, leur imposa, outre les conditions accoutumées, une contribution de guerre extraordinaire, qui devait lui être livrée le jour même de son entrée dans la ville: on appelait cette contribution la contribution de sang, parce qu'elle servait à racheter des atteintes de l'épée des vainqueurs. La nécessité força les habitans de Saragosse à souscrire à tout, et ils rassemblèrent et recueillirent tous leurs bijoux et ceux des églises pour former la somme énorme de numéraire exigée par le vainqueur. Pour sa garantie Mousa prit des otages de son choix parmi la plus illustre jeunesse de la ville.

Il y mit ensuite une garnison de troupes choisies, et en donna le gouvernement à Hanasch ben Abdallah el Senaani,

qui peu après y bâtit une magnifique mosquée et une aldjéma remarquable.

Ainsi s'achevait la conquête de l'Espagne. L'armée continua l'expédition et entra sans résistance dans les principales villes de l'Aragon et de la moderne Catalogne. Osca, Calagurris, Tarazone, Ilerda, furent incontinent soumises. Dans cette dernière ville les deux généraux se partagèrent l'armée. Mousa longea la côte, s'empara de Barcelone, de Girone, d'Ampurias, de l'antique Roses, cité grecque bâtie au revers du mont qui forme le cap oriental des Pyrénées (*promontorium Pyrenæum*) ou cap de Creux, et de quelques-uns des plus prochains passages des Pyrénées, auxquels on donnait le nom de ports, et que de là les Arabes appelèrent Al Bortat. Bien que l'on ait dit[1] que Tarragone, Ampurias, Urgel et Ausone furent détruites de fond en comble par Mousa, on ne trouve à cet égard aucun témoignage concluant, si ce n'est pour cette dernière, qui paraît avoir subi en effet toute la rigueur du vainqueur.

Selon El Nowaïri, il poussa même jusque par delà les montagnes, dans le pays d'Afranc, et se rendit maître de Médina Narbona; mais il ne paraît pas qu'il ait pénétré jusque là, et c'est à une autre expédition qu'il faut rapporter la prise des sept idoles équestres d'argent, ainsi que les appelle El Nowaïri, trouvées dans la principale église de la ville. Un autre historien lui fait enlever pareil nombre de colonnes d'argent massif de l'église de Sainte-Marie de Carcassonne, où il est plus douteux encore qu'il soit jamais entré[2]. Selon toute apparence, les incursions de Mousa dans les Gaules durent se borner à quelques courses de reconnaissance (al garah[3]) dans les pays qui forment aujourd'hui le Roussillon. Dans le même

1 Marca in Marca Hispanica.
2 Maccary, Mss. de la Bibl. roy. cité par M. Reinaud, nº 704, fol. 73 recto.
3 Les Arabes nommaient également ainsi les invasions de reconnaissance qui précédaient d'ordinaire leurs expéditions de conquête.

temps Thâreq descendait l'Èbre, des montagnes à Tortouxa (Tortose), et s'emparait avec une incroyable rapidité de Murbiter (Murviédro), de Valence, de Xativa et de Dénia, jusqu'aux limites incertaines du royaume de Theudemir. Comme partout, les habitans demeuraient maîtres paisibles de leurs biens, sous la foi et la protection des Musulmans; ceux-ci ne s'emparaient que des biens abandonnés par les fugitifs. Des provinces orientales voisines des Pyrénées, où il établit partout, en quelques endroits, dit-on, avec assez de rigueur, l'autorité musulmane, Mousa revint bientôt vers le centre et l'autre extrémité de la Péninsule au nord-ouest. Les historiens arabes signalent tous une différence de caractère notable dans les deux chefs musulmans. Dans toutes ses conquêtes, Mousa ne songeait qu'à amasser des richesses qu'il ne partageait avec personne. Thâreq montrait d'autres sentimens et une autre conduite: il partageait fidèlement avec ses soldats les dépouilles et les contributions de guerre, et faisait mettre à part avec une probité scrupuleuse le cinquième du khalife. Si l'on en croit l'auteur employé par Conde, il négligeait ou évitait de rendre compte de ses opérations à Mousa, et en écrivait directement au khalife. Mousa, de son côté, n'épargnait pas son rival auprès du chef des croyans; il se plaignait surtout de son insubordination et de sa prodigalité, si contraires aux maximes militaires des Musulmans.

De ces plaintes, dit tranquillement un auteur arabe, le khalife El Walid ben Abd el Melek conclut qu'il était à propos de mettre en d'autres mains le soin de cette conquête, et il appela près de lui en Syrie les deux généraux qui compromettaient ainsi le progrès de l'islamisme par leurs discordes. Mouguéïth el Roumi, qui s'était rendu à Damas porteur du détail des premières victoires des Arabes en Espagne, reçut l'ordre de retourner dans la Péninsule, et y revint avec la mission de transmettre aux deux rivaux les volontés de Walid. Thâreq ne fit aucune difficulté d'obéir sur-le-champ.

Mousa éluda l'ordre du khalife. Instruit que les chrétiens se réfugiaient principalement dans les montagnes de la Galice et des Asturies, il tourna de ce côté, et il se disposait à y pousser la guerre avec vigueur, lorsqu'un second messager, Abou Nashr[1], le surprit à Lugo, au milieu de son armée, et, saisissant la bride de son cheval, lui notifia de nouveau impérativement l'ordre du khalife[2].

S'il est vrai que Mousa eût conçu le vaste projet de conquérir l'Europe entière après l'Espagne, et de ne retourner en Syrie qu'après avoir fait successivement passer sous la domination des Moslems les Gaules, la Germanie, l'Italie, l'empire romain de Constantinople, de l'océan Atlantique au Pont-Euxin, en combinant cette immense expédition avec les efforts simultanés d'une armée musulmane agissant par l'Asie-Mineure[3], on conçoit avec quel dépit il dut abandonner une entreprise déjà si glorieusement commencée. A l'âge où il était parvenu, il eût voulu ne point perdre de temps, et pouvoir employer utilement pour l'islamisme les restes de l'ardeur dont il se sentait encore animé. Mais il lui fallut obéir. Quels que fussent ses regrets, il partit, conservant encore l'espoir de faire adopter sa brillante combinaison de conquête par le khalife. Il chargea son fils Abdelaziz du gouvernement en chef de la Péninsule, dont il fixa le siége à Séville, d'où les communications avec le gouvernement central de l'Afrique étaient faciles et commodes; et, ayant fait rassembler les ri-

1 Probablement envoyé par Mouguéïth el Roumi.

2 Selon Ahmed (Mss. de Gotha, fl. 58 b, cité par Lembke) « il avait pris le fort de Baru et le fort de Lek, et s'y était arrêté, pour aller de là au rocher de Pélage et à la mer Verte. »

3 Le gigantesque projet de Mousa est attesté par plusieurs auteurs arabes, et notamment par Maccarry (Mss. de la Bibl. roy. cité par M. Reinaud, n° 784, fol. 62 v. et 73 recto). C'était là un grand et beau plan de conquête, que Walid qualifia d'extravagant, tant il lui parut vaste, et qui ne le cédait en rien à celui de Mithridate :

. . . . Mais, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.

ches dépouilles, fruit de ses heureuses expéditions, la fameuse table de Salomon, les couronnes d'or trouvées par Thâreq dans le palais des rois goths de Tolède, et une immense quantité d'or et de pierreries, il passa le détroit et revit l'Almagreb, premier théâtre de son apprentissage de la guerre, où il avait réduit les tribus berbères avec tant de gloire et de peine. Trente mille prisonniers, parmi lesquels on comptait quatre cents jeunes hommes des familles royales gothes, c'est-à-dire des principales familles d'entre les Goths dont les membres étaient éligibles à la royauté (car c'est là ce qu'il faut entendre par cette dénomination de familles royales gothes), l'accompagnèrent dans sa marche triomphale vers Damas par le littoral de l'Afrique.

Thâreq était arrivé à Damas avant son rival, et l'on rapporte qu'il expliqua sa conduite avec une loyauté toute militaire, qui lui concilia l'affection du khalife. « Les honorables Musulmans de tes armées qui m'ont connu en Afrique et en Espagne peuvent te dire quel j'ai été dans toutes les occasions; et même nos ennemis les chrétiens te diront si j'ai été lâche, ou cruel ou avare. »

Comme Mousa n'était plus qu'à quelques journées de marche de Damas, avec sa caravane de triomphateur, Walid tomba grièvement malade, et Souléiman, son frère, désigné pour lui succéder, voulant réserver la pompe de l'entrée du vainqueur de l'Espagne pour le commencement de son khalifat, lui écrivit de s'arrêter où sa lettre lui parviendrait, et de différer de quelques jours son arrivée à Damas. La lettre de Souléiman fut remise à Mousa à Tibérias de Palestine; mais, soit fidélité à Walid, soit qu'il ne crût point à sa mort prochaine, il passa outre, et fit son entrée à Damas, avec ses chariots chargés de dépouilles et sa longue suite de captifs, avant la mort de Walid. De là la haine de Souléiman pour Mousa, haine qui ne tarda pas à se manifester par de terribles effets. Nulle explication ne lui fut demandée probablement par le khalife mourant; et il es-

saya en vain de fléchir son successeur en déposant à ses pieds l'immense butin qu'il avait rapporté d'Espagne. Souléïman fut inflexible, et fit durement expier à Mousa sa désobéissance. Il voulut que les deux rivaux parussent devant lui; car c'est aux premiers jours de son règne qu'il faut certainement rapporter ce qu'on raconte de la suite de ces démêlés. Il se plut à mettre le wali d'Afrique et d'Espagne aux prises avec son lieutenant, et encouragea constamment celui-ci de la parole et du regard. L'histoire de cette contestation prend tout-à-fait chez les auteurs arabes le caractère d'un conte ou d'une naïve chronique du moyen-âge. Comme Mousa faisait valoir devant le khalife la fameuse table d'émeraude et d'or que nous avons annoncé devoir revenir dans cette histoire : « C'est moi qui l'ai trouvée, émir des fidèles, je te l'assure ici, dit Thâreq. — C'est moi, répondit Mousa, cet homme en impose. — Il manque un pied à cette table; qu'on demande à celui qui l'apporte ce qu'est devenu ce pied, dit Tharêq. — Mousa répondit que le pied manquait quand il l'avait trouvée. — Qu'on juge de la véracité de Mousa, répliqua Thâreq en montrant le pied qu'il avait eu soin de garder par devers lui; et le vieux wali demeura convaincu de mensonge. Le ressentiment de Souléïman saisit ce prétexte pour se satisfaire, et le vainqueur de l'Afrique et de l'Espagne fut condamné à l'exposition publique pendant une journée entière sous un soleil brûlant, après avoir été fustigé, et à une amende de cent mille mithkals, environ un million de francs. El Razi et Ebn Kallekan parlent de deux cent mille mithkals.

Singulière nation où de semblables châtimens n'avaient rien d'infamant : même après avoir reçu cette avanie, Mousa ne quitta point la cour de Damas; et Souléïman se plaisait à faire causer le vieux guerrier de ses victoires dans l'Almagreb et en Espagne. Malgré ses torts envers Tharêq, Mousa était un homme d'une rare intelligence et d'une intrépidité éprouvée; et le khalife était curieux d'apprendre des choses nouvelles,

sur ses possessions occidentales, de la bouche même de l'un des héros qui les lui avaient conquises. Un historien de Grenade, Ali ben Abd el Rahman ben Houdéïl, a conservé une de ces conversations, empreinte d'un grand caractère de vérité, et où respire bien le génie arabe. Mousa aimait à parler de ses campagnes. Souléïman l'interrogea un jour sur les divers peuples qu'il avait vus : « As-tu trouvé dans tes conquêtes des peuples bien vaillans? lui demanda le khalife. — Seigneur, bien plus que je ne pourrais dire, répondit Mousa. — Eh bien, parle-moi des chrétiens. — Ce sont, dit Mousa, des lions dans leurs châteaux, des aigles à cheval, et des femmes dans leurs bataillons à pied : ils savent saisir l'occasion quand elle est belle; mais, dans la défaite, ils s'échappent dans les montagnes aussi vites que des chèvres; on ne voit point leurs pieds toucher la terre. — Et que me diras-tu des Berbers? — Ils sont, dit Mousa, semblables aux Arabes dans leur manière d'attaquer, de combattre, de se soutenir; ils leur ressemblent aussi par leur endurcissement à la fatigue, par leur physionomie, par leurs mœurs hospitalières; mais ce sont les hommes les plus perfides qui soient au monde, ne tenant aucune parole, ne gardant ni traités ni promesses. — Et de ceux de Frandjat, qu'en dis-tu? — Ce sont des gens sans nombre, prompts et courageux à l'attaque et au combat; mais craintifs et timides dans les revers. — Et comment t'en es-tu tiré avec tous ces peuples, les as-tu défaits ou t'ont-ils vaincu? — Vaincu! pour ceci, non, par Dieu et par le prophète! répliqua Mousa; jamais mon armée n'a été vaincue; jamais bataillon de mon armée n'a été battu, et jamais les Musulmans n'ont hésité à me suivre quand je les ai menés quarante contre quatre-vingts. »

En Espagne, après le départ de son père, Abdelaziz, chargé du gouvernement en chef de la conquête, avait introduit un commencement d'administration. Il avait réglé le mode de perception des impôts, placé pour cela des *mohtasebs* (collec-

teurs) dans les principales villes soumises, et nommé des alcaïdes, magistrats supérieurs chargés de la direction des affaires civiles. Les Espagnols se gouvernaient eux-mêmes sous ces alcaïdes. Ils avaient leurs magistrats, leurs évêques, leurs prêtres, comme par le passé, et vivaient par conséquent librement sous leurs lois et suivant les croyances et les rites de l'église hispano-gothique, ne relevant, à proprement parler, des Arabes que quant au tribut. Leurs obligations envers le gouvernement de la conquête étaient simples et se réduisaient à deux ou trois points principaux, qui ne constituaient pas même pour les vaincus l'état de vasselage auquel étaient soumises en ce même temps les populations gallo-romaines de la Gaule, sous la domination franke. Ce à quoi les vaincus furent tenus envers les vainqueurs n'était point comparable assurément à ce qu'avaient exigé, près de trois siècles auparavant, dans la Péninsule même, les conquérans wisigoths. Le tribut fut régularisé sous Abdelaziz, et la quotité générale en fut fixée au cinquième des revenus. Il variait cependant du cinquième au dixième pour quelques districts privilégiés, mais c'était d'ordinaire en vertu d'une concession ou d'un traité particulier, obtenu tantôt par une soumission volontaire, tantôt par une prompte capitulation. Cette soumission, disons-nous, n'impliquait pour les Espagnols aucun état de vasselage. La servitude romaine et gothique, si fortement consacrée par le code des Wisigoths, paraît même avoir été, dès ce temps, notablement altérée, et en quelques endroits à peu près effacée par les effets de la conquête.

De ce moment commença sa disparution parmi les chrétiens. Elle perdit presque instantanément son caractère gothique, fondé sur le droit aristocratique d'un petit nombre de familles à gouverner les autres. Parmi les nouveaux conquérans la servitude, ou, plus exactement, l'esclavage, était, si l'on peut ainsi dire, moins organisé. Fondé sur le droit du plus fort, il ne reposait pas sur le principe de l'abjection ré-

lative et presque déclarée éternelle de certaines races. C'était plus chose de hasard et de fortune et qui ne notait point d'infamie. Du rang d'esclave on pouvait quelquefois s'élever à tout avec du mérite et de l'audace, en embrassant la foi musulmane. Quiconque se déclarait croyant cessait par là même d'être esclave; et, Syrien, Égyptien, Berber ou Maure, tout converti entrait, par cela seul, en communauté de toutes choses avec les Moslems, sous les seules influences du fatalisme et du despotisme à la fois militaire et sacerdotal des khalifes. La profession d'une autre foi, d'ailleurs, n'impliquait pas d'elle-même une cause ou un prétexte de servitude; et l'exemple des Espagnols est, à cet égard, péremptoire. Il y eut des massacres, des villes détruites, des garnisons entières passées au fil de l'épée par les Musulmans, mais nulle part en Espagne les Arabes ne songèrent à établir la servitude. Tout peuple qui se soumettait à payer le tribut gardait sa liberté, ses propriétés, sa religion, et recevait le nom de *Mostarabe*, d'un mot usité dès longtemps dans le langage des vainqueurs et qui signifiait *fait*, *devenu Arabe* [1].

Abdelaziz ne contribua pas peu à établir cet état de choses en Espagne; il adoucit autant qu'il fut en lui le malheur des vaincus, et usa du pouvoir que lui donnait la victoire avec modération et humanité. Ce fut alors que se forma un commencement d'intimité et de relations sociales entre les Arabes et les indigènes. Une femme pour laquelle Abdelaziz s'éprit d'une forte passion paraît avoir beaucoup influé sur la conduite généreuse du jeune émir [2]. On se souvient qu'entre les

[1] C'est une erreur de croire, avec les auteurs de l'Art de Vérifier les Dates (tome II, 3e part., p. 389), que le nom de *Muzarabes* ou *Mosarabes*, donné aux chrétiens d'Espagne, rappelait, comme ils le disent, le nom, l'origine et les concessions de leur vainqueur Mousa.

[2] Le titre de wali ou d'émir était indifféremment donné aux gouverneurs de la Péninsule. Le wali ou l'émir d'Espagne relevait de celui d'Afrique. Emir ou mieux almir (voyez Golius) signifie *imperator*, *princeps*, *dux*, *qui aliis quomodocumque praeest*, *imperatque*.

otages choisis par Mousa à Mérida était Égilone, veuve de Roderich. Elle était belle et d'un caractère haut et fier. Abdelaziz la vit et l'aima d'un amour violent. Il s'en fit aimer; et c'est à ses conseils qu'on attribue en grande partie la faveur singulière avec laquelle Abdelaziz a toujours traité les chrétiens. Un critique espagnol [1], parlant de la veuve de Roderich, s'écrie : « J'admirerai toujours que l'on ait forgé une Cava à la honte de la nation espagnole, et qu'on ait laissé dans l'oubli Égila et tout ce qu'a fait cette illustre femme pour relever l'Espagne et adoucir ses malheurs. » C'est à elle en effet qu'on dut, avant même le départ de Mousa, les conditions favorables accordées par Abdelaziz à Theudemir. Abdelaziz l'avait emmenée avec lui dans l'Espagne orientale, et déjà elle le conseillait [2]. Devenu wali, il l'épousa à Séville sans exiger d'elle l'abjuration de sa foi religieuse. Égilone reçut de son mari le nom arabe de Omm al Yssam, la Mère des Colliers précieux [3].

Le mariage du jeune émir, toutefois, et sa conduite facile envers les chrétiens, lui devinrent funestes; ils firent soupçonner sa foi. De fervens Musulmans lui reprochèrent de traiter avec trop de mansuétude les populations conquises, et surtout de ne point attaquer celles qui ne l'étaient pas encore. On alla jusqu'à dire qu'il s'était fait chrétien. Le fait n'est fondé sur aucun témoignage admissible. Mais il est certain qu'Abdelaziz, pour l'amour d'Égilone, montra aux chrétiens

1 Faustino Borbon.

2 Sur cet amour, très certain au reste, d'Abdelaziz pour Égilone, Mariana ne manque pas de se montrer fort inventif, comme à son ordinaire. Le grand historien est coutumier du fait. Mariana est très réellement favorisé en fait de lettres et de déclarations : après la lettre de la Cava à son père, il nous donne la correspondance amoureuse d'Abdelaziz et d'Égilone. Malheureusement on ne peut pas même dire de cela avec l'Italien : *Se non è vero è bene trovato*. Ce n'est ni vrai ni bien trouvé.

3 On dit qu'il l'appela aussi Zahra bent Isa, Fleur fille d'Isa (Jésus), Fleur de la race du Christ ou des chrétiennes (voy. Monarchia Lusitana, tom. II, p. 284).—Seulement l'auteur se trompe en nommant le nouvel époux d'Égilone Abd-el-Melek, fils de Thâreq. Voyez aussi Vestigios da lingoa arabica em Portugal, etc., p. 202.

une douceur si marquée, que, dans les idées musulmanes, elle put passer pour de la trahison. Il traita avec eux plus qu'il ne leur fit la guerre, et se montra toujours à leur égard clément et généreux. C'est à cette douceur que les habitans et les réfugiés des Asturies durent de pouvoir respirer. Nous avons vu avec quelle vigueur Mousa avait commencé de les y poursuivre. Sans son rappel subit, peut-être les aurait-il forcés dans leurs retraites. Abdelaziz n'étendit la conquête que jusqu'à l'extrémité de la Lusitanie, et ne passa point le Duero. Ses généraux seuls coururent la partie nord-est de la Péninsule, prirent Pampelune et les principaux passages des monts Albaskenses (montagnes des Basques). Quant à lui, de retour de son expédition en Lusitanie, il fixa son séjour à Séville, et ne s'occupa plus que d'administration.

D'autres causes qu'il faut signaler ici favorisèrent encore les chrétiens : nous voulons parler des divisions qui, de bonne heure, se manifestèrent parmi les vainqueurs. Les témoignages manquent pour le détail de ces divisions; mais, avec quelque étude, il est possible d'en indiquer en gros les principales causes. Outre les haines profondes de peuple à peuple, qui ne s'effacèrent point sous l'empire d'une religion commune; et qui animaient l'Arabe, le Syrien, l'Égyptien, le Maure, contre le Berber, et réciproquement, il y avait les haines de tribu à tribu, de famille à famille : ces haines, héréditaires sur le sol natal, avaient suivi les conquérans sur la terre conquise. Dès ces premiers temps elles éclatèrent, et les tribus prirent parti. Les rivalités d'ambition entre les chefs les réveillèrent alors, comme plus tard le partage des terres. Les Yéménites tenaient pour ce général, les Berbers pour cet autre; ceux de Syrie étaient contre ceux d'Égypte. Ainsi se divisèrent tout d'abord les forces des Musulmans. La passion d'Abdelaziz pour Égilone fit le reste, et les chrétiens du nord ne furent point attaqués. Dans la ferveur de ces premières contestations, il ne paraît pas même qu'on ait songé à eux.

Cependant l'accusation dirigée contre Abdelaziz ne tarda pas à prendre de la consistance; on en fit grand bruit, et ses ennemis la portèrent directement au khalife Souléïman. Ce Souléïman était d'esprit vain et ombrageux. Déjà irrité contre le père, redoutant le ressentiment des enfans, tout-puissans dans leurs gouvernemens de Kaïrouan, de Tanger et de Séville, il saisit avidement ce prétexte. Un ordre de mort fut rendu contre Abdelaziz et ses frères. Il envoya cet ordre aux cinq principaux officiers de l'armée d'occupation en Espagne. Le premier qui le reçut fut Habib ben Obéïda el Fèhri, le fidèle ami et le compagnon d'Abdelaziz. Il en fut surpris et affligé; mais l'ordre du khalife était précis [1]. Quelle que fût sa répugnance à obéir, tel était le devoir d'un Musulman soumis. Il se résigna. Les cinq chefs se concertèrent. Abdelaziz n'avait qu'un petit nombre d'ennemis. Craignant que les troupes, dont il était fort aimé, ne se soulevassent en sa faveur, on résolut de le surprendre chez lui; et Zéyad fut chargé de l'exécution. Voici comment on raconte qu'elle eut lieu. Abdelaziz avait fait construire aux portes de la ville une sorte de pavillon de campagne où il habitait avec Égilone, près duquel il avait fait élever une mosquée particulière. C'était là qu'il disait la prière quand le muezzin y invitait les fidèles, et c'est là aussi qu'on résolut de le frapper à la prière de l'aube. Pour détacher de lui la multitude des Musulmans, des émissaires répandirent partout le bruit qu'Abdelaziz était un faux croyant, converti en secret à la superstition trinitaire des chrétiens, qu'il aspirait à la royauté et à l'asservissement des Moslems, et l'on alla jusqu'à dire qu'Égilone lui essayait tous les jours une couronne semblable à celle que

1 Le motif réel ou le prétexte de l'ordre du khalife est constaté par Isidore de Béja, qui, resté près des vainqueurs, épousa quelquefois leurs passions. — Consilio Egilonis reginæ conjugis quondam Ruderici regis, quam sibi sociaverat, jugum arabicum a suâ cervice conaretur avertere, et regnum invasum Hiberiæ sibimet retemptare. Isid. Pac., Chr., c. 42.

portait son époux, Roderich-le-Romain. Ces propos animèrent la foule contre lui; on publia alors les ordres du khalife.

Malgré tout, quelques-uns voulurent s'opposer à l'exécution du meurtre de leur chef, mais ce fut vainement. Zéyad pénétra avec les siens dans la mosquée comme Abdelaziz y faisait la prière de l'aube, et ils le frappèrent tous à la fois de leurs lances. On lui coupa la tête, et on enterra son corps dans la cour de sa maison (an 97 de l'hégire—715 de J.-C.). Sa tête fut portée à Damas dans une cassette remplie de camphre et déposée, selon l'usage, aux pieds du souverain. On raconte que Mousa, étant survenu au palais à l'heure de l'audience, comme Souléïman était occupé à examiner cette tête encore animée d'une belle expression guerrière, le khalife eut la barbarie de la lui montrer en lui demandant s'il la reconnaissait : « Oui, je la reconnais, s'écria courageusement le vieillard; et que la malédiction de Dieu soit sur l'assassin de cet homme qui valait mieux que lui! » Les deux autres fils de Mousa avaient été décapités par l'ordre du khalife. Étrange récompense, dit un historien, réservée par le sort aux services distingués de cette noble race. Navré de douleur, Mousa partit pour Waldichora, son pays natal, où il mourut de tristesse l'année même de la mort de ses enfans, vers la fin de la quatre-vingt-dix-septième de l'hégire (716).

Peu après mourut Souléïman. Sous ce khalife de si peu de valeur personnelle fut achevée la grande mosquée-djéma de Damas, à la construction de laquelle furent dépensées quarante corbeilles de quatorze mille doblas d'or chacune; Yésid ben Mahlabi ben Abi Sofia étendit ses armes en Asie jusqu'au Tabéristan et au Georgian, et son frère Mousléma, marchant contre les Grecs, mit le siége devant Constantinople. Thâreq finit, comme Mousa, dans la disgrâce et l'obscurité, et l'on ne trouve nulle part, dans les annales des Moslems, ni comment le vainqueur du Guadalète passa les dernières années de sa vie, ni la date de sa mort.

La même obscurité règne sur la fin d'Égilone et sur celle de Julien et des fils de Witiza. Les uns veulent que ces derniers aient été tués dans la bataille du Guadalète, d'autres les font survivre à la défaite des Goths. La plupart des historiens ne nomment que deux fils de Witiza, Évan et Sisebuth; un Arabe[1] en nomme trois des noms suivans : Almondo, Romlah, et Arthôbas, et dit qu'ils se firent musulmans, s'établirent en Espagne, et eurent une nombreuse postérité; mais il n'est point facile de vérifier cette assertion d'un écrivain postérieur de plusieurs siècles, et qui n'indique pas ses autorités.

Telles furent les premières années de la domination des Arabes en Espagne. L'expédition des deux premiers généraux, celle qui mit la Péninsule aux mains des Sarrasins, et que tous deux expièrent si cruellement dans une disgrâce commune, embrassa depuis le débarquement de Thâreq (avril 711) jusqu'au rappel de Thâreq et de Mousa (juillet 713). Après eux Abdelaziz avait gouverné près de dix-huit mois.

Le persécuteur de Mousa mourut le 21 de safar 99 (3 octobre 717), après avoir régné deux ans et huit mois. A Souléïman succéda son cousin Omar ben Abdelaziz; sa mère se nommait Omm-Azima, et était fille du grand khalife Omar, le compagnon et le fidèle lieutenant de Mahomet; il fut surnommé Abou Nafas. Le premier jour de son règne, qui du reste ne fut guère différent de celui de ses prédécesseurs, il abolit la coutume de maudire Ali dans les chaires des mosquées. Cette pratique haineuse datait du temps de Moawiah ben Abi Sofian, qui l'avait instituée dans la ferveur de ses guerres contre le khalife auquel il disputait l'empire. Omar l'abolit en disant : « Dieu commande la justice et la bienfaisance. »

[1] Ibn-el-Khauthyr.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Gouvernement des walis successeurs d'Abdelaziz. — Ayoub, El Hohrr, El Samah, Ambessah, etc. — Administration intérieure. — Invasion dans les Gaules. — Bataille de Toulouse. — Faits successifs. — Expédition d'Abd el Rahman en Aquitaine. — Défaite des Arabes à Poitiers et mort d'Abdérame. — Suites de cette défaite.

De 715 à 740.

L'Espagne fut gouvernée par des walis, émirs ou vice-rois, comme les appellent les historiens espagnols, au nom des khalifes de Damas, depuis la fin de juillet 711 jusqu'au temps de la révolution qui fit passer en Orient le khalifat des Ommyades aux Abbassides. L'Espagne cessa alors d'être un simple district du grand empire, pour former un état indépendant. L'époque de ce changement essentiel fut la victoire que remporta, sur Youssouf, Abd el Rahman ben Ommyah, le seul Ommyade échappé au massacre de sa famille (15 mai 756). De cette époque nous verrons le pouvoir aux mains d'un émir ne relevant que de lui-même; et l'érection du khalifat indépendant de Cordoue sera la conséquence de ce fait. Voyons cependant quels événemens marquèrent le premier établissement des Arabes en Espagne.

Le khalife, en ordonnant le meurtre du fils de Mousa, avait oublié de lui donner un successeur. Les généraux et les principaux Musulmans tinrent conseil, et d'un commun accord élurent pour wali temporaire Ayoub, soldat éprouvé et surtout administrateur intelligent, qui s'était distingué dans les guerres d'Afrique, et en dernier lieu en Espagne. Ayoub ben Habib el Lakhmi était de la famille de Mousa, et cousin germain du malheureux Abdelaziz [1]. Le premier acte de son

[1] Il fut accusé, mais, il paraît, à tort, d'avoir trempé dans le meurtre de son cousin.

gouvernement fut d'en déplacer le siége, qu'il transporta de Séville à Cordoue. Située plus avant dans les terres, Cordoue lui parut un centre d'action plus favorable, et il y établit le divan (*al dyouân*) des Arabes[1]. Le divan était la réunion des chefs ou scheïks formant le conseil du gouvernement. C'était une assemblée principalement composée de vieillards. On sait que, chez aucun peuple, l'autorité des vieillards n'était aussi respectée que chez les anciens Arabes. Le plus âgé était presque toujours le chef de la tribu, non le chef pour agir, mais pour conseiller. Le nom de scheïk, attribué à ce commandement, signifie tout ensemble vieillard et seigneur. Ayoub, tout guerrier qu'il était, dans le peu de temps qu'il eut en main le pouvoir, chercha surtout à mettre de l'ordre dans l'administration de la conquête. On croit que ce fut par Ayoub que la Péninsule fut partagée, d'une façon nécessairement fort irrégulière, en quatre grandes divisions, qu'on désigna par des dénominations assez vagues, savoir : le nord (al Djouf), le midi (al Qeblah), le levant (al Scharqyah), et le couchant (al Garb). Ce dernier mot se retrouve dans le nom moderne de l'une des provinces occidentales de la Péninsule. Il visita Tolède et Saragosse, prêtant partout l'oreille aux plaintes et aux justifications des peuples et des gouverneurs, et décidant d'ordinaire selon la justice. Le pouvoir des walis des villes éloignées, même de second ordre, ne relevant que du wali supérieur de Cordoue, était presque absolu, et était exercé avec despotisme ou avec justice suivant le caractère des hommes qui en étaient investis. La fréquente intervention du wali supérieur tempérait seule leur tyrannie. Ayoub en destitua un grand nombre et ne maintint que ceux qui avaient su se concilier la faveur du peuple, c'est-à-dire des Juifs et des chrétiens, autant que

[1] Proprement, assemblée, lieu où l'on s'assied pour délibérer.—Plus tard ce nom fut donné au bureau de perception des impôts. Les Espagnols en on fait le mot *aduana*, appliqué génériquement aux bureaux du fisc; et nos douaniers ne se doutent pas que le mot douane est un mot de la langue de l'Yémen.

des Musulmans. Il s'arrêta quelque temps à Saragosse, l'une des places les plus avancées et les plus fortes que possédassent les Musulmans en Espagne. Hhanesch ben Abdallah el Sénaani, l'un des chefs les plus distingués de cette époque, dont nous avons déjà parlé, en était gouverneur[1]. Ayoub visita ensuite les ports des Pyrénées, et plaça partout des corps d'observation sur ce boulevart de la Péninsule. Il ne paraît pas qu'il ait traversé les monts; la Gaule était encore pour les Arabes la *Grande-Terre*; ils ne l'abordaient qu'avec une sorte de curiosité mêlée d'appréhension; et, bien que déjà ils se fussent promis de la conquérir, le moment ne leur semblait pas encore venu. Ils y avaient toutefois déjà quelques avant-postes, et des garnisons arabes occupaient les petites villes du versant des Pyrénées qui forme aujourd'hui les confins du Roussillon, et plusieurs forteresses de ce territoire jusque par delà le Tech. Partout sur son passage Ayoub se montrait soigneux des intérêts des peuples; il répara, autant qu'il fut en lui, les désastres des dernières guerres; il fit relever les murailles de plusieurs cités; et c'est sur les ruines de Bilbilis, entièrement détruite, qu'il fit construire la ville qui reçut de lui le nom de Calatayud (forteresse d'Ayoub). Mais, bien qu'il l'occupât dignement, il ne fut laissé à son gouvernement que fort peu de temps. Le wali suprême d'Afrique, Mohammed ben Yésid, dont il dépendait, ayant reçu l'ordre de déposséder tous les Lakhmi (de la tribu de Mousa), lui retira le commandement, et nomma à sa place El Hhorr, le premier émir musulman qui ait porté ses algarades dans l'intérieur des terres des Gallo-Wisigoths, environ huit ans après la destruction de la monarchie de Tolède.

El Hhorr ben Abd el Rahman el Thakefi était d'un caractère dur et entreprenant. Dès son arrivée il traita Musulmans et chrétiens, pour les moindres fautes, avec une impitoyable

1 Son nom entier tient deux lignes dans l'arabe.

rigueur. Quelques abus de confiance dans la levée des impôts lui ayant été signalés, il fit fustiger et mettre en prison les coupables. El Hhorr enfin déploya une telle sévérité, qu'il souleva contre lui tous les chefs musulmans. Leurs plaintes parvinrent au wali d'Afrique, qui nomma à sa place un nouveau gouverneur, El Samah, si célèbre, dans les chroniques et les poèmes de chevalerie, sous le nom de Zama.

L'opinion commune attribue à El Hhorr la prise de Narbonne et la réduction de la Septimanie au joug musulman; mais les historiens sont partagés là-dessus; et les plus dignes de foi nomment El Samah comme le premier qui ait effectué cette conquête. Dans l'opinion des derniers, El Hhorr se borna à quelques excursions violentes, et à ces algarades qui, d'ordinaire, précédaient, chez les Musulmans, leurs expéditions sérieuses. L'historien employé par Conde dit néanmoins qu'El Hhorr répandit la terreur dans les pays qu'arrose le fleuve Garumna, au revers des monts d'Al Bortat [1]. Mais il est plus probable que, s'il franchit les Pyrénées, ce dut être par le col de Pertus et les passages de Cervera à leur extrémité orientale, et que ses courses s'exercèrent dans le pays entre l'Aude et la Méditerranée, en deçà de Narbonne, dont un grand nombre de *clausuræ* et de *castra* défendaient les approches; pays nouveau et en partie encore inconnu aux Arabes.

Sous El Hhorr, et pendant qu'il se disposait à pousser la conquête en Septimanie, les chrétiens du nord de l'Espagne remuèrent. Les rapports historiques arabes parlent de ces mouvemens d'une manière fort vague. Les chroniqueurs chrétiens contemporains ne sont pas plus explicites. Mais ceux qui ont écrit de cette époque longtemps après les événemens placent en 717 ou 718 la première déclaration d'indépendance des Asturiens, sous la conduite de Pélage. Les historiens espagnols racontent qu'un général et une armée ayant été en-

[1] *Djebal al Bortat* (montagnes des ports) en arabisant le mot latin barbare *portas*.

voyés contre lui, Pélage remporta sur eux une victoire éclatante, accompagnée de beaucoup de circonstances miraculeuses. Nous raconterons ailleurs cette levée de boucliers des Asturiens; nous parlerons, avec détail et intérêt, de l'état indépendant dont on attribue la formation à Pélage dans les Asturies, et qui fut le berceau de la monarchie espagnole; nous dirons ce que fut ce chef; mais il nous semble que ce n'est pas le lieu ici. L'histoire des hommes et des choses dont l'existence même a été mise en doute doit être nécessairement critique, et, n'ayant pas de date incontestable, peut être racontée là où il paraît à l'historien le plus convenable de le faire, plutôt que dans un ordre chronologique rigoureux. Nous suivrons donc l'histoire des Arabes jusqu'à ce que le moment nous semble venu de débrouiller les origines de la monarchie des Asturies, dussions-nous rappeler des dates dépassées par le récit courant des faits au moment où nous y reviendrons. Nous dirons ici seulement qu'il y eut sous le gouvernement d'El Hhorr un soulèvement des chrétiens en Espagne qui ne fut pas facilement étouffé, et que ce danger y retint le wali malgré lui, quelques mois avant sa destitution. Cette destitution précéda de peu de jours la mort du khalife Omar II, arrivée le 25 de redjeb de l'année 101 de l'hégire (février 719). Il fut remplacé dans le khalifat par Yésid ben Abd el Mélek[1]. Omar avait reçu le surnom de Vertueux; il fut regretté même des ennemis de sa famille, et l'on rapporte un mot d'un schiite zélé[2], El Mousawi, qui marque bien toute la profondeur de haine qui séparait les deux grandes divisions du mahométisme. «O fils d'Abdelaziz, s'écria le schiite en

1 Nous continuerons à marquer la succession des khalifes, jusqu'à ce que l'Espagne musulmane se soit soustraite à leur autorité.

2 C'est ainsi qu'on nomme les partisans d'Ali, par opposition aux autres Musulmans appelés *sunnites*, ou de la tradition. Les deux grands schismes des Musulmans se sont partagé leur empire : aujourd'hui la Perse, et en général l'Asie, est aux schiites; la Turquie, l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Égypte, et toute l'Afrique jusqu'au détroit, aux sunnites.

apprenant la mort d'Omar, si les yeux d'un homme devaient pleurer pour quelqu'un des Ommeyas, les miens auraient versé des larmes pour toi : c'est toi qui a nous as délivrés de l'infamie de la malédiction [1]; et, s'il était possible, je t'en délivrerais à mon tour. »

Le premier soin d'El Samah en arrivant en Espagne fut de rendre l'administration plus régulière. Malgré les efforts de ses prédécesseurs, il restait beaucoup à faire dans cette partie : le partage d'un grand nombre de terres était à régler. Les impôts étaient mal répartis. Des cantons fertiles étaient déserts. Les tribus étaient distribuées au hasard dans les villes. Ces objets appelèrent d'abord toute l'attention du nouveau gouverneur. Il fit commencer le beau pont de Cordoue, qui fut achevé sous Ambessa. Enfin il parcourut les provinces, ou, pour mieux parler, il les étudia. Le premier il fit dresser en quelque façon un inventaire des biens des Musulmans dans la Péninsule; et il envoya au khalife une sorte de statistique des richesses du pays, avec la description de ses villes, de ses fleuves, de ses côtes et de ses ports, et le chiffre approximatif de sa population, de son commerce et de ses ressources de tout genre [2].

Malgré ses lumières et son zèle du bien, El Samah était avant tout un vrai croyant, et par conséquent un guerrier comme la parole de Mahomet en avait fait plus d'un, intrépide, dédaigneux du danger, s'exposant avec une parfaite résignation et souvent avec une parfaite joie aux dangers des batailles, où la mort ouvrait le paradis aux martyrs. Il reçut donc avec plaisir l'ordre de s'emparer de la Septimanie, et de

1 La malédiction d'Ali, dont il a été parlé plus haut.

2 Zama ulteriorem vel citeriorem Hiberiam proprio stylo ad vectigalia inferenda describit. Prædia et manualia, vel quidquid illud est quod olim prædabiliter indivisum retemptabat in Hispaniâ gens omnis Arabica, sorte sociis dividendo (partem reliquit militibus dividendam), partem ex omni re mobili et immobili fisco associat. Isid. Pacens., Chr., c. 48.—Comparez Rodericus Toletanus, Historia Arabum, p. 10.

porter l'islamisme à la pointe du glaive loin sur les terres des infidèles, au-delà des monts d'Al Bortat; et il appela à la guerre sainte (*el djihed*) tous les hommes de bonne volonté qui voudraient le suivre ; car la guerre n'était pas une obligation politique, mais un devoir sacré pour les pieux Musulmans. La guerre, la religion, la vie politique, la vie civile, la vie de famille, étaient indivisibles, et l'unité de Dieu résumait toutes choses pour eux. En peu de temps il réunit une armée, et il se mit en marche avec elle.

Quel était, au commencement du huitième siècle, l'état du pays contre lequel marchait El Samah? Cette terre des Gaules, notre patrie aujourd'hui, après tant de vicissitudes, au pouvoir de qui était-elle? quelles mains la gouvernaient? Formait-elle un corps de nation compacte, ou était-elle divisée en plusieurs souverainetés? Quelles étaient ces souverainetés? Ces populations enfin, de races et de langues diverses, qui habitaient le sol des Gaules, du Rhin aux Pyrénées, formaient-elles un peuple uni d'intérêts et de volonté? Une courte appréciation de ces choses semble nécessaire ici. Au nord-ouest (Neustrie), il y avait un royaume régi nominalement par les imbéciles descendans de Chlodewig. On était au temps des rois fainéans, non pas rois de France (il n'y avait pas encore de France), mais rois des Franks-Saliens. A l'est, un empire nouveau s'était levé. Une seconde invasion de Franks non moins barbares que ceux que Chlodewig avait menés à la conquête de la Gaule septentrionale deux siècles auparavant s'y était établie. Le royaume d'Austrasie n'avait d'autre maître que le maire du palais Karl, fils de Pippin de Herestall. Au midi, la Septimanie ou la Gaule gothique, échappée au pouvoir des Goths, ne savait encore à qui elle appartiendrait, et était hors d'état de s'appartenir à elle-même. Enfin, au sud-ouest et vers le centre, un guerrier hardi, un homme de guerre et d'administration, Eudon ou Eudes, cherchait à assurer l'indépendance de l'Aquitaine, et à la défendre à la

fois des Arabes et des Franks, qu'il redoutait peut-être encore davantage. Telle était la situation de ce pays lorsque El Samah se précipita par les gorges des Pyrénées, avec ses bandes d'Arabes et de Berbers, à la conquête des vallées gauloises. Narbonne ne put d'abord résister à ses armes. Après vingt-huit jours de siége, elle se rendit. Béziers, Maguelonne, Agatha furent rapidement soumises, et El Samah porta jusqu'au-delà du Rhône la terreur des armes musulmanes. Après une excursion en Provence, il remonta vers la Burgundie, prit et saccagea plusieurs villes, et revint triomphant vers Narbonne, chargé de dépouilles et suivi de nombreux captifs [1].

Cette première expédition n'était que le prélude de ce que se proposait de faire El Samah. Il tourna immédiatement ses armes vers les possessions du duc d'Aquitaine, qui avait fourni des secours contre lui aux Septimaniens qu'il venait de vaincre. Il s'avança vers la Garonne par les belles campagnes de la vallée de l'Aude, et mit le siége devant Toulouse. La ville était sur le point de se rendre quand Eudes vint à son secours. Il avait rassemblé ses bandes, et arrivait à la défense de Toulouse avec une armée considérable. Le nombre de ses hommes était tel que la poussière que soulevaient leurs pas *obscurcissait le ciel*, dit l'auteur arabe de qui nous empruntons ce récit. A la vue de tant d'ennemis, les Musulmans semblèrent hésiter, mais El Samah leur dit : « Ne craignez point cette multitude : si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ? » Et il fit sonner la charge. Les deux armées se heurtèrent, dit encore l'écrivain arabe, avec l'impétuosité des torrens qui se précipitent des montagnes ; elles se joignirent et s'entre-choquèrent bruyamment. La mêlée et le carnage furent horribles, et la victoire demeura longtemps incertaine. Cependant

1 Postremo Narbonensem Galliam suam facit, gentemque Francorum frequentibus bellis stimulat, et electos milites Sarracenorum in prædictum narbonense oppidum ad præsidia tuenda decenter collocat. Isid. Pacens., Chr., c. 48.

les Aquitains semblaient près de prendre le dessus. El Samah courait de tous côtés avec la colère du lion. Il animait les siens au combat par son exemple, et ses actions tenaient du prodige; le sang coulait de son épée le long de ses bras et l'inondait; il poussait son cheval çà et là au milieu des groupes les plus épais de l'ennemi, et il suffisait à les mettre en désordre. Un général qui agit ainsi de sa personne contre toute une armée a peu de chances d'en échapper: El Samah tomba percé de coups de lance; il s'était avancé au milieu des rangs ennemis et il y était presque seul en ce moment: à peine quelques cavaliers avaient-ils pu l'y suivre à force d'intrépidité et de bravoure. La perte de leur chef découragea les Musulmans; ils essayèrent de se rallier et de repousser les hommes d'Aquitaine; mais ceux-ci se multipliaient à mesure, et remplissaient le champ de bataille de leurs troupes pressées. L'armée arabe céda le terrain au vainqueur, et se retira enfin aux deux tiers épuisée de ses hommes. Ainsi périt El Samah, après avoir combattu avec un courage héroïque, et fut perdue cette bataille, sous les murs ou non loin de Toulouse, le 9 de djoulkâdah 102 (11 mai 721)[1]. Le plus fort du carnage eut lieu sur l'ancienne grande voie romaine de Toulouse, et ce lieu fut nommé par les Arabes *Balat el Chouada* (le pavé, la chaussée des martyrs).

Les restes de l'armée d'El Samah furent ralliés par Abd el Rahman[2], l'un des chefs musulmans qui s'étaient le plus distingués dans cette bataille, et ce général les ramena vers Nar-

[1] Bien que Conde donne pour la date de cette bataille l'année 103 de l'hégire, il est hors de doute qu'elle eut lieu en 102. Eben Hhayan (in Ahmed), Ebn Baskoual et Ebn Khaldoun, indiquent précisément cette date et sont d'accord là-dessus avec les chroniques chrétiennes, qui, toutes, placent la bataille de Toulouse en 721. L'Art de Vérifier les Dates (troisième partie, tome II, pag. 518) relève durement, mais justement, l'erreur de Conde, qui place le commencement du gouvernement d'El Samah et sa mort dans la même année 103 de l'hégire (722 de Jésus-Christ), et qui donne ensuite deux ans et sept mois de durée à son administration.

[2] C'est l'Abdérame des chroniques et des romans de chevalerie.

bonne. Eudes le poursuivit, dit-on, jusque sous les murs de cette ville; mais le général arabe exécuta sa retraite avec tant d'adresse, qu'il parvint à échapper aux ennemis. A Narbonne, satisfaits de sa conduite et de l'habileté qu'il avait montrée dans cette retraite, les Arabes reconnurent Abd el Rahman pour leur émir. C'est le même Abd el Rahman (Abdérame) que Karl Martel vaincra plus tard entre Tours et Poitiers. Il était brave, généreux et hardi, aimé des soldats, d'une extrême libéralité, estimé autant pour son courage que pour la noblesse de son caractère, et l'un des plus dignes héros qui se soient signalés parmi les Musulmans de cette époque. Il fut sans peine reconnu en qualité d'émir par les commandans musulmans de la frontière orientale de la Péninsule. Le seul Ambessa, qu'El Samah en partant pour son expédition d'outremonts avait laissé chargé du gouvernement de la conquête, fit quelque difficulté de le reconnaître; mais le gouverneur de l'Afrique, auquel il en fut référé, confirma l'élection d'Abd el Rahman. Ambessa, sur la nouvelle de la défaite de Toulouse, avait fait un appel de guerre aux Musulmans, et des renforts étaient promptement accourus au secours de Narbonne. Avec ces nouvelles forces Abd el Rahman contint les chrétiens de la Gaule gothique, parmi lesquels les succès de leurs voisins d'Aquitaine avaient jeté quelque agitation. Les montagnards des Pyrénées, dans le pays de Jacca, s'étant soulevés, furent aussi comprimés par le vaillant émir. Les historiens musulmans énumèrent avec plaisir les succès de ce général, et disent qu'il recueillit de grandes richesses dans les contrées qu'il soumit alors à l'islam. L'excessive générosité avec laquelle il distribuait le butin à ses soldats les lui attacha d'une affection vive et peu commune. Sa coutume était de leur laisser toutes choses, hors le cinquième du khalife, qu'il faisait mettre soigneusement à part; cette libéralité le rendit singulièrement cher à ses troupes, qui, selon l'expression d'un historien arabe, lorsqu'il s'agissait de le servir, regardaient les mon-

tagnes comme des plaines et ne trouvaient à rien des obstacles au-dessus de leur bonne volonté pour lui.

Vers ce temps mourut en Syrie le khalife Yésid, le 25 de la lune de schaabân 105 de l'hégire (27 janvier 724 de J.-C.), auquel succéda son frère Hescham ben Abd el Melek. En Espagne, le gouvernement d'Abd el Rahman et sa popularité déplurent à quelques chefs, et Ambessa n'avait pas renoncé à l'espoir d'être nommé wali. Ces chefs écrivirent contre lui au wali d'Afrique. Ils ne niaient point sa valeur, mais ils accusaient la négligence de son administration et son indiscrète libéralité, qui, selon eux, corrompait les mœurs frugales et simples des Musulmans. Ils lui mandaient qu'il n'était point au pouvoir d'Abd el Rahman de devenir moins libéral, et que, quand bien même le ciel et la terre en trembleraient, il ne saurait, un jour de victoire, rien refuser à ses soldats. Ces dénonciations réitérées déterminèrent sa révocation, et le gouverneur d'Afrique Baschr ben Hhantala ben Sefwan el Kelbi nomma pour le remplacer Ambessa ben Sohim, qui, outre son mérite personnel, était Kelbi, c'est-à-dire de la même tribu que le wali. Ambessa, au reste, était généralement estimé pour sa valeur et sa prudence, et le plus digne de gouverner la conquête après Abd el Rahman. Telle était la noblesse de caractère de celui-ci qu'il ne s'offensa nullement de sa destitution, et reprit avec simplicité l'ancien commandement de l'Espagne orientale, qu'il avait avant d'être émir. Il vit même et complimenta le nouvel émir avec de sincères expressions et de loyales protestations d'amitié.

Pour venger la défaite de Toulouse, Ambessa envoya plusieurs corps au-delà des Pyrénées ; mais ils cherchèrent en vain à recouvrer les places dont les Arabes avaient été expulsés. Narbonne seule leur restait ; c'était la place d'armes des Musulmans et leur centre d'opérations. Dans les diverses courses qu'ils firent à l'est, ces détachemens eurent presque

toujours le dessous. Enfin Ambessa résolut de se mettre lui-même à la tête d'une expédition. La première place qu'il attaqua et enleva d'assaut fut Carcassonne, qui jusque là n'avait point été prise. Il se dirigea ensuite vers l'est. Un très ancien auteur[1] dit qu'il soumit tout le pays, depuis Carcassonne jusqu'à Nîmes, *par des voies de paix*. Des villes qui se rendaient volontairement à lui, il n'exigeait que quelques otages qu'il envoyait à Barcelone; à toutes il laissait le libre exercice de leur culte. L'esprit général des traités des Arabes était le même qu'en Espagne; les détails seuls variaient. Ils n'imposaient pas l'islamisme, ils le produisaient, le prêchaient, et ils voulaient seulement qu'on n'en contrariât pas l'ascendant moral. Ils stipulaient ainsi, à la fin de tous leurs traités, comme en Espagne, la condition expresse qu'il ne serait mis aucun empêchement à la conversion des chrétiens à la loi de Mahomet. Une division de son armée fut dirigée vers le nord. « Dieu avait jeté la terreur dans le cœur des infidèles, dit un auteur mahométan en parlant de cette campagne. Si quelqu'un d'eux se présentait, c'était pour demander merci. Les Musulmans prirent du pays, accordèrent des sauvegardes, s'enfoncèrent, s'élevèrent, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à la vallée du Rhône. Là, s'éloignant des côtes, ils s'avancèrent dans l'intérieur des terres[2]. »

Ambessa lui-même commandait cette division : elle longea le Rhône, prit Lyon, que les Arabes appellent Loudoun par une contraction évidente de Lugdunum, pénétra, en suivant le cours de la Saône, jusqu'en Burgundie, prit et pilla Augustaudunum (Autun)[3], et revint chargée de dépouilles et satisfaite d'avoir couru et reconnu ainsi le pays. Telle est la manière habituelle des Arabes. Ils procédaient ainsi toujours

[1] Annal. Anian. Pr., p. 15.

[2] Maccary, Mss. de la Bibl. roy., cité par M. Reinaud, n. 704, fol. 72, recto.

[3] Le 22 du mois d'août 725, selon les Annales d'Aniane (Pr., p. 16). — Voy. aussi la Chr. de Moissac, p. 291. A. D. DCCXXV.

de deux manières dans leurs guerres, ou plutôt ils avaient deux buts; tantôt ils couraient, ravageaient et rançonnaient un pays, satisfaits de le reconnaître et d'y répandre la terreur de leurs armes; et leurs invasions étaient alors tout aventureuses et hardies, mais ils les abandonnaient au moindre obstacle un peu sérieux: tantôt ils aspiraient à imposer la loi de l'islam d'une manière régulière, et à former un établissement fixe dans la contrée attaquée; et, dans ce dernier cas, ils se montraient aussi prudens et tenaces que dans l'autre hardis et aventureux. Ce double caractère se fait remarquer dans toutes leurs expéditions militaires. Dans leurs guerres des Gaules, leur point d'appui était l'Espagne, et c'est d'elle qu'ils tiraient leurs forces, c'est vers elle que les ramenaient leurs défaites ou le besoin de prendre quelque repos et de nouvelles forces pour la campagne suivante. Ambessa continuait ainsi la politique de sa nation. Mais cette algarade lointaine dans la Burgundie toutefois lui fut fatale. Dans un des nombreux combats qu'il eut à livrer pour s'en tirer à son honneur, et où il avait, comme de coutume, payé de sa personne, il avait été plusieurs fois blessé, et il mourut dans sa retraite vers Narbonne des suites de ces blessures. D'autres disent qu'il tomba accablé de coups de lance dans une escarmouche[1].

Quelques instans avant de mourir, Ambessa conféra le commandement de l'armée à Hodheyrah ben Abdallah el Fehri; mais les tribus demandèrent à Baschr ben Sewan el Kelbi, gouverneur d'Afrique, un autre chef. Le gouverneur nomma Yahhyày ben Salemah el Kelbi, qui à des talens militaires distingués joignait une grande énergie de caractère et un remarquable esprit de justice. Mais sa sévérité excita bientôt les principaux scheïks contre lui, et ils demandèrent son rappel pendant qu'il était occupé à visiter les frontières.

[1] Au mois de schaabân 107 (fin de 725 ou commencement de 726) selon Basckoual (in Ahmed). Voy. aussi Isid. Pacensis, 55.

Obaïdallah ben Abd el Rahman el Salemi, qui était alors gouverneur d'Afrique, jugea leur demande fondée, et envoya en Espagne Hodaïfa ben el Ahhaous el Kaïsi, comme successeur de Yahhyày. Mais cet homme sans talens ne put se maintenir dans sa charge que pendant quelques mois; il fut destitué et remplacé par Othman ben Abou Nessa el Djohani, qui ne fit aussi que passer au pouvoir. Quelques griefs, ou peut-être une jalousie de race, firent bientôt demander sa révocation, et le khalife lui-même nomma à sa place El Haïtham ben Obeïd el Kelbi. Mais le choix du souverain ne fut pas heureux. A peine installé dans son gouvernement, El Haïtham montra un caractère avare et cruel, et se fit en peu de temps généralement détester. Il resta à Cordoue, et ne fut pas moins dur envers les Musulmans qu'envers les chrétiens. Pendant qu'il exerçait ainsi ses tyrannies en Andalousie, Othman Abou Nessa, son prédécesseur, avait repris le commandement de l'armée qui occupait les possessions musulmanes dans les provinces orientales en-deçà et au-delà des Pyrénées[1]. Nous avons vu que rien n'était moins extraordinaire chez les Musulmans que ces brusques déplacemens hiérarchiques qui faisaient du supérieur de la veille l'inférieur du lendemain. Dans leurs idées de fatalisme, chacun tenait son rang de la volonté de Dieu, et de même en était déchu. El Haïtham fut un singulier exemple de ces vicissitudes du pouvoir chez les Arabes, et lui-même, après avoir tyrannisé l'Espagne et s'être défait de ses ennemis par les tortures et les supplices, fut à son tour traité comme il avait traité autrui. Une de ses victimes ayant instruit directement le khalife de ses exactions et de ses violences, celui-ci envoya en Espagne un plénipotentiaire, Mohammed ben Abdallah, avec la mission de destituer et de punir le wali s'il le trouvait coupable, et de pour-

1 Othman ben Abou Nessa est le même que le Munuza des anciennes chroniques espagnoles et françaises; on comprend qu'il était facile de corrompre Abou Nessa en Mounousa.

voir lui-même au gouvernement de la conquête. Mohammed, ayant jugé El Haïtham coupable en effet, en fit une justice exemplaire, et qui caractérise bien ce peuple singulier. Au nom du khalife, il le fit saisir, dépouiller de ses vêtemens de chef, et, la tête nue et les mains liées derrière le dos, il le fit ensuite promener sur un âne par la ville dont il avait été la terreur quelques jours auparavant, aux huées générales et aux acclamations ironiques du peuple. Après quoi, il fut embarqué enchaîné, et mis à la disposition du gouverneur de l'Afrique, et il alla où Dieu voulut. Ainsi parle l'Arabe.

Resté en Espagne, pendant deux mois Mohammed dirigea lui-même les affaires avec sagesse et probité; après quoi il en confia la direction à Abd el Rahman ben Abdallah el Gafeki, qui, comme nous l'avons vu, avait déjà été chargé de ce haut emploi. Cette généreuse conduite et le choix de Mohammed font honneur au plénipotentiaire syrien, et tous les hommes de guerre et les pieux Musulmans y applaudirent. Les Berbers seuls virent cette élévation avec jalousie. Nous avons déjà parlé des grandes qualités d'Abd el Rahman. Une chose le rendait particulièrement cher aux vrais croyans; c'étaient les rapports intimes qu'il avait eus avec l'un des fils du khalife Omar, le compagnon de Mahomet, avec lequel il avait été étroitement lié; il en avait appris beaucoup de particularités curieuses sur le prophète, et il les rappelait volontiers dans ses instructions et ses lectures publiques, car tel était l'usage des Musulmans d'alors; tout homme doué de courage et de lumières était à la fois prêtre et soldat de Mahomet; et les chefs militaires étaient de véritables imams[1]. Les vrais Arabes surtout furent satisfaits de ce choix et en remercièrent l'envoyé du khalife.

Abd el Rahman avait reçu la tradition de Mousa, et il prit

[1] Tel est le nom qu'on a donné depuis aux chefs de la foi chez les Musulmans. Imam, *princeps*, celui qui marche le premier.

à tâche dès son entrée au pouvoir de disposer toutes choses pour la conquête de la *Grande-Terre*, au-delà des Pyrénées. De grands préparatifs se faisaient en Syrie contre l'empire grec; une expédition en Occident devait correspondre avec l'attaque de l'Europe orientale. Il employa les premières années de son gouvernement à visiter les provinces; il rétablit l'ordre partout, se montra affable envers tous, rendit égale justice aux chrétiens et aux Musulmans, et exigea de tous l'exacte observation des traités, au nom du Koran[1]. Il fit restituer aux chrétiens les églises qu'on leur avait enlevées au mépris des capitulations, et fit abattre celles que d'avides gouverneurs leur avaient permis d'élever à prix d'argent. En même temps il annonçait partout dans les mosquées son grand projet de porter la guerre au-delà des monts, et encourageait les fidèles à s'y préparer.

Nous savons quel était l'état de la Gaule quand Abd el Rahman faisait ainsi appel aux tribus d'Espagne pour y poursuivre la guerre sacrée (*el djihed*). La Septimanie était au pouvoir des Musulmans, des Pyrénées orientales au Rhône. Le vainqueur de Toulouse, Eudes, duc souverain d'Aquitaine, gouvernait toute cette partie du pays comprise à très peu près entre les Pyrénées, les frontières de la Septimanie, l'Océan, la Loire et le Rhône. Au nord, en deçà de la Loire, les Franks-Austrasiens dominaient. De la première énergie des compagnons de Chlodewig il ne restait presque plus de trace. Les Gallo-Romains, asservis par les premiers conquérans franks et par les héritiers de Chlodewig (Mérowings), étaient passés, avec leurs anciens maîtres eux-mêmes, sous le joug des Franks-Austrasiens, peuple barbare, ignorant les lettres et le roman des Gaules, qui alors commençait à se former de la corruption du latin, parlant un dialecte de l'al-

1 « Accomplissez vos traités, car il faudra en rendre compte. » Koran, sour. 17, vers. 36.

lemand[1], et la terreur des belles provinces du midi déjà plusieurs fois ravagées et rançonnées par leur formidable soldatesque. La Septimanie surtout, où les efforts des Arabes avaient établi leur domination au même titre qu'en Espagne, redoutait les Austrasiens. Maîtres pour maîtres, s'ils eussent eu le choix, les vieux Gallo-Romains, et même les Goths qui restaient, devenus entièrement romains par la langue et les mœurs, malgré la différence de religion, eussent préféré les Arabes, en qui se montraient du moins quelque générosité et un singulier sentiment de respect pour tout ce qui était art ou science, aux grossiers et féroces Teuskes de Karl-le-Bâtard, parlant théodosque, et dont près de la moitié étaient encore païens[2]. L'Aquitaine et la Neustrie, ouvertes aux deux peuples, s'offraient comme une proie au plus hardi. Pour conquérir la Gaule entière, c'était donc l'Aquitaine et la Neustrie qu'il fallait vaincre d'abord. C'est de ce côté aussi qu'Abdérame songea à diriger ses armes. Maître de Bordeaux, de Poitiers, de Tours et de Paris, il lui serait facile d'attendre des renforts, d'organiser la conquête et de refouler successivement, à la faveur de trois ou quatre grandes batailles gagnées, les Austrasiens jusque dans leur ancienne patrie d'au-delà du Rhin; puis, revenant sur le Rhône et le descendant, d'établir la domination musulmane dans tout le pays qui depuis est devenu la France. Des mosquées se fussent élevées à Paris, et l'on eût prêché et enseigné l'islam là où le moyen âge a bâti Notre-Dame de Paris et les basiliques de Saint-Jacques et de Saint-Pierre-aux-Bœufs. Mais c'était un climat peu fait pour ces énergiques et vifs caractères de l'Arabie, et, comme le disent leurs historiens, Dieu ne le voulait pas. L'instrument dont Dieu se servit alors pour les frapper fut ce Karl, surnommé Marteau, que les Arabes appellent

1 Voy. Sismondi.
2 Ibid.

tantôt Kaldous, tantôt Karlé, fondateur de la puissance de la seconde race et du renouvellement de la monarchie franko-germaine des Gaules.

Les préparatifs d'Abd el Rahman furent extraordinaires, et tels qu'il convenait non plus pour une simple course à l'aventure, mais pour une expédition sérieuse dont l'objet était la conquête d'une vaste contrée. Son appel avait été entendu. Des tribus tout entières d'Arabie, de Syrie, d'Égypte et d'Afrique étaient venues peupler l'Espagne, et tous les hommes de ces tribus en état de porter les armes s'étaient rangés sous les bannières de l'émir. Tout était prêt enfin pour sa grande entreprise, et il allait partir, lorsqu'il apprit que ses ordres étaient méconnus par le gouverneur de la frontière orientale, qui devait se porter en avant avec les forces dont il disposait. Ce gouverneur était Othman ben Abou Nessa, que nous connaissons. Il était Berber [1]. C'était un homme de courage, et doué, de l'aveu même des Arabes, de grandes qualités, mais d'un caractère inquiet et remuant, et croyant peu zélé. Il avait été lui-même deux fois wali général de la Péninsule, et il aspirait à le redevenir. Aussi avait-il vu avec déplaisir et colère l'élévation d'Abd el Rahman au poste qu'il convoitait. Ayant exercé un long commandement dans les provinces qui lui étaient soumises en ce moment, comprenant à peu près la Cerdagne et tout le revers des Pyrénées jusqu'à la vallée de l'Aude, il y avait établi plusieurs tribus berbères et s'y était formé un parti. Il avait d'ailleurs un allié puissant dans le duc d'Aquitaine, dont Abd el Rahman menaçait les états. Dans une course sur les terres de ce duc, on ne dit pas comment, Othman avait vu sa fille, nommée Lampégie [2]; quelques-uns disent qu'il l'avait faite prisonnière : on chercherait en vain d'autres détails là-dessus; mais le fait est certain.

[1] *Unus ex Maurorum gente*, dit Isidore de Béja, qui n'emploie jamais indifféremment cette expression.

[2] Qu'on nomme aussi dans quelques chroniques Lampagie, Monine, etc.

Frappé de sa beauté, il en était devenu éperdument amoureux, et l'avait demandée à son père et obtenue en mariage. Ces sortes de mariages entre les Musulmans et les chrétiens n'étaient pas rares alors, bien qu'ils fussent vus avec quelque peine par les dévots fervens des deux religions. La raison politique avait déterminé Eudes à cette alliance. Menacé par Karl sur sa frontière du nord, il se croyait par elle assuré du moins de sa frontière du midi, et il paraît qu'il n'avait pas mal à propos compté sur son gendre musulman.

Ces faits, auxquels Abd el Rahman n'avait prêté d'abord aucune attention, furent pour lui un trait de lumière, et il vit tout ce qu'il avait à craindre d'Abou Nessa. Abou Nessa, à l'aide de son parti et des forces qu'il commandait, allait sans doute lui disputer le pouvoir suprême de la Péninsule, et jeter les Musulmans dans la guerre civile. Il fallait le prévenir. Abd el Rahman prit sur-le-champ le parti de l'abattre, sans lui laisser même le temps de se reconnaître. Il dépêcha un chef syrien, du nom de Gédhy ben Zeyân, à la tête d'un fort détachement de la nouvelle armée, vers la résidence d'Abou Nessa, avec ordre de le ramener mort ou vif. Telle fut la rapidité de la marche de Gédhy qu'il surprit Othman dans Castrum Liviæ ou Cerritanense[1] avant qu'il eût rien préparé pour sa défense. A peine eut-il le temps de prendre la fuite avec sa femme et quelques serviteurs. Gédhy le fit incontinent poursuivre dans les défilés des montagnes. Accablé de fatigue, Othman se reposait avec sa captive bien-aimée, comme l'appelle l'auteur arabe, auprès d'une fontaine d'eau vive tombant du haut d'un rocher, et courant dans la vallée, où elle répandait la fraîcheur et la fertilité. Othman était là plus soigneux de sa captive que de sa propre vie, et cet homme si courageux tremblait en ce moment et prenait effroi de tout, du

[1] L'auteur arabe parle de Medina al Bâb (la ville de la Porte), nom qu'on avait donné sans doute, selon l'usage, à Julia Livia, parce qu'elle est comme la porte par où l'on passe de la Péninsule dans le continent européen.

bruit de l'eau tombant entre les rochers, et qui par instans redoublait ses murmures, du bruissement des broussailles et des hautes herbes qu'agitait le vent. Tout-à-coup ses gens crurent entendre un bruit de pas et de voix, et ils saisirent leurs armes. C'étaient bien en effet les soldats de Gédhy. Désespérant de se sauver, Othman recommanda aux siens Lampégie, et se précipita, dit-on, dans un abîme pour ne pas tomber vivant aux mains de ses ennemis[1]. D'autres racontent qu'il tira l'épée et mourut en combattant, frappé de plusieurs coups de lance. On lui coupa la tête, on se saisit de Lampégie, et Gédhy se hâta d'apporter aux pieds de l'émir ces deux témoignages de sa prompte obéissance. Abd el Rahman fut frappé de la beauté de Lampégie, et, selon l'usage du temps, il l'envoya au khalife avec la tête coupée de son mari, et le récit des causes qui avaient déterminé cette rapide exécution.

Délivré par cette expédition de toute crainte pour l'intérieur de la Péninsule, Abdérame se mit enfin en marche. Aucune armée aussi considérable de Musulmans n'avait encore paru en Espagne. Les tribus principales, réunissant leurs subdivisions souvent très nombreuses, avaient chacune leurs bannières. L'armée entière, marchant sous l'étendard blanc des Ommyades[2], se dirigea par le pays des Vaccéens, dit Isidore (par le pays de Jacca et par la Navarre, veut-il dire apparemment[3]), traversa les Pyrénées, entra dans la Novempopulanie, et s'avança dans les états d'Eudes d'Aquitaine par les belles vallées du Bigorre et du Béarn, sans doute le long de quelqu'un de ces gaves qui les sillonnent du sud au nord. La marche d'Abdérame paraît avoir été directe des Pyrénées à Bordeaux. Le gros de l'armée du moins courut rapidement

1 Isid. Pac., Chr. c. 58.

2 Le blanc était la couleur des Ommyades, le noir celle des Abbassides, le vert celle des Fatimites.

3 Anno DCCXXXII. Abderaman, rex Spaniæ, cum exercitu magno Saracenorum per Pampalonam et montes Pyrenneos transiens Burdigalem civitatem obsidet. Annales d'Aniane, Duch., tome III, p. 137.

vers ce but, non toutefois sans signaler sa marche par des ravages. C'était, comme nous l'avons dit, la coutume des Sarrasins de répandre tout d'abord la terreur pour avoir ensuite meilleur marché de leurs ennemis; et, à leur entrée dans la Vasconie transpyrénéenne, ils s'y montrèrent fidèles. Cette immense armée, qui s'était déroulée avec peine et embarras dans les gorges étroites des Pyrénées, se répandit et courut de ce côté-ci comme un torrent dévastateur. Partout dans sa marche elle laissa des traces de son passage. L'abbaye de Saint-Savin près de Tarbes, celle de Saint-Sever de Rustan en Bigorre, furent saccagées. Oleron, Béarn, Aire, Bazas, furent laissées plus mortes que vives. Bordeaux essaya de résister, mais il fut, aussi rapidement que le reste, emporté et pillé. Le comte qui y commandait pour Eudes fut tué dans le combat qui précéda la prise de la ville; et les Arabes, le prenant pour Eudes lui-même, lui tranchèrent la tête pour l'envoyer à Damas.

Jusque là tout avait été facile aux Sarrasins; mais là commencèrent pour eux les obstacles. Embarrassés de leurs bagages et de leur butin, ils passèrent avec quelque peine la Garonne, puis la Dordogne, et rencontrèrent enfin Eudes qui venait à eux avec une armée considérable d'Aquitains, au-delà de ce dernier fleuve, presque à l'endroit où, s'unissant avec la Garonne, il forme ce vaste et commode bassin qu'on appelle la Gironde. Le souvenir de la défaite de Toulouse n'arrêta point les Musulmans. Eudes fut incontinent attaqué et mis en déroute. Isidore, à l'imitation des auteurs arabes, dit que Dieu seul put savoir le nombre des morts d'entre les chrétiens[1]. La défaite du vieux duc livra l'Aquitaine aux Sarrasins victorieux. Ils y poursuivirent leurs ravages, gagnèrent des terres, prirent des villes, occupèrent des villages, comme parle un de leurs historiens. Le butin qu'ils y recueil-

[1] Isid. Pac. Chr., c. 59.,

lirent fut si grand, selon le même auteur, que chaque soldat eut pour sa part de l'or, des émeraudes, des jacinthes et des topazes, sans compter sans doute les objets plus immédiatement utiles à une armée en campagne. Ils marchèrent en avant sans trouver de résistance, et parurent bientôt devant Poitiers. La ville se mit en état de défense, mais un de ses faubourgs ouvert fut pris et incendié. L'église de Saint-Hilaire, qui en faisait partie, fut entièrement réduite en cendres.

Cependant l'enceinte fortifiée de la ville résistait. Abd el Rahman était en doute s'il persisterait à ce siége ou s'il marcherait sur Tours, où l'attiraient les immenses richesses du tombeau de saint Martin, l'apôtre des Gaules[1], lorsqu'on lui annonça que Kaldous ou Karlé avait passé la Loire et venait à sa rencontre avec de nombreux bataillons de ses meilleurs hommes d'armes. Eudes, en désespoir de cause, lui avait suscité ce puissant ennemi, qui avait été longtemps et tout récemment encore son propre adversaire en Aquitaine, mais auquel il avait été contraint d'avoir recours après sa défaite devant Bordeaux[2]. Karl, menacé lui-même dans ses états par les Sarrasins, avait immédiatement embrassé la querelle du duc franko-aquitain, et de concert ils se portèrent à la défense de l'Aquitaine, sauf à se la disputer plus tard entre eux les armes à la main. Instruit de l'arrivée du duc des Austrasiens, Abd el Rahman ne songea plus à prendre Poitiers, et marcha aussitôt au-devant des Franks. Les auteurs varient sur le lieu de leur rencontre. Selon quelques-uns, c'est devant Tours, et non à peu de distance de Poitiers, et au moment même où ils allaient donner l'assaut à la ville de saint Martin, que les Arabes furent avertis de la venue de Charles, et virent paraître

1 Ad domum beatissimi Martini evertendam destinant; at Karolus, etc., dit Frédégaire.

2 Cum consule Franciæ interioris Austriæ nomine Carolo, viro ab ineunte ætate belligero et rei militaris experto, ab Eudone præmonito sese infrontat. Isid. Pac., Chr., num. 59.

son avant-garde sur la rive opposée de la Loire, se disposant à la passer. Selon la même version, ils prirent et pillèrent la ville, ou plutôt un des faubourgs, sous les yeux même des Franks, avant que ceux-ci fussent en mesure de les en empêcher.

Mais là, ou près de Poitiers, toujours est-il qu'entre ces deux villes, peut-être au confluent de la Vienne et du Clain, par un jour du mois d'octobre 732, les Sarrasins qu'Abd el Rahman, lieutenant du khalife de Damas, menait à la conquête de la Gaule septentrionale, et les Franks-Austrasiens, qui se portaient à sa défense sous la conduite du duc souverain d'Austrasie, Karl, fils de Pippin, et maire du palais des rois franks de Neustrie, se trouvèrent en présence. Les deux armées s'abordèrent avec un sentiment mêlé de curiosité et d'appréhension. C'étaient deux races entièrement diverses, presque inconnues l'une à l'autre, qui allaient en venir aux mains. Des deux côtés on s'étudia en quelque façon avant de se combattre. Le contraste était saisissant. Les hommes du Nord de toutes races et parlant plusieurs langues, les Européens, *Europcenses*, comme les appelle Isidore, Franks, Austrasiens, Attuaires, Bructères, Thuringiens, Hessois, etc., étaient bardés de fer, couverts de cuirasses de peau, armés d'épées larges et droites, à deux tranchans, de franciskas, de longues et fortes lances, de lourdes masses d'armes garnies de pointes de fer. Leurs cavaliers, peu nombreux, étaient lourdement équipés, et eux seuls se servaient d'armes de trait. Les Arabes avaient peu d'appareil militaire; ils marchaient armés à la légère, sans cuirasse et sans bouclier. L'usage des armes défensives leur était inconnu, ou plutôt ils le dédaignaient. Le turban ou bonnet de laine arabe, formé d'une seule pièce d'étoffe ramenée plusieurs fois autour de la tête, était la seule partie de leur accoutrement de guerre qui fût de quelque secours pour la défense. Le sabre et la lance étaient l'arme dont ils usaient le plus volontiers dans la mêlée. Leurs cavaliers, en

grand nombre, se servant de l'arc et de l'arbalète en même temps que du sabre, formaient la principale force et la plus redoutable de leurs armées d'invasion; mais la difficulté de nourrir les chevaux dans un pays nouveau, où l'on ne pouvait tout porter avec soi, avait, dans leur marche des mois précédens à travers la première et la seconde Aquitaine, diminué de beaucoup la cavalerie de l'armée d'Abd el Rahman. L'abondance des richesses avait aussi relâché les liens de la discipline, sinon amolli les courages. Abd el Rahman cherchait en vain depuis quelque temps à exciter la ferveur religieuse de cette immense multitude d'hommes, dont quelques-uns, les Berbers notamment, n'étaient que de fraîche date et à demi convertis à l'islamisme. Lui et les principaux chefs de l'armée, presque tous de sang arabe ou zélés croyans, voyaient avec chagrin l'impatience et le peu de soin avec lequel les soldats de l'apôtre de Dieu accomplissaient leurs devoirs religieux, ces devoirs dont s'acquittaient avec un inexprimable amour les premiers soldats du prophète marchant à la conquête du monde. Le goût trop vif des biens terrestres se mêlait évidemment déjà parmi les fidèles à la résignation enthousiaste et au dévouement absolu à Dieu que commande Mahomet.

Autant qu'on en peut juger par les récits contemporains, et surtout par ceux des auteurs nationaux des conquérans, contre l'ordinaire, un sentiment d'inquiétude en présence de ces ennemis inconnus avec lesquels il fallait se mesurer, dominait dans l'armée musulmane; et peut-être ce resserrement triste que produit sur les tempéramens du midi l'approche de l'hiver n'était-il pas étranger à cette singulière mélancolie qui venait si hors de propos à ces guerriers d'ordinaire emportés et joyeux à l'approche du combat. Leur force d'âme reprit le dessus cependant. Six jours durant, les deux armées manœuvrèrent en présence l'une de l'autre, prirent, quittèrent, reprirent leurs positions dans les vastes plaines qui s'é-

tendent entre Tours et Poitiers. Les Franks enfin s'arrêtèrent, et bientôt la campagne en face d'eux se couvrit des tentes des Arabes. Chacun éprouvait de son côté une sorte de répugnance à commencer l'attaque. Le septième ou le huitième jour enfin, Abd el Rahman résolut de prendre l'initiative de la bataille. La prière dite, chaque chef de tribu exhorta les siens, leur rappelant les passages du Koran où respire le plus vivement l'esprit belliqueux du prophète, et les arbalétriers berbers engagèrent les premiers l'action. C'était un samedi du mois d'octobre 732. Les hommes du Nord, rangés en bataille, formaient, dit un historien, comme un mur immobile hérissé de pointes de fer, et les flèches et les autres armes de trait n'y firent presque point d'impression. L'attaque des Arabes fut impétueuse et hardie, mais n'ébranla point la longue zone que formaient dans la plaine la poitrine et le fer des Austrasiens. Sur toute leur ligne ils reçurent les ennemis de pied ferme et combattirent sans rompre leurs rangs. Les cavaliers arabes s'y heurtèrent vainement, essayant de l'entamer. On combattit ainsi, avec une perte égale, jusqu'à la nuit.

Avec l'aurore du lendemain recommença la bataille. Les chefs arabes, exaspérés de la résistance prolongée de la veille, attaquèrent les ennemis avec un redoublement de rage. Abd el Rahman donna lui-même avec toute sa cavalerie contre l'inébranlable ligne des Austrasiens, et la rompit cette fois. Le choc fut irrésistible et suivi d'une mêlée générale. Ce fut comme une lutte corps à corps, dans laquelle les robustes soldats du Nord abattaient les Arabes de leurs épées. L'énergie des Sarrasins et l'intrépidité personnelle de leur chef maintinrent cependant jusque vers la dixième heure du jour l'égalité du combat.

Tout-à-coup un tumulte s'éleva des tentes des Arabes : c'étaient les troupes du duc d'Aquitaine qui venaient d'y faire irruption. Craignant le pillage des trésors qui y étaient en-

tassés, une partie de l'armée quitte le combat et se porte à la défense du camp. Ce mouvement rétrograde jette le désordre et la confusion dans les rangs des Arabes. Abd el Rahman s'efforce en vain de rétablir l'équilibre, courant partout et payant intrépidement de sa personne. Il est culbuté et renversé de son cheval sous les innombrables atteintes des lances ennemies, au moment où la nuit allait mettre fin au combat. Avec lui finit la résistance des Arabes, qui, abandonnant confusément le terrain, ne se dérobèrent à une déroute complète qu'à la faveur de l'obscurité déjà plus épaisse. Isidore nous peint les hommes d'Austrasie mécontens de l'interruption de leur victoire, élevant leurs épées avec dépit, et remettant à regret au lendemain la reprise du combat. Ils eussent voulu sortir sur l'heure par un plein succès de ce doute que le courage même laisse au cœur du plus brave, et qui ne se dissipe entièrement que lorsque les bataillons ennemis sont en fuite ou couchés sur la plaine.

Le lendemain, au point du jour, les Austrasiens sortirent de leur camp. Les tentes des Arabes étaient à la même place devant eux, mais aucun bruit ne s'en élevait; aucune sentinelle n'en gardait les approches. Tout était calme et silencieux; le camp était muet comme la plaine. Les Austrasiens s'étonnèrent de ce silence, auquel ils ne s'attendaient pas, et s'avancèrent avec précaution, craignant quelque surprise de l'ennemi. Ils envoient cependant des explorateurs, qui trouvent que tous les bataillons des Ismaélites ont pris la fuite, et que pendant la nuit tous en silence ont repris le chemin de leur patrie [1]. Les Européens, ajoute Isidore, craignant qu'ils n'eussent dressé des embûches dans les sentiers d'alentour, les fouillent tous avec étonnement; mais, sans s'occuper ensuite de poursuivre les fuyards, ils divisent entre eux les dépouilles, et s'en retournent joyeusement dans leurs foyers.

[1] Isid. Pac., Chr., c. 59.

Telle fut cette mémorable bataille de Poitiers, où l'empire d'Occident échappa peut-être à la religion et à la domination des Arabes. Il y avait cent quatorze années[1] que Mohammed avait quitté la Mekke en fugitif avec quelques disciples, et il avait suffi de ce court intervalle pour amener ses ardens sectateurs dans les plus belles campagnes de la France, et à égale distance de l'Oder et du Tibre.

Une autre relation dit que les chrétiens poursuivirent leur victoire pendant plusieurs jours, et contraignirent les fugitifs à plusieurs combats, toujours accompagnés d'une grande perte, jusque sous les murs de Narbonne, où se jetèrent ces faibles restes d'une armée en déroute, et où le roi des Franks (c'est ainsi qu'on y appelle le maire Karl) les assiégea. La même relation parle de la résistance obstinée qu'ils opposèrent au général austrasien, et rapporte qu'il fut contraint à lever le siége et à se retirer avec une grande perte dans l'intérieur de son royaume. Mais le contemporain Isidore de Béja, d'accord avec tous les chroniqueurs chrétiens, est en ceci plus croyable, et il paraît que la relation dont nous voulons parler a fait confusion et anticipé sur le temps où Karl Martel mit en effet le siége devant Narbonne. De sa conduite dans la bataille de Poitiers vint au duc des Austrasiens le surnom de Marteau, « pour ce que, dit la chronique de Saint-» Denis, comme li martiaus débrise et froisse le fer et l'acier et » tous les autres métaux, aussi froissait-il et brisait-il par la » bataille tous ses ennemis et toutes autres nations[2]. » Mais la chronique de Saint-Denis est un ouvrage relativement moderne. Le surnom de Marteau ne figure dans aucun récit contemporain, et ce n'est qu'environ deux siècles après la bataille de Poitiers qu'on le voit paraître dans les chroniques et

[1] C'est par erreur que Conde place cette bataille dans la cent quinzième année de l'hégire.

[2] Chron. de Saint-Denis (Historiens des Gaules de dom Bouquet, tome III, p. 310).

s'attacher historiquement au nom du vainqueur d'Abd el Rahman

La défaite de Poitiers marqua le terme de l'agrandissement des Arabes en Occident. Elle fut aussi le pas le plus décisif de la maison austrasienne de Karl vers la souveraineté de la Gaule entière. Elle acheva l'abaissement de la maison royale de Chlodewig, et par là furent jetées les bases de l'empire franko-germain d'Occident dont Karl-le-Grand sera la plus haute expression. Entre le trône et les héritiers de Pippin de Herestall il n'y a plus qu'un pas. Pippin-le-Bref le franchira.

A la nouvelle de la défaite et de la mort d'Abd el Rahman, le gouverneur d'Afrique nomma Abd el Melek ben Khotan el Fehri émir de l'armée d'Espagne; et le khalife, en confirmant ce choix, lui recommanda de venger le sang musulman. Abd el Melek se rendit aussitôt en Espagne, où le récit du désastre de l'armée des Gaules avait répandu le découragement. Il s'efforça de rassurer les croyans, de ranimer leur ardeur par des discours conformes à l'esprit du Koran, et les pressa de se porter sans perdre de temps au secours des provinces menacées au-delà des Pyrénées. Plusieurs corps se formèrent et passèrent les monts sous la conduite des meilleurs chefs restés en Espagne. Abd el Melek ne se mit point à leur tête, et on lui a reproché d'avoir mis à profit pour sa propre fortune les désordres de ces temps de malheur. La vraie raison qui le retint à Cordoue paraît avoir été l'état déplorable de l'administration intérieure, négligée et pour ainsi dire livrée à la dilapidation depuis le départ d'Abd el Rahman. Cependant, l'ordre renouvelé du khalife, de reprendre la guerre contre le Frandjat, le força enfin à quitter Cordoue et à passer les Pyrénées.

La déroute des Arabes à Poitiers avait partout relevé le courage des chrétiens. Quelques peuplades des Pyrénées, de l'un et de l'autre versant, avaient repris les armes. Arrivé

dans les défilés du versant septentrional et surpris par la saison des pluies, Abd el Melek fut soudainement assailli par les chrétiens qui attendaient les Arabes au passage, et, non sans avoir laissé une partie de son armée dans la lutte, il fut obligé de rebrousser chemin vers l'Espagne. Au rapport des historiens arabes, la perte d'Abd el Melek fut considérable; mais, ils ne disent point dans quelle partie des Pyrénées eut lieu cette déroute imprévue. Il est probable qu'Abd el Melek dut se porter vers l'Aquitaine, plutôt que vers la Septimanie, soumise encore, malgré la bataille de Poitiers, aux armes musulmanes, et prendre la route à peu près qu'avait suivie Abd el Rahman. Les farouches Bigorrais, *hirsuti*, *pelliti*, ainsi que les appelle le poète[1], furent peut-être les vainqueurs d'Abd el Melek en cette occasion; et peut-être subit-il cette défaite dans cette plaine de l'Anne-Mourine (*Landes des Maures*) où, selon la tradition du pays, les Sarrasins furent taillés en pièces, et dans laquelle on a trouvé des fragmens d'armes, de haches, de flèches et quantité d'ossemens qui témoignent qu'elle fut en effet le théâtre d'une action meurtrière.

Cet échec du nouvel émir lui fit perdre la confiance des tribus espagnoles, et le wali supérieur de l'Afrique lui retira sur-le-champ le commandement, et le remit à son propre frère, Okbah ben el Hedjadji el Selouli, qui avait donné de nombreuses preuves de capacité et de courage en Afrique, pendant la guerre contre les Berbers. Okbah était d'un désintéressement et d'une probité reconnus de tous, mais rigide observateur de la justice, et d'une sévérité qui ne se laissait fléchir par rien; il ne se démentit point en entrant dans les fonctions de sa nouvelle charge. Dès son arrivée en Andalousie, il ôta de leurs alcaïdies les généraux convaincus de cruauté ou d'avarice; il remplit les prisons des dilapidateurs

1 Ausone écrivant à Paulin.

des deniers publics, et des exacteurs de redevances ou de tributs arbitraires. Aux yeux d'Okbah, le crime le plus grave que pussent commettre les agens du khalife, c'était de rendre odieuse, par cupidité ou par intérêt personnel, l'autorité qui leur était confiée. Il fut impitoyable à cet égard. Il donna tous ses soins à l'administration du pays, établit jusque dans les moindres villages des cadis ou juges dont les attributions étaient, à très peu près, celles des alcades actuels, auxquels le nom arabe est aussi resté, ordonna un recensement général de la population des villes et des campagnes, et fixa la répartition des tributs sur une base égale pour tous, sans égard, dit un de ses historiens, pour des distinctions odieuses par leur origine ou leur cause et devenues injustes par la succession des temps; ce qui nous paraît vouloir dire que dès lors toute différence cessa, quant aux impôts, entre les vainqueurs et les vaincus. C'est à lui que l'Espagne doit une institution de police intérieure qui, sous diverses dénominations, s'est conservée jusqu'à nos jours, celle des *kaschefs* ou découvreurs, placés près de chaque wali de province, et dont la charge était, comme leur nom l'exprime, de découvrir et d'arrêter les malfaiteurs. Les kaschefs étaient une troupe armée, permanente, à la solde de l'état, et remplissaient exactement les fonctions des *cuadrilleros* de la Sainte-Hermandad et des miquelets modernes. L'auteur arabe dit qu'ils devaient être employés à la poursuite des voleurs qui infestaient les provinces, et à la répression des violences et des cruautés exercées par les barbares dans les campagnes et les lieux écartés. Le mot barbare désigne probablement ici les bandes de chrétiens qui déjà avaient commencé leurs courses dans les possessions musulmanes, et y mettaient tout à feu et à sang. Okbah avait un zèle égal pour la religion et pour la justice. La religion pour les Arabes était la source de la science : près de chaque mosquée ils plaçaient une école. Les annales des conquérans font honneur à l'administration

d'Okbah de la fondation d'un très grand nombre de mosquées et d'écoles; et il régla, disent-ils, qu'il y aurait près de chaque djéma des lecteurs et des prédicateurs pour enseigner l'islam au peuple. Il fallait ces fortes règles et ces prodigieux efforts pour constituer l'unité religieuse, et maintenir le faisceau toujours prêt à se rompre de ces tribus en grande partie étrangères les unes aux autres, sinon ennemies. L'équité d'Okbah est fort célébrée par les historiens de la conquête, et ils disent avec orgueil qu'il faisait tout ce qui lui paraissait juste. Abd el Melek lui ayant paru innocent des torts qu'on lui avait imputés, il s'empressa de le réintégrer dans les charges publiques et il lui confia le commandement de la cavalerie de la frontière du nord, c'est-à-dire de la Basse-Navarre et de l'Aragon, et lui assigna pour quartier central d'action Pampelune.

Tout projet de conquête au nord-ouest de la Septimanie cependant n'avait pas été abandonné. Les défaites, qui d'abord y avaient fait renoncer, parurent réparables. Le khalife s'était passionné pour cette idée de conquérir les Gaules jusques au Rhin, et il entrait dans la politique du khalifat d'en ordonner la poursuite. Okbah reçut donc l'ordre de marcher de nouveau sur le Frandjat; il fallait avoir raison de ces Frandji qui avaient fait tant de martyrs dans les plaines de Toulouse et de Poitiers. Okbah donna ordre aux walis de la Septimanie de diriger une attaque le long du Rhône, pendant qu'il envahirait l'Aquitaine et l'Ouest.

Il se disposait à passer les Pyrénées et il était à Saragosse, dont il avait fait son centre d'opérations, lorsqu'il fut tout-à-coup rappelé en Afrique par la nouvelle d'une formidable révolte des Berbers, qui y mettait en péril la puissance du khalife. Okbah revint à marches forcées à Cordoue, descendit le fleuve et passa en toute hâte en Afrique, emmenant avec lui un corps de cavaliers d'élite et qui lui étaient particulièrement attachés (l'an 119 de l'hégire—737).

Avec plus de concert et d'ensemble et avec un autre héros (Okbah lui-même semblait pouvoir être ce héros) les derniers revers eussent pu être aisément réparés dans les Gaules. Mais le concert et l'ensemble étaient ce qui manquait le plus à ces tribus d'origines diverses, venues de leurs vallées et de leurs campemens avec des formes, des habitudes, des mœurs particulières qu'elles tenaient à honneur de conserver, des haines et des rivalités qu'elles avaient à cœur de satisfaire. L'accord et l'ensemble étaient la chose impossible pour elles, et ce fut un miracle de l'islamisme de les réunir du moins sous une croyance commune. L'Afrique était surtout le foyer de ces discordes; et le caractère des Berbers y opposa une longue et opiniâtre résistance aux Arabes. Les idées musulmanes finirent par y triompher, mais la domination des Arabes musulmans n'y fut jamais sincèrement acceptée. Il en était de même en Espagne. Les tribus ou les portions des tribus africaines qui s'y étaient établies y supportaient le joug avec impatience. Il y eut toujours lutte sourde entre les conquérans, et leurs discordes éclatèrent souvent en guerres ouvertes où se consumait leur ardeur.

En gros cependant et pour l'Europe, toutes ces tribus formaient la nation des Sarrasins, et, quelles que fussent leurs divisions, aux yeux des Franks d'Austrasie et de Neustrie comme à ceux des Gallo-Romains du centre, c'était un seul peuple, un peuple d'ennemis, également à redouter. Les Gallo-Wisigoths et les Gallo-Romains de la Septimanie, qui éprouvaient la douceur de leur domination, ceux de l'extrême Gaule méridionale (Provence) auxquels la domination des Austrasiens était odieuse, inclinaient vers eux. Aussi, malgré le peu de secours qu'ils tiraient de l'Espagne et de l'Afrique, ceux qui occupaient la Septimanie trouvèrent-ils des alliés jusque parmi les chrétiens. Telle était l'horreur des populations entre les Alpes et le Rhône pour la domination de Karl l'Austrasien, que quelques chefs de ces populations, notamment un

duo des Massiliens, c'est-à-dire des Gréco-Romains du littoral de la Provence, d'Arles à Nicæa, prévoyant une attaque nouvelle du duc germain, formèrent, pour mieux lui résister, une alliance avec le gouverneur arabe de Narbonne, Yousouf Abd el Rahman.

Karl avait ses barbares à satisfaire; ils se trouvaient à l'étroit et mal à l'aise au-delà du Rhin; il leur fallait des terres, des abbayes, des villes; les belles plaines de la Gaule méridionale, qu'ils avaient déjà ravagées et pillées en courant, leur avaient laissé des souvenirs qui excitaient leur convoitise. Il y avait là de bonnes et riches terres, de grasses abbayes, des villes romaines encore magnifiques; il y avait de quoi faire de ces barbares des seigneurs, ainsi qu'il est arrivé; leur instinct les guidait bien. Les moindres prétextes eussent été bons à leur chef pour porter la guerre dans ces pays, et s'en rendre définitivement maître. Malheureusement les Austrasiens avaient derrière eux l'arrière-ban des barbares, les Saxons, les Frisons, les Venèdes, encore entièrement païens, Germains non moins belliqueux que les Austrasiens, et qui fréquemment les occupaient sur leur frontière septentrionale et orientale. Karl était ainsi souvent retenu contre son gré et obligé à de rudes guerres sans profit contre ces peuples, pour ne pas laisser entamer au nord son empire; et, quelque entraîné qu'il se sentît vers le midi, il dut plus d'une fois renoncer à y suivre ses projets de conquête, ou du moins d'établissement. Il ne s'y portait guère avec ses bandes qu'entre deux révoltes des Saxons; mais ces courts intervalles lui avaient suffi pour y répandre la terreur de ses armes et de son nom. Il faut le dire, l'aïeul de Charlemagne y était craint, mais détesté, et la supériorité seule de ses hommes d'armes lui en ouvrit l'accès, jamais la sympathie des populations.

En 734, Charles apprend les relations de Maurontius avec les Arabes de la Septimanie; les Saxons ne remuaient pas. Il part avec une de ces armées de Germains auxquelles rien ne

résistait. Il descend du nord, dans la direction du Rhône, bat tout ce qu'il rencontre sur son passage, disperse les troupes de Maurontius sans pouvoir l'atteindre lui-même, rançonne les abbayes et les églises pour se payer des frais de la guerre; et il allait procéder à un partage des terres entre ses leudes, lorsqu'un nouveau soulèvement des Saxons le rappela brusquement dans ses états de l'extrême nord.

A peine avait-il quitté le midi que les seigneurs gallo-romains resserrent leur ligue avec les Arabes de Septimanie. Comme gage de leur amitié, ils livrent à Yousouf Abd el Rahman le rocher fortifié d'Avignon (la Roche d'Anyoun des Arabes). Un comte d'Arles avait refusé probablement d'entrer dans la coalition. Yousouf passe le Rhône, et met le siége devant Arles. On place aux premiers mois de l'année 735 la prise et la capitulation d'Arles par Yousouf, sur laquelle on n'a d'ailleurs que des rapports exagérés ou douteux. On croit aussi qu'Usez, Viviers, Valence, Vienne, Lyon, et quelques autres villes, hors des frontières de la Septimanie, furent, vers ce temps, prises et saccagées par les Arabes.

Ces mouvemens retentissent en Austrasie. Karl achève d'apaiser les troubles qui l'y avaient rappelé, et il repart avec ses infatigables hommes d'armes; il fait appel aux Franks de toutes races, aux Bourguignons, et marche en toute hâte vers le Rhône. Avec sa rapidité habituelle il enlève Avignon aux Sarrasins, les force dans leur citadelle et fait passer toute la garnison au fil de l'épée. Puis, tournant à droite, il entre en Septimanie, traite toutes les villes qui se trouvent sur son passage en ennemies, et se porte à grandes journées sur Narbonne, centre de la puissance arabe dans ces contrées; cette place, approvisionnée et munie de tout ce qui est nécessaire pour la défense, subit un siége hardiment mené par Charles Martel en personne, mais qui devait échouer contre elle.

Arrivé à Tanger, Okbah cependant s'était réuni aux géné-

raux musulmans, et, après avoir pris conseil d'eux, il avait marché contre les Berbers, avait mis en déroute leurs taïfes, et les avait dispersées dans les déserts; en sorte qu'avant l'arrivée des secours demandés à Kaïrouan et à Barcah, la guerre était terminée. Vainqueur des Berbers, Okbah ne put toutefois retourner en Espagne aussitôt qu'il l'aurait désiré. On craignait en Afrique de nouveaux soulèvemens et il y resta; mais, averti du siége de Narbonne, il résolut d'y envoyer des secours d'Afrique même et par la voie de la mer.

On a vu, par la difficulté avec laquelle les Arabes avaient passé en Espagne en 711, qu'ils étaient presque entièrement dépourvus de vaisseaux dans ces parages de l'Afrique, au commencement du huitième siècle. Le besoin de communiquer d'un pays à l'autre après la conquête avait appelé leur attention de ce côté, et, sur toutes les côtes maritimes, de Barcelone à Cadix, de Gebal-Thâreq à Tripoli, des chantiers s'étaient élevés: des ouvriers syriens, égyptiens et maures, appelés d'Ascalon, de Gaza, d'Alexandrie, de Tripoli, avaient été chargés de la construction d'un grand nombre de barques pour le passage des conquérans; et en peu d'années les Musulmans s'étaient donné sur ces rivages une flotte de construction barbare, mais qui leur permettait de tenir la mer et de communiquer d'une possession à l'autre. Les Musulmans, et plus particulièrement les Arabes, n'ont jamais été de très habiles marins; mais les renégats et les aventuriers de Syrie, d'Égypte et de Mauritanie suppléaient à leur inhabileté en ce genre. Vers ce temps surtout la marine musulmane avait pris un développement remarquable, et l'arsenal (*daressana*) de Tounis, en 736, était l'un des plus formidables du bassin de la Méditerranée. La vieille Carthage, ruinée en 647, et que n'habitaient plus que quelques pêcheurs dont les cabanes de bois s'élevaient entre les décombres de ses palais antiques, fut entièrement délaissée pour la nouvelle cité musulmane bâtie à quelques stades de son enceinte, et n'a cessé depuis

de s'abîmer dans ses propres ruines, s'effaçant elles-mêmes d'année en année, et marquant à peine aujourd'hui la place où fut la rivale de Rome, la ville de Didon et d'Annibal. Dès 720 les forces navales des Musulmans avaient paru assez importantes pour exiger un émir particulier que l'on avait nommé *emir-al-ma* (émir de l'eau)[1], et cette charge était l'une des plus considérables de la hiérarchie des Musulmans. Déjà, antérieurement à l'époque où nous sommes, cette marine naissante avait signalé son existence dans les pays chrétiens des rives de la Méditerranée. Plusieurs barques armées en course, c'est-à-dire chargées de guerriers sarrasins, avaient abordé en Sicile, en Italie, en Corse, en Sardaigne, et jusque sur les côtes de Provence, et l'on place entre 728 et 739 une descente maritime des Sarrasins aux îles de Lérins, dans le golfe de Cannes, à peu de distance de l'ancienne colonie phocéenne d'Antipolis (Antibes)[2]. Les Musulmans avaient donc en 737 des navires en assez grand nombre pour transporter aisément par mer un corps de troupes considérable des côtes d'Afrique au-delà du cap de Creux; et il entra dans leur plan de remonter hardiment, par eau, jusqu'à Narbonne même, sur le bras de l'Aude, portant bateaux, qui de cette ville communique à la mer.

Omar ben Khaled[3] commandait les forces considérables envoyées pour porter secours à Narbonne. Arrivé à l'embouchure du fleuve, à l'entrée du Stagnum Rubresus, il en trouva les bords couverts d'estacades et de petits retranchemens circulaires, en forme de tête de bélier, dit un historien, que Karl avait fait élever pour interdire par là toute communi-

1 *Almir-al-ma*, d'où est venu notre mot *amiral*.

2 Cette descente fut accompagnée, selon les traditions chrétiennes, du saccage de l'abbaye de l'une de ces îles, devenues célèbres, sous Louis XIV, par la détention du Masque de Fer. Celle qui porte le nom de Sainte-Marguerite est la plus grande; l'autre (Saint-Honorat) a moins d'une demi-lieue de tour.

3 C'est l'*Amor* des chroniqueurs chrétiens.

cation avec la place assiégée. Il opéra son débarquement sur la côte, près du cap de la Franqui, nommé ainsi par les Arabes, et se campa dans la vallée de Corbaria, à l'endroit marqué sur l'Itinéraire d'Antonin sous le nom de *Ad Vigesimum*, et sur les bords de la petite rivière appelée la Berre. Laissant une partie de son armée devant Narbonne, avec le reste Karl se porta incontinent à la rencontre des Arabes, et les atteignit là même où ils étaient débarqués. L'attaque fut brusque et violente, et lui-même y prit part de sa personne: dans la mêlée il fendit, d'un coup de sa hache d'armes, la tête au général musulman. Les Arabes, mis en déroute, furent refoulés dans l'étang voisin, où presque tous périrent sous les flèches des Franks, ou se noyèrent en essayant de regagner leurs vaisseaux. Karl pilla le camp et quelques barques des Arabes, et reparut bientôt triomphant devant Narbonne, dont il pressa plus étroitement le siége et essaya de se rendre maître par un vigoureux coup de main. Mais la place, quoique affaiblie par plusieurs mois de siége et défendue par une très faible garnison, tint bon, et lassa les efforts et la patience du duc victorieux. Fatigué de cette longue et opiniâtre résistance, et craignant de ne pouvoir de longtemps emporter Narbonne, rappelé d'ailleurs en Neustrie par de plus graves intérêts, Karl se rebuta de ce siége, et, malgré sa récente victoire, reprit presque aussitôt la route de ses états. Chemin faisant, le duc et ses barbares se vengèrent sur les populations inoffensives de la résistance de Narbonne, et frappèrent de sanglantes exécutions militaires les principales villes de la Septimanie. Béziers, Agde, Maguelonne se couvrirent de ruines. Il fit abattre les murailles de Nîmes, et mettre le feu à son amphithéâtre. Le feu ne prit pas sur les larges assises et le ciment des Romains; les portes seules furent atteintes et consumées. « On peut voir encore, dit M. Augustin Thierry, sous les arcades de ses immenses corridors, le long des voûtes, les sillons noirs qu'a tracés la flamme en glissant sur les

pierres de taille qu'elle n'a pu ébranler ni dissoudre[1].» Le duc d'Austrasie se montrait ainsi plus barbare envers les chrétiens qu'aucun des généraux musulmans par qui ce pays avait été envahi. Aussi le souvenir et la haine de l'invasion de Karl Martel ont-ils vécu plus longtemps en Septimanie que le souvenir et la haine même de l'occupation sarrasine. Longtemps après, quand Nîmes fut devenue toute française, plus de neuf siècles plus tard, ce singulier sentiment vivait encore au cœur des patriotes némausans, et un livre publié au seizième siècle sur les antiquités de Nîmes[2] en témoigne d'une manière curieuse. Le vieil auteur n'a point de telles invectives contre les Sarrasins.

« Charles Martel en propre reconquit le tout, dit cet au-
» teur, suiuant à l'espée iusques à Narbonne Autimes (sans
» doute Othman), roi sarrasin, qu'il vainquit, et remit à
» son obéissance Arles, Avignon, Nismes, Montpellier, lors
» nommé Sustancion, Besiers, Agde : bruslant et rasant tout
» iusques aux fondements... Mesme ceste superbe, antique
» et grande cité de Nismes, y fut abbattue res terre, et pour
» la quatrième fois endura ceste perte et miserable ruine, de
» laquelle ie n'en saurois ny pourrois dire autre chose, fors
» avec le Mantouan :

» Quis cladem illius noctis, quis funera fando
« Explicet, aut possit lacrymis æquare labores ?

» Lors, comme nostre Pindare françois, Ronsard, dit, parlant
» de semblable ruine, les Grecs si chargés de proye, ne lais-
» sèrent sinon que le nom de ce que fut jadis Troye ; l'on veid
» ce grand entour de murs hautains, ces temples, ces théâ-
» tres, thermes, bains, basiliques, fons, arcs triumphals,
» stades, cirques, aqueducts, mausolées, statues, trophées

1 Lettres sur l'Histoire de France.
2 *Discours Historial sur l'antique et l'illustre cité de Nismes*, par Poldo d'Albenas. Lyon, 1557.

» et autres pompes et monuments ou romains ou nemausans,
» abbatus, froissés et bruslés, et toutes les mémoires que
» nos progeniteurs auoyent, en excessives despences, et en
» tant de nombres d'ans colligées, pour tesmoignage de leur
» grandesse à leurs successeurs, abolies et anéanties par le
» barbare et cruel tyran insolent, et damné incendiaire; tel-
» lement que qui auoit esté absent en légation à Rome amie,
» ou ailleurs pour quelques temps, pouuoit bien rechercher
» en icelle mesme Nismes ceste tant ample et magnifique ville
» de Nismes, et, au lieu et propre place d'icelle, n'y uoir
» autre chose que

« ..... Campos ubi Troia fuit. »

La Septimanie toutefois fut plutôt ravagée que conquise, dit l'auteur de l'histoire de Languedoc, et revint aux Arabes presque aussitôt après le départ de Karl. Ils profitèrent de son éloignement pour se rétablir même au-delà du Rhône; ils renouèrent leur ancienne alliance avec les seigneurs provençaux, et reprirent en peu de temps toutes les positions que Karl leur avait enlevées, Arles, Tarascon, Avignon, Vienne, et poussèrent de nouveau leurs courses jusque dans le Lyonnais. Maurontius reparut et fut l'âme de la nouvelle ligne en haine des Austrasiens.

Karl, instruit de ce qui se passait, et ayant mis ordre à ses affaires, reparut bientôt de son côté aux bords du Rhône. Cette fois il crut avoir besoin d'un corps d'auxiliaires lombards pour débusquer les Arabes des positions qu'ils avaient prises dans le Dauphiné, la Provence et les montagnes de Nicæa. Comme dans la campagne précédente, il enleva rapidement toutes les places dont les ennemis s'étaient rendus maîtres. Maurontius fut repoussé jusqu'aux bords de la mer de Marseille, et réduit à chercher un asile dans les rochers qui bordent la côte. Les Arabes repassèrent le Rhône, et toute

la rive gauche du Rhône jusqu'aux bouches de ce fleuve resta au pouvoir des Franks; mais on ne sait pourquoi Karl ne jugea pas à propos d'entrer de nouveau en Septimanie. Peut-être en jugeait-il la conquête trop difficile, et trouva-t-il plus convenable d'établir solidement ses leudes dans la partie de la Gaule méridionale qu'il venait de conquérir.

Depuis ce temps les Musulmans ne se montrèrent plus au-delà du Rhône, et ne conservèrent que cette langue de terre longue et étroite, du Rhône au cap de Creux, qu'avaient possédée précédemment les Goths.

Toutes ces expéditions furent faites par les walis particuliers de la Septimanie, dépendant nominalement d'Okbah, mais laissés de fait à eux-mêmes. Nous avons vu qu'un wali du nom d'Othman commandait à Narbonne lors du siége qu'en fit Charles Martel[1]. Yousouf el Fehri, qui jouera un grand rôle dans la suite de cette histoire, se distingua en Septimanie comme guerrier et comme administrateur dans les guerres et les négociations de cette période difficile.

La position des Musulmans en-deçà comme au-delà des Pyrénées devenait cependant chaque jour plus pénible. Okbah, à son retour d'Afrique, trouva les tribus dans un désordre extrême : partout la discorde; la plupart des campagnes incultes faute d'assez de bras laissés à l'agriculture. Une nouvelle puissance s'était révélée au nord de la Péninsule, au moment où par leurs divisions et leur affaiblissement les conquérans étaient hors d'état de la combattre avec avantage. Abd el Melek avait réussi, mais avec peine, à repousser les agressions des chrétiens qui commençaient à sortir de leurs retraites des Asturies. Selon la relation arabe de Conde, il les défit et les refoula dans leurs montagnes, où ils ne trouvèrent un asile qu'en se cachant et disparaissant dans les *guajaras*

[1] Les chroniqueurs l'appellent Authiman; ils appellent Okbah Aucupa, Occuba, etc.

et les défilés. La façon de combattre, les cris, les hurlemens, l'intrépide audace de ces montagnards, tout jusqu'à leur costume, à ces peaux d'ours et de loup qui entouraient leur corps, à ces réseaux de fil de fer doublés d'un cuir épais qui couvraient leur tête et d'où sortait leur longue chevelure, tout de ces hommes devait étonner sinon effrayer les Arabes.

Abd el Melek se mit à la poursuite de ces bêtes sauvages, comme les appelle un de ses historiens; les échecs des uns intimidèrent les autres; ils se soumirent et demeurèrent dans l'obéissance, c'est-à-dire qu'ils jugèrent prudent de ne point sortir de quelque temps de leurs rochers inaccessibles, et qu'on les y laissa en paix jusqu'à ce qu'ils reprissent leurs excursions dans la plaine sous la conduite du chef ou roi de leur choix, lequel, en ce temps-là, était Alfonse, fils de Pierre, guerrier violent qui sut donner quelque consistance aux premiers et vagues efforts de Pélage dans cette contrée.

Les choses en étaient là en Espagne lorsque Okbah tomba malade à Cordoue, et remit le commandement à Abd el Melek comme au plus digne. Une autre relation dit qu'il gouverna pendant cinq ans avec gloire, mais qu'en l'année 122 de l'hégire (740) Abd el Melek se leva contre lui, le déposa, et le tua ou le chassa d'Espagne[1]. Selon El Razi, ce fut le peuple d'Espagne qui se révolta contre Okbah en safâr 123 (décembre 740), dans la septième année de son gouvernement, et mit Abd el Melek à sa place. El Razi le fait mourir dans ce même mois de safâr à Carcassonne[2].

En Asie, à l'autre extrémité de l'empire, en l'année 122 de l'hégire (739), s'était levé dans Koufa un arrière-petit-fils d'Ali, Zéyd ben Zéin. Zéyd périt dans le premier combat que lui livra Yousouf, général des Ommyades. Son corps privé de vie fut empalé et brûlé, on jeta ses cendres au vent et à la

[1] Ebn Kaldoun (in Ahmed fol. 486. Mss. de Gotha, cité par M. Lembke). — Conde, à quelques pages de distance, se contredit complètement (p. 95 et 144).

[2] Geschichte von Spanien, von Lembke, tom. I, liv. IV, chap. 1.

mer, et sa tête fut envoyée au khalife Herscham, qui la fit clouer à une des portes de Damas. Le schisme d'Ali préparait ainsi son avénement par de fréquens soulèvemens, où, quoique vaincu, il révélait de loin en loin son existence avec puissance et énergie. Ces troubles n'influèrent pas d'une manière directe sur l'Espagne jusqu'à la révolution qui éleva les Abbassides; mais ils étaient les avant-coureurs de cette révolution, qui devait y changer complètement la face des affaires.

Nous avons négligé à dessein de parler d'une charte de protection accordée, selon quelques historiens, en 734, aux habitans de Coïmbre par un gouverneur du nom d'Alboacen ibn Mohammed Alhamar. Cette charte jetterait en effet beaucoup de jour sur le système administratif des Arabes si elle était authentique; mais, malgré de grandes autorités[1], il serait très facile de prouver qu'elle ne l'est point. L'intérêt évident de ceux qui l'ont produite les premiers (les moines de Laurban), la langue et les termes singuliers dans lesquels elle est rédigée, tout concourt à démontrer que c'est là un acte apocryphe forgé dans l'intérêt du couvent de Laurban, probablement vers la fin du dixième siècle[2]. C'est d'ailleurs un habile pastiche fait selon l'esprit général des premières capitulations, accordées par les Arabes aux villes qui se rendaient à eux; et, quoique incontestablement fausse à nos

[1] Il nous fâche d'avoir à relever ici l'erreur d'un savant aussi recommandable que M. Raynouard, qui tient cette pièce pour authentique; mais, outre une foule d'expressions qui en accusent la fausseté, comment M. Raynouard a-t-il pu supposer que cet Alboacen, qu'il appelle *roi maure* de Coïmbre, a pu (en 734) rédiger sa charte de protection en latin? Tout au plus M. Raynouard eût-il été fondé à dire que la charte d'Alboacen avait pu être traduite dans cette langue par les moines de Laurban un ou deux siècles plus tard.

[2] « Le monastère des montagnes appelé de Laurban, y fait-on dire à Alboacen, ne paiera rien, parce que les moines m'indiquent de bonne volonté les lieux de leur chasse, qu'ils font bon accueil aux Sarrasins, et que je n'ai jamais trouvé de fausseté ni de méchanceté parmi eux, etc. — Monasterium de Montanis, qui dicitur Laurbano, non peche (*sic*) nullo pesante, quoniam bona intentione monstrant mihi loca do suis venatis, e (*sic*) faciunt Sarracenis bona acolhenza (*sic*) et nuncquam inveni falsum, neque malum animum in illis, etc. »

yeux, cette pièce est écrite en un latin barbare, pour ainsi dire de transition, qui lui prête un grand intérêt philologique, et peut servir à marquer le passage du latin gothique au roman proprement dit. Sous ce point de vue, l'importance de ce document ne saurait être méconnue ; et nous y reviendrons dans un autre chapitre de cette histoire, où nous dirons aussi à quel siècle la composition de cet acte supposé nous semble devoir être rapportée.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Révoltes des Berbers en Afrique. — Défaite de la Masfa. — Arrivée de Baledji ben Baschr et de Thaalaba ben Salemah en Espagne. — Guerres civiles dans la Péninsule. — Dépossession et mort du wali Abd el Melek. — Usurpation et défaite de Baledji ben Baschr. — Thaalaba ben Salemah maître de Cordoue. — Arrivée et gouvernement d'Aboul Khatar. — Nouvelle distribution des terres entre les tribus. — Fin du royaume de Tadmir. — Soulèvement de Samaïl et de Thouéba. — Élection de Yousouf el Fehri. — Nouvelle division de l'Espagne en cinq provinces. — Gouvernement et administration de Yousouf el Fehri jusqu'à l'arrivée d'Abd el Rahman ben Moawiah ben Merwan, premier des Ommyades.

De 740 à 756.

Nous avons marqué l'esprit d'indépendance des Berbers en Afrique et en Espagne : leur résistance avait déjà plus d'une fois éclaté, dans le premier de ces pays, par la guerre, et des luttes sauvages s'en étaient suivies. Vaincus en dernier lieu par Okbah, les Berbers s'étaient soumis ; mais les causes de ces insurrections n'en subsistaient pas moins. La principale était la politique violente des conquérans ; ils ne se croyaient en sûreté qu'en faisant peser durement le joug sur les tribus africaines. Toutes les passions de la puissance dominaient d'ailleurs les gouverneurs arabes ; l'instabilité de leur position provoquait l'abus d'un pouvoir qu'on pouvait si soudainement perdre, et ils se hâtaient de dévorer leur règne d'un moment, pour parler comme le grand Corneille. Les exactions, la violence, l'oppression provoquaient les plaintes des gouvernés ; les plaintes n'étaient point écoutées, et des plaintes on passait à la révolte à main armée. De là ces fréquens et terribles soulèvemens qui étonnent dans l'histoire de l'Afrique septentrionale, et qui se répétaient en Espagne comme par une répercussion sympathique.

Les divisions nationales des Arabes et des Berbers se manifestèrent en Afrique, peu après la mort d'Okbah, avec un

caractère de violence et de grandeur inaccoutumé. Les tribus berbères se levèrent et se réunirent à la voix de Khaled el Zénêtah. L'émir Kholthum ben Zéyad marcha contre elles, et leur livra bataille dans les champs de Tanger; mais le général berber défit et tailla en pièces les Arabes. Kholthum tomba lui-même dans la mêlée. La nouvelle de cette déroute étant arrivée en Égypte, le gouverneur nommé d'Afrique, Hanthalah ben Sefwân, se mit en marche en toute hâte avec une nombreuse armée, et arriva dans le Magreb dans la lune de redjeb de l'an 125 (mai 743). Les rebelles, de leur côté, instruits des dispositions de Hanthalah, avaient redoublé d'efforts, et rassemblé de toutes leurs tribus une multitude innombrable de cavaliers et de fantassins, et ils l'attendaient, pleins de confiance en leurs succès et en leurs victoires précédentes, sous la conduite de Khaled el Zénêtah, d'Acâq el Masmoudah, et d'Abd el Waheb el Ssenêgah, tous généraux maures renommés et aguerris de l'aveu même de leurs adversaires. Ils avaient établi leur camp sur les bords de la Masfa, et ils couvraient ces steppes aréneuses, semblables à d'immenses essaims de sauterelles : tels en effet, et en aussi grand nombre, apparaissaient les noirs guerriers de Soûs et de Masmoudah. C'est là que l'armée musulmane les attaqua. Les Syriens et les Arabes étaient commandés par Thaalaba ben Salemah el Djézami; les peuples d'Égypte et de Barcah marchaient sous les ordres de Baledji ben Baschr, et les habitans du Magreb, descendans des premiers conquérans du pays, étaient conduits par le wali Hanthalah ben Sefwân lui-même.

Les historiens décrivent les Berbers, noircis du soleil, montés sur des chevaux fougueux, nus à moitié jusqu'à la ceinture[1], fondant sur les Arabes en poussant de grands cris,

[1] Maurorum hoc recognoscens multitudo in pugnam nudi, præpendentibus tantummodò ante pudenda præcincti. Isid. Pac., Chr., num. 63.

et les deux armées se chargeant l'une l'autre avec fureur. Le désert était brûlant ; des nuages de poussière et de flèches obscurcissaient le jour. Le sang coulait à flots, et les combattans ressemblaient moins à des hommes qu'à des tigres ou à des lions se déchirant entre eux. L'impétuosité des Berbers l'emporta. Les cavaliers arabes et syriens ne purent résister à l'ardeur dévorante de la mêlée et du jour, et cédèrent le champ baigné de sang et couvert de cadavres aux Maures infatigables et endurcis, qui les culbutèrent et les mirent en fuite. Poursuivis dans toutes les directions, beaucoup furent atteints ; d'autres, qui connaissaient le pays, se retirèrent dans les châteaux et les lieux fortifiés ; la plupart, ralliés par Baledji ben Bascir et par Thaalaba, firent en combattant leur retraite vers la mer, et se jetèrent dans Ceuta, pour de là tenter le passage en Espagne.

Abd el Melek ben Khotan avait, peu de temps auparavant, été confirmé dans la charge d'émir d'Espagne par le khalife Hescham lui-même, qui mourut cette même année à Rusafah, après un règne de dix-neuf ans sept mois et onze jours[1]. Il était à Saragosse quand il apprit l'entrée à Ceuta des troupes égyptiennes et syriennes sous la conduite de Baledji et de Thaalaba. Craignant que l'arrivée des débris de l'armée de la Masfa ne causât de nouveaux troubles en Espagne, il leur fit refuser un asile, et cette conduite imprudente alluma une guerre civile qui ne devait complètement s'apaiser que de longues années après. La défense d'ouvrir un refuge en Andalos aux vaincus de la Masfa aigrit les ennemis déjà nombreux d'Abd el Melek. Touchés de l'infortune des troupes de

[1] Le khalife Hescham mourut à Rusafah le sixième jour de la seconde lune de rabieh de l'année 125, à l'âge de cinquante-trois ans. Il était de moyenne taille, plein de bonnes qualités privées, mais grand exacteur de tributs ; il dépensait beaucoup en futilités. Il avait la manie de se faire faire une quantité infinie de vêtemens : on raconte qu'il en avait de quoi charger six cents chameaux ; et il n'en usait pas sans économie : il les serrait si soigneusement, qu'à peine put-on trouver à sa mort un linceul pour l'envelopper, tous ses coffres et ses armoires étant fermés et scellés de son sceau.

Baledji et de Thaalaba réfugiées à Ceuta, ils résolurent de les accueillir en Espagne malgré Abd el Melek, et de déposer celui-ci[1], et Baledji et Thaalaba passèrent le détroit par leurs soins vers le milieu de l'année 125 (743). Les Berbers d'Espagne, de leur côté, joyeux des succès et enhardis par la récente victoire de leurs compatriotes d'Afrique, également impatiens du joug des Arabes, et croyant le moment venu de le secouer, se soulevèrent, et dirigèrent leur attaque sur trois points différens : une partie marcha sur Tolède, où commandait Ommyah, fils d'Abd el Melek; une autre se porta sur Cordoue, et enfin un troisième corps se dirigea vers la côte pour empêcher le débarquement des troupes de Baledji et de Thaalaba. Mais ce plan échoua. Tolède fit une résistance inattendue, et Ommyah, dans une sortie vigoureuse contre les Berbers, les mit en fuite. L'expédition dirigée sur Cordoue fut également repoussée, et les troupes de Baledji et de son compagnon, jointes aux Arabes qui les avaient appelées, défirent le corps des Berbers, qui venait pour s'opposer à leur débarquement déjà opéré.

Ce succès ne tourna pas cependant à l'avantage d'Abd el Melek. Quelques avances que leur fît le vieil émir, les nouveaux venus avaient sur le cœur son refus de les recevoir en Espagne, et, après avoir battu les Berbers, ennemis d'Abd el Melek et leurs ennemis, ils marchèrent sans désemparer sur Cordoue, résidence de l'émir.

Les habitans de Cordoue, soit haine contre le vieux wali, soit peur de la cruauté de Balèdji, se décidèrent à livrer leur gouverneur. Ils l'attachèrent à une croix, à la tête du pont, entre un cochon et un chien, et tinrent leurs portes ouvertes. Il attendit de longues heures au soleil, jusqu'à ce que Baledji arrivât et lui fit couper la tête, qu'on suspendit à un crochet aux portes de la ville (an 125 de l'hégire — 743).

1 Ebn Hayan.

La ville et l'armée proclamèrent alors Baledji émir d'Espagne. Mais Thaalaba ben Salemah, qui était venu avec lui d'Afrique, refusa de le reconnaître pour tel. Il rappela qu'au khalife ou au wali d'Afrique seuls appartenait le droit de nommer les walis de la conquête, et rangea de son avis la plupart des tribus espagnoles. Les Syriens se partagèrent, et un grand nombre suivit son parti. Thaalaba se mit en marche pour Mérida avec sa petite armée, qui s'accroissait à mesure qu'il approchait de la ville. La Péninsule était ainsi livrée à la discorde. A Cordoue régnait Baledji avec une partie des troupes syriennes, dont le reste avait suivi Thaalaba, tandis que les anciens habitans du pays, les véritables Arabes et les débris des corps berbers, s'étaient ralliés sous les deux fils d'Abd el Melek, Khotan et Ommyah. Tous les partisans de la race des Fehri s'étaient rangés sous les drapeaux de ceux-ci. Chacun tirait à soi, et la guerre civile n'était plus entre deux partis, mais entre plusieurs partis[1].

Un jeune guerrier d'un courage et d'une ardeur singulière, Abd el Rahman ben Okbah, pouvant être chef de parti aussi de son côté, se mit généreusement de celui des fils d'Abd el Melek, dont il ressentait l'injure et partageait le ressentiment contre Baledji. Il jura la perte du Syrien : la défection de Thaalaba affaiblissait les forces de celui-ci. Abd el Rahman assembla une armée nombreuse, et marcha incontinent contre Baledji, qui, bien qu'il ne lui restât que douze mille hommes, vint néanmoins au devant de lui. Les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Caalat Rahbah (Calatrava). Le combat fut sanglant et soutenu avec opiniâtreté, et les deux chefs y prirent une part personnelle. Baledji lança son cheval au plus fort de la mêlée, appelant à grands cris le fils d'Okbah, qui, non moins enflammé, courut à lui en s'é-

[1] Tunc intestino furore omnis conturbatur Hispania. Isid. Pac., Chr., num. 66.

criant : « C'est moi, c'est moi qui suis le fils d'Okbah, que tu cherches ! » Et ils s'élancèrent l'un sur l'autre, la lance au poing, s'entre-choquant avec une égale fureur ; mais le fils d'Okbah fut le plus heureux, et il perça d'outre en outre de sa lance Baledji ben Baschr, qui tomba à terre privé de vie. Les troupes syriennes furent défaites et mises en fuite, et Abd el Rahman ben Okbah reçut pour sa conduite dans cette bataille le titre de Al Mansour (le Victorieux).

Pendant que ceci se passait en Espagne, l'Orient présentait les mêmes divisions. Des luttes sanglantes entre les prétendans au khalifat troublaient l'empire. Yésid disputait le pouvoir à son propre cousin Walid, et mettait sa tête à prix. Deux Ommyades donnaient ainsi le spectacle d'une division née de l'ambition de posséder le rang suprême, au moment où la puissante famille des Abbassides le convoitait, n'attendant que l'occasion de faire valoir ses prétentions anciennes et de les faire triompher par les armes et la violence. Les provinces prenaient parti, selon leur intérêt, pour l'un ou pour l'autre compétiteur, et le lien religieux qui jusque là avait contenu les parties si peu homogènes de l'immense empire soumis en si peu de temps à la domination des Arabes semblait et était en effet prêt à se rompre.

Walid II avait été proclamé en Syrie le sixième jour de la lune de rabieh seconde, le jour même de la mort de son oncle Hescham (an 125 de l'hégire — 6 février 743)[1]. En l'année 126, pendant que, loin de prévoir ce qui le menaçait, il était à se divertir avec ses femmes et des chanteurs, les peuples de Syrie proclamaient khalife son cousin Yésid ben el Walid ben Abd el Melek (le 28 de djoumada deuxième de l'an

[1] Il était déjà âgé de plus de quarante ans. Ce khalife était impie, aimant les plaisirs bruyans, et grand amateur de la chasse, jusque là qu'il entra un jour, au grand scandale des vrais croyans, sur le territoire de la Mekke avec des chiens de chasse. Il faisait des vers et aimait la musique; mais il était déréglé dans ses mœurs et adonné aux femmes et au vin.

126—16 avril 744). Yésid, applaudissant à ce mouvement populaire, promit cent mille doblas d'or à celui qui lui apporterait la tête de Walid. Le khalife se trouvait alors à Bosra, non loin de Damas; ses gardes l'abandonnèrent à l'approche de la foule des mutins, et la multitude, escaladant les murailles, et entrant dans les jardins où était Walid, le mit inhumainement en pièces. On porta ses mains et sa tête à Damas, et on les cloua sur les portes de la ville.

Vers ce même temps néanmoins, et malgré les troubles de Syrie, le wali supérieur d'Afrique, Hanthalah ben Sefwân, était parvenu, après une lutte opiniâtre, à réduire la formidable insurrection des Berbers qui avait poussé Baledji et Thaalaba vaincus au-delà du détroit, et troublé par contre-coup l'Espagne. Les plus vaillans généraux berbers, Acâq et Abd el Waheb, furent vaincus à Kaïrouan, et payèrent de la vie leur insurrection nationale. Les Arabes vainqueurs passèrent la nuit qui suivit leur victoire sur le champ de bataille même, au milieu des morts et des mourans, parmi lesquels était le brave Acâq, couvert de blessures. Hanthalah lui fit couper la tête, que l'on promena dans le camp au bout d'une pique. On reconnut également le cadavre d'Abd el Waheb. La division d'un autre chef maure, du nom d'Abd el Melek, qui marchait sur Kaïrouan, instruite par les fugitifs de la déroute complète de ses compagnons, se dispersa dans les montagnes.

Par cette victoire furent apaisés les troubles et les mouvemens du Magreb, et tout le pays jusqu'au détroit et à l'Atlas rentra dans l'obéissance.

Le wali vainqueur usa, du reste, de la victoire comme il convenait avec ces hommes. Connaissant, dit la relation arabe de Conde, le caractère inquiet et belliqueux de ces peuples, il chercha à en faire des soldats utiles à la cause de l'Islam; il distribua des armes et des chevaux à ceux qui voulurent passer en Espagne sous la conduite du nouveau wali

qu'il envoyait dans ce pays pour y étouffer les factions et les querelles qu'y avait allumées l'entrée de Baledji et de Thaalaba. Plus de quinze cents Mogrebins volontaires des tribus des Zénètes, des Masmoudes et des Asnagues, tous intrépides et aguerris, s'offrirent et passèrent le détroit avec le nouveau gouverneur. Cette circonstance vint jeter un élément nouveau en Espagne, qui servit à y contrebalancer les forces syriennes. Aboul Khatar, guerrier distingué, déjà destiné à cet emploi par le khalife, fut l'homme dont Hanthalah fit choix pour cette importante mission.

Cependant Thaalaba s'était rendu maître de Mérida. Cordoue lui avait ouvert ses portes, et le vaincu de la Masfa, ayant trouvé dans la garnison, qui s'était livrée à lui sans condition, un corps de mille Berbers, les fit désarmer et sortir de la ville, les mains liées derrière le dos, avec ordre de leur couper la tête devant le peuple assemblé le jour de djoumah. La chose allait être exécutée, lorsque la nouvelle de l'arrivée inattendue d'Aboul Khatar vint empêcher ce carnage.

Quoique maître de Mérida et de Cordoue, Thaalaba sentit qu'il ne pouvait résister à la fois à ses ennemis de l'intérieur et aux forces du nouveau wali, et il fit sa soumission à celui-ci. Les mille Berbers furent mis en liberté, et grossirent l'armée d'Aboul Khatar, qui fit arrêter Thaalaba, et l'envoya en Afrique pour y rendre compte de sa conduite à leur supérieur commun, Hanthalah ben Sefwân. De Cordoue il marcha sur Tolède, où tenait encore Abd el Rahman ben Habib, compagnon et fauteur de Thaalaba, et il le chassa de cette ville. Les partisans des fils d'Ebn Khotan vinrent au devant de lui pour lui rendre hommage comme à leur chef légitime, et le nouvel émir parvint ainsi à rétablir l'ordre dans la Péninsule, moins par la force que par la modération et l'habileté de sa conduite.

La Péninsule tout entière rentra alors sous la domination

d'un seul chef, dont le pouvoir fut reconnu de tous. Aboul Khatar, d'un âge déjà avancé, était à la fois un guerrier d'une bravoure éprouvée et un homme zélé pour le bien. Il fut du petit nombre des chefs musulmans qui marquèrent l'exercice du pouvoir en Espagne par de grandes mesures d'ordre intérieur et d'administration. Les dernières guerres civiles avaient mis le désordre dans les établissemens des tribus; un grand nombre de nouvelles familles arabes, persanes, syriennes et de tous les points de l'Afrique étaient venues grossir la population de la conquête, et la plupart n'étaient pas encore pourvues de terres et d'habitations, ou s'étaient emparées sans droit de propriétés territoriales ayant de légitimes possesseurs. Aboul Khatar fit procéder à un nouveau recensement des tribus et à un relevé des terres vacantes, et la Péninsule subit, pour la deuxième fois depuis la chute de la monarchie gothique, une réorganisation ou, si l'on veut, une révolution territoriale. Ce nouveau partage, qui ne se fit point, au reste, au préjudice des anciens possesseurs musulmans des maisons et de la terre, marqua dans la presqu'île le second établissement légal, pour ainsi dire, de la race des conquérans. La partie de la population musulmane, grossie par des migrations et des agrégations successives, qui vivait répandue comme au hasard sur le sol conquis, n'y formait encore que des colonies sans limites et presque sans habitations certaines; genre d'établissement, au surplus, naturel à ceux des conquérans accoutumés à la vie nomade, qui avaient passé le détroit en familles, et auxquels il avait fallu peu de chose pour s'installer à la manière des Bédouins. Ceux-là se trouvaient aussi bien dans leurs campemens d'Espagne que dans leurs campemens d'Asie ou d'Afrique, et il leur avait suffi de leurs tentes pour s'établir et former des villages dans la Péninsule. Les autres avaient été maintenus dans le même état précaire par les nécessités et les alternatives de la vie militaire

et le mouvement continuel qu'entretenait parmi eux la guerre, soit contre les chrétiens, soit entre les tribus.

Les jalousies et les mésintelligences de tribu à tribu étaient encore accrues par cette incertitude de leur établissement, et Aboul Khatar prit des mesures pour faire cesser cet état de choses. Les historiens arabes lui font honneur d'une distribution intelligente de la population musulmane non encore établie entre les diverses provinces d'Espagne, et du soin religieux avec lequel il chercha à pourvoir chaque tribu d'un sol et d'un climat qui lui rappelassent le plus possible le sol et le climat de la patrie natale. Il fit surtout une large part de terres aux tribus d'Arabie et de Syrie qui étaient les plus puissantes en Espagne, et se disputaient entre elles la possession des environs de Cordoue, qui ne pouvaient suffire à leurs prétentions.

Les Égyptiens et une partie des premiers Arabes bélédis furent répartis dans les territoires d'Ocnosoba et de Béja. Il plaça dans les villes les Yéméniens et les Syriens. Le reste des Bélédis reçut les terres de Tadmir. Les gens d'Hémèse eurent les districts de Séville et de Niebla, ceux de Palestine le pays de Sidonia et d'Algeziras. Rayata et Malaca furent assignées aux tribus venues des bords du Jourdain, nommé Arden par les Arabes. Elbira fut donnée à ceux de Damas. Ceux de Kinsrin eurent Jaën, ceux de Wacita les environs de Cabra; enfin les gens des Irâks et de Barcah eurent en partage les provinces orientales. De là et pour un temps (car ces noms ne sont pas restés), Séville fut appelée Emèse, Elbira Damas, Jaën Kinsrin, Malaca Arden, Sidonia Palestine, etc.

Ainsi que nous l'avons dit déjà, ce partage ne se fit point au préjudice des premiers possesseurs musulmans; les chrétiens seuls paraissent avoir eu à en souffrir; le royaume de Theudemir y disparut. Theudemir était mort, on ne sait en quelle année. Un très riche Goth, nommé Athanaïld, qu'un

historien croit fort arbitrairement fils de Theudemir, lui avait été donné pour successeur [1]; mais ce royaume tributaire des Arabes gênait leurs mouvemens dans les provinces orientales. Déjà il avait reçu plusieurs atteintes. Pressé de tous côtés par les populations musulmanes, il était à leur merci, et, vers ce temps, quelques priviléges territoriaux le distinguaient à peine des autres pays soumis à la domination des Arabes. Il était impossible qu'il ne se fondît pas dans leur empire, et c'est ce qui arriva sous Aboul Khatar [2].

Selon toute apparence, une lutte, sinon une guerre, dût s'engager entre les Goths, que favorisait entre tous les autres le traité d'Abdelaziz, et les nouveaux venus musulmans; ils s'emparèrent là de quelques terres, et obligèrent les Goths à payer le même tribut que les autres chrétiens d'Espagne. Autant qu'on peut le comprendre d'un auteur arabe, les anciens conquérans (les Goths) qu'il appelle *adjémys* (étrangers), ceux-là mêmes qui, trois siècles auparavant, s'étaient attribué le tiers des terres des vaincus par le simple droit de la guerre, furent moins bien traités que les indigènes romains. Le tiers du revenu des terres cultivées par les serfs des *adjémys* (étrangers), dit cet auteur, fut prélevé pour l'entretien des nouveaux colons.

Ces mesures ne purent cependant rendre la tranquillité à l'Espagne pour un long temps, et l'ambition de quelques chefs de parti s'en aigrit même, loin de s'en trouver satisfaite. De ce nombre était surtout un Arabe de l'Irâk, d'un caractère inquiet et violent, Samaïl ben Hakem el Kelabi. Il descendait de Schamr, noble koufien et l'un des meurtriers d'Hossein, fils d'Ali [3]. Il était venu en Espagne avec les prin-

[1] Erat (Athanaildus) in omnibus opulentissimus dominus, etc. Isid. Pac., Chr., num. 38.—Il ne suit pas cependant des paroles d'Isidore qu'Athanaïld ait été roi.

[2] Isid. Pac., Chr., num. 63.

[3] Ce fut Schamr qui déposa la tête du fils d'Ali aux pieds de Yésid, fils de Moawiah. Quand arriva le temps où cette mort devait être vengée, dit un auteur

cipaux Syriens de la suite de Baledji ben Baschr. Quoique d'une race illustre, Samaïl, élevé au milieu des révolutions et dans le temps où sa famille s'expatriait, était peu instruit et ne savait même ni lire ni écrire; mais il était d'une prudence consommée, et avait l'habitude pratique de la guerre et du commandement des armées. Dans le partage des terres, Aboul Khatar avait montré quelque préférence pour les Arabes de l'Yémen (Abdarites). C'en avait été assez pour indisposer les Arabes modharites, qui, du sol natal, avaient transporté en Espagne leurs haines contre les Abdarites[1]. Samaïl fomenta en secret le mécontentement pour en tirer parti au besoin. Aboul Khatar enfin lui ayant refusé le gouvernement de Saragosse, que Baledji lui avait promis, il en conçut une haine violente contre l'émir, laquelle n'attendait qu'une occasion favorable pour éclater. Un chef arabe, frère de ce Thaalaba qu'Aboul Khatar avait exilé en Afrique, Thouéba ben Salemah el Djedzami, guerrier illustre, se joignit à lui, et de concert ils cherchèrent à se venger du wali. L'étendard rouge des Modharites fut promené dans les campagnes du centre, et les hommes de guerre des deux chefs se mirent à piller et à ravager cruellement les villages et les habitations de leurs ennemis. Aboul Khatar appela contre eux, au nom du khalife, la population musulmane tout entière, et quitta Cordoue à la tête d'un corps nombreux pour se mettre à leur poursuite. Le drapeau jaune des Yéméniens abdarites s'unit à la bannière blanche du khalife, et un corps nombreux de cavaliers et de fantassins atteignit près de Sidonia, sur le Guadalète, l'armée des révoltés. Mais la bataille, commencée avec des chances égales, se décida au désavantage d'Aboul Khatar

musulman, Schamr s'enfuit avec sa famille sur les frontières de Syrie, où il fut tué par le vengeur Mathar. Les fils de Schamr se sauvèrent et entrèrent en Afrique avec Kolthum ben Zéyad.

[1] Les Modharites se prétendaient seuls descendans d'Ismaël, à la différence des Abdarites (Arabes de l'Yémen), descendans de Kaktan.

par la trahison d'un grand nombre de ses soldats, qui, au plus fort du combat, passèrent à l'ennemi. Le wali lui-même tomba aux mains des Modharites (en redjeb 127—avril 745), et il fut enfermé dans une tour à Cordoue, sous prétexte que tels étaient les ordres du khalife.

Samaïl et son parti proclamèrent alors Thouéba émir d'Espagne. Mais presque aussitôt Ommyah ben Abd el Melek et Abd el Rahman ben Okbah, qui commandaient dans le nord-est de la Péninsule, tentèrent de relever l'émirat d'Aboul Khatar. Un émissaire d'Ommyah et d'Abd el Rahman, envoyé secrètement à Cordoue, attaqua pendant la nuit avec trente cavaliers des principaux de la ville la garde de la prison, et rendit la liberté au vieillard captif. Le lendemain toute la population de Cordoue se déclara pour lui, et la jeunesse prit les armes pour sa cause. Ceux qui s'étaient enfuis de la tour portèrent cette nouvelle à Samaïl, qui, peu de jours après, vint mettre le siége devant Cordoue. Les habitans se mirent en état de défense en attendant l'armée et les secours d'Ommyah : beaucoup d'Arabes, de Syriens et d'Africains de Barcah et de Berbérie s'offrirent même volontairement pour une sortie, et, l'émir à leur tête, ils remportèrent d'abord quelque avantage sur les troupes de Samaïl. Quelques jours après, Aboul Khatar tenta une nouvelle sortie. Samaïl avait pris ses dispositions pour que, du côté où elle aurait lieu, ses troupes cédassent le terrain, feignant de se retirer en combattant, et il avait placé en embuscade de ce côté un corps de cavaliers pour prendre l'ennemi par le flanc et lui couper la retraite. Aboul Khatar et les siens donnèrent dans cette embûche, et le wali tomba dans la mêlée percé d'un coup de lance (en djouledjiah 127—septembre 745)[1].

Dès lors Thouéba demeura maître du pouvoir et du titre

[1] D'autres placent sa mort au commencement de l'an de l'hégire 128 (janvier ou février 746).

d'émir, et Samaïl se contenta de partager avec son compagnon le gouvernement de la Péninsule. Il prit pour lui les provinces orientales, avec le titre de wali de Saragosse.

Peu auparavant, Ibrahim avait succédé en Orient à son frère Yésid, mort de maladie à Damas. Le règne d'Yésid avait été de cinq mois et douze jours. Ibrahim fut proclamé par les partisans de son frère, sans recherche ni répugnance de sa part. Mais, en 127 (744), Merwan s'était levé contre lui sous prétexte de venger la mort de Walid II, et de rendre à la liberté les deux fils de ce malheureux khalife (El Hakem et Othman). Après avoir remporté une victoire signalée sur Souléiman, général d'Ibrahim, il était entré à Damas, et, n'y ayant plus trouvé les deux fils de Walid, qu'Ibrahim avait fait mettre à mort dans leur prison, il s'était fait proclamer khalife. Ibrahim fugitif avait de lui-même abdiqué l'empire et reconnu pour son souverain Merwan, qui lui fit grâce de la vie[1]. Ainsi fut intronisé Merwan II, le quatorzième et le dernier des Ommyades, que nous verrons céder la place aux Abbassides après un règne agité et malheureux.

En Espagne, la courte période du gouvernement de Thouêba et de Samaïl fut violente, et ils opprimèrent, au rapport des historiens arabes originaux, avec une égale iniquité les Musulmans et les chrétiens, dont ils exigeaient les armes à la main des tributs et des contributions inusitées. Leurs exactions allèrent jusqu'à dépouiller les Musulmans qui les avaient combattus de leurs possessions territoriales. La malversation se mit partout, et les chefs de tout ordre, à l'exemple des maîtres, ne considéraient leur autorité que comme un moyen de s'enrichir rapidement. Les deux chefs principaux avaient cherché à augmenter leurs partisans en gagnant par des priviléges et une grande extension de pouvoirs les alcaïds et les

1 Ibrahim vécut jusqu'en l'année 132 de l'hégire, qu'il se noya dans une rivière en fuyant de la bataille où Abdallah, général d'Alabbas, vainquit Merwan.

wasyrs de la frontière, auxquels les rapines étaient plus faciles, et quelques-uns étaient devenus presque de véritables chefs de bandits. A l'intérieur, les tribus agricoles avaient peine à se maintenir dans leurs établissemens, où elles étaient sans cesse inquiétées, et les colonies de pasteurs qui avaient eu en partage les vallées et les gorges des sierras étaient sans cesse obligées d'y défendre à main armée leurs pâturages et leurs troupeaux.

Jamais élémens plus contraires n'avaient été jetés sur une même terre. Divisée entre les Yéménites, les Kahtaniens, les Syriens, les Égyptiens, les Berbers de toutes races, maures et atlantes, l'Espagne était le théâtre où tous ces élémens, toutes ces diversités originaires étaient entrés en lutte, et elle était en ce moment dans une de ses périodes les plus critiques, sans direction qui lui vînt du centre de l'empire, et livrée à deux ambitieux par-dessus tout avides de richesses, incapables d'y remettre en honneur les maximes et la politique généreuse des premiers Musulmans. Dans cette situation difficile, les principaux chefs des tribus s'assemblèrent à Cordoue, afin d'aviser, de concert, aux mesures à prendre pour le salut du pays. Cette assemblée offrit quelques caractères des assemblées délibérantes des peuples germains; et les chefs de famille, les guerriers et les veillards y firent acte de souveraineté véritable. Ils convinrent qu'il fallait élire un émir qui eût autorité sur tous, auquel les walis et les chefs militaires obéiraient, qui pourvoirait de sa seule autorité au gouvernement des provinces et des villes et au commandement des troupes de la frontière, et auquel tous les fidèles seraient tenus de prêter assistance pour le maintien de l'ordre, de la subordination et de la justice. On rechercha ensuite un homme brave et prudent, qui ne se fût point mêlé aux derniers mouvemens des partis, d'un caractère élevé et grave qui lui conciliât l'estime générale, et l'on choisit Yousouf ben Abd el Rahman ben Habib ben Abou Obeïda ben Okbah

ben Nafé el Fehri[1], sous le gouvernement duquel la Septimanie avait prospéré dix ans auparavant. Cette élection importante, qui sépara presque l'Espagne du reste de l'empire et y prépara l'avénement de la maison d'Ommyah, se fit dans la lune de rabieh seconde, de l'année 129 de l'hégire (du 19 décembre 746 au 16 janvier 747). Yousouf avait alors cinquante-sept ans.

Tout le pays applaudit à ce choix d'autant plus volontiers que Thouéba, le seul compétiteur qui pût balancer jusqu'à un certain point son influence, venait de mourir[2]. Samaïl et Ahmer ben Amrou furent seuls en secret blessés de ce choix, auquel ils croyaient avoir plus de droit que Yousouf. Pour gagner Samaïl, personnage qu'il valait mieux avoir pour ami que pour ennemi, il lui conféra le gouvernement de Tolède, et promut son fils à celui de Saragosse. Comme les communications étaient rompues avec l'Afrique et la Syrie, il crut pouvoir supprimer sans inconvénient la charge d'émir de la mer, qu'occupait Ahmer ben Amrou, et il lui donna le gouvernement de Séville. Ahmer se vantait d'être l'arrière-petit-fils de Moktsheb, porte-étendard du prophète à la bataille de Bedr; il était puissant et avait élevé un superbe palais à Cordoue, hors des murs, au couchant de la ville, et un vaste cimetière, qui fut appelé de son nom le cimetière d'Ahmer, situé dans la campagne du même côté. Il avait de grandes richesses, un grand nombre de partisans, mais une ambition plus grande encore.

1 D'après Mohammed ben Hozam, dans son ouvrage intitulé *le Livre universel des Races*, Okbah ben Nafé el Fehri, le conquérant de l'Afrique, fut père d'Obéïda; Obéïda fut père de Habib, qui commandait en Espagne lorsqu'on mit à mort Abdelaziz ben Mousa ben Nosèir; Habib fut père d'Abd el Rahman, qui commanda en Afrique; et enfin Abd el Rahman fut père de Yousouf el Fehri (né à Kaïrouan), lequel vint en Espagne fort jeune, et y exerça de bonne heure le commandement.

2 Dans le dernier mois de l'année 128 de l'hégire (septembre ou octobre 746) d'après Conde.

Yousouf visita les provinces, écouta les plaintes des peuples, changea la plupart des gouverneurs, et mit à leur place des hommes désignés à son choix par le conseil des vieillards (le meschouar). Il fit rétablir les grands chemins militaires de Cordoue à Tolède, et de Mérida à Lisbonne et à Zamora, ainsi que la belle voie romaine de Saragosse à Tarragone. Il fit réparer les ponts ruinés, et employa pour tous ces travaux et à la construction de nouvelles mosquées le tiers des produits de chaque province. Il fit dresser des rôles de tous les peuples de l'Espagne, et la divisa en cinq nouvelles provinces ou juridictions.

Il ne nous paraît pas sans intérêt de donner ici cette division de l'Espagne, telle qu'elle figure dans les statistiques arabes. On y verra que, des altérations que subirent alors les noms latins des villes de la Péninsule, sont dérivés presque tous leurs noms modernes.

De ces cinq provinces, quatre étaient au-delà des Pyrénées, une en-deçà.

La première était l'Andalousie proprement dite (El Andalos) ou la Bétique des anciens, baignée par le Guadi al Kibir (le Grand Fleuve) et par le Guadi Ana (fleuve d'Anas). Corthobah en était la capitale. Elle comprenait, outre Corthobah, Eschbilia, Carmouna, Estedja, Taleca, Schedzouna, Arkosch, Libla, Malaca, Elbira, Djahen, etc. (Cordoue, Séville, Carmone, Ecija, Italica, Sidonia, Arcos, Niebla, Malaga, Illibéris et Jaën).

La seconde était la province de Toleïtola (l'ancienne Carthaginoise). Ses principales villes étaient Toleïtola, Badja, Mentescha, Guad-Aexi, Moursia, Moula, Lourka, Aourioualeth, Eldjeh, Schateba, Dania, Locant, Carthadjanah, Balentsia, Guad-al-Hakhara (Baeza, Menteza, Guadix, Murcie, Mula, Lorca, Orihuéla, Elche, Xativa, Denia, Alicante, Carthagène, Valence et Guadalaxara).

La troisième, formée de la Lusitanie et de la Galice, fut

appelée de sa capitale El Méréda. Elle comprenait les villes de Méréda, Baracara, Leschbouna, Bortokal, Lek, Eschterka, Batalyos, Elbora, etc. (Mérida, Braga, Lisbonne, Oporto, Lugo, Astorga, Badajoz, Evora).

El Sarkosta, partie de la Tarragonaise des Romains, comprenait les villes orientales de la moderne Catalogne, Sarkosta, Tarkona, Djérounda, Barchalouna, Lareda, Tortoscha, Weschka, Toutela, Bambalona, Barbaschter, Dyaka, etc. (Saragosse, Tarragone, Gironne, Barcelone, Lérida, Tortose, Huesca, Tudela, Pampelune, Balbastro, Jacca).

La cinquième enfin était la Septimanie, ou la Gaule Narbonnaise, appelée Arbouna, au-delà des monts d'Al Bortat, s'étendant depuis le flanc oriental des monts d'Al Bortat en suivant les versans qui s'abaissent vers la mer de Damas [1], entre les montagnes et les côtes, jusqu'à la rivière de Némousa (le Gard) qui se jette dans le Guad Rodhouna. Ses principales villes étaient Arbouna, Carkaschouna, Batieras, Agada, Macalouna, Némousa, Lotuba (Narbonne, Carcassonne, Béziers, Agde, Maguelonne, Nîmes, Lodève) [2].

Dans cette dernière province, la domination des Arabes s'était maintenue jusqu'au Rhône; mais peu d'entre eux s'y étaient établis à demeure fixe, et ils avaient partagé la garde du pays avec ses anciens habitans. Il paraît même que, vers ce temps, un procer goth s'était, on ne sait comment, attribué un grand pouvoir sur quelques villes de la juridiction de Nîmes, sans doute avec le titre de comte ou de duc, suivant l'ancienne acception de ce mot dans le langage politique antérieur au temps de la féodalité constituée [3]. Ansemondus

[1] C'est ainsi que les Arabes nommaient la Méditerranée, ou encore Bahr el Scham (mer de Syrie).

[2] Toutes ces villes sont ainsi nommées dans les différentes géographies arabes, notamment dans El Edris (*Geographus Nubiensis*), Ve Climat.

[3] Duces, rectores provinciæ. Leg. Wis., lib. XII, tit. 1, c. 2, etc. Voyez ci-devant, t. II, p. 268.

était le nom de ce Goth, fort puissant, à ce qu'il paraît, et maître à peu près, quoique payant tribut aux Arabes, du district considérable comprenant les villes d'Agde, de Maguelonne, de Béziers et de Nîmes. Il eût fallu pouvoir veiller autrement à la garde de cette frontière importante, dont un ennemi dangereux s'était rapproché. Karl Martel était mort en 741, et son fils Pippin, par son alliance avec les évêques des Gaules, avait réuni en sa personne toute l'autorité de l'une et de l'autre division de l'empire des Franks (Austrasie et Neustrie). Il venait de prendre le titre de roi. Sa puissance s'étendait, en outre, sur toute la portion de la Gaule que l'on a nommée depuis le Dauphiné et la Provence, à la gauche du Rhône, et, à la droite de ce fleuve, des sources de la Loire jusqu'aux versans méridionaux des Cévennes. Elle menaçait l'Aquitaine, passée des mains d'Eudes en celles de ses fils, en même temps que les possessions musulmanes de ce côté-ci des Pyrénées, récemment ravagées par son père, le terrible duc d'Austrasie. Pippin cependant n'entreprit rien sur la Septimanie dans les premières années du règne de Yousouf, mais il y forma des intelligences qui devaient la lui livrer plus tard, particulièrement avec le seigneur goth que nous venons de nommer.

Yousouf gouvernait l'Espagne depuis trois ans, lorsque fut levé en Orient l'étendard noir des Abbassides [1], contre la bannière blanche des Ommyades. Trois frères [2], descendans en ligne directe d'Abbas, oncle du prophète, crurent le moment venu d'afficher leurs prétentions à l'empire, et se mirent en

[1] Aux premiers rangs de l'armée d'Abou-Moslem, général des Beny al Abbas, qui le premier prit les armes en leur faveur, on portait deux étendards noirs, hauts de neuf coudées, d'un noir de nuance différente, et qu'on appelait poétiquement la *Nuit* et l'*Ombre*, pour marquer peut-être en effet d'une manière allégorique, comme le prétend un historien, l'indissoluble union et la succession perpétuelle de la descendance d'Haschem.

[2] Ibrahim, Abdallah Aboul Abbas et Aboul-Djafar. Ibrahim fut tué dès le commencement de la révolte.

révolte ouverte contre l'héritier de Moawiah. Merwan II appela les fidèles à la défense de son titre; mais Abou-Moslem, général des petits-fils d'Abbas, vint au-devant de son lieutenant Yésid, et le battit dans le Khorasan, pendant qu'Abdallah Aboul Abbas el Saffâh se faisait proclamer khalife à Koufa (25 octobre 749—132 de l'hégire). Un oncle du nouveau khalife, du nom comme lui d'Abdallah, fut chargé de poursuivre Merwan, qui, de son côté, ne se tenait pas pour vaincu. Les deux armées se rencontrèrent à Tourab, près de Mousoul, et la fortune fut encore cette fois contraire au khalife ommyade. Près de trente mille hommes périrent du côté de Merwan. Le khalife vaincu prit la fuite, et ceux de ses soldats qui échappèrent à l'épée du vainqueur se noyèrent dans l'Euphrate. Dans cette journée et à ce passage du fleuve perdit la vie le khalife déposé Ibrahim. Destinée arrêtée par les éternels décrets, dit un auteur musulman, qu'Ibrahim pérît en combattant pour conserver l'empire à celui-là même qui le lui avait ravi [1]. Merwan, toujours poursuivi, essaya vainement de reprendre l'avantage; il fut contraint de passer en Égypte, où il opposa à Saleh, autre oncle d'El Saffah, chargé de l'y réduire, une résistance opiniâtre et désespérée, mais non moins vaine. Atteint par Saleh près de Bousir-Kouridès [2], il périt en combattant à la tête d'un petit nombre de cavaliers fidèles (le 27e jour de djouledjah 132—6 août 750). On raconte qu'un soldat, qui naguère vendait des grenades sur la place de Koufa, lui coupa la tête et la présenta à Saleh, toute souillée de poussière et de sang. Celui-ci la fit nettoyer et embaumer, et l'envoya à son neveu El Saffah, qui, dans Koufa, s'était arrogé déjà toutes les prérogatives des khalifes. Une lettre en vers (trait caractéristique de ces singuliers hommes) accompagnait cet envoi. Comme on pré-

[1] Voyez plus haut, p. 138.
[2] A l'ouest du Nil, dans la province de Fioum ou d'Arsinoé.

parait la tête de Merwan pour l'embaumer, et que, selon l'usage, on en eut arraché et jeté la langue, une fouine l'emporta. Ce que l'on regarda comme un châtiment de Dieu pour les choses impies que Merwan avait coutume de dire. C'est ainsi que le rapporta Saleh lui-même dans sa lettre en vers au khalife.

« Dieu, mandait Saleh à El Saffah, Dieu t'a donné le
» triomphe et la victoire dans les batailles de l'Égypte, et la
» mort à Merwan le téméraire et l'impie.

» Sa langue a payé tous les blasphèmes qu'elle a dits. Une
» fouine immonde l'a traînée et dévorée dans les champs.

» C'est ainsi que le maître du destin donne leur juste
» châtiment aux tyrans impies[1]. »

Ainsi s'éteignit en Orient la dynastie des Ommyades[2]. De ce moment la nombreuse descendance d'Ommyah fut en butte aux persécutions. Les deux petits-fils d'Hescham (dixième khalife des Ommyades), d'abord accueillis dans Koufa par le nouveau khalife avec une apparente bienveillance, furent voués à la mort, et un seul se sauva (celui qui devint la souche des Ommyades d'Espagne). Quatre-vingt-dix cavaliers de cette famille, vivant sur la foi des traités près d'Abdallah, oncle du khalife, furent par lui invités à un festin où il les fit traîtreusement battre de verges jusqu'à ce qu'ils tombassent expirans, et couvrir ensuite de tapis et de coussins sur lesquels les autres convives prirent leur repas. Chacun cherchait à s'assurer par le meurtre d'un Ommyade un titre à la

1 Mss. de l'Escurial, Conde, c. 38.

2 Merwan II avait à sa mort soixante-deux ans et avait régné cinq ans dix mois et quinze jours. Il avait le teint blanc, les yeux bleus, l'air plein de majesté, la barbe épaisse et bien plantée, la taille moyenne. Il était magnanime, vaillant, plein de sagacité et de jugement, mais son règne avait été marqué, et, contre Dieu, dit un auteur musulman, son jugement et sa sagacité ne lui servirent de rien. Il fut surnommé el Djady, parce qu'il suivait l'opinion des Aldjiades, secte de Musulmans qui croyaient que le Koran et le destin sont créés. Sa mère était curde de nation. Tel fut le dernier des Ommyades, qui en tout furent quatorze.

faveur d'El Saffah, qui, de tout le sang qu'il fallut répandre pour lui assurer le trône, reçut ce surnom d'El Saffah, signifiant proprement *Celui qui répand le sang*.

L'un des derniers actes de souveraineté de Merwan avait été la confirmation de Yousouf dans son titre d'émir de la Péninsule, que jusque là il n'avait tenu que de l'élection de ses pairs. Le diplôme d'approbation du khalife parvint à Yousouf vers les derniers mois de l'année 132 de l'hégire, la quatrième de son gouvernement. L'Espagne arabe n'était plus vers ce temps sujette que de nom des khalifes d'Asie, et l'on ne sollicitait plus la confirmation de l'émirat à Damas ou en Afrique que comme un prétexte pour autoriser la rébellion ou pour relever un parti.

Les choses étaient en cet état sous le gouvernement de Yousouf en l'année 136 de l'hégire (754 de J.-C.), lorsque Ahmer ben Amrou, qui en voulait à Yousouf pour avoir été destitué par lui de la charge d'émir de la mer[1], chercha à le supplanter. Son projet était d'obtenir du khalife de la nouvelle dynastie la déposition de Yousouf, la mort ou tout au moins l'exil de Samaïl, et de se faire nommer wali. Le contrecoup du grand mouvement qui avait si profondément troublé le centre de l'empire avait été faiblement ressenti en Espagne. On y avait néanmoins suivi avec anxiété la lutte des deux familles qui s'étaient disputé le khalifat, et chacune d'elles y avait des partisans déclarés ou secrets. Ahmer songea à mettre à profit la situation nouvelle que venait de faire aux partis la révolution d'Orient. Il embrassa chaudement la cause des Abbassides, et médita de resserrer, dans leur intérêt et le sien, les liens relâchés et flottans qui ne rattachaient plus guère qu'en apparence l'Espagne au siége de la puissance des khalifes. Il écrivit en conséquence directement à El Saffah, et il se flattait que la réponse du commandeur des croyans le veu-

1 Voyez ci-dev., p. 140.

gerait de ses ennemis et l'instituerait en même temps lieutenant du khalife dans la Péninsule. Les historiens ont conservé les principaux traits de la lettre qu'il écrivit en cette occasion. Il y peignait Yousouf et Samaïl sous les plus noires couleurs. Selon lui, Yousouf gouvernait l'Espagne en maître absolu; lui et les siens se l'étaient partagée comme leur propre héritage, et Samaïl et ses fils étaient les complices de la tyrannie et du mauvais gouvernement de Yousouf. Il insistait avec adresse sur ce qu'on n'entendait plus prononcer en Espagne le nom du khalife, ni de personne qui se piquât de lui être soumis, et il finissait, comme il est d'usage en pareil cas, en assurant le souverain de son zèle et de son respect, et en se mettant lui et les siens à sa disposition pour tout ce qu'il lui plairait leur commander. Mais cette lettre si habile le perdit. Surprise aux mains de l'émissaire chargé de la porter à Koufa[1], elle fut livrée à Yousouf, qui la communiqua à Samaïl, et tous deux résolurent de prévenir Ahmer et de s'assurer de sa personne ou par force ou par ruse. Samaïl habitait ordinairement un petit bourg que les auteurs arabes appellent Sakanda. Sachant qu'Ahmer devait passer dans son voisinage, il envoya à sa rencontre et le fit prier de venir se reposer chez lui. Ahmer, qui ne se doutait de rien, se rendit à cette invitation avec la nombreuse suite de cavaliers que depuis quelque temps il avait coutume de mener partout avec lui. Il était entré chez Samaïl et allait partager le repas de son hôte, lorsque tout-à-coup il entendit dans les cours le bruit d'un combat et les cris des siens qu'assaillaient des hommes armés. Ce bruit lui rappela qu'il était chez un ennemi. Prompt comme la foudre, il quitta la table; et, s'ouvrant un chemin avec son épée parmi les combattans, il se sauva ainsi avec la plupart des siens du piége que lui avait tendu Samaïl.

[1] Le siége du khalifat avait été Damas depuis Moawiah jusqu'à Merwan II; mais les Abbassides siégèrent d'abord à Koufa, jusqu'à ce qu'ils eussent fondé Bagdad.

Dissimuler fut dès lors impossible, et Ahmer se mit ouvertement à la tête des siens contre Yousouf et Samaïl. Ahmer s'empara d'abord de Saragosse, d'où il chassa le fils de Samaïl (136 de l'hégire—754), et l'Espagne fut de nouveau troublée par ces querelles. Les chefs commis à la garde des frontières ramenèrent leurs bannières vers l'intérieur, et, prenant parti, se rangèrent, selon leur intérêt ou leurs passions, pour ou contre Yousouf, et la Péninsule devint le théâtre d'une guerre barbare, que ne tarda pas à suivre la famine. De hardis pirates, désignés obscurément sous le nom d'*Angeli* par Isidore, probablement de la race des Angles, descendirent sur les côtes occidentales de la Péninsule, et vinrent ajouter aux maux de la guerre civile. Des phénomènes effrayans furent aperçus au ciel comme des signes de la colère de Dieu [1].

C'est aussi au temps des premières guerres d'Ahmer et de Yousouf qu'il faut rapporter les excursions de conquête d'Alfonse au dehors des Asturies, et ce que dit le chroniqueur le plus rapproché de ce temps [2]. Alfonse se porta jusques à Avila; et, au rapport de Sébastien de Salamanque, il parcourut la Rioja, où il ruina les villages et les campagnes, qu'il laissa désertes.

Tel était l'état de l'Espagne arabe vers la dixième année du gouvernement de Yousouf. Toutes les provinces étaient en proie à la guerre ou à la famine : d'une part, les chrétiens essayaient d'étendre leur empire à la faveur des troubles et des dissensions des Musulmans, gagnant le pays pied à pied,

1 Hujus regni in anno VI, in æra DCCLXXXVIII, nonis aprilis die dominico hora I, II et ferè III, cunctis Cordubæ civibus prospicientibus tres soles miro modo lustrantes et quasi pallentes, cum falce ignea vel smaragdinea præcedente, fuerunt visi, eoque ortu fame intolerabili omnes partes Hispaniæ nutu Dei habitatores Angeli ordinati fuerunt vastantes. Isid. Pac., Chr., num. 76.

2 Christianorum regnum extendit. Chr. Albeldense, num. 52. — « L'ennemi s'énorgueillit, et les Roums défirent Yousouf et mille Musulmans souffrirent le martyre, jusqu'à ce qu'Abd el Rahman ben Moawiah fût entré en Andalousie, dans le mois de djoulkâdah de l'an 138. » (Voyez Mohammed, text. arab. in Faust. Borbon, cart. XXVI, p. 209.)

et perdant plusieurs fois ce qu'ils avaient gagné. Les walis se disputaient le gouvernement des villes. Tout était confusion, et la domination des Musulmans dans ce pays semblait menacée d'une ruine prochaine.

Quarante-cinq ans se sont écoulés depuis la première entrée de Thâreq en Espagne, et, dans ces quarante-cinq années, les Arabes n'ont pu y organiser encore un gouvernement régulier. Mais plusieurs générations sont nées sur le sol et s'y sont affectionnées; le titre d'Arabes andalous est acquis à des milliers de Musulmans; et la Péninsule est maintenant une patrie aimée, une patrie natale pour la portion la plus jeune des tribus d'Afrique et d'Asie, qui sont venues peupler cette heureuse terre[1].

Quant aux indigènes et aux Goths chrétiens demeurés dans les provinces conquises, il ne paraît pas que les vicissitudes de toutes sortes que nous avons racontées aient altéré beaucoup, dans ces quarante-cinq années, leurs premiers rapports avec les conquérans. De tous les écrits arabes, il ressort ce fait, qu'ils continuèrent à vivre d'après leurs propres lois et sous des autorités instituées suivant leur ancien code. Le pouvoir ecclésiastique supérieur continua d'être exercé (sans communication avec Rome) par les évêques et les métropolitains, que les Arabes appelaient *Betharcath* (patriarches). Les fidèles des provinces de la domination musul-

1 Aucun document ne permet d'évaluer même approximativement la masse totale des Musulmans qui, vers 755, s'étaient naturalisés sur cette terre chrétienne; mais il est probable que, dès plusieurs années, elle devait monter à un chiffre fort élevé. Les hommes en état de porter les armes devaient être proportionnellement fort nombreux : mais, bien que le moindre croyant fût homme de guerre au besoin, il ne paraît pas qu'il se soit assemblé jamais, dans toute cette première période, une armée comptant plus de cent ou de cent cinquante mille hommes. La plus considérable de toutes, celle qu'Abd-el Rhaman conduisit jusqu'au centre de la Gaule occidentale, était, selon toute apparence, plutôt au-dessous qu'au-dessus de ce chiffre, à moins qu'on n'admette le miraculeux récit d'Athanase-le-Bibliothécaire, selon lequel trois cent soixante-quinze mille morts de la seule armée des Sarrasins seraient restés sur la place dans les champs de Poitiers.

mane formaient ainsi une église particulière, distincte de celle des Asturiens, ne relevant d'aucune autre, et célébrant ses conciles séparément avec ses propres évêques; ce fut là l'origine de l'église mosarabe, qui s'est perpétuée à Tolède jusqu'à nos jours. Le pouvoir civil resta aux mains de magistrats élus conformément aux principes du Forum Judicum, et qui portaient les anciens noms de comtes, de ducs, etc. Ils connaissaient des causes civiles et criminelles, jugeaient les chrétiens selon leurs lois, et décidaient de toutes leurs contestations sans l'intervention de l'autorité musulmane. La seule chose qui leur fût interdite était de faire procéder d'eux-mêmes à l'application des sentences capitales emportant la peine de mort. Il en devait être en ce cas référé aux gouverneurs arabes, sans la permission desquels personne ne pouvait être frappé du dernier supplice. Les magistrats chrétiens étaient pareillement collecteurs des tributs dus par les leurs au fisc musulman, en même temps que des subsides particuliers qu'ils s'imposaient eux-mêmes, soit pour l'entretien de leurs églises, soit pour celui de certaines villes qu'ils occupaient presque seuls, sous la surveillance d'un simple alcaïd musulman. Ainsi se conservèrent en partie, dans quelques provinces de la Péninsule, les lois, l'ordre politique, les mœurs et les coutumes du régime précédent.

Une chose frappe néanmoins dans l'histoire de cette période de quarante-cinq ans, c'est le général et rapide changement qui se manifesta tout d'abord parmi les chrétiens, tant des Asturies que des autres provinces d'Espagne. La tradition latine-gothique se modifie profondément là où elle ne s'efface point tout-à-fait. Les populations chrétiennes de l'intérieur prennent en peu de temps d'autres habitudes, un autre langage. Dans leur bouche, le latin, s'altérant par l'invasion —si l'on peut ainsi dire— de l'élément arabe, commence dès lors à se corrompre, et à revêtir les formes du roman, d'où doit sortir plus tard le castillan moderne, la

première par ordre de naissance et la plus anciennement fixée et polie des langues néo-latines de l'Europe. Dans les vicissitudes politiques, dans les bouleversemens continuels de ce temps, tout subit quelque transformation en Espagne ; les peuples prennent des noms nouveaux. Le même changement se produit dans les noms des fleuves, des montagnes, des villes et des bourgs, de telle sorte qu'à quelques-uns il ne resta bientôt plus rien d'antique ou du moins de romain. Enfin, derrière le prolongement intérieur des Pyrénées, un peuple s'est produit avec une physionomie qui tranche sur tout le passé. Quelque chose de nouveau, d'inaccoutumé se manifeste jusque dans les noms des premiers chefs de ce peuple[1].

Là donc finit le pouvoir politique des Goths, et naît pour l'histoire la nation espagnole moderne. Ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, les conquérans de race germanique du cinquième siècle s'étaient tenus en Espagne, jusqu'à l'accession au pouvoir de Réceswinth, autant qu'ils l'avaient pu, en dehors des populations indigènes. Après Réceswinth, le rapprochement commencé par lui fut continué par Wamba. Contrarié par Witiza, il eût été, selon toute apparence, vivement secondé par Roderich, mais l'invasion vint tout troubler. La race hispano-romaine s'était déjà plus d'à moitié relevée de son infériorité, lorsque Thâreq descendit en Andalousie avec ses Berbers. En cet état de cause, il surprit l'Espagne en travail de recomposition intérieure, et changea inopinément toutes les conditions de son avenir.

C'est, en effet, au moment où les distinctions entre les vainqueurs et les vaincus s'effacent, où la fusion s'opère, où, par

1 Garibay fait justement remarquer que, dans toute la série des rois (improprement appelés goths) d'Oviédo et de Léon, on n'en voit pas un seul s'appeler Witiza, Égica, Erwige, Wamba, Réceswinth, Chindaswinth, Tulga, Chintila, Reccared, Leuwigild, Liuba, Agila, Theudigisèle, Theudis, Amalrich ou Eurich. — Pélage, Favila, Alfonse, Silo, Aurèle, Bermude, etc., sont des noms en effet d'une physionomie autre et toute nouvelle.

un dernier progrès, l'Espagne est sur le point d'avoir sa révolution nationale, où les Hispano-Romains et les Goths vont ne former qu'un seul peuple, que la nation est vaincue, que le sol de l'Espagne reçoit des tribus de langues, de croyances, de mœurs entièrement diverses. La conquête arabe arrête tout-à-coup le mouvement ascendant de la civilisation romaine-gothique qui s'était manifesté dans les derniers temps, et jette l'Espagne dans une voie forcément nouvelle. Pendant huit siècles, le génie de l'Orient la disputera au génie de l'Occident, l'islamisme au christianisme; et, entre ces deux directions, elle se développera selon des lois exceptionnelles qui lui imprimeront ce caractère tout-à-fait particulier qui la distingue entre les nations occidentales du continent européen. Son œuvre, pendant ces huit siècles, puisqu'elle doit rester au christianisme, sera de se tirer à force de combats et de gloire des mains des conquérans musulmans; et elle sortira de la lutte triomphante, mais épuisée, au moment où Colomb lui ouvrira un monde nouveau, où son ardeur ira s'égarer encore, comme si Dieu ne voulait pas la laisser un moment à elle-même, travaillant à son propre bonheur.

CHAPITRE SIXIÈME.

Formation d'un état indépendant dans les Asturies. — Histoire de Pélage. — Combat de Covadunga. — Situation des Asturiens et des peuples limitrophes, vers le milieu du huitième siècle. — Règne de Favila. — Règne d'Alfonse. — Conquêtes d'Alfonse.

De 711 à 756.

La Péninsule est, comme on sait, traversée au nord, de l'est à l'ouest, par une chaîne de montagnes qui est le prolongement intérieur des Pyrénées. De la vallée de Bastan aux sources de l'Éo, cette chaîne s'élève comme une limite naturelle, et un rempart en quelques endroits insurmontable, entre les pays qu'elle sépare. Du revers septentrional de ces montagnes, tous les fleuves qui coulent vont à la mer du sud au nord par un trajet assez court. Le revers méridional donne la source à l'Èbre, à la Pisuerga, au Carrion, à l'Ezla et aux mille rivières qui suivent à peu près la même direction que ces fleuves du nord au sud, quelques-unes en décrivant une courbe prononcée vers le sud-ouest. A peu près au centre de cette chaîne s'élèvent les Asturies. Elles étaient habitées, au moment de la destruction de la monarchie gothique, par les descendans des anciens Astures, qui, les derniers des peuples de l'Ibérie, cédèrent aux armes romaines. C'est là que la nationalité espagnole a pris naissance; c'est du milieu de ces âpres montagnes que sont sortis les fondateurs de ce qu'on a depuis nommé la monarchie des Espagnes et des Indes.

Les Arabes, maîtres des plus belles et des plus riches provinces de la Péninsule, négligèrent d'abord ces cantons montagneux qui ne leur offraient ni butin ni terres favorables pour un établissement. Nous avons vu cependant que, des provinces du midi, ils avaient poussé, dès les premiers temps

de la conquête, leurs courses en Galice et sur tout le littoral de l'Océan britannique, qu'ils appelaient la mer Verte, l'Océan ténébreux. Ils donnaient même ce nom de Galice (Djalikiah) à tous les pays qui s'étendaient au-delà de l'antique Minius et des monts Médulles, le long de la côte, jusqu'à l'autre extrémité de cette limite, dans les terres de Bayonne, pays qui comprenait à peu près partie de la Galice actuelle, toute la principauté des Asturies, le Señorio de Vizcaya, Guipuscoa et partie de la Haute-Navarre. Ce pays était alors habité par les Gallèques, les Astures, les Cantabres et les Vascons. De tous les peuples de la Péninsule, ceux-là avaient été le moins transformés. Les trois premiers étaient cependant devenus des peuples de langue latine. Les Basques seuls avaient conservé leur langue et leurs habitudes primitives. Les Goths n'avaient jamais exercé une souveraineté absolue sur le petit pays de ces derniers, et l'on a vu que jusqu'à Roderich ils protestèrent par de fréquens soulèvemens contre la domination gothique. Ce fut le trait distinctif de ce peuple entre tous ceux qui habitaient la longue et étroite bande de terre que les Arabes appelaient Djalikiah. Les Cantabres, les Astures, les Gallèques s'étaient mêlés davantage aux Goths, et leur sympathie pour eux se déclara lorsque ceux-ci eurent perdu l'empire à Tolède. Ceux d'entre eux qui fuyaient les villes conquises par les Arabes, non moins que les indigènes des provinces méridionales qui crurent devoir les abandonner, trouvèrent un accueil bienveillant dans les montagnes du nord de la Péninsule.

La nature de ce pays le sauva en partie du joug des Arabes. Les Asturies surtout, coupées en tous sens de profondes vallées, de ravins, de gorges étroites, d'escarpemens inaccessibles, étaient peu faites pour les tenter; et l'ignorance où ils demeurèrent géographiquement de tout temps à l'égard de ces montagnes prouverait, à défaut d'autres témoignages, qu'elles échappèrent toujours et dès l'origine à l'occupation

musulmane. Dans le cinquième siècle de l'hégire, le géographe de Nubie (El Edris), dans sa description de la Péninsule, dit à ce sujet : « La première partie du cinquième climat renferme la lisière septentrionale de l'Andalos et embrasse la Galice, un peu de la Castille et un peu de la Vasconie et de la terre de Frandjath. » Il nomme ensuite de ce climat, lentement, exactement, chaque ville, marquant la distance de l'une à l'autre, à la manière des Arabes, depuis la mer Altameth (des obscurités, des ténèbres, parce que, dit le géographe, le soleil s'y couche, et que les ténèbres s'y retirent le matin) à l'occident, jusqu'à Medinath Bord-Biona (Bayonne) à l'orient. Il n'y a de lacune que pour les Asturies [1].

Les terres basses et les plaines vers la mer furent toutefois certainement parcourues par des détachemens de l'armée d'invasion dans les premiers temps de la conquête, peut-être sous le gouvernement d'Ayoub. Ces détachemens trouvèrent le pays à peu près désert, s'emparèrent avec facilité des hameaux et des ports bâtis sur la côte, et un gouverneur arabe fut placé dans la ville maritime de Gegio (Gijon), la plus importante de la contrée [2]. Ce gouverneur était ce même Othmann ben Abou Nessa (le Munuza des chroniques) que nous avons vu périr dans les Pyrénées, non loin de Castrum Liviæ.

A l'approche des Musulmans, dans la première émotion de la conquête, les Asturiens s'étaient retirés vers les escarpemens de leurs montagnes. Ils s'y étaient renfermés et retranchés, sans doute avec le dessein de s'y défendre. Les sauvages habitans de la montagne, descendans de ces *Astures*

[1] Il est à remarquer que le même El Édris décrit avec de grands détails tous les pays où les Arabes avaient porté leurs armes avec quelque succès, la Gaule, par exemple, et surtout la partie qu'avait parcourue pour se rendre à Poitiers l'armée d'Abdérame, en 732.

[2] Gegio avait alors encore ses fortifications romaines, que fit depuis abattre don Juan de Castille, nous verrons pourquoi en son lieu. On voyait à Gijon, dans les dernières années du dix-huitième siècle (voy. Risco, Españ. Sagr., t. XXXII, p. 58) et l'on y voit peut-être encore, à fleur de terre, des traces de ses antiques murailles de plus de vingt pieds d'épaisseur.

Lucenses que les Romains avaient eu tant de peine à réduire, peuples maintenant de langue latine comme leurs autres compatriotes indigènes, mais qui avaient conservé quelque chose de la férocité de leurs ancêtres, firent cause commune avec les réfugiés de la plaine, de même race et de même religion qu'eux. Les Arabes, peu jaloux de conquérir un pays si pauvre et de si difficile accès, ne les poursuivirent point d'abord dans les anfractuosités sombres et protectrices de leurs montagnes couvertes de forêts séculaires, et ils y furent laissés en paix. Ils y vécurent d'abord tranquilles, à ce qu'il paraît, sans communication toutefois avec l'Océan, d'où ils tiraient précédemment leur subsistance, et se maintinrent ainsi pendant les trois ou quatre premières années de l'invasion.

Las sans doute de n'occuper ainsi de leur pays que les forêts et les rochers, ils cherchèrent bientôt à regagner les terres moyennes de leurs vallées. Ils firent un pas en ce sens et se rétablirent en grand nombre dans les campagnes voisines du bourg de Cànicas (Cangas de Onis). Un homme se trouvait parmi eux, nommé Pélagius par les chrétiens et Bélay par les Arabes[1], soit qu'il y fût venu comme émigré des provinces méridionales, soit qu'il fût du pays même, et qu'il se fût retiré avec eux lors de la première apparition des envahisseurs dans cette partie du sol espagnol. C'était un homme de grand cœur, qui, dit-on, avait longtemps servi dans la milice gothique, et sur l'origine duquel on n'a d'ailleurs aucun renseignement certain. Quelles que fussent les causes qui l'avaient amené là, il n'avait pas tardé à se faire écouter de ces hommes, et il avait acquis sur eux en peu de temps un grand ascendant. Tous avaient des armes et se sentaient pleins d'audace et de colère contre l'Ismaëlite qui était venu ravir ses sanctuaires au Christ. Ils se rassemblèrent autour de Pélage et le choisirent pour leur chef de guerre, dans la

[1] Prononcez Bélaï, ou mieux encore Bélaïj.

prévoyance d'un prochain conflit avec les maîtres du reste de la presqu'île.

Le bruit de ce mouvement de la population asturienne, et de l'espèce de constitution qu'elle s'était donnée, se répandit bientôt parmi les Arabes. Ceci se passait, à ce qu'on croit, sous le gouvernement du quatrième wali de la conquête, au moment où il se disposait à franchir les Pyrénées pour porter l'invasion dans la Septimanie gothique. Ce gouverneur, ne jugeant point ce mouvement assez important pour l'occuper lui-même, chargea un de ses lieutenans, que l'histoire nomme Alkhamah, de le réprimer et de contraindre les rebelles à payer le tribut.

Alkhamah partit avec une troupe qui ne devait pas s'élever beaucoup au-dessus de quelques milliers d'hommes, et parut bientôt dans les Asturies. Par où y pénétra-t-il? Fut-ce par la Galice, en tournant le mont Médullius de l'ouest au nord-est, ou par les montagnes de Burgos à l'ouest? C'est sur quoi aucun document ni arabe ni chrétien ne fournit le plus léger indice.

Quoi qu'il en soit, averti de l'approche de l'armée d'Alkahmah, Pélage n'essaya point de lui tenir tête inutilement dans le bourg de Canicas et se retira avec tout le peuple de ce canton, vieillards, femmes, enfans, vers un mont appelé Auséba, éloigné de deux lieues de Canicas, à l'extrémité orientale des Asturies, à l'endroit où cette région confinait avec la partie de l'ancienne Cantabrie qu'on nomme aujourd'hui Asturies de Santillane. Les femmes, les vieillards, les enfans gagnèrent les lieux les plus secrets de ces montagnes, et s'y abritèrent comme ils purent. Tous les hommes armés soit de massues, soit de glaives, les archers et les frondeurs, restèrent avec Pélage, pour les défendre, dans les moyennes hauteurs, où il était possible aux Arabes de pénétrer.

On a quelques détails assez précis sur le théâtre du premier exploit de Pélage. A l'est du mont Auséba, un énorme

rocher, au pied duquel prend sa source la petite rivière appelée Déva [1], s'élève au fond de la vallée étroite et sombre qui y mène et en ferme tout-à-coup l'issue. Dans ce rocher il y a une caverne assez profonde, qui, alors comme aujourd'hui, s'appelait Covadunga, avec une ouverture naturelle à quelques pieds du sol, laquelle pouvait contenir environ deux cents hommes [2]. C'est là que se retira Pélage avec ceux qui le suivaient. Il mit dans la caverne tout ce qu'elle put tenir de soldats et s'y enferma avec eux, fit placer le reste en embuscade dans les bois qui couvraient le revers escarpé des deux monts qui se dressent et se resserrent de plus en plus des deux côtés de la vallée à mesure qu'on avance vers la source de la Déva; et, ainsi retranché, attendit bravement les ennemis.

La troupe d'Alkhamah, instruite de la retraite de Pélage, n'hésita pas à se laisser entraîner sur ses traces, et à s'engager dans cette gorge, où un petit nombre d'hommes pouvait suffire à mettre en déroute toute une armée [3]. Arrivés près de la caverne où Pélage et les siens se tenaient cachés, les Musulmans commencent le combat; mais leurs flèches rebondissent du rocher, et, mêlées aux traits des ennemis, retombent sur eux-mêmes et portent la mort dans leurs rangs. Les flancs des deux montagnes semblent s'ébranler et combattre contre eux. Les rocs et les arbres se détachent et rou-

1 La Déva, dont il est ici question, n'est point la rivière du même nom décrite par Ptolémée (chap. VI, table 11e de l'Europe), qui prend sa source non dans les Asuries, mais dans la Cantabrie, à Salinas, dans les montagnes qui séparent le Guipuzcoa de l'Alava, traverse la vallée de Léniz, baigne les villes de Mondragon, Vergara, Placenzia et Elgoyvar, et se jette dans l'Océan cantabrique, là où s'élève Montréal de Déva, qui en a pris son nom. La Déva de Pélage prend sa source au pied de Covadunga.

2 Voy. Risco, España Sagrada, tom. XXXVII.

3 Selon les chroniques chrétiennes, le perfide évêque Oppas accompagnait le général musulman et négocia la soumission de Pélage, qui refusa de l'écouter : Oppas fut fait ensuite prisonnier et mis à mort. Mais tous ces faits portent un caractère si évident de fausseté qu'on rougit presque d'en parler.

lent sur eux de toutes parts. Saisis d'épouvante, ils reculent; mais la vallée étroite embarrasse leur fuite. Une tempête survient pendant la lutte, dans ces montagnes où le moindre orage suffit à grossir les torrens d'une façon extraordinaire. Les chrétiens redoublent d'efforts et les accablent. Quelques-uns réussissent à gagner le penchant du mont Auséba, et courent dans la direction du territoire de Liébane; mais il était écrit que, de toute l'armée musulmane, pas un soldat ne devait échapper. Comme ils descendaient de ce côté par un sentier rapide, la pente qui domine le lit de la Déva, près de Caségadie, s'écroula tout-à-coup sous leurs pieds, et tous roulèrent et furent engloutis dans les eaux débordées du torrent[1].

Un auteur arabe, Abdallah ben Abd el Rahman, rend compte comme il suit de cet événement; — « Le gouverneur de la Péninsule pour le khalife, dit-il, ayant appris que les chrétiens avaient assemblé une armée dans les montagnes du septentrion, envoya contre eux Alkhamah. Bélay, fort de sa position et de son audace, tomba sur les Musulmans, dont il fut tué près de trois mille. Leurs dards s'égarèrent, une tempête éclata, et l'armée fut submergée. Bélay survint qui fit d'eux un grand carnage. Alkhamah et ses compagnons demeurèrent parmi les morts[2]. »

La renommée de ce fait d'armes ne tarda pas à se répandre, et le crédit de Pélage s'en accrut d'autant. Selon toute apparence, c'est dans l'enthousiasme qu'excita cette victoire de Covadunga que le héros fut nommé roi, ou tout au moins

1 Sébastien de Salamanque et le moine de Silos disent qu'il périt dans cette action cent vingt-quatre mille Musulmans. Dans Sébastien de Salamanque (au IXe siècle) cette étonnante exagération était un moyen politique d'exalter l'enthousiasme des chrétiens et leur ardeur de conquête. Roderich de Tolède ne parle que de vingt mille hommes. C'est encore plus des trois quarts de trop. Un auteur arabe porte le nombre des morts à trois mille seulement, et ce chiffre paraît le plus près de la vérité.

2 D'après cet auteur, cet événement eut lieu sous le gouvernement d'El Hhorr, en la quatre-vingt-dix-neuvième année de l'hégire.

investi d'une autorité égale à celle qu'avaient exercée les anciens rois goths[1].

Othman abou Nessa, qui commandait à Gijon avec une faible garnison, ne jugea point convenable de s'y maintenir après la défaite d'Alkhamah, et battit en retraite vers l'Espagne orientale. Quelques historiens parlent d'une déroute qu'il essuya avant d'avoir repassé les monts. Au moins est-il certain que, dès lors, tout le pays renfermé entre l'Éo, la Déva, les montagnes et la mer, fut affranchi de fait de la domination musulmane. Les Arabes, au reste, occupés ailleurs, ressentirent peu cet échec, et ne songèrent point à venger la mort d'Alkhamah. Pour elle-même, non plus que pour ses conséquences, ils ne paraissaient avoir attaché presque point d'importance à la défaite de Covadunga, et ils s'en occupèrent médiocrement; d'où l'on pourrait conclure, ce semble, que l'armée perdue était peu de chose, et composée peut-être de soldats des tribus les moins illustres d'entre les conquérans.

Ce fut là le berceau et le premier domaine de l'indépendance espagnole : là se rendirent dès lors ceux que les maux de la guerre civile chassaient des terres musulmanes, dont la foi vive souffrait de voir les églises du Christ livrées au culte nouveau; ceux dont les frères, les pères ou les fils étaient morts au Guadalète ou à la défense de Mérida et des villes qui, à son exemple, ne s'étaient rendues qu'après avoir résisté et combattu; ceux enfin qui aimaient mieux abandonner leurs biens, leurs maisons, la terre où ils étaient nés, et vivre durement dans des forêts et de pauvres villages, que de garder leurs richesses en transigeant avec des envahisseurs non seulement d'une autre race, mais d'une autre langue et d'une autre foi. Ils trouvaient à Cangas de Onis, à Gaso, à Lucus-Asturum, un asile et une retraite et des frères chrétiens comme eux. Au-delà des Ports de cette partie des monts can-

1 Asturum regnum divina Providentia exoritur. (Chr. Albeld., num. 50.)

tabres, tous les hommes qu'ils rencontraient parlaient latin, et ne rendaient de culte qu'à Jésus-Christ. Ils trouvaient aussi un climat plus âpre, des villages plutôt formés de cabanes que de maisons. Ils menaient la vie dure des montagnards auxquels ils étaient venus se mêler; mais ils étaient libres comme eux, et nourrissaient l'espoir de reconquérir bientôt tout ou partie du sol envahi. Le goût naturel de l'indépendance, le repentir, peut-être, de n'avoir pas assez fait pour la conserver, les conseils de la conscience religieuse, amenaient chaque année parmi les premiers émigrans quelque habitant des provinces du sud qui délaissait son champ, sa maison, son troupeau ou son métier, pour venir partager la liberté des Asturiens. Le premier noyau de la population des Asturies se grossit ainsi par des agrégations successives de Goths et d'Espagnols qui se retiraient des provinces occupées par les Musulmans. A mesure que cette population augmentait, on descendait des montagnes, on occupait les vallées. Ces diverses migrations apportaient là chacune son caractère, ses arts, son industrie. Les campagnes étaient rendues à la culture, les terres incultes défrichées. Peu à peu les plaines voisines de la mer se repeuplèrent jusqu'à l'embouchure de l'Éo. On agrandit et on entoura de retranchemens les hameaux et les villages bâtis sur les dunes de la côte. De nouvelles maisons furent ajoutées à celles qui formaient l'enceinte des principales bourgades du pays, de Cangas de Onis, la capitale, qui n'était guère qu'un grand village, de Covadunga, de Mures, de Gijon. Les pêcheurs, d'abord effrayés du passage des bandes d'Othman et d'Alkhamah, et qui avaient fui devant elles vers les montagnes du sud, revinrent à leurs rivages. Les pâtres et les bûcherons de la montagne, de la vieille race asturienne, continuèrent à vaquer en armes à la conduite de leurs troupeaux, à la coupe de leurs forêts, tout en rêvant à la guerre et en s'y tenant prêts. Les autres Asturiens, campagnards, citadins ou habitans des escarpemens limitrophes

du pays de Burgos et de Léon, ne se tenaient pas moins disposés à la résistance, et ils se trouvèrent prêts quand ils durent prendre plus tard le rôle d'agresseurs.

Telle fut l'action de Pélage sur le naissant royaume chrétien des montagnes. La paix que lui laissèrent les Arabes, peut-être par mépris, plus sûrement parce que ce pays ne leur paraissait pas valoir la peine d'être conquis, fut employée par lui à former le noyau de la nation future. Son règne, commencé par un succès militaire éclatant, paraît avoir été depuis tout d'organisation intérieure. La tradition elle-même ne lui a plus attribué aucune victoire sur les Musulmans, et il paraît qu'il n'eut plus même aucune occasion de se mesurer avec eux[1].

Un autre chef goth ou indigène, mais plus probablement indigène, nommé Pétrus, qualifié duc de Cantabrie par les chroniqueurs[2], exerçait, à l'est des Asturies, dans le même temps que Pélage était élevé à la royauté dans cette contrée, une sorte de souveraineté indépendante sur d'autres montagnards, qui n'eurent pas sous lui l'occasion de se signaler contre les Maures, comme les Asturiens sous Pélage, mais qui paraissent s'être soustraits comme eux, à la faveur des montagnes de leur pays, à la domination de l'étranger. Il

1 « Mariana raconte à sa manière l'origine de ce fameux événement (la formation du royaume indépendant des Asturies), dit le traducteur de Ferreras (d'Hermilly). Persuadé sans doute qu'il fallait que l'incontinence d'un partisan des Mahométans donnât occasion aux chrétiens de se délivrer de l'oppression, de même que l'incontinence d'un roi goth avait introduit les infidèles en Espagne, il dit qu'une sœur de don Pélage fut insultée et déshonorée par le gouverneur d'une place; que don Pélage, furieux de cet affront, se retira dans les Asturies et y anima d'une belle harangue, qu'il rapporte, les chrétiens, qui, charmés de son noble courroux, n'hésitèrent point à le reconnaître pour chef et à lui déférer le titre de roi. Le P. d'Orléans et l'abbé de Vayrac l'ont suivi aveuglément. Ferreras n'a pas jugé à propos d'en faire de même, parce qu'il n'a pas sans doute trouvé que cela fût assez bien appuyé pour pouvoir être inséré dans une histoire qui ne doit rien admettre d'apocryphe. »

2 Duc de Cantabrie, disent les uns (Chr. Albeld., 52; Sébast. Salmant., Chr. 15, etc.). — Dux ex Alava, selon la chronique d'Oviédo.

importe, pour l'intelligence de la suite de cette histoire, de ne point oublier cette circonstance, sur laquelle on n'a malheureusement que cette brève indication.

Telles sont, dépouillées du caractère merveilleux dont on les a surchargées, les principales circonstances du rétablissement de la puissance chrétienne dans les Asturies. Nous avons eu quelque peine à les dégager ainsi des textes chrétiens et musulmans. Voici, au reste, les seuls élémens sur lesquels nous ayons pu procéder, en l'absence de tout document contemporain.

La première des chroniques chrétiennes qui parle de Pélage est celle d'Albeldense, écrite vers 883. Elle en dit peu de chose, mais ce qu'elle en dit porte un caractère de vérité plus marqué qu'aucun autre récit postérieur.

La chronique de Sébastien, évêque de Salamanque, écrite quelques années plus tard, entre déjà dans des détails moins vraisemblables, et donne aux premiers actes de la résistance nationale des proportions évidemment exagérées.

Au douzième siècle, le moine de Silos raconte les choses avec plus de détail encore, et comme aurait pu le faire un témoin oculaire : il en fait un récit étendu, où il rapporte une foule de circonstances qu'il tire on ne sait de quel fond.

Roderich de Tolède et Lucas de Tuy, au treizième siècle, achèvent l'œuvre, et embellissent toute cette histoire de mille ornemens très bien inventés, et qui font honneur à l'imagination de ces historiens. Enfin la chronique Ovetense (de Pélage, évêque d'Oviédo), d'une date plus récente encore, couronne le tout en donnant la fameuse généalogie du roi Pélage[1].

Quant aux auteurs arabes, deux seulement présentent les faits avec quelque différence.

« Le premier qui rassembla les chrétiens après leur dé-

[1] La Chronique Ovetense est du douzième siècle.

faite, dit l'un de ces auteurs[1], fut Bélay, d'entre les Astourischs, peuple de la Djalikyah, qui, retenu à Cordoue comme otage pour la tranquillité de son peuple, s'en échappa du temps d'El Hhorr ben Abd el Rahman. Il souleva les chrétiens contre leur sous-gouverneur arabe, le chassa, et établit un état indépendant. »

« Du temps d'Ambessa ben Sohhim, dit le second, il s'éleva en Djalikyah un commandant des infidèles, auquel il ne restait d'autre domaine qu'un rocher dans lequel il se cacha avec trois cents hommes. Les Musulmans ne cessèrent de le combattre, jusqu'à ce que ses hommes moururent de faim et de fatigue. Trente hommes seulement et dix femmes lui restèrent, qui se nourrissaient du miel déposé par les abeilles dans les fentes du rocher. Les Musulmans ne firent plus attention à eux, voyant leur petit nombre ; car que pouvaient trente infidèles? et cependant leur nombre et leur puissance s'accrurent bientôt d'une manière incroyable[2]. »

Les autres auteurs musulmans parlent de l'avénement de Pélage d'une manière conforme à notre récit, ou font simplement mention d'un homme des montagnes qui avait résisté aux Arabes, et qu'ils appellent Bélay el Roumi.

Les textes arabes et les chroniques chrétiennes s'accordent donc au sujet de Pélage, mais sur le seul point de son premier fait d'armes et de son existence comme chef des montagnards asturiens. Aucun écrivain contemporain ne nous a fait d'ailleurs connaître les mœurs, le caractère, les habitudes du héros, ne nous a instruits de sa politique. Quel fut-il donc? on le comprend aisément.

Pélage ne dut être d'abord qu'un brave chef de partisans,

1 Ahmed el Mokri, fol. 586 *a* (mss. de Gotha, cité par M. Lembke).

2 Telles sont les propres paroles d'Ebn Hhayan in Ahmed, fol. 343 *a* (mss. de Gotha cité par M. Lemke). — Isa Ben Ahmed el Razi, fol. 586 *b* (ibid.) fait un récit identique. — Ebn Hhayan vivait dans le onzième siècle, et El Razi vers la fin du douzième.

probablement Espagnol (Romain), d'une de ces familles indigènes honorées, auxquelles les dernières lois gothiques avaient enfin ouvert l'accès des emplois[1]. Il avait été, dit-on, *proto-spatharius*, capitaine des gardes de Roderich. Le fait n'a rien d'invraisemblable en soi. Roderich lui-même (né peut-être d'une mère espagnole, en admettant qu'il fût réellement de la famille de Chindaswinth[2]), Roderich lui-même, disons-nous, n'avait été intronisé par opposition aux Witiza que comme plus Romain, plus Espagnol qu'eux, que comme moins infatué de la pureté de *l'illustre sang des Goths*, dont précédemment il fallait être pour être éligible à la royauté. Pélage pouvait par cela même lui avoir été attaché. Élevé à la royauté dans les circonstances que nous avons dites, par le peuple et aux lieux que nous avons marqués, Pélage dut gouverner, selon toute apparence, avec l'aide et l'assentiment d'un conseil national où, comme dans les conciles des Goths, les évêques et les clercs devaient tenir et jouer le principal rôle. Sa royauté, au reste, devait être peu magnifique, selon les idées modernes, et s'il eut une cour, cette cour dut peu ressembler à ce qu'on entend par ce mot dans la langue politique des derniers siècles : ce dut être une cour quelque peu agreste, où ne pouvaient manquer de figurer, parmi les clercs conseillers naturels du roi, ses anciens compagnons d'armes, savoir les montagnards paysans, pâtres et bûcherons des vallées de Caso et de Covadunga, ses premiers électeurs, qui l'avaient spontanément choisi pour leur chef de guerre à titre volontaire et gratuit, lorsqu'il leur avait fallu repousser les bandes d'Alkhamah. Les Goths réfugiés près de lui, en moins grand nombre qu'on ne l'a cru, à

1 J'appuierais au besoin cette assertion sur les diverses dénominations données par les Arabes à Theudemir et à Pélage. Ils appellent en effet le premier Tadmir ben Gobdosch (Tadmir, fils des Goths ou le Goth) et Pélage Bélay el Roumi (Pélage le Romain) ou, comme nous savons qu'il faut l'entendre, l'Espagnol, l'autocthone devenu Romain.

2 Voyez ci-dev., t. II, p. 241.

ce qu'il semble, au moins dans ces premiers temps, s'y dépouillèrent de leur vieil orgueil, et paraissent n'avoir fait aucune difficulté de se mêler fraternellement aux rustiques fondateurs du royaume nouveau.

Telle fut, selon la plus grande probabilité historique, l'humble mais glorieuse origine de la monarchie catholique en Espagne[1]. A quelques journées de Cordoue s'est formé ainsi le noyau de la future nation qui luttera huit siècles pour enlever l'Espagne aux Musulmans. Goths et Espagnols se sont unis, mêlés dans l'adversité; toutes les barrières sont enfin tombées entre eux; et des débris de la civilisation gothique-romaine, des débris des indigènes et des Wisigoths que la fraternité du malheur a désormais étroitement confondus, est né ce faible mais généreux essai de recomposition nationale. Ce n'est pas un léger honneur à Pélage d'avoir attaché son nom à cet essai.

Le gouvernement de Pélage, dans les dix-neuf ans qu'on lui attribue depuis l'heureux combat de Covadunga, n'eut à repousser aucune attaque nouvelle de la part des Musulmans. Dans ce laps de temps assez long, jamais ceux-ci ne remirent le pied sur le territoire de l'indépendance; plusieurs fois ils vinrent guerroyer avec les habitans des vallées à moitié soumises du versant méridional des Asturies et des monts Cantabres, qui se soulevaient et refusaient le tribut à la moindre occasion favorable, mais jamais ils ne passèrent outre jusqu'aux Asturiens. Ainsi put se consolider et se raffermir ce petit état, à la faveur des circonstances de lieux et de fortune qui le maintinrent, en quelque sorte providentiellement, hors de la sphère d'action des Musulmans. Laissé en paix dans ce

1 Tous les commencemens se ressemblent : « Si vous voulez voir, dit Ovide, les palais de nos premiers rois, voyez nos cabanes de chaume et de roseaux. »

Quæ fuerit nostri si quæris regia nati,
Aspice de cannâ straminibusque domum.

(Ovid., Fast., l. III, v. 179.)

royaume de quarante lieues de long sur douze ou quinze de large, Pélage s'y tint renfermé comme la prudence lui en faisait une loi, plus occupé de l'administration politique et civile du pays, du développement de ses ressources intérieures, que de l'inutile et peut-être dangereux soin d'en reculer les limites. Il régna là paisiblement dix-neuf ans, d'après les plus sûrs témoignages, et mourut à Canicas en 737 [1], laissant un fils et une fille mariée au fils de ce Pétrus qui, sans avoir eu rien à faire, à ce qu'il paraît, pour repousser le joug des Arabes, s'était maintenu, après la destruction de la monarchie gothique, parmi les peuplades cantabres des hautes vallées de cette partie de la chaîne pyrénaïque intérieure où l'Èbre prend sa source, avec les mêmes pouvoirs qu'il exerçait précédemment sur elles comme duc de cette province, au nom et pour le compte des rois goths de Tolède.

En la même année où mourut Pélage, son fils Favila lui fut donné pour successeur. Il était marié déjà : sa femme s'appelait Froiluba, et il en avait eu plusieurs enfans, dont aucun ne fut appelé à régner après lui. Tous ces faits ressortent d'une inscription conservée dans l'église de Sainte-Croix-des-Asturies, fondée par Favila, près de Cangas de Onis [2]. Cette inscription, d'un goût assez lourd, et qu'on peut à peine traduire, *por su mala latinidad*, comme dit Masdeu, est cependant précieuse, comme le plus ancien monument authentique de cette période obscure. L'absence de toute expression relative à la dignité du fondateur, d'un titre quelconque attaché à son nom, si l'on en excepte l'humble épithète de *Famulus*, peut faire douter qu'il ait porté en effet le titre de

[1] Obiit quidem prædictus Pelagius in locum Canicas. Era DCCLXXV (ann. 737). (Chr. Albeld., num. 50.) — Pelagius, post nonum decimum regni sui annum completum, propria morte decessit, et sepultus cum uxore sua Gaudiosa territorio Cangas in ecclesia S. Eulaliæ de Velapnio fuit. Era DCCLXXV. (Sebast. Salmant., Chr., num. 11.)

[2] Voy. Carvallo (Antiguedades de Asturias, tit. 8, § 2 et 3).

roi; et le même doute peut se concevoir de son père, dénué comme on l'est de tout document décisif à cet égard. Mais au moins est-il certain que, s'il n'en eut le nom, Pélage eut toute l'influence d'un puissant chef populaire, et qu'en ce sens il fut effectivement roi (*rex*) dans l'acception gothico-latine du mot. La tradition, d'ailleurs, est en ce cas admissible, et il semble tout naturel que le fondateur du royaume des Asturies, que tous ses successeurs se sont fait honneur de reconnaître pour tel, figure le premier sur la liste des rois nationaux d'Espagne [1]. Quant à son fils, qu'il ait été ou non appelé roi, dans les deux années de gouvernement qu'on lui assigne, son règne ne fut marqué par aucun événement important. « A cause du peu de temps, dit Sébastien de Salamanque, il ne fit rien de digne de l'histoire [2]. » C'est donc à tort que Sandoval suppose qu'il défit dans la campagne de Santa-Cruz un corps de cavalerie arabe qui était venu courir ce cânton [3]. Jamais Favila n'essaya son épée contre les Musulmans, et il passa en pleine paix dans les Asturies les deux années qu'il survécut à son père. Sa grande passion paraît avoir été la chasse, et il y périt (en 739), déchiré par un ours qu'il avait imprudemment irrité [4].

1 Pélage fut fréquemment rappelé dans les actes publics des rois postérieurs des Asturies, d'Oviédo et de Léon. Dans un acte d'Alfonse-le-Chaste, du 18 nov. 812 (Españ. Sagr., tom. XXXVII, app. 7), on lit : *Ex quâ peste* (l'invasion des Arabes) *tua dextera, Xste, famulum tuum eruisti Pelagium. Qui in principis sublimatus potentia, victorialiter dimicans, hostes perculit, et Christianorum, Asturumque gentem victor sublimando defendit*, etc. — Un autre acte d'Alfonse III, du 15 avril 869 (Esp. Sagr., tom. XIX, p. 337), porte : *Pius noster Dnus. Adefonsus ex proprietate bisavi sui Dni. Pelagii*, etc.

2 Propter paucitatem temporis nihil historiæ dignum egit. (Sébast. Salm., Chr., num. 12.)

3 Ferreras et les Bénédictins de Saint-Maur (Art de vérifier les Dates) ont suivi Sandoval en ce point (Hist. de los cincos Obispos, p. 94); mais on ne trouve dans aucun document ancien que les Arabes andalous aient, vers ce temps, inquiété les Asturiens; et l'on a la preuve de la fausseté de ce que ces écrivains attribuent à Favila dans le passage de Sébastien de Salamanque rapporté ci-dessus.

4 Fafila filius ejus (Pelagii) regnavit ann. II. Iste levitate ductus ab urso

La paix avec les Maures[1], sous tout le règne de Pélage et de son fils, avait ainsi duré de fait ; mais, peu après la mort de celui-ci, les choses changèrent. Vingt ans s'étaient écoulés depuis la bataille de Covadunga, et la population chrétienne de ces montagnes avait eu le temps de se recueillir. De nombreuses migrations de l'intérieur de l'Espagne étaient venues la grossir. Ses relations avec les peuples voisins à l'est de la Déva s'étaient étendues et resserrées par l'influence du gendre de Pélage. Alfonse, fils de Pierre, dont on a voulu aussi rattacher l'origine à une famille royale gothe[2], d'humeur guerrière et violente, entreprenant et hardi, plut aux Asturiens, parmi lesquels il était venu vivre depuis son mariage avec la fille de Pélage, et il fut élu roi, non à défaut d'héritiers mâles de Pélage, puisque Favila avait des fils, ainsi que nous l'avons vu, mais parce qu'il fut jugé digne du gouvernement, et que tels étaient alors le droit et l'usage de ces peuples[3]. La tradition indigène et la tradition gothique s'accordaient en ce point. Les choses changèrent depuis ; mais c'est une raison de plus pour marquer historiquement ces différences originaires. A peine élu, Alfonse s'appliqua à exalter le zèle religieux et guerrier des peuples qu'il gouver-

est interfectus. (Chr. Albeld., n. 51).— Sébastianus Salmanticus dit la chose dans les mêmes termes.

1 On peut employer quelquefois ce mot dans l'acception que lui donnent les chroniqueurs espagnols, chez lesquels il désigne en masse tous ceux que l'invasion avait jetés de la Mauritanie Tingitane dans la Péninsule. — « Comme la meilleure partie de l'armée que commandait Thâreq, dit Ferreras (Synopsis de la Historia de España, IVe part., VIIIe siècle), était composée d'hommes nés dans les Mauritanies, on attribue aux Maures la conquête de l'Espagne. »

2 *Filius Petri ducis ex semine Leuvegildi et Reccaredi regnum progenitus*, dit l'emphatique Sébastien (Chr., num. 13). — Le plus véridique anonyme d'Albeida dit tout simplement : *Adefonsus Pelagii gener, Petri Cantabriæ ducis filius fuit.*

3 Les titres de la souveraineté nationale en Espagne se retrouvent, en effet, dans ses plus anciens monumens. Dans une charte pour l'érection de l'église de Valpuesta (804), Alfonse II, *gratiâ Dei rex Ovetensium*, exprime qu'il agit en cela *cum consilio et consensu comitum et principum meorum.*

nait ou sur lesquels il avait quelque crédit, et prêcha en quelque façon une croisade contre les infidèles. Voyant combien les Arabes, absorbés par leurs guerres civiles et leurs expéditions obstinées contre les Franks, étaient faibles dans son voisinage, entre les Pyrénées intérieures, le Durius et les monts Idubèdes, il comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de cette situation, et résolut de s'abandonner aux inspirations de son courage et à l'ardeur naturelle qui l'entraînait vers la guerre.

Le moment, au reste, ne pouvait être mieux choisi. C'était vers la quarante-deuxième année du huitième siècle. Les affaires des Arabes semblaient décliner partout. Les Franks les avaient battus à plusieurs reprises à l'orient des Pyrénées. Hors Narbonne, il ne leur restait presque plus rien en Septimanie. Leur domination était partout affaiblie ou menacée, et les guerres civiles consommaient leurs meilleurs hommes d'armes. Les peuples, de tous côtés, commençaient à s'entendre et à se lever contre eux. Les habitans des vallées des Pyrénées, vers les sources de la Bidouze et de la Dive, de race basque, avaient, dès les premiers temps de la conquête, guerroyé avec avantage pour leur indépendance, et, tant bien que mal, l'avaient maintenue au nord de Pampelune[1]. Les auteurs arabes parlent, il est vrai, en termes fort vagues, de leurs affaires de ce côté de la Péninsule, et les historiens chrétiens ne suppléent pas toujours à l'obscurité de leurs récits; mais il paraît, par plusieurs mots recueillis çà et là, que ces peuples étaient demeurés de fait hors de la puissance musulmane. L'effroi avec lequel il est parlé, en plus d'un endroit des manuscrits arabes employés par Conde, des monts Albaskenses et de leurs redoutables habitans, fréquemment qualifiés de *bêtes sauvages*, en est une preuve historique suffisante.

[1] Alava namque Vizcaya, Alaone et Urdunia, a suis incolis reperiuntur semper esse possessæ. (Sebast. Salm., Chr., num. 14.)

Bien donc que toute cette lisière désignée par les Arabes sous le nom de Djalikyah, et qui se prolongeait pour eux au-delà des Pyrénées, à l'est, jusqu'aux limites du pays célèbre qu'ils appelaient le Frandjat, fût habitée par des peuples différens à beaucoup d'égards, et ne reconnaissant point une autorité commune, ces peuples avaient plus ou moins conservé ou recouvré leur indépendance à la faveur des troubles et des entraînemens guerriers qui, en Andalousie, mettaient les tribus rivales aux prises entre elles, et ils se gouvernaient eux-mêmes, vers le milieu du huitième siècle, d'après leurs propres lois et sous des chefs de leur choix. Quelques-uns s'étaient même rapprochés et confondus. Non par héritage (car, nous l'avons dit, ce principe n'était point reçu dans le droit politique de ces temps), mais de leur libre mouvement les Cantabres s'étaient réunis aux Asturiens sous le même roi. On ne peut dire toutefois que tous les peuples chrétiens des régions du nord de l'Espagne aient formé d'abord une ligue bien étroite contre l'ennemi commun. Les trois peuplades basques qui formaient le peuple euskarien, par exemple, supportaient mal les prétentions à la souveraineté de la Péninsule entière affectées par le chef des Asturiens, et elles agissaient volontiers seules pour le maintien de leur liberté démocratique[1]. La religion cependant et le besoin commun

[1] Les hommes libres des Pyrénées, dit un hardi Bizkaïen (M. Augustin Chaho), ne sont ni Vascons ni Cantabres. Ils s'appellent *Eskaldun*, nomment leur territoire *Eskal-Herri*, leur idiome *eskara*. — Selon la tradition du pays, les Basques, dès le siècle même de la conquête, resserrèrent les nœuds de leur fédération, et arborèrent un étendard surmonté de trois mains sanglantes, avec cet exergue ibérien : *Irurakbat* (les trois n'en font qu'une). Eux seuls prétendent représenter les Ibériens ou Basques antiques refoulés dans les montagnes des Pyrénées par l'irruption en Espagne des Celto-Gaulois. Cette irruption les a dépossédés du reste de la Péninsule, où leurs tribus étaient partout établies ; et ils font remonter la date de leur établissement dans les Pyrénées à trois mille ans avant J.-C. Ils se définissent eux-mêmes des hommes libres, descendans des antiques habitans de l'Ibérie, des hommes parlant *euskarien*. — Nous avons vu ailleurs ce qu'il faut penser de ces prétentions, bien qu'il y ait au fond quelque chose de vrai.

de la défense établissaient des intelligences naturelles entre ces divers peuples; et, par la Navarre[1], qui s'étendait jusque dans les plaines de l'un et de l'autre versant des Pyrénées (gaulois et ibérien), cette ligue mal formée, mais qui ressortait de la nature même des choses, communiquait aux états des fils d'Eudes d'Aquitaine, et aux petites souverainetés qui relevaient de Vaiffre, de l'embouchure de la Dive jusqu'à la vallée de l'Ariège.

De l'autre côté des Asturies, entre le Miño et l'Éo, la terre formant l'angle occidental et boréal de la Péninsule, et que l'on a nommée Galice, avait été plusieurs fois envahie et plusieurs fois abandonnée par les Arabes depuis les premiers temps de la conquête. Nous savons que Mousa avait poussé ses courses jusqu'à Lugo, et se proposait de poursuivre sa marche triomphante jusque dans les montagnes des Astures Lucenses, lorsque l'ordre du khalife le rappela brusquement à Damas. Depuis, la difficulté de tenir le pays, la rigueur du climat, le besoin continuel qu'on avait des hommes de guerre, firent que les Arabes ne s'attachèrent à conserver de ce pays que les lieux fortifiés. Ils laissèrent quelques troupes à la garde de Lugo, par exemple, de Tuy, et des villes les plus rapprochées du Miño; mais ils ne s'établirent pas sur cette terre en colonies militaires, et le nombre de ceux auxquels en fut confiée l'occupation ne fut jamais bien grand. Plusieurs peuplades galiciennes avaient pu ainsi se maintenir indépendantes dans quelques-unes de leurs froides et sombres vallées au nord du Miño, où les Arabes ne pénétrèrent point ou ne firent que passer, n'y trouvant rien qui leur inspirât le désir de s'y fixer. De la sorte, peu inquiétés ou ignorés même dans les gorges profondes du Médullius, les Galiciens s'y étaient tenus d'abord tranquilles, gouvernés par les évêques réfugiés parmi eux ou par les abbés des monastères établis là sous la

[1] *Nava-Herria*, terre plaine.

domination gothique. Leur faiblesse les avait d'abord condamnés au repos; mais ils avaient amassé en silence, sous les prédications et le gouvernement de leurs prêtres, des trésors de haine contre l'Ismaëlite, et cette haine ne demandait qu'une occasion pour éclater.

Alfonse, au moment où il voulut sortir des limites naturelles de l'état fondé par Pélage et par lui, et qui, pour lors, s'étendait de l'Éo (rio Miranda) aux frontières de la Biscaye, trouva donc toutes les populations voisines disposées à le seconder dans ses projets contre les Musulmans, sinon à se soumettre à son autorité de roi; et c'est assuré ainsi de rencontrer partout aide et secours qu'il commença avec une rude et puissante énergie cette guerre qui, en moins de vingt ans, mit le petit royaume des montagnes[1] sur le pied de traiter de puissance à puissance avec l'émir Ommyade, souverain de Cordoue.

De Canicas et du district illustré par le gouvernement de Pélage, Alfonse fit d'abord son centre d'opération, et de ce point, par diverses causes politiques, ainsi que nous l'avons marqué, et au nom de la foi, son action put s'exercer tout d'abord fort au-delà des limites de l'Asturie proprement dite, à l'est jusqu'au pays des Vascons, et à l'ouest, au-dessus et autour de Lugo, dans les vallées septentrionales de la Galice formées par les dernières ramifications des Pyrénées intérieures. On manque de détails sur le caractère, le motif ou l'occasion de la première levée d'armes d'Alfonse contre les Arabes; mais il est certain que les premiers qui le secondèrent de leurs bras furent les vieux compagnons survivans de Pélage et leurs neveux de la montagne, grossis peut-être de quelques milliers de Cantabres, fils aussi ou neveux des compagnons du duc Pétrus de Cantabrie, père du nouveau roi.

Avec cette armée, dont il partagea le commandement avec

1 Regnum montanum.

son frère Froïla[1], il passa les montagnes qui séparent les Asturies de la Galice, prit d'abord Lugo, ville épiscopale et ancien *conventus* juridique des Romains, y rétablit son évêque Odoaire, qui, à ce qu'il semble, en avait été emmené par les Arabes comme otage en Afrique, lors de la première prise de la ville (peut-être par Mousa), et s'était tiré de leurs mains on ne sait comment, conquit ensuite Tuy, place d'armes moins forte de ses murailles que de sa position avantageuse sur le Miño, et rétablit partout la puissance chrétienne au nord de ce fleuve, mais sur un pays, à ce qu'il paraît, singulièrement malheureux. On a un curieux document, qui nous instruit bien du fâcheux état des villes de ce pays lorsque Alfonse vint les rendre à l'indépendance[2] : c'est le récit de la restauration de Lugo par son évêque Odoaire, de concert avec les principaux habitans de la ville, revenus, comme lui, d'émigration. Il y raconte comment, de leur exil en des régions lointaines, lui et ses compagnons étaient retournés dans leur patrie, lorsque Dieu, par ses serviteurs Pélage et Alfonse, eut relevé le règne des chrétiens en ce pays; comment il avait trouvé le siége épiscopal de Lucus désert et inhabitable, *invenimus ipsam sedem desertam et inhabitabilem factam;* comment ils s'étaient mis à l'œuvre de grand cœur, et avaient réédifié la maison de Dieu et restauré la ville elle-même au dedans et au dehors, *intus et foris;* comment enfin il avait rendu à la culture et partagé les terres de ce territoire, planté des vignes et des arbres fruitiers, *vineis et pomiferis*; comment, ayant donné ou fait donner de la terre à chacun, il leur avait donné ou fait donner encore des bœufs pour le labour et des bêtes de charge pour leur service domestique, *boves ad laborandum et jumenta ad serviendum eis.*

De la Galice septentrionale Alfonse passa en Lusitanie, où

1 Cum fratre suo Froilane...... (Sebast. Salm., Chr.)
2 Voy. Españ., Sagr., tom. XL., Append. 12.

il prit, au rapport de Sébastien de Salamanque, Portucale, Braga (*Bracaram Metropolitanam*, comme l'appelle l'évêque), Viseu, Flavia, Agata, Letesma, puis, à l'est, Salamantica, Zamora, Abela, Secobia, Astorica, Legio, Saldania, Mabe, Amaia, Septemanca, Auca, Velegia, Alabens, Miranda, Rebendeca, Carbonaria, Abeica, Bunes, Cinisaria, Alesanco, Oxoma, Clunia, Argantia, Septempublica[1]; ce qui veut dire qu'il parcourut à la tête de ses bandes tout le pays situé au nord de la chaîne Carpétano-Vettonique, dont fait partie la sierra de Guadarrama, jusque vers les sources du fleuve Durius.

Toutes ces conquêtes nous sont ainsi données en gros par le chroniqueur, et il semblerait, à le lire, qu'Alfonse les fit au pas de course et en quelque sorte en une seule tournée. Aucun document d'ailleurs ne permet de les distribuer convenablement et surtout sûrement entre les diverses années de son règne. De toutes ces conquêtes, cependant, il ne paraît avoir gardé d'abord que les plus rapprochées des Asturies. Dans les plaines, au sud, entre les Asturies et le Duero, et un peu plus à l'ouest, dans les champs qui portaient le nom mystérieux de champs Gothiques[2], il se contentait de ruiner et de dépeupler le pays. La surprise, le pillage, la dévastation marquaient d'ordinaire ses descentes militaires de ce côté des Asturies. Après avoir ravagé et littéralement mis à feu et à sang les terres et les habitations, démantelé les villes, brûlé les arbres et les moissons, tué les garnisons musulmanes, il s'en retournait, emmenant avec lui les femmes et les enfans des vaincus, pêle-mêle avec les populations chrétiennes qu'il contraignait à le suivre dans ses montagnes[3]. Dans une de ces expéditions, une de ses captives musulmanes lui plut, une

1 Tous ces noms sont ainsi rapportés par le chroniqueur. (voy. Sebast. Salmant., Chr., num. 13.)

2 Campos, quos dicunt Gothicos, usque ad flumen Dorium, eremavit. (Chr. Albeld., num. 52.)

3 Omnes quoque Arabes occupatores supradictorum civitatum interficiens, Christianos secum ad Patriam duxit. (Sebast. Salm., Chr., num. 13.)

Berbère, peut-être : il en eut un fils, Mauregat [1], qui jouera un rôle dans cette histoire, et dont la naissance dut être antérieure à la cinquante-cinquième année du huitième siècle.

C'est alors, ajoute le chroniqueur, que furent peuplées Primorias, Lebana, Transmera, Supporta, Carranza, Bardulia, maintenant appelé Castella, et la partie maritime de la Galice et du pays de Burgus [2]. Il est difficile de dire expressément à quelles villes modernes se rapportent les noms demi-latins, demi-barbares employés par le chroniqueur; mais il semble que ces terres, sinon ces villes (au moins le fait est-il certain pour Lebana et Bardulia), devaient être situées entre la frontière orientale des Asturies et la vallée de la Bidouze (Bidassoa) dans le territoire actuel de Biscaye et de l'Alava.

Comment et pour quelle cause le général cantabre peuplait ainsi les parties désertes de ces contrées, ouvertes plutôt que soumises à son autorité, des chrétiens qu'il ramenait en quelque façon prisonniers de chacune de ses courses au-delà des Pyrénées intérieures, c'est ce qu'il n'est pas facile de bien comprendre, à moins qu'il ne voulût par là grossir bon gré, mal gré, la population chrétienne du nord de l'Espagne, et rassembler et former forcément un peuple chrétien, relevant de son autorité, dans toute cette partie de la Péninsule restée libre du joug musulman.

Nous avons dit que les principaux et les meilleurs soldats d'Alfonse étaient asturiens et cantabres. Actifs, agiles, excellens frondeurs, d'une intrépidité redoutable dans l'attaque, à moitié sauvages encore, les Asturiens, surtout, plus nombreux, étaient devenus la terreur des Arabes, de l'aveu même

[1] De servâ natus. (Sebast. Salm. Chr., num. 19.)

[2] Eo tempore populantur Primorias, Lebana, Transmera, Supporta, Carranza, Bardulia, quæ nunc appellatur Castella, et pars maritima Galleciæ, Burgi. (Ibid., num. 14.)

de leurs historiens [1]. De divers passages de ces historiens, on comprend que ces hardis montagnards descendaient par bandes du haut de leurs sierras, étrangement vêtus, la chevelure longue et pendante, s'échappant d'un casque bizarre ou plutôt d'un bourrelet rond fait de grosses mailles de fer et fixé sous le cou par une courroie. Ils se précipitaient ainsi dans les vallées méridionales comme des bêtes fauves. L'étrangeté de leurs armes n'était pas moins grande que celle de leur costume : c'étaient, outre la fronde, dont ils jouaient au besoin avec une adresse, un ensemble et un à-propos irrésistibles, le dard ibérien de trois pieds de long, qu'ils lançaient de fort loin et d'une main sûre, la faucille au tranchant intérieur, le contraire du sabre des Orientaux ; le poignard cantabre pour les luttes corps à corps, le pieu aigu de fer, et la large coignée des bûcherons. Ils usaient aussi d'une arme particulière appelée *bident*, gros bâton d'environ quatre pieds de long, surmonté d'un fort croissant de fer, avec une pointe au milieu, et dont les cornes formaient un demi-cercle d'environ deux pieds d'ouverture : arme dont ils se servaient surtout avec avantage pour arrêter les chevaux dans la plaine et repousser le choc de la cavalerie.

Avec ces redoutables milices, qu'on ne saurait mieux caractériser que par l'expression moderne de guérillas, Alfonse, ainsi que nous l'avons dit, fut souvent victorieux, et il y eut peu de lieux habités par les Musulmans, dans le voisinage des Asturies, qui ne fussent visités et ravagés par ses bandes intraitables. Les Musulmans gardaient facilement l'avantage contre elles en rase campagne ; mais, lorsqu'ils avaient réussi à mettre en fuite l'ennemi, malheur à eux

1 Un de ces historiens parle comme il suit d'Alfonse, sous l'année 122 de l'hégire (El Laghi, texte arabe, in Faust. Borbon, Cartas, cart. XXII) : « Et alors prit le commandement des Astourischs Alfonse-le-Redouté, tueur de gens, fils de l'Epée (Ebn el Saïf) : il prit des villes et des châteaux, et il n'y eut personne pour lui tenir tête. Mille et mille Musulmans souffrirent par lui le martyre de l'épée. Il brûlait leurs maisons et leurs champs, et il ne faisait pas bon se fier à lui. »

s'ils le poursuivaient jusque dans ses montagnes! quand ils passaient outre, et s'engageaient dans les défilés où cherchaient à les entraîner les chrétiens, rarement en revenaient-ils en même nombre qu'ils y étaient entrés. Aussi abandonnaient-ils ordinairement, à l'abord des sentiers pierreux et hérissés de broussailles, qu'ils appelaient *guajarras*, la poursuite inutile et dangereuse des Espagnols; et le lendemain c'était à recommencer.

Tel était le caractère général de la guerre des chrétiens contre les Arabes, dès les premières excursions d'Alfonse (742) sous Abd el Melek, caractère qui, ainsi que nous le verrons, fut longtemps, quoique plus en grand, celui des expéditions des chrétiens espagnols; car, de batailles rangées, de combats en rase campagne entre les deux peuples, il n'en sera de longtemps encore question. C'est tout au plus si nous aurons à signaler quelques combats auxquels un nom de lieu ou de fleuve soit resté.

Dès ce temps, au reste, et dans les ravins et les pentes où ils purent se maintenir, au sud des montagnes, les chrétiens élevaient, sur les mamelons les plus escarpés, des châteaux entourés de retranchemens qu'ils appelaient *castella*, d'où viendra plus tard à deux provinces des Espagnes le nom de Castilles.

Ces hostilités aventureuses furent continuées avec avantage pendant tout le temps de la lutte d'Ahmer avec Yousouf, et ne prirent fin un moment que vers la 138e année de l'hégire (755—756), soit à cause de l'élection de Froïla, qui se fit cette année dans les Asturies, soit à cause de l'arrivée en Espagne de l'Ommyade Abd el Rahman.

Des premiers temps de Pélage à la fin du règne d'Alfonse, le royaume des Asturies s'étendit hors des montagnes dans les campagnes de la Galice, du Portugal, de la Castille, dans celles de la Cantabrie et de la Rioja et par tous les monts jusqu'aux Pyrénées et à l'Aragon, disent la plupart des histo-

riens nationaux; mais c'est un point sur lequel il faut s'entendre.

De l'année 128 de l'hégire à l'année 138, les chrétiens avaient en effet pénétré jusques à Avila, pris Braga, Zamora, Nagera, Logroño, et ravagé tout le pays qui depuis s'est appelé la Vieille-Castille, mais sans s'y pouvoir maintenir.

Du côté du Portugal, Oporto, Viseu, Chaves, et quelques autres villes, étaient tombées pareillement aux mains d'Alfonse-le-Catholique, à peu près vers le même temps, mais n'y étaient pas restées davantage; car nous les voyons citées plus tard par les Arabes parmi celles qui étaient de leur domination. Alfonse paraît cependant avoir quelque temps conservé Légio et Asturica, sans doute dans les dernières années de son règne, et il fit même, dit-on, frapper monnaie dans la première de ces villes. Au moins existe-t-il une médaille de Léon, attribuée à ce roi par un savant numismate espagnol[1].

En définitive, à sa mort, arrivée en 756, le royaume des Asturies ne s'était guère étendu que du côté de la Galice proprement dite, à l'ouest, et à l'est jusqu'aux terres des Vascons. Quant au midi, au futur royaume de Léon, rien n'était moins assuré que la domination d'Alfonse de ce côté, et, ne pouvant l'occuper avec sûreté, il s'était, ainsi que nous l'avons vu, évertué à le rendre inhabitable.

Alfonse mourut comme les choses de la chrétienté espagnole en étaient là. Voyons maintenant ce qui se passait chez les maîtres du midi de la Péninsule.

1 Anton. Agostin. Antiquit. Rom., dial. 7, p. 119. — Une croix surmonte la légende : ANFVS REX, LEO CIVITAS. La contraction *leo* paraît cependant d'une époque postérieure.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Entrée en Espagne de l'Ommyade Abd el Rahman ben Moawiah ben Merwan. — Il prend le titre d'émir. — Résistance de Yousouf el Fehri. — Marche d'Abd el Rahman sur Cordoue. — Siége de Cordoue. — Bataille de Mousara. — Défaite de Yousouf et de Samaïl. — Prise de Cordoue. — Traité d'Elbira. — Abd el Rahman reconnu émir dans toute l'Andalousie. — Naissance d'Hescham. — Soulèvement de Yousouf et de ses fils. — Mort de Yousouf. — Prise de Narbonne par les Franks. — Tentatives des Abbassides contre Abd el Rahman. — Troubles et guerres civiles. — Tentatives des Franks contre l'Espagne orientale. — Défaite de Charlemagne à Roncevaux. — Embellissement de Cordoue. — Fin du règne d'Abd el Rahman.

De 756 à 788.

Un auteur arabe, racontant les vicissitudes de famille qui amenèrent Abd el Rahman ben Moawiah en Espagne, s'écrie : — « Béni soit le Seigneur, entre les mains de qui sont les empires, qui donne les royaumes, le pouvoir et la grandeur à qui il veut, et ôte les royaumes, le pouvoir et la grandeur à qui il veut! Allah Aqbar! ton règne seul est éternel et sans vicissitudes, et toi seul es puissant sur toutes choses. Il était écrit sur la table secrète des éternels décrets que, malgré les Bény el Abbas (les fils d'Abbas), et malgré leur désir de détruire entièrement la famille des Bény Ommeyah, déjà dépouillée du khalifat et de la souveraineté de l'empire musulman, il devait néanmoins se conserver une branche féconde de cet illustre tronc pour s'élever glorieusement en Occident et y couvrir de son ombre un florissant empire. » Abd el Rahman ben Moawiah ben Heseham ben Abd el Melek ben Merwan, jeune homme de vingt ans (il était né dans la campagne de Damas en l'année 113), s'était trouvé par bon-

heur absent de Zeyten, quand le khalife El Saffah avait donné l'ordre de le faire mourir lui et son cousin Souléiman ben Hescham ben Abd el Melek; tous deux vivaient à Damas sous sauvegarde et fort considérés. Instruits de la mort de son cousin et de la diligence avec laquelle on recherchait sa propre tête, des amis fidèles lui fournirent des bijoux et des chevaux; il se déguisa, et, craignant de ne pouvoir rester en Syrie sans y être reconnu, il s'enfuit de ce pays par des chemins détournés; il quitta sa patrie, abandonnant le palais de ses pères et de ses aïeux, et n'osant entrer en aucun lieu habité. Il vécut ainsi errant et fugitif depuis l'année 132, au milieu des Bédouins et des pasteurs. Quoique nourri dans l'opulence et les délices des cités, il s'accoutuma avec facilité à la vie rustique et dure des champs, comme s'il fût né dans les vallées et les campemens. Il éprouvait chaque jour de nouvelles alarmes, passait les nuits sans sommeil, et dès l'aube il était souvent le premier à mettre le frein à son cheval.

Espérant trouver un asile plus sûr en Afrique qu'en Égypte, il quitta ses Bédouins et s'y rendit. Le gouverneur de la province de Barcah était Ebn Habib, qui devait son autotorité et son élévation aux khalifes Bény Ommeyah, mais qui, tourné au vent de la fortune qui soufflait, dit l'écrivain arabe, avait oublié ses anciens bienfaiteurs. Ce wali faisait épier toutes les routes, et avait donné ses ordres pour faire arrêter le jeune Abd el Rahman. Il sut bientôt qu'un jeune homme qui présentait le même signalement venait d'entrer dans sa province. Il prévint tous ses caïds, et leur ordonna de le chercher dans tout le pays, leur disant qu'ils ne pouvaient rendre au khalife un service qui lui fût plus agréable que de s'emparer de la personne du fugitif.

Abd el Rahman erra dans le pays de Barcah; mais partout il trouva des hôtes bienveillans qui s'attachèrent à lui et cherchèrent à le servir : son âge, la douceur de ses manières,

une certaine majesté qui brillait dans son regard, et son caractère affable, lui gagnaient les cœurs et l'affection de tous ceux qui lui donnaient asile. Les Bédouins d'un campement où il avait été recueilli furent surpris, une nuit, par un corps de cavalerie envoyé par Ebn Habib pour se saisir d'Abd el Rahman ; ces cavaliers leur demandèrent s'ils avaient vu un jeune Syrien, de tel signalement : les Bédouins ne doutèrent point qu'ils ne cherchassent leur hôte Djafar el Mansour, car c'est le nom qu'ils lui donnaient, et, soupçonnant que ce n'était pas pour son bien, ils leur répondirent que celui-là même qu'ils cherchaient était allé à la chasse aux lions avec d'autres jeunes gens, et devait avec eux passer la nuit dans une vallée voisine. Ces émissaires partirent pour se rendre dans la vallée indiquée ; mais les nobles hôtes d'Abd el Rahman vinrent lui rapporter les questions qu'on leur avait faites, et, accompagné de dix jeunes gens courageux du campement, il s'enfuit pendant la nuit et à la faveur de ses ombres pour chercher, dans des déserts plus éloignés, un asile assuré contre les pièges d'Ebn Habib. Ils traversèrent de vastes plaines et des collines de sable : ils entendirent sans terreur le rugissement des lions sauvages ; et, continuant leur course intrépide pendant quelques journées encore vers l'occident, ils arrivèrent enfin à Tahart, où ils trouvèrent un généreux accueil.

Tahart était en quelque sorte la capitale de la Berbérie, à quelques journées de Tlémcên et de la mer, et principalement peuplée de Zénètes. « Cette ville est placée sur la rive méridionale d'un fleuve appelé Milah, qui vient du midi, dit un auteur du quatrième siècle de l'hégire, Obaïd el Bekri de Cordoue. Une autre rivière, nommée Târnânesch, formée de plusieurs sources qui réunissent leurs eaux, coule à l'orient de la ville et fournit à la consommation des habitans ainsi qu'à l'irrigation des terres et des jardins........... Au midi habitent les Lewâtah et les Hawârah qui occupent plusieurs

villages. A l'occident sont les Zawâgah, au nord les Matmâtah, les Zénâtah et les Meknâsah[1]. »

Les Zénètes (Zénâtah), près desquels venait d'arriver Abd el Rahman, étaient une des plus considérables tribus d'entre les Berbers, et l'une aussi des plus illustres : Thâreq était de cette tribu. Ils étaient répandus sur toute la partie du littoral de l'Afrique que les Arabes appelaient l'occident du milieu (*el Maghreb el Aoussath*) comprenant à peu près le territoire de la régence actuelle d'Alger et une partie de la province de Constantine (Khosanthinah), antique et forte cité sur le Ouad-Roumel[2]. Abd el Rahman et ses compagnons furent reçus dans la maison d'un noble scheik, des principaux de la tribu des Zénètes, et ils y furent visités par tous les habitans de Tahart qui auraient voulu les emmener chez eux. Abd el Rahman ne voulut point leur cacher sa naissance et ses malheurs. Il connaissait la noblesse et la générosité de cette tribu, d'où était sortie sa mère Rahha. Cette heureuse circonstance ayant été divulguée, tous les scheiks zénètes lui offrirent leur amitié et leurs secours, et la bienveillance qu'il leur avait d'abord naturellement inspirée se changea en une vive affection.

Cependant la guerre civile continuait en Espagne. Les Musulmans de l'Espagne orientale soutenaient le parti des Abdarites, que commandait Ahmer ben Amrou le Khoraïschite.

1 Histoires des temps, les Routes et les Empires, Mss. arabe de la Bibl. Roy. (Notices et Extraits, tom. XII.)

2 Les Zénâtah, avec les Senhâgah et les Hawârah (*Haouârah*), postérité des Amalécites et des anciens Arabes Yéménites, émigrés dans une antiquité immémoriale, d'après les traditions généalogiques conservées dans leurs tribus, et d'entre lesquels étaient les principaux compagnons de Thâreq (el Zeneti, d'après El Edris, cinquième climat) et par conséquent les premiers conquérans de l'Espagne, occupaient, dans un vaste rayon autour de Tahart, un grand nombre de villes et de villages, entre autres : Melylah, Ténés, Maskarah, Tlémcên, Al-Qalah, Al-Djezâyr-Beny-Mezganâh (Alger) [ce mot proprement veut dire les îles (Al Djezâyr) des fils de Mezganâh], Baghâyah, Djidjel, Melyânah, Al Mesylah, Ghadyr, Maqqarah, Thobnah, Khosantinah, Bodjéyah (Bougie), Teyfasch, Mouloul, etc.; tous dépendans naguère de la régence d'Alger et du beylik de Constantine.

Ceux d'Andalousie et du pays de Tolède, conduits par l'émir Yousouf el Fehri, combattaient contre eux avec des succès balancés dans les âpres montagnes des sources du Tage, positions difficiles, favorables aux Abdarites, qui avaient peu de cavalerie, tandis que celle-ci faisait la force de l'armée de Yousouf el Fehri. La haine et la fureur étaient égales des deux côtés; on dévastait les campagnes, on détruisait les habitations, le désordre était partout.

Instruit de cet état de choses, le jeune proscrit des Abbassides y vit une occasion de relever la fortune de sa famille, et il envoya en Espagne le fidèle Bedr, affranchi de son père, pour y disposer les esprits en sa faveur.

L'arrivée de Bedr et ses récits des aventures d'Abd el Rahman ne tardèrent pas à y former un parti pour son maître. On était las de cette demi-obéissance où l'Espagne était encore à l'égard d'un pouvoir dont il était devenu inutile, sinon onéreux, de relever. Yousouf avait cessé de fait toute relation avec ce pouvoir depuis la chute de Merwan II; mais il n'avait pas osé s'en déclarer ouvertement indépendant, même lorsque Ahmer se fut levé contre lui au nom des Abbassides, et le nom du nouveau khalife était toujours prononcé dans la khotbah[1] comme celui du souverain légitime des Musulmans d'Occident. Il était réservé à l'ennemi naturel de la famille dont la violente ascension au khalifat avait ensanglanté l'Orient d'effacer même cette dernière trace de dépendance.

Par un singulier et heureux hasard, Bedr, en arrivant, trouva près de quatre-vingts scheiks des tribus syriennes et égyptiennes réunis à Cordoue, en l'absence de Yousouf, pour y aviser au moyen de le déposséder de l'émirat, dont il n'usait plus que dans l'intérêt des Fehrites et des Kaïsites[2]. Sur

[1] Prière publique pour le souverain.

[2] Deux familles modharites : Yousouf était de la première et Samaïl de la seconde.

ce point et sur l'opportunité d'affranchir entièrement la Péninsule de la tutelle des khalifes d'Asie, tous étaient d'accord. La seule difficulté sérieuse était de trouver un chef qui réunît toutes les qualités qu'exigeait la circonstance. Les chefs gagnés par Bedr proposèrent le rejeton des Ommyades, échappé comme par miracle au massacre des siens, et qui, retiré chez les Zénètes de Tahart, était à quelques journées à peine de l'Andalousie. Ce nom d'Ommyade, particulièrement chéri des Syriens, fit cesser toute incertitude, et réunit toutes les voix jusque là partagées.

Restait à amener le jeune Abd el Rahman en Andalousie. Entre ses partisans, Téman ben Alkhamah, Abou Othman, Obaïdallah ben Othman et Abdallah ben Khaled, figuraient au premier rang. Ils équipèrent aussitôt un navire et passèrent en Afrique pour y chercher l'espoir de leur parti. Ils arrivèrent bientôt à Tahart, et, ayant été présentés au jeune proscrit, Téman ben Alkhamah lui offrit non-seulement un refuge dans la Péninsule, mais encore la souveraineté des tribus musulmanes d'Espagne, au nom de leurs principaux chefs. Selon une version accréditée, il lui dit : « Tous les cœurs des bons Musulmans te sont déjà dévoués, et tu pourras, sur leur bonne volonté et leur loyale obéissance, fonder ta grandeur assise sur des bases plus solides que les montagnes. Tu trouveras de la résistance et quelques dangers, mais tu ne seras pas seul. Tu verras à tes côtés les vaillans fils des généraux qui ont conquis l'Occident, et des peuples qui te désirent et t'appellent. Tous nous courrons aux combats et à la mort, s'il le faut, pour te placer et te maintenir au pouvoir que nous t'offrons. »

Abd el Rahman accepta cette offre avec empressement, et ne songea plus qu'à suivre sa destinée. Il fit connaître aux scheiks africains l'affaire pour laquelle étaient venus les cavaliers andalous, et l'importante proposition qu'ils lui faisaient. Tous les chefs présens le félicitèrent et s'offrirent à

l'accompagner et à lui prêter secours. Les scheiks zénètes mirent à sa disposition cinq cents cavaliers, ceux de Meknâsah deux cents, et le scheik de Tahart cinquante cavaliers et cent lances. En peu de jours ses préparatifs furent prêts, et il s'embarqua pour le pays où sa fortune l'appelait.

Nous avons laissé Yousouf occupé à poursuive Ahmer ben Amrou et son fils, soulevés contre lui et maîtres de Saragosse. Le plus grand désordre régnait vers ce temps, ainsi que nous l'avons dit, dans les possessions musulmanes. A la faveur des troubles intérieurs de la Péninsule, la Septimanie, vers le Rhône, s'était détachée de l'Espagne. Le seigneur goth Ansemondus, dont nous avons parlé déjà, venait de livrer les villes qu'il commandait au roi frank Pippin[1]. De tous côtés, on accusait Yousouf d'inhabileté ou de négligence, et chaque jour diminuait le nombre de ses partisans.

C'est sur ces entrefaites qu'un vent favorable poussait vers l'Andalousie le vaisseau qui portait Abd el Rahman et sa fortune. Le parti nombreux qui l'y appelait s'était mis partout en mouvement pour le bien recevoir, et n'attendait que son arrivée pour le proclamer émir suprême des fidèles Andalousiens.

Cependant Yousouf venait de vaincre Ahmer et son fils à Saragosse (755)[2], et il en revenait emmenant enchaînés sur des chameaux Ahmer, Waheb ben Ahmer et leur hadjeb (secrétaire) El Hebâb el Zohri, lorsque la joie de sa victoire fut tout-à-coup troublée par une fâcheuse nouvelle. Un plus redoutable compétiteur que celui qu'il venait d'abattre lui arrivait d'Afrique. Un Ommyade, de la race qui depuis Ali avait été en possession de fournir tous ses khalifes à l'Orient, venait en personne disputer la souveraineté de l'Espagne à un Fehri.

1 Ansemondus Gothus Nemauso civitatem, Magdalonam, Agaten, Biterras, Pippino regi Francorum tradidit. Ex eo die Franci Narbonam infestant. (Ann. d'Anian., ann. DCCLII.)

2 On fixe la prise de Saragosse par Yousouf à la fin de l'année 137 (755.)

Un auteur rapporte d'une manière dramatique l'étonnement et la terreur où l'entreprise imprévue du jeune Abd el Rahman ben Moawiah jeta l'émir Yousouf. Comme il s'en retournait triomphant vers Cordoue, avec les généraux et les troupes d'Andalousie, dit cet auteur, un jour qu'il était à se reposer dans une vallée nommée Guadarramla[1], à cinquante milles de Tolède, son ami le wali Samaïl, arrivant en toute hâte, entra dans sa tente et lui dit: « Tu verras dans cette lettre la nouvelle qui m'amène; elle me vient d'un ami en qui j'ai toute confiance. » Yousouf lut ce qui suit: « Seigneur, ton commandement finit: déjà est en chemin celui qui détruira ton état et ton autorité. » Yousouf et Samaïl s'entretenaient du contenu de cette lettre, quand arriva un nouvel envoyé de Cordoue; tout le monde se mit en mouvement, et se montra curieux des nouvelles qu'il apportait.

L'envoyé entra, et remit à Yousouf une lettre de son fils Abd el Rahman, par l'ordre duquel il venait; cette lettre portait: « qu'un Khoraïschite, des descendans du khalife Hescham ben Abd el Melek, nommé Abd el Rahman ben Moawiah, était en mer pour se rendre en Espagne; que, suivant des avis certains, il devait aborder sur les côtes d'Elbira; qu'il avait été appelé par un parti nombreux qui favorisait les Ommyades, et dans lequel se trouvaient les scheiks les plus puissans des tribus arabes, syriennes et égyptiennes, et qu'il arrivait appuyé de troupes berbères. »

Yousouf demeura interdit à ces nouvelles; mais bientôt, tremblant d'indignation et de colère, il perdit toute mesure et fit mettre en croix Ahmer, son fils et son secrétaire, qu'il fit percer de coups de lance jusqu'à ce qu'ils fussent expirés; cruauté qui, à ce qu'il paraît, le brouilla avec la fortune (observe l'auteur de qui nous empruntons ce récit), laquelle depuis lors l'abandonna et passa du côté de son compétiteur[2].

1 En arabe rivière du sable, rivière sablonneuse.

2 En effet, ses propres partisans, si l'on en croit Ebn Hhayan (in Ahmed) et

Le jour suivant un troisième envoyé de Cordoue lui porta une lettre de sa mère dans laquelle elle lui mandait : « Qu'Abou Othman, l'un de ses plus fidèles serviteurs, l'informait, de Cora-Taourass où il demeurait, qu'un des descendans du khalife Hescham, nommé Abd el Rahman ben Moawiah, passait la mer, et qu'on devait s'attendre à le voir aborder sur les côtes de Damas[1]; que les gens de ces contrées étaient soulevés et en grands mouvemens et que l'on assurait que le successeur et le souverain légitime de tous les états d'Occident était prêt à se montrer. » Ceci acheva de remplir de soucis Yousouf et son ami Samaïl; ils pressèrent leur marche et envoyèrent des ordres pour rassembler leurs troupes en grande diligence afin de s'opposer au débarquement dont ils étaient menacés. Mais il était trop tard.

Le troisième jour de la lune de djoulkhâdah de l'année 138 (8 avril 756), Abd el Rahman ben Moawiah débarqua à Hisn-al-Mounecâb (forteresse des côteaux)[2], ayant avec lui environ mille cavaliers des tribus zénètes. Les principaux scheiks d'Andalousie étaient accourus pour le recevoir, et, dès qu'il sauta à terre, ils lui jurèrent obéissance en lui prenant la main. Les premiers à lui rendre hommage furent les plus illustres des provinces méridionales : Abou Othman et Abou Khaled, tous deux descendans d'anciens affranchis du khalife Othman et chefs des tribus d'Elbira; Yousouf ben Bokht,

Abou Bekr el Kodaï (in Casir., tom. II, pag. 32, 33), indignés de cette cruauté gratuite, profitèrent de l'obscurité d'une nuit pluvieuse pour passer dans les rangs de son adversaire; et le lendemain lui offrit le triste spectacle d'un camp abandonné. Mais cela s'accorde mal avec la vigoureuse résistance que nous lui verrons opposer bientôt à son compétiteur. Comment, avec un camp abandonné, eût-il pu soutenir les attaques de son redoutable ennemi en deux ou trois rencontres capitales ?

1 C'est-à-dire, sur les côtes d'Elbira (royaume de Grenade). Voy. ci-dev., p. 154.

2 Aujourd'hui Almuñecar. — C'est par erreur que Conde a fixé le débarquement d'Abd el Rahman au dixième jour de rabieh seconde 138. (Voy. Faust. Borbon, Cartas, cart. XXVIII.)

Djodran ben Amrou el Modjakhi de Malaga, Abou Obaïdallah el Kellou de Séville, etc.; et le peuple le proclama partout émir avec acclamation.

La nouvelle de son débarquement se répandit rapidement dans toute la partie méridionale de l'Espagne, et en peu de jours les gens les plus distingués de toutes les tribus se réunirent à lui; la jeunesse prit surtout vivement son parti. Abd el Rahman était lui-même dans la fleur de l'âge, plein de grâce, de noblesse et de beauté; il avait le teint blanc et rosé, dit complaisamment un de ses historiens, de grands et beaux yeux bleus fort expressifs (la couleur est ethnographiquement remarquable), le regard doux et majestueux, et une taille bien prise, élevée et svelte. Sa beauté était encore rehaussée par la joie que lui causait cette amicale réception. En peu de jours se joignirent aux chefs qui l'accompagnaient plus de vingt mille hommes des territoires d'Elbira, d'Alméria, de Malaga, de Xérès, d'Arcos et de Sidonia. Tous les chefs du parti yéménien s'empressèrent de le joindre dans sa marche, entre autres Aïs ben Massaoûr à Raya, Atâb ben Alkhamah et Ebn el Sabahh à Sidonia. Sa marche, comme on voit, ne fut pas directe d'Hisn-al-Mounecâb à Cordoue; il prit son chemin de l'est à l'ouest dans toute cette portion de la Péninsule qu'habitaient en grand nombre les tribus d'Égypte et de Syrie, qui lui étaient surtout dévouées. Là, partout les villes s'ouvraient devant lui. Séville, habitée par de nombreux khoraïschites, le reçut avec le même empressement. De Séville il remonta rapidement le Guadalquivir vers Cordoue, toujours également bien accueilli des populations. Mais Cordoue était le point qu'il lui importait le plus et qu'il lui était le plus difficile de s'assurer.

Quelque rapide qu'eût été sa marche d'Al-Mounecâb au Guadalquivir, elle avait laissé à Yousouf le temps de se reconnaître. Il avait chargé l'aîné de ses fils de la défense de la

cité et du territoire de Cordoue, et lui-même, avec Samaïl, s'occupait de rassembler des renforts dans les capitainies de Tolède et de Mérida, pendant que deux autres de ses fils, Mohammed et Khasem, couraient chercher des secours dans les provinces de Valence et de Tadmir où les Fehrites et les Kaïsites étaient en grand nombre.

Cependant Abd el Rahman s'avançait à grandes journées sur Cordoue, où le fils de Yousouf avait su mettre les momens à profit et rassembler des forces considérables. Confiant dans ces forces, et averti que l'Ommyade était déjà à la hauteur de Carmouna, Ebn Yousouf crut pouvoir l'abattre d'un seul coup; il descend la rive gauche du Guadalquivir avec plusieurs corps de cavalerie, et joint Abd el Rahman à Merhdje-Rahita. Celui-ci avait hâte de donner quelque preuve d'habileté et de bravoure qui lui méritât le haut rang auquel il avait été gratuitement porté par ses nouveaux amis. Le combat s'engagea sur-le-champ. Ebn Yousouf s'y comporta vaillamment, mais il ne put tenir contre l'intrépide énergie des cavaliers zénètes, et il fut culbuté et contraint de se réfugier en grande hâte dans Cordoue, dont il venait de compromettre la défense. Abd el Rahman le poursuivit jusque sous les murs de la ville, devant laquelle il fit aussitôt asseoir son camp et dresser ses tentes, avec l'intention de ne lever le siége, dit un de ses historiens, que lorsque la cité se serait rendue. Cependant il faisait répandre et publier partout des proclamations propres à rallier les peuples à sa cause, qu'il avait soin de présenter comme celle de l'islamisme véritable contre le schisme des enfans d'Abbas.

Le bruit de ce premier succès d'Abd el Rahman jeta l'alarme dans l'âme de Yousouf, et il pressa vivement Samaïl, dont la tête et le bras l'avaient tant de fois heureusement secondé dans toutes les situations critiques, de se joindre à lui pour secourir son fils, et chasser de devant Cordoue *El*

Daghel, c'est-à-dire l'*Intrus*, car c'est ainsi qu'ils l'appelaient, eux, dit l'historien arabe[1]. Ayant rassemblé de nombreuses troupes des tribus des Kaïsi et des Fehri, auxquelles vinrent se joindre tous les Modharites de l'est et du centre de l'Espagne, ils se portèrent sur Cordoue dans le dessein de surprendre et d'exterminer l'armée d'*El Daghel* dans la plaine où elle campait entre le Guadalquivir et le Guadajoz. Mais, averti par ses coureurs de la marche de l'ennemi, Abd el Rahman résolut de le prévenir : il prit avec lui une partie de son armée, laissa l'autre devant Cordoue, sous les ordres de Téman ben Alkhamah, et n'hésita pas à se porter avec dix mille hommes contre deux vieux généraux aguerris, dont les forces s'élevaient à plus du double des siennes.

Les deux armées se rencontrèrent près d'un lieu appelé Mousara ou Massara par les historiens arabes. Ne s'étant jointes que vers la fin du jour elles remirent le combat au lendemain. Quelques heures avant l'aube, le camp d'Abd el Rahman était en mouvement. Le jeune Syrien conçut un heureux présage du concours fortuit de diverses circonstances : le jour était celui d'*Arafa* qui lui avait été heureux naguère, et il s'écria avec confiance : « C'est le jour de *id al Adheha*, de la fête des victimes, un jour de *djoumah*, contre El Fehri; grand régal pour nous, amis; j'espère un jour pareil à celui de la bataille de Mehrdje-Rahita[2]. »

Bien que Yousouf et Samaïl commandassent en personne

1 C'est en effet dans cette acception que paraît avoir été employé d'abord ce surnom d'*El Daghel*, qui est resté au premier des Ommyades d'Espagne. Ce mot doit se traduire proprement par *Intrusus*. Les Fehri en voulurent faire une injure pour leur antagoniste. Celui-ci se para de l'épithète, s'en fit honneur, et par là son acception fut changée, et prise dans le sens d'*Ingrediens*, impossible à rendre en français.

2 Mehrdje (prairie). Mehrdje Rahit ou Rahita (la prairie de Rahita) s'étend à l'est de la belle vallée de Goutha, non loin de Damas, et est célèbre pour avoir servi de champ de bataille et de triomphe à un Ommyade (Merwan) en l'an 24 de l'hégire, contre les partisans de son compétiteur Sobeïr.

les deux divisions de l'armée ennemie, la même confiance ne régnait pas, à ce qu'il paraît, dans leur camp, et un historien arabe rapporte d'une façon singulière les fâcheux pressentimens qui agitaient les généraux de Yousouf.

Avant le lever du soleil, dit cet historien, Ola ben Djéhir el Okaîli, l'un des capitaines les plus vaillans de l'armée de Fehri, passa à la seconde division que commandait Samaïl ben Hatim et lui dit :

« O Abou Djaïs, confiance en Dieu; mais, Guallah! ce jour-ci est comme celui de Mehrdje-Rahita, tout s'annonce sous de funestes auspices. Dieu et les destins sont contre nous. Plaise à Dieu que je me trompe! Ne vois-tu pas quels sont les combattans et quels sont les chefs? Ommyah, Fehri, Kaïs et Yémen : notre chef est Fehri et son wazyr Zofahr ben el Hariz, et toi-même, qui es aujourd'hui wazyr, tu es Kaïs; ce jour est celui de djoumah et celui des victimes. Il en était de même à la journée de Mehrdje-Rahita, où furent tués les fils d'El Hariz. Ainsi tout me paraît contre nous. Plaise à Dieu que tels ne soient pas ses éternels décrets! » — Samaïl, le blâmant de parler ainsi, dit : « Allons au combat et soyons vaillans cavaliers. »

Ceci se disait au camp de Yousouf un peu avant l'aube. Dès qu'elle eut blanchi la plaine, la cavalerie d'Abd el Rahman attaqua celle de Yousouf, qui, ébranlée par le choc, se replia confusément sur l'infanterie. Le désordre devint alors général, et, vers la moitié du jour, l'armée entière de Fehri fut mise en déroute et se dispersa dans toutes les directions, laissant le champ de bataille couvert de cadavres, d'armes et de dépouilles. Les deux chefs se séparèrent dans leur fuite, et se sauvèrent par des chemins opposés, Yousouf dans la direction de Mérida, et Samaïl vers le pays de Jaën. Cette bataille, qui assura l'empire au jeune Ommyade, eut lieu près de l'une de ces nombreuses coras (pueblas ou villages)

que les Arabes avaient établies sur le Guadalquivir, à Mousara, le jour de *id el Adheha* ou de la fête des victimes, le 10 de djoulhedjâh de l'année 138 (15 mai 756).

Lorsque la bataille fut décidée, raconte un historien[1], Aboul Sabbah, le chef de ceux de l'Yémen, dit à ses soldats : « Tâchons de gagner deux victoires en un jour; nous » voilà débarrassés de Yousouf et de Samaïl; il ne nous reste » plus qu'à tuer le fils imberbe de Moawiah; alors le pou» voir sera à nous et un des nôtres régnera pour détruire » ces Modharites. » Mais le conseil de l'Yéménite ne fut point écouté : la bravoure d'Abd el Rahman dans la bataille lui avait gagné tous les cœurs : il dissimula son ressentiment; mais, un an après, s'il faut en croire le même historien, comme le roi frank Chlodewig, qui n'oublia pas le vase de Soissons, l'Ommyade se rappela le hardi propos de l'Yéménite, et il le fit mettre à mort, on ne dit pas sous quel prétexte[2].

Vainqueur de Yousouf et de Samaïl Abd el Rahman revint aussitôt devant Cordoue, résolu à l'emporter à tout prix; mais les habitans effrayés capitulèrent, et rendirent la ville sous la seule condition que, pendant qu'il y ferait son entrée par la porte d'Alcantara (la porte du pont, du côté de l'ouest), il serait loisible au fils de Yousouf d'en sortir par celle d'El Scharqyah (du levant).

L'émir vainqueur, qui gagnait ainsi pied à pied son royaume, ne se donna qu'un court repos à Cordoue; il reconnut rapidement la ville, future capitale du khalifat d'Occident qu'il était appelé à fonder, y installa Abou Othman en qualité de gouverneur, et se remit presqu'aussitôt à la poursuite de Yousouf.

Celui-ci ne se tenait pas pour battu. Pendant que son adversaire passait la Sierra Moréna, et courait le chercher à

[1] Ebn Hhayan in-Ahmed, f° 3486, Mss. de Gotha, cité par Lembke.
[2] Ibid., l. c.

Mérida, instruit qu'il n'y avait que peu de monde à Cordoue, Yousouf y revint à marches forcées par un chemin détourné (sans doute par la vallée de Navafria), surprit la ville et en chassa le gouverneur et les scheiks ommyades qui s'y étaient rassemblés. Brûlant de les atteindre et de se venger de ce qu'il appelait leur perfidie, il se mit incontinent à les poursuivre dans la direction des campagnes du pays de Tzogur [1], vers lesquelles ils avaient battu en retraite.

Cependant, honteux de s'être laissé tromper par son vigilant adversaire, Abd el Rahman revient sur ses pas, reprend Cordoue, où il ne trouve presque point d'ennemis, et se met lui-même avec toutes ses forces aux trousses de Yousouf.

Il l'atteignit dans le territoire d'al-Mounécâb, où Samaïl était venu le rejoindre avec tout ce qu'il avait pu réunir de troupes de leur parti. Abd el Rahman engagea sur-le-champ le combat et tailla en pièces l'armée de Yousouf et de Samaïl, qu'il poursuivit jusque dans les montagnes d'Elbira. Yousouf n'eut que le temps d'occuper la vallée du Xénil et les fortifications nouvelles dont on venait d'entourer un amas de maisons de fondation arabe, à quelques portées de trait de l'ancienne Illibéris. On appelait cet amas de maisons Dar Garnathah (l'habitation fortifiée), et c'est de cet amas de maisons que les Arabes firent en quelques siècles cette Grenade, la dernière des villes d'Espagne que les chrétiens découronneront de ses minarets.

Vivement pressé dans ce retranchement, Yousouf sentit qu'il n'y pourrait tenir longtemps, et, par les conseils de Samaïl, consentit à entamer des négociations de paix avec le vainqueur, lesquelles se terminèrent par un traité. Par ce traité, Yousouf abandonnait à son adversaire son titre et son pouvoir, et s'engageait à lui livrer dans un temps convenu toutes les villes qui étaient demeurées sous son obéissance

1 Ainsi dit El Zobri.— Voyez, sur le pays de Tzogur, note 1, p. 67 de ce volume.

(28 de rabieh seconde de l'année 139 — 29 septembre 756).

Deux de ses fils, Abou Zayd et Aboul Aswad, furent livrés à Abd el Rahman pour la garantie du traité, et Yousouf fut installé à Cordoue dans sa nombreuse famille par le nouvel émir lui-même. Quant à Samaïl, aux conseils duquel on devait cette prompte et pacifique solution de la lutte engagée, il reçut en récompense, du nouveau chef, le gouvernement de la frontière orientale des Pyrénées, comprenant toute la vallée de l'Èbre, de Saragosse à Tortose, où il avait commandé déjà avec distinction.

Il était urgent qu'un chef habile maintînt cette frontière, et surtout les possessions musulmanes voisines des Hautes-Pyrénées. Au plus fort de la lutte de Yousouf et d'Abd el Rahman, et peu avant la capitulation d'Elbira, plusieurs milliers de Musulmans avaient été accablés dans les défilés des Pyrénées. Pour contenir les habitans chrétiens de ces montagnes, hardis guérillas du huitième siècle, qui empêchaient les communications de l'intérieur avec Narbonne, le wali de Barcelone, Housséïn ben Adedjam el Okaïli, au moment où il se rendait lui-même vers le pays d'Elbira pour prendre part à la guerre civile, avait envoyé contre eux son wasyr Souléiman ben Schebab; mais Souléiman avait été reçu dans les passages comme, de temps immémorial, les montagnards ont coutume d'y recevoir leurs ennemis, et finalement avait été écrasé et taillé en pièces, le deuxième jour de la seconde lune de rabieh de l'année 139 (2 septembre 756), vingt-trois jours avant la signature de la pacification d'Elbira. Que ceux qui essuyèrent cette défaite fussent du parti vainqueur ou du parti vaincu à l'intérieur, la nouvelle n'en fut pas moins un sujet d'alarme pour tout le monde, et, au dire d'un historien national, la joie que les bons Musulmans éprouvaient du triomphe du petit-fils de leurs anciens khalifes en fut sensiblement altérée.

Ce n'était là pourtant qu'une des mille scènes de la résis-

tance des indigènes. Les montagnards pyrénéens, pas plus que ceux des Asturies, n'avaient accepté le joug. Jusque là, cependant, ils n'avaient pas encore obtenu de succès de cette importance contre les Arabes. De ce moment, les walis de Wesca et de Saragosse cherchèrent à les réduire à l'obéissance par des incursions continuelles dans leurs vallées; mais cette guerre d'obstination, et qui ne pouvait amener de résultats importans, fatiguait les Musulmans obligés de poursuivre dans des montagnes âpres et dangereuses des hommes braves, couverts de peaux d'ours, armés de javelots et de faux, et ne possédant pas autre chose que les armes avec lesquelles ils se défendaient.

Cependant, le bruit de la dernière défaite et de la capitulation de Yousouf déterminait la soumission de tous les scheiks, tant yéméniens que modharites, du midi (*keblah*) et de l'ouest (*al garb*) de l'Espagne. La plupart des villes envoyèrent à l'Ommyade des protestations d'obéissance, et il reçut les scheiks et les wasyrs chargés de les lui remettre de manière à les gagner définitivement à sa cause, confirmant, dit un historien, les alcaïds dans leurs alcaïdies, les walis et les wasyrs dans leurs gouvernemens. Tous sortaient contens de sa présence, et retournaient près des tribus qui les avaient députés remplis de respect et d'attachement pour lui. C'est ainsi qu'il affermit d'abord son autorité. Vainqueur de Yousouf, et généralement reconnu émir, il visita les principales places de l'Andalousie et de l'Estramadure. Au nombre des cités qui s'étaient empressées de lui faire leur soumission était Mérida, et il avait promis à ses principaux habitans d'aller les visiter. Il s'y rendit en grande pompe, entouré de ses nombreux amis, et à la tête de l'admirable corps de cavaliers zénètes avec lequel il était débarqué à al-Mounecâb. Son entrée fut un jour de fête. Il parcourut la ville à cheval, au milieu des acclamations de la foule, admirant les restes grandioses de la vieille cité d'Auguste, et se

montrant également bon et affable aux fidèles et aux Romains que la curiosité avait conduits sur son passage. Il y reçut les envoyés des villes de la Lusitanie, d'Alcantara, de Conimbrica, de Badajoz, etc., qui vinrent lui faire leur soumission.

Il parcourut ensuite le pays, visita les tribus établies dans l'al-Garb, jusqu'à Ulyssipona, et revint vers Cordoue, satisfait de son voyage politique, et désormais certain de s'être attaché les fidèles de toute cette région.

De retour à Cordoue, et dans les premiers loisirs que lui laissaient les Fehri et les Modharites, il eut une grande joie privée : Hawârah, Africaine nommée ainsi du nom de sa tribu, et qu'il aimait de la plus tendre affection, lui donna un fils dont il voulut que le nom fût Hescham, le 4 de la lune de schawal de l'année 139 (1 mars 757)[1], c'est-à-dire l'année même (selon l'hégire) de son avénement au pouvoir.

Cordoue, où venait de lui naître Hescham, le plus aimé de ses fils, devint dès lors le centre de sa puissance. Il s'y attacha, et l'embellit dès ces premiers temps, et malgré l'incertitude et les craintes où il était encore sur son avenir, de divers monumens remarquables : il fit élever la Rusafah, rétablir et réparer l'ancienne chaussée romaine, tracer des jardins, et commencer plusieurs mosquées. Il fit venir exprès de Syrie un jeune palmier, pour lui rappeler son pays. Quoique roi[2],

1 L'Art de Vérifier les Dates dit mal à propos : « La naissance de Hescham, son fils aîné, le rappela à Cordoue. » Abd el Rahman avait eu deux fils déjà, d'une mère dont l'histoire ne parle point, lorsque lui naquit Hescham à Cordoue. Son fils aîné s'appelait Souléiman et était né en Syrie ; son second fils, probablement de la même mère et né aussi avant son arrivée en Espagne, s'appelait Abdallah. Le fils d'Hawârah, Hescham, loin d'être l'aîné, n'était donc que le troisième des enfans mâles d'Abd el Rahman. (Voy. Conde, c. 20.)—Ahmed indique le mois de schawal 137, mais non le jour. Mais Ebn el Abar (in Casiri, tom. II, p. 31) fixe la naissance d'Hescham au quatrième jour de la lune de schawal 137 (1 mars 757).

2 Le mot roi (melek) ne fut en usage parmi les Musulmans que deux siècles plus tard. Plusieurs chroniqueurs arabes, des douzième et treizième siècles (suivis en cela à tort par Conde), appellent Abd el Rhaman le roi ; mais il ne fut

car s'il n'en avait le titre il en avait toutes les prérogatives, il se sentait exilé sur cette terre : l'Occident, où commençait sa grandeur, ne pouvait lui tenir lieu de l'Orient, son berceau, qu'il aima et regretta toujours, et des vers touchans, adressés au jeune palmier de ses jardins, et que nous rappellerons, témoignent de ce filial attachement d'Abd el Rahman pour sa patrie. Ce sentiment dominait tellement chez lui, qu'il voulut s'entourer de Syriens et des derniers restes des Ommyades qui vivaient dans les Irâks, en Égypte et à Barcah, errans et poursuivis comme il l'avait été naguère lui-même. L'un de ses premiers soins avait été d'envoyer un émissaire en Orient, pour y presser tous ceux qui voudraient s'attacher à son parti de passer en Espagne, et il avait chargé de cette pieuse mission Moawiah ben Salehi el Hhadrami, d'Hémèse, l'un de ceux qui avaient suivi sa fortune de proscrit en Afrique. Au commencement de l'année 140, Moawiah ben Salehi arriva, de retour de son voyage de Syrie, ramenant avec lui un grand nombre de partisans et les derniers restes de la famille d'Ommyah, entre autres Habib ben Abd el Melek, Abd el Melek ben Baschr ben Merwan, les dix frères Merwânes, Schimro ben Noméir, Abou Souléiman Fotéis ben Souléiman ben Abd el Melek, qui devinrent les plus zélés serviteurs d'Abd el Rahman en Espagne et y fondèrent de puissantes familles. Abd el Rahman leur donna à tous des charges importantes : à Moawiah ben Salehi la charge de cadi des cadis de toutes les mosquées d'Espagne (kadhy el kodhâh), à Abd el Melek ben Omar ben Merwan le gouvernement de Séville, pour l'avoir plus près de lui; à Souléiman Fotéis celui de Cabra, nommée Waseth par les Arabes en mémoire de la Waseth de l'Irâk d'où étaient les tribus qui l'habitaient. Un passage obscur de l'historien arabe anonyme, que Conde

ni roi, ni khalife; il fut, selon l'usage de sa nation à cette époque, *émir* et non autre chose.

traduit sans s'inquiéter de le faire entendre, semblerait indiquer qu'Aboul Sabbah ne fut point tué par ordre d'Abd el Rahman, pour son hardi conseil après la bataille de Massara. Il vint aussi en compagnie de Moawiah ben Salehi quelques cavaliers d'Hémèse, dit cet auteur, avec des projets de vengeance contre Abd Allah, fils d'Abd el Melek ben Merwan, qui, sur un léger motif, avait tué récemment en Espagne un de leurs parens nommé Aboul Sabbah el Yohssebi. Abd el Rahman, informé de cette inimitié et des causes qui y donnaient lieu, parvint à arranger le différend à la satisfaction des deux familles; mais on ne nous dit ni à quel prix ni de quelle façon [1].

Cependant, et tandis qu'Abd el Rahman employait ainsi les premières années de son gouvernement à relever les affaires des Musulmans d'Espagne, et à consolider son pouvoir, Yousouf, au moyen de ses grandes richesses, s'était secrètement formé un parti. Contenu d'abord par le premier enthousiasme qu'avait excité le jeune Syrien de la famille des anciens pontifes-rois d'Orient, successeurs du Prophète, il avait attendu que cet enthousiasme se fût attiédi. Au commencement de l'année 142, le moment lui sembla venu d'éclater: à l'aide des nombreux parens qu'il avait à Cordoue, il s'empara par surprise de Hisn-al-Modwar (aujourd'hui Almodovar, à l'ouest de Cordoue), et, maître de ce point, il courut les campagnes, cherchant à soulever le pays. Tout attachement n'était pas encore éteint pour le vieil et courageux émir; il persuada plusieurs tribus, qu'il avait fait secrètement préparer à la révolte, et se trouva en peu de temps à la tête de près de vingt mille hommes armés. A en juger par la

1 On chercherait vainement à en savoir davantage là-dessus. Telle est pour nous la clarté habituelle des historiens arabes, et de ceux qui, comme Conde, se sont formés à leur école. Ce n'est qu'à force de les fouiller, de les investir, de les tourner et de les retourner en tous sens, à force de critique et d'esprit d'induction, qu'on y démêle et qu'on en peut faire sortir de véritables lumières historiques.

qualification de Romains, donnée par un historien arabe[1] à une fraction de l'armée de Yousouf, un certain nombre de chrétiens des environs de Tolède, soulevés on ne sait par quel intérêt, s'étaient rangés sous ses drapeaux, et ne formaient pas la portion la moins redoutable de son armée.

Ainsi Yousouf avait violemment rompu le pacte d'Elbira. Il avait repris l'épée, et, à la tête d'une armée, il revendiquait le pouvoir qu'il avait forcément cédé. Maître d'Hisn-al-Modwar, où s'étaient retranchés tous les Fehri de Cordoue, et appuyé des populations des monts de Tolède, il ne reconnaissait d'autre émir que lui-même, et il se disposait à rétablir partout son autorité, comme il venait de le faire à quelques lieues à peine de la capitale.

Le danger était imminent. Mais Cordoue était impossible à emporter, gardée qu'elle était par une nombreuse garnison et par une population toute dévouée au chef ommyade; et Abd el Melek et ses fils, accourant à la tête des troupes d'Arcos, de Sidonia et de Séville, ne tardèrent pas à reprendre al-Modwar et à se rendre maîtres des villes voisines de Cordoue qui s'étaient déclarées pour Yousouf. Ils se mirent ensuite à sa poursuite avec deux divisions de l'armée ommyade, qui se dirigèrent, l'une vers les champs d'Ubéda, et l'autre vers le pays de Tadmir où étaient les principales forces du rebelle. Abd el Melek parvint bientôt à ceindre et à envelopper de sa nombreuse cavalerie, dans les champs de Lorca, celle que commandait Yousouf el Fehri en personne, et le sort des armes se prononça encore cette fois contre celui-ci : son armée fut taillée en pièces. Yousouf fut trouvé sur le champ de bataille, couvert de blessures[2], et il expira peu de temps après avoir été reconnu : sa tête, envoyée à

1 Voyez Murphy, c. 3.

2 Selon une autre version, cette bataille eut lieu entre Mérida et Tolède, et Yousouf fut tué dans sa fuite par quelques officiers de son propre parti, qui envoyèrent sa tête à Cordoue en signe de soumission.

Cordoue, fut accrochée aux murailles de la ville (142-759). Samaïl, soit qu'il eût secrètement secondé la révolte de son vieil ami, soit qu'il éprouvât un réel chagrin de sa perte, se démit, à ces nouvelles, de son commandement de la frontière orientale, et demanda à se retirer dans ses domaines de Seconda, où il ne devait pas jouir d'un bien long repos.

Des trois fils de Yousouf, l'aîné, Aboud Zaïd, fut poursuivi par le wali de Tolède, Téman, et tué dans une escarmouche; sa tête fut envoyée à Cordoue et clouée sur les murailles à côté de celle de son père; l'autre, Aboul Aswad, fait prisonnier par Bedr, à Tolède, le neuvième jour de la lune djoulkhâdah de l'année 142 (2 mars 760), obtint la vie sauve, mais à la condition de demeurer enfermé toute sa vie dans une forte tour, dépendante de l'enceinte de Cordoue. Le troisième et le plus jeune parvint à se sauver sous un déguisement, et trouva un refuge à Djésirah-Alhâdrah, chez Bercerah ben Nooman el Djezani, qui le prit sous sa protection avec une si audacieuse ardeur, dit l'auteur arabe, qu'il leva à grands frais une petite armée avec laquelle il surprit Sidonia et Séville; mais Téman marcha contre Bercerah et le refoula jusque dans ses domaines d'Algésiras, où il s'empara du jeune Khasem[1]. Khasem fut amené, enchaîné, à Cordoue, et Abd el Rahman lui fit grâce de la vie aux mêmes conditions qu'à son frère: il l'envoya à Tolède, sous la conduite de son wasyr Bedr, pour y être enfermé dans la tour du Tage. En récompense du rapide et heureux succès de son expédition contre Khasem, Téman ben Ahmed ben Alkhamah el Takefi fut fait hadjeb ou grand-maître du palais d'Abd el Rhaman; il fut ainsi le premier de ces ministres des Ommyades parmi lesquels figurera le grand El Mansour.

Près de quatre années furent ainsi nécessaires à Abd el

[1] Téman, selon le même rapport, avait ordre de recevoir à composition tous ceux qui mettraient bas les armes, et de ne point tuer ceux qui se rendraient.

Rahman pour vaincre et abaisser les Fehri. Pour achever l'abaissement de ce parti, Bedr fut chargé du même coup d'arrêter l'ami, le compagnon de Yousouf pendant tant d'années. Samaïl, dans sa retraite, n'avait pas suffisamment tenu sa langue captive; il avait hardiment jugé et blâmé avec amertume quelques-uns des actes du jeune intrus ommyade. Ses vieilles habitudes d'indépendance et de commandement n'avaient pu s'effacer tout d'un coup, et il fut sacrifié aux défiances et aux craintives appréhensions du pouvoir nouveau. Brusquement arraché de sa retraite de Seconda, Samaïl fut amené à Tolède par Bedr, sur l'ordre du maître, jeté dans une prison et mis à mort par la corde ou par le couteau, on ne sait lequel.

Mais, tandis qu'Abd el Rahman sévissait ainsi en Espagne contre le vivace parti des Fehri, un nouveau revers frappait les armes musulmanes de ce côté-ci des Pyrénées. Il importe de se rappeler ici ce que nous avons dit ailleurs de la situation de la Septimanie. Nous avons vu, aussitôt après que le Goth Ansemond eut livré les principales villes de l'est de la Septimanie à Pippin, toute la partie orientale de cette province tomber au pouvoir des Franks jusqu'au-delà de l'Orbe, et ceux-ci s'établir en quelque sorte aux portes de Narbonne, après avoir vainement essayé de l'emporter. De ce moment, en effet, des troupes frankes s'étaient cantonnées dans les petits villages ouverts les plus voisins de la cité; et, de là, ces troupes avaient fréquemment, ou tout au moins annuellement, renouvelé leurs attaques contre elle, sans plus de succès. Fatigué de cette résistance obstinée, le chef des Franks, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, avait, dans ces dernières années, bloqué étroitement la ville du côté des Pyrénées, d'où, au reste, la garnison arabe ne recevait plus aucun secours. Les choses en étaient venues ainsi jusqu'en l'année 759.

Enfin, en cette année 759, la population de Narbonne, depuis trois ans harcelée et souffrante, ne se sentit pas moins

lasse de la lutte que ne devaient l'être les assiégeans eux-mêmes. Le fond de cette population était romain ; mais les anciens maîtres du pays, les Goths, y étaient en grand nombre, et c'étaient, à beaucoup près, ses plus riches habitans. L'aversion de la domination franke était égale chez les hommes des deux races, et les uns et les autres lui avaient jusque là préféré celle des Arabes; mais, privés de toute relation suivie avec le gouvernement de Cordoue, à la suite peut-être de quelque différend avec la garnison musulmane qui était laissée toute à leur charge, ils se déterminèrent tout-à-coup à traiter avec l'ennemi, et consentirent à se rendre, à la condition qu'on les laisserait vivre sous leurs propres lois[1]. Restait à livrer la place. Quand il en fut question, les Arabes résistèrent, on en vint aux mains, et les chrétiens, ayant eu le dessus, égorgèrent la garnison musulmane et ouvrirent leurs portes aux soldats de Pippin[2], vers le milieu de l'année 759. C'est ainsi que les Musulmans perdirent Narbonne après quarante et un ans environ de domination, et un peu plus de six ans de siége, pour en avoir confié la garde aux chrétiens, dit avec amertume le seul historien arabe qui parle de cette affaire[3], sans ajouter un mot de plus, comme s'il avait répugnance à raconter les détails de cette trahison.

La trève momentanée qui fut la suite de la défaite de Yousouf et de ses fils, si courte qu'elle dut être, venait donc on ne peut plus à propos dans ce moment où la domination musulmane, bien qu'entière encore en deçà du Duero jusqu'aux Pyrénées, était affaiblie ou en péril au delà de la première de ces limites et entièrement détruite au delà de la seconde. Tout cependant n'était pas désespéré. Ces luttes intérieures incessantes des diverses races musulmanes révélaient un vice se-

1 Permitterent eos legem suam habere. (Chr. d'Anian., ann. DCCLVIIII.)

2 Quo facto, ipsi Gothi Saracenos qui in præsidio illius erant occidunt, ipsamque civitatem partibus Frankorum tradunt. (Ibid., sub ipso anno.)

3 Conde, c. 11.

cret dans l'organisation politique et sociale des conquérans, mais aussi une vitalité et des passions extraordinaires. Leur bravoure, la facilité avec laquelle ils recouraient aux armes pour vider leurs moindres différends[1], et au milieu de tout cela, et de ces meurtres qui effraient, l'esprit éminent de justice et de mansuétude qui distinguait la plupart des princes de la loi, avaient maintenu parmi les populations chrétiennes des grandes villes le respect des conquérans. Aucun historien des premières périodes de la conquête ne parle d'une révolte de chrétiens pour leur propre compte : au contraire, ils paraissent s'être mêlés dès lors aux querelles des différens partis, et n'avoir jamais été traités dans la défaite autrement que les vrais croyans eux-mêmes. Dans certains cantons où les grandes villes étaient rares, et notamment dans les hautes plaines du Guadalaxara et de Médina del Campo, à la droite et à la gauche du Guadarrama, les campagnes étaient principalement peuplées de chrétiens soumis, et ne nourrissant point encore, si l'on peut ainsi dire, d'arrière-pensées contre la domination musulmane. L'un des premiers soins d'Abd-el Rahman fut de rattacher plus fortement ces chrétiens au gouvernement central et à sa cause; et il leur accorda une charte de protection et de sûreté, comme l'appelle un historien espagnol, vers le temps où, par sa victoire sur Yousouf, le pouvoir était tout entier passé dans ses mains. Cet acte, octroyé aux patriarches, aux moines, aux grands et aux autres chrétiens d'Espagne, et à ceux qui viendront après, fixe le tribut au prix duquel le nouvel émir leur assure paix et sûreté, à dix mille onces d'or, dix mille livres d'argent, dix mille têtes de bons chevaux, à pareil nombre de mulets, enfin à mille cuirasses, plus mille épées et mille lances, payés tous

1 « L'épée et la lance sont plus décisives que les raisons » est un proverbe qui a eu cours en Espagne durant toute la domination des Musulmans, et qui les peint d'un trait.

les cinq ans ou en cinq années[1]. Il faut le dire cependant, ce n'est pas sans quelque surprise qu'on voit figurer dans le texte de ce traité, que donne l'auteur arabe en s'en référant à un passage perdu d'El Razi, certains termes (le mot cuirasse, par exemple, pour ne parler que de ce que nous venons d'en reproduire) qui semblent en infirmer l'authenticité ou indiquer tout au moins quelque altération postérieure.

Vers ce temps mourut à Séville un illustre Syrien, Hayouth ben Molemis el Hhadrami d'Hémèse. Ce fait en soi n'a rien de bien important, mais en le mentionnant les historiens arabes nous apprennent qu'El Daghel honora sa mémoire en termes pleins de délicatesse, dont le sens était que, depuis qu'Hayouth ben Molemis manquait au monde, la bonté, la grâce, l'hospitalité et la valeur en étaient disparues avec lui. C'était assurément un peuple de quelque politesse que celui où ces délicates et subtiles pensées étaient vivement goûtées[2]. Abd el Rahman avait coutume de rendre ainsi publiquement hommage à ceux dont il estimait le courage ou les talens, et il célébrait parfois, même en vers, les hautes qualités de ses amis. Il gardait surtout la mémoire des bons services, et se plaisait à en témoigner sa reconnaissance par des remerciemens ou des honneurs publics. C'est ainsi que, lorsqu'en 778 mourut le wali de Tolède, Habib ben Abd el Melek el Merwani, l'un des Merwânes qui avait le plus fait pour l'honneur de l'islamisme en Espagne, il voulut accompagner son cercueil avec ses six enfans; et comme son fils Hescham, assis et fort affligé, ne se levait pas pour le suivre, il lui dit : « Il

1 Conde, c. 11.

2 En l'année 142, Hayouth avait cédé à Abd el Rahman sa maison meublée et fournie de tout ce qui convient aux commodités de la vie, et Abd el Rahman l'avait acceptée *afin de ne point offenser son ami par un refus,* ajoute le même texte : autre expression qui témoigne à quel point les sentimens généreux étaient développés chez les Arabes.

n'est pas bien, Aboul Walid, de se laisser ainsi abattre par le chagrin ; lève-toi et accompagne le convoi funèbre du meilleur de ta race. »

Mais si les Arabes musulmans montraient déjà vers ce temps de fortes dispositions pour la culture des lettres et des arts, et pour les mœurs qui distinguent les peuples civilisés, une cause permanente de division subsistait parmi eux : l'organisation du peuple par tribus. De là les luttes perpétuelles dont nous avons raconté la pénible histoire ; de là, celles qui nous restent à raconter.

Le soulèvement des Fehri ne sera pas en effet la dernière crise du règne d'Abd el Rahman. Si, comme le premier des Abbassides, il n'ordonna point froidement le meurtre de toute une tribu ennemie et ne mérita point le triste surnom d'El Saffah, la loi du sang et du sacrifice n'en marqua pas moins son élévation et l'établissement de l'unité politique à Cordoue.

Deux ans après la dernière révolte des Fehri, Abd el Rahman se disposait à visiter l'Espagne orientale, quand il apprit qu'il s'était soulevé contre son wasyr à Tolède une tribu, puissante dans ce pays, de gens d'Hémèse, commandée par Hescham ben Odrâh el Fehri, parent de Yousouf. Les insurgés avaient pris l'alcaçar, chassé le wasyr et délivré Khasem ben Yousouf. Telle était encore l'influence des parens de l'émir déchu, qu'ils réunirent tout d'abord sous leurs drapeaux une armée de dix mille hommes. Abd el Rahman marcha contre eux en personne, et les contraignit de se renfermer dans Tolède, où il les bloqua étroitement. Le siége, cependant, tirait en longeur, et celles des tribus de Tolède qui n'étaient pas Fehrites commençaient à murmurer contre Hescham ben Odrâh. L'émir, qu'un plus grave danger menaçait sur un autre point, offrit à Hescham de le recevoir à composition, à condition qu'il livrerait sans délai la ville, donnerait son fils pour otage, et que Khasem rentrerait dans

sa prison. Hescham se soumit, non sans répugnance, et rendit les clefs de la cité au vainqueur (mars ou avril 763—fin de l'année 145 de l'hégire).

L'hadjeb Téman ben Alkhamah avait pressé, non sans cause, la conclusion de cet accommodement. Il était informé qu'un ennemi plus dangereux que tous ceux qu'il avait eus à combattre jusqu'ici marchait contre son maître, et qu'il n'aurait pas trop de toutes ses forces pour résister à cette décisive épreuve. En effet, de la cité nouvelle où il avait transporté le siége du khalifat d'Orient[1], le successeur d'El Saffah, El Mansour avait vu d'un œil jaloux la belle Espagne aux mains de l'odieux Ommyade, et il venait de donner ordre à son wali de Kaïrouan de revendiquer, les armes à la main, cet apanage naturel du khalifat légitime. C'était plus qu'une guerre politique, c'était une guerre religieuse qu'il suscitait à l'émir indépendant de l'Andalousie. De la maison de l'islamisme, ainsi appelait-on Bagdad, il déclarait schismatique et impie l'émir usurpateur, et promettait à quiconque le tuerait les plus grandes récompenses en cette vie et dans l'autre.

Le wali de Kaïrouan El Ela' ben Mouguéit effectua sa descente sur les côtes d'Andalousie avec une forte armée de gens de pied et de cheval, le même mois où la faction de Tolède venait d'être vaincue (avril 763). Dès que, dans cette ville, on eut appris le débarquement du wali de Kaïrouan avec une armée dont on s'exagérait le nombre et la force, Hescham se repentit d'avoir capitulé : il rappela ses partisans aux armes : ils attaquèrent de nouveau l'alcaçar, massacrèrent tous ceux qui le défendaient, entre autres le wasyr Saïd ben El Messib, s'emparèrent des portes et des fortifications de la cité et proclamèrent El Mansour khalife suprême d'Orient et d'Occident. Jusque-là ce puissant appui avait manqué aux ennemis intérieurs d'Abd el Rahman. Bedr eut beau accourir vers

[1] Bagdad fut fondée par El Mansour.

Tolède à la tête des troupes de Calat Rabah, de Talavera, d'Uclès et de Webfe, la ville tint bon, et il arriva trop tard pour empêcher le départ d'Hescham ben Odrâh pour le camp du lieutenant du khalife[1].

Celui-ci cependant s'avançait à la tête de son armée, exhortant les peuples à prendre les armes contre El Daghel, l'aventurier, l'étranger, reste misérable d'une famille proscrite et excommuniée dans toutes les *minbares* (chaires) des mosquées d'Orient. Pour mieux frapper les esprits, il faisait porter devant lui un immense étendard noir qu'il prétendait avoir reçu du khalife lui-même. Les proclamations d'El Ela' troublèrent de nombreuses consciences et son armée se grossit d'autant. Outre les joies du paradis, il offrait des récompenses dès ce monde aux bons Musulmans qui le suivraient, et n'épargnait pas les promesses à la multitude. En peu de temps il réunit sous ses bannières une partie des populations voisines et il marcha ainsi vers Cordoue suivi d'une foule plutôt que d'une armée considérable, mais avec des forces encore assez redoutables pour l'émir.

Abd el Rahman s'avança contre lui et le rencontra sur le territoire de Badajoz; ils combattirent plusieurs jours avec des succès balancés. Enfin on en vint à une bataille générale; mais les troupes abbassides ne purent soutenir les attaques impétueuses de la cavalerie d'Abd el Rahman[2] : l'étendard du khalife tomba entre les mains du vainqueur; sept mille morts

1 Hescham ben Odrâh offrit au lieutenant du khalife, au nom de sa tribu, la véritable capitale de l'Espagne, la *royale cité* de Tolède, où déjà il l'avait fait reconnaître.

2 Un auteur arabe décrit ainsi cette affaire : Dès l'aube les deux armées se trouvèrent en présence ; la bataille commença du côté des Africains, et fut très sanglante jusqu'au milieu du jour; vers le soir, les Andalous chargèrent avec tant de vigueur et d'acharnement qu'ils les mirent en désordre; les gens de pied, et ramassés au hasard, qui se trouvaient dans l'armée de ceux d'Afrique, s'enfuirent au camp et se mirent à le piller, et les Africains, qui le gardaient, à combattre contre eux; en sorte que dans cette double mêlée ils demeurèrent vaincus.

du côté des étrangers couvrirent le champ de bataille, et El Ela' lui-même périt en combattant. Le reste des siens s'enfuit de divers côtés, la plupart vers la mer pour regagner l'Afrique, et Abd el Rahman échappa d'un seul coup au plus grand danger qu'il eût encore couru. El Ela' vainqueur, c'en était fait effectivement de sa puissance, et l'Espagne redevenait une province dépendante et désormais tributaire des khalifes de Bagdad[1].

Abd el Rahman fit couper la tête, les pieds et les mains au général abbasside, et les envoya clouer par un émissaire secret sur un poteau de la place publique de Kaïrouan avec cette inscription : *C'est ainsi qu'Abd el Rahman ben Moawiah ben Ommeyah châtie les téméraires tels qu'El Ela' ben Mouguëit, wali de Kaïrouan.* — D'autres disent qu'il fit porter la tête de Mouguëit au Caire ou à la Mekke jusque sous les yeux du khalife, lequel s'écria à cette vue : « C'est le diable en personne. Rendons grâces à Dieu d'avoir mis la mer entre lui et nous[2]. »

Tout, cependant, n'était pas fini pour Abd el Rahman par la défaite d'El Ela'. Hescham ben Odrah el Fehri soutint quelque temps encore les débris du double parti des Fehrites et des Abbassides. Il ne put regagner Tolède que Bedr assiégeait, mais il parvint à s'emparer de Sidonia. Telles étaient la haine et l'audace de ce vieux scheik que, peu après le départ de l'émir, il réussit, avec une poignée d'hommes, à surprendre Séville. Les troupes ommyades, rappelées par ces nouvelles, revinrent d'abord sur ce point. Hescham n'essaya point de s'y défendre, et après avoir pillé l'arsenal et le château, courut s'enfermer à Sidonia, où s'étaient rassemblés

1 On trouve le récit de la bataille de Badajoz, sous l'année 146 de l'hégire, mais sans l'indication du mois et du jour où elle eut lieu, dans Ebn Hhayan (in Ahmed), dans Ebn Khaldoun (ibid.), et enfin dans El Nowaïri, mss. de la Bibl. Roy., num. 702.

2 Murphy, c. 5.

tous les ennemis de l'Ommyade. Mais Abd el Mélek ben Omar les y assiégea et les y serra de si près qu'il ne leur resta bientôt plus d'autre alternative que de capituler ou de s'ouvrir un passage à travers le camp ennemi. Ils s'arrêtèrent à ce dernier parti, et, dans une nuit très-noire, ils sortirent par deux portes différentes : un assez grand nombre atteignit heureusement les montagnes de Ronda. Mais Hescham ben Odrah ne put s'échapper ; il était vieux déjà, et, son cheval s'étant abattu sous lui, il tomba au pouvoir du terrible Abd el Mélek ben Omar, qui, de peur qu'Abd el Rahman ne lui fît grace, disent naïvement les historiens musulmans, le fit mettre à mort sur-le-champ (765). Les chefs de ceux qui avaient trouvé un refuge dans les montagnes de Ronda gagnèrent de là les côtes, et passèrent en Afrique pour s'y mettre sous la protection des walis d'El Mansour.

Au milieu de ces mouvemens continuels, et tout en maintenant l'honneur de sa cause dans les fréquentes prises d'armes auxquelles l'obligeaient ses ennemis, El Daghel trouva le temps d'accroître et d'embellir les villes de la Péninsule, d'encourager l'agriculture et les arts. La vieille cité phénicienne *Kartuba*[1], devenue le siége d'un pouvoir rival de celui des khalifes d'Orient, prit sous lui l'aspect d'une splendide capitale. D'élégantes mosquées, de nombreuses maisons carrées, de cette architecture particulière aux Arabes et dont ils sont les inventeurs, tout en étendant son enceinte, donnaient à l'antique cité une physionomie nouvelle. Des autres parties de l'Espagne, et même de l'Orient, d'Égypte, de Syrie, des deux Irâks, accouraient dès ce temps à Cordoue les docteurs, les lettrés et les poètes. Du désastre de sa famille en Syrie Abd el Rahman avait sauvé un exemplaire du Koran, écrit tout entier de la main d'Othman, compagnon et troi-

[1] Les altérations de ce nom ont été presque insensibles : les Grecs en ont fait Κορδύβη ; les Romains *Corduba* ; les Goths tantôt *Corduba*, tantôt *Cordova*, et quelquefois *Cordoba* ; les Arabes, *Conthobah*, et, enfin, les Espagnols, *Cordova*.

sième successeur du prophète, et il en avait fait don à la mosquée djéma de cette même Cordoue destinée à devenir la ville sainte des Musulmans d'Occident[1]. Tel était le vif souvenir qu'il avait gardé de sa patrie, qu'il fit disposer toutes choses, à Cordoue, autant qu'il put, à l'image des grandes villes musulmanes de l'Orient, à l'image surtout de Damas, sa ville natale. Ce fut aussi vers ce temps qu'il y fit établir sa Zekath (hôtel des Monnaies); il ne fit aucun changement à leur forme ni à leur titre, les faisant frapper en tout semblables à celles que faisaient battre en Syrie les khalifes ses aïeux, sans autre différence dans l'inscription que l'indication du lieu et de l'année. D'un côté on lisait : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, unique et sans compagnon. » La légende était : « Au nom de Dieu, ce dinar ou ce dirhem a été frappé en Andalos, en telle année. » De l'autre côté on lisait : « Dieu est unique, Dieu est éternel; il n'est ni fils, ni père, et n'a point de semblable. » La légende était : « Mohammed, envoyé d'Allah, qui l'a envoyé avec la direction et la loi véritables, afin de les faire triompher sur toute loi, en dépit des infidèles. » Abd el Rahman réunissait ainsi en sa personne, sauf le titre de khalife, qu'il ne prit point, toutes les prérogatives du khalifat, les mêmes qu'avaient exercées les khalifes de Damas, ses aïeux, et qu'exerçaient les khalifes actuels de Badgad, ses antagonistes; et, à vrai dire, c'est une erreur historique qui se conçoit qu'on ait fait dater de lui l'érection du khalifat d'Occident, rival de celui des Abbassides : c'était bien la chose en effet, si ce n'était le nom. Il fonda à Cordoue et transmit à ses petits-fils une puissance égale de tout point à celle de leurs plus illustres

1 Ce Koran tomba plus tard au pouvoir des Almohades, quand ils firent la conquête de l'Espagne. Ils le firent couvrir de lames d'or enrichies de diamans; et quand ils allaient à la guerre, un chameau superbement enharnaché portait devant eux le saint livre, renfermé dans une cassette revêtue de drap d'or (Card., t. III, p. 6). De vicissitudes en vicissitudes, ce précieux Koran est passé dans les mains des Turks, et fait aujourd'hui partie des trésors des sultans.

contemporains de Bagdad, les khalifes El Mamoûn et Haaroûn el Raschid [1]; mais cette puissance, il ne devait lui être donné de la fonder et de la soutenir qu'au prix de fatigues et de combats continuels.

Quelques mois à peine après la défaite d'El Ela' et la dispersion des chefs africains du parti des Abbassides, un jeune homme de grande valeur, Abd el Gafir el Meknêsi, wali de Meknêsah, et qui se vantait de descendre d'Ali et de Fathimah, fille unique du Prophète, vint reprendre en Andalousie la lutte contre l'Ommyade.

C'était au fond et surtout une querelle religieuse, et dont les causes ne remontaient pas moins haut qu'aux premières divisions des Musulmans au sujet du khalifat. Avec Abd el Gafir passèrent en Espagne tous les schiites d'Afrique et plusieurs corps de cavaliers berbers; car si Abd el Rahman avait pour lui celles des tribus berbères qui habitaient l'occident du milieu (el Maghreb el Aoussath), le parti des khalifes descendans d'Abbas comptait de nombreux adhérens dans celles qui, comme la tribu de Meknêsah, occupaient le dernier occident (el Maghreb el Aksah). Abd el Gafir vint en Espagne précédé d'une grande renommée de vertu et de magnificence, prêt à récompenser généreusement, au dire de ses partisans, les bons et loyaux Musulmans qui prendraient les armes contre El Daghel, l'injuste usurpateur de l'émirat d'Espagne. En vain Abd el Rahman fit armer ses navires de guerre pour défendre à tout vaisseau venant d'Afrique l'abord du littoral méridional de la Péninsule; en vain il mit à prix la tête des chefs abbassides; Abd el Gafir el Meknêsi entra en Espagne

[1] A proprement parler, le pouvoir souverain n'était chez les Musulmans ni héréditaire ni électif; il s'acquérait par le triomphe des armes et la possession effective de la souveraineté. Mais souvent la transmission s'en faisait dans une même famille par une sorte de consentement public. Il n'y avait ni droit écrit, ni principes absolus à cet égard, mais convention tacite, jusqu'à ce qu'un autre chef de famille plus heureux, par l'épée ou à quelque autre titre, vînt changer le cours des choses et rompre la transmission consentie : de là les dynasties.

et s'établit avec ses compagnies d'aventuriers et de bandits, pour parler un moment le langage des historiens ommyades, dans les montagnes d'Antéquéra et de Ronda (149 de l'hégire—766). Sakfân, Hafila, Abdallah ben Harâsah el Asedi, qui avaient pris part au dernier mouvement réprimé par la prise de Sidonia, reparurent à la tête de leurs partisans, et firent cause commune avec le nouvel émir.

A vrai dire, et malgré tout ce qu'on avait préalablement publié de sa puissance, Abd el Gafir le Meknêsien n'était guère qu'un audacieux et valeureux chef de partisans, venu en Espagne pour tenter la fortune avec une poignée d'amis. Que la foi lui manquât, qu'il ne fût pas sincèrement ennemi de la famille qui, selon les schiites, avait usurpé le khalifat d'Ali, et ne la détestât pas cordialement jusque dans son dernier rejeton vivant, c'est ce qu'il serait injuste de croire; mais à ce haut intérêt religieux, à cette lutte entreprise pour la sainteté d'un principe, pour ce qu'il croyait sans doute le seul islamisme orthodoxe, se rattachait probablement, pour Abd el Gafir, quelque plan de gouvernement et d'élévation personnelle, auquel il n'a manqué peut-être que le succès pour être applaudi. Quoi qu'il en fût, du reste, des vues du jeune chef berber du sang d'Ali, fort propre assurément à être le fondateur d'une dynastie, la faiblesse de ses moyens paraît avoir répondu mal d'abord à la grandeur de ses projets. Aussi borna-t-il ses premiers exploits au pillage des villages voisins de sa retraite, et à se maintenir dans cette retraite, d'où il aurait fallu une armée pour le débusquer militairement; car telle est la conformation de ce singulier pays, que l'on s'étonne de le voir à toutes les époques le théâtre de guerres interminables. Comme pendant plusieurs mois il ne fit guère que guerroyer ainsi aux environs des montagnes de Ronda, en quelque façon sans oser les perdre de vue, nous l'y laisserons un moment pour dire un mot du siége de Tolède, entrepris il y a trois ans déjà.

Ce siége, en effet, commencé, comme nous l'avons vu, en 763, durait encore à l'époque où nous sommes, en 766. Les partisans d'Hescham ben Odrâh, ou plutôt les ennemis d'Abd el Rahman, car Hescham ben Odrâh était mort, avaient, malgré tout, défendu l'accès de la grande cité royale des Goths aux troupes ommyades, et le siége s'était converti en blocus : plus exactement, les assiégeans, selon un usage alors assez commun, avaient élevé une sorte de ville provisoire en face de la ville assiégée, et de cette position s'étaient contentés d'inquiéter quelquefois les gardiens des portes et de piller les convois de vivres, qui, du reste, parvenaient d'ordinaire sans trop d'encombre dans la cité bloquée.

La cité était, d'ailleurs, des plus fortes et très peuplée. Mais ce qui distinguait particulièrement Tolède en ce temps, c'était la co-existence dans ses murs d'une nombreuse population de Musulmans et de Mosarabes[1], vivant sans collision religieuse, et faisant souvent cause commune politiquement.

Ainsi faisaient-ils en cette circonstance. Chrétiens et Musulmans refusaient de se soumettre à l'émir de Cordoue. Les troupes assiégeantes elles-mêmes manquaient de zèle. Le siége se faisait mollement et avec négligence. Une sorte de trêve tacite s'était établie comme d'elle-même entre ceux de la cité et ceux du camp. On ne donnait point d'assauts et l'on ne gardait point les issues du côté des assiégeans. On communiquait même de la ville au camp et du camp à la ville. On

1 Mosarabes, *faits, devenus Arabes.* — Cette dénomination n'impliquait point d'ailleurs l'abjuration du christianisme ni aucune sorte d'apostasie. Les premiers traités qui assuraient aux chrétiens le libre exercice de leur culte dans celles de leurs églises dont ils avaient stipulé la conservation, étaient encore en pleine vigueur partout dans les villes soumises aux Musulmans. Tolède avait même alors son évêque, prélat distingué et de grand savoir, dont nous aurons plus tard occasion de parler à propos de la fameuse hérésie de Félix d'Urgel. Plusieurs villes, entre autres Mérida, Ségovie, Siguenza, etc., conservèrent aussi, sous les Arabes, la série non interrompue de leurs évêques. Voyez Florez, España Sagr., t. VIII, p. 81, p. 225, p. 127 ; t. XIII, p. 247 et seq. etc., etc.

n'empêchait point l'entrée des provisions sur des bateaux par le fleuve, et les gens des villages environnans cultivaient leurs champs et conduisaient leurs récoltes à la ville sans beaucoup de difficultés[1].

Les choses en étaient là lorsque Téman ben Alkhamah fut chargé de réduire Tolède et en vint presser le siége. Grâce à sa présence, tout changea bientôt d'aspect. On donna des assauts, on tenta l'escalade dans les parties les plus basses des murailles; si bien que les assiégés s'effrayèrent de son activité et résolurent de se rendre. Ils firent sauver à la nage Khasem ben Yousouf par le faubourg de la partie élevée du fleuve, ouvrirent leurs portes, et se mirent à la discrétion du général d'Abd el Rahman (dans le courant de l'année 149 de l'hégire — 766).

Cette fuite de Khasem ben Yousouf est importante à noter. Les auteurs arabes ne nous disent pas ce que devint et où se rendit Kasem; mais les chroniques frankes désignent sous l'année 777 un fils de Yousouf parmi les Musulmans qui, en cette année, vinrent solliciter Charlemagne de les appuyer de ses armes en Espagne; ce fils de Yousouf, qu'elles ne nomment pas, ne pouvait être autre, à ce qu'il semble, que ce même Khasem que nous venons de voir s'échapper de Tolède avant que les troupes ommyades en eussent repris possession[2].

Les Arabes placent en cette année 766 une double incursion des Musulmans dans les montagnes de la Galice et dans celles des Vascons. D'après leur récit, ces deux incursions furent victorieuses[3]. Abd el Rahman, disent-ils, envoya en

1 Conde, c. 17.

2 M. Fauriel (Hist. de la Gaule mérid., t. III, p. 332) pense à tort que ce fut l'aîné des fils d'Yousouf, Mohammed Aboul Aswad ben Youseuf, qui parut à Paderborn en 777. Aboul Aswad, détenu dans une forteresse à Cordoue, ne parvint à s'en échapper qu'en 781.

3 A cette date, les chroniques chrétiennes ne rapportent aucun événement de guerre. Toutefois, une inscription de l'église d'Oviédo, rebâtie sous Alfonse-le-

cette année les généraux de frontière Nadhr et Zéid ben el Oudâh el Eschâï vers les frontières de Galice, qui sont au septentrion de l'Espagne et vers les monts Al-Baskenses. Ils visitèrent la terre de Galice et poursuivirent quelques rassemblemens de chrétiens rebelles, qui, se confiant en l'aspérité de leur pays, refusaient l'obéissance aux Musulmans. Ces infidèles étaient, pour la plupart, des fugitifs des provinces d'Espagne. L'historien ne précise pas autrement cette expédition, mais quelques mots de la suite de son récit ne laissent aucun doute sur le caractère de ces algarades de reconnaissance. Les deux généraux, poursuit-il, revinrent à Cordoue avec beaucoup de richesses, de troupeaux et de captifs. Ils rapportaient de ces peuples de Galice, ajoute le même texte, qu'ils étaient chrétiens et des plus braves d'Afrank, mais qu'ils vivaient comme des bêtes sauvages, ne lavant jamais leur corps non plus que leurs vêtemens, n'en changeant et ne cessant de les porter que lorsqu'ils tombaient déchirés en lambeaux, et entrant les uns chez les autres sans en demander la permission[1]. C'est la première fois depuis l'arrivée en Espagne d'Abd el Rahman qu'il est fait mention dans les auteurs arabes d'une guerre des Musulmans contre les chrétiens du nord de la Péninsule. Le résultat de cette guerre dut être, selon toute apparence, de remettre sous l'autorité de l'émir de Cordoue quelques-unes des villes prises ou dépeuplées, entre 743 et 756, par Alfonse-le-Catholique.

Chaste, nous apprend que cette église, fondée par Froïla, avait été détruite par les infidèles (*gentilibus*). En admettant le fait de cette destruction, on ne saurait le placer chronologiquement plus convenablement qu'ici. La fondation toute récente (en 766) de l'église d'Oviédo, et le bruit d'un rassemblement de chrétiens sur ce point, peut-être plus particulièrement de chrétiens réfugiés, pouvaient avoir attiré l'attention des Arabes de ce côté, et il n'y a rien de trop invraisemblable à supposer qu'ils aient pu pénétrer alors jusqu'à la bourgade à peine formée d'Ovetum, et détruire l'église autour de laquelle s'étaient élevées les premières maisons de la future capitale des Asturies. Voir au chapitre suivant l'histoire particulière de la fondation d'Oviédo, sous Froïla.

1 Conde, c. 18.

Ces succès, au reste, contre les chrétiens d'Afrank (car les Arabes donnaient ce nom aux indigènes des Asturies, de la Galice et de la Vasconie, aussi bien qu'aux populations gallo-romaines, et qu'aux véritables Franks de ce côté-ci des Pyrénées), ne reculèrent pas vraisemblablement de beaucoup les limites de la domination musulmane vers le nord, mais ils imposèrent aux chrétiens des Asturies, prêts à reprendre l'offensive contre les Arabes, sous la conduite de Froïla, et ils expliquent la paix de plus de vingt ans qui s'en suivit.

Au midi cependant, El Meknêsi s'agitait. Nous l'avons laissé retranché dans la Sierrania de Ronda. Depuis qu'il y avait relevé le drapeau noir des Abbassides ou peut-être le sien propre, le drapeau vert des Fatimites, car l'histoire laisse ce point dans l'ombre, beaucoup d'ennemis d'Abd el Rahman s'y étaient rassemblés, et ces montagnes étaient devenues le point de ralliement de tous les mécontens. Trop faibles néanmoins encore, en 766, pour oser tourner leurs armes contre Cordoue, ils s'étaient mis, vers les derniers mois de cette année, à courir les côtes d'Al-Mounecâb et d'Alméria, et ne l'avaient pas fait entièrement sans succès. Sur le bruit de leurs courses de ce côté, le wali d'Elbira[1], Assad ben Abd el Rahman el Scheïbani, avait marché contre eux, les avait vaillamment combattus; mais, couvert de blessures, il n'a-

[1] *Elbira*, Elvire, du latin *Eliberis* ou *Illiberis*. — Cette ville, connue par le concile qui y fut tenu vers l'an 305, dit Lamartinière (t. IV, p. 324), est maintenant si ruinée qu'on ne sait pas même où elle a été. Quelques-uns ont cru que c'est à présent Grenade; mais la plus saine opinion est que cette ville était située un peu au-dessus de Grenade, sur une colline qui conserve encore le nom d'Elvire. Une des portes de Grenade, par où on y allait, a toujours porté celui de *Puerta de Elvira*. On a déterré, dans le quartier de Grenade appelé *la Alhambra*, une inscription conçue en ces termes, où se trouve le nom d'Illiberis :

IMP. M. AURELIO.
PROBO. PIO. FELICI. INVICTO.
AUG. NUM. MAJESTATIQUE.
DEVOTUS. ORDO. ILLIBER.
DEDICAT. P. P.

vait pu tenir la campagne et était allé expirer à Elbira, au commencement de l'année de l'hégire 150 (mars ou avril 767). Assad ben Abd el Rahman el Scheïbani était un des plus habiles hommes de guerre de ce temps, et il fut fort regretté de l'émir de Cordoue. C'est ce wali, ainsi que nous l'apprennent les documens arabes de l'Escurial, qui avait dirigé, vers 755, les fortifications et les nouvelles constructions de Garnathah. C'est donc à lui que Grenade a dû ses premières murailles et en quelque sorte sa fondation. Abd el Rahman mit à sa place, disent les mêmes documens, le Syrien Abd el Salem ben Ibrahim, qui le servait avec ses douze fils [1].

Enhardi par ses succès, El Meknêsi tourna bientôt ses courses vers le pays d'Arcos et de Sidonia. Plusieurs fois il poussa ses algarades jusque dans les campagnes de Séville, pillant et dévastant les habitations isolées. Chaque fois le wali de Séville marcha contre lui avec ses cavaliers, essayant de le joindre en rase campagne; mais l'Africain se retirait aussitôt sur les hauteurs voisines, où la cavalerie du wali ne pouvait rien contre ses archers, évitant avec soin les rencontres décisives, et content de tenir ses ennemis dans de continuelles alarmes, et de se ravitailler, autant qu'il lui était nécessaire, à leurs dépens.

Il inquiéta ainsi longtemps le wali de Séville et les caïds [2] de Carmouna et de Baena, d'Arcos et de Sidonia, attendant toujours les secours qu'on lui faisait espérer d'Afrique pour tenter davantage. Enfin au commencement de l'année 151 (768), abordèrent près de Tortose dix grosses barques chargées de soldats, sous la conduite d'un autre chef abbasside, Abdallah ben Habib el Seklebi. Mais il y avait loin de ce point

1 Conde, c. 18.

2 Caïds, *conducteurs*. Les villes du second ordre avaient des *caïds*, les cités des *walis*; les walis étaient suppléés par des *wasyrs* ou sous-gouverneurs. Les titres d'émir et de wali se confondaient quelquefois; mais, en général, le premier était plus relevé, et équivalait, pour l'Ommyade Abd el Rahman, par exemple, au titre de prince ou de roi.

aux montagnes de Ronda, et le nouveau lieutenant du khalife s'était trompé en croyant trouver appui et secours dans les populations de l'Espagne orientale contre l'Ommyade de Cordoue. Le bruit de ce débarquement ne fut pas sans inspirer quelque crainte en Andalousie. Abd el Rahman réunit à la hâte une armée, et marcha en personne contre El Seklebi; mais, avant même d'arriver à Valence, il reçut du wali de Tortose la nouvelle qu'avec les troupes de la contrée et la cavalerie de Tarragone il avait mis en déroute les Africains, qui n'avaient pu se rembarquer, les navires de guerre du port de Tarragone ayant couru sus, et brûlé ou mis en fuite ceux de l'ennemi. Dans l'escarmouche ou le combat livré aux nouveaux débarqués, et qui entraîna leur dispersion, le chef des Africains périt sans doute, car il n'est plus fait depuis aucune mention de lui par les historiens.

C'était là une défaite sans doute, mais non si grande, tout bien considéré, que voulait bien la faire le wali de Tortose. Les vaincus, puisque tel est le nom qu'on leur donne, se retirèrent dans les montagnes voisines, où les caïds d'Abd el Rahman les poursuivirent sans succès, et réussirent à rejoindre, par différens chemins, les rebelles de Ronda, au secours desquels ils étaient venus. Arrivé à Valence, Abd el Rahman profita de l'occasion pour reconnaître la partie orientale de son empire, où il n'était pas venu encore. Il visita Tortose, Barcelone et Tarragone, poussa jusqu'à Huesca et à Saragosse, et revint par Tolède et Calatrava à Cordoue, où le jour de son entrée, dit son biographe, fut un jour de triomphe.

La déroute d'El Seklebi, cependant, n'avait guère eu d'autre résultat que de disperser ses troupes. Son armée, débandée plutôt que défaite, n'avait pas tardé, comme nous venons de le dire, à rejoindre celle d'El Meknêsi dans la Sierrania de Ronda. L'arrivée de ces renforts inattendus avait relevé le courage du jeune wali; les deux troupes réunies osèrent dès lors tenter la fortune, et descendre dans les plai-

nes, à l'ouest d'Antequera; plusieurs fois elles mirent en fuite les troupes des caïds de Baena et de Carmouna. El Meknêsi, Hafila, Ebn Haràsah parcoururent à leur tête toute l'Andalousie occidentale, rencontrèrent et battirent à Astapa une portion de la garnison de Séville envoyée contre eux, et El Meknêsi établit son camp à quelques milles à peine de la cité. Dans Séville même un scheik d'Hémèse, du nom d'Hayoun ben Salemah, se déclara secrètement pour lui, et lui fit savoir qu'il l'aiderait avec les siens à se rendre maître de la place dès que ses troupes tenteraient d'y pénétrer. Le danger était imminent, et la guerre du Fatimite prenait de momens en momens un caractère plus sérieux.

On raconte de cette guerre une particularité remarquable. Le wali de Séville était toujours cet Abd el Melek ben Omar qu'Abd el Rahman y avait placé, en 759, comme un de ses plus dévoués partisans et de ses meilleurs hommes de guerre. Au bruit de l'approche d'Abd el Gafir, il avait rassemblé un corps d'éclaireurs, et l'avait envoyé à la découverte de l'ennemi, sous le commandement de son plus jeune fils Khasem. Ce jeune homme, adolescent encore, dit le narrateur arabe, et non accoutumé aux horreurs de la guerre, surpris par les coureurs d'Abd el Gafir, tourna sans plus de réflexion la bride de son cheval, et revint précipitamment au camp de son père. Celui-ci, voyant son fils revenir le dos tourné à l'ennemi, ne put se contenir, et, du plus loin qu'il l'aperçut, lui cria : « Meurs, lâche! tu n'es point mon fils, tu n'es point un Merwan ! » et il lui lança en même temps un javelot qu'il tenait à la main : Khasem tomba percé de part en part. Puis, sans dire une parole, Abd el Melek rangea ses troupes, et les mena lui-même à l'ennemi, qu'il rencontra à peu de distance, et avec lequel il engagea aussitôt la bataille.

L'écrivain arabe laisse deviner les sentimens qui devaient agiter l'héroïque Abd el Melek; il n'essaie pas de les expri-

mer; mais il nous peint ce malheureux père « combattant avec le désir de trouver la mort dans la bataille, » et demeurant maître du terrain toutefois, sur le soir, après un combat vaillamment soutenu des deux côtés, et disputé tout un jour.

Les troupes d'El Meknêsi battues se dispersèrent dans la direction de Séville. La fatigue du jour ne permit pas à Abd el Melek de les poursuivre. Les vainqueurs passèrent la nuit qui suivit le combat sur le champ même où il avait eu lieu, et les vaincus à quelques portées de trait de Séville, où ils n'osèrent tenter de pénétrer. Le lendemain, dès les premières heures du jour, tout était en mouvement dans la cité; le scheik Hayoun et les siens cherchaient à tenir la promesse qu'ils avaient faite à El Meknêsi, et se battaient aux portes pour s'en emparer et les lui livrer; et El Meknêsi se disposait, de son côté, à leur prêter main forte, lorsqu'on annonça tout-à-coup le retour d'Abd el Melek. Surpris dans l'Alscharafe, aux environs de la place, heureusement pour lui à une heure assez avancée du jour, El Meknêsi ne recula point, et il y eut entre les deux armées à peine reposées des fatigues de la veille un combat sanglant que la nuit seule interrompit. Abd el Melek, cette fois, fut grièvement blessé, et Abd el Gafir, par les secours d'Hayoun, parvint cette nuit-là même à s'introduire dans la place, et la livra au pillage; mais il ne put l'occuper que jusqu'au jour. Abd el Melek y pénétra à sa suite le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, et en chassa les partisans d'El Meknêsi, qui ne purent battre en retraite que vers Kaschtala[1], où Hayoun avait des intelligences. De Ronda, Abd el Gafir avait pénétré ainsi jusqu'au cœur de l'Andalousie, et se trouvait, quoique battu, à la tête d'un parti nombreux encore et plein d'audace, au

1 Kaschtala, aujourd'hui Cazalla. L'altération de ces noms est à remarquer, dit Conde. C'est ainsi que de Basta vient Baza, de Castalona, Caz'ona, etc.

pied de la Sierra-Moréna, et plus près qu'il n'avait jamais été de Cordoue.

Las de cette guerre qui, sans le menacer sérieusement dans Cordoue, prenait cependant chaque jour un caractère plus alarmant et fatiguait les peuples d'Andalousie, l'émir résolut de la poursuivre en personne, et de la poursuivre jusqu'à ce qu'il l'eût terminée. Il fit un appel aux fidèles, ce qui était le mode de recrutement de ce temps-là, et voulut cependant, avec les seuls cavaliers d'élite de sa garde, avec ses leudes zénètes, si l'on peut s'exprimer ainsi, marcher incontinent contre l'Africain, tant l'avait irrité l'audace du rebelle qui venait de piller Séville. Mais le hadjeb Téman ben Alkhamah le dissuada de ce projet, et lui persuada sans peine d'attendre les troupes qu'il avait mandées de Mérida et des coras des environs de Cordoue. Rejoint bientôt par de nombreux corps de fidèles, que la présence de l'ennemi sur le territoire et si près de Cordoue venait enfin d'émouvoir et de soulever, il en partit avec la résolution de n'y rentrer qu'il n'eût joint et anéanti les compagnies d'Abd el Gafir.

Instruit des résolutions d'Abd el Rahman contre lui, Abd el Gafir comprit qu'il s'était engagé trop avant, et voulut battre en retraite vers les montagnes de Ronda, son refuge habituel; mais, de Kaschtala (Cazalla), où il était, à ces montagnes, la retraite, au milieu des coras en armes et en mouvement, était périlleuse, et il y avait le Guadalquivir; plusieurs chefs étaient d'avis que ce qu'il avait de mieux à faire était de gagner les monts voisins de Constantina et la Sierra-Moréna; l'avis d'Abd el Gafir prévalut, et on rebroussa chemin vers le fleuve, que l'on passa à gué, non loin de Lourah (Lora del Rio) à un myriamètre environ du confluent du Xénil. Quelque diligence qu'eût faite Abd el Rahman vers ce point, il arriva trop tard pour lui en disputer le passage.

Cette première difficulté surmontée, peu s'en fallut que l'audacieux aventurier ne trompât la vigilance d'Abd el Rah-

man. Déjà il remontait la vallée à lui connue du Xénil, et pouvait se flatter de regagner aisément de là cette Sierra de Ronda qui lui avait été si longtemps un asile sûr, et où il était maître. Il marchait dans la direction d'Ecija, lorsque ses éclaireurs revinrent effrayés : de l'est et de l'ouest accouraient sur ce point les troupes ommyades. Il précipita sa marche, mais en vain, et il fut atteint à la hauteur d'Ecija, sur les bords du Xénil, par les deux troupes de Séville et de Cordoue, arrivant au même moment de deux points opposés, et dont la jonction se fit par l'attaque simultanée de l'ennemi. Ce fut le terme de cette lutte soutenue avec obstination, mais sans grands moyens, à ce qu'il semble, par le wali fatimite contre l'émir ommyade, et qui, bien que peu importante d'abord, n'avait pas laissé de durer près de sept ans. El Meknési, battu, fut tué dans sa fuite par le nouveau wali d'Elbira, le Syrien Abd el Salem ben Ibrahim. Ebn Harasah, le scheik Hayoun ben Salemah, et cinquante autres chefs africains, la plupart de la tribu de Meknésah, furent aussi tués dans l'action ; le seul Hafila, véritable bandit, mais bandit de grand cœur, que nous retrouverons indépendant avec sa petite troupe, et au service de quiconque voudra faire la guerre à l'émir de Cordoue, put regagner son nid d'aigle au-dessus des sources rocailleuses du Guadiaro. Les têtes coupées des cinquante principaux compagnons d'El Meknési furent envoyées à Elbira, à Al-Mounecâb et à Garnathah, celles d'El Meknési et d'Ebn Harasah à Cordoue, celle du scheik Hayoun à Séville, et, selon l'usage, clouées aux murailles des alcaçars de chacune de ces cités. La déroute et la mort d'El Meknési eurent lieu en l'année 156 (773), et l'émir vainqueur acheva la ruine de ce parti en faisant publier qu'il recevrait à composition tous ceux des Africains qui entreraient sous son obéissance[1].

[1] Conde, c. 19.

Du champ de bataille d'Ecija, Abd el Rahman se rendit à Séville pour y visiter et y consoler, disent ses biographes, le wali Abd el Melek ben Omar, malade de ses graves blessures (reçues, comme nous l'avons vu, dans le combat qu'il livra à El Meknêsi aux portes de Séville), et plus encore de ses peines morales, à cause du meurtre de son fils Khasem. Sans doute parce que le séjour de l'Andalousie rappelait trop vivement ce meurtre au malheureux Abou Khasem, et lui était devenu odieux, Abd el Rahman le nomma en ce temps wali de Saragosse et de toute l'Espagne orientale, à ce qu'il semble, avec des pouvoirs extraordinaires. De grands événemens se préparaient en ce pays, et c'était un théâtre digne de lui, et où il devait acquérir une grande célébrité [1], bien qu'il soit peu d'actes connus de son gouvernement dans cette partie de l'Espagne. Pour la défense des côtes occidentales, incessamment exposées aux entreprises des walis abbassides du Magreb, l'émir ordonna, dans le même temps, l'augmentation et le développement immédiats de la marine hispano-arabe. Il en donna l'administration, avec le titre d'émir de la mer ou de l'eau (émir-al-ma), à son hadjeb Téman ben Alkhamah, à cause de ses talens, de son activité et de l'expérience qu'il avait acquise des choses de la mer dans ses différens gouvernemens de la côte orientale. A Tortose, à Taragonne, à Barcelone, et jusque dans le golfe de Roses, Téman fit construire de nombreux vaisseaux de la dimension des plus grands navires de guerre alors en usage, et sur un modèle venu, dit-on, du port de Constantinople, où se faisaient les meilleures constructions navales de ce temps. On en construisit pareillement à Sainte-Marie d'Oksonobah, disent les mémoires arabes de ce règne, à Séville, à Carthagène (Car-

1 Conde conjecture que du nom d'Abd el Melek ben Omar, c'est-à-dire *fils d'Omar*, que les chrétiens de ce temps nommaient sans doute *Omaris filius*, résulta dans les chroniques du moyen âge le roi Marsilius de Saragosse, si célèbre dans l'histoire et les romances de Charlemagne.

thadjanah-el-Half ou Spartaria), et on en pourvut les ports principaux d'Espagne en regard et dans le voisinage de l'Afrique, Alméria, Al-Mounecâb, Aldjézirah-Alhadrâh, Cadisch, Welba [1], etc.

Le crédit et l'autorité des Ommyades se raffermissaient ainsi de plus en plus en Andalousie. Déjà les enfans de l'émir prenaient part aux affaires publiques. Les deux aînés étaient pourvus de gouvernemens importans. Souléiman avait celui de Tolède, avec Mousa ben Hodzéirah, habile et profond politique, pour wasyr et conseiller ; le second, Abdallah, celui de Mérida, avec Abd el Gafir ben Hassan ben Melek, fils de Hassan ben Melek Djewarah, vieux compagnon d'Abd el Rahman et qu'il aimait comme un frère, pour wasyr [2]. Le troisième fils de l'émir, celui qu'il se promettait d'avoir et de faire bientôt reconnaître pour son successeur, vivait et travaillait plus intimement avec lui ; il le recommandait à ses amis, parlait de lui avec affection, et rehaussait incessamment ses moindres mérites. Pour l'accoutumer à la pratique des affaires il le faisait assister aux assemblées des cadis de la mosquée et au meschwar ou conseil des scheiks, et préparait ainsi toutes choses pour lui assurer le règne après lui. Les historiens parlent de l'éducation brillante qu'il faisait donner à ses fils par les maîtres les plus instruits en toutes sortes d'arts et de sciences, et des habitudes de politesse et de détails délicats dans lesquelles ils étaient élevés. Ils célébraient, dit l'un d'eux, les jours anniversaires de la naissance de leur père, et donnaient alors des festins splendides aux savans et aux poètes, qu'ils y invitaient de toutes les parties de l'Espagne ; ils donnaient des prix aux meilleurs éloges qui se faisaient de leur père, et eux-mêmes faisaient des vers et des discours élégans qu'ils lisaient dans ces espèces d'académies [3]. Cette pratique des arts, chez

1 Conde, c. 19.
2 Ibid., l. c.
3 Ibid., c. 20.

un peuple qui en faisait une si haute estime, était un moyen de popularité dont Abd el Rahman connaissait le prestige. Il avait soin d'avoir toujours aussi pour auxiliaires les principaux ministres de la religion, dont il était d'ailleurs lui-même le chef suprême dans les idées hiérarchiques des Musulmans; et lorsque, en l'année 158 (774), mourut à Cordoue son ami le cadi des cadis, grand-juge des mosquées, Moawiah ben Salehi, il nomma à ce poste important un autre personnage non moins dévoué aux intérêts de sa famille, Hassan ben Baschr el Houdaïli, homme vertueux, et fort instruit d'ailleurs, au rapport des manuscrits arabes de l'Escurial[1].

Ce n'était là cependant encore que des apparences de calme et de stabilité. Le calme et la stabilité n'étaient pour lui, à proprement parler, que dans Cordoue, toute peuplée de ses fidèles Syriens et de familles à divers degrés alliées de la sienne; mais au dehors, et dans les provinces éloignées, l'Ommyade devait avoir jusqu'au bout à défendre ou à rétablir son autorité sur quelque point du territoire.

L'orage, cette fois, éclata du côté des Pyrénées. Les troubles qui, selon les auteurs arabes, s'élevèrent en 774 dans l'Espagne orientale et à Saragosse, n'étaient, au reste, que le prélude des graves événemens dont le pays entre l'Èbre et les Pyrénées allait être le théâtre. Un personnage nommé Houssein el Dadjan[2], qui avait été wali, on ne dit pas de quelle ville, et qui jouissait d'une grande popularité à Saragosse, essaya, en cette année, d'y faire proclamer le khalife d'Orient. Une chose caractéristique et qui marque bien le peu d'autorité réelle qu'avait l'émir de Cordoue sur les tribus qui habitaient Saragosse, c'est la manière dont le nouveau wali Abd el Melek ben Omar dut s'y prendre, selon les mêmes auteurs, pour réprimer la sédition excitée par El Dadjan. Comment

[1] Conde, c. 20.
[2] Mss. arab. de la Bibl. roy., 706, 2e partie.

se manifesta cette sédition, et par quels actes, c'est ce que l'histoire obscure de ces temps ne nous apprend point; mais il paraît qu'elle n'alla pas jusqu'à déposséder Abd el Melek de son gouvernement. Il dut donc y avoir plutôt des préparatifs de révolte qu'une révolte effective. Il est certain au moins que le wali ommyade ne quitta point la ville; mais, trop faible pour y maintenir avec ses seules forces non appuyées de la population l'autorité entière de l'émir de Cordoue, il eut recours aux walis et aux alcaïdes fidèles du dehors; il manda près de lui les plus voisins, notamment celui de Huesca et celui de Tudèle. Ces walis vinrent en grand secret et entrèrent tout-à-coup à Saragosse, où on ne les attendait point; Abd el Melek sortit alors de son repos forcé, et attaqua, dans leurs propres demeures, les scheiks révoltés ou prêts à se révolter, mais dont les intentions n'étaient plus un mystère, s'empara de leur chef, et, avec cette impitoyable sévérité qui caractérisait toutes ses actions, le fit décapiter[1].

Après cette exécution d'Housséin, l'histoire particulière de l'Espagne orientale, et spécialement de Saragosse, se couvre de nuages. De 774, où nous disent qu'elle eut lieu les manuscrits de l'Escurial, à 777, où les chroniques frankes font mention d'un gouverneur de cette même ville qu'elles nomment Ibn el Arabi, on ne sait absolument rien de ce qui s'y passa, ni comment Abd el Melek cessa d'en être wali, ni à quelle autre fonction il fut appelé, ni ce qu'il devint, ni enfin en quelles mains fut remis ou tomba le gouvernement de la cité. Il y a incertitude pour tous les événemens ultérieurs jusqu'à 778, et il y a fort à douter si, après le départ des walis de Huesca et de Tudèle, une prompte réaction ne contraignit point à la retraite le wali Abd el Melek ben Omar,

1 Mss. arab. de la Bibl. roy. 706. — Conde (c. 18) dit que ce fut le wasyr et non le wali de Saragosse qui fit trancher la tête à Housséin, et donne par là à douter s'il parle ou non d'Abd el Melek.

et si par conséquent l'autorité de l'émir de Cordoue y fut maintenue.

Quoi qu'il en soit, il est certain du moins que ce ne fut pas par ce gouverneur qu'elle y fut maintenue, si elle y fut maintenue. Tout semble indiquer qu'Abd el Melek passa bientôt à d'autres fonctions, ou peut-être vint à mourir [1]. Mais nulle part on ne nous apprend quel fut son successeur immédiat. Il y a seulement des auteurs qui disent, tout en ne faisant aucune mention d'Abd el Melek, qu'Abd el Rahman envoya à Saragosse, vers 776, un wali du nom de Souléiman el Arabi qui s'était fort distingué à son service quelques mois auparavant en qualité de wali de Barcelone, contre le wali de Murcie, réfractaire à son autorité [2]. Nous savons donc que le wali de Saragosse nommé par Abd el Rahman était, en 776, Souléiman el Arabi, le même incontestablement que les chroniques de ce temps appellent Ibnalarabi.

Mais pour quelque motif que Souléiman el Arabi ait été investi de ce poste, et que cela ait été ou non pour sa conduite contre le wali de Murcie, c'était là un choix malheureux. Souléiman fut loin de se conduire dans son nouveau gouvernement comme il avait fait dans celui de Barcelone. Wali d'une ville importante dont les principales tribus répugnaient au joug des Ommyades, il comprit tout l'avantage de sa position au milieu d'elles, et y entrevit la chance de devenir émir indépendant de la vallée de l'Èbre au même titre qu'Abd el Rahman l'était du reste de la presqu'île. Cette tendance à l'indépendance locale était au fond une tendance

1 On regrette que les sources arabes ne nous donnent pas plus de détails sur ce caractère énergique, auquel on commençait à s'intéresser. Quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons pu trouver même la date de la mort d'Abd el Melek ben Omar.

2 L'auteur anonyme de l'*Histoire de la Conquête de l'Espagne* (in Ebn el Kauthir, mss. arabe 706, de la Bibl. roy.) raconte avec détail à quel sujet et contre quel chef Souléiman el Arabi s'était montré, vers 775, serviteur fidèle et dévoué d'Abd el Rahman.

commune aux populations autant qu'aux chefs musulmans de cette époque, et, comprimée à grand'peine sous les règnes suivans, elle ne cessa point de s'y manifester d'une manière ou d'une autre, et elle reparaîtra plus ou moins à toutes les périodes de la domination musulmane.

Souléiman el Arabi, de la conduite duquel on ne saurait s'expliquer autrement le motif et le but, dut comprendre encore que, s'il lui était aisé de se déclarer ouvertement indépendant de l'émir d'Andalousie, celui-ci pouvait mettre en mouvement contre lui des forces supérieures aux siennes, et ne le laisserait pas impunément maître de la vallée de l'Èbre; il considéra dès-lors qu'il lui fallait quelque point d'appui, quelque allié puissant, pour imposer au chef des Musulmans d'Espagne, et pour repousser au besoin une attaque de sa part. La renommée des rois franks carlovingiens était grande à cette époque chez les Arabes andalousiens, mais surtout parmi les populations musulmanes des bords de l'Èbre et des pays voisins des Pyrénées. Pepin venait de mourir, après avoir réduit toute l'Aquitaine. Souléiman vit de ce côté l'appui qu'il lui fallait, et songea à le solliciter.

Du moment qu'il eut conçu ses projets d'indépendance, et bien qu'il conservât encore tous les dehors et toute l'apparence d'un wali fidèle au pouvoir central, Saragosse était devenue le refuge de tous les mécontens, de tous les hommes qui, soit abbassides, soit fehrites, soit par tout autre intérêt politique, haïssaient ou méconnaissaient l'autorité d'Abd el Rahman, et il y a tout lieu de croire que Khasem ben Yousouf, qui, depuis sa fuite de Tolède, vivait caché parmi les tribus anciennement dévouées à son père, fut du nombre de ceux qui vinrent conspirer secrètement à Saragosse contre l'Ommyade de Cordoue. De ce nombre, et parmi les plus ardens, était encore un certain Housséin ben Yahyah, qui, comme cet autre Housséin (Housséin ben Dadjan) à qui Abd

el Melek avait fait trancher la tête en 774, agissait, à ce qu'il semble, dans l'intérêt des Abbassides[1].

Sur la nature et le caractère des préparatifs et des intrigues de Souléiman el Arabi vers le commencement de l'année 777, on en est d'ailleurs réduit aux conjectures. Ce qu'on sait seulement, c'est que, dans les premiers mois de cette année, il quitta tout-à-coup son gouvernement et passa en Gaule avec quelques-uns des principaux complices de la rébellion qu'il méditait, sans qu'on nous dise qui il laissa en qualité de wasyr à Saragosse, de quels prétextes il couvrit ce brusque départ pour un pays avec lequel on était loin d'avoir des relations amicales, ni de quelle façon la nouvelle de ce départ fut reçue à Cordoue.

Un coup d'œil sur les affaires contemporaines de la Gaule est indispensable ici pour l'intelligence de ce qui va suivre. Pepin, fait roi (en 752) par l'autorité du pape et du consentement de la nation de maire du palais qu'il était[2], après avoir gouverné seul quinze ans ou un peu plus le royaume des Franks, était mort le 18 septembre 768, comme il venait de terminer la guerre contre Waiffre par la mort de celui-ci, et d'établir la domination franke sur tous les pays d'outre Loire jusqu'au pays des Vascons. Pepin avait deux fils légitimes, Karl et Karloman, « qui, par l'ordre de la divine Provi- » dence, dit Éginhard, eurent le règne après lui; car les » Franks, s'étant formés en assemblée générale, les choisirent » tous pour rois, à la charge qu'ils partageraient également » les provinces, que Charles aurait la part que Pepin leur » père avait eue, et Karloman, celle qu'avait eue Karloman, » leur oncle. Ils acceptèrent cette condition, et prirent cha- » cun leur part du royaume[3]. »

1 Mss. arab. 706, de la Bibl. roy.
2 Eginh. Vit. Karol. Magn.
3 Eginh., loc. cit.

Dans ce partage, ce qu'il nous importe surtout de savoir, c'est comment furent distribuées les provinces voisines des Pyrénées. L'Aquitaine, selon Frédegaire, fut divisée entre les deux frères[1]. Il y a cependant des historiens qui ne mentionnent point cette division, ou qui disent même expressément que l'Aquitaine échut toute en partage à l'aîné, à celui que nous appelons Charlemagne. Pour ce qui est de la Septimanie, elle fit certainement partie du lot de Karloman. Jusqu'à la mort de celui-ci, arrivée en 771, il ne se passa rien dans cette province qui, soit comme cause, soit comme effet, se rattache à l'histoire que nous écrivons. Il n'en fut pas de même en Aquitaine.

Charlemagne avait eu à y guerroyer tout d'abord, en prenant le règne, contre Hunald, le vieux père de Waiffre, qui était sorti de son couvent pour venger la mort de son fils[2], et il y avait poussé la guerre de façon à venir menacer de près, une première fois, les Arabes et les chrétiens espagnols sur leur frontière orientale des Pyrénées (769). Éginhard rend compte fort brièvement, comme il suit, de cette expédition. « La première guerre qu'il entreprit, dit le secrétaire » biographe, fut celle d'Aquitaine, et il s'y porta d'autant » plus volontiers qu'elle avait été commencée par Pepin, son » père, et qu'il croyait pouvoir la terminer en peu de temps ; » et, pour cet effet, il demanda du secours à Karloman. » Mais, bien que celui-ci lui en eût promis et eût manqué à » sa promesse, il ne laissa pas de poursuivre son entreprise » avec une telle ardeur qu'il en vint heureusement à bout. » Il pressa si vivement Hunald, qui depuis la mort de Waiffre » affectait la souveraineté, et cherchait à rallumer une guerre » à demi-éteinte, qu'il le contraignit de se retirer en Vas- » conie. Ne pouvant toutefois souffrir qu'il y demeurât, il

1 Aquitaniam inter se dividit.

2 Hunaldus, regnum affectans, provincialium animos ad nova molienda concitavit. (Eginh. Annal.)

» passa la Garonne, fit bâtir le château de Franciac, et fit » dire à Loup, duc des Vascons, qu'il eût à lui livrer Hunald, » ou qu'il lui déclarerait la guerre. Loup prit une sage réso- » lution, ajoute Eginhard, et non-seulement il rendit Hu- » nald à Charles, mais encore il s'y soumit lui-même et le » fit maître de sa province[1]. »

Assurément pour que le duc des Vascons aquitains en agît ainsi, et livrât un vieillard, son oncle[2], à leur commun ennemi, il fallait que les sommations du roi frank, et surtout les forces dont étaient appuyées ces sommations, ne lui laissassent pas d'autre choix. Content de cet acte de soumission de la part de Loup, Charlemagne n'en exigea pas davantage, et revint vers ses états du nord avec son prisonnier.

Après cette expédition en Aquitaine, qui occupa toute la première année de son règne, une division ne tarda pas à éclater entre Charles et Karloman, et les deux frères étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque la mort de Karloman (771) fit tout-à-coup Charlemagne maître de tout l'héritage de Pepin jusqu'aux Pyrénées, et maître par conséquent de toutes les avenues de l'Espagne du côté de la terre ferme.

Près de huit ans s'écoulèrent depuis, sans qu'il eût à s'occuper, au moins d'une manière particulière, de la Gaule méridionale. L'Aquitaine subissait sans trop de répugnance, sans essayer du moins de le secouer, le joug du vainqueur. La Septimanie, depuis la prise de Narbonne, s'était laissée aller, sans faire aucun effort pour s'y soustraire, à sa nouvelle situation. Goths et Romains s'étaient soumis d'assez bonne grâce. Toute la politique et toutes les forces de Charlemagne furent, durant ces huit années, occupées au nord, en quelque sorte périodiquement, contre les Saxons, et au sud

[1] Eginh. Vit. Karol. Magn.

[2] Loup I, duc des Vascons, était fils d'Hatton, fils d'Eudes d'Aquitaine comme Hunald, et était, par conséquent, neveu de celui-ci et cousin du duc Waiffre, assassiné devers Saintes par ordre de Pepin.

contre les Lombards; dans cet intervalle, il n'eût pas une seule fois occasion de paraître en personne en Aquitaine.

Nous ne suivrons pas Charlemagne dans ses guerres au-delà des Alpes et du Rhin, et je me hâte d'en venir à l'événement ou plutôt à l'incident qui le mit en rapport direct avec la Péninsule.

Dans les premiers mois de l'année 777, les éternels ennemis du roi frank, les Saxons, s'étant de nouveau soulevés, il avait marché contre eux, les avait surpris et défaits, si bien qu'il avait cru pouvoir imposer aux vaincus toutes les marques et toutes les démonstrations de soumission et d'obéissance en usage de ce temps. Il les avait assignés, en conséquence, à comparaître devant lui à Paderborn, dans une de ces assemblées nationales, moitié religieuses, moitié militaires, qu'on appelait un Champ-de-Mai.

A ce Champ-de-Mai, tenu au fond du Nord par un roi germain, vainqueur d'autres Germains de l'arrière-ban des barbares, parurent quelques étrangers dont les armes et le costume, bien que connus de quelques-uns des vieux leudes de Charles Martel et de Pepin qui avaient guerroyé en Septimanie, durent être un objet de curiosité et d'étonnement pour le plus grand nombre. C'étaient les compagnons de ce gouverneur arabe de Saragosse, que nous avons vu conspirer contre Abd-el Rahman. Il venait, d'accord avec eux, solliciter l'alliance du roi des Franks, et lui demander son assistance au besoin contre l'émir de Cordoue. Une chronique franke dit qu'en la compagnie d'Ibn el Arabi était un fils de Yousouf, qu'elle ne désigne pas autrement[1]; nul doute, comme nous l'avons vu, que ce fils de Yousouf ne fût Khasem.

Il serait curieux de savoir ce que promit positivement à Charlemagne Souléiman Ibn el Arabi, en quoi il fit consister

[1] Nam anteà adhuc in Saxonia positii receperat legationem Sarracenorum in quâ fuit Ibnelarabi et filius de Jusefi, qui latinè dicitur Joseph. (Adonis Chr., ad ann. 778., Script. Rer. Francic., tom. v, p. 319.)

l'alliance qu'il sollicitait, et en quoi les avantages qu'en pourrait retirer le monarque frank. Malheureusement on ne trouve là-dessus rien qui permette de former plus que des conjectures. Tout ce qu'on sait, c'est que cette ouverture parut sourire à Charlemagne, qu'elle entrait jusqu'à un certain point dans les plans de sa politique générale, qu'il l'accueillit bien, et qu'il se prépara dès ce moment à faire une expédition au-delà des Ports. S'il fit part à Ibn el Arabi et à ses compagnons de ses projets ultérieurs, s'il exigea d'eux des otages pour garans de leur foi, si enfin Souléiman el Arabi revint incontinent vers Saragosse ou demeura quelque temps en Gaule, soit dans la Gaule franke, soit en Aquitaine, c'est ce qui n'est nulle part même indiqué, et sur quoi les conjectures, quelque fondées qu'elles puissent être, ne sauraient suppléer aux lacunes des chroniqueurs des deux nations.

Il n'y a donc pas lieu de douter que la visite d'Ibn el Arabi et de ses compagnons à Paderborn n'ait été la cause, au moins occasionnelle, des événemens qui suivirent. Éginhard dit expressément que ce furent les offres et les promesses de Souléiman qui déterminèrent Charlemagne à cette expédition; il ne l'attribue point au désir de secourir les chrétiens, comme le font uniquement les auteurs de la Vie de saint Ginulfe et des Annales de Metz[1], mais à l'espoir que le roi conçut de s'emparer d'un certain nombre de villes d'Espagne[2]. La perspective de conquête que ces offres et ces promesses lui ouvraient du côté de la Péninsule dut, en effet, le séduire vivement; mais il est permis de croire aussi que le projet d'assurer et d'étendre ses frontières devers les Pyrénées, sinon au-delà, ne lui vint pas subitement, qu'il était depuis longtemps dans ses desseins de conquérant, et que les démarches de Souléiman el Arabi et de ses compagnons ne firent que hâter

1 Vita S. Genulfi. — Annal. Metens. ad ann. 778.

2 Tunc rex persuasione prædicti Sarraceni spem capiendarum quarumdam in Hispania civitatum haud frustrà concipiens..... (Eginh. Annal.)

l'exécution de cet arrière-projet. Il paraît évident, à l'empressement avec lequel il entra dans les vues des conjurés sarrasins et pressa les préparatifs de l'expédition, qu'il y avait plus d'une fois songé déjà, comme à une chose bonne et utile en soi, tout au moins pour le raffermissement de la domination franke dans les provinces méridionales de la Gaule.

Quoi qu'il en soit, au commencement du printemps de 778, ayant assuré de son mieux les frontières de l'empire du côté des Saxons, il s'achemina vers l'Espagne avec le plus grand appareil de guerre et le plus de soldats qu'il put[1]. Sa femme Hildegarde était du voyage. Les préoccupations politiques l'emportaient assurément sur les préoccupations religieuses chez le futur empereur d'Occident marchant sur l'Espagne à l'instigation d'un parti de Sarrasins, contre un autre parti de Sarrasins, et, par le fait, dans le seul intérêt de sa fortune. Il est possible toutefois, il est probable que l'idée de soustraire la Péninsule au joug des infidèles, si la chose était faisable, et il allait en juger, flattât ses sentimens religieux en même temps que son ambition.

Charles passa la Loire à Orléans, traversa l'Aquitaine, et s'arrêta dans une ancienne résidence des ducs d'Aquitaine, à Cassineuil, dans l'Agenois, presque au confluent du Lot et de la Garonne. Il y célébra les fêtes de Pâques[2], et laissa dans cette résidence, royale désormais, Hildegarde, à qui un état de grossesse avancé interdisait d'aller plus loin[3]. Il divisa son armée en deux corps, en fit partir un pour le pays de Narbonne, avec ordre d'entrer en Espagne par les passages des Pyrénées orientales, et se mit lui-même à la tête de l'autre, sans doute plus considérable, avec lequel il se dirigea vers les Basses-Pyrénées.

1 Hispaniam quam maximo poterat belli apparatu aggreditur. (Eginh., Vit. Karol. Magn.)

2 Annal. Tilian. et Metens.

3 Anon. Astron. Vit. Hlud. Pii.

Le choix de cette route avait évidemment un objet politique. Le conquérant germain n'était pas fâché de se montrer aux Vascons et aux Aquitains méridionaux récemment soumis, à la tête d'une belle et nombreuse armée, et dans tout son éclat royal. Il traversa ainsi la Vasconie gauloise, recueillant les hommages feints des chefs du pays, et, entre autres, du duc Loup II, cousin de celui que nous avons vu se donner à lui en 769, et entra en Espagne par Saint-Jean-Pied-de-Port et les difficiles et étroits passages d'Ibañeta. Aucun historien ne nous dit qu'il ait eu rien à souffrir dans ce trajet.

Ayant passé les Pyrénées, le roi frank marcha droit sur Pampelune. Il ne paraît pas qu'il ait employé la force pour y pénétrer, et il est vraisemblable qu'Abou Taher et les habitans l'y accueillirent. Il descendit l'Èbre ensuite, ravageant les champs, dévastant les habitations, disent les historiens arabes, et arriva ainsi dans les campagnes de Saragosse.

Ici se présente un des points les plus difficiles de cette histoire. Charlemagne assiégea-t-il et prit-il Saragosse? Ceux des Arabes qui l'avaient flatté de l'espoir d'y entrer sans coup férir tinrent-ils leurs promesses? Les chrétiens aidèrent-ils à lui en ouvrir les portes? Les ennemis musulmans de l'émir de Cordoue se firent-ils enfin vassaux du roi frank chrétien en haine de l'Ommyade, ou pour assurer sous cet apparent vasselage leur propre domination dans la vallée de l'Èbre? Nous l'avons dit, il n'y a pas lieu de douter que la démarche de Souléiman el Arabi et de ses compagnons près de Charlemagne n'ait été inspirée par cette dernière politique. Le chef arabe, en demandant des secours au roi frank, espérait sans doute en être soutenu, mais moins terriblement soutenu qu'il ne l'était en effet. Il avait compté, sans doute, sur l'appui de troupes frankes, mais non sur une armée qui se présentait avec toutes les apparences d'une armée d'envahisseurs, se faisant maîtresse de toutes choses sur son passage. Il est donc probable que Souléiman el Arabi lui-même,

au bruit de la marche et des premiers gestes de l'armée germaine, éprouva quelque regret de son imprudent appel.

Quoi qu'il en soit, et quels que fussent les sentimens personnels de Souléiman el Arabi, il est sûr au moins qu'en arrivant devant Saragosse Charlemagne en trouva les portes fermées et les habitans sur la défensive. Que s'était-il passé dans l'intérieur de la cité? De qui, des habitans ou du wali Souléiman el Arabi, ces dispositions hostiles étaient-elles l'œuvre? C'est ce que tous les documens nous laissent ignorer; mais ce qui est certain, c'est que, de leur propre mouvement et avec ou contre le gré de leur gouverneur, les Arabes de Saragosse s'étaient mis de leur mieux en état de défense, sans prendre aucun effroi du grand roi Karilah, ainsi appelaient-ils Charlemagne, qui marchait contre eux.

Les chroniques frankes sont loin d'être explicites sur ce que fit Charlemagne à Saragosse : l'une semble insinuer que la ville se racheta par des otages, et en quelque sorte au poids de l'or[1]; l'autre dit simplement qu'après avoir conquis Pampelune, Charlemagne se rendit à Saragosse[2]. Éginhard lui-même parle de la chose en termes embarrassés; il exprime nettement que Pampelune se rendit par composition; quant à Saragosse, il dit seulement que son héros s'en approcha, comme si c'eût été là l'unique objet de son expédition[3].

Les historiens arabes disent ici, avec plus de vraisemblance, qu'au bruit de cette agression des gens du Frandjat, les populations de la vallée de l'Èbre se levèrent, que les walis de Huesca, de Lérida et des autres places de la frontière se mirent à leur tête, marchèrent contre les Franks,

[1] Dehinc venit ad Cæsaraugustanam urbem...... obsidione itaque cincta Cæsaraugustana civitate, territi Sarraceni obsides dederunt, *cum immenso pondere auri*. (Annal. Metens., ad ann. 778.)

[2] Et indè perrexit ad Cæsaraugustam. (Annal. Anian., ad ann. 778.)

[3] Indè...... Cæsaraugustam præcipuam illarum partium civitatem accessit. (Eginh. Annal., ad ann. 778.)

les atteignirent, les obligèrent à repasser les monts, et les forcèrent à laisser le butin et les dépouilles pour une autre fois[1].

Que si l'on s'étonne que Charlemagne, avec une nombreuse armée, et rejoint ou prêt à l'être par le corps divisionnaire auquel il avait donné rendez-vous à Saragosse, ait pu reculer de la sorte devant les troupes des walis de Huesca, de Lérida et des autres places de la frontière restées fidèles à Abd el Rahman, on cherchera au dire des auteurs arabes une explication plausible : cette explication semble fort naturelle et résulte assez bien du récit combiné des chroniques frankes et de ces auteurs. Il faut, sans doute, rabattre quelque chose du récit triomphant de ceux-ci. Tout dut se passer entre les Franks et les Arabes en escarmouches peu décisives; mais le fait qui reste incontestable, c'est que les premiers ne tinrent point la campagne devant les populations qui marchaient contre eux. Il est donc vraisemblable que Charlemagne, menacé d'une attaque générale dans un pays où il n'avait point fait la guerre encore, et au dépourvu d'une place importante dont il pût se faire un point d'appui pour se maintenir ou pousser la conquête plus loin, jugea l'expédition manquée pour cette fois, ravagea le pays le plus qu'il put, fit le plus qu'il put de butin et de prisonniers, et prit le parti de s'en retourner en Gaule, sans compromettre son armée dans une lutte hasardeuse. Si grande idée en effet qu'on se fasse de Charlemagne, la crainte que les Arabes ne prissent sur lui dans la vallée de l'Èbre quelque revanche de Poitiers semble n'être pas restée étrangère à la détermination qu'il prit, presque subitement, de battre en retraite. Son

[1] Mss. arab. de l'Escurial. — Conde traduit : *dajar la presa por la vuelta*, laisser le butin pour une autre fois, ou jusqu'au retour. C'était une façon de parler proverbiale que les Arabes employaient lorsque, dans leurs expéditions de guerre, ils abandonnaient le butin qu'ils avaient fait pour se sauver des poursuites de l'ennemi. Cette expression revient très fréquemment dans les manuscrits de l'Escurial, et paraît avoir été particulière aux Arabes andalousiens.

armée, dit-on encore, était appelée ailleurs. Witikind remuait la Saxonie, prête à se soulever pour la centième fois, et le Frank put estimer prudent de se rapprocher de la frontière orientale de l'empire, menacée par ses plus redoutables ennemis, les Saxons[1].

Charlemagne abandonna donc les campagnes de Saragosse et remonta l'Èbre pour repasser en Gaule par les mêmes passages par lesquels il était venu en Hispanie. Arrivé à Pampelune, où il avait laissé probablement quelques troupes frankes, il en fit raser les murailles, sans respect ni des chrétiens qui formaient la plus grande partie de la population, ni des Arabes ses alliés, qu'il soupçonnait de perfidie[2]. Il exigea des otages des walis et des wasyrs musulmans de toutes les petites villes et des districts voisins, du roi des Sarrasins de Jacca, comme s'exprime la chronique franke d'Aniane, de celui de Pampelune, et reprit le chemin des Pyrénées.

Jusque là, bien que ce brusque retour ne fût guère d'un victorieux, aucun échec n'avait encore frappé l'armée franke, et cette armée marchait vers la Gaule, n'appréhendant guère les dangers du chemin. Charles l'y ramena en effet saine et sauve, « si ce n'est, dit Éginhard, que, dans ce même pas-
» sage des Pyrénées par où il était entré en Espagne, il eut
» à souffrir quelque peu de la perfidie des Vascons. L'armée
» défilait sur une longue ligne comme l'exigeait la nature
» des lieux, lorsque les Vascons, qui s'étaient mis en em-
» buscade sur le haut de la montagne (l'épaisseur des forêts
» qui sont là en grande abondance rend le lieu très propre
» aux surprises), se précipitèrent sur ceux qui formaient
» l'arrière-garde destinée à couvrir et à protéger l'armée qui

1 Il y a des auteurs qui attribuent expressément le mouvement rétrograde de Charlemagne à une révolte des Saxons; mais c'est une erreur.

2 Ne rebellare posset, ad solum usque destruxit (Eginh. Annal. ad ann. 778), de dépit, à ce qu'il semble, de n'avoir pu prendre Saragosse.

» marchait en avant, chargèrent rudement cette arrière-» garde, la refoulèrent au fond de la vallée, tuèrent tous ceux » qui la composaient, jusqu'au dernier, pillèrent les bagages, et, à la faveur de la nuit qui s'avançait, se dispersèrent par différens chemins avec une extrême célérité. Les » Vascons furent favorisés en cette occasion par la légèreté » de leurs armes et par l'excellence de leur position, tandis » que les Franks avaient contre eux la pesanteur de leur » équipement et le désavantage des lieux, ce qui les rendit » en tout inférieurs aux Vascons. Dans ce combat furent » tués Eggihardus, préposé à la table du roi, Anshelmus, » comte du palais, et Hruodland, préfet de la Marche de » Bretagne. Il fut impossible de tirer immédiatement ven-» geance de cette agression, parce que l'ennemi, après avoir » fait le coup (*re perpetrata*), se dispersa de telle sorte » que la renommée elle-même ne put indiquer où il s'était » retiré[1]. »

Dans un autre de ses écrits, Éginhard dit que « le souvenir de cet échec obscurcit grandement dans le cœur du roi la joie qu'il avait eue de ses succès en Espagne[2]. » C'était en effet un peu cher payer ces succès, au fond d'une assez médiocre importance, et certainement bien au-dessous de ce qu'il s'était promis.

Telle fut cette fameuse bataille de Roncevaux qui a eu tant de retentissement dans l'histoire, et que toutes les littératures du moyen âge ont célébrée à l'envi, non sans la charger d'étranges inventions[3]. Chez les descendans des vainqueurs,

1 Eginh. Vit. Karol. Magn.

2 Cujus vulneris accepti recordatio magnam partem rerum feliciter in Hispaniâ gestarum in corde regis obnubilavit. (Eginh. Annal. ad ann. 778.)

3 On a peine à s'imaginer de combien de romances et de poëmes ce Roland, nommé là en passant par Éginhard, et dont aucun autre historien ne nous parle d'ailleurs, a été le héros. Chaque peuple a ajouté quelques traits à sa légende, si bien que l'Arioste en a fait le poëme que vous savez. Sur les fables et les traditions de Roncevaux, voyez, au reste, l'excellente monographie de Roland, publiée par M. Francisque Michel.

dans les Pyrénées, la tradition de Roncevaux est restée célèbre aussi, mais plus à l'état historique; elle s'y est transmise de père en fils dans un chant de guerre énergique et simple, et d'un caractère tout républicain, que quelques savans croient du dixième siècle, sinon du siècle même qui suivit l'événement [1].

[1] Voici ce chant de guerre, qu'on répète avec de légères variantes chez les Eskaldunacs de l'un et de l'autre versant des Pyrénées. Il porte le titre d'*Altabiçaren cantua;* l'Altabiçar est la montagne qui domine le val de Roncevaux. Les curieux de langue euskarienne peuvent voir le texte même de l'*Altabiçaren cantua* dans le recueil de M. Francisque Michel, append., p. 226, à côté de la traduction.

Un cri s'est élevé
Du milieu des montagnes des Eskaldunacs;
Et l'etcheco-jaona, debout devant sa porte,
A ouvert l'oreille, et il a dit : « Que me veut-on? »
Et le chien qui dormait aux pieds de son maître
S'est levé, et il a rempli les environs d'Altabiçar de ses aboiemens.

Au col d Ibaneta un bruit retentit;
Il approche, en frôlant à droite, à gauche, les rochers :
C'est le murmure sourd d'une armée qui vient.
Les nôtres y ont répondu du sommet des montagnes;
Ils ont soufflé dans leurs cornes de bœuf,
Et l'etcheco-jaona aiguise ses flèches.

Ils viennent! ils viennent! quelle haie de lances!
Comme les bannières versicolorées flottent au milieu!
Quels éclairs jaillissent des armes!
Combien sont-ils? enfant, compte-les bien!
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze
Treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt.

Vingt, et des milliers d'autres encore!
On perdrait son temps à les compter.
Unissons nos bras nerveux, déracinons ces rochers,
Lançons-les du haut des montagnes
Jusque sur leurs têtes.
Écrasons-lés! tuons-les!

Et qu'avaient-ils à faire dans nos montagnes, ces hommes du Nord?
Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix?
Quand Dieu fait des montagnes, c'est pour que les hommes ne les [franchissent pas.]
Mais les rochers en roulant tombent; ils écrasent les troupes;
Le sang ruisselle, les chairs palpitent.
Combien d'os broyés! quelle mer de sang!

Fuyez! fuyez! ceux à qui il reste de la force et un cheval.
Fuis, roi Carloman, avec tes plumes noires et ta cape rouge.

Si la charte d'Alaon est authentique, et, malgré de graves autorités, il y a lieu de douter qu'elle le soit, du moins dans toutes ses parties, le duc Loup II était à la tête de cette embuscade[1]. Fils de Waiffre, il n'y a rien d'invraisemblable à croire que ce Loup ait pu trouver bon, dans l'impuissance où il était d'agir à force ouverte, de venger l'assassinat de son père par un guet-apens. L'affaire faite, Loup, à ce qu'il paraît, crut pouvoir ne pas se cacher, mais Charlemagne le fit saisir peu après et mettre à mort. Du reste, de même que sur sa participation à l'affaire de Roncevaux, les chroniques contemporaines sont muettes sur sa mort, et c'est encore la charte d'Alaon qui nous apprend que, surpris par les gens

Ton neveu. ton plus brave, ton chéri, Roland, est étendu mort là-bas.
Son courage ne lui a servi à rien.
Et maintenant, Eskaldunacs, laissons les rochers;
Descendons vite en lançant des flèches à ceux qui fuient.

Ils fuient! ils fuient! Où est donc la haie de lances?
Où sont ces bannières versicolorées flottant au milieu?
Les éclairs ne jaillissent plus de leurs armes souillées de sang.
Combien sont-ils? enfant, compte-les bien.
Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize,
Douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un.

Un! il n'y en a même plus un.
C'est fini. Etcheco-jaona, vous pouvez rentrer avec votre chien,
Embrasser votre femme et vos enfans,
Nettoyer vos flèches, les serrer avec votre corne de bœuf et ensuite vous coucher
[et dormir dessus.
La nuit, les aigles viendront manger ces chairs écrasées;
Et tous ces os blanchiront dans l'éternité.

[1] Voici le curieux passage de la charte d'Alaon, où ce fait est affirmé, bien qu'il n'en soit fait mention dans aucune des chroniques contemporaines. « Magnus avus noster Carolus... Lupo... totam Vasconiæ partem beneficiario jure reliquit. Quam ille omnibus pejoribus pessimus ac perfidissimus supra omnes mortales, operibus et nomine Lupus, latro potius quam dux dicendus, Vifarii patris scelestissimi, avique apostatæ Hunaldi improbis vestigiis inhærens, arripuit... Attamen dum simulanter atrox nepos, sacramentum glorioso avo nostro Carolo multiplex dicebat, solitam ejus majorumque suorum perfidiam expertus est in reditu ejus de Hispaniâ : dum cum scara latronum comites exercitus sacrilegè trucidavit. Propter quod postea jam dictus Lupus captus miserè vitam in laqueo finivit. » (Chart. Alaon. in Aguir. Concil. Hispan., tom. III.)

du roi frank, il fut étranglé, ou, plus exactement, pendu[1]. Par là se trouverait expliqué le *neque hac factum ad præsens vindicare poterat* d'Éginhard, qui s'accorde assez bien ou du moins qui n'a rien d'inconciliable avec le *propter postea* de la charte d'Alaon.

Cette expédition de Charlemagne ne fut pas cependant en pure perte. Si elle n'assura aux Franks aucune domination formelle au-delà des Pyrénées, elle raffermit en-deçà dans toute l'Aquitaine la puissance du fils du vainqueur de Waiffre. Il plaça dans tout le pays des comtes et des abbés, *ex gente Frankorum*. Pour surcroît de bonheur, en arrivant à Cassineuil, où nous avons vu qu'il avait laissé sa femme Hildegarde, il la trouva accouchée de deux fils, auxquels il donna les noms de Lothaire et de Ludwig. Le premier mourut peu de temps après; le second fut destiné par son père à être roi du pays où il venait de naître. L'érection de l'Aquitaine en royaume, décidée à Cassineuil, fut immédiatement proclamée; elle flatta l'orgueil national des Aquitains, et eut pour premier effet politique d'en rallier un grand nombre à la domination franke. Pour s'assurer définitivement l'Aquitaine, Charles gagna les évêques à ses intérêts, dit l'auteur anonyme de la Vie de Louis-le-Débonnaire[2]. Il établit dans toute l'Aquitaine, poursuit-il, des comtes, des abbés et d'autres leudes de la nation des Franks, à la prudence et à la valeur desquels il n'y avait ni ruse ni force qu'on pût opposer[3]. Il leur confia le soin du gouvernement, la garde des frontières, l'administration des maisons royales. Il donna le gouvernement de Bourges à Humbert et depuis à Sturbio; celui de Poitiers à Abbon; celui de Périgueux à Widbald; celui de Cler-

1 Proprement, il finit sa vie dans un nœud, *vitam in laqueo finivit.*

2 Anonym. Astron., Vit. Hlud. Pii, ad ann. 778.

3 Ordinavit per totam Aquitaniam comites abbatesque, nec non alios plurimos, quos vassos vulgo vocant, ex gente Frankorum, quorum prudentiæ et fortitudini, nullâ calliditate, nullâ vi obviare fuerit tutum (Astron., Vit. Hlud. Pii, ad ann. 778).

mont dans le pays des Arvernes à Ithier; celui du Velay à Bullus; celui de Toulouse à Chorson; celui de Bordeaux à Seguin; celui d'Alby à Aymon; celui de Limoges à Rothgaire [1]. Cela fait, il passa chez les Bretons armoricains, pour établir aussi par là sa domination.

Voyons maintenant ce qui se passa dans la vallée de l'Èbre après la retraite de Charlemagne. A n'en juger que par certains documens arabes, ceux par exemple d'après lesquels Conde a écrit, tout s'y passa le mieux du monde. La négligence des walis de la frontière avait été la cause de ces calamités. Il leur fut donné l'ordre de redoubler de vigilance, et le roi (c'est le nom que l'auteur arabe traduit par l'académicien espagnol, d'une époque récente sans doute, donne constamment à Abd el Rahman) leur enjoignit de poursuivre les chrétiens des montagnes, et de les réduire à l'obéissance par des algarades continuelles dans leurs vallées. C'est avec ce vague déplorable qu'il est rendu compte des faits qui suivirent l'expédition de Charlemagne dans l'Histoire de la domination des Arabes et des Maures en Espagne de don Joseph Conde [2].

Heureusement que tous les documens ne sont pas là-dessus de ce désespérant laconisme. Il en est un qui donne des événemens subséquens une relation au moins fort vraisemblable [3]. A nous en tenir à ce récit très plausible, sitôt après la retraite de Charlemagne, une division dont l'histoire ne nous dit pas le motif avait éclaté à Saragosse entre les deux chefs arabes du parti opposé à l'émir de Cordoue. Houssein ben Yahyah,

1 Anon. Astron., loc. cit.

2 Conde, c. 20.—« Il est à regretter, dit l'Art de Vérifier les Dates, que Conde n'ait pas écrit avec plus de critique et de soin. » On ne regrette pas moins d'y rencontrer à chaque pas d'effrayantes lacunes sur les événemens les plus importans de l'histoire qu'il traite. Sa couleur orientale, bien qu'altérée en quelques endroits, est intéressante sans doute, mais n'empêche pas de sentir vivement ce qui lui manque.

3 Mss. arab. 706, de la Bibl. roy.

dont le crédit était grand à Saragosse, avait fait assassiner Souléiman el Arabi dans une mosquée, d'autres disent à la chasse, et avait pris pour lui-même le gouvernement de la cité et de l'Espagne orientale, en tant qu'elles voudraient lui obéir. Nous savons qu'Houssein était abbasside. Les tribus abdarites de la vallée de l'Èbre l'étaient probablement aussi. Ce fut donc, selon toute apparence, au nom du khalife de Bagdad, quoiqu'en effet pour ne dépendre de personne, qu'Housséin dut prendre le titre de wali de Saragosse. Il n'est pas douteux au moins que la révolution accomplie là par Housséin ne fût d'abord également hostile à l'émir de Cordoue et au roi des Franks. Dès que le pouvoir fut dans ses mains, il l'exerça contre les partisans de l'un et de l'autre souverain; il y eut, à ce qu'il semble, une sorte de réaction contre les mauvais Musulmans qui avaient appelé le roi chrétien en Espagne. Beaucoup durent fuir. Ce fut alors que vinrent chercher un refuge en Septimanie et dans celles des vallées des Pyrénées où ne dominaient pas les Abdarites purs, un grand nombre d'Arabes, d'Espagnols et de Goths fuyant les violences et les persécutions du nouveau gouverneur. L'histoire mentionne expressément parmi les fugitifs le fils même de Souléiman el Arabi, qu'elle nomme Issoun [1].

Comme, entre tous ses ennemis, ceux qui agissaient au nom et dans l'intérêt du khalife de Bagdad lui semblaient, à tort ou à raison, les plus à craindre, Abd el Rahman ne vit pas sans s'émouvoir l'entreprise de Houssein ben Yahyah, et résolut d'abattre à tout prix la bannière des Abbassides. L'entreprise ambitieuse et la trahison de Souléiman l'avaient moins touché; il s'était contenté de faire marcher ses walis et ses wasyrs contre le rebelle. Cette fois, l'odieux étendard noir des fils d'Abbas avait été relevé; c'était Dieu appelé à juger entre les deux causes; et Abd el Rahman estima la con-

[1] Mss. arab. 706, de la Bibl. roy.

joncture assez sérieuse pour tourner toutes ses forces de ce côté, et pour marcher lui-même contre Housséïn. Il partit donc pour Saragosse, fit investir la place, dit le manuscrit arabe qui nous sert seul de guide en ce récit; mais il essaya vainement de l'emporter, comme il se l'était promis, par un soudain et vigoureux emploi de toutes ses forces. Saragosse ne s'effraya pas plus d'Abd el Rahman qu'elle ne s'était effrayée de Charlemagne. Elle lassa les premiers efforts de l'émir, si bien qu'il en laissa poursuivre le siége par ses généraux, et reprit le chemin de Cordoue. L'armée ommyade fut tenue en échec devant Saragosse pendant près de deux ans[1], c'est-à-dire jusque vers 780. Un an plus tard, la prise de la ville eût coïncidé avec le retour du fils de Charlemagne et avec son installation en Aquitaine en qualité de roi du pays; encore Saragosse ne se rendit-elle que par composition. Lasse de son long siége, elle traita avec Abd el Rahman; Housséïn se soumit, et livra ses fils pour ôtages au vainqueur. Averti des chances favorables qui se déclaraient pour lui vers la fin du siége, Abd el Rahman était revenu en personne en presser les opérations, et assister à la reddition de la place. Non content d'avoir ainsi rétabli son autorité à Saragosse, il remonta l'Èbre, soumit Pampelune, qui, dépouillée deux ans auparavant de sa couronne murale par le roi frank Karl, ne put lui opposer aucune résistance; courut quelques jours, comme pour les reconnaître, les vallées voisines du pays des Vascons, sans oser pénétrer dans ces montagnes où il eût été imprudent à lui de s'aventurer trop avant; revint de là vers l'Aragon, le traversa, réduisit à son obéissance les walis et les caïds des cités et des villes de tous ces pays montagneux, jusqu'à l'extrémité de l'Espagne orientale, exigea des ôtages de ceux dont il soupçonnait la loyauté, et retourna

[1] Cardonne, d'après les manuscrits de la Bibliothèque royale, parle de cette grande résistance, et dit qu'Abd el Rahman fit agir avec trente-six béliers contre la ville (Cardonne, tom. I, p. 206).

enfin à Cordoue par Gironne, Barcelone et Tortose, ayant fait tout ce qu'il était en lui pour s'assurer la possession de cette portion de la conquête, où étaient rassemblées les tribus les plus turbulentes, et, à ce qu'il semble, les plus rétives à son autorité[1]. A en juger sur les apparences, Abd el Rahman venait de rattacher définitivement la vallée de l'Èbre et tout le versant occidental des Pyrénées au gouvernement central de Cordoue. Toutefois, les mêmes causes qui avaient amené les désordres précédens devaient bientôt se reproduire, au grand détriment de l'unité musulmane en Espagne.

L'Espagne orientale pacifiée, l'émir, avons-nous dit, était rentré à Cordoue. Chaque succès d'Abd el Rahman était suivi ainsi d'un temps d'arrêt, mais d'un temps d'arrêt plus ou moins court. Depuis son arrivée en Espagne, il n'avait pu respirer une année entière à Cordoue sans quelque grave sujet d'alarmes. L'année 781 n'était pas terminée, que l'aîné des fils de Yousouf, son prisonnier, s'échappa, et releva la bannière des Fehris dans les montagnes des sources du Guadalquivir, au sein même de l'Andalousie.

On se souvient que, des trois fils de l'émir Yousouf qui avaient survécu à leur père, l'un a succombé les armes à la main; nous avons vu le plus jeune, Khasem, enfermé dans une tour à Tolède, délivré par le peuple; nous l'avons rencontré à Paderborn avec Souléiman el Arabi; et il est probable, quoique l'histoire n'en dise rien, qu'il n'était pas demeuré étranger aux derniers mouvemens de l'Espagne orientale, que venait de réprimer Abd el Rahman. Maintenant il était on ne sait où, sans doute en Septimanie, ou chez quelque tribu amie de l'Espagne méridionale, où nous ne tarderons pas à le voir reparaître. Quant à l'aîné, Mohammed Aboul Aswad, nous l'avons laissé, en 763, détenu dans une tour des remparts de Cor-

[1] Mss. arab. 706, de la Bibl. roy.

donc. C'est de cette prison qu'il était parvenu à s'évader, en 781, avec des circonstances dignes d'intérêt, et que l'histoire a conservées.

Lorsqu'il y avait été mis, en 763, c'était à la suite de la première révolte de l'émir Yousouf contre l'intrus Ommyade, et dans un moment où les Fehris étaient encore fort à craindre. Les premières années de sa captivité avaient été très rigoureuses; mais, avec le temps, la dureté de ses gardes et de ses geôliers s'était un peu adoucie. Aboul Aswad avait, une ou deux fois, essayé en vain de s'évader. Il s'était résigné ensuite, en véritable Musulman, à la volonté de Dieu, et avait supporté sa prison sans se plaindre. Plusieurs années se passèrent ainsi. Puis, le désir de recouvrer sa liberté et de venger son père revint au prisonnier; il eut recours à la ruse pour se ménager les moyens de fuir : il feignit d'être aveugle, et le feignit si bien qu'il fut regardé de tous comme véritablement frappé de cécité, et qu'on ne le désigna plus que par cette infirmité. Pendant longtemps il vécut ainsi, affectant toutes les habitudes et toutes les allures d'un aveugle, de telle sorte que la surveillance de ses geôliers s'était au dernier point relâchée à l'approche de l'an 172 de l'hégire (781 de l'ère chrétienne). Dans la sécurité qu'ils en avaient conçue, ils allaient jusqu'à le laisser presque entièrement libre dans l'enceinte de sa prison; ils lui permettaient de coucher, pendant les chaleurs de l'été, dans les salles basses de la tour donnant sur le fleuve, d'aller aux citernes et de s'y baigner, sous la seule conduite d'un jeune serviteur de son choix. Quelques anciens partisans de son père avaient alors coutume de le venir voir; il leur communiqua son projet, et concerta avec eux les moyens de le mettre à exécution. Enfin, un soir d'été de cette même année 781, à l'heure d'*el Aksah*[1], pendant que

[1] Les Arabes donnaient aux principales divisions de la journée des dénomina-

tout le monde était à se baigner dans le Guadalquivir, que jusqu'aux domestiques même de la prison étaient sortis pour leurs affaires, se fiant à la goutte sereine de Mohammed, il se laissa glisser par les fenêtres basses de l'escalier des citernes dans le Guadalquivir, à l'aide d'une corde, passa le fleuve à la nage, prit des vêtemens et un cheval qu'il trouva prêts de l'autre côté du fleuve, dans les avenues de peupliers voisines de la rive, et prit son chemin vers Tolède, où habitaient un grand nombre de parens et de vieux amis de son père. Il marcha toute la nuit et le jour suivant par des chemins détournés. Il arriva ainsi inconnu à Tolède, et logea chez des amis qui le pourvurent du nécessaire, et le dirigèrent avec sûreté vers les montagnes de Jaën, où s'étaient secrètement rassemblés plusieurs milliers de mécontens de l'ancien parti de Yousouf. Là, il se vit en peu de jours à la tête d'une petite armée, et il avait eu le temps de prendre position dans ces montagnes et de s'emparer de Ségura et de Cazorla, avant que sa fuite fût connue à Cordoue, au moins du plus intéressé à la connaître. Craignant que cette évasion ne leur fût imputée à crime, les gardiens d'Aboul Aswad l'avaient tenue cachée tant qu'ils avaient pu, et plusieurs jours s'étaient passés avant qu'Abd el Rahman en fût instruit. La nouvelle, chose singulière, lui en vint du dehors, et lorsque déjà la rébellion d'Aboul Aswad était flagrante et organisée. Averti de l'entreprise du fils de Yousouf, son vieux compagnon Hafila[1] était accouru près de Mohammed avec ses compagnies d'aventuriers. Les bandits, les factieux et les mécontens de toutes les provinces, pour parler comme les historiens

tions particulières : ils appelaient heure d'*el Sohbi*, l'aube ; heure d'*el Dhoha*, le grand jour ; heure d'*el Dohar*, le midi ; *el Aschari*, l'après-midi ; *el Magreb*, le coucher du soleil ; *el Atkemah* ou *el Aksah*, le soir, la brune, la nuit tombante. A chacune de ces heures était affectée une prière ; ils partageaient ainsi le jour par les heures de leurs prières.

[1] Hafila avait été caïd en Septimanie sous Yousouf ben Abd el Rahman ben Habib ben Okbah el Fehri.

ommyades, le prirent pour leur chef, et se réunirent sous lui tout d'abord, au nombre de plus de six mille hommes aguerris et bien armés. Khasem ben Yousouf reparaît ici, occupé à rassembler des soldats pour son frère dans les montagnes de Ronda[1].

En apprenant l'évasion d'Aboul Aswad, l'émir, dit-on, s'écria : « Je crains fort que la fuite de cet aveugle ne nous » donne bien de l'inquiétude, et ne fasse répandre bien du » sang [2]. » Instruit des premiers actes des Fehris, Abd el Rahman se mit lui-même à la tête de la cavalerie de Cordoue, et se dirigea vers le théâtre de la révolte, mandant aux walis de Murcie et de Jaën de l'y venir joindre avec tous les hommes de guerre qu'ils pourraient réunir. El Fehri recula devant ce déploiement de forces, ou plutôt prit position dans les escarpemens des montagnes de Cazorla, s'y tint obstinément retranché, et y renouvela ces miracles de résistance isolée qui étonnent si fréquemment dans l'histoire de la Péninsule. Abd el Rahman remporta sur lui, dit-on, divers avantages; mais le fait est qu'il ne put réussir à l'attirer dans la plaine : si bien qu'il dut abandonner la partie pour cette fois, l'hiver approchant. Cette guerre de montagnes, dit l'historien arabe, se prolongea si longtemps, qu'il fallut la suspendre à diverses fois pour la reprendre dans les saisons convenables[3], c'est-à-dire, littéralement, que cette poignée d'insurgés tint tête aux troupes ommyades, non pas une fois mais vingt, et pendant plusieurs années.

Vers 784, impatienté des lenteurs de cette guerre, si semblable à celle d'El Meknêsi, Abd el Rahman voulut la terminer d'un seul coup, et prit en effet le meilleur parti pour débusquer Mohammed et les siens des montagnes de Ségura; il ordonna aux walis d'Andalousie de procéder à une levée

1 Conde, c. 22.
2 Ibid., l. c.
3 Ib.

en masse des hommes de guerre de leurs tribus, et, cela fait, de se partager en plusieurs corps, d'investir et de traverser en tous sens les montagnes occupées par l'ennemi, jusqu'à ce qu'il n'y restât plus âme qui vive. Les walis andalous rassemblèrent leurs troupes et le plus grand nombre d'arbalétriers qu'ils purent, et pénétrèrent dans ces montagnes par tous les points par où elles étaient accessibles. Mais, quelque bien entendue que fût cette manœuvre, elle ne put avoir encore un plein succès, et Mohammed réussit à s'échapper, contre toute attente, et à se jeter dans Cazlona. Là, il sentit qu'il ne pourrait tenir longtemps, et plusieurs anciens amis de son père, fidèles en même temps à Abd el Rahman, dit la chronique arabe employée par Conde, lui conseillèrent de faire sa soumission à l'émir, qui ne manquerait pas de le recevoir à composition. Mais Aboul Aswad avait de trop cruelles injures à venger; il préféra courir les chances d'un combat inégal, et jouer le tout pour le tout. Il fut battu (4 de rabieh première — 24 septembre 784), et battu sans ressources. Aboul Aswad perdit dans la bataille, au rapport d'El Razi [1], près de quatre mille hommes, les plus braves de ses gens, sans compter ceux qui se noyèrent dans le Guadalhamar, en le traversant pour échapper aux cavaliers zénètes et andalous. Lui-même s'enfuit jusque dans le pays que les Portugais appellent maintenant les Algarves, l'El-Garb des Arabes. Khasem regagna comme il put le pays de Ségura. Quant à Hafila, il rentra avec ses compagnies fort réduites dans les montagnes de Jaën et de Ronda, et y reprit sa vie de bandit indépendant.

L'émir, cependant, courut à Mérida pour presser de là et achever la défaite de la faction des Fehris, dont près de deux mille hommes s'étaient sauvés de ce côté. Les caïds de Béja, de Badajoz et d'Alcantara [2] s'offrirent à poursuivre le rebelle,

[1] El Razi, mss. de l'Escurial, dans Conde, c. 22.

[2] Al-Cantara, ou mieux El-Cantara el Saïf (le Pont de l'Épée); c'est l'antique

et à le poursuivre de manière à ne pas lui laisser un seul partisan. Abd el Rahman jugea que les troupes des caïds de Badajoz et d'Alcantara devaient suffire à cette poursuite, et il remercia de sa bonne volonté le caïd de Béja, qu'il renvoya à sa caïdie [1]. Aboul Aswad, vivement poursuivi, fut défait en plusieurs rencontres où il essaya de relever sa fortune avec la poignée d'hommes qui lui restait. Toujours battu, il se vit enfin sans aucun compagnon; seul et déguisé, il entra dans Coria (l'ancienne Caurium), et y demeura caché quelque temps. Son infortune ne fit que s'accroître : il courut les bois des monts voisins, pauvre et inconnu, souffrant de la faim et de la soif, jusque là que le chroniqueur qui nous apprend ces particularités lui fait se rappeler comme un temps heureux celui qu'il avait passé dans l'obscurité de sa prison. Les fatigues de sa misérable vie, dit-il en terminant, l'avaient tellement défiguré, qu'il put se rendre et vivre ignoré à Alarcon, bourg fortifié dépendant de Tolède, où il mourut un an après [2].

La guerre achevée dans cette province, et se trouvant de loisir, Abd el Rahman partit de Mérida pour visiter les villes à l'ouest et au nord du Guadiana. Il prit sa route par Évora, qu'illustra le séjour de Sertorius; passa de là à Lisbonne, principalement peuplée de tribus égyptiennes et berbères; remonta le Tage jusqu'à Santarem, l'ancienne Scalabis, patrie

Laceri Pons sur le Tage, la moderne Alcantara, au nord de Mérida. La prononciation pleine de l'*alef*, comme dans Alcantara, est restée à la plupart des noms des villes de la Péninsule dérivés de l'arabe, bien que l'*alef* se prononce en Arabie, même de nos jours, tantôt *a*, et tantôt *e*. Cette prononciation, au rapport d'un savant voyageur, est sensible d'un village à l'autre; mais, dans la ville natale du Prophète, en Égypte, en Syrie, et sur tout le littoral de l'Afrique, c'est l'*e* maintenant qui l'emporte.

[1] Conde, c. 22.

[2] Le détail de ces derniers faits a été relevé *in extenso* par Conde des manuscrits de l'Escurial, et il n'est pas douteux que le narrateur arabe dont il donne la traduction n'ait tiré son récit de quelque source contemporaine ou, tout au moins fort rapprochée des événemens.

de sainte Irène, d'où est venu son nom; poussa vers le nord jusqu'à Coïmbre (la vieille Conimbrica), à Porto (Portus-Calle, qui a donné son nom au moderne royaume de Portugal [1]) et à Braga (Bracara-Augusta), l'ancienne capitale du royaume des Suèves au cinquième siècle; fit bâtir partout des mosquées-djéma et des mosquées communes, et établir des médréseh (écoles publiques pour l'enseignement de l'islam), employant à cela une partie des tributs qui lui revenaient; et, par Astorga, Zamora et Avila, expressément mentionnées par le chroniqueur arabe, se rendit à Tolède, où il fut reçu de son fils Abdallah et de toute la ville avec de grandes démonstrations d'allégresse. Il est, par là, constant que tout le pays qui compose le Portugal actuel jusqu'au Miño, et y compris toute la rive gauche de ce fleuve, de Carnunha au confluent de l'Arnoya, faisait partie des possessions musulmanes en Espagne, vers 785. Il ne peut y avoir doute que pour la rive droite du Miño, pour Tuy, Ponte-Vedra, Ribadavia, etc. — Viseu, Guarda, Letesma, Salmantica, toutes ces villes que nous avons vues comprises par Sébastien de Salamanque dans la pompeuse énumération des conquêtes d'Alfonse, pouvaient bien avoir été visitées et pillées par les chrétiens des montagnes sous la conduite du général-roi, dans les temps d'anarchie et de guerres civiles qui précédèrent et accompagnèrent l'arrivée au pouvoir d'Abd el Rahman; mais elles n'avaient pas tardé, à ce qu'il semble, à retomber aux mains des Musulmans, si tant est qu'Alfonse y eût même laissé des garnisons asturiennes, ce qui paraît peu vraisemblable. L'Entre-Douro-y-Miño appartenait donc alors, selon toute apparence, tout entier aux Musulmans. C'était une province un peu froide, et qui ne convenait pas sans doute autant aux Arabes

[1] « Ce port, qui se courbe en demi-cercle pour recevoir les eaux de l'Océan, s'énorgueillit avec raison, dit le Camoëns, d'avoir donné le nom de Portugal au sol qui l'a vu naître. »

que la belle et chaude Andalousie ou que la province de Valence, mais c'était encore, à tout prendre, un pays où ils pouvaient s'acclimater, sinon se plaire. Moins sillonné de montagnes que les provinces auxquelles il confine au nord et à l'est (la Galice et Tras-os-Montes), l'Entre-Douro-y-Miño renfermait deux riches cités, qui en sont encore aujourd'hui les plus importantes, Oporto et Braga, beaucoup d'autres villes et villages, six ports de mer; enfin, près de deux cents ponts, presque tous de construction romaine, sur les différens fleuves qui le fertilisent, le Miño, le Lima, le Cavado, l'Ave, le Douro, etc., dont le premier et le dernier sont navigables à douze ou quinze lieues dans l'intérieur des terres. Son sol est d'ailleurs fertile en grains, en fruits, en huile et en vins; le gibier et le poisson y abondent; la terre y produit ce lin renommé que l'on recherchait tant à Rome, et que l'on mettait si bien en œuvre à l'autre extrémité de la Péninsule, à Xativa, l'antique Sætabis. Le Miño servait probablement alors comme aujourd'hui de limite aux deux états. On sait qu'entre Valencia, ville portugaise sur la rive gauche du Miño, et Tuy, ville espagnole de l'autre côté du fleuve, il n'y a que le fleuve même; il est permis de croire que cette même Valencia, fondée par les légions rustiques de Viriatès, était, au huitième siècle, la dernière ville musulmane, et Tuy la première ville chrétienne de la Djalikyah.

A Tolède, Abd el Rahman fut instruit que Khasem et le vieil Hafilà s'étaient mis de nouveau en pleine révolte et couraient les campagnes de Tadmir. Il en partit incontinent, déterminé à finir cette guerre en personne. Mais, à son arrivée dans les montagnes d'Alcarraz (El-Carrasch), il apprit que Khasem ben Yousouf el Fehri, fait prisonnier par le jeune Abdallah ben Abd el Melek ben Omar el Merwan, avait été amené sous bonne escorte à Cordoue, où il attendait que l'émir décidât de son sort. Cet Abdallah était fort aimé d'Abd

el Rahman, et il en fit vers ce temps l'époux de sa petite-fille Kethirah, fille d'Hescham[1]. A ce qu'il semble, une fois déplacé de Cordoue, Abd el Rahman n'y rentrait qu'après avoir parcouru quelque partie des possessions musulmanes nouvelle pour lui. Son biographe décrit ici son voyage dans la province où il était venu dans la résolution de poursuivre Khasem et Hafila; il nous le montre visitant le fort de Ségura, qui est, dit-il, comme une ville bâtie sur la cîme d'une grande montagne; la forteresse est inaccessible. Du flanc de cette montagne, continue le narrateur, sortent deux fleuves: l'un est celui de Cordoue, nommé le Guad-al-Kibir, et l'autre est le Guad-al-Abiad, qui passe à Murcie : celui qui va à Cordoue sort de cette montagne du milieu d'un amas d'eau qui se trouve comme une lagune limpide au cœur des rochers; il descend au pied, s'échappe du fond de la vallée, et court vers l'occident, passant à Monte-Nagida, à Guad-Linar près de Médina Bayeza, à Alcozir, à Hisn-al-Doujar, à Alcantara-Eschtevan, et à Cordoue; le Guadalabiad sort aussi, au pied de la montagne, de la source qui est à l'est et va à Housséin-el-Féred, à Hisn-Moula, à Murcia, à Aouriola, à Al-Modwar, et à la mer[2].—On ignore à quelles villes modernes se rapportent précisément tous les noms mentionnés dans la description de l'écrivain musulman. Il en est du moins quelques-uns qu'on rechercherait vainement sous les dénominations modernes des villes situées sur le cours des deux fleuves.

Nous voici enfin arrivé au terme des guerres d'Abd el Rahman. C'est dans ce voyage, pendant qu'il était à Dénia, qu'on lui apporta la tête du dernier et du plus obstiné de ses ennemis, du brave et malheureux Hafila, qu'Abdallah ben Abd el Melek venait de saisir dans quelque aire d'aigle des montagnes de Ségura, et qu'il avait fait impitoyablement décapiter.

Depuis son entrée en Espagne en 756, jusqu'en cette an-

[1] Conde, c. 24.
[2] Ibid, c. 25.

née 786, nous avons vu le fils de Moawiah périodiquement en butte à quelque soulèvement. Nous l'avons vu dominant de Cordoue toutes les rébellions intérieures et extérieures. Après la mort d'Hafila, il n'eut plus de guerre civile à soutenir contre les chefs arabes. Les inimitiés de tribu à tribu s'apaisèrent ou semblèrent s'apaiser, et Abd el Rahman put jouir dès ce moment de loisirs moins troublés.

Rentré à Cordoue, il eut à décider du sort de Khasem, qu'on lui présenta enchaîné [1], et non seulement, dit-on, il lui pardonna, mais il lui fit donner même des terres aux environs de Séville, pour qu'il pût soutenir convenablement son état et son rang. D'autres disent que Khasem mourut ou fut tué peu de temps après dans une querelle particulière. Quoi qu'il en soit, de ce moment l'histoire ne nous dit plus rien de lui, soit qu'il fût mort en effet, soit qu'il vécût depuis, comme la chronique arabe de Conde le dit en termes exprès, toujours soumis à l'émir de Cordoue, qui l'avait si honorablement traité.

Quant à Abd el Rahman, depuis cette année, il paraît ne s'être occupé que d'embellir Cordoue et d'assurer l'héritage de sa puissance à celui de ses fils qu'il en avait jugé le plus digne. C'est sous le règne de ce premier des Ommyades, mais surtout vers la fin de ce règne, que Cordoue entra dans sa période ascendante, au plus haut degré de laquelle elle ne tarda pas d'arriver sous ses successeurs. Elle était dès-lors et mérita de plus en plus d'être appelée dans les siècles qui suivirent « le centre de la religion, le séjour des savans, la lumière de l'Andalousie[2]. » Elle égala en peu de temps la

1 Peu de jours après son arrivée à Cordoue, on lui amena le fils de Yousouf el Fehri enchaîné, et Abd el Rahman, réfléchissant sur l'instabilité de la fortune des hommes, dit une chronique arabe, eut pitié du triste Khasem, et, comme il était naturellement généreux et compatissant, il lui pardonna et fit aussitôt briser ses fers (Conde, c. 23).

2 En ce temps on enseignait en Espagne selon la secte et les préceptes d'El Auzeï, enseignement qu'avait introduit et que professait à Cordoue l'Andalou



Le Petit sc.

CORDOUE
(Vue de la Mosquée)

renommée de Bagdad, la splendide métropole de l'Orient, l'honneur du khalifat, la maison du salut (Dar el Salam). Sa situation sur la rive droite du Guadalquivir, au pied de la Sierra-Moréna, avait tout ce qui plaît aux Arabes[1]. Déjà elle possédait le palais de Merwan, l'Alcaçar et plusieurs élégans édifices; mais Abd el Rahman voulut l'orner d'un temple qui égalât en splendeur les plus magnifiques de l'Orient, et ne le cédât que par la grandeur des souvenirs aux deux temples qui rendent si saintes aux yeux des Musulmans la ville où naquit leur Prophète et celle où mourut celui des chrétiens[2]. C'est en cette année 786 qu'il fit commencer la fameuse mosquée de Cordoue, cette mosquée *où l'œil se perd dans les merveilles*, selon l'expression du poète[3], mais qu'il ne lui fut point donné de voir achevée. Quoiqu'il mît à cette entreprise la plus grande diligence, qu'il y travaillât lui-même une heure chaque jour, et qu'il eût dépensé à cette construction plus de cent mille doblas d'or, Dieu ne voulut point qu'il vît cet édifice terminé, dit un historien arabe[4]. Mais l'honneur de sa fondation revient à celui qui en conçut le plan, et qui consacra aux premiers travaux et à doter les médrésahs et les hô-

Sakschat ben Salemah, qui avait été en Orient le disciple d'El Auzéï. On avait coutume d'appeler ce savant le Damasquin, parce qu'il avait longtemps étudié à Damas, de telle sorte que quelques-uns l'en croyaient originaire. Il ne cessa d'enseigner jusqu'à sa mort, arrivée sous le règne d'Heschant, vers l'année 180 de l'hégire. La secte ou école d'El Auzéï précéda en Espagne celle de Malek ben Anas, qu'on y suivit depuis. Il y a chez les Musulmans quatre sectes approuvées, celle de Malek, celle de Shaféï, celle de Hanbal, et celle d'Abou Hhanifah (Conde, c. 24.)

1 ... Quo ad aspectu nihil potest fieri pulchrius, nihil amœnius... Debetur hoc magna ex parte fontium beneficio, copiosam, purissimam, suavem et portu salubrem etiam aquam profundentibus quibus passim irrigantur (Nonnius, Hisp. Illust., tom. III).

2 Les Musulmans vénèrent, entre tous les autres, le fameux temple de la Mekke, la Kaabah, et celui de la Résurrection de Jérusalem, qu'ils appellent *el Aksah*, le lointain, à cause de son éloignement, et *el Sarah* (du pic ou du rocher), à cause de la nature du lieu sur lequel il est bâti.

3 Victor Hugo, Orientales.

4 Conde, c. 24.

pitaux qui en devaient dépendre sa part entière des revenus publics.

Ce qui en fut élevé sous ses yeux correspondait, au reste, assez bien à ce qui s'en est conservé, et qui forme aujourd'hui la cathédrale chrétienne de Cordoue, sous le nom de la Mesquita. L'édifice entier, tel qu'il fut achevé sous Hescham sur les plans de son père, avait de tout autres proportions, ainsi que nous aurons lieu de le remarquer, et n'a pu traverser les temps jusqu'à nous; mais ce qui en subsiste est d'un assez merveilleux travail pour donner une idée de ce qu'était déjà l'architecture arabe à cette époque.

C'est au milieu de ces travaux et de ces soins qu'Abd el Rahman se sentit frappé du pressentiment de sa mort prochaine. Vers la fin de l'année 170 (787) il manda près de lui les walis des six grandes divisions militaires ou capitainies d'Espagne, savoir de Cordoue, de Tolède, de Mérida, de Saragosse, de Valence et de Murcie[1], les gouverneurs des douze villes principales et leurs vingt-quatre wasyrs, et, les ayant réunis dans son alcaçar, en présence de son hadjeb[2], du cadi des cadis, de ses khatebs (secrétaires et conseillers d'état), il les pria de vouloir bien reconnaître son fils Hescham pour *wali el adhi*, ou futur gouverneur. Tous les walis et wasyrs présens promirent de continuer leur fidélité, après la mort de l'émir, à son fils Hescham, et tous, selon l'usage, en assu-

[1] On se souvient que Yousouf avait divisé les possessions musulmanes en deçà du détroit en cinq grandes juridictions à la fois civiles et militaires, et comprenant la province de Narbonne; il y a lieu de croire que les six capitainies dont il est question ci-dessus furent établies par Abd el Rahman après la perte de la Septimanie. Conde, d'après un auteur arabe sans doute fort postérieur au règne d'Abd el Rahman, met au nombre de ces six capitainies Grenade, qui alors n'était encore qu'une ville de peu d'importance. Au lieu de Grenade, il faut, je crois, placer Cordoue, qui, bien que capitale générale de l'Andalousie et résidence de l'émir, avait cependant ses walis particuliers.

[2] Cette charge revenait à celle de premier ministre. Originairement le hadjeb était une sorte de chambellan, un simple préfet de l'alcaçar, *janitor, conclavi regii custos et præfectus*. Mais, comme la charge de maire du palais sous les Mérovingiens, la dignité de hadjeb était devenue la seconde de l'état.



J. Outhwaite sc.

CORDOUE

Vue intérieure de la Mosquée.

rèrent celui-ci en lui prenant la main en signe de respect et de soumission. Abd el Rahman, dit expressément la chronique arabe suivie par Conde, préféra son fils Hescham pour lui succéder, quoiqu'il fût plus jeune que ses frères Souléïman et Abdallah, parce qu'il avait toujours reconnu en son troisième fils plus de bonté, d'affabilité, de prudence et de droiture que dans ses autres enfans. Le même auteur insinue que la mère d'Hescham, Hawârah, ne fut pas étrangère à ce choix. Abd el Rahman, dit-il, n'avait pas d'autres volontés que les siennes; et il nous fait connaître par là que cette femme berbère, que nous avons vue passer dans la Péninsule en 756 avec le jeune Ommyade, était encore, après plus de trente ans, la plus aimée et peut-être l'unique épouse qu'il eût. Quant aux droits des fils aînés à succéder à leur père, dont quelques historiens semblent se préoccuper fort, la loi politique et religieuse de ce temps et de cette nation ne reconnaissait de droit à la souveraineté pas plus aux fils des khalifes qu'aux fils des émirs, et nous avons vu que ce n'était que par une sorte de consentement public assez semblable à ce qui se passait à la même époque dans les états chrétiens, que les fils étaient admis, chez les Musulmans, à succéder à leur père. Souléiman et Abdallah, qui avaient assisté à la reconnaissance de leur frère, furent secrètement offensés de la préférence dont il était l'objet, non à cause de prétendus droits dont il ne pouvait être alors question, mais parce qu'ils s'estimaient probablement hommes de plus de tête et de capacité qu'Hescham. Ils dissimulèrent cependant, et remirent à d'autres temps à lui disputer le pouvoir.

Peu après cette cérémonie, que nous verrons se renouveler sur la fin de la vie de chacun des émirs ommyades, et à l'aide de laquelle ils maintinrent habilement l'autorité dans leur famille, sans règles fixes toutefois autres que la volonté de Dieu, Abd el Rahman partit pour Mérida, dont il avait donné dans

ces derniers temps le gouvernement à Hescham[1]. Abdallah, chargé de fonctions que l'histoire nous laisse ignorer, fut laissé à Cordoue, et Souléiman alla prendre le gouvernement de Tolède.

C'est durant son séjour à Mérida, vers le milieu de l'année 172 de l'hégire, que l'émir tomba malade de la maladie dont il mourut. On peut et on doit fixer la date de sa mort au mardi 30 septembre 788[2]. Cela étant, le règne d'Abd el Rahman, à le faire commencer du jour où il fut maître de Cordoue, vers le milieu de mai 756, fut de trente-deux ans quatre mois et environ quinze jours. La chronique Albeldense et Roderich de Tolède[3] qui lui donnent trente-trois ans de règne, et la chronique de Moissac qui lui en donne trente-trois et quatre mois, ont pris sans doute leur compte tout fait chez les auteurs arabes, sans réduire, comme ils le devaient, les années lunaires en années solaires.

Tel fut le premier des Ommyades d'Espagne. Il sut se placer au premier rang des personnages de son siècle. Sa renommée était si grande, que son rival de Bagdad, El Mansour, parlait souvent de lui avec admiration. El Mansour avait coutume de l'appeler le *Faucon de Koraïsch*, non parce qu'il était grand chasseur, mais à cause de l'habileté et de la rapidité avec lesquelles, de la condition de proscrit, il s'était élevé au rang de ses propres proscripteurs. Il vantait sa bravoure et sa sagacité, et se félicitait que les embarras inté-

1 Murphy, d'après je ne sais quel auteur arabe, dit expressément (History of the mahometan Empire in Spain, c. 3) qu'Hescham était gouverneur de Mérida à la mort de son père.

2 Sa mort arriva en l'an de l'hégire 172, selon Abdallah el Homaïd et Abou Bekr. Le premier dit que ce fut le 24e jour de rabieh seconde, ce qui revient au 30 septembre 788. — El Abar (et Conde après lui) nomme le même mois et donne la même date à un an et deux jours près, c'est-à-dire qu'il place la mort d'Abd el Rahman au 22e jour de rabieh seconde, 171 de l'hégire.

3 Chron. Albeld., num. 80. — Roder. Tolet., Hist. Arabum, c. 18, p. 18.

rieurs du gouvernement des tribus andalou-musulmanes le détournassent du projet qu'il eut un moment, selon Ahmed el Makkari[1], de porter la guerre jusqu'en Orient, et d'y ruiner la puissance de la maison d'Abbas. Comparant Abd el Rahman avec lui-même, il reconnaissait que son élévation au khalifat, après le terrible règne de son frère El Saffâh, n'avait rien d'aussi surprenant que la glorieuse position qu'Abd el Rahman s'était faite par lui-même, dénué d'amis, et sans aucune assistance; et il n'hésitait pas à lui accorder la supériorité[2]. Abd el Rahman avait le teint vif et coloré, les yeux bleus, les cheveux par endroits tirant sur le roux; il était remarquable par un signe au visage; sa taille était haute et élancée[3]. Dans les dernières années de sa vie, il avait perdu un œil[4]. Il était amateur passionné de la chasse aux oiseaux, et il avait fait dresser pour cet amusement un grand nombre de faucons très habiles qu'il menait avec lui jusque dans ses expéditions de guerre. On raconte que, dans une de ces expéditions, marchant au centre de son armée, il n'eut pas plutôt aperçu un vol de grues allant s'abattre dans une vallée voisine, qu'il sortit de son escadron et courut avec ses fauconniers pour leur faire la chasse[5]. Il n'était pas moins passionné pour la poésie, laquelle, du reste, était cultivée par tous les Arabes de quelque distinction, quelle que fût leur profession : généraux, walis, caïds, cadis, wasyrs, hadjebs, tous faisaient des vers, et Abd el Rahman lui-même en faisait parfois d'assez bons[6]. Quoi-

1 Ahmed, mss. arab. de la Biblioth. roy., num. 758.

2 Ebn Hayan cite plusieurs analogies frappantes entre ces deux illustres contemporains et adversaires; il nous apprend que leurs mères étaient du même pays, c'est-à-dire berbères, de la tribu Zénétah (Murphy, c. 5).

3 Ebn Hayan, in Ahmed.

4 Aboulfeda, Annal. Moslem., tom. II, p. 60.

5 Conde, c. 20.

6 En voici quelques-uns qu'il adressa au beau palmier de Syrie qui croissait dans le généralife de Cordoue, un jour que, du haut de la tour de son alcaçar, il contemplait cet arbre de son pays qui lui rappelait tant de souvenirs : « Toi aussi, » brillant palmier, tu es étranger sur cette terre; les doux zéphyrs des Algarves

qu'il fût d'un caractère indulgent et généreux, plusieurs sévères exécutions furent le préliminaire obligé de son élévation. Si, comme le premier des Abbassides, il n'ordonna point froidement le meurtre de toute une tribu ennemie et ne mérita point le triste surnom d'El Saffâh, la loi du sang et du sacrifice n'en marqua pas moins l'établissement de sa puissance, et ce ne fut, ainsi que nous l'avons vu, qu'après de longues et sanglantes luttes civiles, qu'il demeura unique maître et chef souverain de la Péninsule. Quelque grande et glorieuse qu'ait été sa fortune, le souvenir du prix auquel il lui avait fallu l'acheter fut peut-être la cause secrète de cette mélancolie qui faisait le fond de son caractère, et du peu de jours heureux que lui-même comptait dans sa vie[1].

Nous avons dit déjà que, bien qu'il gouvernât et régnât dans une absolue indépendance des khalifes d'Orient, il ne prit point d'autre titre que celui d'émir. « On lui donnait le titre d'émir, dit expressément Ahmed el Makkari, et il en fut de même de ses enfans après lui, et aucun d'entre eux ne reçut le titre d'Émir-el-Moumenin[2], par égard pour le centre du

» te balancent et te caressent; tu pousses au loin tes racines et élèves ta cîme » jusqu'au ciel; et pourtant tu verserais des larmes amères si tu pouvais sentir » comme moi. Mais toi, tu n'es pas en butte aux coups de la fortune contraire, » tu n'es point noyé de continuelles pluies de peine et de douleur. J'ai arrosé de » mes larmes les palmiers que baigne l'Euphrate; mais les palmiers et le fleuve » ont oublié mes peines depuis que les destins funestes et les cruels Abbassides » m'ont contraint d'abandonner les doux objets de ma tendresse et mon pays » aimé. A toi il ne reste aucun souvenir de notre chère patrie; moi, en pensant » à elle, je pleure tristement. » — Le manuscrit arabe de l'Escurial, d'où Conde a tiré ces vers, probablement du quatrième siècle de l'hégire, dit qu'ils étaient dans toutes les bouches, partout où l'on se piquait d'aimer la poésie (Conde, c. 19).

[1] Nous verrons le plus grand des Abd el Rahman, Abd el Rahman III, se plaindre aussi du peu de jours heureux de sa vie.

[2] Les Musulmans se donnent à eux-mêmes le nom de *moumenin* (fidèles, vrais croyans). La modestie d'Omar lui ayant fait estimer le titre de khalife (vicaire ou successeur sous-entendu de Dieu et de son Prophète) trop superbe pour lui, il prit celui d'Émir-el-Moumenin (émir des fidèles, commandeur des croyans), qui est resté aux héritiers souverains de la puissance tout ensemble spirituelle et temporelle de l'apôtre de Dieu.

khalifat, jusques à Abd el Rahman el Naser, le huitième des Ommyades d'Espagne[1]. » Quelque grande puissance qu'Abd el Rahman ait exercée, c'est donc à tort qu'on fait dater de lui l'érection du khalifat indépendant de Cordoue, que plusieurs circonstances retardèrent, selon Aboul-Féda, jusqu'à la vingt-septième année du règne d'Abd el Rahman III, el Naser, c'est-à-dire jusqu'à la trente-neuvième année du dixième siècle de notre ère[2].

L'année même de la mort d'Abd el Rahman, entra en Afrique Edris ben Abdallah, descendant d'Ali ben Abou Thaleb, qui, après avoir erré parmi les Africains, s'empara, à l'aide de la tribu Awroûba et d'autres tribus berbères, du *Magreb el Aksah*, qu'il enleva aux khalifes d'Orient. Edris ben Abdallah jeta par cet acte hardi les fondemens du royaume de Fèz, qu'il transmit à son fils Edris ben Edris, pendant que les Aglabites se rendaient aussi indépendans à Kaïrouan. L'Afrique proprement dite, depuis l'Égypte jusqu'au détroit, échappait ainsi aux khalifes abbassides, comme l'Espagne leur était échappée quelques années auparavant. Haaroûn el Raschid occupait en ce temps le khalifat d'Orient (786-808).

1 Ahmed el Makkari, mss. arab. de la Biblioth. roy., num. 758. — Murphy, Conde, M. de Hammer et M. Lembke (Geschichte von Spanien), ont tous écrit par erreur Ahmed el Mokri, ainsi que nous l'avons fait nous-même, sur la foi de ces savans, dans la première édition de cette histoire et dans les premières feuilles de ce volume. Ahmed se nomme lui-même (mss. ci-dessus cité, fol. 79), Ahmed ben Mohammed el Makkari el Telemsani.

2 Aboulfeda, Annal. Moslem., tom. II, p. 471.

CHAPITRE HUITIÈME.

Règne de Froïla, fils d'Alfonse. — Guerre contre les Vascons et les Galiciens. — Fondation d'Oviédo — Mort violente de Froïla. — Règnes d'Aurélius et de Silo. — Révolte d'esclaves. — Troubles en Galice. — Règne de Mauregat. — Hérésie de Félix d'Urgel et d'Élipand de Tolède. — Règne de Bermude-le-Diacre. — Il appelle près de lui Alfonse, fils de Froïla. — Abdique la royauté en sa faveur. — Avénement d'Alfonse-le-Chaste. — Des premiers prétendus rois de Navarre. — Des comtes de Galice et de Castille. — Commencement de la Marche franko-espagnole. — Situation respective des Arabes et des Chrétiens vers la fin du règne de Bermude-le-Diacre.

De 757 à 791.

Nous avons mené à fin tout d'une haleine, raconté et caractérisé du mieux que nous l'avons pu le règne du premier des émirs indépendans de Cordoue de la dynastie des Ommyades. Nous avons exposé ce règne important à tant de titres en un seul chapitre, pour ne point scinder l'intérêt, et n'y avons point mêlé l'histoire particulière du royaume des Asturies, avec lequel il ne s'est presque point trouvé en contact dans cette période de plus de trente années. Nous allons reprendre maintenant et ramener rapidement au point où nous en sommes l'histoire de ce royaume, dont nous avons raconté l'établissement et les vicissitudes jusqu'à la mort de son troisième roi Alfonse-le-Catholique.

Une grande obscurité règne sur les derniers temps d'Alfonse Ier, et l'on sait mal comment son fils lui fut donné pour successeur. L'avénement de Froïla, à en juger par les vifs sentimens d'opposition qui éclatèrent contre lui dans la suite de son règne, paraît ne s'être pas accompli sans contestation. On était las, peut-être, de la domination du père, et l'on ne voulait pas de celle du fils. Il semble que son élection dût

se faire un peu tumultuairement, à la manière de celle des premiers rois goths, par les principaux compagnons militaires de son père, et qu'elle fut loin d'être vue de tous avec le même plaisir.

Froïla fut donné pour successeur à son père Alfonse, en l'année de J.-C. 757, qui suivit celle où nous avons vu Abd el Rahman Ier arriver et se faire maître de l'Andalousie. Il est surtout écrit de ce Froïla que c'était un homme brave, mais cruel, de mœurs irritables, mais grand observateur de la religion. On ne sait où Mariana et ses sources ont pris ce qu'ils disent de l'interdiction du mariage des prêtres, ordonnée par ce roi. C'était chose où il ne lui appartenait de rien décider, et où il ne paraît pas non plus qu'il ait décidé rien, malgré l'affirmation de Mariana et de ses garans, tous plus ou moins modernes, et à l'appui desquels on ne saurait invoquer le moindre témoignage un peu sérieusement historique. Le côté saillant du caractère de Froïla paraît avoir été l'esprit guerrier. Selon la chronique Albeldense, il remporta des victoires[1]; elle ne nous dit par sur qui. Selon celle de Sébastien de Salamanque, il remporta aussi des victoires en grand nombre sur les Sarrasins de Cordoue[2]. Il en raconte une en particulier; mais nous savons déjà que Sébastien grossit singulièrement tout ce qu'il raconte, et que, pour lui, la moindre escarmouche devient une bataille où les ennemis du Christ périssent toujours par centaines de mille. A Ponthumium, par exemple, il fait livrer par Froïla un combat aux Chaldéens (c'est ainsi qu'il appelle les Arabes), où il lui en fait tuer cinquante-quatre mille, et avec eux, leur duc, qu'il nomme Omar, fils d'Abd el Rahman, fils d'Hescham[3]. Asser-

1 Victorias egit (Chr. Albeld., num. 53).

2 Victorias multas egit adversum hostem cordubensem (Sebast. Salm. Chr., num. 16).

3 In loco qui vocatur Pontumio (aliud Pontrivio) provinciæ Gallæciæ præliavit, eosque expugnatos quinquaginta quatuor millia Chaldæorum interficit : quorum ducem adolescentem, nomine Haumar, filium de Abderraman iben Hiscam, cep-

tion étrange et qui entache de fausseté le récit de Sébastien; car, quel pouvait être ce fils d'Abd el Rahman, fils d'Heschem, en 757 ou 758, duquel il n'est parlé dans aucun écrivain arabe?

Sur le règne de Froïla, on ne trouve que ce court témoignage dans la chronique d'Albéida : « Froïla, fils d'Alfonse[1], régna onze ans. Il remporta des victoires; mais de mœurs cruelles, il tua, par envie du règne, son frère nommé Vimaran; après quoi lui-même, à cause de sa rudesse, fut tué à Canicas en 806 (de l'ère d'Auguste, c'est-à-dire en 768 de l'ère chrétienne). » C'est tout ce que cette chronique nous dit de Froïla. Sébastien donne plus de détails, mais ces détails sont-ils bien tous admissibles? Nous venons d'en juger par ce qu'il dit de la bataille de Ponthumium. Les deux chroniqueurs s'accordent cependant à parler des succès militaires de Froïla, et se servent tous deux des mêmes paroles : *victorias egit*. Sur l'ensemble de ce règne, le texte même de Sébastien est : « Après la mort d'Alfonse, son fils Froïla lui succéda au gouvernement. Il fut homme ardent et énergique dans les armes, et il remporta de nombreuses victoires contre l'ennemi de Cordoue. Au lieu appelé Ponthumium, de la province de Galice, il livra un combat aux Chaldéens, dans lequel furent tués cinquante-quatre mille d'entre eux; leur général adolescent, ayant nom Haumar, fils d'Abderraman ben Hiscem, fait prisonnier au même lieu, périt par le glaive. Les Vascons s'étant mis en rébellion contre lui, il les vain-

tum in eodem loco, gladio interemit (Sebast. Salmant. Chr., num. 16). — Deest apud Berganzam *gladio*.

1 Ce mot même *filius ejus*, id est *Adefonsi* (Chr. Albeld., in Florez, Españ. Sagrad., tom. XIII, p. 451), semble contredit à la page précédente. Nous lisons (Ibid., p. 449; Chr. Albeld., num. 47) dans la liste des rois chrétiens des Asturies :

Pelagius, etc.
Deinde filius ejus Fabila.
Deinde Adefonsus gener Pelagii.
Post illum *frater* ejus Froila.

quit et les dompta. Ayant ramené d'entre les Vascons une certaine Munia, adolescente (*adolescentulam*), il en fit ensuite sa femme, et eut d'elle son fils Alfonse. Les peuples de la Galice s'étant révoltés contre lui, il dévasta leur province; enfin, il tua de ses propres mains son frère nommé Vimaran, pour laquelle chose, par une juste application de la loi du talion, il fut peu de temps après tué lui-même par les siens[1]. Il régna onze ans et trois mois, et fut enterré avec son épouse Munia à Ovetum, l'an de l'ère espagnole 806 (année 768). »

Outre son fils Alfonse, les grands amplificateurs de l'histoire d'Espagne, suivis, revus et augmentés par Mariana qui, comme on sait, n'avait d'autre objet que de mettre cette histoire en style[2], Lucas de Tuy et Roderich de Tolède donnent à Froïla une fille ayant nom Semena ou Gemena (Chimène), et qu'ils font mère de Bernard del Carpio, autre fameux personnage fabuleux, dont les admirables prouesses remplissent de longues pages chez les historiens de cette école. Bernard del Carpio naquit du mariage secret de cette Chimène avec don Sancho, que d'autres appellent Sandios, et d'autres encore Saldaña, tous noms, comme on voit, bien prématurément espagnols. Nous ne saurions dire tout ce que fit de choses extraordinaires et merveilleuses ce Bernard del Carpio, notamment à Roncevaux. Les romanceros espagnols du douzième et du treizième siècle en sont pleins; mais l'histoire austère et véridique n'a que faire de semblables documens.

La révolte des Vascons dans la troisième année du règne

1 . . . . . . Qui, non post multum temporis, talionem justè accipiens, a suis interfectus est (Sebast. Salmant. Chr., l. c.).

2 « Ce ne fut point mon intention de faire de l'histoire (*hacer historia*), dit Mariana dans sa réponse à des notes anonymes publiées contre son livre en 1608, mais de mettre en ordre et en style (*en orden y estilo*) les matériaux que d'autres ont rassemblés pour cet édifice, sans m'imposer d'en vérifier tous les détails. »

de Froïla, c'est-à-dire vers la cent soixante-et-unième année du huitième siècle, est caractéristique de ce peuple. Ainsi, dès ce temps, les peuplades de race basque établies dans les vallées de l'Alava, du Guipuzcoa et de la moderne Biscaye, combattaient pour leur indépendance contre les prétentions qu'affectaient sur elles, à titre sans doute d'héritiers des conquérans goths, les rois chrétiens des Asturies. Leurs mœurs particulières, leur langue, leurs coutumes, leur physionomie, tout distinguait et séparait dès-lors les hommes de cette race des autres populations de l'Espagne romanisée; tout en faisait un peuple à part, habitué à se gouverner lui-même sous des chefs de son choix appelés *jaon*, et ne se soumettant à la force que comme on s'y soumet, d'une soumission précaire ou conditionnelle. Aussi ne subissait-il le joug des rois asturiens qu'à son corps défendant. La force, d'après Sébastien de Salamanque, était du côté de ces rois, et les Vascons se soumirent; mais on essaierait vainement de chercher en quelles charges pour le peuple vaincu, en quels bénéfices pour le peuple vainqueur, en quoi, en un mot, consistait cette soumission : il n'y a pas là-dessus l'ombre d'un monument qui puisse en quoi que ce soit nous en instruire.

Après les Vascons, Froïla eut à réduire à l'autre extrémité du royaume les Galiciens, soulevés contre lui. Le chroniqueur ne rapporte, ainsi que nous l'avons vu, que le simple fait. Il est probable que c'est dans ces deux expéditions de Vasconie et de Galice qu'il s'acquit la réputation de guerrier intrépide, plus, assurément, que dans ses campagnes prétendues contre les Arabes, avec lesquels il ne dut se rencontrer qu'une fois, à ce qu'il semble, dans cette escarmouche de Ponthumium, si fort exagérée. Quelques indices permettent de placer l'expédition de Galice vers la quatrième ou la cinquième année de son règne.

Dans cette dernière année, deux hommes de grande piété,

Fromestan et son neveu Maxime, élevèrent une église en l'honneur du saint martyr Vincent, sur un mont des Asturies, couvert d'arbres et de bruyères, à deux lieues environ de l'antique forêt que les Romains appelaient Lucus Asturum[1]. Ce fut l'origine d'Oviédo. Beaucoup de chrétiens réfugiés ou naturels de ces montagnes se mirent à défricher le mont sur lequel la nouvelle église était bâtie. Les champs d'alentour, fertiles et de bonne terre, favorisèrent leur établissement dans ce canton. La direction sociale partait de l'église, et les premiers occupans élevèrent leurs maisons le plus près de l'église qu'ils purent. En peu de temps la population rassemblée sur ce point appela l'attention du roi, et, au retour de son expédition de Galice peut-être, passant par cet endroit, il fut frappé de la beauté du lieu, et il y fit bâtir peu après, de ses deniers, une nouvelle église sous l'invocation du Rédempteur[2].

La situation d'Oviédo, entre la Nora et le Nalon, sur une petite colline composée presque entièrement de pierres calcaires, est une des plus heureuses des Asturies. L'air y est vif et sain, le climat tempéré; son fertile territoire s'étend au nord et au sud, et descend par pentes favorablement accidentées vers les deux fleuves qui coulent près du mont sur lequel la ville s'élève, et vont mêler leurs eaux à environ deux myriamètres vers l'ouest. Du haut de la colline, la vue est dans toutes les directions agréable et variée. Bien que la capitale de la moderne principauté des Asturies n'ait aujourd'hui que près de six à sept mille habitans, c'est une des plus propres et des plus agréables villes d'Espagne, et cela tient sans doute un peu à son climat, à la nature de son territoire, en un mot,

1 Fromistanus abbas et Maximus presbyter basilicam S. Vincentii levitæ et martyris fundaverunt eo ipso monte atque loco, quo paulo post a rege Froila condita fuit ecclesia S. Salvatoris et civitas Ovetensis (Risco, Españ. Sagrad., tom. XXXVII, append. VI, pag. 309).

2 Risco, Españ. Sagrad., tom. XXXVII, app. VI.

à sa favorable exposition. Tout cela ensemble attira les populations chrétiennes sur ce point au huitième siècle, dès que le premier établissement de Fromestan et de Maxime en eut pour ainsi dire révélé les avantages et l'excellence aux Asturiens; ils y affluèrent, et, avant même la fin du règne assez court de Froïla, Ovetum n'était déjà plus un bourg, mais une ville. Ce ne fut pourtant pas encore la capitale du royaume, comme le disent quelques historiens, encore moins la résidence des rois asturiens, et Froïla ne l'érigea point en évêché, comme le disent quelques autres. Tout cela vint par la suite; mais les établissemens humains ont besoin de quelque temps pour se développer et s'asseoir, et ne se forment pas comme par enchantement à la voix du maître. Fromestan, Maxime, et les hommes qui se rassemblèrent autour d'eux et les aidèrent à bâtir la première église en l'honneur du martyr Vincent, sont les véritables fondateurs d'Oviédo.

Telle est l'origine certaine de la capitale des Asturies[1]. Quant à son nom d'Ovetum, on l'a fait dériver de sa situation, non entre les deux fleuves les plus voisins qui en embrassent le territoire et qui se nommaient le Nalon et la Nora de toute antiquité, mais de sa situation à peu près centrale entre les deux fleuves qui forment les limites extrêmes des Asturies à l'ouest et à l'est, l'Ove (maintenant l'Éo) et la Deva. De là, sans doute, d'abord *Ovedevum*, et plus tard, par contraction, *Ovetum*. C'est là, au reste, une étymologie contestée; d'autres croient que le mont sur lequel la ville est située s'appelait du temps des Romains *Jovetanum*, et que c'est la véritable racine d'Ovetum.

Sur le meurtre de Vimaran par son frère Froïla, non plus que sur celui de Froïla lui-même par les siens, selon l'ex-

[1] Risco a recueilli dans le 37e volume de l'España Sagrada tous les documens qui constatent cette origine. Voyez p. 108, 109, et appendices VI et VII, p. 309 et suiv.

pression du chroniqueur, *à suis*, on n'a pas d'autres détails que ceux des deux sources citées par nous. Certes, il serait curieux de connaître les circonstances de ces deux scènes sanglantes, d'être initié aux passions, aux intérêts et aux entraînemens qui en animèrent les acteurs, mais il faut là-dessus se résigner : les élémens manquent pour faire revivre à ce point sous nos yeux les personnages de ces siècles où l'on écrivait beaucoup de chroniques, mais point de mémoires, où l'on enregistrait les faits et nommait les hommes, mais sans les caractériser ni les peindre. Il n'y a de ce temps ni armes, ni inscriptions, ni médailles, ni bijoux, ni tableaux, ni sculptures; il n'y a pas même de chronique proprement dite contemporaine. Ce n'est pas, cependant, sans une joie sentie, que, telle fois, après avoir long-temps remué et regardé toutes ces effigies à demi effacées, recherché et rapproché avec effort tous ces traits frustes et fuyans d'une époque ensevelie sous la poussière des siècles, on arrive à s'en refaire tout-à-coup une vive représentation dans l'esprit, et à rappeler de la froide cendre et des décombres du passé quelque chose de vivant.

Après le meurtre de Froïla, son fils Alfonse ne fut point appelé par les magnats asturiens à succéder à son père, soit par haine contre sa race, soit à cause de sa trop grande jeunesse. Nous l'avons déjà dit, le pouvoir royal n'était point alors l'apanage d'une famille; on a vu que les petits-fils de Pélage n'obtinrent point la royauté, et moururent obscurément.— « Aucun des fils de Favila ne lui succéda au pouvoir, » dit Florez, parce qu'ils étaient enfans, et que ce petit état » ne pouvait placer la couronne et le sceptre où manquaient » la tête et le bras. Il n'y avait point alors, ajoute-t-il, de » loi de succession héréditaire; et les principes du gouver» nement des Goths subsistaient en ce point que, si l'on ad» mettait pour chef le fils du souverain, c'était par élection

et non autrement [1]. » Quand, après un long règne, un roi habile et aimé laissait un fils en âge de gouverner, d'ordinaire on l'élisait par reconnaissance pour les services de son père. Quelquefois celui-ci l'associait à son pouvoir de son vivant, du consentement des principaux de la nation, et lui assurait ainsi le premier rang par avance; mais cela ne constituait point le droit monarchique héréditaire, tel qu'on l'a depuis défini. La période gothique offre plusieurs exemples de ces associations. C'est ainsi que le règne fut transmis par Chindaswinth à Réceswinth, par Leuwigild à Reccared, et, enfin, par Egica à Witiza. Après la mort de Froïla donc, les magnats asturiens choisirent pour roi l'un des principaux conjurés, Aurélius, fils d'un autre Froïla dont nous avons parlé déjà, frère d'Alfonse-le-Catholique [2]. On ne sait si le jeune Alfonse demeura dans ces premiers temps à Canicas, ou s'il fut contraint dès-lors de chercher un asile dans le pays de sa mère, dans l'Alava. On croit, avec assez de vraisemblance, qu'il passa les premières années de sa vie (tout au plus pouvait-il avoir sept ans à la mort de son père, en 768) dans le

1 Florez, Reynas Catholicas, tom. I, pag. 36. — On ne sait point ce que devinrent les fils de Favila. Mais on trouve la trace d'une de ses filles dans un vieux cartulaire, dont l'authenticité toutefois n'est pas certaine. Selon le Ménologe Cistercien (Genealogia B.Othonis Frisingensis ecclesiæ præsulis), la seconde femme de Charlemagne, Hildegarde, avait pour aïeule une fille de Favila, et par conséquent Pélage pour bisaïeul. « Gonzo, vel Gozo, Suevorum primus dux, ex Yona, filia Liderici, rectoris Flandriæ, genuit Lantfredum et Odam, quæ nuptui tradita Arnoldo, duci Austriæ Mosellanicæ. Lantfredus, ex Garsilla filia Gotobaldi, ducis Bavariæ, genuit Luytfridum. Luytfridus, ex FAVINIA, FILIA FAVILLÆ, REGIS HISPANIARUM, suscepit liberos virilis sexus sex, Godefridum,..... etc. Godefridus, dux Suevorum ex Sæva, filia Desiderii, regis Longobardorum, genuit Emericum... et Hildegardam, quæ locata fuit Carolo Magno imperatori (Chrysost. Henr., in Menologio Cisterc., ed. Antuerpiæ, ann. 1630, sub die 7 sept., p. 302).— Par quelles négociations et quelle entremise, en quel lieu et comment Favinia fut mariée à Luytfrid, c'est ce qu'on demanderait en vain aux documens de ces époques obscures. Cette généalogie d'Hildegarde, toutefois, nous a paru assez curieuse pour être au moins indiquée en passant.

2 Aurelius, filius Froilani fratris Adefonsi, successit in regnum (Sebast. Salmant. Chr., num. 17).

monastère de Sammanos, aujourd'hui de Samos, en Galice, dans le diocèse de Lugo, et dans un autre petit pays appelé Subregum. Du moins cela est-il dit dans une charte d'Ordonius, conservée dans ce monastère [1]. Aurélio régna six ans, de 768 à 774, toujours en paix avec les Arabes, tout occupés à l'intérieur de leurs guerres civiles et de leurs débats pour le pouvoir souverain. Il n'eut, par conséquent, aucune occasion de se signaler dans la guerre contre les infidèles [2]; mais il eut à combattre dans son propre royaume une révolte d'esclaves, dont le caractère véritable n'est nulle part suffisamment indiqué [3]. Quelques-uns pensent, avec grande apparence de raison, que ces *servi* ou *libertini* étaient les prisonniers faits par Alfonse-le-Catholique dans ses campagnes contre les Maures, distribués au retour entre ses principaux compagnons de guerre, et auxquels des terres avaient été probablement données à cultiver, au bénéfice de ceux que les deux chroniqueurs appellent leurs maîtres (*domini*). C'est là du moins une explication plausible, et les Mauregates chrétiens des Asturies, cette race qui s'est conservée jusqu'à nos jours avec ses mœurs, ses usages, ses vêtemens à part, sont peut-être les descendans des esclaves de ce temps. Aurélio réprima leur entreprise avec une grande habileté, nous dit-on (*industria*), ce qui donne à penser qu'il n'employa pas seulement la force pour les remettre dans leur servitude première, et que leur soumission fut peut-être la suite de quelque concession de liberté ou de terres à cultiver. Sous le règne d'Au-

1 Postea vero proavus meus jam supradictus Dominus Adefonsus adhuc in pueritia remoravit ibidem in Sammanos, et in alium locellum, quod dicunt Subregum, in ripa Lauræ cum fratres multo tempore in tempore persecutionis ejus (Florez, Españ. Sagrad., tom. XIV, Append. 5, p. 369).

2 Iste cum Ismaëlitis pacem habuit (Sebast. Salmant. Chr., num. 18).

3 La Chronique Albeldense dit (num. 54) : « Eo regnante *servi*, dominis suis contradicentes, ejus industria capti in pristina sunt servitute reducti. » Et Sébastien (num. 17) : « Cujus tempore *libertini* contra proprios dominos arma sumentes tyrannicè surrexerunt. » A quoi il ajoute presque dans les mêmes termes que l'Albeldense : « Sed principis industria superati, in servitutem pristinam sunt omnes redacti. »

rélius, Silo, futur roi, dit l'auteur de la chronique Albeldense, prit pour femme Adosinde, sœur du roi Froïla, avec laquelle il obtint le règne dans la suite [1]. Aurélius, cependant, mourut paisiblement de sa propre mort dans la septième année de son règne [2]. Il fut enterré dans l'église de Saint-Martin évêque, dans la vallée de Lagneyo, dans l'ère DCCCXII (774).

A Aurélius succéda Silo. Les deux chroniqueurs s'accordent à donner son mariage avec Adosinde, la fille d'Alfonse Ier, comme la cause de son élévation à la royauté. Cette Adosinde était, à ce qu'il semble, une femme d'un caractère énergique et viril. Les deux chroniqueurs ne sont pas les seuls à donner à entendre qu'Adosinde n'était pas une femme ordinaire. Deux autres contemporains bien dignes de foi en font mention avec les mêmes formules de respect en quelque façon implicite [3]; car il faut dire à l'honneur de ces temps qu'il n'y a rien de trop servile dans les louanges que ces moines et ces évêques, non encore corrompus par le double despotisme de la cour de Rome et des rois absolus, donnent à leurs supérieurs hiérarchiques. Comme son prédécesseur, Silo vécut en paix avec les Arabes, à cause de sa mère, dit la chronique Albeldense [4], sans ajouter un seul mot. On ignore quelle fut la mère de Silo, et quelle influence elle put exercer sur le maintien de la paix entre les Arabes et les chrétiens. Ferreras conjecture qu'elle devait être de quelque illustre famille musulmane, et que de là venait le crédit singulier de cette femme, auquel le chroniqueur attribue la paix qui régna entre les Arabes et les chrétiens pendant tout le temps que Silo fut roi. Les Galiciens, toujours rebelles au joug, s'étant soulevés, Silo les vainquit au mont Cebrero, et les soumit. Il est vraisemblable que les rois des Asturies pla-

1 Suo tempore Silo futurus rex Adosindam Froilæ regis sororem conjugem accepit : cum qua postea regnum obtinuit (Chr. Albeld., num. 54).

2 Sebast. Salmant. Chr., num. 17; Chr. Albeld., num. 54.

3 Etherii et Beati Episcop. ad Elipand., Españ. Sagrad., t. v, p. 589.

4 Cum Spania, ob causam matris, pacem habuit. (Chr. Albeld., l. c.)

çaient, dès ce temps, en Galice, comme dans les autres provinces de leurs états, des gouverneurs en leur nom avec le titre de comte. Ce sont ces comtes qui, plus tard, se feront là, comme en Castille, indépendans. Au temps où nous en sommes, leur nom même est inconnu.

Silo fixa, dès le commencement de son règne, sa résidence à Pravia [1]. C'est une assez petite ville des Asturies, sur le fleuve Nalon grossi de la Narcea, à quelques lieues de la mer. Il y fonda le monastère et l'église de Saint-Jean-l'Évangéliste, comme le constate l'étrange inscription que nous donnons ci-dessous, non-seulement comme document historique, mais comme témoignage de la bizarrerie et du goût de ce temps. *Silo princeps fecit*, c'est tout ce que dit cette inscription, et elle le dit, selon Moralès, de plus de trois cents manières différentes, étant lisible en tous les sens et de tous les biais [2].

[1] Iste dum regnum accepit, in Pravia solium firmavit (Chr. Albeld., num. 55).

[2] Deux cent quatre-vingt-cinq lettres disposées en quinze lignes produisent ce singulier jeu de lecture :

T	I	C	E	F	S	P	E	C	N	C	E	P	S	F	E	C	I	T
I	C	E	F	S	P	E	C	N	I	N	C	E	P	S	F	E	C	I
C	E	F	S	P	E	C	N	I	R	I	N	C	E	P	S	F	E	C
E	F	S	P	E	C	N	I	R	P	R	I	N	C	E	P	S	F	E
F	S	P	E	C	N	I	R	P	O	P	R	I	N	C	E	P	S	F
S	P	E	C	N	I	R	P	O	L	O	P	R	I	N	C	E	P	S
P	E	C	N	I	R	P	O	L	I	L	O	P	R	I	N	C	E	P
E	C	N	I	R	P	O	L	I	S	I	L	O	P	R	I	N	C	E
P	E	C	N	I	R	P	O	L	I	L	O	P	R	I	N	C	E	P
S	P	E	C	N	I	R	P	O	L	O	P	R	I	N	C	E	P	S
F	S	P	E	C	N	I	R	P	O	P	R	I	N	C	E	P	S	F
E	F	S	P	E	C	N	I	R	P	R	I	N	C	E	P	S	F	E
C	E	F	S	P	E	C	N	I	R	I	N	C	E	P	S	F	E	C
I	C	E	F	S	P	E	C	N	I	N	C	E	P	S	F	E	C	I
T	I	C	E	F	S	P	E	C	N	C	E	P	S	F	E	C	I	T

Après un règne assez tranquille de neuf ans, Silo mourut sans héritiers à Pravia, où il fut enterré, dans l'ère DCCCXXI (783).

Mauregat vient après lui dans l'ordre des premiers rois asturiens. La tradition convenue sur l'avénement de Mauregat est celle-ci : en 783, après la mort de Silo, sa veuve Adosinde fait proclamer roi, par les officiers du palais et à la manière des Goths, le jeune fils de Froïla, Alfonse, alors en âge de régner ; les chefs militaires et civils qui avaient voulu ou approuvé la mort de son père répugnent à ce choix ; le bâtard Mauregat, qui, par sa mère, n'était pas sans rapports avec les conquérans, traite avec l'émir de Cordoue Abd el Rahman, et en obtient le secours d'une armée. Toujours selon la même version, Mauregat se met, en quelque sorte, à la tête de cette armée, pénètre avec elle au cœur des Asturies, s'avance jusqu'à Ovetum, profane les églises, et se fait élire roi dans une assemblée de la nation, réunie à cet effet. Sur les causes de l'élection de Mauregat, comme qu'elle ait été faite, on ne trouve rien de positif ; mais il est certain que, sans y être contraints par une armée musulmane, les mêmes hommes, ou, pour mieux parler, le même peuple qui avait vu avec plaisir la mort du tyran Froïla, et qui voyait d'un œil jaloux le pouvoir royal revendiqué, comme par droit héréditaire, par son fils, ait pu trouver bon de se donner pour chef cet homme qui, sans doute, avait, ou paraissait avoir, les qualités pour lesquelles on était alors élu à la royauté.

Au nombre des fables introduites dans l'histoire d'Espagne et qui en rendent le débrouillement si difficile, il faut surtout placer le fameux tribut de trois cents jeunes filles chrétiennes qu'on accuse Mauregat d'avoir fourni annuellement à l'émir de Cordoue. Cette grossière invention ne vaut pas qu'on la réfute sérieusement. Elle figure, au reste, pour la première fois, dans les récits d'un historien qui écrivait plus de quatre cents ans après la mort de Mauregat [1]. Nous n'y insisterons

1 Roder. Tolet., Rer. Hispan. Gest., lib. IV, c. 7, in Nebriensis, fol. XXXII.

donc pas. Nous avons d'ailleurs vainement recherché quelques particularités sur les faits et sur le caractère propre du règne de Mauregat. Des deux seules sources dont le témoignage soit de quelque poids sur ces temps obscurs, l'une ne fait que mentionner ce règne et en marquer la durée [1]; l'autre est plus explicite et lui consacre quelques lignes, mais qui ne nous apprennent point ce que nous serions surtout curieux d'apprendre, savoir l'état social, les mœurs, les idées, la manière de vivre des Asturiens, et quelle influence eut sur tout cela le fils illégitime d'Alfonse, devenu roi.—« Silo mort, dit Sébastien de Salamanque, la reine Adosinde, de concert avec tous les officiers du palais, éleva au trône paternel Alfonse, fils de son frère, le roi Froïla; mais Mauregat, son oncle, fils d'Alfonse-l'Ancien, né toutefois d'une esclave, l'écarta par surprise de la royauté, et le contraignit de chercher un asile chez les parens de sa mère dans l'Alava. Mauregat retint ainsi pendant six ans le règne envahi frauduleusement. Il mourut de sa propre mort, et fut enterré dans l'église de Saint-Jean-l'Apôtre, à Pravia, dans l'ère DCCCXXVII (789) [2]. » Dans ce récit de Sébastien perce sans doute une grande malveillance pour ce roi né d'une esclave, et selon toute apparence d'une esclave musulmane, arabe, syrienne, égyptienne ou berbère, on ne sait; mais, malgré tout, le chroniqueur ne dit rien de ce qu'on a inventé depuis pour rendre Mauregat odieux, ni qu'il obtint la royauté par le secours d'Abd el Rahman, ce qui est argué de faux par les mémoires arabes, dans lesquels on ne trouve plus l'indice d'aucune guerre contre les Asturies depuis l'invasion de 766, ni surtout de cet infâme tribut de jeunes filles dont le bon évêque n'eût pas manqué de faire un crime à ce roi demi-étranger, qu'il semble haïr d'une haine contenue, mais profonde. On était trop près du

1 Maurecatus regn. ann. v (Chr. Albeld., num. 56).—Dans le Codex de l'abbaye de Saint-Millan on lit de plus : « Tyrannicè accepto regno. »

2 Sebast. Salmant. Chr., num. 19.

règne de Mauregat (Sébastien écrivait à la fin du neuvième siècle, sous le règne d'Alfonse III, surnommé le Grand) pour que de semblables impostures, si on eût osé les hasarder, n'eussent pas reçu le démenti de tous. Sébastien n'use du mensonge que quant au nombre des ennemis tués par les chrétiens dans leurs premières batailles; là-dessus il se fait, avec une grande bonhomie, l'écho de l'exagération et de ce qu'on a depuis appelé la jactance espagnole. Comme nous l'avons dit, c'était pour lui un moyen politique d'entretenir zèle et l'ardeur belliqueuse des compagnons du roi d'Oviédo, pour lequel il écrivait.

On sait toutefois, d'autre part, que les Asturies furent, sous ce règne, travaillées d'une hérésie qui n'était, au fond, qu'une sorte de nestorianisme déguisé. Cette hérésie avait pris naissance entre deux évêques espagnols. Félix, évêque d'Urgel, interrogé, entre autres choses, par Élipand, métropolitain de Tolède, son ami, si Jésus-Christ, sous le rapport de sa nature humaine, était le fils véritable ou adoptif de Dieu, répondit : » Le fils adoptif [1]. » Élipand embrassa vivement cette doctrine et la répandit de tout son pouvoir parmi les chrétiens des Asturies et de la Galice. Le caractère honorable et la réputation de sainteté d'Élipand contribuèrent à l'y propager. Trois prêtres cependant l'y combattirent : Jonas, Ethérius et Béatus, dont on a les écrits [2]. Jonas était diacre, Ethérius, évêque d'Osma, résidant dans les Asturies; l'autre était moine et abbé du monastère de Saint-Martin de Liébana, aujourd'hui de Saint-Torribius. Il est curieux de voir Élipand, quoique évêque d'une ville soumise aux Musulmans, revendiquer en quelque sorte dans ses lettres son titre de métropolitain, et s'étonner qu'on accuse d'erreur le prélat du siége de Tolède, où jamais rien ne fut prêché de contraire aux dogmes vérita-

[1] Eginh. Annal., ad. ann. 792.
[2] Jonas Aurel., Biblioth. Patr., tom. XIV, p. 168; — Ether. et Beat. ad Elip. Epist., Florez, Españ. Sagr., t. v.

bles[1]. Un certain Fidélius était le correspondant d'Élipand, et le zélé propagateur de sa doctrine dans les Asturies[2].

Élipand adopta peut-être cette doctrine pour répondre à la définition musulmane de Dieu : *Dieu est unique, Dieu est éternel; il n'est ni fils ni père, et n'a point de semblable;* évidemment formulée en vue d'embarrasser les *mouschrikoun*, associans, trinitaires ou polythéistes, car c'est ainsi que les défenseurs musulmans de l'unité de Dieu appelaient les chrétiens. L'arianisme reparaissait de la sorte sous une nouvelle forme, car la doctrine de Félix d'Urgel, qu'était-ce autre chose, au fond, que la doctrine d'Arius plus à l'état mystique? On eût dit que le christianisme se refaisait ainsi arien pour combattre avec plus d'avantage la ferme et simple théologie des Moslems, intraitables sur l'unité de Dieu, et ne nommant avec Dieu le Prophète que comme le plus grand de ses serviteurs mortels favorisés de ses révélations.

Mauregat, ainsi que nous l'a déjà appris Sébastien, mourut de sa propre mort à Pravia, en 789. Toujours préoccupés d'idées étrangères au temps dont nous cherchons à éclaircir, et, s'il nous est permis de le dire, à restaurer l'histoire, quelques écrivains s'étonnent qu'après la mort de Mauregat le fils de Froïla, Alfonse, n'ait pas été encore appelé à la royauté des Asturies. C'est qu'apparemment, nous le répétons, le droit des fils de roi n'était pas alors ce que le temps et la politique l'ont fait depuis. A Mauregat fut donné pour successeur Veremundus ou Beremundus[3], dont les Castillans ont fait plus tard Bermudo, frère de l'avant-dernier roi Aurelio, et fils, par conséquent, de cet autre Froïla, frère d'Alfonse-le-Ca-

1 Elipand. Epist. II ad Fidel., Florez, Españ. Sagrad., tom. v.

2 Voyez au reste sur tout ce débat curieux les pièces originales dans Florez, Españ. Sagrad., tom. v.— Cette hérésie de Félix d'Urgel eut l'honneur d'occuper Charlemagne et d'être l'objet des délibérations de deux conciles tenus par son ordre à Narbonne et à Frankfort.

3 Veremundus subrinus Adefonsi majoris, filius videlicet Froilani fratris sui (Sebast. Salmant. Chr., num. 20).

tholique, qui ouvrit avec lui ses premières campagnes contre les Sarrasins vers 742. Il fut élu au règne, dit Sébastien de Salamanque[1]. Le règne était donc toujours électif. Vérémund était diacre; et il est curieux que cela n'ait pas été un empêchement à son élection. Ce fut là une déviation remarquable des idées gothiques. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que, tout diacre qu'il était, Bermude était marié. Sa femme s'appelait Nunila ou Nunilo[2]. Quant aux fils de Bermude, Ramire et Garsias, dont le premier fut roi par la suite, quelques-uns ont pensé que la mention qui en est faite dans la chronique de Sébastien de Salamanque était une interpolation de Pélage d'Oviédo, ce grand falsificateur des vieux monumens de l'histoire d'Espagne. Cette mention manque en effet dans la plupart des copies de la chronique de Sébastien; en sorte qu'on peut être en doute, quoique ce soit chose généralement reçue de l'autre côté des Pyrénées, si le Ramire qui fut roi après Alfonse II fut réellement le fils de Bermude prédécesseur de ce même Alfonse.

Bermude-le-Diacre fut un des plus beaux caractères de ce siècle, moins barbare peut-être en beaucoup de points que les siècles qui suivirent. Sa magnanimité et sa piété se manifestèrent par des actes certains[3]. Il appela près de lui et conféra le commandement en chef des milices chrétiennes au fils de Froïla, qui était en quelque sorte prédestiné à la royauté; et quand le jeune Alfonse eut ramené les esprits prévenus contre lui, il l'associa à son pouvoir, qu'il abdiqua enfin tout entier en sa faveur. Il se retira du gouvernement des affaires des chrétiens, porté uniquement à cette démarche, toute spontanée de sa part, d'après le témoignage de Sébastien, par le souvenir des devoirs que lui imposait l'ordre

[1] In regno eligitur (Sebast. Salmant. Chr., num. 20).

[2] Risco, Españ. Sagrad., tom. XXXVII, pag. 125.

[3] Vir magnanimus fuit, dit Sébastien de Salamanque; et l'anonyme d'Albéida : Iste per ann. III, clemens adfuit et pius.

sacré dont il était revêtu[1]. Il reprit donc noblement ses fonctions de diacre après avoir été roi, content d'avoir fait accepter pour son successeur Alfonse, alors âgé d'environ vingt-sept ans, et pour lequel il avait conçu, à ce qu'il semble, une vive amitié. L'abandon de la royauté par Bermude en faveur d'Alfonse eut lieu dans l'ère d'Espagne DCCCXXIX, c'est-à-dire en 791. Le marquis de Mondejar fixe le jour de l'avénement du nouveau roi, d'après un privilége inédit de l'église de Saint-Vincent d'Oviédo, au 14 septembre de cette année 791 [2]. Bermude vécut depuis de longues années encore, toujours en bonne intelligence avec le roi qu'il avait fait son successeur[3]. Il finit sa vie en paix, on ignore en quelle année[4].

Les huit rois qui régnèrent dans les Asturies, depuis le commencement de la renaissance chrétienne dans ces montagnes jusqu'à l'année 791, n'eurent pas de résidence fixe, et habitèrent, comme nous l'avons vu, tantôt à Cangas de Onis, tantôt à Pravia. Il résulte de l'étude des sources qu'aucun de ces huit rois ne fixa sa résidence à Ovétum, bien qu'on trouve l'assertion contraire en mainte histoire, et notamment dans celle de Mariana. Le premier qui transportera le siége de la royauté à Ovétum sera ce même Alfonse que nous venons de voir succéder à Beremundus[5], et non peut-être encore dans les premières années de son règne.

1 Spontè regnum dimisit, reminiscens ordinem sibi impositum diaconi (Sebast. Salmant. Chr., num. 20). — La chronique Albeldense dit aussi : Voluntariè regnum dimisit (num. 57).

2 Le sens de ce passage, que l'auteur ne donne point en latin, est celui-ci : « Dans l'ère 829 fut élevé au règne le grand Alfonse, le 18e jour des kalendes d'octobre, » c'est-à-dire le 14 septembre 791. (Voyez Mondejar, Advertencias a la Historia de Mariana, advert. 124, pag. 62, et Risco, Españ. Sagrad., tom. XXXVII, pag. 132.)

3 Et cum eo pluribus annis charissimè vixit (Sebast. Salmant. Chr., num. 20).

4 Sébastien de Salamanque termine ce qu'il nous dit de lui par ces seuls mots : *Vitam in pace finivit.*

5 Iste prius solium regni Oveti firmavit (Sebast. Salmant. Chr., num. 21).

Nous n'avons point parlé des rois de Navarre, dont on fait remonter l'établissement au commencement du huitième siècle. Les peuples qui alors commençaient à s'appeler Navarrais (Navarri, Navarros) occupaient les terres moyennes des Pyrénées, qui s'étendent des deux côtés de ces montagnes. C'étaient des peuples de race basque, parlant euskarien. La position des Navarrais entre les Arabes, les Franks et les Asturiens, les porta dès-lors à des alternatives singulières de soumission, d'alliance ou de révolte avec ces différens peuples. En réalité, ils se gouvernèrent comme ils purent dans les premiers temps de la conquête, indépendans, à ce qu'il paraît, sous des jaons de leur choix; plus tard ils reçurent des comtes d'institution franke ou asturienne. Ce n'est cependant qu'à la fin du neuvième siècle qu'apparaît un chef des Navarrais, dont tout concourt à démontrer historiquement l'existence; ce qui n'a pas empêché certains historiens de nous forger toute une série de rois, et de placer l'origine du royaume de Navarre avant même celle du royaume des Asturies. Garibay, Moralès, Jean de Mariana, le père Moret et un grand nombre d'autres moins illustres falsificateurs de l'Histoire d'Espagne, font commencer le catalogue des rois de Navarre à un certain Garcia Ximenès, seigneur d'Abarzuza et d'Amescua, nommé, à ce qu'ils disent, en l'année 716 ou 718. L'amour de leur pays n'égara pas moins les très érudits moines Prudence de Sandoval et Antoine Yepes[1].

On nomme donc, dès 716, comme rois de Navarre, un Garcies ou Garcia Ximenes, un Garcia Eneco, un Fortun surnommé Garcia, un Sancho Garcia, un Ximeno Yniguez, et que sais-je encore? tout cela comme s'il y avait eu un royaume de Navarre parfaitement constitué et régulier dès 716.

1 Sandoval, Catalogo de los obispos de Pamplona; Yepes, Coronica general de la Orden de San Benito, tom. III.

Voici, d'après un vieil auteur français[1], la généalogie de ces prétendus rois. On remarquera que dès 716 tous ces rois fabuleux de Navarre ont des noms tout espagnols, comme si ces noms eussent été déjà d'un usage commun au huitième siècle.

I. Garcia Ximenès, dit-il, premier roy de Navarre, commença à régner l'an 716, eut à femme Iniga, de laquelle il eut son fils appelé Garcia Inigo, régna quarante-deux ans, gist à Sainct-Iean de la Penna[2].

II. Garcia Inigo succéda à son père l'an 758, et de sa femme il laissa un fils nommé Fortun, régna quarante-quatre ans, gist à Sainct-Iean de la Penna.

III. Fortun, premier du nom, surnommé Garces, commença à régner l'an 802, eut à femme Theude, fille de Gallinde, comte d'Aragòn, de laquelle il eut don Sancho Garces, mourut l'an 816, régna treize ans, gist à Sainct-Iean de la Penna.

IV. Sancho Garces succéda à son père, et de sa femme il laissa Ximen Ynigues, mourut l'an 832, après avoir régné dix-sept ans.

V. Ximen Ynigues, premier du nom, régna environ huit ans, et mourut l'an 840, etc. — La succession héréditaire est, comme on voit, parfaitement observée.

Le vieil auteur est un peu plus heureux dans sa définition du royaume de Navarre; mais c'est qu'il parlait de ce royaume tel qu'il existait sous ses yeux au seizième siècle, et non d'après l'historien Garibay ou Moret : « Le royaume de Navarre, dit-il, est un petit angle de la province d'Espagne qui con-

1 Chapuis, Histoire du royaume de Navarre, Paris, chez Nicolas Gilles, 1596.

2 On cite à l'appui de l'existence de ces rois, entre autres choses, les inscriptions sépulcrales conservées dans ce monastère; mais il a été surabondamment démontré par plusieurs critiques espagnols que ces inscriptions étaient entièrement apocryphes et fabriquées dans l'intérêt du monastère de Saint-Jean de la Peña, dans des temps très modernes. (Voy. Masdeu, Historia Critica, tom. IX, pag. 43, 50, 60, etc., etc.)

fine, du côté de l'orient, au royaume de France, dans lequel il entre en partie par les monts Pyrénées ; de l'occident, au long du fleuve Ebrus et à la province de Rioja ; du septentrion, au pays de Guipuzcoa, et du côté du midi au royaume d'Aragon. Ses principales villes sont Pampelone, Estelle et Tudèle, de là les monts : Sainct-Iean-Pied-de-Port de deçà, en la terre des Vascos...... Le royaume de Navarre est ainsi appelé, selon qu'aucuns ont écrit, par la corruption du nom de la montagne qui est en icelui, qu'on appelle encore aujourd'hui Navaca ; les autres observent que Nava est la planure qui est naturellement au pied des montagnes, et Erria, en langage cantabrien, duquel le peuple use fort en ce pays, signifie terre, de sorte que ces deux mots Nava-Erria joints ensemble signifient terre plaine[1]..... etc. »

Est-il besoin de dire sur quelles infaillibles preuves on s'appuie pour rejeter toute cette généalogie si bien et si nettement déduite par le vieil écrivain? tout simplement sur le témoignage unanime des meilleurs documens. A remonter aussi haut qu'il nous est donné de le faire à ce sujet, nous trouvons d'abord le continuateur de la chronique de Biclar qui écrivait en 724, et qui ne nous dit pas un mot de la fondation du royaume de Navarre en 716. Isidore de Béja, qui acheva d'écrire en 754, n'en parle pas davantage. Sébastien de Salamanque, de beaucoup postérieur ainsi que nous le savons, et qui ne commença à écrire sa chronique que depuis 886, non-seulement ne nomme jamais aucun souverain de Navarre, mais encore il en parle toujours comme d'une province sujette des rois des Asturies au moment où il écrivait. Il en est de même de la chronique Albeldense. Au milieu du neuvième siècle, saint Euloge de Cordoue, qui fit un voyage en Navarre, et qui rend compte de son incursion en ce pays, parle toujours de cette province comme d'une province dépen-

[1] Chapuis, Histoire du royaume de Navarre, pag. 1.

dante de l'unique prince des chrétiens espagnols, c'est-à-dire du roi des Asturies[1]. Le moine de Silos, lui-même, si rempli d'erreurs, et qui écrivait à la fin du onzième siècle ou au commencement du douzième, ne parle des Navarrais du huitième et d'une partie du neuvième siècle que comme d'un peuple dépendant des Asturies, spécialement en une occasion péremptoire, au sujet d'Ordonius Ier qui commença à régner en 850[2]. Enfin, le silence absolu observé sur ce point par les chroniques frankes, qui, à tant de reprises, parlent des Navarrais, nous semble concluant et décisif. Toutefois, si la Navarre n'avait pas de rois au neuvième siècle, elle avait des ducs ou des comtes qui aspiraient à l'indépendance. Une chronique franke nomme, comme comtes de Navarre en 850, Ilduon et Nution[3]. Cela est vrai; mais il y a loin de cet état de choses à un royaume constitué. Nous verrons dans le cours de l'histoire par quelles causes, en quelle année, et par quel homme s'établit le comté indépendant qui devint ensuite le royaume particulier de Navarre.

Que si nous recherchons en quelle situation étaient les autres provinces qui depuis sont devenues aussi des royaumes indépendans et rivaux, tantôt unis contre les Arabes, tantôt guerroyant entre eux, nous verrons qu'à la fin du huitième siècle toutes en étaient au même point, sauf le royaume des Asturies. Déjà pourtant il y avait des comtes en Galice, ou, en d'autres termes, des gouverneurs commis à la garde et à l'administration des cités, visant secrètement à l'indépendance. Il y en avait chez les Vascons euskariens comme chez les Navarrais. Bien que l'on n'ait pendant près d'un siècle encore aucune notice certaine sur les comtes particuliers de la partie de l'ancienne Cantabrie que les écrivains du huitième siècle

1 Sanct. Eulog. Opera, Epist. ad Guiliesindum Pampilonensem, Compluti, 1574, fol. 96.

2 Silens. monach. Chr., num. 27.

3 Fragmentum Chronici Fontanellensis, ad ann. 850.

appelaient communément Bardulia, et qui correspond à la partie septentrionale de la Vieille-Castille, il y en avait pareillement dès ce temps. Toutefois il n'y avait pas de Castille encore. On avait bien bâti déjà quelques-uns de ces châteaux qu'on appelait Castella, d'où le nom des Castilles est dérivé; mais ce nom, il faut bien le constater, était en ce temps dans les choses futures[1]. Pendant un siècle entier il n'est fait aucune mention dans les sources des comtes du pays qui s'est plus tard appelé ainsi. Roderich Ximenez, dont on ne connaît d'ailleurs ni l'origine ni le père, est le premier dont le nom figure avec ce titre dans les anciennes chroniques, sous le règne d'Ordonius Ier (de 850 à 866).

Quant à la Marche franko-espagnole, elle n'était pas formée non plus vers l'époque de l'avénement d'Alfonse-le-Chaste. Cependant, il était facile, dès ce temps, d'en pressentir et d'en entrevoir la naissance prochaine.

Quelques années auparavant, en 781, après avoir fait couronner le jeune Ludwig, à Rome, roi d'Aquitaine par le pape Adrien, Charlemagne l'avait envoyé dans ses états à peine âgé de trois ans, sous la conduite de leudes franks de la fidélité la plus éprouvée. Il fut porté au berceau de Rome à Orléans. A Orléans on le mit à cheval, revêtu d'armes proportionnées à son âge et à sa taille, et on l'y tint en quelque façon jusqu'à Toulouse[2]. Son principal ministre, celui qui gouverna d'abord l'Aquitaine au nom de Ludwig, sous le haut et souverain patronage de Charlemagne, était un nommé Arnold, d'une habileté politique et d'une prudence consommées, au dire de l'anonyme astronome auteur de la vie de Louis-le-Débonnaire. Ce fut là le commencement d'une ère

1 M. Fauriel parle, dès 778, du comté de Castille et de son premier comte, qu'il appelle, on ne sait sur la foi de quel écrivain, Don Rodrigo Fruela, seigneur de race gothique, dit-il; un peu plus loin il parle aussi du roi de Navarre Don Inigo ou Eneco Garsiab. Il n'y a pas jusqu'au *don* qui ne soit ici une erreur fâcheuse. Le *don* est tout au plus de la première moitié du dixième siècle.

2 Anon. Astron., Vit. Hludovic. Pii.

nouvelle pour le midi de la Gaule, et d'un développement de la puissance franke dans ces contrées, dont les effets ne tardèrent pas à réagir sur l'Espagne.

Dès l'année 785, les Franks, auxquels il n'était rien resté au-delà des Pyrénées de leur malheureuse expédition de 778, s'étaient rapprochés de ces montagnes : Gironne, Urgel et Ausone, mal défendues et à moitié ruinées par les guerres, étaient tombées entre leurs mains, sans que cela eût causé la moindre émotion à Cordoue. Cette prise de possession de quelques places de l'extrême frontière musulmane dut se faire sans trop d'éclat et de bruit. Mais elle n'en était pas moins un fait important. Pour assurer mieux les frontières de la nouvelle conquête, le gouvernement et la garde en furent confiés à un grand nombre de mains, et, contrairement à l'usage du reste du royaume, où il n'y avait qu'un comte par chaque diocèse, les diocèses de cette frontière furent alors partagés en plusieurs gouvernemens ayant chacun leur comte particulier. Le gouverneur donné à Gironne en cette année fut le premier comte frank établi dans les Pyrénées espagnoles au nom de Ludwig ou plutôt de son père Charlemagne.

Nous ne finirons pas sans dire qu'en 790 un soulèvement des Vascons mal réprimé par Chorson, comte ou mieux duc de Toulouse depuis 778, amena sa révocation, et qu'en sa place fut mis alors un des hommes de ce temps qui s'illustrèrent le plus dans les guerres contre les Arabes ; nous voulons parler du fameux Guillaume de Toulouse, dont les gestes historiques ont été si singulièrement rehaussés par l'imagination des romanciers du moyen âge. Quelles étaient en ce temps, à proprement parler, les attributions d'un duc en général, et d'un duc de Toulouse en particulier ? Disons-en un mot. Sous Charlemagne, comme sous les Mérovingiens et comme chez les Goths, le titre de duc (*dux*) désignait un gouverneur de province, et celui de comte (*comes*) un gouver-

neur de diocèse. Le premier exerçait une autorité supérieure sur tous les comtes d'une même province; ceux-ci n'avaient d'autorité que sur un diocèse. Guillaume, résidant d'ordinaire à Toulouse comme comte particulier de la ville, était donc en même temps duc ou gouverneur-général de l'Aquitaine entière; nous verrons plus tard en quoi cette notion était bonne à consigner ici. Pour plus de lumières, disons encore que le titre de duc de la hiérarchie barbare répondait assez bien à celui d'émir de la hiérarchie musulmane, et celui de comte à celui de wali.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Avénement d'Hescham. — Révolte de ses deux frères Souléiman et Abdallah à Tolède. — Insuccès de leur entreprise. — Soumission définitive d'Abdallah et de Souléiman. — Troubles dans l'Espagne orientale réprimés par Abou Othman. — Proclamation de la guerre sacrée. — Triple expédition contre les chrétiens. — Invasion des Asturies. — Campagnes consécutives. — Entrée victorieuse des Arabes en Septimanie. — Incendie des faubourgs de Narbonne. — Bataille d'Orbieu. — Défaite de Guillaume de Toulouse. — Immense butin employé à l'embellissement de Cordoue. — Reprise de la guerre sainte. — Défaite des Arabes dans les Asturies. — Faits subséquens. — Fin du règne d'Hescham.

De 788 à 796.

Les funérailles d'Abd el Rahman terminées, son fils Hescham fut solennellement proclamé émir le vingt-quatrième jour de rabieh seconde 172, 1er octobre 788. Il se promena par les rues de Mérida avec une nombreuse suite de cavalerie, et l'on récita pour lui dans les mosquées principales la khotbah ou prière publique pour le souverain. La khotbah, ou prière publique pour le souverain, est un des principaux droits de la puissance parmi les Musulmans; elle doit être faite dans les mosquées principales tous les jours de fête par le khateb ou prédicateur; elle se fait du haut de la chaire ou minbare, et elle contient des louanges à Dieu, des bénédictions au Prophète et des prières pour la vie et la prospérité du souverain. Hescham était âgé de près de trente-deux ans[1]. Il avait l'air majestueux comme l'entendent les Arabes, c'est-à-dire qu'il n'était pas sans quelque embonpoint; il avait le caractère à la fois doux et guerrier, une ferveur et un zèle religieux à toute épreuve; juste d'ailleurs et d'une exactitude exemplaire à suivre les

[1] Conde se trompe en ne donnant que trente ans à Hescham lors de son avénement au pouvoir. Étant né le 1er mars 757, Hescham avait le 1er octobre 788 trente-et-un ans et sept mois.

observances de la loi. Sa qualité la plus marquée était l'amour de la justice dans la grande et noble acception du mot; il fut, pour cette qualité, surnommé *El Adhel* (le juste), et, à cause de sa bonté, *El Rahdy* (l'affable). Le premier acte du nouvel émir fut la nomination du wali Abou Ommyah Abd el Gafir ben Abd el Djewara son ami, qui avait été gouverneur de Séville après Abd el Malek ben Omar el Merwan, dans la charge de hadjeb.

Le règne d'Hescham s'ouvrit cependant par une guerre civile. Quelques mois à peine après son installation au pouvoir, ses frères intriguèrent contre lui dans leurs gouvernemens : l'un était wali de Tolède, l'autre de Mérida; ce dernier, Abdallah, trouva peu de sympathie pour ses projets dans la population de cette ville, et y rencontra même une opposition marquée dans son wasyr, un des vingt-quatre wasyrs qui avaient assuré Hescham de leur foi dans la fameuse cérémonie où il avait été reconnu wali el adhi[1]. Abdallah se rendit près de Souléiman à Tolède, et c'est là qu'ils affectèrent tout d'abord l'indépendance au point d'irriter vivement l'émir leur frère. Leur désobéissance éclata, prématurément peut-être, par un incident imprévu. Ils avaient appelé à leurs délibérations le wasyr de Tolède, Galeb ben Théman el Thakefi, qui, fidèle à l'émir qu'il avait reconnu lui aussi à Cordoue avant la mort d'Abd el Rahman, s'opposa à leurs desseins et s'en expliqua de façon à blesser vivement les deux frères. Souléiman, offensé de ses discours, le fit mettre en prison et charger de chaînes. Instruit de cet acte de violence, Hescham en demanda compte à celui de ses frères qui l'avait directement ordonné, et qui d'ailleurs commandait à Tolède. On rapporte qu'au reçu de la dépêche d'Hescham, Souléiman entra en fureur, que dans sa colère il fit retirer Galeb de sa prison, puis qu'en présence de l'envoyé de son

[1] Voyez ci-devant, pag. 258.

frère il le fit clouer à un pieu; après quoi il dit à l'envoyé : « Repars, et va dire à ton maître que nous voulons au moins » commander dans nos petites souverainetés : qu'il nous y » laisse en repos! Ce ne sera là qu'une faible compensation du » tort qui nous est fait. Et rapporte-lui bien l'effet qu'a pro- » duit ici l'essai de son intempestive souveraineté[1]. »

De ce moment, Hescham ne considéra plus ses frères que comme des rebelles; il les déclara ennemis publics, et donna ordre d'armer contre eux toutes les provinces et de leur refuser partout l'air et le feu[2]. Lui-même, à la tête d'une armée de vingt mille hommes réunis autour de lui à son premier appel, il marcha sur Tolède (789). A son approche Souléiman quitta la ville, laissant le soin de la défendre à son frère Abdallah et à son propre fils, et se porta à la rencontre d'Hescham avec quinze mille hommes de troupes aguerries. Les deux armées se rencontrèrent près de Hisn-Boulkh (la forteresse de Boulkh), lieu aujourd'hui inconnu, et comme si elles eussent été composées d'ennemis différant entre eux de religion, de langage et de mœurs, il s'engagea entre elles une sanglante bataille qui se soutint égale une bonne partie du jour; mais vers le coucher du soleil l'armée de Souléiman rompit, et l'arrivée de la nuit empêcha seule sa complète déroute. A la faveur de l'obscurité, il se retira du champ de bataille et alla se mettre en sûreté dans les montagnes voisines. Le vainqueur, cependant, ne trouvant plus d'ennemis le lendemain, poursuivit sa marche vers Tolède et la bloqua; elle était défendue par Abdallah avec talent et courage, mais elle l'était surtout par l'avantage de sa position, ainsi que nous le savons, inaccessible de plusieurs côtés.

Souléiman cependant, après avoir rallié les siens, descend des montagnes, court les campagnes de Cordoue, et occupe le fort de Safenda. Abdallah ben Abd el Melek el Merwan sort

[1] Condé, c. 23.
[2] Ahmed, in Murphy, c. 3.

de Cordoue et marche aussitôt contre lui, le chasse de Safenda, le bat, et l'oblige à chercher de nouveau un asile dans les montagnes. Souléiman fit demander en vain des secours au wasyr de Mérida et aux principaux scheiks de la contrée; loin d'en obtenir, il apprit que ce wasyr et ces scheiks marchaient eux-mêmes contre lui; poursuivi d'ailleurs par les coureurs d'Abdallah el Merwan, il se sauva à grand'peine à travers les montagnes jusqu'au pays de Tadmir.

A Tolède, Abdallah, voyant que son frère Souléiman n'arrivait point, que les provisions de la cité s'épuisaient et en même temps les forces et la bonne volonté des habitans, perdit courage, et prit le parti de traiter avec l'émir son frère. Le siége mis devant Tolède trois mois auparavant par Hescham en personne n'avait été suivi par lui que quelques jours; il était bientôt retourné à Cordoue, et c'était là qu'il fallait traiter avec lui ou par envoyés ou par correspondance. Abdallah imagina un autre moyen; il fit demander par un de ses wasyrs un sauf-conduit et une escorte aux walis de l'armée, et ayant obtenu sur-le-champ ce qu'il demandait, Abdallah lui-même, mais inconnu et se donnant pour un autre, sortit de Tolède et se rendit au camp avec son wasyr. Là, on leur donna deux cavaliers pour les accompagner à Cordoue. Près d'y arriver, Abdallah se fit connaître à eux, et, avec leur permission, son wasyr put prendre l'avance pour annoncer à l'émir l'arrivée de son frère. Hescham reçut celui-ci à bras ouverts, sans qu'il lui fût possible de faire autrement[1]. Ils convinrent de la reddition de Tolède, de l'oubli de tout le passé, et que cela s'entendrait aussi à l'égard de Souléiman, s'il consentait, comme l'avait fait Abdallah, à venir se mettre à la merci de son frère. Tous deux partirent pour Tolède avec la cavalerie de la garde du palais, composée moitié de Zénètes et moitié d'Andalous. Abdallah prit les devans à l'ap-

[1] La grace de l'expression originale n'est point rendue par cette traduction; la pensée est : sans qu'il pût s'en empêcher.

proche de Tolède, et courut préparer toutes choses pour la reddition de la ville, où Hescham fut reçu avec de grandes démonstrations d'allégresse. Il permit à son frère de demeurer dans une maison royale agréablement située aux environs de Tolède, et, après y avoir installé en qualité de wali un parent du wasyr Galeb ben Théman el Thakefi, si cruellement traité par Souléiman, il repartit pour Cordoue, préoccupé des moyens de réduire son autre frère encore insoumis.

Souléiman en effet, plus irrité que découragé de la perte de Tolède, courait les campagnes de Tadmir, cherchant à y soulever les peuples en sa faveur, et déjà il y avait réuni des corps nombreux de volontaires. Hescham envoya une armée pour l'y poursuivre, de laquelle il confia l'avant-garde à son très-jeune fils El Hakem, qui, pour la première fois, s'essayait au commandement de quelques troupes. Cette avant-garde, où figurait l'élite de la cavalerie andalouse, se mit en marche, et le lendemain toute l'armée s'ébranla. Les troupes de Souléiman se trouvaient alors dans les campagnes de Lorca, attendant leur général, occupé à lever des renforts dans les villages voisins. L'impatient El Hakem, sans attendre que son père arrivât avec le reste de l'armée, et ne prenant conseil que de sa fougue, attaqua ces troupes avec tant d'emportement et d'intrépidité, que, malgré leur nombre et leur vigoureuse résistance, il les défit et les mit en désordre et en fuite, laissant le champ de bataille jonché de cadavres. Lorsque l'armée d'Hescham arriva, il n'y avait déjà plus d'ennemis à combattre. L'émir ne put s'empêcher de se réjouir de cette première et brillante action de son fils; il donna de grands éloges aux intrépides cavaliers qui l'avaient secondé, mais il gourmanda paternellement la témérité hasardeuse d'El Hakem, et l'admonesta là-dessus avec bienveillance, à ce que rapporte un historien arabe [1].

[1] Il lui dit, selon cet historien : « que si l'ardeur et la bravoure conviennent » fort à la guerre, la prudence et la réflexion n'y sont pas d'une moindre utilité;

Souléiman n'était point dans son armée le jour de la bataille, et quand les restes fugitifs de ses gens arrivèrent là où il était et lui rapportèrent le funeste succès de cette journée, il demeura pensif, et sans dire autre chose que : « Malheur à ma fortune! » il partit avec quelques cavaliers, marchant vers Valence, sans route ni direction certaines. Il passa près de Dénia, toujours poursuivi par les coureurs de son frère, et se jeta enfin dans Djésirah-Xucar, lieu fortifié et entouré par le fleuve, ainsi que l'indique son nom arabe (l'île du Xucar). De là il écrivit à Hescham, sollicitant de lui un traitement pareil à celui qu'en avait reçu leur frère Abdallah. Hescham agréa sa soumission; mais comme il redoutait le caractère bouillant et, à ce qu'indiquait sa conduite envers Galeb, emporté parfois jusqu'à la cruauté de Souléiman, il lui imposa de quitter l'Espagne et de s'y défaire de tous ses biens. Souléiman se soumit, reçut d'Hescham, pour prix de ses possessions, qu'il lui abandonna, soixante mille mitkals ou pesans d'or, et alla demeurer à Tanger, dans les premiers mois de l'an 174 de l'hégire (790)[1].

Presque en même temps que Souléiman et Abdallah méconnaissaient l'autorité d'Hescham à Tolède, le wali de Tortose, Saïd ben Housséin refusait de recevoir dans cette ville le nouveau wali que l'émir lui avait donné pour successeur. On ignore le motif de la destitution d'Housséin; mais il y a tout lieu de croire qu'il était connu pour un de ces walis qui

» que l'on ne doit point aventurer le succès, lorsque, sans témérité ni précipitation, le triomphe peut être plus certain et plus complet; que souvent, par une » confiance imprudente et une sotte présomption de leurs propres forces autant » que par le désir de ne partager avec aucun autre la gloire des triomphes dont » ils se berçaient, certains émirs avaient perdu des batailles fort importantes, et » causé ainsi la ruine de l'état en même temps qu'attaché à leurs noms une » éternelle infamie. »

[1] Conde, c. 26. — Cette transaction entre les deux frères est rapportée presque dans les mêmes termes par un grand nombre d'auteurs. Voy. Roder. Tolet., Hist. Arabum, c. 18; El Nowairi, in Assemani, p. 161; Ebn el Abar, in Casiri, tom. I, p. 33, etc., etc.

entretenaient dès-lors des intrigues avec les Franks, maîtres de Gironne, d'Ausone, d'Urgel, sur le revers occidental des Pyrénées, et tout puissans au-delà. Le wali de Valence, Mousa ben Hodhéirah el Kaïsi, reçut ordre de châtier le rebelle. Arrivé près de Tortose avec la cavalerie de Valence, de Murbiter (Murviédro) et de Nules, il rencontra Saïd ben Housséin qui s'avançait. Un combat s'engagea entre les deux partis; ceux de Valence mirent en fuite ceux de Saïd; mais s'étant opiniâtrés à leur poursuite, les cavaliers de Valence tombèrent dans une embuscade qu'on leur avait préparée; Mousa ben Hodhéirah fut tué et les siens mis en fuite.

Ceci se passait dans les derniers mois de l'an de l'hégire 172 (789). Les choses en restèrent là quelque temps. Cependant l'exemple d'Houssséin ne tarda pas à être suivi dans toute l'Espagne orientale. Vers le même temps, Bahloul ben Makhlouk Aboul Hedjadji s'empara de Saragosse et forma une sorte de ligue pour leur indépendance commune avec les walis de Barcelone, de Huesca et de Tarragone. Le nouveau wali de Valence, Abou Othman, successeur de Mousa ben Hodhéirah, fut chargé de réduire cette rébellion; il marcha contre l'Espagne orientale dans les premiers mois de 790, battit et fit décapiter Houssséin, dont il envoya la tête à Cordoue, et réduisit successivement toutes les villes révoltées, infligeant, chemin faisant, pareil châtiment aux walis rebelles pris les armes à la main. Ces succès d'Abou Othman coïncidaient avec l'heureuse soumission des deux frères de l'émir, et la nouvelle en fut célébrée à Cordoue par des réjouissances publiques. Hescham écrivit de sa propre main une lettre de remercîment au vaillant Abou Othman, et lui ordonna de se rendre sur la frontière du Frandjat, et d'y attendre de nouveaux renforts de troupes, destinés tout au moins à y reconquérir les cités que les Musulmans y avaient dernièrement perdues.

Rassuré à l'intérieur sur la possession de la souveraineté

par la soumission de ses frères, Hescham méditait en effet dès ce temps la reprise de la guerre sainte. Les Franks à l'est, les Asturiens au nord de ses frontières, s'agitaient, et prenaient de jour en jour une attitude plus assurée et plus menaçante. Hescham sentit que le temps était venu de faire à l'islamisme, dans le coin occidental de l'Europe qu'il occupait, une place plus large et moins disputée, d'y raffermir sa puissance, d'en ranimer la ferveur au dedans, d'en répandre au dehors le respect, sinon la pratique et l'adoption.

Voici comment les auteurs arabes rendent compte de ce soudain réveil du primitif esprit de l'islamisme, qui fut comme la marque distinctive et glorieuse du règne d'Hescham.

Au commencement de l'année 175, disent-ils, Hescham fit publier par toute l'Espagne l'el-djihed ou sainte guerre. Il envoya ses dépêches dans toutes les capitainies; elles furent lues dans les minbares ou chaires des mosquées, et tous les bons Musulmans voulurent concourir de leurs personnes, de leurs armes, de leurs chevaux ou de leurs aumônes à l'œuvre sacrée. Trois armées, animées de ce pur zèle qui rappelait la ferveur des armées musulmanes des plus beaux temps du premier siècle de l'hégire, se levèrent à la fois à son appel. Il donna le commandement de la première à son hadjeb, le wali Abd el Wahed ben Mouguéith, celui de la seconde à son gendre Abdallah ben Abd el Melek el Merwan; la troisième marcha sous les ordres de Yousouf ben Bokht el Férasi. Ces armées entrèrent dans le nord de l'Espagne; une division de trente-neuf mille hommes courut et ravagea les campagnes d'Astorica, de Luke et la Galice entière, faisant butin de tout, emmenant des captifs et des troupeaux en foule. Une autre colonne marcha vers l'Espagne orientale, pénétra dans les montagnes des Ports, en subjugua les habitans, et en ramena pareillement force captifs et des troupeaux en grand nombre En l'année 176 on continua les incursions à travers

les vallées des monts Albaskenses, jusque dans l'intérieur du pays des Franks. Les peuples abandonnaient leurs demeures pour fuir dans les cavernes des bêtes sauvages. En l'année 177, Abd el Melek ben Abd el Wahed prit d'assaut la ville de Gironne et les habitans en furent massacrés; ceux de Narbonne eurent le même sort; l'épée des Musulmans y fit des soldats et du peuple un si grand carnage, que Dieu seul, qui les créa, peut en savoir le nombre. Les dépouilles de ces cités furent très riches en or, en argent et en étoffes précieuses, et le cinquième qui en revint à Hescham pour sa part s'éleva à plus de 45,000 mitkals ou pesans d'or. Quand arrivèrent à Cordoue ces richesses et les nouvelles d'une si heureuse expédition, il en fut fait par la ville de grandes réjouissances. L'émir destina le cinquième qui lui appartenait à la construction de la grande mosquée de Cordoue, et, par son ordre, le wali Abdallah ben Abd el Melek el Merwân, qu'il fit wali de Saragosse, demeura sur la frontière[1].

C'est de la sorte en gros, et sans traits plus précis, que les expéditions de la guerre sainte de 791 à 793 sont rapportées par les Arabes. Que si nous voulons des faits de cette guerre un rapport plus détaillé, il nous faudra reprendre ce récit au point où nous l'avons commencé d'après les Arabes, et en éclaircir, en développer sommairement les points principaux.

Dans leur première expédition des Asturies de l'an 791, les Arabes ne firent guère, à ce qu'il semble, que battre, ravager et épouvanter le pays, particulièrement la Galice. Dans leurs courses, un de leurs détachemens rencontra le roi des Asturies Veremundus (Bermude) en un lieu qu'on appelle Burbia; un combat s'en suivit, dans lequel l'avantage demeura aux Arabes[2]. L'armée musulmane s'en revint chargée de butin et de dépouilles.

[1] Conde, c. 27.

[2] Eo regnante Veremundo, prælium factum est in Burbia (Chr. Albeld., num.

Dans l'année 792, ils se dirigèrent plus particulièrement vers les montagnes des Basques (les monts Albaskenses); ils en ravagèrent les vallées, peut-être jusqu'à la vallée de Bastan et au pays de Labour, entre la Bidassoa et la Nive, et s'en retournèrent de même victorieux, avec du butin, des troupeaux et des prisonniers en grand nombre.

Ce ne fut enfin qu'en 793 qu'ils firent irruption directement dans les campagnes de la province de Narbonne et s'attaquèrent aux Franks proprement dits.

Le moment d'une expédition en Septimanie ne pouvait être mieux choisi : toutes les forces de Charlemagne étaient occupées sur la frontière orientale de son royaume. Bien qu'il ne fût pas sans pressentir vaguement quelque attaque du côté des Pyrénées [1], il croyait les Arabes andalousiens trop occupés de leurs propres affaires pour entreprendre quoi que ce fût contre lui, au moins de quelque temps. Il avait des alliés parmi les chefs musulmans de la frontière, entre autres Abou Taher, qui, au plaid tenu à Toulouse en 790, était venu demander la paix et l'avait obtenue de Louis. Les circonstances l'exigeant d'ailleurs, il avait donc cru pouvoir appeler son fils Louis, roi d'Aquitaine, avec tout ce qu'il pourrait lever de troupes dans son royaume, à la défense de son autre fils Pepin, roi d'Italie, contre qui s'étaient révoltés les Béneventins.

Louis, qui avait pris part à la guerre contre les Abares, était revenu en Aquitaine dans l'automne de 792, et en était reparti peu après; il avait pris le chemin du mont Cénis, et était

87). — Hic Galleciam devastavit (Hescham) anno Arabum CLXXV, et in reditu obvium habuit Veremundum (Roder. Tolet. Hist. Arabum, c. 21). — En 175, dit Ahmed (in Murphy, c. 3), Yousouf ben Bokht entra par l'ordre d'Hescham avec une armée dans la province de Galice, dont il battit le roi Bomond; c'est ainsi que l'auteur arabe appelle Bermude.

1 On en a un témoignage dans la lettre que Charlemagne écrivit vers ce temps au pape Adrien, où il manifestait ses craintes à ce sujet (voy. Adrian. papæ Epist. ad Karol. Magn., Script. Rerum Francic., tom. v).

descendu par là en Italie, où il avait célébré la fête de Noël à Ravenne [1]. Ayant joint là ses forces à celles de son frère, ils étaient entrés ensemble dans la province de Bénévent, et ils y étaient à guerroyer dans les premiers mois de l'année 793.

C'était donc en l'absence de Louis et des meilleures milices d'Aquitaine qu'Hescham jeta dans les Gaules une des plus fortes armées musulmanes qu'on eût vues de longtemps. Il n'y a pas à douter que cette armée n'ait couru et ravagé sans obstacle les campagnes de la Gaule jusque sous les murs de Narbonne, que tous les villages, que les églises et les abbayes qu'elle rencontra sur son passage, que les faubourgs même de Narbonne enfin, ne soient tombés en son pouvoir. Mais ici se présente une difficulté : Narbonne, la forte cité qui avait pendant tant d'années résisté aux armes des Franks, Narbonne fut-elle prise et emportée tout d'un coup et comme irrésistiblement par les Arabes? Leurs récits semblent s'accorder à parler de Narbonne comme si elle eût été prise. Ils font plus, ils parlent de la reprise de Narbonne par les Franks quatre ans plus tard; ce qui donne à leur dire un caractère de précision remarquable. Il y a doute cependant, et doute très fondé sur ce point. L'expression ceux de Narbonne, dont se sert l'écrivain arabe d'après lequel nous avons rapporté plus haut cette rapide et victorieuse campagne de Septimanie, peut aussi bien vouloir dire les habitans de la Narbonnaise que les habitans mêmes de la cité, et Narbonne (Arbouna) le pays qui en dépendait; en sorte que le dire des mémoires arabes, qui, au premier aspect, semble si explicite, est, à le bien prendre, beaucoup moins décisif qu'il ne le paraît. Quant à l'immense butin rapporté de Narbonne dont il est parlé dans les mêmes mémoires, et qu'on allègue comme preuve du même fait, outre qu'il semble évalué avec quelque exagération, il avait

[1] Anon. Astr. Vit. Hludov. Pii.

pu être fait dans les nombreux et riches villages qui entouraient la vieille cité romaine-gothique; il avait pu être fait sous les murs mêmes de Narbonne. Depuis plus de trente ans qu'elle était passée sous la domination des Franks, ses faubourgs s'étaient fort accrus; il y avait une église considérable hors des murs de la ville[1]. Les fermes et les abbayes du pays avaient dû aussi fournir leur part de ce butin si fortement célébré dans les annales des Arabes andalousiens.

Il est curieux que les Arabes, qui parlent si complaisamment et avec tant de détails de ce butin, ne disent rien d'explicite du fait d'armes le plus éclatant de cette campagne, de la victoire signalée remportée sur le duc Guillaume de Toulouse aux bords de l'Orbieu. Les chroniques frankes et surtout une d'elles, la chronique de Moissac, nous permettent de suppléer ici à ce que leur récit a d'incomplet.

Des faubourgs de Narbonne, et encore tout échauffée du pillage de ces faubourgs, l'armée d'Abd el Melek s'était jetée sur la route de Carcassonne. Nul doute qu'elle ne se promît d'y exercer les mêmes ravages. Elle avait à peine passé l'Orbieu, un peu au-dessus de l'endroit où il se jette dans l'Aude, lorsqu'elle rencontra Guillaume, qui, sur le bruit de l'invasion, avec le petit nombre de comtes aquitains qui n'avaient pas suivi Louis en Italie et tout ce qu'ils avaient pu lever de troupes dans un pays déjà si épuisé d'hommes par les levées précédentes, accourait pour l'arrêter. Là, et à peine en présence, les deux armées en vinrent aux mains comme par un irrésistible entraînement, et il y eut un combat meurtrier de plusieurs heures, dans lequel les Franko-Aquitains finirent par avoir le dessous d'une manière marquée. Malgré les efforts et l'intrépidité personnelle de leur duc, ceux d'entre eux qui échappèrent à l'épée des Musulmans durent battre précipitamment en retraite, et le champ de bataille demeura aux

[1] Hist. de Languedoc, tom. I, pag. 445, et preuves 44 et 81.

Arabes; mais la victoire leur avait coûté si cher et avait tellement éclairci leurs rangs, qu'au lieu de poursuivre l'ennemi défait, ils battirent eux-mêmes en retraite, et reprirent incontinent le chemin des Pyrénées, chargés des dépouilles des vaincus et de tout le butin fait précédemment.

Les motifs et les principaux faits de l'expédition de Septimanie, l'incendie des faubourgs de Narbonne, la défaite de Guillaume de Toulouse, le retour si singulier, après une victoire, des Sarrasins en Espagne, tout cela est marqué de trait forts nets dans le précieux passage de la chronique de Moissac d'où nous avons tiré les particularités qui précèdent [1]. Le nom seul de l'Orbieu y manque, et nous sommes redevables de cette indication aux annales d'Aniane, d'ailleurs si brèves et si sèches en tout ce qui concerne les Arabes andalousiens [2].

Les autres chroniques frankes ne dissimulent point d'ailleurs la gravité de la défaite de Guillaume sur l'Orbieu. Pendant que Charles était occupé en 793 de la jonction du Rhin et du Danube par un canal, mesure à laquelle il attribuait une grande importance politique, « il reçut deux nouvelles très fâcheuses, dit Éginhard : l'une que toute la Saxe s'était révoltée, l'autre que les Sarrasins avaient fait une incursion en Septimanie, et qu'en étant venus aux mains avec les garnisons de cette province, ils avaient tué un grand nombre de Franks, et s'en étaient retournés victorieux dans leur pays [3]. »

1 Iste audiens (Hescham) quod rex Karolus partibus Avarorum perrexisset, et existimans quod Avari contra regem fortiter dimicassent, et ob hanc causam in Franciam reverti non licuisset, misit Abdelmelec unum ex principibus suis cum exercitu magno Sarracenorum ad vastandum Gallias. Qui venientes Narbonam suburbium ejus igne succenderunt, multos christianos, ac præda magna capta, ad urbem Carcassonam pergere volentes, obviam eis exiit Wilhelmus aliique comites Frankorum cum eo..... Wilhelmus autem pugnavit fortiter in die illâ...... Sarraceni vero, collectis spoliis, reversi sunt in Spaniam.

2 Le théâtre précis de cette action fut, selon toute apparence, la vallée de Villedaigne (*vallis Aquitanica*), située sur la route ordinaire de Narbonne à Carcassonne, et traversée par l'Orbieu (voy., Hist. de Lang., t. I, p. 455).

3 Eginh. Annal., ad ann. 793.

Cette mention sincère de la défaite des Franks nous semble une preuve de plus que leurs chroniqueurs n'eussent point omis de parler de la perte de Narbonne comme du plus fâcheux résultat de l'invasion musulmane de 793, si réellement Narbonne eût été perdue, n'eût-ce été que pour dire, quatre ans plus tard, qu'ils l'avaient remise sous la puissance du Christ et arrachée une seconde fois aux infidèles.

Il semble toutefois que la retraite des Arabes vers les Pyrénées dut se faire lentement, victorieusement en quelque façon, et que, renonçant à pénétrer plus avant du côté de Toulouse sur les terres des chrétiens, ils n'abandonnèrent le pays de Narbonne qu'après en avoir tiré tout ce qu'il était possible d'en tirer. On va jusqu'à dire qu'ils contraignirent les populations de ce pays à transporter les débris des murs de leurs propres habitations, et à les charrier jusqu'à la porte du palais d'Hescham à Cordoue [1]. De ces débris une partie fut employée et suffit à la construction d'une mosquée en face de la porte des jardins, et ils étaient si considérables qu'il en restait encore des monceaux après cette construction [2]. Il ne paraît pas douteux que plusieurs villes et villages de la Narbonnaise, ou que tout au moins les villes et les villages de cette province situés entre le Tet et les Pyrénées ne soient demeurés alors au pouvoir des Arabes.

Après le récit de ces triomphes les auteurs arabes se répandent en éloges d'Hescham : sa clémence, sa libéralité, ses manières bienveillantes lui gagnaient l'affection de tout le monde; il était charitable envers les pauvres, quelle que fût leur religion; il payait de ses deniers la rançon de ceux qui tombaient aux mains de l'ennemi; il prenait soin des femmes et des enfans de ceux qui périssaient dans les combats; il était pieux, grave, appliqué à ses devoirs. Regardant comme

1 Ahmed, in Murphy, c. 8.
2 Roder. Tolet., c. 19, et Ahmed, in Murphy, l. c.

une obligation sacrée l'achèvement de la grande mosquée de Cordoue, à l'exemple de son père il y travaillait lui-même chaque jour, et c'est sous son règne qu'il y fut mis la dernière main.

Cette magnifique mosquée avait six cents pieds de long et deux cent cinquante pieds de large. Elle était formée de trente-huit nefs en long et de dix-neuf en large. Dix-neuf portes, couvertes de plaques de bronze ornées d'arabesques d'un travail d'une finesse et d'une délicatesse infinies, conduisaient à sa kebla [1]. La porte principale était revêtue de lames d'or marquées de caractères arabes exprimant les plus beaux passages du Koran. Neuf portes s'ouvraient sur l'orient et neuf sur l'occident. Sur la plus haute coupole étaient trois boules dorées portant chacune trois grenades d'or. On y allumait le soir pour la prière quatre mille six cents lampes, qui consommaient dans l'année vingt-quatre mille livres d'huile. On y brûlait aussi tous les ans soixante livres de bois d'aloès et autant d'ambre fin pour les parfums [2]. La lampe de l'oratoire secret (*mihrab*) était d'or, très grande, et d'un travail merveilleux. Hescham rétablit aussi le pont de Cordoue [3] et beaucoup d'autres édifices qui avaient besoin d'être réparés. Pour lui plaire et par son ordre, Farkid ben Haoûn el Diwani, né à Cordoue, construisit en ce temps la belle fon-

1 Par la kebla les Musulmans entendent cette partie de la mosquée où l'on se met en prière la face tournée dans la direction de la Mekke.

2 Cette prolixité de description, remarque Conde, est particulière aux Arabes. L'auteur de l'histoire de Fêz, Abd el Halem de Grenade, dit jusqu'au nombre de tuiles qui couvraient la mosquée de cette ville, savoir : 467,300 tuiles; qu'il y avait quinze grandes portes pour les hommes et deux petites pour les femmes, qu'on l'éclairait par 1,700 lampes qu'on n'allumait toutes néanmoins que dans les nuits du Ramadhân et dans celle qu'on nommait la Nuit des Lampes. (Conde, c. 28.)

3 D'après je ne sais quel auteur arabe (in Murphy, c. 3), Hescham ayant demandé un jour à un de ses ministres ce que les habitans de Cordoue disaient de cette restauration : « Ils prétendent, répliqua le ministre, que vous n'avez eu d'autre intention que d'en faire un lieu de passage pour aller à la chasse. » De ce moment, Hescham jura de ne passer de sa vie sur ce pont, et il tint parole, selon le même narrateur.

taine nommée de son nom Aïn-Farkid, un des plus beaux monumens de Cordoue. Nous trouvons ici dans Conde un renseignement curieux sur la rétribution des fonctionnaires publics musulmans. Hescham, dit-il, donna en ce temps la charge de wali de la place de Cordoue à Fothéis ben Souléiman, qui avait été cadi sous le règne de l'émir Abd el Rahman, et il eut pour son traitement 500 doblas d'or par an [1].

En 178 (794), Abd el Kérim, fils du wali de la frontière Abd el Wahed, envahit de nouveau le pays d'Ilia et des Châteaux [2]. En même temps Abd el Melek, frère d'Abd el Kérim, entrait par une route différente sur les terres des chrétiens. A Astorga il rencontra le roi de Galice et celui de Biscaye [3] (désignation curieuse et qu'on aurait de la peine à faire accorder avec ce qu'on sait de l'histoire des chrétiens); mais ceux-ci n'osèrent l'attaquer, et Abd el Melek pénétra fort avant dans le pays des infidèles. Au retour cependant, comme il s'en revenait chargé de dépouilles, il fut entouré et surpris par les chrétiens dans une embuscade, où les Musulmans éprouvèrent une grande perte; les plus courageux périrent en combattant, entre autres Yousouf ben Bokht, qui commandait une division de cette armée, et ils y perdirent le butin et les prisonniers qu'ils avaient faits [4]. En cette même année, nous disent les récits arabes, Abd el Kader, général d'Hescham, poursuivit les barbares de Takerna, qui s'étaient révoltés, et en saisit plusieurs qu'il fit clouer à des pieux; il en fit un tel carnage qu'il laissa le pays désert et dépeuplé [5]. Nous avons conservé cette obscure indication : de ces barbares et de ce lieu nommé Takerna il nous a été d'ailleurs impossible de déterminer plus précisément le caractère et la situation.

1 Conde, c. 28.
2 Expression d'Ahmed, in Murphy, c. 3.
3 Ibid., l. c.
4 Conde, c. 28.
5 Ibid., l. c.

Cette expédition de 794 en Galice fut la dernière entreprise sous ce règne. Le réveil de l'esprit religieux et guerrier des Musulmans d'Espagne, qui en avait signalé le commencement, s'éteignit-il tout-à-coup par l'effet d'une déroute d'embuscade? Il est difficile de le croire. Quoi qu'il en soit, cependant, et quelle qu'en fût la cause, toujours est-il que de ce moment il y eut trève de fait non-seulement entre les Arabes et les Asturiens, mais encore entre les Arabes et les Aquitains. Si grand que fût le désir de Charlemagne de recouvrer de la Septimanie ce que l'expédition de l'année précédente en avait remis sous l'autorité de l'émir de Cordoue, de plus graves intérêts le retenaient dans le Nord ; il eut, en cette année 794 et l'année suivante, fort à faire pour contenir les Saxons, ses ennemis immédiats, si l'on peut ainsi parler ; en sorte qu'il ne put s'occuper autant qu'il l'aurait voulu de l'Aquitaine et de la Septimanie. De ce côté donc, non-seulement Hescham n'avait rien à craindre, mais il avait reculé les limites de la domination musulmane. Car s'il est douteux que beaucoup de villes et de villages des vallées orientales des Pyrénées fussent demeurés aux mains des Musulmans, il ne l'est pas du moins qu'ils ne fussent maîtres de tout le revers occidental, qu'Ausone (Vic), Cardone, Gironne, Urgel, etc., toutes naguère au pouvoir des Franks, ne fussent pour lors en celui des Arabes.

Malgré donc la déroute des Asturies, et en la tenant pour aussi sanglante qu'il est possible de l'imaginer sur le rapport d'après lequel nous l'avons décrite plus haut, l'objet de la guerre sacrée était en partie atteint. Près de quarante années de troubles et de guerres intérieures avaient pu faire considérer les tribus musulmanes comme à jamais vouées à l'antagonisme, comme incapables de retrouver jamais le vieux secret de 711, l'enthousiasme et l'irrésistible ardeur des compagnons de Thâreq et de Mousa, l'amour du martyre des El Samah et des Ambessa, l'entraînement aventureux des glo-

rieux vaincus de Poitiers. Un peu de tout cela venait de se remontrer tout-à-coup où nul esprit d'union et de commune sympathie ne semblait plus subsister. De belles et considérables armées s'étaient sans peine et en peu de jours formées à l'appel des chefs du culte. L'effroi des armes et du nom musulman s'était de nouveau répandu, et les chrétiens, tant d'Espagne que des Gaules, avaient réappris à leurs dépens de quoi étaient capables ces hommes qu'ils se représentaient comme incurablement divisés et inhabiles désormais à autre chose qu'à guerroyer entre eux et à s'entre-égorger sans trève ni repos.

Quelque peu disposé qu'on puisse être à faire honneur aux chefs des états de ce qui se fait de grand sous leur règne, on ne saurait nier qu'Hescham n'ait été pour beaucoup dans ce développement, ou, si l'on veut, dans cette renaissance de l'ancien esprit de l'islamisme, que l'austérité et la pureté de ses mœurs, l'égalité de son caractère, la ferveur vraie et communicative de sa foi, la fermeté enfin et tout ensemble la bonté que louent en lui ses historiens et que rien ne dément dans les actes connus de son règne, n'aient été des causes très-réelles de son influence sur les Arabes andalousiens, qu'elles ne lui aient valu à beaucoup d'égards leur sympathie, et qu'elles n'aient rendu par là plus faciles l'union et la réconciliation des tribus. Hescham, dit-on, avait pris pour modèle le meilleur et peut-être le seul bon khalife de la race dont il sortait; il s'était proposé de vivre comme cet Omar II, qu'aucune haine n'animait, et qui gouverna deux ans le khalifat de Damas à l'édification des fidèles[1]. Il était juste et pieux, répètent de concert tous les mémoires arabes qui parlent de lui, faisant, à ce qu'il semble, de ces deux qualités les qualités essentielles d'un bon émir selon le Koran. Et ces vertus n'étaient point inactives chez le second des Ommyades d'Espagne : elles se

1 Omar ben Abd el Aziz (voy. ci-dev., pag. 81 et 86).

manifestaient dans tous les actes de sa puissance. A l'exemple du khalife qu'il avait choisi pour guide moral, il envoyait dans les diverses provinces de l'empire des hommes investis de sa confiance pour s'enquérir de la conduite des walis, des wasyrs, des caïds et des autres fonctionnaires principaux; et quand une injustice de leur fait était reconnue, quand un acte arbitraire, une extorsion leur étaient justement imputés, le wali, le wasyr ou le caïd qui en était reconnu coupable était aussitôt destitué de son office, obligé de réparer le mal qu'il avait fait, et solennellement mis au ban des mosquées par le cadi des cadis [1]. Comme son père, il avait à cœur l'embellissement de Cordoue; il l'agrandit de plusieurs nouveaux édifices; il y fit construire un hôpital et des écoles pour l'enseignement de la langue arabe, et une chronique musulmane nous apprend ce singulier fait, qu'il obligeait les chrétiens à n'en point parler d'autre, et à ne point écrire dans leur langue latine [2]. Quant aux lettres et aux arts, il ne les encourageait pas seulement, il les cultivait lui-même avec succès [3]. L'architecture et la poésie paraissent avoir été, après la guerre, les deux passions dominantes des Arabes de ce temps. On cite parmi les esprits distingués qu'Hescham se plaisait encourager Ahmer ben Abou Djafar, qu'un auteur arabe ap-

1 Ahmed, in Murphy, c. 3.

2 Conde (d'après Ebn Hhayan), c. 29.

3 Conde (c. 28) a traduit les vers suivans, qu'Hescham fit un jour qu'on lui proposait l'achat d'une ferme contiguë à ses jardins comme une paisible et utile spéculation; beaucoup de gens désiraient à l'envi d'en faire l'acquisition; mais lui, dit-il, ne voulut point l'acheter, et fit à ce sujet les vers qu'on va lire : — « Une main franche et libérale est le caractère de la noblesse, et les grandes » âmes dédaignent d'amasser des richesses. J'admire des jardins fleuris comme » une agréable solitude. Je respire avec plaisir le zéphyr des champs, mais ne » suis point avide de fermes. Tout ce que Dieu me donne, c'est pour que je le » donne à mon tour. Dans les temps calmes j'enfonce ma main ouverte dans la » mer sans fond d'une douce bienfaisance; dans les temps d'orages et de guerres » détestables, c'est dans une mer épaisse de sang que je baigne ma robuste dextre. » Je saisis la plume ou l'épée, suivant que l'occasion le requiert, laissant de côt » le sort et les lunes, et l'interrogation des étoiles. »

pelle le plus grand poète de son siècle, et qui mourut à Tolède, où il était kaoudim el maouth, savoir intendant des successions dévolues au fisc, car telle était la loi ou plutôt la pratique musulmane, que l'état, le trésor public héritait de ceux qui n'avaient point d'autres héritiers[1]. C'est aussi sous le règne d'Hescham que vécut et mourut à Cordoue Saïd ben Abdousch, plus communément appelé El Godéï, andalou qui avait beaucoup voyagé en Orient, et qui y avait été disciple de Malek ben Anas, fondateur de l'une des quatre sectes orthodoxes admises par les sunnites. El Godéï fut le premier qui enseigna en Espagne selon la doctrine de Malek ben Anas.

Hescham était grand jardinier aussi. On raconte qu'en 178, étant à Cordoue à se distraire dans ses jardins de plaisance dont il aimait à cultiver de ses mains les plantes et les fleurs, un célèbre astrologue lui dit : « Seigneur, travaille dans ces » jours passagers pour le temps de l'éternité. » Hescham lui demanda pour quelle raison il lui disait cette sentence; mais l'astrologue le pria de ne point lui ordonner de dire autre chose, ayant laissé échapper cela sans y penser. L'émir insista, lui donnant l'assurance que pour rien au monde il ne s'offenserait de ce qu'il lui dirait. Alors l'astrologue lui déclara qu'il était écrit dans le ciel qu'Hescham mourrait avant deux ans. Celui-ci ne s'attrista point, dit la chronique, de la nouvelle de sa mort prochaine; il continua de cultiver les fleurs de ses jardins jusqu'à son heure accoutumée ; il écouta chanter ensuite, joua gaîment aux échecs, suivant son habitude, et fit donner à l'astrologue un riche vêtement[2]. Depuis lors il répétait souvent ces paroles : « Ma confiance est en Dieu, et j'espère en lui. » Bien qu'il fût fort savant et au-dessus des croyances vulgaires sur l'influence des étoiles, toutefois, persuadé, poursuit-on, que tout se meut au souffle

1 Conde, c. 29.
2 Ibid., l. c.

de la volonté divine, suivant les décrets éternels, et que ce qui était prédit était possible, il ne voulut point différer les démarches nécessaires pour faire reconnaître son fils El Hakem comme son futur successeur à l'empire; il réunit dans l'Alcaçar les principaux walis et les principaux wasirs, les khatebs, secrétaires et conseillers d'état, le cadi des cadis des mosquées d'Espagne, et, en présence du hadjeb en fonctions, El Hakem fut déclaré wali el adhi, c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà indiqué, futur lieutenant ou successeur de son père. El Hakem avait vingt-deux ans; il passait pour fort brave, et déjà il avait pris part aux affaires du gouvernement. Cette cérémonie, renouvelée de celle qui avait assuré l'empire à Hescham, eut lieu en l'année 179 de l'hégire (795).

La précaution n'était pas inutile. Dans les premiers jours de la lune de safar de l'année suivante, Hescham fut atteint de la maladie dont il mourut, le douzième jour de la même lune (25 avril 796).

On rapporte qu'avant de mourir il donna à son fils les sages conseils suivans, que d'autres attribuent mal à propos à son père Abd el Rahman. Les Arabes se plaisent fort au rapport de ces sortes de pièces, et nous plaçons ici celle-ci, ne fût-ce que comme indication de l'esprit de ce peuple.

« Conserve dans ton cœur, dit solennellement Hescham à » son fils (qui pratiqua peu, comme nous le verrons, ces » conseils de son père), conserve dans ton cœur, et n'oublie » jamais les conseils que je vais te donner, et que m'inspire » mon amour pour toi. Considère que les empires appar- » tiennent à Dieu, qui les donne et les ôte comme il lui plaît. » Puisque Dieu nous a donné le pouvoir et l'autorité qui » sont dans nos mains par sa divine bonté, rendons grâces à » Dieu d'un tel bienfait, et suivons sa sainte volonté, qui » n'est autre que de faire du bien à tous les hommes, et spé- » cialement à ceux qui sont confiés à notre protection. Rends » une justice égale aux pauvres et aux riches, et ne souffre

» point d'injustices dans l'état, car c'est le chemin de la per-
» dition. Tu seras en même temps clément et débonnaire en-
» vers ceux qui dépendront de toi et qui sont tous des créa-
» tures de Dieu. Confie le gouvernement des provinces et
» des cités à des hommes loyaux et expérimentés; châtie sans
» pitié les ministres qui opprimeront les peuples sans motif
» par d'arbitraires exactions. Gouverne avec douceur et fer-
» meté tes soldats, quand la nécessité te forcera de leur mettre
» les armes à la main : qu'ils soient les défenseurs de l'état et
» non ses dévastateurs; mais aie soin de les payer exactement
» et de leur inspirer de la confiance en tes promesses. Ne né-
» glige jamais de gagner l'amour des peuples, car c'est dans
» leur affection que consiste la sûreté du chef de l'état,
» comme dans la crainte le danger, et dans la haine une ruine
» inévitable. Aie soin des laboureurs qui cultivent la terre et
» nous donnent les alimens nécessaires; ne permets pas qu'on
» ravage leurs semis et leurs plantations; en un mot, fais en
» sorte que les peuples te bénissent et vivent satisfaits à l'om-
» bre de ta protection et de ta bonté; qu'ils jouissent avec
» calme et sécurité des douceurs de la vie. C'est en cela que
» consiste l'art de bien gouverner, et ce n'est qu'en te com-
» portant de cette manière que tu seras heureux et pourras
» acquérir la renommée d'un grand et glorieux émir[1]. »

Après un règne de sept ans six mois et vingt-cinq jours, Hescham mourut âgé de trente-neuf ans un mois et vingt-six jours, étant né, comme nous l'avons vu, le 4 de schawal 139 (1er mars 757), et ayant commencé son règne le 24 de rabieh seconde 172 (1er octobre 788). Les auteurs arabes, qui comptent par années lunaires, lui donnent quarante ans quatre mois et huit jours d'âge, et de règne sept ans neuf mois et dix-huit jours.

Il ne sera pas inutile peut-être, au moment de passer à

[1] Conde, c. 29.

l'histoire du règne du fils d'Hescham, avec lequel nous entrerons assez avant dans le neuvième siècle, de fixer quelques traits du siècle qui va finir. Malheureusement ce n'est guère que sur un petit nombre de points, ou, pour mieux parler, sur un ou deux points de cet ensemble de faits qui constitue l'état social d'un peuple que je pourrai déduire, des rares monumens historiques de ce temps, quelques notions positives, dignes de trouver place ici.

Après les luttes et les divisions du règne d'Abd el Rahman, nous avons vu l'ancien esprit de l'islamisme renaître parmi les tribus hispano-musulmanes. La guerre redevint alors ce que le Prophète voulait qu'elle fût, une œuvre de sacrifice, de foi, de prosélytisme, une œuvre sacrée; et ce caractère religieux se trouvera désormais plus ou moins à toutes les grandes époques de la lutte des Arabes et des chrétiens, au moins jusqu'à la chute du khalifat de Cordoue. Nous verrons cependant l'organisation des armées musulmanes se modifier profondément, se mêler d'élémens divers. Sous le règne du fils d'Hescham, une solde réglée, un équipement uniforme, feront de quelques corps privilégiés une sorte de milice permanente. Au temps où nous en sommes, les choses n'en étaient pas encore là.

C'était toujours la même organisation que du temps d'El Samah ou d'Abd el Rahman el Gafeki, le martyr de Poitiers. Les hommes qui composaient les armées musulmanes (pour le cas de guerre seulement) étaient toujours de deux sortes, les uns à la solde de l'émir, c'était le plus petit nombre; les autres volontaires, c'était toujours à beaucoup près le plus grand. Ceux-ci s'armaient à leurs frais et s'entretenaient de toutes choses. Ils combattaient pour Dieu, pour le Prophète, pour l'islam. La perspective du paradis leur faisait plutôt rechercher que redouter de tomber martyrs dans les batailles. Les autres étaient défrayés de leurs dépenses par le trésor public; des fonctionnaires à la suite de l'armée étaient char-

gés de pourvoir à leurs besoins et de leur fournir la nourriture et le vêtement.

Ainsi organisées, les armées musulmanes avaient quelque chose de régulier, et, malgré des différences notables entre telle ou telle partie de ces armées, selon qu'elle était composée d'hommes de telle ou telle race, il n'y avait guère de différence entre elles quant à la discipline.

Leurs coutumes propres étaient fortement empreintes aussi des habitudes de l'Orient. Selon l'usage de l'Orient, elles portaient avec elles en campagne et dressaient le soir les tentes sous lesquelles elles passaient la nuit. Le lendemain, s'il fallait se porter en avant ou en arrière, quitter la place, en un mot, du campement provisoire, les tentes étaient détachées; on en chargeait les mulets ou les charrettes légères destinées à porter les bagages de l'armée; on en chargeait les chameaux, hôtes nouveaux que les Arabes avaient transportés et acclimatés en Espagne; espèce utile disparue de ce sol avec les conquérans qui l'y avaient amenée. L'Espagne, où les Carthaginois avaient introduit ces beaux éléphans d'Afrique qui passèrent en Italie avec Annibal et combattirent de leurs trompes et de leurs défenses les Romains à Cannes et à Trasimène; où les Arabes avaient introduit le chameau et le cheval de leur pays, n'a gardé quelque chose que de ce dernier, dont le caractère et le type se retrouvent encore en quelques rares espèces de la Péninsule.

Tentes dressées, mulets et chevaux attachés à des piquets plantés en ligne, chameaux accroupis par groupes et ruminans, guerriers en armes assis en cercle autour des feux du soir, tel devait être un camp arabe au repos. C'était proprement l'Arabie dans la Péninsule. Et le matin tout cela s'agitait; les tentes ployées, les chevaux sellés, les bagages chargés, on partait; le champ remué, et où fumaient çà et là les feux abandonnés de la nuit, marquait par là seulement qu'une armée avait campé et dormi dessus.

Quant aux costumes des hommes de guerre, nous en avons déjà dit quelque chose. Rien d'européen ne s'y était encore mêlé à la fin du huitième siècle. C'était toujours l'ample et commode robe, la large coiffure, les armes de l'Asie, le glaive indien. Les Arabes de toutes races, les Persans, les Syriens, les Égyptiens, portaient le costume de leur pays sans altération ni mélange. Le vêtement particulier, d'origine et de forme asiatiques aussi, des populations de l'Afrique occidentale passées en Espagne, des Berbers d'alors, était tel à peu de chose près qu'on le voit aux Berbers d'aujourd'hui. La couleur du vêtement ou l'alliance de certaines couleurs, la forme différente du bonnet, étaient autant de signes caractéristiques de chacun. Sur cela ou encore sur la forme de l'épée on était reconnu à coup sûr pour de la tribu à laquelle on appartenait. L'action du temps, la longue fréquentation des chrétiens, modifieront beaucoup par la suite ces usages des Musulmans espagnols du huitième siècle, sans toutefois leur enlever jamais leur caractère oriental, qu'au contraire eux-mêmes ils imprimeront d'une manière ineffaçable à l'Espagne. Le large étrier, la selle en forme de coquille et, pour les chefs principaux, de fauteuil, en usage alors, se retrouvent encore aujourd'hui dans plusieurs parties de l'Andalousie.

Pour ce qui est des sciences, des lettres et des arts, nous ne pourrions guère ajouter rien à ce que nous en avons dit précédemment. Plusieurs pièces de vers conservées de ce siècle, et où respire un sentiment poétique remarquable, témoignent que la poésie y était cultivée avec éclat. Par induction, et à n'en juger que par les monumens d'architecture de l'époque, bien qu'aucun chroniqueur n'en dise rien, les Arabes devaient être un peuple naturellement géomètre, naturellement mathématicien. Il est impossible que des hommes capables de concevoir et d'exécuter la grande mosquée de Cordoue n'eussent pas tout au moins un admirable instinct

des mathématiques; ils les savaient de nature, *ut apes geometriam*.

Nous venons de parler de l'architecture des Hispano-Musulmans de ce siècle; c'est en cela surtout qu'aucun peuple contemporain n'est à leur comparer. Si les restes de la grande mosquée de Cordoue n'attestaient à quel rare degré de perfection et de goût l'architecture avait été portée en Espagne par les Arabes dans le siècle même de la conquête, les bains arabes de Gironne, qui subsistent tout entiers, suffiraient à en donner une idée. Ces bains, soit qu'ils aient été bâtis dans les soixante-dix années à peu près où Gironne fut sous la domination des Arabes, avant que les Franks s'en fussent emparés en 785, soit qu'ils l'aient été dans les quatre ou cinq ans qu'elle y demeura de nouveau, après avoir été reprise par Hescham, sont certainement du huitième siècle. Ils font partie du couvent des religieuses capucines de Gironne. Leur construction élégante et hardie, les belles et simples proportions du stylobate octogone, des colonnes et de l'attique pareillement octogone qui s'y superposent, le travail exquis et précieux des chapiteaux dont sont ornées les huit colonnes qui portent la coupole svelte et légère qui couronne l'édifice, font encore aujourd'hui l'admiration du voyageur. Comme dans les édifices de ce genre de l'Orient, on y remarque les banquettes adossées aux murs latéraux, avec des ouvertures au-dessous pour recevoir les pantoufles des baigneurs, et les niches où ils déposaient leurs vêtemens. De même encore que les édifices semblables de l'Asie et de l'Afrique, c'était d'en haut et par des interstices pratiqués exprès à la naissance de la coupole, que recevaient la lumière les bains arabes de Gironne. Ceux qui ont vu les uns et les autres assurent toutefois que l'architecture des bains orientaux modernes, tels qu'on les construit surtout en Égypte, en Syrie et dans l'Asie-Mineure, bien que n'offrant aucune dissemblance pour la distribution et le plan avec ceux dont

nous parlons, est loin d'être d'un goût et d'un charme de détail aussi relevés.

A cela se borne tout ce que nous savons des Hispano-Musulmans de ce siècle. Il serait intéressant d'avoir quelques notions sur l'état du commerce, de l'industrie, de la navigation de ce peuple; on voudrait en mieux connaître la manière de vivre, les usages et les mœurs. On voudrait surtout moins de vague en ce qui nous est dit çà et là de la différence des tribus. Nous démêlerons quelque chose de tout cela peut-être dans la suite de notre travail. Si incomplets que soient cependant les traits qui précèdent, ils jettent, ce nous semble, quelque jour sur la physionomie particulière de l'Espagne arabe au huitième siècle, et c'est aussi là pourquoi nous les avons recueillis.

CHAPITRE DIXIÈME.

Avénement d'El Hakem. — Guerres d'El Hakem contre ses oncles. — Siége de Tolède. — Entrée des Franko-Aquitains dans la Marche d'Espagne. — Expédition d'El Hakem contre eux. — Continuation de la guerre contre Souléiman et Abdallah. — Prise de Tolède. — Défaite des oncles de l'émir; mort de Souléiman; traité de paix avec Abdallah. — Siége et prise de Barcelone par Louis-le-Débonnaire. — Premier établissement du comté de Barcelone. — Guerres et vicissitudes des deux peuples dans la vallée de l'Èbre. — Troubles intérieurs. — Conspirations. — Révolte de Mérida. — Guerres sur la frontière de Galice. — Trève avec Alfonse-le-Chaste. — Entreprise des Franks contre Tortose. — Prise de Tortose. — Courses maritimes des Arabes dans la Méditerranée. — Traité de paix avec les Franks. — Nouvelles guerres en Galice. — Succès des chrétiens sous la conduite d'Alfonse. — Exécution du faubourg méridional de Cordoue. — Exil des habitans de ce faubourg échappés au carnage. — Vicissitudes et conquêtes de ces exilés. — Fin d'El Hakem.

De 796 à 822.

El Hakem fut proclamé émir le 14 de safar 180 (28 avril 796). Il était âgé d'environ vingt-cinq ans. Tous espéraient en lui un digne successeur de son père et de son aïeul, dit une chronique arabe; sa noble physionomie l'annonçait; sa bonne éducation et les exemples paternels le persuadaient; mais Dieu seul sait le fond des choses : El Hakem était instruit et spirituel, mais vain et d'un caractère qui n'était facile que pour la colère[1]. C'est ainsi que tout d'abord cette chronique nous fait pressentir quelque notable différence entre le troisième des émirs ommyades et ses deux prédécesseurs. Chaque règne nouveau était marqué par le choix d'un hadjeb. Élevé dès l'enfance avec Abd el Kérim, poète, savant et guerrier déjà illustre, fils d'Abd el Wahed, hadjeb de son père, El Hakem le choisit pour occuper ce haut emploi près de lui; c'était en même temps son bibliothécaire et son ami, et El Hakem en fit l'homme de sa confiance[2].

[1] Conde, c. 30. — [2] Ibid., l. c.

Comme son père, le nouvel émir eut, dès son entrée en fonctions, à guerroyer pour la défense et la conquête de son titre contre les mêmes compétiteurs qui en avaient disputé la possession à Hescham. Ces compétiteurs étaient, on s'en souvient, les deux fils aînés d'Abd el Rahman, frères d'Hescham, Souléiman et Abdallah. A l'avénement de leur neveu, leurs prétentions à la souveraineté de l'Espagne, ou du moins de quelques-unes de ses provinces de la possession desquelles ils se regardaient comme injustement dépouillés, se réveillèrent. Souléiman vivait, depuis 790, à Tanger, où il semble que par ses richesses et son caractère il s'était fait beaucoup d'amis et de partisans. Abdallah, si nous avons bien saisi le sens des textes arabes, n'avait point quitté l'Espagne; il y était demeuré par conséquent, sous tout le règne d'Hescham, fidèle au traité conclu avec lui, quand il lui avait rendu Tolède en 789. Il habitait encore, à l'avénement d'El Hakem, cette résidence voisine de Tolède, dont lui avait fait don son frère, en le recevant en grâce à bras ouverts, ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre précédent.

Il eût été facile à Abdallah d'exciter un soulèvement immédiat contre son neveu; il s'était fait, lui aussi, de nombreux partisans dans le pays de Tolède; il y avait gagné plusieurs caïds, entre autres un nommé Obeïdah ben Hamza, homme courageux et rusé, nous dit-on; mais il voulût, avant tout, se concerter avec son frère. Il laissa, en conséquence, à Ebn Hamza le soin d'entretenir le mécontentement dans le pays de Tolède, et se rendit avec toute sa famille près de son frère, à Tanger, selon toute apparence dans le mois même qui suivit la mort d'Hescham.

Ce que résolurent les deux frères dans leurs conférences de Tanger, la suite des événemens le fait comprendre assez. Après un court séjour en Afrique, Abdallah partit pour Aix-la-Chapelle. « En 797, de retour à son palais d'Aix, Charlemagne, nous dit Eginhard, y reçut Abdallah, Sarrasin, fils

du roi Ibin Mauga, venant de Mauritanie[1]. » — Ibin Mauga est le nom que le chroniqueur frank donne à Abd el Rahman Ier, par corruption de son nom patronimique de ben Moawiah.

Que venait faire Abdallah près de Charlemagne? Aucune chronique ne nous le dit, mais on le demêle assez nettement. « Charlemagne appela en ce temps Pepin d'Italie et Louis d'Espagne, poursuit Eginhard; il reçut au même lieu les députés des Huns avec leurs présens, et les renvoya fort satisfaits. Il donna aussi audience à un député d'Alfonse, roi d'Asturie et de Galice; après quoi il renvoya son fils Pepin en Italie, et Louis, son autre fils, en Aquitaine, et avec celui-ci Abdallah, qui fut conduit en Espagne, et remis, suivant son désir, entre les mains de gens à la foi desquels il n'hésita point à se confier[2]. »

L'annaliste chrétien ne nous apprend point, comme on voit, le motif et l'objet de la démarche d'Abdallah près du monarque frank, et nulle autre chronique franke n'est plus explicite à cet égard; mais il n'y a point à douter que cette démarche ne fût inspirée par les mêmes motifs qui avaient conduit, en 777, Souléiman el Arabi à Paderborn, près du même monarque. Quelle espèce de secours espérait en tirer à son tour Abdallah, ce qui fut arrêté dans l'entrevue du prince arabe avec Charlemagne, c'est ce qu'Eginhard ni personne ne nous apprend. Contentons-nous donc de suivre le fil de ce récit.

Pendant qu'Abdallah négociait ainsi secrètement près de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, dans leur intérêt commun,

1 Ibique Abdellam Sarracenum filium Ibin Maugæ regis, de Mauritania ad se venientem, suscepit (Eginh. Annal., ad ann. 797).

2 ..... Ibi legatum Hadefonsi, regis Asturiæ atque Galleciæ, dona sibi deferentem, suscepit. Inde iterum Pippinum ad Italiam, Hludovicum ad Aquitaniam remisit, cum quo et Abdellam Sarracenum ire jussit, qui postea, ut ipse voluit, in Hispaniam ductus, et illorum fidei, quibus se credere non dubitavit, commissus est (Ibid., l. c.).—Les Annales Laurissenses disent tout simplement : inde Abdallah Sarracenum cum filio suo Hludovico in Hispanias reverti fecit.....

Souléiman levait à grands frais une armée en Afrique, et cette armée était prête à se mettre en campagne, selon toute apparence, vers la fin de l'été 797. Revenu à Tolède, Abdallah y avait retrouvé Obeïdah ben Hamza et les caïds gagnés à sa cause (les hommes fidèles dont parle Eginhard) dans les meilleures dispositions pour lui, et il n'avait pas tardé de lever le masque. Obeïdah ben Hamza, cet homme courageux et rusé dont parle la chronique arabe, mit à sa dévotion les forteresses d'Uclès, de Hubéda et de Santibéria, leva des troupes pour lui, et s'empara, par un coup de main hardi, des portes et de l'alcaçar de Tolède. Le seul caïd de Talavera, Amrou, de tous ceux des environs de Tolède, resta fidèle à El Hakem.

Ceci se passait vers l'automne 181 (797). En même temps, Souléiman passait avec une nombreuse armée d'Afrique en Espagne, invoquant et faisant valoir de son mieux son titre de fils du glorieux émir Abd el Rahman ben Moawiah. Au bruit de la double entreprise de ses oncles, El Hakem mit tout ce qu'il put de troupes en mouvement, et marcha d'abord sur Tolède, où le danger semblait le plus grand, laissant à la cavalerie d'Arcos, de Xérès, de Sidonia et de Séville à empêcher la jonction de Souléiman et d'Abdallah. Mais il n'était pas encore arrivé devant Tolède, que déjà cette jonction s'était opérée, et que les troupes réunies des deux frères remplissaient la cité. Souléiman avait probablement tourné la difficulté, débarqué ses troupes à Valence ou à Dénia, et traversé rapidement la distance facile à franchir qui sépare Tolède de la mer.

Louis d'Aquitaine, cependant, de retour à Toulouse, envoya immédiatement une armée au-delà des Ports, comme tout porte à croire qu'il l'avait promis à Abdallah. Quelques-uns pensent que cette armée entra en Espagne sous la conduite de Guillaume de Toulouse, qui devait avoir à cœur de prendre sur les Sarrasins sa revanche de la bataille d'Orbieu.

Les chroniques frankes nous disent assez peu de chose de ce qu'y fit cette armée. Les chroniques arabes nous apprennent qu'elle battit les généraux musulmans de la frontière, Bahloul et Abou Thaher, deux de ces chefs qui passaient, selon l'occasion, des émirs de Cordoue aux rois franks, et des rois franks aux émirs de Cordoue; cette fois, quels qu'eussent été les motifs de leur conduite, ils s'étaient opposés, mais en vain, aux armes des Franko-Aquitains[1]. Les mêmes chroniques nous disent que cette armée s'empara de Narbonne et de Gironne, et qu'elle menaça d'un sort pareil les villes de la frontière orientale[2]. Les Arabes fixent ainsi à l'année 797 la reprise de Narbonne par les Franks; mais nous persistons à n'entendre par cette reprise de Narbonne que la reprise du pays de Narbonne, du Narbonnais, c'est-à-dire de la partie de ce pays qui, devers les Pyrénées, et comprenant à peu de chose près le Roussillon actuel, était demeurée vraisemblablement aux mains des Musulmans depuis 793. Les Franks reprirent ensuite, dans les Pyrénées mêmes, Gironne, depuis quatre ans refaite musulmane; cela est attesté par les doubles sources musulmanes et chrétiennes. Mais là ne se bornèrent pas leurs succès. Pampelune, Huesca, Lérida, ou firent leur soumission, ou reçurent les Franks; il est dit expressément dans le texte arabe qu'Hassan, wali d'Huesca, livra sa ville aux ennemis par de vils traités[3]. Ce n'était pas tout: à la faveur des troubles suscités par la venue des Franks, un mouvement avait eu lieu à Barcelone, à la suite duquel un Arabe du nom de Zeïd s'était emparé du gouvernement de la ville. Pour gagner du temps, et, comme sa conduite ultérieure le prouve, par pure politique, Zeïd avait fait hommage de sa ville à Charlemagne. Tout cela fut écrit à El Hakem de Sara-

[1] Abou-Thaher fut probablement tué dans cette campagne, car de ce moment son nom disparaît tout-à-fait de l'histoire.

[2] Conde, c. 30.

[3] Ibid., c. 1.

gosse ou d'Huesca, par le cadi de cette dernière ville, Abd el Salem ben el Walid, au moins à ce que semble indiquer un passage d'une chronique arabe[1]. Quant aux faits en eux-mêmes, ils résultent avec certitude de l'étude des textes originaux des deux nations.

Quoique tout semblât devoir le retenir à Tolède, où se débattaient en définitive ses plus chers intérêts, el Hakem ne put se contenir à ces nouvelles. Il chargea Amrou, sur la fidélité et le talent duquel il pouvait compter, de la poursuite du siége de Tolède, et partit aussitôt pour l'Espagne orientale, à la tête des seuls cavaliers d'élite de sa garde.

La présence du chef, sa fougue, ses manières, son langage passionné, animent partout les populations; les hommes d'armes se pressent autour de lui. Il les appelle près de lui à Saragosse, où ils accourent de tous les points de la province. Doublement impatient de châtier les walis et les caïds rebelles de la frontière, et de retourner devant Tolède, où sa fortune est tenue en échec, il part de Saragosse, recouvre Huesca et Lérida, où les chrétiens n'osent l'attendre, entre dans Gironne et dans Barcelone, franchit les monts et fait décapiter à Narbonne (*sic*) tous les traîtres qui lui tombent entre les mains[2]. Encore une fois nous ne pouvons faire ainsi bon marché de Narbonne; ce n'était pas une ville à être de la sorte prise et reprise pour ainsi dire du premier coup; c'est là sûrement ou une fausse interprétation des textes arabes, ou l'un des points sur lesquels il faut leur refuser créance. Il emmena captifs de cette expédition, selon les mêmes textes, les femmes et les enfans, et en rapporta de riches dépouilles; si bien qu'il reçut des soldats et du peuple le surnom d'El Modhaffer, ou d'heureux vainqueur. S'il est vrai qu'il soit entré à Barcelone, comme le dit un historien

1 Conde, c. 30.
2 Ibid., l. c.

arabe, c'est que Zeïd, le chef habile qui s'était emparé du gouvernement de la cité, voulut bien l'y recevoir, et, en ce cas, El Hakem dut lui confirmer son titre et son autorité.

Content de cette rapide exécution, El Hakem laissa aux frontières reconquises son hadjeb Abd el Kérim ben Abd el Wahed et le wali Fothéis ben Souléiman, et reprit, en toute diligence, le chemin de l'Espagne centrale.

Il était temps. Pendant qu'El Hakem méritait et recevait ainsi le surnom d'El Modhaffer, le parti de ses oncles s'était grossi de nouveaux adhérens; Tolède et toutes les forteresses du pays de Tolède tenaient pour eux. Bien mieux encore : leurs menées avaient pleinement réussi dans l'Espagne méridionale, et Valence, Tadmir, Dénia, presque toutes les villes maritimes de la côte s'étaient de même déclarées pour eux. Valence surtout se montra dès ce temps singulièrement attachée et dévouée aux fils d'Abd el Rahman, et particulièrement au second, à Abdallah, qui en fut surnommé El Balendi (le Valencien)[1].

Dans l'alternative entre vaincre ses oncles et abdiquer l'émirat, il n'y avait pas de moyen terme pour El Hakem. Comme un émir qui a le cœur disposé à la souveraineté ou à la mort, dit un peu emphatiquement une chronique arabe, il se tourna tout entier vers cet objet, résolu d'y employer toutes ses forces, d'y périr ou d'en sortir victorieux.

Ce ne fut cependant qu'en 799 qu'un peu de ce bonheur qui s'était attaché à ses armes dans sa campagne de 797 aux frontières, marqua ses opérations au bord du Tage. Il y défit les troupes de Souléiman et d'Abdallah en plusieurs rencontres, et reprit successivement, autour de Tolède, toutes les forteresses qui tenaient pour eux, Uclès, Ubéda, Santibéria, etc. Peu après, et comme par suite de ces succès de leur neveu, Souléiman et Abdallah passèrent dans l'Espagne mé-

[1] Ebn el Abar, in Casiri, tom. II, pag. 35.

ridionale, où El Hakem les suivit. Le siége de Tolède, seule place de l'Espagne centrale qui tînt encore pour les fils d'Abd el Rahman, et où commandait en leur nom le brave Obeïdah ben Hamza, fut confié au caïd de Talavera, Amrou[1]; cet Amrou, que nous verrons successivement wali de Tolède et de Saragosse, est le même personnage que les chroniques chrétiennes appellent Ambroz, Amaroz, Amruis, etc., et qui, à raison du rôle important et singulier qu'il jouera plus tard à Tolède et dans les Pyrénées, mérite qu'on le signale à ses débuts.

La guerre traîna, là aussi, en longueur. En 800, la situation des fils d'Abd el Rahman était encore la même; mais bientôt les chances tournèrent; Tolède se rendit et livra Ebn Hamza, qu'Amrou fit décapiter[2]. Maître de Tolède, le caïd vainqueur y établit son jeune fils Yousouf en qualité de gouverneur, et se hâta de rejoindre l'émir avec les forces dont il put disposer sans péril pour la conservation de Tolède. C'est, à ce qu'il paraît, à Chinchilla qu'El Hakem avait établi son quartier-général, et ce fut là qu'Amrou vint lui apporter la nouvelle de la prise de Tolède et grossir son armée des renforts qu'il lui amenait.

Pendant plusieurs mois encore, et malgré ces renforts, El Hakem ne put faire que contenir le parti de ses oncles dans le midi de l'Espagne. Longtemps ceux-ci évitèrent d'en venir à une action générale. Fatigués à la fin eux-mêmes de l'incertitude de leur situation, ils résolurent d'en sortir avec éclat; ils mirent toutes leurs troupes en mouvement et marchèrent à tout hasard dans la direction de Cordoue, décidés à s'en ouvrir l'accès les armes à la main.

L'armée d'El Hakem avait toujours ses quartiers à Chinchilla; elle était là tenant le pays et comme pour fermer le chemin de l'Andalousie aux compétiteurs de l'émir, impa-

1 Assemani, pag. 168.
2 El Nowaïri, in Assem., loc cit., et Conde, c. 51.

tiente de son inaction prolongée. A la nouvelle du mouvement projeté des deux frères sur Cordoue, elle se met en mouvement de son côté et se porte sur leur passage. Une rencontre et une bataille générale s'ensuivent presqu'au même endroit où, adolescent encore, El Hakem avait battu déjà l'aîné de ses oncles, armé contre son père Hescham. Au plus fort de la bataille, Souléiman reçoit une flèche à la gorge, tombe et meurt foulé aux pieds des chevaux. Ayant perdu leur chef, ses troupes fuient; Abdallah s'efforce quelque temps de maintenir le combat égal, mais il est culbuté à son tour; battu complètement à l'entrée de la nuit, il abandonne le champ de bataille à son neveu, et va chercher un asile à Valence [1].

Le lendemain le corps de Souléiman fut retrouvé parmi les morts, et on l'apporta devant El Hakem, qui le considéra avec attendrissement, et pleura son oncle, disent les chroniques arabes, en pensant à son père. Il fit rendre à Souléiman les honneurs funèbres qu'on avait coutume de rendre aux émirs, et lui-même assista à la cérémonie avec toute son armée [2].

De Valence, où nous venons de voir qu'il s'était sauvé à

[1] Voici comment une chronique arabe rend compte de cette bataille : Le combat, nous dit-elle, se prolongea du matin au soir; d'aucun côté on n'avait remporté d'avantage marqué, lorsque, vers la dernière heure du jour, El Hakem, à la tête des siens, réussit à rompre les premières lignes de Souléiman, malgré la valeur de celui-ci et de son frère Abdallah, qui firent bien voir en cette journée de qui ils étaient fils. Souléiman et Abdallah qui ne cessa de combattre à ses côtés rallièrent leurs troupes en désordre, et, les animant de leur exemple, remirent un moment en balance la victoire, déjà déclarée pour leur neveu. On ne sait quel fidèle serviteur d'El Hakem la même chronique désigne par le nom d'Abd el Hakem (*Abd*, serviteur, *Abd el Hakem*, serviteur d'El Hakem). Abd el Hakem, nous dit-elle en vrai style oriental, voyant qu'une si petite poignée de braves enrayait et retenait le char triomphant de la victoire, s'avança contre eux avec ses Zénètes, et, dans ce moment, une flèche ayant percé la gorge de Souléiman, il tomba et périt sous les pieds des combattans. Abdallah, ayant vu tomber son frère, essaya un moment de s'opposer à la foule des plus impétueux assaillans, mais il désespéra bientôt du succès, et suivit dans leur fuite ses troupes vaincues.

[2] Conde, c. 31.

la faveur de la nuit, Abdallah se hâta d'envoyer sa soumission à son neveu; bien qu'il fût fort aimé dans ce pays et qu'il eût pu facilement s'y maintenir, au moins pendant quelque temps, il ne voulut pas prolonger une résistance qu'il jugeait sans doute ne pouvoir plus amener aucun résultat.

El Hakem reçut son oncle à composition, et lui permit de demeurer où bon lui semblerait; mais il exigea ses fils pour otages, non comme prisonniers, mais simplement comme garans de la foi de leur père. Abdallah partit aussitôt pour Tanger, d'où il envoya ses deux fils à El Hakem; ils se nommaient Esbaah et Khasem. El Hakem les reçut affectueusement et assigna mille mitkals par mois et cinq mille de plus à la fin de chaque année à leur père, à qui il laissa aussi la liberté de vivre à son choix à Valence ou à Tadmir, pour peu qu'il en préférât le séjour à celui de Tanger. Il fit plus : dans la même année, ayant jugé ses cousins capables d'occuper les grandes charges de l'état, il les pourvut chacun d'un haut emploi, et donna en mariage à l'aîné, Esbaah, sa sœur, la belle et brillante Kinza [1]. Cette révolte de ses oncles, les diverses guerres qui en furent la suite, et les négociations qui les terminèrent, occupèrent exclusivement El Hakem jusque vers la fin de l'année islamite 184, correspondant assez bien, à quelques jours près, avec la fin de l'année chrétienne 800.

Pendant que ces choses se passaient dans l'Espagne méridionale, l'Espagne orientale était le théâtre d'événemens sur lesquels les chroniques arabes ne donnent que de vagues notices, mais qui méritent toute l'attention de l'historien.

[1] *Kinza*, Trésor.—Les Arabes donnaient ainsi à leurs filles des noms d'une signification agréable, comme *Sobeïha*, Aurore; *Radhia*, Paisible ou Placide; *Niama*, Grâce; *Noeïma*, Gracieuse; *Saïda*, Heureuse; *Soeïda*, Fortunée; *Selima*, Pacifique; *Amina*, Fidèle; *Zahra*, Fleur; *Zahira*, Fleurie; *Zohraïla*, Florissante; *Boriha*, Claire; *Safia*, Choisie, Pure; *Nouwaïra*, Lucinde; *Leïla Hasanna*, *Séath*, *Golis*, Bonne Nuit, Bonne Heure, Aube Heureuse; *Naziha*, Candide, Délicieuse; *Kérimah*, Honorée ou Honorine; *Kinza*, Trésor; *Kéthirah*, Féconde; *Loûilioû*, Perle; *Lobnah*, Lactée; *Melihah*, Belle; *Roumman*, Grenade, etc.

Nous venons de voir qu'après la revanche prise par El Hakem de la première invasion des Franko-Aquitains de 797, El Modhaffer était promptement retourné à Tolède pour y arrêter les progrès menaçans de ses deux oncles ; c'était là en effet et ce devait être là le principal souci d'El Hakem ; il y allait de son émirat et de sa vie. Ce fut aussi contre cette pierre d'achoppement de sa fortune qu'il tourna et qu'il employa toutes ses forces dès son retour des frontières de Septimanie. A voir les progrès effrayans qu'en sa courte absence avaient fait ses oncles, il avait dû comprendre tout ce qu'il y avait pour lui de péril à quitter la partie, ne fût-ce qu'un moment, et fût-ce même, comme en cette occasion, pour mener à fin avec une étonnante rapidité une expédition victorieuse.

Tous ses efforts, toutes ses ressources, toute son attention avaient donc été employés comme nous venons de le voir, pendant les années 798, 799 et 800, contre Souléiman et Abdallah. Dans cet intervalle, les progrès des Franks dans l'Espagne orientale n'avaient pu le détourner ni le distraire de l'objet principal qu'il poursuivait, savoir la soumission de ses oncles.

Ces progrès cependant étaient des plus importans pour la domination musulmane. Ils ne le sont pas autrement pour l'objet propre de cette histoire ; c'est pourquoi il convient de les suivre et de les exposer avec la clarté et le soin requis.

Nous avons laissé, à la fin de 797, les Franko-Aquitains battus par El Hakem, repoussés de toutes les positions qu'ils venaient de conquérir, et l'Espagne orientale, voire même une partie de la Septimanie, nous ne concédons pas Narbonne, remises sous le joug de Cordoue. Cet échec cependant n'avait fait renoncer le gouvernement aquitain à aucun de ses projets sur l'Espagne, et bientôt même il jugea le moment venu d'en reprendre la poursuite avec plus d'ensemble et de ténacité qu'il ne l'avait encore fait.

Au commencement de 798, un plaid fut tenu à Toulouse,

où, entre autres choses, une expédition dans la Marche d'Espagne fut résolue. Bahloul, duc des Sarrasins, comme le qualifie l'anonyme astronome, qui commandait dans les lieux montueux voisins de l'Aquitaine (le même qui, l'année précédente, avait été battu par les Franks), envoya à ce plaid des messagers avec des présens pour offrir et demander la paix[1]. Il serait difficile, d'après cette indication, de dire sur quels lieux précisément ce Bahloul exerçait son autorité; peut-être était-ce dans le voisinage de Castrum-Liviæ, vers les sources de la Sègre, ou, plus au nord-ouest, vers le val d'Arrau. Toujours est-il que son commandement ne devait pas être sans importance. Louis reçut très bien ses messagers, et leur accorda ce qu'ils demandaient au nom de leur duc. A en juger par les événemens ultérieurs, Louis dut non-seulement lui accorder la paix, mais contracter avec lui alliance, car il ne s'agissait pas ici de soumission, d'après les termes mêmes de l'anonyme astronome. On ignore les motifs qu'avait ce Bahloul de changer de parti, mais il est certain qu'il en changea sérieusement; il passa tout entier à la cause aquitaine, et nous verrons que ce ne furent de faibles ni de médiocres services que les services que le chef musulman lui rendit.

L'expédition résolue, peut-être sur l'invitation de Bahloul, avait pour objet immédiat de remettre les choses sur le pied où elles étaient avant la dernière campagne d'El Modhaffer, et pour objet subséquent, si faire se pouvait, de pousser la conquête plus loin. El Hakem avait repris sur les Aquitains, en 797, non-seulement les principales places du versant méridional des Pyrénées, mais aussi, tout en restreignant comme il le faut l'étendue de ses conquêtes en deçà des Ports, un certain nombre de forteresses du versant oriental de ces mon-

1 Ubi Bahaluc quoque, Sarracenorum ducis, qui locis montuosis Aquitaniæ proximis principabatur, missos pacem petentes et dona ferentes suscepit et remisit (Astron. Anon., Vit. Hludov. Pii).

tagnes, jusques et peut-être au-delà de Roussillon. C'était là d'abord ce qu'il s'agissait de reprendre sur lui. L'armée franko-aquitaine rentra aisément en possession des postes avancés qu'occupaient les Arabes de ce côté-ci des Pyrénées. Ayant passé les Ports, elle trouva plus de résistance. Elle reprit pourtant sans trop de difficulté, à ce qu'il semble, Gironne, prise et reprise en un an trois fois, et vraisemblablement tous les lieux forts jusque vers le cap de Creux, et y compris peut-être Roses et Ampurias.

Ce fut à la suite de cette campagne, aussi en cette année, que le gouvernement aquitain prit quelques mesures sérieuses et qui témoignaient de sa résolution de se maintenir dans cette marche après l'avoir conquise. Louis ordonna en ce temps, dit l'anonyme astronome, qu'on établît sur ces frontières de fortes garnisons; il fit relever et repeupler la ville d'Ausone, le fort de Cardone, Castramserra et d'autres villes désertes, et il en fut formé un district qui fut comme le noyau du futur principat de Catalogne; un leude de Louis, nommé Burrel ou Borrel, probablement de race franke, fut commis avec le titre de comte à la garde de ce district[1].

Des trois villes que nous venons de nommer d'après l'anonyme astronome, Ausone avait été la plus florissante autrefois; détruite par les guerres, malgré les ordres de Louis, elle ne reprit jamais l'aspect d'une ville, et on l'appela Vicus Ausonensis, dont le premier nom seul lui est resté; la vieille Ausona est le Vic, Vich ou Vique (car ces noms sont tour-à-tour orthographiés de la sorte) des modernes Espagnols. Castramserra, aujourd'hui Caserras, était aussi plus importante avant sa destruction par les Sarrasins qu'elle ne le fut jamais depuis sa restauration par Louis. Elle était située sur

1 Ordinavit illo tempore in finibus Aquitanorum circumquaque firmissimam tutelam. Nam civitatem Ausonam, castrum Cardonam, Castramserram, et reliqua oppida olim deserta, munivit, habitari fecit, et Burello comiti, cum congruis auxiliis, tuenda commisit (Anon. Astr., Vit. Hludov. Pii).

un haut rocher, presque entièrement entouré des eaux du Tezerus, en forme de péninsule. Cardone était pareillement un fort bâti sur le Cardener, au penchant d'un défilé, et admirablement situé pour défendre à l'ennemi l'accès des cols méridionaux des Pyrénées qui mènent en Cerdagne. Entre les autres villes que l'on croit que fit restaurer Louis en cette occasion, on cite Solsona, Manresa et Berga, sur le même versant méridional des Pyrénées.

Nous voyons ici reparaître Hassan, wali d'Huesca, que les chroniques frankes nomment Azan. El Hakem n'en avait donc pas fait justice dans sa fameuse expédition de 797. Hassan envoya les clefs de sa ville avec des présens au roi (il semble qu'Eginhard veut parler ici de Charlemagne, et non de Louis), lui promettant, selon l'usage, de lui rendre la ville même dès que l'occasion s'en présenterait ou que le roi le jugerait opportun [1].

Ces préliminaires de conquête, ou plutôt d'établissement, furent merveilleusement favorisés par les événemens qui, en ce moment, troublaient l'Espagne; mais ils ne le furent pas moins par l'alliance de Bahloul, qui, comme nous l'avons dit, avait, selon toute probabilité, convié Louis à entreprendre cette expédition. En 799, le gouvernement aquitain ne fit aucune descente militaire au-delà des Ports. Nullement inquiété sur la marche avancée dont il venait de s'emparer, il s'attacha à la couvrir de forts et de retranchemens. Les travaux de construction et de restauration des villes dont nous avons parlé plus haut ne durent guère aussi être achevés que dans le courant de cette année 799.

Les choses en étaient probablement encore là au commencement de la première année du neuvième siècle. Se voyant affermi sur toute la ligne des Pyrénées orientales, Louis passa

[1] Azan Sarracenus præfectus Oscæ, claves urbis cum aliis donis regi misit, promittens eam se traditurum si opportunitas eveniret (Eginh. Annal., ad ann. 799).

cette année-là en Espagne avec une armée, à ce qu'on peut croire, de médiocre force. Par cette expédition Louis avait, à ce qu'il semble, pour but unique de s'assurer du fond qu'il y avait à faire sur les promesses et les engagemens des gouverneurs de Barcelone et d'Huesca, Zeïd et Hassan. Il devait avoir surtout à cœur de mettre à l'épreuve le premier, dont la soumission nominale à Charlemagne datait de 797.

Aux approches de Barcelone, Zeïd vint au-devant du roi, lui rendit hommage, mais ne lui livra pas la cité. Le roi passa outre, n'étant pas à beaucoup près en mesure de s'en emparer de vive force. Il s'avança jusqu'à Lérida, la prit d'assaut, et, disent les chroniques frankes, la détruisit. Il prit ensuite et brûla plusieurs châteaux et forteresses sur la route de Lérida à Huesca. Hassan ne se conduisit pas autrement que n'avait fait Zeïd, et refusa de même de livrer Huesca. La place devait être forte, car Louis n'entreprit même pas de la réduire en ce moment ; il se contenta d'en ravager les champs, de faire enlever les blés mûrs qui les couvraient, de mettre à feu et à destruction tout ce qui était hors des murs de la ville, et, l'hiver approchant, lui et son armée retournèrent en Aquitaine.

Au printemps de l'année suivante fut tenu, à Toulouse, un plaid général du royaume d'Aquitaine, convoqué avec un appareil et un éclat extraordinaires. Il y fut, selon l'usage, discuté, réglé, résolu beaucoup de choses importantes ; mais parmi ces choses importantes il y en fut résolu une importante entre toutes les autres, nous voulons dire la prise de Barcelone.

L'historien qui parle avec le plus de détails de ce plaid nous apprend que le duc Guillaume y fut le plus véhément instigateur de cette expédition contre Barcelone, et il nous l'apprend avec des circonstances et des traits heureux qui peignent ce que la lettre morte des chroniques laisse à peine entrevoir.

C'est le roi d'abord qui, ayant mandé et rassemblé autour de lui les principaux chefs, l'élite et l'honneur du peuple, les consulte sur les intérêts de l'état, mais surtout sur la grande affaire qui, à chaque printemps, s'agitait dans les assemblées tenues selon l'usage des Franks, savoir sur quel point on ferait la guerre dans l'année : — Voici le temps où l'on a recours aux armes pour vider les différends de nation à nation, et où l'on s'entre-bat avec des succès balancés; la guerre n'a point de mystères pour vous, hommes choisis, que Charles a préposés à la garde des frontières de la patrie; donnez-nous là-dessus votre avis avec pleine ouverture de cœur, et enseignez-nous, à nous qui l'ignorons, le chemin qu'il faut suivre. — Telles sont à peu près les paroles qu'Ermoldus Nigellus met dans la bouche du roi d'Aquitaine, et que nous avons plutôt analysées que traduites [1].

Loup Sancion, prince des Vascons [2], qui était du plaid, prend la parole après Louis, et s'élève, non sans beaucoup de formules de respect pour le roi, contre toute idée de guerre. A son tour Guillaume dit son avis; il laisse éclater sa haine, et un peu, on dirait, sa rancune de ses défaites passées, contre cette nation d'une noire cruauté, qui tire son nom de Sara, courageuse d'ailleurs, confiante en la vitesse de ses chevaux et en la force de ses armes, qu'il ne connaît que trop, et qui le connaît bien aussi. Il signale les maux qu'elle a faits à l'Aquitaine. Il marque le but enfin, et nomme Barcelone. Il presse, il conjure Louis de tout tenter pour

1 Ermoldi Nigelli Carmen de Rebus Gestis Hludovici Pii, lib. I, v. 121 et seq.

2 Loup Sancion était, autant qu'on peut l'inférer de divers indices, le fils de ce Loup II, fils de Waiffre, que Charlemagne fit pendre après l'affaire de Roncevaux. On sait que la Vasconie, selon la Charte d'Alaon, fut divisée, après la mort de Loup II, entre ses deux fils. Adalric et Loup Sancion suivirent une route différente : l'un, élevé à la cour de Charles, s'attacha à la cause franke : c'est celui dont il est question ici; l'autre demeura fidèle aux haines et aux souvenirs de sa race. On croit que Loup Sancion fut le père d'Asinarius et de Sancius Sancionis, qui furent depuis ducs de la Vasconie citérieure.

s'emparer de cette ville cruelle. — Que cette ville soit prise, dit-il, et la paix et la tranquillité nous seront acquises du même coup. — Son discours entraîne Louis et l'assemblée entière. Le roi appuie hautement les paroles du chef frank, de Guillaume, son ami. Et le poète peint ici le laisser-aller de Louis, qui, en portant l'augure fatal de Barcelone, se prend à dire : « Je serrerai de près tes murailles, ville superbe, j'en atteste ces deux têtes, » montrant la tête de Guillaume et la sienne (car par hasard en ce moment il s'appuyait familièrement sur les épaules du comte Wilhelm [1]). Ce trait charmant et d'une vérité si naïve n'est pas le seul de ce genre qu'on rencontre dans le poème historique du moine Ermoldus, qui écrivit son Carmen des Gestes de Louis-le-Pieux du vivant de son héros, en 826. Ermoldus avait peut-être été soldat avant d'être moine ; il avait vu au moins une grande partie des faits qu'il raconte. Pour la couleur, pour les détails de costumes et de mœurs, pour la peinture en un mot des hommes et des choses du neuvième siècle, c'est une précieuse source, et ce sera notre principal guide pour le siége de Barcelone, qu'Ermoldus traite dans le premier livre de son œuvre avec un soin et une prédilection marqués.

Nous venons de voir comment et par qui le siége de Barlone avait été résolu. L'affaire décidée, on s'occupa de l'exécution.

Sur les ordres royaux partis de Toulouse, des milices se levèrent de tous les points du royaume ; il en vint jusque de la Burgondie et de la Provence [2]. Toutes furent dirigées en même temps, au déclin de l'été, vers les passages des Pyré-

1 . . . .
Possim aut Barchinona tuos fera cernere muros,
Quæ tot bella meis lætificata canis,
Testor utrumque caput (humeris fortasse recumbens
Wilhelmi comitis, hæc quoque dicta dabat)........

ERMOLD. NIGELL., Carm., l. I, v. 169 et seq.

2 Chronicon Moissiacense, in D. Bouquet, tom. V, p. 81.

nées orientales; époque choisie exprès comme la plus favorable à l'expédition.

L'armée expéditionnaire était composée de quatre peuples plus ou moins dépendans de la royauté de Louis : de Franks, de Vascons, de Goths et d'Aquitains[1] ou de Gallo-Romains des provinces centrales du royaume, du pays de Toulouse, de la Guienne, de l'Arvernie; il y avait enfin, à ce que nous apprend la chronique de Moissac, des Burgondes et des Provençaux; c'étaient, à ce qu'on est fondé à croire, des auxiliaires envoyés par Charlemagne pour grossir l'armée de son fils.

Grâce à Ermoldus Nigellus nous connaissons les noms des principaux comtes de cette armée. Ces noms, il est vrai, ne sont pas tous illustres, mais à d'autres titres ils sont curieux pour le philologue; ils servent à éclaircir quelques points historiques obscurs. C'étaient Wilhelm, Heripreth, Lihuthard, Bego, Bera, Sancion, Libulf, Hilthibreth, Hisambart. Un nom rayonne cependant entre tous ces noms, grâce plus peut-être à la merveilleuse imagination des légendaires et des romanciers du moyen âge qu'à la réalité d'ailleurs glorieuse de sa vie : c'est le nom germanique de Wilhelm, de ce Guillaume de Toulouse qui fut un héros et un saint, et qui prit une part si active à cette expédition, dont il avait été, comme nous l'avons vu, le principal instigateur au plaid de Toulouse.

Louis vint avec les milices de Toulouse jusqu'à Roussillon, où il trouva l'armée assemblée. Un camp fut établi dans la ville ou près de la ville, et il fut décidé que Louis attendrait là des nouvelles du siège avant de s'engager lui-même plus avant. On voulait que le roi ne prît part à l'entreprise que lorsque le succès aurait cessé d'en être douteux; c'est ce que l'anonyme astronome nous apprend formellement[2].

1 Cætera per campos stabulat diffusa juventus.
Francus, Wasco, Getha, sive Aquitana cohors.
ERMOLD. NIGELL., Carm., lib. I, v. 277 et 278.

2 Anon. Astron., Vit. Hludov. Pii, p. 92.

Ce fut à Roussillon sans doute, et au moment de dire adieu aux milices aquitaines prêtes à s'engager dans les défilés des Pyrénées, que le roi Louis dut leur tenir le discours que lui prête Ermoldus Nigellus, bien qu'il semble faire parler le roi à la vue des murs de Barcelone[1].

Le poète historien décrit ensuite la marche rapide de l'armée aquitaine. Elle franchit les Pyrénées et déboucha bruyamment sous les remparts de Barcelone. Il nous représente le prince de la ville, c'est ainsi qu'il appelle Zeidoun, errant sur les murailles de Barcelone suivi de la foule du peuple, et s'écriant à la vue des Aquitains se livrant aux premiers travaux du siége, allant et venant autour de la ville, abattant des arbres à grands coups de hache, traînant et rassemblant des pierres, façonnant des échelles, des pieux, des tours en bois, des béliers, des machines de toutes sortes : « Quel est ce bruit inaccoutumé, compagnons? » Sur quoi l'un de ceux-ci, prophète de malheur, repart en faisant éclater ses craintes et l'effroi qu'il a de cette race qui assiége Barcelone, de cette race grande, forte, dure à la guerre, qui, bon gré, mal gré, a soumis quiconque elle a entrepris de soumettre[2]. Cet éloge des Franks dans la bouche d'un Arabe peut bien n'avoir pas été précisément entendu par le poète qui le rapporte ; mais, après tout, il était possible qu'on eût des Franks, chez les Musulmans d'Espagne, cette idée, que les expéditions victorieuses de Charlemagne avaient dû certainement répandre et fortifier parmi les nations, surtout dans ces derniers temps.

Le brave chef des Barcelonais, cependant, rassure les siens au nom de Cordoue. On répond de toutes parts que plus l'ennemi est redoutable, plus il faut redoubler d'ardeur pour le combattre et le repousser. On s'anime ; chacun s'ap-

1 Ce discours se termine ainsi (v. 297 et 298):

Nunc nunc actutum muros properemus et arces,
O Franci, et redeat pristina vis animis.

2 Ermold. Nigell., Carm., lib. I, v. 357 et 358.

prête pour la défense. Zeïd était l'âme de tous ces préparatifs. Les premiers assauts que donnèrent les Franko-Aquitains à la place furent vigoureusement livrés, mais de même repoussés. Du haut de leurs remparts et des tours de la cité, les archers et les frondeurs musulmans faisaient rude guerre aux assiégeans, et chaque assaut était marqué par de grandes pertes du côté de ceux-ci. Il y eut, à ce qu'il semble, après ces premiers et chauds engagemens, un ralentissement marqué dans les attaques. Les assiégeans les suspendirent même quelque temps tout-à-fait[1]; ce qui semble un indice que celles qu'ils avaient déjà tentées l'avaient été sans trop de succès, sinon toujours à leur désavantage.

Ne doutant point qu'El Hakem n'attachât le plus haut prix à la conservation de Barcelone, le gouvernement aquitain avait pris ses mesures en conséquence. Dans la prévision d'un conflit avec une armée envoyée de Cordoue au secours de la place, il avait donné pour destination spéciale à l'un des corps de l'expédition de se tenir à une distance convenable du camp, vers l'Èbre, pour arrêter toute armée, tout renfort, tout secours venant d'au-delà. C'est l'anonyme astronome qui nous apprend ces curieux détails. Ayant, dit-il, divisé son armée en trois corps au moment d'entrer en Espagne, le roi en avait retenu un près de lui à Roussillon; il avait chargé du commandement du second, de celui dont le siége de Barcelone était la mission expresse, Rostaigne, comte de Gironne; Guillaume et Hadhémar commandaient le troisième, celui qui devait rester sur le chemin de Cordoue et en repousser au besoin les armées.

La division de Guillaume tenait la campagne entre Lérida et Tarragone. Un corps auxiliaire, commandé par un chef musulman, par ce Bahloul récent allié des Aquitains, que nous connaissons déjà, en faisait partie. Bahloul, à ce qu'il

[1] Ermold. Nigell., Carm., lib. I, v. 380 et seq.

semble, était un véritable chef de partisans; chargé du gouvernement des pays montagneux du centre à peu près de la chaîne des Pyrénées, il avait su se faire bien venir des habitans chrétiens de ces montagnes, et le gros de ses bandes était formé de ces hommes rudes et hardis, endurcis aux fatigues de la guerre et se plaisant à ses hasards. Indépendamment de ces montagnards chrétiens des Pyrénées, il y avait probablement aussi dans les troupes de Bahloul un certain nombre de ces hommes que les Arabes appelaient *moalladoun*, nés de pères musulmans et de mères chrétiennes[1]. Avec ses bandes détachées du corps d'armée principal, Bahloul courait les campagnes, marquant partout son passage par le fer et par le feu, et répandant la terreur parmi les populations musulmanes du Bas-Èbre. Cet Arabe était un terrible auxiliaire des chrétiens: dans ses courses d'aventure, il surprit Tarragone et en fit sa place d'armes; il poussa de là ses courses jusque sur le territoire de Tortose, qu'il faillit à surprendre comme Tarragone, et dont il ravagea cruellement les environs[2]. Quant au pillage des habitations isolées, c'était son affaire, et l'objet de la guerre pour lui et ses compagnons.

Les historiens arabes ne font mention d'aucun corps envoyé au secours de Barcelone pendant la durée du siége. D'après les historiens chrétiens, et cette version n'a rien d'invraisemblable, des secours furent en effet envoyés de Cordoue. Un corps d'Arabes s'avança jusqu'à Saragosse; mais là, ayant appris qu'il y avait sur le chemin de Barcelone une armée franke commandée par le duc Guillaume et le porte-

1 L'homme né d'un Musulman et d'une chrétienne, et *vice versâ*, était appelé par les Arabes *moallad*. Ce mot, remarque M. Reinaud, se rapproche de l'espagnol *mulato*, et du français *mulâtre*. Ces hommes, en général, n'étaient ni Musulmans ni chrétiens, et ne se rangeaient dans l'une ou l'autre religion que par intérêt.

2 Conde, c. 32.

étendard Hadhémar[1], ils redoutèrent d'en venir aux mains avec cette armée, et, en désespoir de cause, se jetèrent sur les Asturies, où ils reçurent, dit-on, un rude accueil[2]. Cette incursion des Arabes dans les Asturies n'est marquée d'une manière précise dans aucune chronique espagnole.

Quoi qu'il en soit, il est sûr au moins que le corps commandé par Guillaume ne fut pas obligé de tenir plus longtemps la campagne, et put venir se joindre à celui qui tenait la place investie sous le commandement du comte Rostaigne. Pour que Guillaume ramenât ainsi ses troupes sous les murs de Barcelone, il fallait que nul danger du côté de Cordoue ne lui semblât plus à craindre. Les bandes de Bahloul, renforcées peut-être de quelques détachemens de l'armée de Guillaume, furent seules laissées en avant pour couvrir l'armée.

De retour au camp devant Barcelone, Guillaume pressa les opérations du siége avec toute l'ardeur de son tempérament militaire. Tous les jours c'étaient des assauts ou des combats donnés du camp à la ville. Rarement combattait-on de plus près, Zeïd jugeant de la prudence de n'attaquer les chrétiens que du haut des murs. Le général chrétien fit surtout redoubler la rigueur du blocus. Les avenues de la ville furent si étroitement fermées et gardées, dit l'anonyme astronome, que rien n'y pouvait entrer ni n'en pouvait sortir. La famine devint si extrême que les habitans furent réduits à la nécessité d'arracher de vieux cuirs qui couvraient leurs portes et de s'en nourrir. Quelques-uns, préférant la mort aux angoisses

1 Erat enim ibi Wilhelmus, primus signifer Hadémarus, etc. (Anon. Astr., Vit. Hludov. Pii).

2 Ibid., loc. cit. — Il y a quelque raison de douter de cette défaite des Sarrasins dans les Asturies. On trouve bien, dans la plupart des éditions imprimées de la vie de Louis-le-Débonnaire par l'anonyme astronome, ces paroles qui le disent : *Sed multo graviorem reportaverunt; mais hæc verba,* dit le consciencieux Dom Bouquet, *desiderantur in tribus Codd.* (D. Bouquet, tom. VI, p. 92).

de la faim, se précipitaient du haut des murailles[1]. La détresse était à son comble. Cet excès de misère toutefois ne parait pas même avoir inspiré aux assiégés la pensée de se rendre; ils en supportèrent les horreurs avec un héroïsme qui semble avoir excité l'admiration et presque la pitié de leurs propres ennemis.

Cet état de choses, cependant, ne dut pas durer toujours avec le même excès de rigueur. Il est probable que, maîtres de la mer comme ils l'étaient, avec des navires certainement en nombre suffisant pour approvisionner la ville de toutes choses, les Arabes barcelonais ne durent souffrir que momentanément de la famine si vivement décrite par l'anonyme astronome; néanmoins, un retard dans le retour des vaisseaux envoyés aux approvisionnemens à Tortose, à Dénia, plus ou moins loin, peut très bien rendre raison de cette famine, dont la continuation au même degré d'intensité eût rendu la défense prolongée de la ville impossible.

On ne souffrait donc pas absolument et continuellement de la faim et de la disette dans Barcelone. Ses navires y rapportaient des côtes et des ports voisins, non toujours peut-être sans quelque difficulté, les vivres nécessaires à la subsistance des habitans, du froment, de la viande et du miel[2]; mais cela n'empêchait point qu'on n'y souffrît cruellement de ce long siége, et qu'on n'en souhaitât ardemment la levée.

On l'espérait et on l'attendait de l'approche de l'hiver. L'automne avait été doux aux assiégeans; la chasse, les courses dans les campagnes voisines, les jeux militaires du camp avaient occupé les momens des Franko-Aquitains que ne réclamait pas le maintien rigoureux du siége et du blocus; déjà pourtant la température s'était sensiblement refroidie, et l'on touchait aux tristes jours de l'hiver. Les Barcelonais ne dou-

1 Anon, Astron., Vit. Hludow. Pii, loc. cit.
2 Ermold. Nigell., lib. 1, v. 399.

tèrent point que cette venue de la rude saison ne fît reprendre à leurs ennemis la route des Pyrénées; mais leur espoir fut bientôt déçu quand ils virent de leurs murailles les Franks, loin de s'occuper de la levée de leur camp, préparer toutes choses pour la continuation du siége malgré la saison, élever partout autour de la ville des cabanes et des abris, étayer les huttes dressées à la hâte au commencement du siége, boucher et enduire d'étoupe et de poix les interstices des pièces de charpente jointes d'abord tant bien que mal qui les formaient, donner enfin à leur camp un aspect de plus en plus décourageant pour les assiégés. Pour excès de malheur, à quelques jours de là ils aperçurent un mouvement extraordinaire à l'entrée du camp du côté des Pyrénées. C'était le roi Louis qui arrivait lui-même avec un surcroît de forces, et qui venait animer de sa présence et partager les travaux du siége. Sûrs désormais que Barcelone ne leur échapperait pas, Guillaume, Béra, Bégo, Rostaigne, les chefs de l'armée, l'avaient fait avertir que le moment était venu de quitter Roussillon [1]. La cause de ce mouvement du camp des chrétiens fut bientôt connue dans la ville, et n'y laissa plus aucun doute sur l'irrévocable résolution des Franks de ne lâcher prise que maîtres de la place.

Le découragement devint alors général dans la cité, et de tous côtés on ne parlait que de se rendre; mais Zeidoun ne pouvait s'y résoudre. On reprit à sa voix quelque espérance. Il parla des secours de Cordoue, du mépris des chrétiens pour le nom musulman; il ranima les courages, émut les passions, et rendit à la population la ferme volonté de ne céder aux chrétiens qu'à la dernière extrémité.

Un passage d'Ermoldus Nigellus exprime assez bien les incertitudes, les craintes, les agitations des assiégés en ce mo-

1. Ut urbs tanti nominis gloriosum nomen regi propageret, si illam eo præsente superari contingeret, suggestioni huic admodum honestè rex assensum præbuit. Anon. Astron., loc. cit.

ment critique : — « Cordoue ne t'envoie aucun des secours qu'elle t'a promis, fait-il dire à Zeidoun par un de ses compagnons ; de tous côtés nous sommes assaillis par la guerre, par la faim, par la soif. Que nous reste-t-il à faire, si ce n'est de demander la paix aux Franks? Crois-moi, Zeidoun, hâtons-nous de leur envoyer des messagers pour en presser la conclusion [1]. »

Mais Zeidoun, ajoute Ermoldus, restait sourd à ces suggestions ; il espérait toujours les secours de Cordoue. Non content de les espérer, il conçût même alors le hardi projet d'aller les presser en personne à Cordoue, et de revenir à leur tête à la délivrance de Barcelone. Voici comment le poète historien qui nous a fourni les principaux traits de ce récit rend compte de l'entreprise de Zeïd et des incidens singuliers qui en furent la suite.

Le chef arabe, dans ses rondes vigilantes sur les remparts de la ville, avait remarqué un endroit du camp où ne s'élevaient que quelques rares cabanes, à assez longue distance les unes des autres ; c'était justement à l'ouest, du côté de Cordoue. Il lui sembla facile de s'ouvrir de ce côté une issue à travers le camp ennemi, et de le franchir par une nuit sombre à l'insu de tous, sans que personne pût se douter même, parmi les chrétiens, de sa disparition de Barcelone. Il régla en conséquence toutes choses dans la ville, chargea de la gouverner en sa place un chef en qui il avait toute confiance, que les chroniques frankes nomment Hamur (Omar sans doute), de ses parens ou de sa tribu, son propre frère, à ce que nous dit l'une d'elles [2], et se disposa à mettre à exécution son dessein la nuit suivante. En instruisant ses compagnons de ce qu'il allait faire et du succès qu'il attendait pour leur délivrance de sa démarche près d'El Hakem, il leur recommanda de ne se laisser effrayer par rien, de dé-

1 Ermold. Nigell., Carm., lib. I, v. 429 et seq.

2 Anon. Astron., ubi supra.

fendre leurs murailles sans faiblesse, mais de s'y tenir tranquilles jusqu'à son retour, sans provoquer les chrétiens par d'imprudentes sorties. A toutes ces instructions, le brave chef en ajouta une dernière qui montre bien qu'il savait tout prévoir : au cas où il viendrait à tomber aux mains des chrétiens, chose possible après tout, il recommanda aux siens de ne point désespérer encore, de tenir bon, de ne point l'écouter lui-même si, fait prisonnier par les Franks, ceux-ci voulaient tirer parti de sa captivité, et lui imposaient pour le rachat de sa vie la condition de leur ordonner de rendre la ville. Il insista surtout près d'eux sur ce point, qu'avant d'en venir à cette ignominieuse extrémité, ils supportassent tout, souffrissent tout, même sa propre mort, et il les laissa pleins de sa généreuse ardeur d'Arabe et de Musulman, et prêts à tout pour la défense.

Vint la nuit; c'était heureusement une de ces nuits noires du commencement de l'hiver dont ne sont pas plus exempts les pays du midi que ceux du nord. Jugeant les ténèbres assez épaisses, Zeïd sortit de la ville par une porte secrète, à cheval, et se dirigea avec le moins de bruit qu'il put vers l'endroit du camp qu'il croyait pouvoir traverser sans être vu ni entendu. Son docile cheval semblait chercher à rendre son trot muet, comme s'il eût compris le secret de son maître. Déjà celui-ci avait presque franchi l'enceinte du camp; encore quelques pas et il échappait à tous les yeux, il était hors de toutes les atteintes. Le brave chef se flattait déjà d'y être, lorsque tout-à-coup un embarras du chemin fait broncher et hennir son cheval; l'animal se redresse, reprend sa marche rapide, mais il n'était plus temps : le hennissement du pauvre coursier avait mis en émoi tout le camp. De toutes parts les sentinelles courent; un gros de soldats placés en avant sur le chemin de Cordoue prend l'alarme et se jette sur la route au moment où, sans cet accident, Zeïd allait passer outre. Voyant son coup manqué pour cette fois, Zeïd imagine qu'il

n'a rien de mieux à faire qu'à rentrer dans Barcelone; il en reprend le chemin; mais l'éveil avait été donné partout; des soldats l'aperçoivent, lui courent sus et l'arrêtent; captif, il est aussitôt conduit à la tente du roi.

On peut juger si la capture de Zeïd, du chef ou du prince des Sarrasins barcelonais, pour parler comme l'historien poète Nigellus, dut répandre la joie au camp des chrétiens. Le malheur de leur chef ne tarda pas d'être connu des assiégés, et il excita parmi eux un redoublement d'inquiétudes et de craintes.

Les parens et les amis de Zeïd n'avaient pas oublié cependant ses généreuses recommandations, et ils eurent bientôt l'occasion de les mettre en pratique. Comme il l'avait en effet prévu, il vint à l'esprit des Franks, l'ayant en leur pouvoir, de le contraindre de commander aux siens la reddition de la ville, et de l'y contraindre par la menace et les plus rudes traitemens. Guillaume se chargea de cette espèce d'exécution militaire: il fit traîner Zeïd sous les murs de la ville, une main garrottée, et l'autre nue de toute entrave. Une fois à portée de se faire entendre de la foule des siens qui se pressaient sur les remparts, Zeïd tendit la main ouverte vers eux, leur criant à haute voix d'ouvrir leurs portes; mais en même temps il pliait ses doigts et pressait ses ongles dans le creux de sa main, pour leur donner à entendre de faire tout le contraire de ce qu'on le forçait de leur commander. Attentif aux mouvemens du duc sarrasin, dont probablement quelque Arabe, de ceux qui étaient passés au parti aquitain avec Bahloul, surveillait les paroles, Guillaume s'aperçut bientôt de son geste expressif, et s'en irrita. On voit avec peine le général chrétien, tout en ne pouvant se défendre de quelque admiration pour la ruse de l'obstiné Arabe, s'emporter jusqu'à frapper du poing un si noble ennemi [1].

1 Hoc verò agnoscens Wilhelmus, commotus illum
Percussit pugno, non simulanter agens.

Le signe de Zeidoun cependant n'avait pas été fait en vain: ses compagnons de la ville firent voir qu'ils l'avaient compris en redoublant de vigilance et d'ardeur pour la défense de leurs murailles.

Toutefois, ces nouveaux efforts, cet opiniâtre courage touchaient au moment d'être vaincus; l'énergie et l'ardeur des assiégeans s'accrurent en raison directe des difficultés qu'on leur opposait. Ils redoublèrent eux aussi d'efforts, et résolurent de livrer à la ville un assaut général, et tel qu'elle n'y pût résister; on mit en mouvement contre elle toutes les machines de siége en usage alors; les tarrières, les tortues à tête de bélier en battirent les murs à coups redoublés; mais ce fut à peine si elles purent en quelques endroits les entamer, tant ils étaient épais et solides. Il s'y fit à la fin quelques brèches par où les chrétiens tentèrent l'escalade, pendant que des flèches sans nombre, des pierres et des dards sont lancés et pleuvent sans relâche sur les assiégés.

Ermoldus Nigellus raconte qu'en ce moment un trait puissamment lancé dans les airs par la main du roi Louis lui-même alla tomber au milieu de la ville sur un quartier de marbre et s'y planta jusqu'à la hampe [1]. Le trouble et l'effroi se répandirent à ce signe parmi les Sarrasins, et le chantre de Louis-le-Pieux n'est pas loin d'attribuer en partie à ce fait la détermination qu'ils prirent de se rendre. — Qu'eussent-ils fait? dit-il. Déjà leur roi, ainsi appelle-t-il Zeidoun, leur manquait; leurs principaux ducs avaient péri sous les traits des chrétiens; le combat allait s'affaiblissant de momens en momens. Vaincus enfin, décimés par le fer et par la famine, ils se résolvent à capituler [2].

Dentibus infrendens versat sub pectore curas;
Miratur Maurum, sed magis ingenium.

ERMOLD. NIGELL., Carm., l. I, v. 489 et seq.

[1] Ermold. Nigell., lib. I, v. 517 et 518.
[2] Ibid., l. c., v. 523 et 524.

Ainsi c'était bien selon la recommandation de leur chef, lorsqu'aucune chance de résistance ne leur restait plus, que ces Arabes se rendaient. Il est difficile de faire implicitement un plus bel éloge d'un ennemi. Ce n'est pas tout; harcelés et pressés de toutes parts comme nous les représente le poète, ces Arabes se trouvent cependant encore en état d'obtenir des conditions favorables de leurs vainqueurs. Ces conditions furent qu'ils pourraient sortir eux et leurs familles de la ville avec armes et bagages, et gagner librement la portion du territoire musulman sur laquelle il leur plairait de se retirer[1]. Après quoi ils livrèrent les portes et l'entrée de Barcelone à l'armée aquitaine.

Louis n'envoya dans la ville qu'une partie de l'armée pour en prendre possession; il s'abstint lui-même ce jour-là d'y faire son entrée, voulant, dit l'anonyme astronome, ordonner toutes choses pour rendre à Dieu des actions de grâces qui répondissent à l'importance de la conquête. Le jour suivant il y entra avec le reste de l'armée, précédée de prêtres et de clercs chantant des psaumes et des hymnes, et il se rendit dans cet appareil à l'église de la Sainte-Croix pour y remercier Dieu de sa victoire[2].

Pierre de Marca (lib. 3, Marca Hispan., cap. 16) induit de ces paroles de l'anonyme astronome que la principale église des chrétiens barcelonais portait alors le titre d'église de la Sainte-Croix, qui est celui que porte la cathédrale actuelle; mais Pagi (ad ann. 801) conteste cette opinion de Marca, et prétend que les Sarrasins, vers l'an 790, avaient, soit en l'achetant, soit en l'enlevant de force aux chrétiens, converti

[1] Et se et civitatem, concessa facultate secedendi, dediderunt hoc modo (Anon. Astron., Vit. Hludov. Pii, loc. cit.).

[2] Antecedentibus ergo eum in crastinum et exercitum ejus sacerdotibus et clero, cum solemni apparatu et laudibus hymnidicis portam civitatis ingressus, et ad ecclesiam sanctæ et victoriosissimæ Crucis, pro victoria sibi collata, gratiarum actionem Deo acturus progressus est (Ibid., l. c.).

leur église principale en mosquée[1], et que l'auteur de la vie de Louis-le-Débonnaire, en parlant des prêtres et des clercs qui firent cortége à Louis, entend parler du clergé particulier (*domesticus*) du roi, lequel suivait l'armée et ne vint pas au-devant de lui, mais entra avec lui dans la ville en chantant des hymnes, et se rendit en procession à l'église, qui reçut alors ou peu après le nom d'église de la Sainte-Croix que lui donne l'anonyme. Que cette église, avant de tomber au pouvoir des Sarrasins, fût dédiée à la Sainte-Croix, c'est ce que Pagi estime douteux, mais à tort, car on la trouve mentionnée sous cette invocation dans les actes du concile de Barcelone de l'an 599[2]. En tout état de cause, les chrétiens devaient être fort peu nombreux à Barcelone en 801, et il semble que le peu qu'il y en avait fit, au moins pendant toute la durée du siége, cause commune avec les habitans musulmans de la cité[3].

Quoi qu'il en soit de ces détails, Louis ne s'arrêta pas longtemps dans sa conquête. Il y mit, en qualité de comte, Béra, l'un des chefs qui avaient pris le plus de part à la réduction de la place, et y laissa avec lui une forte garnison de Goths, ou, pour parler plus exactement, de soldats levés dans la Septimanie et dans la Marche d'Espagne, qu'on appelait aussi communément la Marche de Gothie[4]. Cela fait, il congédia son armée et reprit le chemin de l'Aquitaine.

Louis dépêcha l'un des comtes de l'armée victorieuse à l'empereur son père (car Charlemagne avait reçu des mains

[1] Cette assertion de Pagi semble justifiée par ces vers d'Ermoldus Nigellus, lib. 1, v. 533 et 534 :

> Mundavitque (Hludovicus) locos ubi dæmonis alma colebant,
> Et Christo grates reddidit ipse pias.

[2] Florez, España Sagrada, tom. XXIX, pag. 149.

[3] Un acte non contemporain prétend qu'ils aidèrent les Franks à s'emparer de la ville; mais cet acte ne mérite aucune créance. Voy. Marca Hispan., pag. 237 et 238.

[4] Hist. de Languedoc, tom. I, pag. 462.

du pape Léon la couronne d'empereur d'Occident, à Rome, l'année précédente), pour l'informer de l'heureux succès de la campagne. Louis envoyait à son père, outre le malheureux Zeïd prisonnier, et comme témoignage visible de ce succès, force dépouilles de guerre, des armes, des cuirasses, de riches habits, des casques ornés de crinières flottantes, et un cheval d'espèce rare, à ce qu'il semble, avec sa housse, sa selle de parade et son frein d'or [1].

A Lyon, Bégo (c'est le nom du comte aquitain chargé du message) rencontra une armée que Charlemagne, appréhendant quelque danger pour son fils, envoyait au secours de celui-ci, sous la conduite de Charles, frère aîné de Louis. Charles retourna près de son père en compagnie du comte Bégo, et pour être des premiers à lui annoncer la victoire du roi d'Aquitaine.

L'empereur reçut la nouvelle de la prise de Barcelone avec une double joie de père et de politique; c'était là un progrès marqué, une prise de possession dont la portée ne pouvait échapper à l'habile conquérant. Barcelone pouvait être considérée comme le plus fort boulevart de l'islamisme entre les Pyrénées et l'Èbre. Sa conquête ouvrait au nouveau césar la perspective de succès ultérieurs, et peut-être Char-

1 Ducitur interea ad Carolum longo ordine præda
Maurorum spoliis, muneribusque ducum;
Arma et loricæ, vestes, galeæque comantes,
Partus equus faleris, aurea fræna simul.

M. Guizot traduit, avec une intrépidité remarquable, *partus equus*, par *un cheval parthe*. On lit dans le Glossaire de Ducange : *partus* pro *paratus*; et c'est la seule acception plausible de l'épithète d'Ermoldus Nigellus. *Parthe* se dirait *parthicus*, et non *partus*, non pas même *parthus*. Le même M. Guizot, en plus d'un endroit de sa traduction d'Ermoldus Nigellus, et jusque dans la traduction de ce nom (Ermold-le-Noir, selon M. Guizot), s'est montré fort habile à suppléer ainsi de son chef aux mots qu'il entend mal ou qu'il n'entend point par des mots fort bien trouvés, d'un grand air et d'un grand tour, qui, pour ne rendre en aucune façon le sens de l'original, ne laissent pas de faire beaucoup d'honneur au talent de Sorbonne de l'illustre historien professeur. Ses amis appellent cela traduire délibérément, avec une hauteur de style incomparable, avec netteté et fermeté, avec la compréhension profonde et entière de l'original.

lemagne osa-t-il se flatter un moment de joindre quelque jour l'Espagne entière à l'empire d'Occident qu'il venait de relever, à titre de province jadis dépendante de cet empire.

Quant à Zeïd, Charlemagne le reçut et le traita fort mal. — « Zate et Roselm, dit Eginhard, furent présentés à l'empereur le même jour, et condamnés à l'exil[1]. » Ce Roselm, compagnon de malheur de Zeïd, était un commandant d'une ville d'Italie, de Chiéti, coupable à peu près des mêmes crimes que le commandant de Barcelone. On ne sait sous quel ciel ils allèrent subir leur exil; annales ni chroniques ne nous disent plus rien d'eux.

Nous avons raconté avec quelque développement cette expédition et ce siége, non-seulement parce que nous avons trouvé dans Ermoldus quelques traits pittoresques sur les mœurs militaires du temps et sur ce fait en particulier, mais aussi parce que ce fut là, par les suites et les conséquences qu'il eut, l'un des événemens les plus importans de cette époque. C'est de cette campagne de 801 et du fait principal qui la signala, que datent en effet les commencemens de ce comté de Barcelone qui a si fort marqué dans les siècles suivans et pesé d'un si grand poids dans les guerres et les transactions du moyen âge. C'est de ce moment aussi, et de ce moment seulement, qu'on peut tenir la Marche franko-espagnole, dont nous avons parlé peut-être un peu prématurément, pour véritablement fondée.

Il y a d'inexplicables choses dans l'histoire de ces temps, et la lenteur de l'émir de Cordoue à secourir Barcelone est assurément une de ces inexplicables choses. Que faisait El Hakem pendant que les Franks empiétaient ainsi sur le territoire musulman et prenaient pied dans l'Espagne orientale de la façon que nous venons de voir? Selon une chronique

1 Eginh. Annal., ad ann. 801.

arabe, il préparait une armée pour marcher au secours de Barcelone; mais, certes, il fallait qu'il s'y fût pris bien tard pour n'être prêt à marcher que quand tout était fini. Quoi qu'il en soit, il se disposait à se mettre en campagne, selon la même chronique, lorsqu'il apprit la perte de Barcelone. Ayant ses troupes prêtes, il se rendit avec elles à Saragosse, comme pour aviser là à ce qu'il aurait à faire. Amrou, le vainqueur de Tolède, qui avait alors toute sa faveur, et le général de la cavalerie Mohammed ben Mofredji el Fontaouri, l'accompagnaient dans cette expédition [1]. Chemin faisant, ils apprirent la révolte de Tolède, provoquée par les violences et les cruautés du jeune fils de cet Amrou dont nous venons de parler, qui en était wali depuis la prise de la place par son père. Le peuple soulevé s'était emparé de la personne de l'imberbe wali qui tranchait du tyran, et avait voulu le mettre à mort; mais, grâce à l'intervention des principaux habitans, on s'était contenté de l'enfermer dans une forteresse: c'était ce que mandaient à l'émir ceux qui avaient sauvé Yousouf de la fureur populaire; ils exprimaient d'ailleurs fort vivement leurs griefs contre l'insolent wali, et en demandaient la révocation en leur nom et en celui de toute la population de Tolède. Amrou, peut-être avec quelque préméditation de vengeance, ainsi que les événemens subséquens peuvent le donner à penser, demanda à prendre lui-même la place de son fils à Tolède, ce qui lui fut accordé; il passa en conséquence à ce gouvernement, et Yousouf se rendit aux frontières, où il fut placé par El Hakem en qualité de caïd à Tutila (Tudèle) [2]. Je ne sais où Cardonne a pu voir que Tolède fut

[1] El Fontaouri était fort aimé d'El Hakem pour sa valeur et son érudition, dit le chroniqueur musulman.

[2] Conde, c. 32. — L'écrivain arabe mentionne expressément Tudèle parmi les cités de la frontière; ce qui démontre que les Aquitains avaient déjà fort rapproché la leur des bords de l'Èbre à l'époque dont il s'agit.

prise cette année-là par les Franks. Il est impossible de trouver rien de semblable dans les sources, pas plus dans les sources arabes que dans les sources chrétiennes[1].

La lutte entre les Franko-Aquitains et les Arabes n'avait pas pour théâtre seulement, il est vrai, au commencement de ce siècle, l'Espagne orientale proprement dite. Elle s'était poursuivie et se poursuivait sur toute la ligne des Pyrénées, mais plus vivement que nulle autre part dans la marche centrale où les Franks s'étaient établis. Le gouverneur ou comte de cette marche était en ce temps un certain Auréolus, que Louis-le-Débonnaire y avait placé vers 798. Il faisait sa résidence, autant qu'on peut le démêler sur d'assez vagues indications[2], dans les vallées méridionales du centre des Pyrénées, vers les sources de l'Aragon. Il est certain au moins qu'il tenait dès-lors pour le compte du gouvernement aquitain plusieurs lieux forts, pris ou élevés dans ces derniers temps par les Franko-Aquitains au revers de ces vallées, sur les hauts mamelons, aux bords des torrens qui descendent de ces montagnes. Au nombre des villes dès-lors acquises aux Aquitains, quelques-uns placent Jacca; sans s'écarter beaucoup de l'indication du moine d'Angoulême, cette marche ou ce comté, qu'on peut considérer comme le noyau primitif du royaume d'Aragon, devait comprendre les sources et partie de la vallée du Gallégo, et former comme une pointe en avant dans les terres d'Espagne, dont la limite extrême était alors, à ce qu'on croit, vers le sud, le vieux fort de Calagurris (aujourd'hui Loharre), à peu de distance d'Huesca[3]. A la droite de l'Aragon, au nord-ouest, la Marche de Vasconie

1 Cardonne, tom. I, pag. 259. — La très médiocre histoire de Cardonne mérite peu, au reste, qu'on s'arrête à la réfuter.

2 Il résidait, dit le Monachus Engolismensis, dans la direction de Huesca et de Saragosse (Monach. Engol., Vita Carol. Magn., ad ann. 809).

3 Castrum vetus Calagurrim, hodiè *Loharre*, XII M. P. ab Osca, in colle situm, munivit (Ludovicus), ejusque custodiam commisit Aureolo comiti (Marc. Hispan., p. 284).

s'étendait, selon toute apparence, jusqu'aux vallées septentrionales de la Navarre espagnole. Comme devers Huesca, les limites de cette marche devaient être incertaines et flottantes, et tour-à-tour en deçà ou au-delà de la ligne tant bien que mal fixée après chaque mouvement d'un peuple contre l'autre, selon les avantages de l'un ou de l'autre parti.

Les alternatives, les alliances, les guerres, les intrigues, les faits en un mot de cette lutte échappent à l'histoire. Nous savons cependant qu'El Hakem y prit part de sa personne en 802. Avec les troupes qu'il avait amenées à Saragosse il marcha sur Pampelune qui, sans être au pouvoir des Aquitains, n'était pas cependant, à ce qu'on est fondé à croire, sous la domination musulmane, puisque la chronique arabe porte que l'émir *l'occupa*[1]; il rétablit ensuite son autorité à Huesca, où probablement il fit cette fois décapiter Hassan, dont l'histoire ne nous parlera plus. Le caïd de Tutila (nous avons vu que les Arabes appelaient ainsi Tudèle) voulant faire preuve de valeur, entra avec ses troupes sur la frontière des Franks et tomba dans une embuscade au pouvoir de l'ennemi. Le système des rançons était alors en pleine vigueur, et nous voyons qu'Yousouf ayant prévenu son père de sa disgrâce, celui-ci le racheta aussitôt[2].

Cependant Bahloul ben Maklouk el Hedjadji était resté, après le départ des Franks, dans l'Espagne orientale avec ses bandes aventureuses et pillardes. De Tarragone, où nous l'avons vu s'établir en 801, il n'avait cessé de se porter sur les terres musulmanes des bords de l'Èbre, tantôt ici, tantôt là, toujours à l'improviste, frappant les populations surprises de fortes contributions de guerre. Si ruinée qu'elle fût[3], et

1 Conde, c. 32.
2 Ibid., l. c.
3 On a peut-être un peu exagéré cette ruine. Sans doute Tarragone était sans fortifications en 802; mais Tarragone possède aujourd'hui encore les restes d'un arc de triomphe, d'un amphithéâtre et d'un fort bel aquéduc de près de sept lieues de longueur; et Tarragone était de plus de mille ans plus jeune en 802.

bien que dépourvue de murailles, l'ancienne capitale de la Tarragonaise était un point d'appui et comme un centre d'où Bahloul agissait dans un rayon de quinze lieues environ avec ensemble et vigueur. El Hakem marcha contre lui avec toutes ses forces, il s'empara d'abord de Tarragone, qui, démantelée, n'eût pu soutenir un siége ; mais il n'y trouva que des maisons vides, Bahloul et les habitans ayant gagné la campagne vers Tortose, pour y combiner mieux les chances de la résistance. El Hakem les y poursuivit, mais n'eut pas si aisément bon marché du rebelle qu'il se l'était promis. Bahloul soutint plusieurs combats sans trop de désavantage, et ne fut vaincu enfin dans une grande bataille près de Tortose qu'avec un déploiement de forces extraordinaire. Après s'être battu quatorze heures sans désemparer, il tomba vivant aux mains de l'émir, qui lui fit incontinent trancher la tête, en l'an de l'hégire 188 (804)[1].

Cela fait, le vainqueur n'essaya même pas de reprendre Barcelone. Après avoir pourvu à la sûreté des frontières, nous disent un peu vaguement les auteurs de sa nation[2], El Hakem revint par Tortose à Valence, et par Xativa, Dénia et le pays de Tadmir à Cordoue. Quelques mesures politiques signalèrent son retour au commencement de l'année 189 de l'hégire (805) ; il envoya une ambassade à Edris, fils d'Edris, pour le féliciter de son avénement et conclure avec lui un traité d'alliance contre leurs ennemis communs d'Orient et d'Afrique. Edris ben Edris avait été nommé chef des fidèles de l'Afrique occidentale par les principales tribus du Magreb el Aksah ; c'était le second souverain africain de la dynastie des Edrisites. Cinq cents cavaliers andalous accompagnèrent cette ambassade, qui fut reçue avec les plus grands honneurs par le jeune Edris, non à Fèz, qui n'était pas encore fondée,

1 Conde, c. 32.
2 Ibid., l. c.

mais à Walili, l'ancienne Volubilis[1]. Ce ne fut que deux ans plus tard (en l'an 191 de l'hégire—807), qu'Edris ben Edris acheta des tribus zénètes de Ssouâgâh et de Yargoûss le terrain où il fonda Fèz, au prix de six mille dirhems (pièces du poids de 15 kirats). Dans ces tribus, les uns étaient chrétiens, d'autres sabéens, ou, comme disent les Arabes, mages, adorateurs des étoiles et du feu, quelques-uns de la secte de Zoroastre (ou de Zaradoust), fort commune en Perse; d'autres étaient juifs, et enfin, chose remarquable, le plus petit nombre musulmans. La campagne où furent élevées les premières habitations de Fèz était abondante en eaux vives et en ombrages frais, et traversée par l'un des principaux affluens de la Séboue; Edris y fit tracer l'enceinte de la nouvelle ville avec des cérémonies tout-à-fait caractéristiques des peuples orientaux[2].

Vers ce temps un fait atroce se passa à Tolède. On se rappelle qu'Amrou y avait remplacé son fils Yousouf. Amrou songeait à tirer vengeance des Tolédans, et il n'attendait qu'une occasion favorable à son dessein. Instruit qu'El Hakem envoyait cinq mille chevaux dans l'Espagne orientale, sous la conduite de son fils Abd el Rahman, à peine âgé de quinze ans, et que ces troupes devaient passer près de Tolède, il y vit l'occasion qu'il cherchait; il alla au-devant du jeune émir et le pria de venir se reposer à Tolède; les principaux Musulmans de la ville joignirent leurs instances à celles d'Amrou, et Abd el Rahman consentit à être hébergé à l'alcaçar. Un grand festin était ordonné pour le soir, auquel Amrou avait eu soin d'inviter les principaux scheiks de Tolède, ceux-là surtout dont il voulait se venger. Le jeune Ommyade, à qui Amrou s'ouvrit de son dessein, se récria

[1] La Τολοβιλίς de Ptolémée, Volobilis, Volubilis, et, par corruption, Bulibili et Walili.

[2] Voyez, sur la fondation de Fèz et sur l'état des croyances chez les Kabailes africaines au temps d'Edris ben Edris, le petit Kartas, ou Histoire des rois de Fèz et de Maroc, par Abou Mohammed el Saleh Abd el Halim el Garnati, c. 3 et 4.

d'abord; mais Amrou eut recours aux grands mots dont on s'autorise d'ordinaire en ces occasions : il peignit Tolède comme une ville en secret ennemie des Ommyades et toujours prête à se révolter contre eux, qu'il fallait effrayer d'un exemple terrible; et le jeune homme se prêta, sans trop savoir ce qu'il faisait, aux projets du gouverneur. Le soir venu, et à l'heure indiquée, les conviés accourent sans défiance au palais pour fêter la bienvenue du fils d'El Hakem; mais, à mesure qu'ils entrent, les gardes d'Amrou s'en emparent et les conduisent dans une salle souterraine où ces mêmes gardes leur tranchent la tête. Il fut ainsi tranché la tête à quatre cents notables tolédans, dont les corps furent jetés ensuite dans des fosses préparées exprès; d'où vint à cette sanglante exécution le nom de meurtres de la fosse (*cædes fauveæ*)[1]. Les quatre cents têtes coupées furent le lendemain montrées au peuple, qui demeura frappé de stupeur à cette vue. Tel est du moins le récit le plus accrédité de cette nuit de Tolède[2]. D'autres pensent qu'on se contenta d'enfermer les quatre cents scheiks dans une étroite prison de l'alcaçar, et qu'on fit courir le bruit de leur mort pour inspirer plus de terreur[3]. El Hakem, d'après les ordres de qui l'on crut qu'Amrou avait agi, recueillit sa part de la haine publique. Abd el Rahman était trop jeune pour être soupçonné d'avoir provoqué cet acte de noire trahison; mais les Tolédans n'oublièrent jamais qu'il en avait été le prétexte, et ils le prouvèrent en se révoltant à plusieurs reprises contre lui lorsqu'il fut devenu émir. On place cet événement en l'année 190 (806). Trois jours après, le jeune émir partit avec les cinq mille cavaliers qu'il conduisait à la frontière[4]. La frontière, de ce côté, c'était maintenant la ligne de l'Èbre, et ce fut en effet à

1 Assemani, Bibl. orient., p. 170.
2 Conde, c. 33.
3 Aschbach, Geschichte der Ommaijaden in Spanien, etc.
4 Conde, c. 33.

Saragosse que se rendit et que s'arrêta le fils d'El Hakem.

Les chroniques frankes placent en cette année 806 un événement qui, selon toute apparence, était le motif ou la cause de cet envoi de cinq mille cavaliers à Saragosse. « Les Navarrais et les Pampelunois, disent-elles, qui s'étaient donnés aux Sarrasins quelques années auparavant (probablement lors du voyage d'El Hakem à Pampelune, en 802), se remirent d'eux-mêmes, en cette année, sous l'obéissance de l'empereur[1]. »

On ne sait si ce futavant ou après l'exécution des quatre cents scheiks de Tolède qu'eut lieu la révolte de Mérida. El Hakem avait donné le gouvernement de cette ville à son cousin Esbaah, qui, mécontent de son wasyr, le destitua vers ce temps. Celui-ci se rendit à Cordoue, et sut adroitement persuader à l'émir qu'il n'avait été destitué que pour l'avoir trop bien voulu servir; qu'Esbaah était un ambitieux qui n'attendait qu'une occasion favorable pour se soustraire à l'autorité légitime, et il fit si bien qu'Esbaah fut à son tour destitué et remplacé par son propre wasyr. Fier de son triomphe, le wasyr courut à Mérida; mais, quand il ordonna à Esbaah de sortir de la place, celui-ci refusa et répondit fort vivement. Le sens de sa réponse était qu'on ne renvoyait pas un petit-fils d'Abd el Rahman comme un homme vulgaire[2]. Rapportée à El Hakem, cette réponse le fit entrer en fureur; il fit sur-le-champ marcher sa cavalerie contre son cousin; mais quand celle-ci se présenta devant Mérida, elle en trouva les portes fermées. Au comble de l'irritation, El Hakem partit alors en personne pour Mérida, avec la résolution d'entrer de force

[1] Navarri et Pampilonenses qui superioribus annis ad Sarracenos defecerant, in fidem recepti sunt (Eginhardi Annal., ad ann. 806). — Il est triste de trouver, dans la collection des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, ces paroles d'Eginhard traduites de la sorte : « Les Navarrais et les Pampelunois, qui, *l'année* » *précédente*, avaient *abandonné* le parti des Sarrasins, furent admis à notre » alliance. »

[2] Conde, c. 33.

dans la cité, et d'y faire d'Esbaah un terrible exemple. Il n'y allait de rien moins, selon l'usage du temps, que de la tête du récalcitrant wali. Sur le bruit de la marche d'El Hakem Esbaah toutefois ne voulut point exposer la ville à sa colère; il demanda un certain nombre de cavaliers pour sortir par une porte pendant que l'émir entrerait par l'autre; mais les habitans le retinrent et s'apprêtèrent à le défendre. Une guerre terrible allait s'ensuivre, lorsque la femme d'Esbaah, la sœur d'El Hakem, Kinza, que l'écrivain arabe qualifie de belle et de vertueuse, s'avisa d'un expédient qui mit fin tout-à-coup à ce fâcheux démêlé. Elle sortit de la ville à cheval, traversa le camp des assiégeans sans autre suite que deux serviteurs de sa maison, et arriva, sans être attendue, à la tente de son frère. Celui-ci s'émut à la vue de sa sœur; et Kinza, à qui la circonstance prêtait une éloquence persuasive, n'eut pas grand'peine à obtenir la grâce de son mari. Il fut réintégré dans ses fonctions de gouverneur de Mérida, à la grande joie des habitans, dont il était fort aimé. El Hakem fit son entrée dans la ville en la compagnie de sa sœur; il voulut bien s'arrêter quelque temps à Mérida, et accepter l'hospitalité que lui offrit son beau-frère dans son alcaçar. Une révolte moindre fut en ce même temps réprimée. Hasem ben Waheb, qui avait pris les armes près de Béja et marché sur Lisbonne, fut à son tour ramené au devoir par les walis ommyades de la province[1]. Il paraît que ceux-ci guerroyaient en ce temps avec quelque vivacité sur les frontières de Galice, et ne laissaient pas d'y inquiéter les chrétiens. « Les chrétiens de ces montagnes, dit une chronique arabe, demandèrent (en l'an 190 de l'hégire) à conclure une trêve avec les généraux musulmans, qui l'accordèrent au roi que ces chrétiens avaient, lequel s'appelait Anfoûs[2]. » Cette trêve de 806

1 Assemani, Bibl. orient., p. 172.

2 Cet Alfonse, dit l'Art de Vérifier les Dates, est le premier roi chrétien des Asturies dont il soit fait mention chez les Arabes. — Le premier dont il soit fait

avec les chrétiens de Galice est à noter en ce qu'elle marque les premiers rapports diplomatiques, si l'on peut ainsi dire, du gouvernement de Cordoue avec les rois chrétiens du nord de la Péninsule, et aussi en ce qu'elle fut une des causes qui accrurent la haine qu'inspirait El Hakem aux tribus de Cordoue. Parmi les griefs qu'on avait contre le gouvernement de cet émir, son alliance avec celui qui s'intitulait roi des chrétiens en Galice est, en effet, expressément mentionnée comme un des principaux par un écrivain arabe, fort dévoué d'ailleurs à la famille d'Ommyah [1].

Il n'y avait pas longtemps qu'El Hakem était près de sa sœur et de son beau-frère à Mérida, lorsqu'il y reçut de son cousin Khasem un avis pressé de se rendre à Cordoue, où sa présence était des plus nécessaires. On y conspirait en effet contre lui. Profitant de son absence, un grand nombre de scheiks, aliénés de lui par la dureté et l'égoïsme de son gouvernement, avaient cru trouver en Khasem, fils d'Abdallah, un chef et un émir digne d'eux : soit faiblesse, soit fidélité, celui-ci ne se prêta qu'en apparence à leurs projets, et joua là, s'il faut le dire, un assez vilain rôle : il fit semblant d'écouter avec plaisir les propositions des conjurés, il prit part à leurs délibérations, puis il dénonça les principaux chefs du complot, au nombre de trois cents : tous les trois cents furent

mention dans Conde, nous le voulons bien, mais non dans les Arabes en général. Sans doute ils ne donnent pas la série des rois asturiens dans leur ordre; ils ne les nomment que çà et là, et à propos de leurs propres affaires; mais ils ne manquent pas, ainsi que nous l'avons vu, à nommer le premier chef des montagnards asturiens, *Belay-el-Roumi*, Pélage-le-Romain; ils nomment *Adefounsch, Anfoûs, El Adefoûns* (Alfonse Ier); ils nomment *Bomound, Beremount* (Bermude), etc. Il y a d'ailleurs, il faut en convenir, des omissions de toutes sortes dans les auteurs arabes, et des altérations telles, que l'un d'eux donne le nom de Rodrigue à Louis-le-Débonnaire, qu'il désigne d'ailleurs on ne peut plus clairement; n'eussent-ils donc fait aucune mention des huit prédécesseurs d'Alfonse-le-Chaste, ce ne serait pas encore une raison suffisante de regarder la souveraineté ou même la réalité de ces huit premiers chefs comme fort problématique.

[1] Conde, c. 34.

mis à mort et leurs têtes clouées par ordre de l'émir aux murs de l'alcaçar de Cordoue (806)[1]. C'est ainsi qu'El Hakem mettait en pratique les conseils de son père Heschâm.

La guerre cependant continuait sur toute la ligne des Pyrénées, dans toutes les vallées où les Arabes confinaient avec les Franks; mais elle y continuait obscurément et sans aucun incident assez intéressant pour que l'histoire en ait tenu note. L'émir et le roi, occupés d'autres intérêts, avaient laissé dans ces derniers temps les populations et les garnisons de cette frontière en quelque façon à elles-mêmes, et la limite des deux territoires était devenue le théâtre de combats de postes, d'incursions réciproques et de ravages continuels, mêlés d'intrigues et de rivalités locales de vallée à vallée, et pour ainsi dire de village à village. On ignore même les noms des généraux de frontière, des walis, des caïds ou des comtes qui prirent part à cet échange d'incursions et de surprises, à cette alternative de succès et de revers, à ces vicissitudes d'empiètement et de pertes territoriales qui formaient les accidens ordinaires de la lutte entre les Arabes et les chrétiens dans la Marche d'Espagne. Mais ce qui ressort de tous les documens, c'est que, malgré tout, les Franks y étaient en pleine voie de conquête et d'établissement, qu'ils avaient pris pied dans toutes les vallées de la chaîne des Pyrénées jusque vers l'Èbre, du confluent de l'Arga et de l'Aragon à la Méditerranée; qu'ils avaient déplacé la lutte, et l'avaient transportée, bien loin des premières limites de l'Aquitaine, sur le territoire même de l'ennemi. Cette terre, en effet, qu'on se disputait, était naguère musulmane; les Franks l'avaient faite chrétienne; la lutte était entre les anciens possesseurs et les envahisseurs, l'avantage évidemment du côté de ceux-ci. Les Franks n'en étaient plus à craindre, comme avant la prise de Barcelone, les éternelles

1 Conde, ubi supra.

agressions des Musulmans sur le sol même de la Gaule. Depuis la prise de Barcelone les rôles avaient changé; c'étaient eux maintenant qui menaçaient les terres musulmanes. Barcelone leur offrait toutes les ressources de la terre et de la mer contre leurs ennemis; c'était pour eux un point de ralliement et d'appui pour dominer toute la contrée. De cette même Barcelone « qui avait été si longtemps pour les Maures un boulevart assuré; d'où partaient, sur des chevaux légers, les guerriers qui en voulaient aux terres chrétiennes, et où ils revenaient avec leur butin [1], » ils pouvaient à leur tour faire partir leurs milices couvertes de fer, et pousser des courses, soit au nord-ouest, vers les bords de la Sègre, de la Cinca et de l'Alcanadre, soit au sud-ouest, vers l'embouchure de l'Èbre et le port des Alfaques.

De ce côté, Tortose semblait un indispensable complément des conquêtes frankes, et les chefs du gouvernement aquitain avaient dû se promettre, dès 801, de les étendre jusque là. Par sa situation sur la rive gauche de l'Èbre et dominant les grosses eaux du fleuve, Tortose leur paraissait avec raison digne d'être sérieusement disputée aux Musulmans, et d'autant plus importante à conquérir que sa possession pouvait seule leur assurer définitivement celle de tout le pays qui depuis s'est appelé la Catalogne, entre l'Èbre, la Noguéra-Ribagorzana et les Pyrénées. Cependant, depuis la perte de Barcelone, les Arabes avaient fait de Tortose leur place d'armes, et s'étaient attachés à la fortifier de leur mieux; Tortose était devenue le boulevart de cette portion de l'Espagne orientale qui plus tard a formé le royaume de Valence, la tête de défense des terres musulmanes de cette belle côte de Valence que les Arabes bénissaient Dieu de leur avoir donnée [2]. Ils l'avaient pourvue à tout événement, aussitôt

[1] Ermold. Nigell., liv. I, v. 67 et seq.

[2] La légende des monnaies de Valence au 12e siècle était :—*Remercié* (ou *loué*) *soit Dieu de nous avoir donné cette terre!* selon la traduction espagnole de

après la prise de Barcelone, de tout ce qui était nécessaire pour la défense, et il est probable que c'était là que s'étaient retirés la plupart des Musulmans sortis de Barcelone avec armes et bagages, aux termes de la capitulation par laquelle ils avaient rendu leur place au roi Louis. La conquête de Tortose présentait donc de graves difficultés, et il semble, tout bien considéré, que ces difficultés furent d'abord assez bien appréciées par le gouvernement aquitain, puisqu'il n'entreprit rien contre cette place jusqu'en 809 [1]. Il était cependant de la politique et pour ainsi dire de la destination de ce gouvernement de poursuivre ce but, et en 809 Charlemagne manda son fils à Aix-la-Chapelle, selon toute apparence pour y conférer de cette affaire, et y arrêter les bases du siége de Tortose. Louis, en effet, qui s'était rendu à Aix-la-Chapelle dans les premiers mois de 809, retourna presque aussitôt en Aquitaine, où il ordonna immédiatement une levée de troupes ; lui-même partit peu après pour Barcelone.

C'était là qu'il avait donné rendez-vous aux comtes appelés avec les hommes d'armes de leur juridiction à faire partie de l'expédition projetée. Les milices aquitaines arrivèrent bientôt de toute part à Barcelone sur les pas de Louis. Dès qu'elles y furent rassemblées, le roi donna l'ordre du départ, et, traversant le Llobrégat, elles se portèrent réunies à Santa-Columba (aujourd'hui Santa-Coloma de Queralt) à égale distance

Gil Gonzalez Davila (Theatro de las Grandezas de Madrid, lib. IV, p. 414), qui la rapporte de la sorte :

ALABADO SEA DIOS
PORQUE NOS HA DADO
ESTA TIERRA.

1 Le père Daniel et presque tous les historiens modernes, Ferreras, Marca, Pagi, etc., donnent, par erreur, à l'expédion de Louis-le-Débonnaire contre Tortose, une date antérieure à l'année 809. Leur erreur vient d'une lacune de l'anonyme astronome, qui, après avoir raconté la prise de Barcelone, raconte le siége de Tortose comme immédiatement subséquent. Mais il ne saurait y avoir doute sur ce point de chronologie, après le texte formel des annales d'Eginhard et de celles de Fulde (ad ann. 809).

de Barcelone et du confluent de l'Èbre et de la Sègre : là elles s'arrêtèrent. Louis partagea son armée en deux corps, prit avec lui le plus considérable, et confia l'autre à des généraux expérimentés que nous connaissons déjà, tous comtes dans la Marche d'Espagne ou en Septimanie, et intéressés au succès de l'entreprise pour laquelle il paraît qu'on les avait choisis comme les plus braves et les plus habiles. Avec le corps, ou mieux avec l'armée qu'il s'était réservée, Louis prit à gauche de Santa-Coloma, marcha sur Tarragone, la prit pour la seconde fois aux Musulmans et en ravagea les campagnes : tout, sur son chemin, au dire de l'anonyme astronome, châteaux, forteresses et villages, subit les rigueurs d'une exécution militaire, et ce qui échappa à la flamme fut détruit par le fer [1]; poursuivant de là sa marche victorieuse le long de la côte à laquelle il fit souffrir les mêmes ravages, il arriva bientôt devant Tortose, qu'il assiégea.

Pendant ce temps l'autre corps dont nous avons parlé mettait en pratique, sous la conduite d'Isembard, d'Hadhémar, de Béra et de Borrel, les instructions qu'il avait reçues. Parti de Santa-Colomba en même temps que le reste de l'armée, les précautions infinies que prenait ce corps pour dérober sa marche à l'ennemi devaient inévitablement la retarder. Il ne marchait que la nuit, se cachant le jour dans les bois. Il mit, à se rendre de Santa-Colomba aux bords de la Sègre en observant ces précautions, six jours entiers ou plutôt six nuits; le septième jour il traversa la Sègre un peu au-dessus de son confluent avec l'Èbre, puis l'Èbre, non loin de cet intervalle de son cours où il reçoit d'un côté le Monaspe et de l'autre la Sègre. De là, poussant vers le sud-ouest, il passa le Guadalope, et entra dans le pays fertile et découvert qui s'étend entre cette rivière et le Rio-Martine.

1 Universaque loca, castella, municipia, usque Tortosam vis militaris excedit et flamma vorax consumpsit.

Ce pays faisait partie de cette portion de la vallée de l'Èbre où les populations arabes, particulièrement les Arabes laboureurs, s'étaient de bonne heure pressées, et où elles avaient importé leur culture. Presque tous les villages de cette contrée portent encore aujourd'hui des noms arabes. C'était un pays riche en bétail et en vivres, de peu de luxe, mais en pleine culture, et où les tribus vivaient dans une abondance de tous les biens de la terre dont il paraît que les Franko-Aquitains avaient été informés par leurs espions. L'objet de l'expédition d'Isembard, d'Hadhémar, de Béra et de Borrel était de surprendre ce pays nullement sur ses gardes, d'y jeter l'épouvante par une brusque attaque [1], et, à ce qu'il semble, d'y faire le plus de butin qu'il se pourrait. Ce dernier point devait entrer pour beaucoup dans les motifs de l'expédition, en un temps où les hommes de guerre étaient tenus en grande partie de leur propre entretien.

Tout alla d'abord au gré des Franko-Aquitains. Les Arabes fellahs [2], répandus dans ces campagnes par groupes peu nombreux, prirent effroi de cette troupe d'envahisseurs déterminés dont ils s'exagéraient sans doute le nombre; ils s'enfuirent devant eux, n'essayant même pas de se défendre ; et le détachement aquitain eut peu de peine à faire dans les aldeas [3] abandonnées un gros butin de toutes choses. Encouragé par la facilité avec laquelle on lui avait laissé exercer ses déprédations dans toutes ces campagnes, des bords de l'Èbre aux sources du Guadalope, et n'apercevant nul symptôme de résistance dans la contrée, il crut pouvoir s'engager plus avant : il avait entendu parler d'une petite ville fort riche, située à quelques milles à peine au-delà du mont au pied duquel prend naissance le Guadalope ; il voulut y aller voir.

1 ... Ex improviso..... in pavorem solverentur.

2 Le *Bédouin* est l'Arabe nomade et pasteur ; le *Fellah*, l'Arabe cultivateur et sédentaire.

3 *Aldea*, lieu de labourage, maison du champ de travail.

La montagne seule (la *Peña Golosa*) en séparait les Franks. Ils la passèrent par le port qui mène aujourd'hui à la petite ville de Calbe. De là ils descendirent rapidement vers la ville dont ils voulaient faire leur proie[1]. Cette ville s'appelait *Alhamrah*, la Rouge; c'est la *Villa-Rubea* de l'astronome; elle porte aujourd'hui encore le nom d'Alhambra, ainsi que la rivière au bord de laquelle elle est située, l'un des affluens du Guadalaviar qui coule vers Valence venant d'Albarracin. La même cause qui fit nommer plus tard Alhamrah un quartier et le principal édifice de Grenade avait fait donner ce nom à la petite ville et à la vallée de l'Espagne orientale dont il s'agit, et où venaient de pénétrer les Franks[2]. Ils y jetèrent partout l'épouvante, surprirent et dévastèrent Alhamrah, dont les habitans leur abandonnèrent les demeures; après quoi, gorgés de butin, ils songèrent à rejoindre l'armée principale au rendez-vous qui leur avait été donné sous les murs de Tortose. Mais ce retour ne s'effectua point toutefois sans accident.

Il nous faut ici laisser parler l'astronome lui-même: — Tous ceux qui purent échapper à cette attaque, dit-il, allèrent de tous côtés en répandre la nouvelle. Une multitude considérable de Sarrasins et de Maures se rassembla et vint attendre les nôtres à l'issue de la vallée nommée Ibana. Cette vallée, très-profonde, est entourée de tous côtés de monta-

1 Qui ubi omnes incolumes evaserunt, terram hostium latissimè vastaverunt, et usque villam eorum maximam, quæ Villa-Rubea vocatur, pervenerunt.

2 Ce nom n'est en effet pas autre que celui de l'Alhambrah de Grenade, altéré de même par l'addition d'un *b*, suivant la coutume des Espagnols. — Il y a trois villes, dans la province d'Aragon, nommées Villarroya ou Villaroja, des terres et des roches d'une teinte rougeâtre sur lesquelles elles sont bâties: l'une dans les environs de Daroca, diocèse de Saragosse, l'autre à trois lieues de Calatayud, évêché de Tarragone, et enfin la Villarroya de los Pinarès, à dix-huit lieues d'Alcaniz, archevêché de Saragosse, lesquelles pourraient être la Villa-Rubea de l'anonyme astronome, si la description et les circonstances de son récit ne convenaient exclusivement à la ville arabe encore appelée aujourd'hui Alhambra et à la vallée de ce nom, situées sur les limites de l'Aragon et du royaume de Valence.

gnes hautes et escarpées, de sorte que les nôtres eussent pu être pris ou accablés à coups de pierres presque sans peine de la part de l'ennemi, si Dieu ne les avait détournés de s'y engager; mais, tandis qu'on les attendait au passage, les nôtres cherchèrent d'un autre côté et trouvèrent une route plus découverte et plus unie. —L'astronome ne désigne pas autrement cette route; mais la topographie des lieux semble indiquer celle qui tourne à gauche vers les campagnes de Villa-Hermosa. — S'imaginant que les Franks choisissaient cette voie plus par crainte que par prudence, les Sarrasins, continue le biographe, se mirent à les poursuivre; mais les nôtres, mettant leur butin en sûreté, tournèrent visage aux ennemis, combattirent avec acharnement, et, avec l'aide du Christ, les contraignirent eux-mêmes à tourner le dos. Ils tuèrent tous ceux qui leur tombèrent entre les mains, reprirent leur butin et leurs bagages, et s'en retournèrent trouver le roi, qu'ils rejoignirent vingt jours après s'en être séparés [1].

Le chroniqueur frank célèbre, comme on voit, de son mieux, l'expédition d'Isembard et de ses trois illustres compagnons; mais on dirait qu'il ne la célèbre que pour éluder ce qui suivit et n'en rien dire. —Le roi, ajoute-t-il, eut une grande joie de les voir ainsi de retour, n'ayant perdu qu'un petit nombre des leurs; il continua à ravager les campagnes de Tortose de côté et d'autre, et retourna ensuite dans son royaume. —Or, cette brusque manière de rendre compte de la levée du siége de Tortose a quelque chose de suspect, et nous trouvons en effet dans les auteurs arabes, à cette date, un récit qui nous apprend pourquoi l'astronome s'empresse de couper court sur les événemens subséquens, après avoir raconté avec tant de complaisance l'heureuse agression des Franks dans la vallée d'Alhambra.

El Hakem, nous disent ces auteurs, était en Lusitanie, oc-

1 Anon. astron., Vit. Hludow. Pii.

cupé à repousser les chrétiens des montagnes de Galice, lorsqu'il apprit la nouvelle de l'invasion de l'Espagne orientale par les Franks et de leur marche sur Tortose; il écrivit aussitôt à son fils, qui depuis 806 exerçait les fonctions de wali à Saragosse conjointement avec le wali Abd el Kérym, d'accourir vers Tortose avec tout ce qu'il pourrait rassembler de troupes; il donna les mêmes ordres au wali de Valence. Les deux troupes destinées à sauver Tortose arrivèrent presque en même temps sur la rive droite de l'Èbre, un ou deux jours après que les dévastateurs des bords du Guadalope et de l'Alhamrah eurent rejoint le corps d'armée principal. Réunies, elles passèrent l'Èbre sur le pont de Tortose, attaquèrent les Franko-Aquitains dans leur camp, et les contraignirent à lever le siége, à ce qu'il semble avec plus de précipitation qu'il ne convenait à des soldats et à des comtes de Charlemagne. Les auteurs arabes vont jusqu'à dire qu'Abd el Rahman,—comme s'il eût porté la victoire attachée à ses drapeaux, enfonça et battit les ennemis, dont il fit un terrible carnage, et que les chrétiens s'enfuirent, laissant le champ de bataille couvert d'une abondante pâture pour les oiseaux de proie et les bêtes carnivores[1]. — Ce peut être là et ce doit être une exagération arabe; la perte de Louis, en hommes de guerre, ne dut pas être à beaucoup près si grande que la fait le chroniqueur musulman; mais toujours est-il qu'il y eut bataille, que l'avantage resta à l'armée musulmane, et que ce fut là le véritable motif, que nous tait patriotiquement l'anonyme astronome, de la retraite précipitée de Louis-le-Débonnaire vers l'Aquitaine[2].

1 Conde, c. 38. — Ceci arriva en l'an 193 de l'hégire (commençant le 24 octobre 808 et finissant le 13 octobre 809), ajoute l'auteur arabe (ubi supra); ce qui vient, ce nous semble, d'une manière décisive à l'appui de la chronologie que nous avons adoptée sur l'époque du premier siége de Tortose par Louis-le-Débonnaire, en admettant, comme il est naturel et comme d'ailleurs les chroniques frankes le marquent expressément, qu'il l'ait entrepris au printemps de cette même année. (Voy. Eginh. Annal., ad ann. 809.)

2 Cette défaite de Louis-le-Débonnaire est attestée par toutes les chroniques

Le fils d'El Hakem, qui venait de repousser si heureusement l'expédition du fils de Charlemagne, avait à peine dix-neuf ans. Gouverneur de la province de Saragosse depuis 806, il avait commencé à se former à la pratique des affaires et des armes à un âge où la plupart des hommes ne sont pas encore sortis de l'enfance. Le succès qu'il venait d'obtenir sur les Franks était un de ces coups d'essai qui valent des coups de maître, et il paraît que les tribus hispano-musulmanes virent avec plaisir ce précoce témoignage des talens militaires de leur futur émir. Après sa victoire, il vint à Cordoue, et y fut reçu avec des acclamations de triomphe [1]. Mais son éloignement de Saragosse faillit à compromettre les affaires des Musulmans dans la Marche d'Espagne plus que ne les y avait relevées son dernier et brillant fait d'armes. Amrou, le gouverneur de Tolède, fut appelé à remplacer le fils d'El Hakem dans l'Espagne orientale. Amrou prit ce commandement avec joie; toute la vallée de l'Èbre, Tudèle, Huesca, Balbastro, Lérida, les principales villes de la Marche relevaient de Saragosse et de son wali. C'était un des postes les plus importans de la hiérarchie des Arabes. Amrou y vit une occasion de s'enrichir, de régner, de se rendre indépendant peut-être. Il se mit tout d'abord dans une sorte d'intelligence et de commerce avec les chrétiens et les hommes nés de parens des deux religions, les *moalladoun* : lui-

musulmanés. — Rodrigue (voyez plus haut p. 355, note 2), fils de Charles, roi des Franks, rassembla une armée, dit Ahmed (in Murphy, c. 3), et marcha sur Tarragone ; mais El Hakem envoya contre lui son fils Abd el Rahman, qui défit les Franks et les contraignit de se retirer. — Les chrétiens, ayant mis le siége devant Tortose, dit Cardonne (écrivant là-dessus d'après le manuscrit arabe de la Bibl. royale qui porte aujourd'hui le n° 704), Abd el Rahman, fils d'El Hakem, accourut au secours de la place, attaqua les Franks dans leurs lignes, et après une victoire longtemps disputée les força à lever le siége. — Il n'y a divergence que pour la date de la bataille; mais nous croyons que la date donnée par l'auteur que nous avons suivi tranche péremptoirement toute difficulté à cet égard (voyez la note précédente).

1 Conde, c. 38.

même était de cette dernière classe d'hommes; il était né à Huesca[1]. Il se fit aisément une espèce de parti dans la contrée. Entré en fonctions vers le milieu de 809, il intrigua même avec le comte frank de la Marche de Vasconie, qui faisait sa résidence non loin d'Huesca, et auquel était principalement confiée la garde des forteresses et des villages situés entre les sources de la Cinca et celles de l'Aragon. C'était en ce temps le même Auréolus dont nous avons parlé sous l'année 806. L'histoire se tait sur les relations qu'Amrou entretint avec lui; mais, vers la fin de 809, Auréole étant venu à mourir, Amrou s'empara, par une brusque et soudaine irruption, des places du commandement, ou, pour parler comme alors, du ministère d'Auréole[2]; ce qui semble indiquer, pour le dire en passant, ou que ces places n'étaient guère fortes, ou qu'Amrou y avait des intelligences et des amis disposés à les lui livrer. C'eût été là un beau coup de fortune, une brillante restauration de la domination musulmane dans cette portion de la chaîne des Pyrénées, si l'homme qui venait de l'accomplir eût agi de bonne foi et dans un intérêt autre que le sien, dans un intérêt musulman; mais sa conduite ultérieure indique de reste qu'il avait dès lors un arrière-projet de domination personnelle, que le temps et les circonstances, et surtout le réveil subit du conseil de Cordoue et la prompte action qui le suivit, l'empêchèrent de mettre à exécution. Comme effrayé lui-même de ce qu'il venait de faire, dès qu'il se vit maître de ces places il hésita sur le parti qu'il avait à prendre, et il eut recours enfin à la politique ordinaire des walis de cette frontière; il chercha à faire prendre le change à Cordoue en s'y donnant comme un zélé musulman qui venait de recouvrer une portion de la frontière naturelle de la Péninsule, en même temps qu'il envoyait une

1 El Nowaïri, mss. arab. de la Bibl. roy., n° 645.
2 Eginh. Annal., ad. ann. 809.

légation à Charlemagne, chargée de lui porter sa promesse de se mettre, lui et les siens, à son service [1]. Cette promesse d'Amrou n'était que pour gagner du temps; mais Charlemagne la prit au sérieux. La légation d'Amrou était arrivée près de l'empereur sur la fin de 809; il dépêcha incontinent des commissaires (*missi*) vers Amrou. Ils arrivèrent à Saragosse au commencement de 810, et Amrou, renouvelant ses promesses, demanda toutefois, sans doute pour en éloigner l'exécution, à entrer en conférence avec les chefs des troupes commises à la garde de la frontière d'Espagne, afin de s'accorder avec eux sur plusieurs points, promettant toujours de se mettre, lui et les siens, à la disposition de l'empereur. Les envoyés de Charlemagne en référèrent à l'empereur : il se plaisait, à ce qu'il paraît, à ces intrigues et à ces menées avec les chefs arabes, car il accorda sa singulière demande à Amrou. La conférence ne fut point néanmoins tenue, et cela, au dire d'Eginhard, pour plusieurs causes, qu'il nous laisse à deviner, comme il lui arrive trop souvent [2].

La guerre continuait d'ailleurs sur tous les autres points entre les Arabes et l'Empire. Par mer, ils attaquèrent cette même année la Sardaigne, puis la Corse. La première dépendait encore, à l'époque où nous en sommes, des empereurs grecs d'Orient; ce ne fut qu'en 815 que, fatiguée des éternelles incursions des Maures, et ne recevant aucun secours de Constantinople, elle se mit sous la protection de Louis-le-Débonnaire, ou se donna à lui, comme on disait alors. La Corse s'était donnée à l'Empire depuis plusieurs années, et cependant les Arabes n'y trouvèrent aucune garnison franke et que des populations inhabiles à se défendre; ils la ravagè-

1 Eginh. Annal., ad. ann. 809.

2 Amaroz, Cæsaraugustæ præfectus, postquam imperatoris legati ad eum venerunt, petiit ut colloquium fieret inter ipsum et Hispanici limiti custodes, promittens se in eodem colloquio cum omnibus in imperatoris ditionem esse venturum : quod licet imperator ut fieret annuisset, multis intervenientibus causis, mansit interfectum (Eginh. Annal., ad ann. 810).

rent, et, dit Eginhard, la soumirent presque entière à leur obéissance [1]. En Lusitanie et dans les terres que les Arabes possédaient encore entre Duero et le Miño, les Musulmans et les chrétiens en étaient également aux prises. La trève de trois ans, accordée en 806 par les généraux d'El Hakem à Alfonse, venait d'expirer ou d'être rompue, et les chrétiens de Galice étaient descendus en foule dans la Lusitanie, dont ils avaient mis les villes et les campagnes à feu et à sang. Alfonse, qui les conduisait, avait poussé ses courses jusque sous les murs de Lisbonne, dont il avait ravagé et dévasté les environs, après avoir vainement essayé de se rendre maître de la place [2]. El Hakem, au premier bruit de cette agression (en l'an 193 de l'hégire—809), s'était porté lui-même à la défense de la province menacée; il avait eu peu de peine à repousser les milices asturiennes d'Alfonse; mais il avait été moins heureux contre les montagnards chrétiens de l'ancien pays des Galiciens de Bracara, dans l'Entre-Douro-y-Miño, guerroyant librement par corps de volontaires sous des comtes de leur choix; et il était encore à les combattre au temps où nous en sommes, sans pouvoir ni les amener à une bataille générale, ni les rejeter entièrement au-delà du Miño, frontière de la puissance musulmane en Espagne sous le grand-père d'El Hakem, et qu'il s'agissait de conserver.—On ne faisait plus la guerre pour agrandir et étendre les limites de l'Empire, dit la chronique musulmane; encore moins pour retirer de la guerre de grandes richesses; les chrétiens étaient de pauvres montagnards qui ne connaissaient rien au commerce ni aux arts; on ne combattait plus que pour maintenir les frontières [3]. Et de la façon dont il est parlé par les Arabes de leurs guerres de ce temps, il semble qu'il leur fallût, pour ne point être dépossédés de ces frontières, au-

[1] Eginh. Annal., ad. ann. 810.
[2] Conde, c. 35.
[3] Ibid., c. 36.

tant de courage et de résolution qu'il en avait fallu à leurs pères pour les conquérir.

Jamais en effet, sans en excepter le temps de Thâreq et de Moussa, la guerre n'avait été aussi vive entre les deux peuples. De tous côtés les chrétiens en étaient alors aux mains avec les Musulmans; les généraux des frontières n'eurent point de repos pendant plusieurs années, disent les historiens de la nation; on combattait en Galice, dans le voisinage des Asturies, en Navarre, au sud, au nord et à l'est, sur toutes les frontières, et surtout, à ce qu'il semble, dans le voisinage des Pyrénées, aux quatre portes de Djébal Al-Bortat [1].

C'était dans l'Espagne orientale surtout que se portaient les grands coups de la guerre. La vaine tentative de l'année précédente contre Tortose et la défaite de Louis n'avaient point fait abandonner aux Franks le projet de s'en emparer. Charlemagne lui-même sentit que c'était là une entreprise à poursuivre, toute difficile et périlleuse qu'elle était, et il ordonna, en l'année 810, une nouvelle expédition contre cette place. Il ne voulut point toutefois, pour diverses causes, que son fils y prît part de sa personne; et parmi ces causes l'anonyme astronome mentionne expressément les soins à prendre pour garantir les côtes de l'Aquitaine des déprédations des Normands. C'est ici le lieu, peut-être, de dire un mot de ces hommes entreprenans qui, sortis du fond du Jutland et de la mer Baltique vers 787, soumirent pendant près de deux cents ans à de périodiques ravages toutes les côtes maritimes de l'Europe occidentale, et que nous verrons, vers le milieu de ce siècle, porter la dévastation jusque dans les campagnes de l'Andalousie, et entreprendre le siége de Séville.

Les pirates de la Germanie, devenus si célèbres sous l'appellation commune de Normands [2], étaient de la même race et

[1] Conde, c. 38.

[2] *North-menn*, *north-mathre*, hommes du Nord. C'était l'ancien nom des Nor-

parlaient la même langue primitive que les Franks établis dans les Gaules ou restés au-delà du Rhin; mais, depuis la conversion de ceux-ci au christianisme, l'opposition de la religion et des mœurs avait détruit toute espèce de sympathie entre ces deux grandes familles d'origine teutonique. La haine profonde des Normands pour les Franks, qu'ils qualifiaient de renégats et considéraient comme une race dégénérée, était encore exaltée par les sauvages pratiques du culte d'Odin. Il se mêlait donc quelque chose d'un principe religieux à la passion de combattre, au besoin d'une vie errante et à l'insatiable soif de butin qui poussaient les hommes du Nord à descendre de leurs montagnes et à quitter leurs îles pour courir les mers en aventuriers. Ils se réunissaient sous les ordres d'un chef pour former une armée de pirates, se jetaient, sans autre bagage que leurs armes, dans des barques à deux voiles, se livraient, sur ces frêles navires, aux périls d'une navigation souvent terrible dans les hautes eaux de l'Océan, se faisant, comme ils le disaient audacieusement eux-mêmes, un auxiliaire de la violence du vent qui soufflait la tempête[1];

wégiens; en latin, *Nordmannus, Northmannus, Northomannus*, etc. — Ce mot a conservé sa signification et son caractère primitifs dans le *norman* des Anglais. — Les Arabes, comme nous le verrons plus tard, désignaient les Normands, et en général tous les peuples des régions boréales, sous le nom de Madjioudjes. Fréquemment ce mot est joint chez leurs auteurs au mot Yadjioudje, et ils entendent par Yadjioudje et Madjioudje la postérité de Gog et de Magog, c'est-à-dire les peuples septentrionaux, qu'ils disent qu'Alexandre resserra vers le pôle arctique par une forte muraille qu'il fit construire entre le mont Caucase et la mer Caspienne. Ebn el Owardi, dans son livre intitulé *Kihridat el Adjiaïb* (voyez d'Herbelot, pag. 456), parlant de ce pays, dit : « L'on trouve le peuple de Gog et de Magog » dans le plus haut du Septentrion, après avoir traversé le pays des Kaïmakiens » ou Kaïmakys (Tartares-Kalmouks) et celui des Seclabes ou Seclebys (Slaves » ou Esclavons). »

1 « La force de la tempête, chantaient-ils, aide le bras de nos rameurs; l'ouragan est à notre service; il nous jette où nous voulions aller. » (Augustin Thierry, Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands, tom. I, liv. I, p. 111). — Le grand historien que nous venons de citer appuie sa traduction de cette citation latine : *Marinæ tempestatis procella nostris servit remigiis* (Abbo Floriacensis.)

et, quand le calme reparaissait, sans s'inquiéter du nombre des sinistres, ils se ralliaient autour de l'embarcation où flottaient les insignes du commandement, et cheminaient gaîment *à travers la route des Cygnes*[1]. Roi de la mer sur son bord, le chef de l'armée devenait roi du combat sur le rivage envahi, ainsi que l'exprimait leur langage énergique[2]. C'était par l'embouchure des fleuves, et en remontant leur cours avec une étonnante rapidité, qu'ils pénétraient dans l'intérieur des terres. De côté et d'autre ils s'enfonçaient dans le pays pour piller, s'emparaient des chevaux pour donner plus de vitesse à leurs irruptions, égorgeaient ceux des habitans qu'ils n'entraînaient point en esclavage, emmenaient les bestiaux, incendiaient les habitations et balayaient devant eux tout ce qui pouvait se convertir en butin. Ils se plaisaient surtout à répandre le sang des prêtres romains, à dépouiller les églises de leurs ornemens, et, par un singulier raffinement de profanation, à loger leurs chevaux dans les lieux consacrés au culte du Christ.

Tels étaient les nouveaux ennemis qui s'étaient levés contre l'empire; arrière-ban de barbares qui voulait sa part de l'Europe romaine. En 787, ils étaient apparus pour la première fois avec trois vaisseaux sur les côtes d'Angleterre; en 800, ils avaient attaqué les côtes de la Gaule occidentale, et, depuis, une sorte d'instinct les attirait vivement de ce côté. Charlemagne était trop clairvoyant pour ne pas pressentir dès l'abord tout ce que de pareils ennemis pouvaient susciter d'embarras à la puissance la mieux établie. Les préparatifs et les menaces d'un de leurs rois, le plus voisin de l'Elbe, alors limite dernière de sa domination du côté du nord, ve-

1 « *Ofer swan rade*, » disaient leurs vieilles chansons (Aug. Thierry, t. I, p. 110).

2 *Kong*, *kineg*, *king*, titre que l'on a rendu en latin par le mot *rex;* c'était le chef, le général élu de ces hommes, le plus savant, le plus puissant, du mot *ken*, savoir et pouvoir, dit M. Augustin Thierry (Histoire de la Conq. de l'Angl. par les Norm., tom. I, pag. 109).

naient de lui donner l'éveil[1]; il avait senti l'urgence de prendre des mesures pour protéger les côtes de l'empire contre les hardies tentatives de ces pirates. Par son ordre des navires furent construits sur tous les fleuves qui se déchargent dans la mer Germanique, et c'était pour faire l'application de ce système de défense à l'Aquitaine, qu'il venait d'engager son fils à renoncer au commandement de la prochaine expédition d'Espagne.

Pour les y représenter l'un et l'autre, selon l'expression du biographe astronome, il envoya à Louis, Ingobert, un de ses leudes, auquel les chroniques frankes ne donnent pas d'autre titre que celui d'envoyé, de commissaire (*missus*)[2]; c'était lui qui, tandis que Louis agissait dans son royaume conformément aux instructions qu'il avait reçues de son père, devait, suivant la volonté de l'empereur, conduire l'armée franko-aquitaine au-delà des Pyrénées, et essayer s'il serait plus heureux contre Tortose que Louis ne l'avait été lui-même l'année d'auparavant.

Comme pour la précédente campagne, le rendez-vous général de l'armée fut marqué à Barcelone. Dès qu'elle y fut rassemblée, les chefs tinrent conseil touchant les meilleures mesures à prendre pour le succès de l'expédition, et il fut résolu qu'on y procéderait, comme l'année d'auparavant, par une double attaque, l'une ouverte, l'autre clandestine (*clandestina irruptione*); qu'Ingobert marcherait avec la plus grande partie de l'armée contre Tortose, tandis qu'un corps détaché et d'élite irait surprendre l'ennemi à l'improviste et butiner sur ses terres à la droite de l'Èbre, autant qu'on peut le comprendre pour les besoins de l'armée. Pour effectuer plus aisément le passage du fleuve, barrière qu'on avait eu quelque peine à franchir, ce semble, dans la dernière expé-

1 Eginh., Vita Karoli Magni.

2 ... Misit ei missum suum Ingobertum qui filii præsentiam præferret, et vice amborum contra hostes exercitum duceret.

dition, on s'avisa d'un procédé d'un ingénieux caractère : on fit faire à Barcelone des barques portatives divisées en quatre parties assez légères pour pouvoir être portées par deux chevaux ou par deux mulets, et façonnées de telle manière qu'on pût aisément les rajuster quand il s'agirait de s'en servir; on se pourvut à cet effet de marteaux et de clous, sans oublier la poix, la cire et l'étoupe nécessaires pour en boucher les jointures et les mettre à l'épreuve de l'eau.—Tout étant réglé et préparé de la sorte pour l'expédition, la portion la plus nombreuse des troupes marcha vers Tortose sous les ordres d'Ingobert, et le reste, commandé par Hadhémar, Béra et quelques autres, prit le chemin de la riche contrée où les Franks avaient déjà fait irruption. Les chefs de ce corps d'hommes résolus ne négligèrent aucune des précautions qui pouvaient dérober leurs mouvemens à la connaissance de l'ennemi. De même que leurs devanciers, ils prirent leur chemin par Santa-Colomba, et suivirent presque le même itinéraire, bien que les circonstances subséquentes indiquent qu'ils passèrent l'Èbre au-dessous de son confluent avec la Sègre. De même ils ne marchaient que la nuit, se cachant le jour dans les bois, n'ayant point d'autre tente que le ciel, n'usant point de feu, de peur d'être découverts par la fumée[1]. Trois jours de marche les conduisirent sur les bords de l'Èbre; le quatrième ils préparèrent leurs barques, les mirent à flot, et traversèrent le fleuve dessus, menant en laisse leurs chevaux à la nage autour de leurs légères embarcations[2]. Le wali de Tortose, Obeïd-Allah, que le chroniqueur frank appelle Abaïdoun[3], instruit des projets formés par les Franks,

[1] Cœlo pro tecto utentes, foco, ne fumo deprehenderentur, renuntiantes, sylvis se die occulentes, nocte, quantum posse dabatur, iter agentes.....

[2] ... Quarto die Hibero, compactis navibus, ipsi quidem transpositi, equos autem natatui commiserunt.

[3] Abaidun, Abaidum, Adbaidu, Abaydus, Abaiduin, corruptions diverses du même nom arabe Obeïd-Allah; *obeïd*, petit, humble serviteur, diminutif de *abd*, serviteur; *Allah*, Dieu; *Obeïd-Allah*, le très humble serviteur de Dieu.

avait échelonné quelques détachemens de soldats sur l'autre rive, bien moins, à ce qu'il paraît, pour s'opposer au passage des chrétiens que pour l'avertir de leur première apparition. Or, dans le temps même que les Franks passaient inaperçus au point de l'Èbre qu'ils avaient choisi, le hasard fit qu'un des Maures qui étaient postés un peu plus bas, étant entré dans le fleuve pour s'y baigner, aperçut des excrémens de cheval qui suivaient le cours de l'eau. Il les prit aussitôt, et les ayant portés à son nez, avec la vive perception et le tact exercé d'un Arabe (qualités que le biographe de Louis-le-Débonnaire se plaît lui-même à reconnaître à ce peuple), il dit à ses compagnons qu'assurément ce n'étaient point là les excrémens d'un animal accoutumé à paître dans les prairies, mais bien ceux d'un cheval ou d'un mulet nourri d'orge, et que sans nul doute les ennemis avaient franchi le fleuve au-dessus[1]. Sur l'avis de l'Arabe, deux hommes montèrent à cheval et allèrent à la découverte; aussitôt qu'ils eurent aperçu les ennemis ils tournèrent bride et coururent en toute hâte avertir Abaïdoun. Leur mouvement cependant n'avait pas échappé aux Aquitains. Se voyant découverts, ils se portèrent rapidement sur les traces des deux cavaliers et surprirent le faible détachement d'Arabes commis à la garde de l'Èbre, lesquels prirent la fuite, laissant derrière eux quelques effets de campement, et entre autres leurs tentes, sous lesquelles les Franko-Aquitains passèrent la nuit[2]. Le jour suivant Abaïdoun vint à la rencontre des Franks avec ce qu'il put réunir de troupes, et il s'en suivit un combat qui se ter-

[1] ..... Quo viso, sicut sunt nimiæ calliditatis, adnatans, fimumque comprehendens et naribus amovens, exclamavit : Cernite, inquiens, ô socii, moneo quàm cavete; nam hoc stercus nec onagri est, vel cujuscumque animantis herbidis assueti pastibus. Enimverò equina hæc esse constat egesta, quæ certum est hordeum fuisse et ob hoc equorum vel mulorum pabula; ideòque cautius vigilate. Nam in superioribus fluminis hujus, ut cerno, nobis parantur insidiæ.

[2] Omniumque relictorum nostri potiti, in eorum papilionibus illâ sunt nocte hospitati.

mina au grand avantage de ceux-ci, au dire de l'historien chrétien; mais ce succès, dans lequel l'anonyme astronome fait intervenir, comme de coutume, le secours divin, n'eut d'autre résultat que de permettre aux vainqueurs de se retirer et de rejoindre tranquillement leurs compagnons sous les murs de Tortose. Les Franks réunis pressèrent encore pendant quelques jours le siége de la ville, et après s'être dédommagés de l'inutilité de leurs efforts par quelques ravages exercés dans le pays d'alentour, levèrent leur camp et s'en retournèrent tous ensemble en Aquitaine[1].

Tel fut le résultat du second siége de Tortose, conduit par le leude frank Ingobert en 810. Une expédition maritime contre la Corse, la continuation de la guerre d'embuscades et de surprises aux frontières, marquèrent la suite de cette année; mais la fin en fut signalée par un fait assez nouveau, par la conclusion d'un traité de paix, ou, si l'on veut, d'une trêve entre l'empereur des Franks et l'émir de Cordoue. Aux prises depuis deux ans avec les chrétiens des montagnes dans la partie occidentale de l'Espagne arabe, touché d'ailleurs, dit-on, de la grande renommée de Charlemagne, et trouvant sans doute que c'était trop de deux si rudes guerres à la fois, El Hakem avait envoyé des députés à l'empereur pour lui demander la paix, et, avec ces députés, un comte frank, depuis longues années prisonnier des Arabes. Cette ambassade arriva à Aix-la-Chapelle en même temps et pour le même objet que celle de l'empereur de Constantinople Nicéphore. « L'empereur, de retour au mois d'octobre à Aix-la-Chapelle, y reçut deux légations dignes de mémoire, dit Éginhard; il fit la paix avec l'empereur Nicéphore et avec Abulaz (c'était, comme nous le verrons, un des surnoms d'El Hakem par

1 La plupart des circonstances curieuses et pittoresques du récit qu'on vient de lire sont empruntées à l'anonyme astronome, le seul historien du temps qui les rapporte, suppléant à la fois, sur cette expédition, au silence des Arabes et à celui des auteurs franks.

lequel les Franks avaient coutume de le désigner), roi des Sarrasins. Nicéphore lui restitua Venise, et il reçut le comte Heimrichs, dès longtemps captif chez les Sarrasins, que lui renvoyait Abulaz[1]. » Ainsi fut conclue la première paix avec les Sarrasins dont il soit fait mention dans les annales frankes.

Néanmoins, Éginhard rapporte à la fin de cette année, sans paraître s'en étonner, une nouvelle incursion des Maures dans l'île de Corse, qui relevait, comme on sait, de l'empire. L'île de Corse dit-il, fut une seconde fois dévastée par les Maures[2]. Mais il est probable que la flotte musulmane était partie des ports d'Espagne avant qu'on y connût la trève conclue avec l'empereur, en un temps où les moyens de publicité étaient si difficiles et si peu prompts. Le même annaliste nous apprend, après avoir rapporté par ordre et en leur lieu chronologique chacune des choses que nous venons de dire, que le fils d'El Hakem chassa, à la fin de cette année, Amrou de Saragosse, et le contraignit de se réfugier à Huesca[3]. Rapprochée de la trève récemment conclue, la mesure si énergiquement exécutée par Abd el Rahman pourrait bien, à notre avis, avoir eu un double objet, celui de punir le traître de ses intrigues avec les Franks, et celui de le contraindre à rendre à l'empereur les places qu'il avait surprises à la mort d'Auréole, vers la fin de l'année précédente. Malheureusement la brève notice d'Éginhard, jetée comme incidemment dans son récit, ne conclut point historiquement et laisse toujours dans l'ombre les négociations entamées avec Amrou à la fin de 809 et au commencement de 810; si bien

1 Imperator Aquasgrani veniens mense octobrio, memoratas legationes audivit; pacemque cum Niciforo imperatore et cum Abulaz rege Sarracenorum fecit. Nam Niciforo Venetiam reddidit, et Heimrichum comitem olim à Sarracenis captum, Abulaz remittente, recepit (Eginh. Annal., ad ann. 810).

2 Corsica insula iterum à Mauris vastata est (ibid., loc. cit.).

3 Amoroz ab Abdirraman, filio Abulaz, de Cæsaraugusta expulsus, et Oscam intrare compulsus est (ibid., eod. ann.).

qu'on doute et se demande si Charlemagne sortit de ces négociations tout-à-fait à son honneur. Quoi qu'il en soit, le mot jeté d'Éginhard nous apprend ce que ne nous apprennent point les chroniques arabes, savoir le retour d'Abd el Rahman à Saragosse, et à cet égard au moins il est précieux pour nous. C'est ainsi que les annales de l'un et de l'autre peuple, si incomplètes et grossières qu'elles soient d'ailleurs, s'éclairent les unes les autres, et que de leur rapprochement naissent quelquefois des lumières inattendues que l'on chercherait vainement dans les seuls mémoires de l'une des deux nations[1].

La guerre cependant qui continuait en Galice avait lassé la patience d'El Hakem ; il était retourné à Cordoue, et les meilleurs et les plus braves généraux musulmans, Abd el Kérym, Abdallah, en avaient été chargés (811). La paix avec les Franks fut rompue cette même année, probablement parce que les Arabes continuaient leurs courses maritimes contre les îles de la Méditerranée appartenant à l'empire. On voit en effet sous cette date la mention d'un saccage de l'île de Corse par une flotte de navires musulmans[2]. Les hostilités recommencèrent entre les deux peuples dans la marche d'Espagne, sur la limite des deux dominations, par des combats de vallée à vallée, de forteresse à forteresse, jusqu'à ce que Louis eût préparé une expédition nouvelle, toujours dans le but de s'emparer de Tortose, qu'il convoitait depuis si longtemps.

Cette fois il y marcha en personne avec une armée nom-

[1] C'est là, s'il nous est permis ou s'il est convenable de le dire ici, un rapprochement difficile, un pénible labeur, où les découvertes qu'on peut faire sont rarement proportionnées à la fatigue et à la longueur des recherches. Ceux qui s'y sont exercés le savent, ce n'est point sans une extrême contention d'esprit, sans d'extrêmes efforts, qu'on parvient à concilier les textes et à éclairer les points obscurs de l'histoire d'un jour plus net et quelquefois nouveau ; mais de cette contention et de ces efforts, bien peu songent à tenir compte à l'historien, j'imagine.

[2] Annal. Frankorum, ad ann. cit.

breuse, qu'il conduisit directement et le plus rapidement qu'il put tout entière au siége de la place. Cette armée portait avec elle toutes sortes de machines de guerre; elle entreprit avec vigueur l'attaque de la ville, en battit pendant quarante jours les murailles avec ses madriers et ses béliers, si bien que les habitans craignirent de les voir forcer; ils demandèrent à capituler, et Obeïdallah remit les clefs de Tortose à Louis, qui les porta avec grande joie à son père. Le biographe de Louis-le-Débonnaire, de qui nous tenons ces détails, ajoute que cette expédition remplit de terreur les Sarrasins et les Maures, au point qu'ils craignirent qu'un sort pareil ne frappât chacune de leurs cités [1].

Malgré la positive assertion du biographe toutefois, cette prise de Tortose n'est point de ces faits sur lesquels le doute ne soit pas permis. On peut facilement admettre que Louis ait déployé à ce siége un appareil inaccoutumé de machines de guerre, que les habitans s'en soient effrayés et aient demandé à traiter; mais, qu'il ait pris Tortose comme il avait pris Barcelone, par exemple, qu'il y ait mis et laissé une garnison à lui, un gouverneur à lui, et ait de ce jour pu tenir Tortose pour incorporée à la Marche de Gothie au même titre que les villes et les forts où était garnison franke en deçà du Llobrégat, c'est ce qui est plus que douteux. Outre que dans aucun document contemporain, soit arabe, soit chrétien, autre que le biographe astronome, il n'est rien dit de cette prise, diverses notices parlent ultérieurement de Tortose comme d'une ville de la domination musulmane. Il est donc probable que si, en effet, comme le dit le biographe astronome, le gouverneur arabe de Tortose livra les clés de sa ville à Louis et se mit en quelque façon au nombre de ses fidèles, ce fut pour n'être point contraint de livrer la ville en réalité, et pour couper court aux dangers du siége par cette apparence de soumission.

[1] Incussit metum, verentibus ne singulas civitates par sors involveret.

Louis retourna donc en Aquitaine sans avoir de beaucoup avancé les affaires de l'empire du côté de l'Èbre. On put parler un moment de Tortose en Gaule et en Frankie comme d'une ville nouvellement acquise à l'empire; c'était la coutume de considérer la reconnaissance nominale de l'autorité des rois franks par les walis musulmans sur leurs cités comme un titre de souveraineté réelle, bien que l'on ait vu ce qu'il resta à faire aux Franks, en 801, pour convertir leur droit, si l'on veut ainsi l'appeler, en fait, après la donation de Barcelone faite à Charlemagne en 797 par le gouverneur musulman de la place Zeïd. En un mot, le siége de Tortose était à refaire, aussitôt après que Louis s'en fut éloigné. En recevant les clefs de la ville des mains de son gouverneur, le roi n'avait reçu qu'un signe de domination illusoire; il connaissait trop bien le caractère de ceux à qui il avait affaire pour ne le point penser lui-même; mais les affaires intérieures de son royaume ne lui permettant point d'employer un temps plus long à cette entreprise, et sachant par expérience de quelle ténacité étaient doués au besoin les hommes qu'il assiégeait, lorsqu'ils n'espéraient plus rien que de leur courage, il est probable qu'il avait feint de croire à la réalité de sa conquête, et en avait fait quelque bruit au retour pour l'honneur des armes frankes.

Piqué cependant du peu de succès de l'entreprise, Charlemagne envoya la même année une nouvelle armée dans les marches, à la tête de laquelle fut placé un de ses *missi*, nommé Héribert. Cette armée, à ce que l'on peut conjecturer, avait pour mission spéciale d'avoir finalement raison d'Amrou, qu'aucun document ne nous montre forcé dans Huesca après avoir été chassé de Saragosse, et aussi sans doute de reprendre possession de la vallée de Canfranc et des vallées du Gallégo et de l'Arga, qui formaient, selon toute apparence, le *ministerium* d'Auréole, dont s'était emparé Amrou Elle s'acquitta assez bien de cette partie de sa

tâche jusque vers Huesca; mais là étaient rassemblées des forces considérables, et il semble qu'Héribert jugea prudent d'établir son camp à quelque distance de la ville, sans doute sur la rive droite de l'Isuela, sous la protection de quelque poste fortifié. C'est du moins ce qui semble ressortir du récit animé que fait l'anonyme astronome d'une sortie des assiégés. — Quelques jeunes gens peu avisés d'entre les nôtres, dit-il, s'étant approchés plus près que de coutume des murailles de la ville, commencèrent par adresser des propos insultans à ceux qui les gardaient, et finirent par leur lancer des flèches. Ceux de la ville, considérant le petit nombre des agresseurs, et l'éloignement où ils étaient de ceux qui pouvaient les secourir, s'élancèrent tout-à-coup hors des portes et les chargèrent rudement; on combattit, et il y eut des morts de part et d'autre; après quoi les uns rentrèrent dans la ville, et les autres regagnèrent leur camp. —

— Les nôtres, poursuit l'astronome, après avoir continué longtemps le siége, après avoir dévasté le pays et fait aux ennemis tout le mal qu'ils purent, s'en retournèrent trouver le roi, qui, sur la fin de l'automne, prenait le divertissement de la chasse [1]. — Telle fut l'issue de cette campagne, où nous voyons encore l'historien tourner autour du fait principal; mais quelque précaution oratoire qu'il prenne cependant, il est évident que la ville elle-même souffrit peu de ce siége et ne fut pas un seul moment en danger. Les derniers mots de l'astronome semblent indiquer au reste, pour le dire en passant, que ce siége fut entrepris sous la conduite d'Héribert par un corps d'élite, mais par un corps peu nombreux; soldats et officiers en devaient être tous distingués, tous leudes de Louis, puisqu'ils retournèrent tous, non dans leurs

1 Anon. Astr., Vita Hludow. Pii. — Nous croyons, pour beaucoup de raisons qu'il serait trop long de discuter ici, que le siége d'Huesca doit être placé à la fin de 811, et non en 812, comme l'ont fait les savans auteurs de l'Histoire de Languedoc (Comparez à ce sujet Eginhard, l'Anon. Astr., et l'Hist. de Lang., t. I, p. 475).

foyers, mais près du roi « pour prendre avec lui le divertissement de la chasse. »

Une expédition d'une autre nature dans son principe mit de nouveau l'année suivante le roi d'Aquitaine en contact avec l'Espagne, mais cette fois sur un autre point. Au milieu de ces vicissitudes s'amassent et se préparent les élémens de trois puissans royaumes chrétiens qui sortiront de la conquête franke : le principat de Catalogne, le royaume de Navarre et le royaume d'Aragon naîtront des efforts des Franks pour s'établir où ils se sont élevés. Tous trois, même lorsqu'ils se furent fait une existence indépendante, ont reçu de sensibles influences des idées, des passions, des intérêts qui ont régné et dominé de ce côté-ci des Pyrénées dans tout le moyen âge; leur destinée n'a pas cessé de ce moment d'être en rapports de quelque sorte, soit de guerre, soit de commerce; et il est intéressant de les suivre à l'origine de ces rapports.

On se rappelle que les Vascons de cette partie de l'ancienne Vasconie à laquelle on commençait à donner communément le nom de Navarre, les Navarrais et les Pampelunois, comme les appelle Eginhard, étaient passés en 806 des Arabes aux Aquitains; le motif de cette alliance ou de cette soumission, car les termes vagues des chroniqueurs laissent ce point dans le doute, n'est nulle part exprimé, et l'on ignore si ce fut l'intérêt ou la crainte qui ramena ainsi les Navarrais sous la foi de l'empereur, selon l'expression du biographe de Charlemagne [1]. Quoi qu'il en soit, du moins est-il certain que cette alliance n'amena pas un rapprochement bien sincère entre les peuplades vascones et les Franks ou Gallo-Franks d'outremonts. Les Vascons de l'un et de l'autre versant des Pyrénées répugnaient également à la domination ou même à l'influence franke; et il est probable que lorsqu'en 811 ou 812 les vexations du gouvernement aquitain firent prendre les armes à

1 .... In fidem reversi sunt domini imperatoris (Eginh., ad ann. 806).

cette partie de la Vasconie citérieure où s'élevait la ville de Dax, les Navarrais espagnols durent peu cacher leur sympathie pour leurs frères révoltés de la Gaule.

Louis assembla à Toulouse en 812 le plaid annuel de son royaume, et l'assemblée décida comme par acclamation le châtiment par les armes des rebelles de la Vasconie citérieure. L'expédition, entreprise vers le milieu de l'été, fut rapide et victorieuse; les Vascons de Dax, numériquement inférieurs aux Franks, furent vaincus et réduits par les troupes aquitaines commandées par Louis-le-Débonnaire en personne, à la fin de ce même été, et toute la Vasconie gauloise rentra dans l'obéissance [1].

Venu jusque là pour châtier les Vascons, ces hommes d'une insoutenable extravagance, au dire des chroniqueurs franks, et y ayant réussi, Louis voulut passer outre pour raffermir dans la Navarre espagnole, récemment soumise, l'autorité que celle-ci n'avait pas ouvertement secouée, mais que, sur plusieurs indices, il pouvait y croire fort chancelante. Il mena ses troupes victorieuses de Dax à Saint-Jean-Pied-de-Port, et de Saint-Jean-Pied-de-Port à Pampelune, sans rencontrer nulle part de résistance. A Pampelune et dans le pays circonvoisin, Louis fit ce qu'il voulut, selon son biographe, ordonna tout ce que lui parut exiger l'utilité publique et particulière [2], et, après y être demeuré tout le temps qu'il lui plut, reprit pour retourner dans ses états la route qu'il avait prise en venant : c'était celle de Roncevaux, qui avait été si fatale à l'arrière-garde de son père trente-quatre ans auparavant. — Lorsque l'armée fut pour repasser les défilés des montagnes, les Vascons s'apprêtèrent à lui dresser une embuscade avec leur perfidie accoutumée, dit le biographe; mais, par la sage prévoyance des nôtres, l'effet de leur

1 Anon. Astron., Vit. Hludow. Pii, c. 18.

2 ... Ea quæ utilitati tam publicæ quàm privatæ conducerent ordinavit, (Ibid., l. c.).

ruse fut nul. — L'expédient dont se servit Louis pour échapper aux dangers du pas signalé par la déroute de Roland[1] mérite d'être remarqué ; il n'est pas, à vrai dire, positivement indiqué dans l'astronome, mais il ressort assez clairement de son récit. Louis, à ce qu'il semble, fit battre les environs du célèbre défilé, courir les vallées ouvertes habitées par cette portion des montagnards navarrais dont les pères avaient été de la journée de Roncevaux, et qui se promettaient d'en renouveler le triomphe ; un des chefs de ces peuplades, pris comme il s'avançait pour provoquer les Franks au combat, fut pendu ; les Franks prirent ensuite les femmes et les enfans des Vascons, les mirent au milieu d'eux, et s'avancèrent ainsi dans le dangereux défilé jusqu'à ce que le roi et l'armée fussent parvenus à un endroit où il n'y avait plus d'embûches ni de surprises à appréhender[2].

A s'en rapporter aux écrivains arabes, dans le même temps que Louis échappait par cette adresse aux piéges des Vascons, la marche orientale de Septimanie, le pays de Narbonne, subissait une invasion arabe. En l'an de l'hégire 197, disent ces auteurs, probablement au commencement de cette année islamite, c'est-à-dire au mois d'octobre 812, Abd el Rahman, qui avait, quoique très jeune (il était à peine âgé de vingt-et-un ans), le gouvernement de l'Espagne orientale et veillait à la garde de cette frontière, prit l'offensive, entra dans Gironne, et se porta victorieusement dans les terres de Narbonne, qu'il parcourut et ravagea, et d'où il remporta, au dire des écrivains de sa nation, de grandes richesses et beau-

1 Mariana, avec son exactitude accoutumée, fait tuer Roland à ce passage des Pyrénées :— « Roland même y demeura, dit-il, des prouesses et de la valeur du- » quel se content tant de fables dans l'une et l'autre nation de France et d'Es- » pagne. »

2 C'est du moins ainsi qu'il nous semble qu'il faut entendre le passage du biographe de Louis-le-Débonnaire, où il est question du retour de son héros (voyez Vita Hludow. Pii, dans Pertz, ad ann. 812).

coup de troupeaux et de captifs [1]. Au soin que mettent les Arabes à exprimer ces détails, il est évident que toute guerre leur semblait heureuse quand on y avait fait force butin, si tant est que ce ne fût pas là quelquefois pour eux le but même de la guerre.

Quoi qu'il en soit, cette invasion précéda de peu la trève conclue avec les Franks avant la fin de cette année, et servit peut-être à la déterminer. Cette trève est doublement attestée par les Arabes et par les chrétiens, et c'est le premier acte de ce genre qui semble avoir été discuté et débattu avant d'être juré. Malheureusement on ne trouve dans aucun document la teneur ou tout au moins les dispositions principales de cet acte important de la diplomatie musulmane, dont le texte, si l'on songea à l'écrire, dut être rédigé, comme ce fut l'usage par la suite, en arabe et en latin. Tout ce qu'on en sait, c'est que cette paix fut conclue pour trois années [2]. Le député arabe chargé de cette négociation fut, selon toute apparence, l'émir-al-ma Yahyah ben el Hakem, dont il est parlé dans les auteurs de sa nation comme d'un homme distingué et d'un poète habile, qui avait fréquemment été en ambassade dans le pays des Franks et près du roi des Grecs [3]. Les corsaires arabes qui, peu avant la conclusion de la paix, avaient ravagé l'île de Corse, furent cependant exclus des bénéfices du traité; et, comme ils revenaient vers l'Espagne chargés de butin et de captifs, Irmingaire, comte d'Ampurias [4], qui les attendait dans les parages de Majorque, les attaqua et s'empara de huit de leurs navires, qu'il trouva chargés de

1 Conde, c. 38.

2 Eodem anno (DCCCXII) Abulaser, rex Sarracenorum ex Spania, audiens famam et opinionem virtutum domini Karoli imperatoris, missos suos direxit, postulans pacem facere cum eo : quam ipse piissimus imperator denegare noluit : sed fecerunt pacem cum ipso per tres annos (Chronicon Moissiacense, in D. Bouquet, tom. V, p. 82).

3 Conde, c. 49.

4 Comes Emporitanus.

plus de cinq cents captifs. Mus du désir de se venger, ceux qui échappèrent à cette attaque se tournèrent vers l'Italie, surprirent d'abord Civita-Vecchia, puis Nice, qu'ils dévastèrent, et finirent par aller se faire battre en Sardaigne, où ils périrent pour la plupart [1].

Il semble que Louis-le-Débonnaire dut profiter des premiers momens de cette paix pour mieux faire exécuter la charte rendue peu auparavant par son père en faveur d'une notable portion de la population de la Marche d'Espagne. Outre les Goths qui l'habitaient en fort grand nombre, ainsi que le témoigne le nom de Gothie en langue latine, et de terre des Goths en langue germanique vulgaire, donné dès lors communément à ce pays [2], beaucoup de chrétiens, Espagnols, Goths ou indigènes (quelques-uns même christicoles des diverses races passées en Espagne sous la bannière des conquérans), s'y étaient réfugiés de l'intérieur de la Péninsule, pour se soustraire au joug de l'islamisme, dit-on, ou pour tout autre motif. Ces chrétiens y avaient été à divers titres bien venus. On avait besoin d'hommes pour peupler les terres désertes, et de bras pour les cultiver. En peu de temps l'activité de ces colons avait donné au pays un aspect nouveau. Leur prospérité devint telle, qu'ils firent envie aux comtes franks, et il paraît que ceux-ci abusèrent de leur autorité sur les colons, soit en leur extorquant des impôts extraordinaires, soit en leur contestant la possession des terres où ils s'étaient établis, des villes qu'ils avaient élevées. Les colons adressèrent leurs plaintes à l'empereur lui-même, qui

[1] Hoc Mauri, vindicari volentes, Centumcellas Tusciæ civitatem et Nicæam provinciæ Narbonensis vastaverunt. Sardiniam quoque aggressi... pulsi ac victi, et multis suorum amissis, recesserunt (Eginh. Annal., ad ann. 813).

[2] Et c'est la seule étymologie vraisemblable du mot Catalogne, en latin Catalonia, de Gothalania, terre ou pays des Goths. Gothalania s'est dit pour Gothslandia ou Gothlandia, vocable latinisé du mot germain Gothland, formé de Goth et de land, qui, dans tous les dialectes de la langue teutonique, signifie terre, pays, patrie.

les écouta favorablement, et fit rédiger un *præceptum* qu'il envoya en Gothie par un de ses *missi*, l'archevêque d'Arles[1]. Ce *præceptum* enjoignait aux comtes de la Marche de Gothie, nommément aux principaux, au nombre de huit, de rendre leurs biens aux colons, de ne leur imposer aucune redevance arbitraire, et de leur laisser à eux et à leurs héritiers, à titre de propriété, ce qu'ils avaient possédé pendant trente ans[2]. Ce fut sans doute par ces injustes confiscations que le premier des comtes nommés dans le *præceptum*, Béra, mérita d'être qualifié, en 826, par Ermoldus Nigellus, d'homme très opulent en richesses[3].

Les plaignans devaient être des personnages importans à divers titres, de race et d'origine différentes, quelques-uns même de race arabe, comme le témoignent leurs noms, bien que tous également qualifiés d'Espagnols par l'empereur.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dit le *præceptum*, Charles, très sérénissime auguste, couronné de la » main de Dieu, grand, pacifique empereur, gouvernant » l'empire romain, et par la miséricorde de Dieu roi des » Franks et des Lombards, aux comtes Bera, Gauscelinus, » Gisclared, Odilon, Ermengard, Ademar, Laibulfe et Er- » linus[4].

» Qu'il vous soit connu que les Espagnols dont les noms » suivent, habitans des pays que vous administrez, Martinus, » prêtre, Johannes, Quintila, Calapodius, Asinarius, Egila,

1 Præceptum pro Hispanis qui in regnum Karoli confugerant (Baluz. Capitul., tom. II, pag. 499 et seq.), donné à Aix-la-Chapelle, comme nous le verrons plus bas, en avril 812.

2 Sed quoad usque illi fideles nobis aut filiis nostris fuerint, quod per triginta annos habuerunt per aprisionem, quieti possideant et illi et posteritas eorum, et vos conservare debeatis.

3 ... Dives opum nimium.
ERMOLD. NIGELL., l. III, v. 554.

4 Beranæ, Gauscelino, Gisclaredo, Odiloni, Ermengario, Ademaro, Laibulfo et Erlino, comitibus.

» Stephanus, Rebellis, Ofilo, Atila, Fredemirus, Amabilis,
» Christianus, Elpericus, Homodei, Jacintus, Esperandei,
» un autre Stephanus, Zoleiman, Marchatellus, Teodaldus,
» Paraparius, Gomis, Castellanus, Ardaricus, Wasco, Wigi-
» sus, Witericus, Ranoidus, Suniefredus, Amancio, Cazerel-
» lus, Langobardus et Zate, hommes de guerre (*milites*),
» Odesindus, Walda, Roncariolus, Mauro, Pascales, Simpli-
» cio, Gabinius, et Salomon, prêtre, se sont venus plaindre
» à nous qu'ils souffraient de nombreuses oppressions de
» vous et de vos officiers inférieurs [1]. Et ils nous ont dit,
» ainsi qu'ils le témoignent les uns des autres à notre fisc,
» que certains chefs du pays les ont chassés de leurs pro-
» priétés contre toute justice, leur enlevant le bénéfice de
» notre investiture, dont ils ont joui depuis trente ans et plus;
» nous représentant que c'étaient eux qui, en vertu de la
» licence que nous leur en avons donnée, et de notre don
» gratuit, avaient retiré ces terres de l'inculture. Ils disent
» aussi que plusieurs villes qu'eux-mêmes édifièrent, quoi-
» qu'édifiées par eux, leur ont été enlevées par vous, et que
» vous les soumettez à des prestations injustes, qu'exigent
» d'eux vos huissiers par force et violence. C'est pourquoi
» nous avons donné ordre à Jean, archevêque, notre com-
» missaire, de se rendre auprès de notre bien aimé fils le roi
» Louis, pour traiter avec lui de cette affaire avec soin et dé-
» tail. Nous l'envoyons, afin qu'arrivant en temps opportun,
» et vous de votre côté comparaissant en sa présence, il règle
» de quelle manière et comment les Espagnols doivent vivre.
» Nous avons ordonné cependant qu'on fît ces lettres, et
» nous vous les dépêchons, afin que ni vous ni vos officiers
» inférieurs vous ne preniez sur vous d'imposer aucun cens
» aux sus-nommés Espagnols, venus à nous d'Espagne avec
» confiance, propriétaires maintenant des lieux déserts [2] que

1 De parte vestra et juniorum vestrorum.
2 Erema loca.

» nous leur avons donnés à cultiver, et qu'on sait qu'ils ont » cultivés, ni même que vous ne permettiez qu'ils s'en im» posent eux-mêmes aucun ; mais qu'au contraire, tant qu'ils » nous seront fidèles et à nos fils, ce qu'ils ont eu en pos» session pendant trente ans, ils le possèdent tranquilles eux » et leur postérité, et vous le leur devez conserver. Et tout » ce que vous aurez fait, vous et vos officiers inférieurs, contre » la justice, si vous leur avez injustement enlevé quelque » chose, vous aurez aussitôt à le leur faire rendre, si vous » voulez avoir la faveur de Dieu et la nôtre propices. Et » pour que plus certainement vous ayez foi en cette pièce, » nous avons ordonné qu'elle fût cachetée de notre anneau.

» Donné le IV des nones d'avril, en l'an favorisé du Christ » XIIme de notre empire, de notre règne en Francie le XLIVme, » et le XXXVIIIme de notre règne en Italie, dans la Vme in» diction. Fait heureusement au palais royal d'Aquisgrane, » au nom de Dieu. Amen. »

Ce *præceptum* fut confirmé par deux chartes postérieures rédigées dans le même esprit, mais plus développées, plus précises sur les droits et les devoirs des Espagnols réfugiés. L'objet en était le même[1]. « Tous ceux qui, se soustrayant à la domination des Sarrasins, dit l'empereur à ses comtes dans la première, seront venus se placer de leur propre mouvement sous notre puissance, nous voulons que vous sachiez que nous les prenons sous notre protection particulière, et que nous entendons qu'ils conservent leur liberté[2]. » Il entend toutefois que, comme les autres hommes libres[3], les colons soient tenus de prendre les armes à l'appel de leurs

1 Contra oppressionem comitum.

2 Qualiter..... a Sarracenorum potestate se subtrahentes nostro dominio libera et prompta voluntate se subsiderunt, ita ad omnium vestrum notitiam pervenire volumus, quod eosdem homines sub protectione et defensione nostra receptos in libertate conservare decrevimus.

3 Ut sicut cæteri liberi homines.

comtes. Ceux-ci devaient de même fixer d'une manière raisonnable le service dû pour la sûreté des personnes et du territoire, les veilles et les gardes de jour et de nuit[1]. Les colons étaient de plus obligés de fournir le vivre et le couvert, des chevaux et des voitures de transport aux envoyés de l'empereur et à ceux de son fils Lothaire, de même, à ce qu'il semble, qu'aux ambassadeurs envoyés par devers lui de l'intérieur de la Péninsule[2]. Aucune autre charge ne devait leur être imposée de la part des comtes ou de leurs officiers inférieurs[3]. Toutefois, l'empereur leur ordonne de comparaître devant leur comte lorsqu'ils y seront judiciairement appelés, non seulement pour les causes majeures et autres crimes qu'il énumère, mais aussi pour toute sorte de causes, soit civiles, soit criminelles[4]. Les affaires de moindre impor-

[1] In Marcha nostra juxta rationabilem ejusdem comitis ordinationem explorationes atque excubias, quod usitato vocabulo WACTAS (il y dans quelques exemplaires GAYTAS) dicunt, facere non negligant. — *Wactæ*, *wagtæ*, veilles de nuit, patrouilles; en langue germanique *watche*, *waeke*, d'où le mot anglais *watchman*; en vieux français *guet*, par les corruptions successives du mot germain primitif en *guayta*, *gaita*, *guetta*, *guet*. — Excubiæ, jus quod *wardæ* dicitur, *droit de garde*, savoir, le service que les vassaux et les tenanciers étaient tenus de faire dans les camps et les forteresses des seigneurs (quod scilicet vassali ac tenentes debent in castris dominorum).

[2] Et missis nostris aut filii nostri quos pro rerum opportunitate illas in partes miserimus, aut legatis qui de partibus Hispaniæ ad nos transmissi fuerint, paratas faciant, et ad subvectiones eorum veredos donent. — Deux mots sont à remarquer dans ce passage, en ce qu'ils appartiennent au langage politique particulier au moyen-âge, *paratas*, *paratæ*, qui signifiait tout ce qui est nécessaire à la vie, *le vivre et le couvert*, et *veredos*, *veredi*, chariots servant au transport des personnes sur les voies publiques; *veredie qui publici cursui destinati* (Ducange, Glossaire), de *vehere* porter, et de *rheda*, roues.

De veho, de rheda, dictum reor esse veredum.

JOS. DE GARLANDIA, Synon., p. 550 et seq.

[3] Alius verò census ab eis, neque a comite, neque a junioribus et ministerialibus ejus, exigatur.

[4] Cap. II. Ipsi verò pro majoribus causis, sicut sunt homicidia, raptus, incendia, depredationes, membrorum amputationes, furta, latrocinia, alienarum rerum invasiones, et undecunque a vicino suo aut criminaliter aut civiliter fuerit accusatus, et ad placitum venire jussus, ad comitis sui mallum omnimodis venire non recusent.

tance, les contestations qui s'élevaient entre eux et ceux auxquels ils avaient cédé des terres comme prix du travail, pouvaient être jugées par eux-mêmes, selon leur ancienne coutume[1]. Cependant les crimes de ces tenanciers restaient également soumis à la juridiction des comtes[2]. Les tenanciers perdaient tout droit de propriété sur le fonds qu'ils cultivaient, au cas qu'ils vinssent à l'abandonner, et il retournait alors à l'ancien possesseur[3]. Les colons étaient à cela près exempts d'impôts, et relevaient directement de l'empereur. Ce qu'ils donnaient de bonne volonté aux comtes ne devait en aucun cas être regardé comme prestation obligatoire, ni tirer à conséquence pour l'avenir[4]. Cependant ils pouvaient, d'après la coutume franke, se faire vassaux particuliers d'un comte, ou s'engager envers un fief aux services usités, s'ils estimaient que cela pût leur être plus avantageux[5]. L'original de ce second *præceptum* fut déposé aux archives du palais impérial d'Aix-la-Chapelle, et trois copies en furent distribuées en chaque ville, savoir : une à l'évêque, une au comte, et une troisième aux habitans espagnols[6]. On trouve là l'origine féodale des trois états, le clergé, la noblesse et le tiers.

Le troisième *præceptum* (du 10 janvier 816) régla enfin les

1 Cæteras verum minores causas, more suo, sicut hactenùs fecisse noscuntur, inter se mutuò definire non prohibeantur.

2 Ibid., c. III.

3 Si verò accidat ut colonus abeat non retinet dominium agri qui datus illi fuerat excolendus.

4 Ita ut hæc præstatio trahi non posset in necessitatem muneris.

5 Cap. VI. Noverint tamen iidem Hispani sibi licentiam a nobis esse concessam, ut se in vassaticum comitibus nostris more solito commendent. Et si beneficium aliquod quisquam eorum ab eo cui se commendavit fuerit consecutus, sciat se de illo tale obsequium seniori suo exhibere debere, quale nostrates homines de simili beneficio senioribus suis exhibere solent.

6 Cujus constitutionis in unaquaque civitate ubi prædicti Hispani habitare noscuntur, tres descriptiones esse volumus; unam quam episcopus ipsius civitatis habeat, et alteram quam comes, et tertiam ipsi Hispani qui in eodem loco conversantur (Præceptum primum pro Hispan., Ludovici Pii, ann. 816. Baluzii Capitul., p. 551-552).

rapports des Espagnols entre eux. Les plus riches cherchant à usurper les domaines défrichés par les autres, l'empereur ordonna que celui qui s'était fait vassal d'un propriétaire, et qui aurait reçu pour cela des terres en échange, devait en conserver la jouissance aux conditions une fois convenues; cette disposition devait s'étendre également à tous les émigrés espagnols qui s'établiraient à l'avenir dans les Marches. Sept copies de cet acte furent déposées dans les villes de Narbonne, de Carcassonne, de Roussillon, d'Ampurias, de Barcelone, de Gironne et de Béziers, dans le territoire desquelles les Espagnols réfugiés formaient une portion considérable de la population, et avaient plus particulièrement leurs propriétés [1].

C'est ainsi que s'établirent dans la Marche d'Espagne un grand nombre de propriétaires, liés entre eux par des mœurs et des lois particulières, reconnaissant néanmoins, en tant que sujets de l'empire, le pouvoir militaire et judiciaire des comtes, tout en conservant la faculté de se faire vassaux immédiats du roi, des comtes ou de leurs compatriotes. Ce fut là l'origine des institutions justement appelées franko-gothiques, qui, dans le moyen âge, distinguèrent la Catalogne entre les autres états chrétiens de la Péninsule.

L'ordre des événemens nous ramène ici à l'année 812, dont nous nous sommes écartés pour examiner d'un seul trait les trois *præceptum* en faveur des Espagnols réfugiés sur les terres du domaine impérial. Je reviens à la paix de 812. Cette paix venait on ne peut plus à propos pour les Arabes, vivement aux prises avec les chrétiens au nord-

1 De hac constitutione nostra septem præcepta uno tenore conscribere jussimus : quorum unum in Narbona, alterum in Carcassona, tertium in Roscilliona, quartum in Empuriis, quintum in Barchinona, sextum in Gerunda, septimum in Biterris haberi præcepimus, et exemplar eorum in archivo palatii nostri, ut prædicti Hispani ab illis septem exemplaria accipere et habere possint, et per exemplar quod in palatio retinemus, si rursùm querela nobis delata fuerit, facilius possit definiri.

ouest de la Péninsule. De grandes forces étaient nécessaires aux généraux musulmans qui y commandaient pour y soutenir la lutte engagée. Enhardis par quelques succès partiels, les deux walis chargés de cette guerre, Abd el Kérym et Abdallah ben Maleki, avaient porté leurs campemens jusque par-delà le Miño, et la guerre avait redoublé d'embarras et de difficultés pour les Musulmans, imprudemment engagés dans ces contrées montagneuses qu'ils connaissaient mal, et où il leur fallait avoir chaque jour les armes à la main.

Ceci ce passait à la fin de 812. L'année suivante, malgré les secours que la trève avec les Franks permit de diriger de ce côté, les chrétiens vainquirent le général Abdallah ben Maleki sur la frontière de Galice : la division qu'il commandait fut taillée en pièces, et lui-même périt en combattant. Sa cavalerie s'enfuit en désordre, portant l'épouvante et la terreur parmi les soldats d'Abd el Kérym, lesquels, malgré la valeur de leur général, prirent aussi la fuite. La déroute des Musulmans fut complète. Beaucoup se noyèrent dans le courant d'un fleuve, des rives élevées duquel ils tombaient confusément les uns sur les autres. Quelques-uns, cherchant un refuge dans les bois voisins, montaient sur les arbres, espérant s'y dérober aux coups des ennemis, cachés dans l'épaisseur du feuillage ; mais les archers et les arbalétriers chrétiens les y poursuivaient et se faisaient un jeu et un badinage de les tuer à coups de flèches[1].

Isa ben Ahmed el Razi raconte qu'après cette déroute les deux armées restèrent en présence pendant treize jours sans que les chrétiens ou les Musulmans osassent en venir à une bataille. Enfin, dans une escarmouche sanglante qui s'engagea des deux côtés, Abd el Kérym fut blessé d'un coup de lance, dont ses soldats le tinrent pour mort. C'était un des hommes remarquables de ce temps, moins connu cependant sur cette

[1] Toutes ces circonstances sont rapportées par les Arabes eux-mêmes.

frontière que sur celle de l'Espagne orientale, où il avait longtemps commandé et acquis de grandes richesses, soit à la guerre, soit dans ses gouvernemens de Tutila, de Wesca et de Saragosse; il avait été al-mocadem ou commandant (*adelantado*) des troupes de Cordoue. Sa perte présumée acheva de décourager ses troupes, qui battirent en retraite avec la plus grande précipitation [1].

Sébastien de Salamanque place dans la trentième année du règne d'Alfonse-le-Chaste cette guerre et ces succès contre les Arabes [2]. Mais Sébastien date évidemment ici de la première nomination du fils de Froïla à la royauté, en 783, à l'instigation d'Adosinde, sa tante, veuve du roi Silo [3]; ce qui correspond exactement à la date donnée par les Arabes, et revient à l'année 813 de l'ère chrétienne. C'est du même Sébastien que nous apprenons le nom des lieux où furent défaits les Musulmans dans cette campagne; car ils le furent cruellement, ainsi que nous venons de le voir, à deux reprises et en deux endroits différens: la première fois dans le lieu nommé Naharon; la seconde, au bord du fleuve Ancéo, dans les eaux duquel périt une grande partie de leur armée [4].

1 Conde, c. 35. — Une autre source, Murphy (c. 5), rapporte cette affaire autrement, et moins au désavantage des Arabes: « Pendant ce temps, dit-elle (812), Alfonse, roi des Galiciens, s'avança contre les Musulmans à la tête de forces considérables; les deux armées s'étant rencontrées près d'une rivière, une action s'engagea qui dura treize jours, pendant lesquels les Musulmans remportèrent de grands avantages. Toutefois, des pluies violentes firent enfler tellement les eaux, que les Musulmans, bien que victorieux, furent obligés d'abandonner le champ de bataille. »

2 Hujus regni anno xxx geminus Chaldæorum exercitus Gallæciam petiit, quorum unus eorum vocabatur Alhabbez et alius Melih (c'est ainsi que les noms sont altérés des deux parts), utrique Alcorexis. Igitur audacter ingressi sunt: audacius et deleti sunt. (Sebast. Salmant. Chr., num. 21.)

3 Voy. ci-devant, pag. 276 et 277. — Silone defuncto, regina Adosinda cum omni officio palatino Adefonsum filium fratris sui Froilani regis in solio constituerunt paterno, sed.... etc. (Sebast. Salmant. Chr., num. 18.)

4 Uno namque tempore unus in loco qui vocatur Naharon, alter in fluvio Anceo perierunt. (Sebast., ibid., l. c.) — Les écrivains espagnols modernes confessent l'ignorance où ils sont, dit Risco, de la situation de Naharon et du fleuve Ancéo;

La conséquence de ces succès fut, à ce qu'il semble, la prise de possession par les chrétiens d'une partie du pays limitrophe, jusqu'au Duéro, et de la ville de Zamora. Au moins lit-on dans une chronique arabe qu'Abd el Rahman, dès que l'hiver et la saison des pluies furent passés, mena une armée contre les chrétiens, les chassa de Zamora, vengea sur eux les défaites de l'année précédente sur les bords d'un fleuve qu'on ne nomme pas (peut-être l'Ezla ou le Rio-Cabrera), et finit par les refouler au-delà de la frontière de Galice[1]; après quoi il conclut une trève avec eux, et revint triomphant à Cordoue, au dire de la chronique musulmane, chargé de dépouilles et de captifs[2]. Quelques révoltes intérieures troublèrent encore la fin de cette année, mais sans qu'on puisse, sur le grossier récit du chroniqueur, comprendre au juste ni où ni pourquoi ces révoltes avaient eu lieu[3].

Un rapprochement singulier se présente ici. En ce temps, disent les historiens arabes, tout le gouvernement et la gloire de l'état étaient déjà dans les mains d'Abd el Rahman, bien qu'il n'eût guère plus de vingt-et-un à vingt-deux ans[4]. Pour lui assurer la transmission de son titre et de son pouvoir, El Hakem assembla à Cordoue, selon l'usage, les principaux

cependant, comme le premier nom s'est conservé dans les environs de Lugo et de Betanzos, et le second dans ceux de Tuy et de Pontevedra, il paraît très vraisemblable que ce fut en ces deux endroits qu'eut lieu la double défaite des Musulmans.

1 Conde, c. 35.

2 Ibid., l. c.

3 Au commencement de l'année 198 (813), dit-il (voyez Conde, ubi supra), il y eut quelques mouvemens de la part des peuples de la *cora* ou contrée de Moror contre leurs alcaïdes; mais ces troubles furent étouffés à temps. Et comment étouffés? toujours de la seule manière connue sous le sauvage gouvernement d'El-Hakem. On arrêta les complots des séditieux, on les livra au glaive, et l'on envoya à Cordoue, dit tranquillement l'écrivain ommyade, les têtes des principaux. Quant à la *cora* ou contrée de Moror, nous ne saurions dire où elle était située, bien qu'il semble que ce devait être non loin de Cordoue.

4 Nous avons vu que Conde lui donne quinze ans lorsque son père le chargea pour la première fois du commandement de cinq mille cavaliers, en 806.

fonctionnaires de tout ordre de l'empire musulman d'Espagne, et les pria de reconnaître son fils Abd el Rahman, dont ils connaissaient l'expérience et la valeur, pour wali-el-adhi ou futur successeur à l'empire[1]. Peu auparavant les choses s'étaient passées à peu près de la même sorte de ce côté-ci des Pyrénées. Charlemagne, sentant ses forces défaillir, avait aussi mandé près de lui les évêques, les abbés, les ducs, les comtes et les lieutenans (*loco-positis*) de son empire, leur demandant à tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, s'ils avaient pour agréable que son titre, c'est-à-dire le titre d'empereur, passât à son fils Louis. Tous lui répondirent : « Que ce dessein-là était un dessein inspiré de Dieu[2], etc. »

Ce sont presque les mêmes détails chez l'écrivain arabe. Les walis, les wasyrs, les caïds et les autres officiers de la hiérarchie musulmane s'empressèrent tous de reconnaître Abd el Rahman pour futur héritier de son père. Les premiers qui lui engagèrent leur fidélité furent les cousins de l'émir vivant, les fils d'Abdallah, Esbaah et Khasem; ensuite le hadjeb, le cadhi des cadhis, puis les walis, les wasyrs, les caïds, les secrétaires et les conseillers d'état; ce fut un jour solennel, et qui fut célébré par de grandes réjouissances à Cordoue, dit la chronique musulmane[3]. Cette élection était faite dans un de ces momens de calme si rares à ces époques de guerres perpétuelles. La trêve de trois ans avec les Franks durait encore, et, ainsi que nous l'avons vu, avant de retour-

[1] Conde, c. 36.

[2] Supra dictus verò imperator, cum jam intellexisset sibi diem obitûs sui (senuerat enim valdè), vocavit filium suum Ludewicum ad se cum omni exercitu, episcopis, abbatibus, ducibus, comitibus, loco-positis : habuit grande colloquium cum eis Aquisgrani palatio, pacificè et honestè ammonens ut fidem erga filium suum ostenderent. Interrogans omnes, à maximo usque ad minimum, si eis placuisset ut nomen suum, id est imperatoris, filio suo Ludewico tradidisset, illi omnes responderunt, Dei esse admonitionem illius rei. Quo facto, etc. (Opus Thegan., De gest. Ludow. Pii imper.; Recueil des Hist. de France de Dom Bouquet, tom. VI, p. 78.)

[3] Conde, l. c.

ner à Cordoue, en 813, Abd el Rahman en avait conclu une, pour un pareil nombre d'années, avec les chrétiens du nord de la Péninsule [1].

Sur ces entrefaites mourut Charlemagne à Aix-la-Chapelle, le 28 janvier 814, en la soixante-douzième année de son âge, en la quarante-septième de son règne comme roi des Franks, en la trente-sixième de la fondation du royaume d'Aquitaine, et en la quatorzième de son empire [2]. Cette mort nous intéresse à plus d'un titre; le génie de Charlemagne a trop influé sur les affaires générales de son époque, pour que sa mort pût advenir sans être de quelque conséquence pour ses voisins. Son fils Louis, qui, après avoir été reconnu empereur en 813, était retourné en Aquitaine, fut rappelé par ce triste événement à Aix-la-Chapelle. Il fut d'abord apporté peu de changemens à l'ancienne constitution de l'empire. Louis avait eu trois fils d'Hermingarde, fille d'Inghiramne, duc d'Hasbaigne, qu'il avait épousée quelque temps avant d'entreprendre le siége de Barcelone, Lothaire, Pepin et Louis. Le plus âgé, Lothaire, n'avait pas quinze ans; Pepin en avait quatorze. Il envoya provisoirement Pepin en Aquitaine, Lothaire en Germanie, mais sans leur conférer d'abord le titre de roi. Il garda Louis, le troisième, près de lui, se réservant, après les premiers soins donnés à l'empire, de faire un lot mieux combiné pour chacun de ses fils. La mort de Charlemagne ne changea donc rien aux rapports des Arabes et des Franks jusqu'en 815; mais, en cette année, la paix faite en 812 pour trois ans fut, au rapport d'Éginhard, rompue comme inutile [3]; les hostilités recommencèrent entre les deux nations, à ce qu'il semble d'une manière assez peu sérieuse. Les Arabes, surtout, qui voyaient avec peine

[1] Conde, c. 38.
[2] Eginh. Annal., ad ann. 814.
[3] Pax quæ cum Abulaz rege Sarracenorum facta est et per triennium servata, velut inutilis rupta, et contra eum iterum susceptum est bellum.

cette rupture, évitèrent d'en venir aux mains avec les Franks, et Abd el Rahman, qui avait repris le gouvernement de l'Espagne orientale, envoya presque aussitôt des ambassadeurs à Louis pour lui demander la prolongation de la paix momentanément rompue. Louis leur accorda leur demande, mais il la leur fit, à ce qu'il paraît, un peu marchander. Les annales frankes racontent qu'il reçut les députés musulmans à Compiègne, en 816, en même temps que les députés des Obotrites, qu'il y demeura vingt jours, et leur donna audience sans rien conclure, leur enjoignant d'aller l'attendre à Aix-la-Chapelle [1]. Après les avoir retenus pendant trois mois (on était passé de l'an 816 à l'an 817), quand déjà ils désespéraient de pouvoir s'en aller, ils obtinrent enfin, dit l'annaliste frank, la permission de partir [2]. A quoi il n'ajoute pas un mot qui puisse faire entendre s'ils partirent contens et la paix faite; mais ce que lui-même dit sous l'année 820 prouve qu'une nouvelle trève de trois ans fut conclue en cette occasion, et que les députés andaloux ne partirent qu'après avoir obtenu ce pour quoi ils avaient été envoyés au pays des Franks [3].

La même année (817), l'empire frank fut divisé en trois parts et distribué aux trois fils de l'empereur de la manière constatée dans le fameux acte de partage [4]. Lothaire fut associé au titre et à la puissance d'empereur. Les deux autres reçurent le titre de rois des provinces auxquelles leur père les avait d'abord préposés en prenant la couronne d'Occident. Dans ce partage, Pepin reçut l'Aquitaine proprement dite, la Vasconie, la marche de Toulouse, le comté de Carcassonne en Septimanie, le comté d'Autun en Bourgogne, Avalon

1 Eginh. Annal.; Anon. Astr. Vit., Hludow. Pii, etc.

2 Legati etiam Abdirachman cum tribus mensibus detenti essent, et jam reditu desesperare cœpissent, remissi sunt. (Eginh. Annal., ad ann. 817.)

3 Ibid., ad ann. 820.

4 Charta divisionis Imperii, c. 1, Baluz., t. I, p. 573 et seq.

et Nevers. La Marche d'Espagne et la Septimanie furent, en ce remaniement, détachées de l'ancien royaume d'Aquitaine, et érigées en duché, ayant Barcelone pour capitale, et relevant directement de l'empire de Louis et de l'aîné de ses fils, reconnu héritier de la dignité impériale, et admis à en porter le titre par provision[1].

El Hakem, pendant que la paix se soutenait au dedans et au dehors de son royaume, ne sortait pas de son palais, laissant à son fils tout le soin du gouvernement; il vivait dans ses jardins avec ses esclaves et ses femmes, dont il avait un grand nombre, habiles à chanter et à jouer de divers instrumens. On l'accuse d'avoir le premier introduit en Espagne l'usage des eunuques, et d'avoir fait enlever des enfans mâles pour les dépouiller de leur virilité[2]. Ces abus avaient partout excité la haine contre lui; il y ajouta en se livrant sans réserve à ses penchans; il violait à plaisir les anciennes coutumes, négligeait les pratiques de la religion, buvait du vin et accablait l'Espagne de tributs. Depuis son retour de Galice, il passait le temps dans un mou loisir, menant une vie indigne du chef des fidèles, dit la chronique arabe, et ne se souvenant qu'il était roi que pour satisfaire une sorte de soif de sang qu'il semblait avoir[3]. Il se passait peu de jours qu'il ne rendît ou ne confirmât des sentences de mort, soit pour les délits ordinaires, soit pour de prétendus délits contre son pouvoir. Le premier il eut autour de lui une garde soldée : chose que son père et son aïeul n'avaient point eue. Deux mille hommes de cette garde stationnaient constamment sur les bords de la rivière, en face du palais, dans deux maisons bâties exprès pour cet usage. Il avait en outre cinq mille esclaves (Slaves ou Seklebys) dont trois mille à cheval qui lui servaient de gardes-du-corps. Cette garde

1 Charta divisionis imperii, l. c.
2 Ebn Hayan, in Murphy, c. 3.
3 Conde, c. 36.

faisait son service dans l'intérieur du palais et portait l'épée à deux mains, l'écu et la masse d'armes. Pour subvenir aux frais d'entretien de ces troupes, il mit un nouveau tribut d'entrée sur diverses marchandises ; cela, joint à la haine profonde qu'il inspirait, porta l'exaspération au comble. Par son goût pour le vin[1], par son tempérament sanguinaire et son despotisme, il déplaisait aux scheiks conservateurs des pratiques héréditaires, aux lettrés, aux zélés observateurs des maximes du Koran[2] ; par ses oppressions et le peu de souci et de soin qu'il prenait des pauvres, il était odieux au peuple. Ce surcroît de charges fit murmurer ; il y eut d'abord quelques contrevenans qui refusèrent de payer ce nouvel et étrange droit, comme s'exprime la chronique musulmane ; ils maltraitèrent les percepteurs : on en arrêta dix, et il y eut du bruit et du tumulte aux portes.

El Hakem était de cette école politique qui regarde l'intimidation comme le meilleur et le plus sûr moyen de gouvernement ; il avait pour maxime le grand mot des despotes, qu'avec la populace (catégorie du peuple où ils ne manquent jamais de mettre tout ce qui n'est pas pour eux) il n'y a pas de milieu, qu'il faut qu'elle craigne ou qu'elle se fasse craindre ; il rendit, selon sa coutume, une sentence cruelle contre les dix délinquans ; il donna ordre de les clouer à des pieux au bord du fleuve. Or, il arriva que le jour de l'exécution (un

1 On sait que l'usage du vin n'est pas absolument défendu par le Koran : « Ils » t'interrogeront sur le vin et sur les jeux de hasard, dit le Prophète dans le livre » sacré ; réponds-leur que l'un et l'autre procurent beaucoup de mal et quelque » bien à l'humanité ; plus de mal que de bien. » — Une secte musulmane, appelée la secte de ceux de l'Irak, en permet même ouvertement l'usage. Néanmoins, par respect pour la parole du Prophète, l'abstinence du vin a prévalu, et les docteurs de la loi ont toujours professé peu d'estime pour ceux qui ne s'en abstiennent point complètement.

2 Une chronique cite parmi ceux qui vouaient le plus vivement à la haine et au mépris publics les mœurs et les excès d'El Hakem, plusieurs illustres docteurs et confesseurs de l'islamisme, tels que Yahyah-ben-Yahyah-el-Leïthi, le fakih Ebn Toloutb, etc. (Voyez Ahmed, f° 756, mss. de Gotha.)

funeste mercredi, treizième jour de la lune de ramadhan de l'année 202, comme parle le chroniqueur arabe [1]), une grande multitude étant accourue du faubourg méridional de Cordoue pour voir sur la place le supplice des dix délinquans, un soldat de la garde frappa par hasard un habitant; les assistans s'ameutèrent et tombèrent sur lui à coups de pierres; blessé, couvert de sang, et poursuivi par la multitude, il se sauva parmi les gardes de la ville; mais l'irritation du peuple était telle que rien ne put l'arrêter; il attaqua cette garde et mit en pièces tous ceux qui essayèrent de lui résister; il parvint ainsi jusqu'au palais d'El Hakem en proférant des menaces et des cris. L'émir était en ce moment entouré de ses principaux officiers. Aucun ne se sentit de colère contre le peuple ameuté; tous, et son fils plus vivement qu'aucun autre, pressèrent El Hakem de leur permettre d'apaiser ce tumulte, qu'ils se chargeaient de calmer sans effusion de sang; mais lui, n'écoutant que ses sanguinaires inclinations, repoussa leurs conseils, assembla sa garde de mercenaires, sortit en armes, et chargea rudement la multitude à la tête de sa cavalerie étrangère. Les Slaves, qui la composaient, peuples de l'Europe orientale venus de leur lointaine patrie et entrés au service de l'émir on ne sait par quelle négociation, étaient surtout odieux aux fidèles et simples Musulmans des classes inférieures. Ils abhorraient ces étrangers, encore attachés aux pratiques d'une idolâtrie grossière; mais le peuple n'avait pas été suffisamment préparé à cette insurrection, née d'un incident imprévu. La multitude sans armes fit inutilement quelque résistance; elle fut repoussée en désordre jusque dans le faubourg; la plupart s'enfermèrent à la hâte dans leurs maisons, mais la lance et la longue épée des Slaves en abattirent un grand nombre; beaucoup

[1] Conde, c. 36.—Suivant un autre annaliste, cette exécution eut lieu le vingt-deuxième jour de ramadhan : tous s'accordent sur l'année. — La première de ces dates répond au 28 mars 818, la seconde au 3 avril de la même année.

furent foulés aux pieds des chevaux; trois cents furent faits prisonniers et cloués vivans à des poteaux rangés en file le long du fleuve, depuis le pont jusqu'aux derniers moulins à huile[1]. Le lendemain, El Hakem livra le malheureux faubourg à ses soldats; il en fit commencer la démolition par le côté du midi; et pendant trois jours tout fut permis aux soldats, excepté le viol des femmes. L'incendie et le massacre marquèrent ces trois jours. Le quatrième, il fit détacher les trois cents suppliciés de leurs poteaux et recueillir les morts, et accorda une amnistie, à la prière, dit-on, de son fils et de son ami le brave wali Abd el Kérym, à ceux qui avaient échappé à la lance et au glaive des Slaves; mais, gardant son caractère jusque dans le pardon, il les bannit eux et leurs familles du territoire de Cordoue. Ces infortunés, dit le narrateur arabe, furent contraints d'abandonner leur patrie bien-aimée et jusqu'à la cendre de leurs foyers incendiés. Quelques-unes de leurs tribus errèrent misérablement dans les villages et les hameaux des environs de Tolède, jusqu'à ce que la population de cette ville, touchée de pitié, leur ouvrît un asile dans son sein. Près de quinze mille passèrent en Berbérie, et continuèrent leur marche jusqu'en Égypte. Huit mille demeurèrent dans le Magreb. Ceux qui suivirent le littoral de l'Afrique élurent pour chef Omar ben Schoaïb Abou Hafs[2], et arrivèrent à Alexandrie au commencement du règne du khalife Abdallah el Mamoun, fils du grand Haaroun el Raschid : les habitans s'effrayèrent de leur grand nombre et refusèrent de les recevoir; mais, exaspérés de leurs longues infortunes, ils s'ouvrirent l'accès de la ville

1 Conde, c. 36. — Le mot *almazaras*, dont se sert le traducteur castillan pour exprimer des moulins à huile, est un de ces nombreux mots d'origine et de physionomie arabes, si fréquens dans l'espagnol moderne. *Almazara* vient de *maazara*, ou mieux *maaçara*, pressoir, avec l'article *al-maaçara*.

2 Omar ben Schoaïb Abou Hafs, surnommé el-Goleïth, était natif (selon El-Dhoby dans Conde, c. 36) de Fouhs-el-Bélout, aux environs de Cordoue.

de vive force, y massacrèrent les habitans inhospitaliers et se firent maîtres de toutes choses dans la riche capitale de l'Égypte[1]. Peu après, le gouverneur de l'Égypte pour El Mamoun traita avec les exilés de Cordoue, qui consentirent à quitter Alexandrie moyennant une somme considérable de mithkals d'or, et la libre pratique des ports d'Égypte et de Syrie dépendant du khalife, jusqu'à ce qu'ils eussent choisi quelque île voisine pour s'y établir. La suite de leurs aventures mérite d'être rapportée. Avec l'argent qu'ils avaient reçu ils armèrent vingt galères, et coururent en pirates la mer et les îles de la Grèce : dans leurs courses ils abordèrent dans l'île de Crète, que leurs auteurs appellent l'île d'Acritas; cette île n'était point alors très peuplée, à ce que ceux-ci nous apprennent; il y avait longtemps que la splendeur de ses cent villes était éclipsée. Mais la nature est toujours la même: le climat et la fertilité de la Crète leur plurent; ils s'en emparèrent et la peuplèrent d'Andalous, auxquels vinrent se joindre plus tard d'autres colons de différens pays, notamment de l'Irâk et de l'Égypte. Les Andalous avaient abordé au rivage de Crète auprès d'un cap nommé Charax, à ce que nous apprend Cédrénus[2]; et l'épouvante que causa leur approche fut telle, que tous les habitans de la partie occidentale de l'île s'enfuirent dans les montagnes : maîtres des rivages de la baie de Souda, ils allaient s'y établir, lorsqu'un moine, dit-on, vint les avertir que s'ils voulaient bâtir une

1 On peut se faire une idée du degré d'influence des Andalous sur Alexandrie, par ce passage de Makrisy (Description de l'Égypte, art. Alexandrie, f° 94 et verso, trad. de M. Ét. Quatremère): — « Les Espagnols étant débarqués à Alexandrie, dit Makrisy, se liguèrent d'abord avec les Arabes de Lakhm, les plus puissans de ceux qui habitaient le territoire de cette ville; mais bientôt après, la division s'étant mise parmi eux, ils se livrèrent bataille et ceux de Lakhm furent défaits; les Espagnols vainqueurs se rendirent maîtres d'Alexandrie. Peu de temps après, les Benou-Madladji, ayant attaqué les Espagnols, furent mis en fuite et contraints de quitter les environs de cette ville; ensuite, avec l'agrément des Espagnols, ils retournèrent dans leurs anciennes demeures. »

2 Cedren., tom. II, p. 509.

ville il leur indiquerait une situation plus sûre et plus commode ; ils le prirent pour guide, et il les mena dans la partie orientale de l'île, où s'élève maintenant Candie. Leur première habitation ne fut d'abord qu'un camp retranché[1], d'où ils se répandirent dans le reste de l'île. Ils se rendirent maîtres de vingt-neuf villes, au rapport des historiens du Bas-Empire ; une seule, que l'histoire ne nomme pas, se défendit du pillage et ne se soumit à eux qu'à condition qu'elle conserverait ses usages et l'exercice de la religion chrétienne. « Le mahométisme, dit un de ces historiens, fut établi dans le reste du pays ; toutes les églises furent changées en mosquées ; la plupart des habitans, peuple ignorant et grossier, embrassèrent la religion des vainqueurs, devinrent musulmans comme ils avaient été chrétiens. Ceux qui avaient le plus de lumières et de courage persistèrent dans leur foi et souffrirent le martyre. De ce nombre fut Cyrille, évêque de Gortyne, dont la mémoire est demeurée en singulière vénération parmi les chrétiens de cette île[2]. » — Omar ben Schoaïb fut le premier émir et seigneur de l'île, comme s'expriment les auteurs de sa nation[3] ; et les forces de l'empire tentèrent vainement à deux reprises de déposséder les Andalous de leur conquête : une première expédition, commandée par Photin, fut repoussée en 824 ; une flotte de soixante-dix vaisseaux, commandée par Cratère, échoua pareillement contre eux en 825 ; une autre flotte fut équipée à grands

1 « Ils creusèrent, dit Cédrénus (tom. II, p. 509), un profond fossé qu'ils défendirent par un rempart. C'est de là, ajoute-t-il, que ce lieu tire le nom qu'il a gardé jusqu'à présent et qui est Chandax. » — Ce nom de Chandax est le mot arabe Khandak, Khandek ou Khandik, selon les diverses prononciations, qui signifie retranchement, fossé revêtu d'un rempart, d'une palissade, et dont le nom actuel de Candie n'est qu'une corruption.

2 Lebeau, Hist. du Bas-Empire.

3 Conde, c. 56. — Les auteurs grecs donnent tour-à-tour à Omar ben Schoaïb les noms d'Apochaps (Ἀπόχαψ), d'Achaps (Ἄχαψ), d'Apochat (Ἄποχατ) ; ils donnent à ses descendans le nom d'Apochapsis (Ἀποχαψις), tous formés par corruption de son surnom d'Abou Hafs.

frais par Oryphas en cette même année; mais il n'osa, dit Lebeau d'après les historiens byzantins, mettre le pied dans l'île de Crète, où les barbares lui parurent ne pouvoir être forcés, et il se borna à défendre les îles de l'Archipel de leurs pirateries. La Crète passa ensuite aux fils d'Omar ben Schoaïb, et demeura sous leur obéissance pendant cent trente-huit ans, jusqu'au dernier, Abd el Aziz ben Omar ben Schoaïb, au temps duquel elle fut conquise par Armétas, fils de l'empereur grec Constantin (en l'an de l'hégire 350—961 de J.-C.). Tel fut le sort des expatriés de Cordoue, tel que le racontent les chroniques andalousiennes [1].

La colère inconsidérée et l'excessive sévérité d'El Hakem diminuèrent la population de Cordoue de plus de vingt mille hommes, tous gens vigoureux et utiles, et procurèrent à la nouvelle ville de Fêz huit mille familles auxquelles l'émir Édris fils d'Édris donna cette partie de la ville qui, de leur nom, fut appelée le côté des Andalous (Adwat-el-Andalousiin). El Hakem fit raser tout le faubourg du midi (d'el kéblah), depuis l'endroit qui est vis-à-vis de la porte du pont jusqu'aux derniers moulins à huile [2]; et non content de l'avoir fait ainsi raser et détruire, il laissa à son fils et à ses successeurs l'ordre de ne le jamais laisser se repeupler. L'espace qu'il occupait fut converti en un champ ensemencé, et il n'y fut en effet bâti aucune habitation sous ses descendans [3]. Si,

1 Les auteurs grecs n'ont pas ignoré la patrie des conquérans de la Crète, et leurs récits sont conformes à cet égard à ceux des auteurs arabes : Οἱ τὸν ἑσπέριον, dit Cédrénus (tom. II, p. 808), κόλπον τῆς Ἰϐερίας οἰκοῦντες Ἀγαρηνοὶ, πρὸσχωρου τῷ Ὠκεανῷ οντες, Ισπανοὺς τουτους κατανομαζουσιν. — Constantin Porphyrogénète (*De Admin. Imperii.*, c. 22) en parle aussi, et les appelle Mabiates, de ce qu'ils étaient sujets des Ommyades descendus de Moawiah : Οὐ τὴν Ισπανιαν χατοιχοῦντες Ἀγαρηνοὶ Μαϐιᾶται κατανομάζονται. Τοὺτον αἰπαγονον τυγχανουσιν οἱ τὴν Κρὴτην οικοῦντες Ἀγαρηνοί. Mais aucun ne paraît avoir connu la véritable cause de leur expatriation.

2 Nous avons conservé à dessein cette désignation caractéristique de l'auteur arabe, à plusieurs reprises employée par lui dans le récit de ces événemens (voyez ci-devant, p. 401, note 1).

3 Conde, c. 36.

comme il nous le semble démontré par les termes de l'écrivain arabe, le faubourg détruit par El Hakem s'étendait sur la rive gauche du Guadalquivir, au sud de Cordoue, en face du grand pont d'El Samah, appelé aujourd'hui pont de l'Inquisition, à l'entrée duquel s'élève la porte que cet écrivain appelle la porte du pont (Bab-el-Cantara), cet espace est demeuré depuis comme frappé de réprobation jusque sous les rois chrétiens, et Cordoue n'a plus eu de faubourg de ce côté du fleuve. El Hakem, qu'on avait surnommé au commencement de son règne el Morthady (l'Affable), reçut, à l'occasion de cet événement et de la destruction du faubourg, le surnom d'el Rabdy (Celui du Faubourg) et d'Aboul Assy (le Père du Mal ou le Père-Méchant), d'où, par corruption, on a fait Abulaz.

En réfléchissant au nombre des familles que l'emportement tyrannique d'El Hakem contraignit à s'expatrier, et que l'on trouve positivement marqué par les historiens que nous avons suivis, on est tenté d'en faire la base d'un calcul approximatif du chiffre de la population de Cordoue, qu'aucun de ces écrivains ne songe à nous donner. Si l'on compte, en effet, ceux qui allèrent grossir la population de Tolède, les huit mille familles qui passèrent à Fèz, et les quinze mille qui, sous la conduite d'Omar ben Schoaïb, prirent Alexandrie et conquirent la Crète, on trouvera que ce nombre, qui ne pouvait guère former moins du huitième de la population totale de Cordoue, suppose que celle-ci s'élevait approximativement au chiffre, considérable alors, de cent soixante mille habitans.

Peu d'événemens dignes de l'histoire marquèrent la suite du règne d'El Hakem. En l'année 203 (de juillet 818 à juin 819) et l'année suivante (de juin 819 à juin 820), Abd el Rahman se rendit à la frontière de Galice avec les troupes de Mérida, et vainquit les chrétiens en plusieurs rencontres de peu d'importance. — « Vers ce même temps (820), le traité

juré entre nous et Abulaz, roi des Sarrasins, dit Éginhard, fut rompu de propos délibéré, comme n'étant assez avantageux à aucun des deux partis, et l'on reprit la guerre contre ce roi[1]. » Aussitôt Abd el Rahman passa aux frontières des Franks, et arrêta les courses et les incursions qu'ils tentèrent. En l'année 205 (820—821) il revint à Cordoue : son père n'avait pas d'autre ministre d'état et de la guerre que lui. En passant par Tarragone, il fit sortir les vaisseaux des côtes d'Espagne ; ils firent voile contre la Sardaigne (Djésirah Sardinia), combattirent les chrétiens, brûlèrent leur flotte devant l'île, et prirent huit vaisseaux marchands aux ennemis[2].

La fréquente mention que font les chroniques frankes des courses des Arabes dans la Méditerranée, depuis la fin du huitième siècle, suppose un développement remarquable de la marine de ce peuple. Nous l'avons vue commencer sous Abd el Rahman Ier, vers 773. Les chantiers et les arsenaux[3] fondés par lui à Carthagène, à Cadix, à Tarragone, à Tortose, à Séville, à Almérie, n'avaient pas tardé à fournir une marine puissante. Des flottes en étaient sorties, et avaient cherché un but à leurs courses : les îles de la Méditerranée s'offraient naturellement, et les premières elles eurent à souffrir de leurs agressions. Dès 798 les Arabes andalousiens attaquèrent et pillèrent les îles Baléares[4], qui, l'année sui-

[1] Fœdus inter nos et Abulaz regem Sarracenorum constitutum, et neutræ parti satis proficuum, consulto ruptum, bellumque adversus eum susceptum est (Eginh. Annal., ad ann. 820).

[2] Conde, c. 37. — Confirmé par les Annales d'Éginhard : In italico mare octo naves negotiatorum de Sardinia ad Italiam revertentium a piratis captæ ac dimersæ sunt (ibid., ad ann. 820).

[3] Dar-sanaa, ou plus correctement dar-al-sanaa (maison du travail ou de l'œuvre), dont les Italiens ont fait *darsena*, les Espagnols *atarazana* (de *al-dar-al-sanaa* avec l'article), et les Français *arsenal*.

[4] Insulæ Baleares, quæ nunc ab incolis earum Majorica et Minorica vocitantur, à Mauris piraticam exercentibus deprædatæ sunt (Eginh. Annal., ad ann. 798).

vante, jugèrent prudent de se mettre sous la protection des Franks, en se donnant en quelque façon à eux[1]. Depuis, plusieurs expéditions avaient été dirigées des côtes d'Espagne contre les îles voisines de la Méditerranée, notamment contre la Corse : une en 806, une en 807, une troisième en 809. Dans la première, les corsaires espagnols ravagèrent les terres jusqu'à l'entrée des montagnes où, comme de coutume, les populations des côtes avaient cherché un refuge. Au retour, ils trouvèrent sur le rivage un corps de troupes frankes que Pepin avait envoyé d'Italie au secours de l'île, le battirent et se rembarquèrent. Le comte de la flotte, qui était en même temps comte de Gênes, fut tué en cette occasion[2].

L'année suivante l'empereur se préoccupa vivement de la défense de la Corse, et il y envoya un comte de ses écuries, Burchart (le connétable Burchart, si l'on veut), avec une flotte considérable, dans la prévision d'une prochaine attaque des Arabes andalousiens[3]; ils y vinrent en effet, après avoir abordé en Sardaigne, où l'on dit que périrent trois mille d'entre eux, dans un combat acharné avec les insulaires ; ils rencontrèrent Burchart, qui les attaqua à l'entrée d'un port, les battit, leur prit treize vaisseaux, et mit les autres en fuite[4]. Aucune

1 Insulæ Baleares, quæ à Mauris et Sarracenis anno priore deprædatæ sunt, postulato atque accepto à nostris auxilio, nobis se dediderunt, et cum Dei auxilio à nostris à prædonum incursione defensi sunt (Annal. Loisel., ad ann. 799). — Il paraît au reste que ce fut à la suite d'un engagement où les Sarrasins furent repoussés avec perte que les Baléares se mirent sous la protection des maîtres de la Gaule et du district de Barcelone : — Allata sunt et signa quæ, dit Éginhard (Annal., eod. ann.), occisis in Majorica Mauris prædonibus erepta fuerunt.

2 .... Unus tamen nostrorum Hadumarus, comes civitatis Genuæ, imprudenter contra eos dimicans, occisus est (Eginh. Annal., ad ann. 806).

3 Eodemque anno (807), Burchartum, comitem stabuli sui, cum classe misit Corsicam, ut eam à Mauris.... defenderet (Ibid.).

4 Egressi primum Sardiniam appulsi sunt..... (post) in Corsicam recto cursu pervenerunt..... Iterùm ibi in quodam portu ejusdem insulæ cum classe cui Burchartum præerat prælio decertavere, victique ac fugati sunt, amissis XIII navibus..... (Eginh. Annal., ad ann. 807).

chronique ne parle de leurs courses de 808 ; mais, en 809, ils prirent terre en Corse le jour du samedi saint, y pillèrent une ville, et en enlevèrent tous les habitans, à la réserve de l'évêque et d'un petit nombre de vieillards et de malades [1]. Nous avons parlé de leurs courses de 810 et de 812, ainsi que de celles, plus rares, qui suivirent, jusqu'à l'année où nous en sommes. On touchait au terme du règne d'El Hakem, et son fils, désespérant de pouvoir garder avec les Franks une paix jugée désavantageuse par les deux partis, venait de déchaîner en quelque sorte, en passant par Tarragone, la marine musulmane, jusque là contenue à grand'peine par la politique des émirs, et qui ne demandait qu'à prendre l'essor.

Le fils d'El Hakem réunissait en ce temps tous les pouvoirs d'un chef d'état, et seul il gouvernait l'empire et l'empêchait de se dissoudre. Son père était tombé dans une sorte d'hypocondrie étrange. Au rapport unanime des historiens de sa nation [2], El Hakem, depuis le carnage du faubourg, fut tourmenté d'une mélancolie grave ; il perdit la couleur, devint pâle et maigre, et fut attaqué d'une sorte de fièvre chronique avec des intermittences de folie. Par momens il lui semblait avoir sous les yeux des gens qui s'entre-battaient ; il entendait le bruit des armes, les cris des combattans, les plaintes et les gémissemens des mourans. Il avait ces visions de carnage, qui n'étaient que des souvenirs, surtout lorsqu'il était seul ; il se promenait alors avec égarement dans les salles et sur les terrasses de son palais. Souvent, au milieu de la nuit, quand tout le monde autour de lui dormait, il appelait ses femmes et ses serviteurs pour le distraire, et il entrait en fureur quand ils n'arrivaient pas à l'instant même. Un trait suffira pour le peindre : une nuit

[1] Mauri quoque de Hispania Corsicam ingressi, in ipso sancto Paschali sabbatho civitatem quamdam diripuerunt, et præter episcopum ac paucos senes atque infirmos nihil in ea reliquerunt (Eginh. Annal., ad ann. 809).

[2] Voyez surtout Abou Bekr ben el Kouthia, dans Ebn Hayan et dans Conde.

qu'il appelait ainsi vivement un de ses esclaves nommé Jacinthe, dont l'emploi était de parfumer la longue barbe du maître, Jacinthe tardant à paraître, il l'appela plus fort, avec des expressions de colère; et quand l'esclave, pensant que son maître le voulait pour se faire parfumer la barbe selon l'usage, accourut essoufflé avec une fiole de musc, El Hakem la lui arracha des mains et la brisa sur sa tête. Sur quoi Jacinthe, s'essuyant, lui dit avec l'humilité d'un esclave spirituel : « Seigneur, quelle heure est-il pour nous parfumer? » Ce mot fit rentrer El Hakem en lui-même; mais il ne trouva rien de mieux à répondre à l'esclave que ces paroles, recueillies par l'histoire, et qui résument assez bien toute la morale des maîtres de la terre : « Ne crains pas, ô ben Lagnâh, dit-il amicalement à Jacinthe, car l'émir El Hakem avait parfois de bons momens, que nous manquions jamais de quoi nous parfumer, quand même nous briserions des milliers de fioles semblables. C'est pour qu'il ne nous en manque ni à l'un ni à l'autre que j'ai fait couper tant de têtes. » D'autres fois il mandait, pareillement au milieu de la nuit, les cadhys et les wasyrs de Cordoue, comme pour traiter avec eux d'affaires d'importance, et quand ils étaient tous réunis, il ordonnait à ses femmes de chanter et de jouer des instrumens, et les renvoyait ensuite comme s'il ne les eût convoqués que pour cela. Quelquefois il appelait près de lui les scheiks et les généraux des provinces voisines, assemblait des troupes, leur distribuait des armes et des chevaux, comme il eût fait pour une expédition d'el-djihed ou de guerre sainte; puis il les congédiait et les renvoyait dans leurs foyers. En d'autres termes, le pauvre Ommyade était fou. Au moins fut-il ainsi par intervalles en démence pendant environ quatre ans, depuis l'exécution du faubourg méridional de Cordoue. Dans sa folie il composait, dit-on, des romances pleines d'expression et de vives images[1]. Enfin, dans le dernier

1 Ebn el Abar (p. 199) vante ses poèmes : voyez Lembke. — Abêz ben Nasih.

mois de l'année 206, la tristesse et la fièvre ayant augmenté, il mourut[1] fort repentant de sa cruauté, au dire d'un de ses biographes, entre l'heure d'el-sala ou prière d'el-dohar, et celle d'el-aschar, c'est-à-dire entre la prière de midi et celle de l'après-midi, le jeudi cinquième jour avant la fin de la lune de djoulédjah de l'année 206, après un règne agité et malheureux de vingt-six ans dix mois et onze jours[2]. — Loué soit celui dont le règne est éternel et sans contrariétés! dit le chroniqueur mususlman en finissant l'histoire de ce règne, comme peu content de la moralité des faits qu'il a eus à raconter[3].

préfet des musiciens sous le règne d'Abd el Rahman, son fils, avait mis en musique (suivant Ebn Hayan, dans Conde, c. 37) un grand nombre de pièces de vers d'El Hakem, que l'on a conservées (voy. Conde, l. c.).

1 Agé de cinquante ans (années islamites).

2 Il mourut l'an 206, le 25 de djouledjah (22 mai 822), dit Nowaïri (chez Assemani, p. 173); Ebn el Khateb, in Casiri, tom. II, p. 198, etc., donne la même date. — El Hakem était d'une petite stature, maigre, il avait le teint d'un brun foncé et le nez aquilin (voyez Ahmed, in Murphy, c. 3); il laissa, suivant le même auteur, vingt garçons et autant de filles. Son cachet portait pour exergue ces mots : « El Hakem se confie en Dieu, et il est tranquille » (Murphy, l. c.).

3 Conde, c. 37.

CHAPITRE ONZIÈME.

Les Asturies sous Alfonse-le-Chaste. — Liaisons d'Alfonse avec Charlemagne.— Son exclusion de la royauté des Asturies. — Son rappel. — Formation d'un parti gothique-national. — Embellissement d'Oviédo; palais, églises, édifices, etc. —Découverte du tombeau de saint Jacques en Galice. — Origine de Compostelle. — Rétablissement de l'ordre gothique à Oviédo. — Caractère et effets généraux du règne d'Alfonse-le-Chaste.

De 791 à 822.

Jusqu'à ce moment le royaume des Asturies s'est développé à part, et en quelque sorte mystérieusement, en dehors de l'action des Arabes, avec lesquels il ne s'est trouvé en contact et aux prises qu'aux frontières. Nous reprenons ici l'aperçu de son développement intérieur au point où nous l'avons laissé, c'est-à-dire à l'avénement d'Alfonse-le-Chaste à la royauté, en 791.

Alfonse, ainsi que nous l'avons vu, était entré en possession de l'autorité royale par l'abdication que Bermude-le-Diacre en avait faite en sa faveur en cette année 791. Près de trente-deux années se sont écoulées depuis. Ce sont ces trente-deux années, pendant lesquelles le petit royaume chrétien a acquis une véritable importance politique, s'est raffermi et s'est formé, dont il s'agit de marquer ici les principaux traits, les plus caractéristiques du moins, de l'ordre politique, civil et religieux; quant aux faits militaires, aux points de contact qu'ont eus, les armes à la main, les Arabes et les peuples que gouvernait Alfonse, j'en ai donné, je crois, un aperçu suffisant dans le chapitre qui précède.

Dans la troisième année de son règne (794), Alfonse avait repoussé l'expédition d'el-djihed, dirigée contre les Asturies

par l'ordre d'Hescham, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut, d'après les auteurs arabes[1]. Les chrétiens nomment le lieu de leur triomphe Lutos, et portent à près de soixante-dix mille le nombre des infidèles qui y demeurèrent[2]. Cet hyperbolique nombre semble une interpolation de Pélage d'Oviédo (l'évêque du douzième siècle). Un passage de l'historien Éginhard, répété après lui de chronique en chronique, attribue à Alfonse-le-Chaste une campagne en Lusitanie, et la prise de Lisbonne, sous la date de 797[3]; mais c'est là évidemment une erreur de l'annaliste frank, qu'on ne s'explique pas aisément chez un historien si exact. Serait-ce que les ambassadeurs asturiens que nomme Éginhard, et qui présentèrent à Charlemagne des dépouilles sarrasines[4], parlèrent de la prise de Lisbonne par jactance, ou bien furent-ils mal compris? Y a-t-il confusion chronologique? On ne sait; mais, s'ils en parlèrent en effet, comme il le semble, ils en dirent trop assurément, puisque, lors même que plus tard Alfonse franchit le Duéro et descendit dans la province de Beïra, il ne lui fut donné que de ravager un moment les campagnes et les environs de la grande cité lusitanienne, avant que les bannières des tribus voisines se fussent réunies pour l'en chasser[5].

Il est hors de doute cependant qu'Alfonse rechercha vive-

[1] Voyez ci-devant, page 308.

[2] ..... A rege Adefonso præoccupati,.... septuaginta ferè millia ferro atque cœno sunt interfecti (Sebast. Salm. Chr., num. 21).

[3] Venêre de Hispania legati Adelfonsi regis, Basiliscus et Froja, munera deferentes, quæ ille de manubiis quas victor apud Olissiponam civitatem a se expugnatam cæperat, regi mittere curavit (Eginh. Annal., ad ann. 798).

[4] Sept prisonniers arabes avec autant de mulets et de cuirasses, et une tente d'une beauté et d'une magnificence merveilleuses. — Éginhard ne parle point de la tente. En revanche, les deux chroniques qui en font mention ne disent rien de la prise de Lisbonne (voy. Annal. Frank., ad ann. 798.) : Venit etiam et legatus Hadefonsi, regis Galleciæ et Asturiæ, nomine Froja, papilionem miræ pulchritudinis præsentans; — et Annal. Fuldens., (eod. ann.) : Hadofuns, rex Galliciæ et Hasturiæ per Froiam legatum suum papilionem miræ pulchritudinis regi transmisit.

[5] Voyez ci-dev., p. 369.

ment, dès 797, l'alliance et l'amitié de Charlemagne. Il lui envoya à plusieurs reprises des députés et des présens[1]. Il entretenait les mêmes relations avec Louis-le-Débonnaire, et lui envoya plusieurs ambassades à Toulouse[2]. Mais fit-il à Charlemagne hommage de sa terre pour en obtenir protection et secours? se mit-il au nombre de ses leudes, ainsi que quelques historiens le prétendent[3]? s'aliéna-t-il enfin par cet hommage le peuple et les principaux chefs de guerre asturiens? C'est ce qui peut sembler vraisemblable, mais ce dont on ne trouve aucun témoignage dans les sources. Éginhard dit bien que Charlemagne s'était si fort attiré l'amitié d'Alfonse, roi de Galice et d'Asturie, que, soit que celui-ci lui envoyât des députés, soit qu'il lui écrivît, il ne voulait point être appelé autrement que son leude et son fidèle[4]. Mais ce pouvait être là seulement un hommage rendu à la grande renommée du roi frank, n'impliquant aucune reconnaissance de souveraineté directe et réelle. Quelques magnats asturiens en jugèrent autrement peut-être. Il est certain au moins que vers ce temps il se forma contre Alfonse un puissant parti, et que, dans la onzième année de son règne, il fut expulsé de la royauté, et enfermé dans un monastère[5]. Les sources sur l'histoire de ce temps sont si obscures et si incomplètes, qu'on ne sait même pas le nom du roi que la faction victorieuse mit à la place du roi dépossédé. Mais cette exclusion dura peu. Ceci avait eu lieu à Oviédo vers 802. Quelques mois après, un autre parti, dévoué à Alfonse, prévalut et lui

1 Voyez Annal. Lauresh., Fuldens., Tilianens., Poeta Saxo, etc., etc. — Les chroniques espagnoles gardent un silence absolu sur cette prise de Lisbonne.

2 Anon. Astr., Vita Hludow. Pii (dans Pertz., c. 8).

3 Aschbach, Geschichte der Ommaijades in Spanien, t. I, p. 211 et seq.

4 Adelfonsum Galetiæ atque Asturicæ regem sibi societate devinxit, ut is cum ad eum vel litteras vel legatos mitteret, non aliter se apud illum quam proprium suum appellari juberet (Eginh., Vita Karoli Magni).

5 Iste XI regni anno per tyrannidem regno expulsus, monasterio Abelaniæ est retrusus (Chr. Albeld., num. 58).

rendit la royauté. La chronique nomme le principal auteur de cette réaction; c'était un certain Theuda, peut-être d'origine gothique[1]. Les Goths reprenaient faveur partout en Espagne. Ils étaient nombreux et puissans dans le comté de Barcelone (la future Catalogne), qui déjà s'appelait Gothie; moins nombreux dans les Asturies, mais non moins puissans, ils formaient un parti appuyé du peuple et du clergé. On a donc quelques raisons de croire que le rappel d'Alfonse à Oviédo fut le fait de ce parti. Alfonse dut aussi promettre de ne plus avoir recours aux alliances étrangères. A tort ou à raison le bruit avait couru de la prochaine arrivée d'une armée d'outre-monts. Les Asturiens avaient, comme les Vascons, une aversion singulière pour les Franks, et les eussent soufferts impatiemment même à titre d'alliés et de libérateurs. Depuis sa réintégration au trône d'Oviédo, les hommages d'Alfonse envers le roi des rois franks, alors le seigneur empereur Charles, cessèrent, et les chroniqueurs de ce côté-ci des Pyrénées ne parlent plus, après 800, d'ambassades aucunes reçues à Aix-la-Chapelle de la part d'Alfonse, roi de Galice et d'Asturie.

Alfonse fut dès lors roi national des Asturiens, des Galiciens, et même des Eskaldunaks ou Vasques proprement dits. Son autorité, assez faible chez ces derniers, s'étendait, à l'autre extrémité des Asturies, sur tout le pays au nord du Miño. Les Navarrais et les Pampelunois, à l'extrémité orientale, étaient restés en dehors de l'action d'Oviédo; alliés des Sarrasins en 802, ils s'étaient ralliés aux Franks en 806. Nous l'avons dit ailleurs. Ils s'étaient de la sorte maintenus presque libres dans les plaines élevées de leur Navarre. Castille et Léon étaient à peu près déserts et encore innommés. Tous ces peuples cependant, surtout les habitans des campa-

1 Indè à quodam Teudane, vel aliis fidelibus, reductus, regnique Oveto est culmine restitutus (Chr. Albeld., l. c.).

gnes et les montagnards de race indigène, n'étaient pas rattachés par un lien égal au roi d'Oviédo. Mais les villes reconnaissaient généralement l'autorité d'Alfonse ; elles obéissaient à des comtes nommés par lui. Dans toutes, les évêques, les prêtres, les plus éclairés de la nation, les seuls presque qui eussent conservé le dépôt des lettres latines et gothiques, favorisaient l'autorité royale, cherchaient à rallier les peuples, sur lesquels ils exerçaient la double influence du sacerdoce et des lumières, à un seul centre d'action. Ils aspiraient à l'unité tant cherchée par l'Espagne, et qu'elle ne s'est pas donnée encore. La religion était le lien commun de ces hommes que tant d'intérêts et de passions divisaient d'ailleurs. Et les peuples restés indépendans, les chrétiens de toute race, se mirent ainsi sous un seul chef, sous un seul roi, sous le seul roi chrétien qui fût alors en Espagne, le roi d'Oviédo.

Alfonse, rendu à ses fonctions, s'attacha à embellir Oviédo, à l'orner d'édifices grandioses ou utiles[1] ; il multiplia les chapelles et les églises, agrandit ou enrichit celles qui existaient déjà, leur fit des dons, fixa et augmenta leurs revenus. On cite parmi les églises les plus remarquables qu'il fit élever, celle du Rédempteur, avec douze autels consacrés aux douze apôtres[2] ; l'église de la Sainte-Vierge, au nord de la ville, avec ses deux grandes chapelles latérales de saint Étienne et de saint Julien, martyrs ; à l'ouest une chapelle destinée à recevoir les corps des rois, et les églises de Saint-Tyrsus et de Saint-Julien, la dernière éloignée d'un stade du palais royal[3]. Le premier il éleva Oviédo au rang des villes épisco-

1 La chronique parle de bains, d'édifices publics de tout genre, d'une construction élégante et solide. (Voy. Sebast. Salmant. Chr., num. 21. Voy. aussi Chr. Albeld., num. 58.)

2 Commencée en 812, elle ne fut achevée que trente ans après. Voyez l'acte de fondation du 16 novembre 812 (España Sagrada, tom. XXXVII, append. VII et VIII).

3 Sebast. Salmant. Chr., et Chr. Albeld., l. c.

pales, et en nomma un Goth, du nom d'Adulfus, premier évêque, vers 812 [1]. Ce fut sous lui aussi que fut découvert en Galice le corps de l'apôtre saint Jacques. Ceci mérite quelques explications.

« L'année 808 est célèbre, dit Jean de Ferreras, par la faveur que Dieu fit à l'Espagne de la découverte du trésor caché du corps de l'apôtre saint Jacques Zébédée, à qui les Espagnols sont redevables des premières lumières de l'Évangile, quoi qu'en disent les nations étrangères, qui s'efforcent de leur contester cet avantage [2]. » C'était en effet une tradition reçue, et qui datait d'avant la conquête de la Péninsule par les Goths, que l'apôtre Jacques, frère de Jean l'Évangéliste, était venu en personne prêcher l'Évangile en Espagne [3]. Cette tradition était tenue pour authentique par les Goths autant qu'elle l'avait été par les Hispano-Romains des premiers siècles. De retour en Palestine, après avoir converti au christianisme les Galiciens, Jacques souffrit le martyre. Sept de ses disciples s'embarquèrent avec son corps à Joppé, et vinrent, à travers les périls d'une longue et miraculeuse navigation où ils eurent évidemment Dieu pour guide, le déposer près de la ville d'Iria-Flavia en Galice [4].

Le lieu de la sépulture demeura inconnu pendant près de

[1] Voy. dans l'Españ. Sagr., l'acte de fondation de l'église du Sauveur, dont nous avons parlé plus haut.

[2] Ferreras, Hist. d'Esp., t. II, l. 9 de la tr.

[3] Jacobus Hispaniæ et occidentalium locorum gentibus Evangelium prædicavit (Sanct. Isid. Hispal., de Ortu et Obitu Patrum, c. 71). — Sur le voyage de Jacques en Espagne, on trouve le texte suivant dans Mariana, l. IV, c. 2 : Asi lo tiene communmente aquella gente como cosa recibida de sus antepasados y venida de unos a otros de mano en mano. Nosotros no teniamos proposito de alterar opiniones semejantes.

[4] Mauro Castela, à propos d'un diplôme du roi Alfonse VI donné en 1077 (era MCXV, XVI Kalendas octobris), dit : Dubium quidem non est, sed multis manet notum, sicut testimonio Beati Leonis didicimus papæ, quod Beatissimus Apostolus Jacobus Hierosolymis decollatus, a discipulis Joppem asportatus ad ultimum Hispaniam navigio manu domini gubernante translatum est, in finibus Galletiæ sepultum per longa tempora mansit occultum.

huit siècles. Des broussailles, un bois épais, le dérobaient à la vénération des fidèles, car le culte des reliques était devenu général en Occident. La tradition de l'existence de cette sépulture sacrée non loin d'Iria-Flavia s'était conservée néanmoins de génération en génération. On honorait Jacques de longue date comme le patron du pays [1]; dans le siècle précédent on avait élevé de nombreuses églises sous son invocation, une entre autres à peu de distance de Lugo, par les soins et aux dépens d'un nommé Avezanus [2]. Déjà vers ce temps quelques habitans avaient cru entrevoir des lumières merveilleuses au lieu présumé de la sépulture [3]. Sous Alfonse se fit enfin la découverte du sépulcre; ce que les historiens d'Espagne considèrent comme une faveur particulière de Dieu envers ce roi. Et voici comment on raconte la chose. Plusieurs personnes dignes de foi vinrent un jour annoncer à Théodomir, évêque d'Iria-Flavia, qu'elles avaient vu pendant la nuit, dans des buissons, des lumières miraculeuses, et à plusieurs fois des anges [4]. L'évêque, pour s'assurer de la vérité du fait, se rendit sur les lieux; il aperçut les mêmes lumières, et, en fouillant les buissons, on trouva une cabane

1 Voyez l'acte d'Avezanus de Lugo, de l'an 757 (Españ. Sagr., t. XL, app. XI), qui commence par ces mots : In nomine Domini nostri Jesu Christi, sive in honorem S. Jacobi Apostoli, quem tu exaltare in gloriam tuam fecisti, et nobis Domine Patronum instituisti, etc.

2 Españ. Sagrad., t. XL, append. X, etc.

3 Dans l'acte d'Avezanus, on lit : Vidimus per multas vices magna luminaria in hunc locum et in villa vocitata Avezani, unde inspiravit Dominus in corde nostro ut et Avezano ecclesiam visam edificarem, cum uxor mea Adosinda, in nomine Domini nostri Jesu Christi et ejus discipuli Beati Jacobi. — Cet acte est confirmé par l'évêque de Lugo, Odoaire, dans les termes suivans : Sub pondus amoris Domini Odoarius episcopus manu mea confirmo. — Odoaire vivait, ainsi que nous l'avons vu (p. 174), sous Alfonse-le-Catholique; il était évêque de Lugo en 757. (Voy. Risco, Españ. Sagrad., t. XL, p. 104 et seq.)

4 Les témoignages les plus anciens sur la découverte du tombeau de saint Jacques sont l'acte d'Alfonse II : — Adefonsus Rex Castus, tria millia in gyro sepulcri corporis B. Jacobi, recens revelati, ei tribuit. Era 862, ann. 824, aut paulo post (Españ. Sagrad., append. I, t. XIX, p. 329); et la lettre de Léon III, Leon. Epist. (Ibid., t. III, app. IX).

toute couverte et enveloppée de plantes et d'herbes sauvages, tant elle était depuis longtemps abandonnée, et, dans la cabane, un sépulcre[1]. On ne douta point que ce ne fût celui de l'apôtre[2]. Tout joyeux de sa découverte, l'évêque en fit part au roi, qui se rendit, accompagné des grands de la cour, au lieu sacré. Il y fit bâtir une église[3], à laquelle il donna les terres des environs à trois milles à la ronde[4]. L'évêché d'Iria fut transféré à l'endroit du tombeau, qui par la suite reçut le nom de Compostela[5]. Le bruit de cet événement se répandit parmi les nations, et la renommée de saint Jacques et de ses miracles ne tarda pas à devenir européenne.

1 L'histoire de Compostelle (Historia Compostellana), écrite au commencement du douzième siècle, par Munius, évêque de Mondoñedo, et par Hugo, évêque de Porto, sur l'ordre de Jacques Gelmirez ou Gilmeiriz, premier archevêque de Saint-Jacques, donne de grands détails sur la découverte du corps de l'apôtre (Españ. Sagr., t. xx, p. 8). C'est la plus ancienne chronique où il en soit parlé. Nous racontons d'après elle. On peut consulter encore la Chronique d'Iria dans le même volume de l'España Sagrada, p. 601, et Sampiro, corrompu par Pelage d'Oviédo (t. xiv, p. 439).

2 Mariana, liv. vii, c. 10, dit : Las razones con que se persuadieron ser aquel sepulcro y aquel cuerpo el del sagrado Apostol, no se refieren; pero no hay duda, sino que cosa tan grande no se recibió sin pruebas bastantes.

3 Cette église fut bâtie à la hâte de pierres et de briques unies avec de la terre. Plus tard Alfonse III la fit abattre pour en élever une plus belle avec de la chaux et des pierres de taille (*con cal y piedras de silleria*). Voyez Esp. Sagr., t. xiv, p. 439.

4 Adefonsus rex : Per hujus nostræ serenitatis jussionem damus et concedimus huic Beato Jacobo Apostolo, et tibi patri nostro Theodomiro episcopo, tria millia in gyro tumbæ ecclesiæ Beati Jacobi Apostoli (España Sagrada, append. i, t. xix, p. 329).

5 Cæpit istud oppidum appellari *ad Jacobum Apostolum*, dit Isaac Vossius (iiie liv. de Méla, c. 1, verbo Etiamnum Celtuæ gentis). Posterioris ævi Hispani dixere *Giacomo Postolo*, undè contractum *Compostela*. Quæ alii de origine hujus vocabuli (ajoute Vossius) fabulantur, meræ sunt ineptiæ. — Il y a des mots venus assurément de plus loin; il nous semble à nous toutefois (et c'est ici une conjecture qui nous est propre), que l'origine véritable de celui-ci peut tout aussi bien être une contraction des mots *Campus Apostoli*, par lesquels il était naturel de désigner le champ où l'on croyait avoir retrouvé le corps de l'apôtre. On a, depuis, voulu faire venir Compostelle de *Campus Stellæ*, le champ de l'étoile, à cause de la lumière qui y brillait la nuit; mais Florez remarque avec raison que rien dans les contemporains n'autorise cette origine. Aucun n'appelle ces lumières *Stellæ*. — *Luminaria, Sacris luminaribus, Candelas* et

« Le roi don Alfonse, dit encore Ferreras, transporté de joie d'avoir dans ses états un trésor d'un si grand prix, ne s'occupa plus que des moyens d'augmenter le culte du glorieux apôtre. Profitant de l'étroite amitié qu'il avait avec l'empereur Charlemagne, il donna avis à ce prince de l'invention du corps de saint Jacques, et le pria de lui faire obtenir du pape la permission de transférer à la nouvelle église du saint apôtre le siége épiscopal d'Iria. Le pontife y consentit en considération de l'empereur; et, s'étant amplement informé de la manière dont on avait fait cette heureuse découverte, il écrivit aux Espagnols une lettre sur la mort et sur la translation du corps de leur saint apôtre[1]. » — Il semble en effet, par une expression de la lettre de Léon III, que Charlemagne s'entremit dans cette affaire à la prière d'Alfonse. Ce furent, selon toute probabilité, les premiers rapports, pour ainsi dire officiels, de l'église chrétienne d'Espagne avec les évêques de Rome. La lettre de Léon est un curieux monument de finesse et d'habileté politique[2]. Le tombeau de saint Jacques devint rapidement célèbre dans la chrétienté, et il est prouvé qu'il était en grande vénération dès avant la moitié du neuvième siècle[3].

Luminarias sont les noms dont on s'est servi pendant plusieurs siècles pour les désigner. (Voy. l'Hist. de Compost.; Mauro Castela, fol. 219; diplômes d'Alfonse, dans l'Españ. Sagr., etc., etc.)

1 Ferreras, Hist. de España, Syglo IX, A. C. 809.

2 La lettre de Léon fait partie de la collection des lettres des papes, publiées par Baluze, à la suite des Capitulaires de Charlemagne.

3 On lit les vers suivans dans les œuvres de Walafrid Strabon, abbé de Reichenau en 842 :

Qui clamante pio ponti de margine Christo
Linquebat proprium panda cum puppe parentem,
Primitus Hispanas convertit dogmate gentes,
Barbara divinis convertens agmina dictis,
Qui priscum dudum ritus, et lurida fana
Dæmonis horrendi decepta fraude colebant.
Plurima hic præsul patravit signa stupenda,
Quæ nunc in chartis scribuntur rite quadratis.

WALAFR. STRAB. Poemata,
(in Bibl. Patrum, t. IX, p. 1000, 2ᵉ col.)

Cette découverte eut depuis, sinon immédiatement, une grande influence sur le mouvement de régénération qui devait aboutir à la prise de Grenade. Dans la Galice surtout, parmi des populations à demi sauvages, le zèle et l'enthousiasme religieux s'exaltèrent : saint Jacques fut vu excitant les fidèles aux combats; plus d'un paysan alla jurer à Compostelle sur la pierre du tombeau de l'apôtre de vivre et de mourir pour la foi de Jésus-Christ. La Galice éprouva ainsi la première quelque chose de cette sainte ardeur qui, en s'étendant quelques siècles plus tard à l'Europe entière, devait produire le grand mouvement des Croisades, et changer l'état social de l'Occident. Aussi, quand en 812 Alfonse, à la tête de ses comtes, était venu faire appel aux Galiciens, étaient-ils accourus en foule sous la bannière du roi, et, traversant avec lui le Duéro, ils avaient, pour la première fois depuis la conquête, pénétré jusque dans la Lusitanie méridionale, où n'avait pas osé s'aventurer Alfonse Ier dans les courses hardies qu'il avait faites hors des limites des Asturies, avant la fondation de l'émirat indépendant de Cordoue par Abd el Rahman Ier. Des prêtres, des évêques s'étaient mêlés aux combattans, avaient endossé le harnais de cuir et ceint l'épée contre les Maures. Ce ne fut donc pas un culte vain, quelque apocryphes qu'en pussent être le fond et l'objet, que celui qui anima aux combats les indigènes pendant plusieurs siècles, et redonna la force à des cœurs abattus; c'est pourquoi nous avons marqué avec quelque soin l'origine de ce culte de saint Jacques de Compostelle, si vivace encore en Espagne [1]. Il est à peine né au moment du neuvième siècle où nous en sommes; mais il importait de constater comment il est né, et au milieu de quelles circonstances; il importait de fixer les commencemens de ce culte qui a fait gagner des

[1] Nous donnerons ailleurs une curieuse pièce sur les richesses présentes de saint Jacques, publiée en 1823, lors de l'arrivée des Français à Compostelle.

batailles, et d'où est sorti le puissant ordre militaire des chevaliers de Saint-Jacques [1].

Alfonse était tout fait pour seconder ce mouvement religieux, cette renaissance chrétienne. Il était d'un zèle pieux à toute épreuve; on a vu qu'il n'épargnait pas les dons aux églises [2]. On a de lui des inscriptions votives d'églises et de monumens qui rendent assez bien ce mélange de dévotion et de zèle militant pour le Christ, qui faisait le fond de la nature de ce roi. Une entre autres, placée au portail de la principale église d'Oviédo, respire quelque chose d'humble, de guerrire et de despotique tout ensemble; elle fait connaître l'homme mieux que ne le ferait le plus long discours :

« Qui que tu sois, ministre préposé selon le droit à cette » église, je te requiers par le Christ que tu te souviennes de

[1] La Orden de los Caballeros de Santiago. — Il ne faut pas perdre de vue cependant que nous n'en sommes pas encore là à beaucoup près; que l'Espagne est encore latine, là où elle n'est pas arabe; qu'Iria-Flavia, bien qu'on l'appelle Villa-Patroni, n'est pas encore El-Padron; qu'il n'y a point de Compostelle encore; qu'enfin saint Jacques ne s'appelle point autrement pour les chrétiens que Sanctus Jacobus. Déjà pourtant les Arabes, qui en entendent parler, l'appellent Sanct-Yac. De là à la formation du mot castillan Santiago, il n'y a qu'un pas.

[2] Il ne se contentait pas de leur donner des terres, il leur donnait des hommes, *mancipia, id est clericos sacricantores*, et il les nomme : Nonnelus, prêtre; Pierre, diacre, acheté de Corbello et de Fafila (*quem adquisivimus de Corbello et Fafilane*); Secundinus, clerc; Jean, clerc; Vincent, clerc, fils de Cressens; Theudulfe et Nonnitus, fils de Roderic, clercs; Enneco, clerc, acheté de Laurus Baca (*quem comparavimus de Lauri Baca*). Quels pouvaient être ces clercs et ces diacres qui s'achetaient? Ce ne pouvaient être, selon la conjecture plausible d'un critique espagnol (Faustino Borbon), que des fils ou petits-fils d'esclaves mahométans convertis, que le roi affranchissait. — Ce qui suit, du même acte, ne donne pas moins à réfléchir : — « Reliqua verò mancipia (toujours sous-entendu *offerimus*), id est Galindonem cum uxore sua nomine Deovota, et filios quatuor; id est Centullum, Garseam et Johannem, quos habuimus de Christophori, et filia sua nomine Huma, quam comparavimus de Eliace : Ennacem filium Salamiri, Crescentem cum uxore sua Romana et filios duos quos comparavimus de Theudisinda; Witericum cum filiis quinque, quos adquisivimus de Sisenando vel de suos germanos; filios Joannæ tres nominibus..... Freculfum cum uxore sua Receswinda et filios tres, quos adquisivimus de Johanne et Mirone : filium Gogiloi filium Teodiscli filium Quiri (Risco, Españ. Sagr., t. XXXVII, append. VII, p. 315).

» moi Alfonse, et que tu ne manques point à offrir des sacrifices pour mon salut, au moins une fois chaque semaine, » si tu veux avoir toi-même éternellement le Christ favorable. Que si par hasard tu négliges ce soin, que Dieu t'ôte » vivant de ce sacerdoce. Tout est à toi, Seigneur, ce que tu » m'as donné et ce que tu m'as inspiré de faire! En t'offrant » cet édifice achevé, je t'offre, Seigneur, ce qui t'appartient. » Ton chétif serviteur Alfonse te présente cette chétive offrande, et, dans notre gratitude, nous t'offrons et donnons » en ce temple ce que nous avons reçu de ta main [1]. »

On a moins de détails sur l'état civil et politique des Asturiens sous le règne d'Alfonse-le-Chaste. Il paraît cependant, ainsi que nous l'avons dit déjà, que ceux des Goths qui étaient parmi eux avaient repris quelque autorité; leurs livres, leurs anciennes lois furent vers ce temps étudiés et remis en honneur, et Alfonse essaya même la restauration à Oviédo de tout l'ancien ordre gothique. Il mit le palais d'Oviédo sur le pied de celui de Tolède avant la conquête [2]; mais la religion fut surtout la grande affaire de ce règne, et, à tout prendre, on ne saurait nier que ce roi n'ait efficacement secondé le développement de la puissance chrétienne dans le nord de la Péninsule. Il a d'ailleurs un caractère à part entre tous les rois de ce temps : il resta célibataire, et mérita le surnom de Chaste pendant un règne de près de cinquante-deux ans. Les chroniques presque contemporaines de Sébastien de Salamanque et du moine d'Albeïda célèbrent fort en lui cette dernière vertu d'abnégation et de pénitence.

[1] On en a une autre encore du même caractère, placée au bas d'une croix votive de la même église : « Bénévolement agréé, que ce don demeure ici en » l'honneur de Dieu. Cette offrande est de l'humble serviteur du Christ Alfonse. » Par ce signe est protégé le fidèle, et l'ennemi vaincu. Placé là par ma libre » volonté, si quelqu'un ose l'en ôter, que Dieu le frappe d'un trait de sa foudre. » Cet ouvrage a été achevé dans l'ère DCCCXXVI. »

[2] Omnem Gothorum ordinem, sicuti Toleto fuerat, tam in Ecclesia quam palatio, in Oveto cuncta statuit (Chr. Albeld., num. 58).

Tel était le caractère du roi des chrétiens du nord et du nord-ouest de la presqu'île, et la situation de ceux-ci dans la vingt-deuxième année du neuvième siècle, au moment de l'intronisation d'Abd el Rahman II à Cordoue. Dans le chapitre suivant, nous verrons la suite des affaires de ce règne, dont nous produirons simultanément le tableau avec celui des affaires des Arabes.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Avénement d'Abd el Rhaman II. — Revendication de l'émirat par son grand-oncle. — Guerres et pacification. — Siége de Valence. — Affaires de la Marche de Gothie. — Siége de Barcelone et d'Urgel. — Ambassadeurs grecs à Cordoue. — Alliance des Arabes et des Basques. — Seconde défaite des Franks à Roncevaux. — Politique de Louis-le-Débonnaire. — Révolte d'Aizon dans la marche de Gothie. — Complication de guerres. — Révolte de Mérida. — Révolte de Tolède. — Guerre contre Alfonse. — Tentatives de Mohammed ben Abd el Djébir en Galice. — Prise d'un faubourg de Marseille par les Arabes. — Arrivée des Normands en Andalousie. — Siége de Séville. — Persécution des chrétiens à Cordoue. — Affaires des Asturies. — Mort d'Alfonse-le-Chaste. — Événemens divers. — Mort d'Abd el Rahman II.

De 822 à 852.

Abd el Rahman, qui, ainsi que nous l'avons vu, était depuis plusieurs années seul gouverneur de fait de la Péninsule, entra dans la plénitude du titre et des pouvoirs de l'émirat le jour même où son père recevait les honneurs funèbres. Il était âgé de trente-et-un ans trois mois et six jours [1]. Nous savons qu'il était habile et brave à la guerre; ses biographes ajoutent qu'il était beau, grand, bien fait, qu'il avait le teint brun et la barbe belle, tirant sur le roux, qu'il l'entretenait avec le plus grand soin et la teignait de noir. Dès les premières campagnes où il avait figuré, il avait mérité et acquis le surnom d'El Modhaffer, ou d'heureux vainqueur. Il était, disent encore ses biographes, bon et humain dans la paix autant qu'il était intrépide et dur à la guerre, et on l'appelait le père des pauvres. Il joignait à ces qualités un esprit vif et

1 Cardonne commet une grossière erreur en disant (tom. I, p. 263) : Il était âgé de 41 ans lorsqu'il fut reconnu par tous les ordres de l'état (en 822). Il est en flagrante contradiction avec lui-même, qui lui donne 14 ans en 806 (tom. I, p. 244).

distingué et un grand savoir, aimait les bons vers et en faisait lui-même de fort élégans, avec toute la justesse de la science rhythmique[1].

Nul émir de la famille d'Ommyah n'était encore entré en possession de l'émirat d'Espagne sans opposition armée d'un prétendant de la même famille. Comme son père et son aïeul, il eut à batailler d'abord contre un des siens. On se souvient du vieil Abdallah, dernier fils survivant d'Abd el Rahman Ier. A la mort de son neveu El Hakem, son ambition se réveilla; il appela ses partisans aux armes, et passa d'Afrique en Espagne, réclamant le titre d'émir pour la troisième fois. Il comptait, dit-on, que ses fils l'aideraient; il en avait alors trois dans les plus hauts rangs de la hiérarchie musulmane d'Espagne. Nous connaissons Khasem et Esbaah; le troisième se nommait Obeïd Allah, et n'était pas moins distingué que ses frères. Le vieillard débarqua en deçà de la pointe d'Europe avec de nombreuses troupes. Averti de sa tentative, Abd el Rahman s'avança contre lui, le battit en plusieurs rencontres, et contraignit l'oncle de son père à se retirer par le pays de Tadmir et à s'enfermer dans les murs de Valence, dévouée, comme nous l'avons vu, de longue date, à cet émir. Abd el Rahman l'y assiégea; mais la place n'était pas facile à emporter, et elle tint bon. Il y avait déjà quelque temps qu'il était occupé à ce siége, lorsque Khasem et Esbaah arrivèrent au camp devant Valence. Ils venaient demander la grâce de leur père, et le presser de se soumettre à l'émir légitime de Cordoue, à l'élu des wasyrs et des walis, institué de Dieu émir du peuple de l'obéissance. C'est ainsi que s'appelaient eux-mêmes les Moslems. Dieu, dit une chronique arabe, favorisa leurs bons desseins; et voici en quels termes cette chronique raconte la soumission d'Abdallah à son petit-neveu.

Il avait annoncé une sortie avec toutes ses troupes pour le

[1] Conde, c. 38.

surlendemain. Il avait dit aux siens un jeudi, veille du jour férié des Musulmans[1] : — « Demain, s'il plaît à Dieu, mes compagnons, nous ferons nos prières de djouma, et, avec la bénédiction de Dieu, nous partirons après-demain samedi et nous nous battrons, si telle est sa divine volonté. » Le lendemain, toutes les troupes étant rassemblées devant la mosquée de la porte de Tadmir (Bab-el-Tadmir), il leur dit encore, et nous rapportons ces paroles parce que cet usage de haranguer ou plutôt de prêcher les troupes est caractéristique des Moslems[2] : « O nobles compagnies de guerriers, que Dieu vous ait en sa miséricorde. Il nous convient aujourd'hui de nous humilier devant lui et de lui demander de nous montrer la voie qu'il faut suivre, le parti qu'il nous est à propos de prendre dans l'occurrence où nous sommes, sans autre prétention que celle de nous conformer à sa divine volonté. J'attends de sa clémence qu'il nous le montre et nous fasse connaître ce qui convient le mieux. » Il leva les yeux ensuite et les mains vers le ciel, et ajouta : « Mon Dieu, Seigneur Allah, si j'ai raison et que ma demande soit juste, si mon droit est meilleur que celui de l'arrière-petit-fils de mon père,

1 Ils chôment le vendredi comme les chrétiens le dimanche et les israélites le samedi. C'est le jour du sabbat des Moslems. Ils l'appellent le jour de djouma, d'assemblée, parce que tous sont tenus ce jour-là d'aller faire à la mosquée une prière d'au moins une heure. Les autres jours il leur est permis de prier chez eux ; il est mieux cependant et plus méritoire d'aller faire au temple quelques-unes des prières commandées par la loi à l'appel du muezzin.

2 Le chef de guerre, le général, l'émir, était chez les Arabes l'empereur, dans le sens romain du mot, et le prêtre de l'armée ; il prêchait, il faisait la prière ; ses proclamations étaient des sermons. Tout le mahométisme est dans ces quelques paroles du Koran, religion et guerre — (sourate 4) : « Lorsque tu seras à la tête de l'armée et que tu annonceras la prière, qu'une partie prenne les armes et prie avec toi. Ceux qui auront rendu leur hommage au Seigneur se retireront derrière, et les autres prendront leur place. Qu'ils prennent leurs sûretés en priant, et qu'ils soient armés. Les infidèles voudraient que vous négligeassiez vos armes et votre bagage, afin de fondre tous ensemble sur vous. Si la maladie ou la pluie vous oblige à vous désarmer, ce ne sera pas un crime ; mais soyez sur vos gardes. Dieu prépare aux infidèles un supplice ignominieux. »

aide-moi et donne-moi la victoire sur lui; mais s'il a à la puissance des droits mieux fondés que ceux de son grand-oncle, bénis-le, et ne permets pas les maux et les horreurs de la discorde qui est entre nous; prête ton appui à son pouvoir, à son empire, et sois-lui en aide!» Toute l'armée et ceux des habitans qui étaient présens s'écrièrent tout d'une voix: « Que cela soit ainsi! » Et dans cet instant il souffla un vent froid et glacial, étrange pour le climat et pour la saison, lequel causa à Abdallah un malaise subit si grand, qu'il tomba en défaillance; il fallut l'emporter, et l'on finit la prière sans lui. Pendant quelques jours il demeura sans voix; mais bientôt, continue le narrateur arabe, Dieu délia sa langue, et il dit à ses généraux : « Dieu s'est déclaré; il est du côté de l'arrière-petit-fils de mon père. Nous ne ferons rien contre sa divine volonté [1]. »

La paix ne tarda pas à se conclure entre les deux concurrens. Les fils du vieil Ommyade déshérité allèrent le chercher à Valence, et lui firent cortége à cheval, jusqu'à la tente d'Abd el Rahman, à l'entrée de laquelle ils l'aidèrent à descendre de sa monture.

Le chroniqueur arabe note les soins pieux d'Esbaah et de Khasem pour leur père. L'âge commençait à peser sur lui. L'aîné de ses fils, dit-il, tint la bride du cheval et l'autre l'é-

1 On sent que la volonté de Dieu doit être surtout invoquée par un peuple fataliste. Abdallah se conformait à la maxime du Koran : « Ne dis jamais : je ferai telle chose, sans ajouter : si c'est la volonté de Dieu (sourate 18, el Chahaf). » Tel était l'usage depuis le Prophète. Quelques chrétiens ayant demandé à Mahomet l'histoire des sept dormans : Je vous la raconterai demain, répondit-il; il oublia d'ajouter, *si c'est la volonté de Dieu*. Il fut repris de cette omission, et ce verset lui fut révélé : « Ne dis jamais : je ferai cela demain, sans ajouter : si c'est la volonté de Dieu. » Les Turcs ont parfaitement bien retenu cette maxime, au rapport de Savary. Ils ne font jamais de réponse absolue, dit-il : qu'on leur demande : viendrez-vous? irez-vous? terminerez-vous cette affaire? Ils ajoutent toujours à la fin de leur réponse : *En scha Allah*, si c'est la volonté de Dieu. (Voy. Not. du Koran de Savary, c. 18.)

trier. Dès qu'il eut mis pied à terre, il s'empressa d'aller baiser la main de l'émir, en signe de soumission; mais celui-ci le reçut dans ses bras. L'aspect vénérable et la longue barbe blanche de son grand-oncle le frappèrent. Abdallah était, dit-on, celui des enfans d'Abd el Rahman Ier qui ressemblait le plus à son père. Ils se donnèrent le baiser de paix, et non-seulement Abd el Rahman lui pardonna, mais il lui donna le gouvernement et la seigneurie de la province de Tadmir pour le reste de ses jours. Abdallah mourut à Tadmir peu après cette pacification (en l'an 208 — 823). Il était d'un grand âge, étant né en Syrie, avant l'entrée de son père en Espagne. Ses enfans furent appelés à hériter de tous ses biens, et ce fut à cette occasion, dit-on, qu'il fut établi pour loi générale que les fils hériteraient de tous les biens de leurs pères, ce qui, apparemment, n'était pas auparavant ainsi. D'après ces réglemens, les femmes gardaient leur dot, et les héritiers devaient leur fournir des alimens convenables. Il fut aussi établi qu'on pourrait disposer par testament du tiers de ses biens en toute liberté, soit en faveur de parens plus particulièrement aimés, soit en faveur de qui l'on voudrait[1].

Ces principes, au reste, étaient ceux du Koran, surtout quant aux femmes. On a dit avec raison que le Koran était à la fois le code religieux et la loi civile des Musulmans. Voici ce qu'il commande au sujet des héritages[2] :

« Donnez aux orphelins ce qui leur appartient. Ne rendez pas le mal pour le bien. Ne consumez pas leur héritage pour grossir le vôtre. Cette action est un crime.

» Si vous avez pu craindre d'être injustes envers des orphelins, craignez de l'être envers vos femmes. N'en épousez

1 Conde, c. 39.

2 Voyez la quatrième sourate, intitulée : *Les Femmes*. Ce chapitre commence par quelques mots qui s'accordent avec ce que nous savons du premier homme par la Bible.

que deux, trois ou quatre. Choisissez celles qui vous auront plu. Si vous ne pouvez les maintenir avec équité, n'en prenez qu'une....

» Les hommes et les femmes doivent avoir une portion des richesses que leur ont laissées leurs pères et leurs proches. Cette portion doit être réglée par la loi, soit que l'héritage soit considérable ou de peu de valeur.

» Lorsqu'on sera rassemblé pour partager l'héritage, que l'on ait soin d'entretenir les parens pauvres et les orphelins, et de les consoler par des paroles d'humanité.

» Que ceux qui craignent de laisser après eux des enfans dans la faiblesse de l'âge, pénétrés de commisération et de la crainte du Seigneur, élèvent leur voix en faveur des orphelins, et règlent leur sort avec justice.

» Ceux qui dévorent injustement l'héritage de l'orphelin se nourrissent d'un feu qui consumera leurs entrailles.

» Dieu vous commande, dans le partage de vos biens entre vos enfans, de donner aux mâles une portion double de celle des filles. S'il n'y a que des filles et qu'elles soient plus de deux, elles auront les deux tiers de la succession. S'il n'y en a qu'une, elle en recevra la moitié. Si le défunt n'a laissé qu'un fils, ses parens prendront un sixième. Si le défunt n'a point laissé d'enfans, et que ses parens soient héritiers, sa mère aura un tiers de la succession, et un sixième seulement s'il a des frères; les legs et les dettes acquittés. Vous ne savez qui de vos pères ou de vos enfans vous sont le plus utiles. Dieu vous a dicté ces lois; il est savant et sage.

» La moitié des biens d'une femme morte sans postérité appartient au mari, et le quart si elle a laissé des enfans; les legs et les dettes prélevés.

» Les femmes auront un quart de la succession des maris morts sans enfans, et un huitième seulement, s'ils en ont laissé; les legs et les dettes prélevés.

» Si l'héritier constitué d'un parent éloigné a un frère ou

une sœur, il leur doit un sixième de la succession; ils recevront un tiers s'ils sont plusieurs, après l'accomplissement légitime des legs et des dettes.

» Gardez-vous de violer ces préceptes. Ils sont émanés du Dieu savant et miséricordieux.

» Celui qui les observera et qui obéira au prophète sera introduit dans les jardins où coulent des fleuves, séjour de délices, où il goûtera une éternelle félicité.

» Celui qui désobéira à Dieu et à son envoyé, et qui transgressera ses lois, sera précipité dans l'abîme du feu, où il sera éternellement en proie aux tourmens et à l'opprobre. »

Tels étaient les principes sacrés à l'égard des héritages. Quelques abus toutefois avaient dû s'introduire dans la pratique, puisqu'on nous donne ce qu'Abd el Rahman ordonna à l'occasion de la succession de son grand-oncle comme une nouveauté[1].

Cependant, et tandis que l'émir faisait sa paix à Valence avec son grand-oncle, les comtes de la Marche d'Espagne avaient fait irruption sur les terres musulmanes d'au-delà de la Sègre, avaient couru et dévasté les campagnes, brûlant et ravageant tout devant eux, et s'étaient retirés ensuite chargés de butin (822)[2]. La nouvelle en parvint à Abd el Rahman, juste au moment où il allait licencier l'armée au camp de Valence; il retint les soldats prêts à rentrer chez eux et se porta incontinent sur la Marche de Gothie. Mais avant d'aller plus loin et de dire ce qu'il y fit, il nous faut revenir un moment ici sur un changement survenu peu auparavant dans le gouvernement de Barcelone, et qu'il importe de noter pour l'intelligence de ce qui va suivre.

1 Voy. Conde, l. c.

2 Comites Marcæ Hispanicæ trans Sicorim fluvium in Hispania profecti, vastatis agris et incensis, et capta non modica præda, regressi sunt (Eginh. Annal., ad ann. 822). Ceci devait se passer dans l'été de 822, puisque Éginhard ajoute : Simili modo post æquinoxium autumnalis comitibus Marcæ Britannicæ, etc.

Le comte que Louis-le-Débonnaire avait laissé à Barcelone lors de la prise de cette place en 801, Béra, ainsi que nous l'avons dit, était Goth de naissance. Il s'était signalé à cette conquête ainsi que dans les expéditions subséquentes des Franks auxquelles il avait pris part. Béra gouvernait le comté de Barcelone depuis dix-neuf ans[1], au gré des rois franks, lorsqu'en 820 il fut accusé de trahison. Aucun historien ne dit précisément de quelle sorte de trahison, et l'on en est là-dessus réduit aux conjectures. Quelques-uns veulent qu'il ait formé des intelligences avec les Sarrasins, dans les temps qui suivirent le traité de 812[2]. D'autres pensent, avec plus d'apparence de raison, qu'il s'était formé parmi les Goths un parti aspirant à l'indépendance, et que Béra était un des chefs de ce parti. Quoi qu'il en soit, Béra, disons-nous, accusé d'infidélité, fut mandé devant l'empereur à Aix-la-Chapelle. L'accusateur était pareillement un Goth, appelé Sanila. Béra nia l'accusation[3] et en appela au jugement de Dieu, demandant que le duel eût lieu à la manière des Goths, l'un et l'autre adversaire étant de cette nation; ce qui

1 Depuis 801, où nous l'avons vu placer à Barcelone en qualité de comte, jusqu'au mois de janvier 820, où il fut déposé (Annal Fuldens.; Eginh. Annal.; Annal. Bertin., ad ann. 820, etc.; voy. aussi Marcæ Marca Hispanica, l. III, c. 17, p. 291; c. 21, p. 306, et l'Anonyme Astronome).

2 C'est la commune opinion. Interprétant un peu largement, ce semble, les rapports assez obscurs bien qu'uniformes des contemporains, Ferreras va jusqu'à dire (Hist. d'Esp., t. III de la trad.): « Les intrigues secrètes de Béra, comte de Barcelone, avec le roi Alhacan (El Hakem), ne purent point être tenues si cachées qu'elles ne parvinssent à la connaissance de quelques personnes. Du nombre de ceux qui les pénétrèrent fut Sanila, un des principaux de Barcelone, qui, par zèle pour la religion et pour son prince, en donna avis à l'empereur Louis-le-Pieux. Aussitôt l'empereur manda le comte, et la preuve du crime ayant été renvoyée à la décision d'un duel entre l'accusateur et l'accusé, Sanila demeura vainqueur. Quoique, suivant les lois, Béra dût payer de la vie sa trahison, l'empereur, pour montrer sa clémence, commua la peine de mort en un exil à la ville de Rouen. »

3 Hic venit ad regem, coram populoque senatu
Verba nefanda canit, quæ Bero cuncta negat.
(Ermold. Nigell., l. III, v. 559 et 560.)

fut accepté par Sanila. Tous deux combattirent en présence de l'empereur, selon la coutume de leur pays, c'est-à-dire à cheval, à la différence des Franks, qui, dans ces sortes de duels, combattaient à pied. C'est pourquoi Nigellus dit qu'ils entrèrent en lice d'une manière non précédemment connue des Franks, et nouvelle pour eux [1]. Sanila demeura vainqueur, et, selon la loi du temps, Béra, déclaré coupable, fut condamné à mort; mais Louis commua sa peine en un exil à Rouen [2].

Louis mit alors à la place de Béra le Frank Bernhard, fils de Guillaume de Toulouse et son filleul, comte de Toulouse lui-même, et dont il sera souvent question dans la suite de cette histoire. C'était ce Bernhard qui commandait à Barcelone en 822. L'histoire ne nomme pas les comtes de la Marche qui portèrent la dévastation au-delà de la Sègre en cette année; mais il est probable que le nouveau gouverneur de Barcelone en était. Quoi qu'il en soit, ce fut contre Barcelone qu'Abd el Rahman dirigea d'abord ses attaques. De Valence, il envoya en avant le wali Abd el Kérym, qui, rencontrant les chrétiens, on ne dit pas en quel lieu, les battit et les resserra dans Barcelone. Arrivant ensuite avec toutes ses forces, l'émir investit et bloqua la place, lui livra de vigoureux assauts, et, s'il faut en croire les historiens arabes, s'en em-

1 Annuitur solio; mox illi bella lacessunt
Arte nova Francis antea nota minus,
Et jaciunt hastas, mucronibus insuper actis
Prælia temptabant irrita more suo.
(Ermold. Nigell., l. III, v. 605 et seq.)

2 Il faut lire dans Ermoldus Nigellus les curieux détails de ce combat. Ermoldus écrivait six ans après l'événement; et, bien que pour dire que Louis fit grâce de la vie à Béra, il dise (v. 617) : *Cæsar ei vitam tribuit*, on peut s'en rapporter à lui : il peint assurément et caractérise mieux que les froids annalistes du temps.

Jam Bero figit equum, giros dare cornipedes mox
Incipit, atque fugit prata per ampla celer.
Ille sequi simulat, tandem dimittit habenas,
Et ferit ense : ille se canit esse reum.
. . . .
(Ibid., l. c, v. 609 et seq.)

para. Après quoi il en fit réparer les murailles et continua sa marche victorieuse sur Urgel, dont il se saisit avec le même bonheur[1].

On ne peut plus positivement s'exprimer. Barcelone ne fut pas seulement assiégée, elle fut prise ; et l'on nous donne les détails de cette prise. Quelque explicite pourtant que soit ce récit, les mêmes raisons qui nous ont fait ne point admettre la prise de Tortose par Louis-le-Débonnaire, nous portent et nous autorisent à ne point admettre davantage la prise de Barcelone par Abd el Rahman. Qu'Abd el Rahman ait donné de très rudes assauts à la place, que les Musulmans aient été sur le point de la prendre, comme le dit la chronique arabe, c'est ce qui est vraisemblable; mais toujours est-il qu'ils ne la prirent point; cela ressort indubitablement du rapprochement des autorités. Mais, s'il ne prit point Barcelone, il est probable qu'Abd el Rahman prit en effet Urgel; au moins porta-t-il victorieusement ses armes dans tout le comté, sur tout le territoire de Barcelone[2], et il refoula devant lui les chrétiens dans leurs forts bâtis sur les rochers et aux étroits passages des montagnes. C'était là leur ordinaire refuge, dit avec mépris un auteur musulman, et ils mettaient leur confiance dans l'âpreté de leurs monts escarpés et dans l'hiver précoce de leur pays[3]. Content d'avoir ainsi imprimé la terreur des armes musulmanes aux Franks, Abd el Rahman revint à Cordoue, où il fut reçu avec de grandes démonstrations d'allégresse. Cette expédition, à tout prendre heureuse pour le début d'un règne, eut lieu en 207 (commençant en février 822 et finissant en février 823), l'année même de l'intronisation d'Abd el Rahman, sans doute vers le milieu de l'automne de l'année chrétienne 822.

1 Conde, c. 39.
2 « En tierra de Barcelona, » dit le traducteur castillan des manuscrits de l'Escurial (Conde, c. 39).
3 Ibid., l. c.

Au printemps de l'année suivante vinrent de Constantinople à Cordoue des envoyés de l'empereur grec Michel-le-Bègue. Alors en guerre avec le khalife El Mamoun, et l'année même où des Arabes andalousiens chassés naguère de Cordoue par El Hakem lui enlevaient la Crète, il faisait solliciter le fils de celui-ci d'entrer dans son alliance et de lui fournir des secours contre leur ennemi commun, le khalife de Bagdad. Les envoyés grecs furent reçus à Cordoue avec les plus grands honneurs, et leur entrée dans la capitale de l'empire musulman d'Occident s'effectua en grande pompe et au milieu d'un immense concours de peuple. Ils amenaient beaucoup et de fort beaux chevaux, avec de riches et élégans harnais dont on n'avait jamais vu les pareils en Espagne, disent les chroniques andalousiennes[1]. Abd el Rahman reçut leurs présens et les logea dans son palais, et lorsqu'ils se disposèrent à partir après s'être acquittés de leur mission, il les combla de riches présens; quant à l'objet même de cette mission, il ne paraît pas qu'Abd el Rahman y ait répondu par des effets; il avait trop à faire en ce moment pour lui-même. Mais, sans doute pour éviter de faire à l'empereur une réponse négative catégorique en même temps que pour entretenir cette nouvelle amitié flatteuse à plus d'un titre, et dont il était permis de se promettre plus d'un avantage politique, il fit partir avec les envoyés grecs Yahyah ben el Hakem, dont nous avons parlé déjà[2], rendant ainsi à l'empereur ambassade pour ambassade. Yahyah fut chargé de complimenter Michel-le-Bègue de la part de l'émir de Cordoue, et de lui présenter en son nom quelques beaux chevaux andalous, des épées de fabrique espagnole, richement

1 Conde, ubi supra, l. c.

2 Yahyah ben el Hakem, wali d'un très grand mérite dans la marine, n'était pas d'un esprit moins saillant en poésie. On l'avait, à cause de cela, surnommé *el Gazeli* (le faiseur de gazels), surnom d'ordinaire appliqué aux poètes chez les Arabes.

ornées et d'un travail précieux, et d'autres présens propres à lui faire concevoir une haute idée de la richesse et des arts de l'Espagne[1].

Abd el Rahman dut, cette même année, ou au commencement de la suivante, recevoir à Cordoue une autre ambassade moins brillante et de celles dont les chroniqueurs de la cour des Ommyades se dispensent ordinairement de parler; nous voulons dire quelque envoyé navarrais, quelque agreste montagnard, sans faste et sans caractère officiel, mais qui venait l'appeler à une alliance d'une tout autre importance pour lui en ce moment que celle de l'empereur d'Orient Michel-le-Bègue.

C'est au moins ce qu'on est fondé à conjecturer par les événemens qui suivirent. Sur le bruit d'une nouvelle invasion franke par les ports de Roncevaux et de Roncal, à laquelle venait de donner motif l'insoumission toujours renouvelée des Pyrénéens de race vascone, les Navarrais, qui étaient de cette race, avaient juré la perte de ces hommes de langue germanique, qui, quoique chrétiens, leur étaient plus antipathiques à beaucoup près que les sectateurs andalousiens de Mahomet : ils appelèrent en conséquence ceux-ci à les aider contre un ennemi commun, et Abd el Rahman n'eut pas de peine à s'allier avec les montagnards chrétiens des Pyrénées contre les Franks chrétiens.

Et le bruit de cette nouvelle battue des Franks outre Pyrénées n'était pas sans fondement. A la fin de l'année 823, les comtes Eblus et Asenarius, lieutenans du roi d'Aquitaine dans les marches de Vasconie, reçurent l'ordre de franchir les monts dans la direction désignée. Était-ce pour faire la

[1] Conde, c. 39. — Les manufactures d'armes de Cordoue et de Tolède s'étaient singulièrement perfectionnées sous ce règne, et ne tardèrent pas à devenir célèbres en Occident : dans tout le moyen âge, on rechercha les armes sorties de ces fabriques, et elles étaient renommées pour l'excellence de leur trempe autant que pour l'élégance et le bon goût des ornemens.

guerre aux Arabes ou seulement aux naturels du pays, aux Navarrais, aux Pampelunois ? On ne sait. Quoi qu'il en soit, Eblus et Asenarius prirent leur route par le port qui mène en Navarre et à la capitale du pays ; ils traversèrent sans obstacle la longue vallée de Roncevaux et s'avancèrent vers Pampelune. Pampelune se souvenait du traitement que lui avait fait subir Charlemagne, dépité de son peu de succès contre les Arabes ; elle était encore démantelée du fait du grand roi frank : elle se tint tranquille. Ebles et Asenar y entrèrent avec de grandes forces, y firent leur affaire (l'affaire pour laquelle ils y étaient envoyés, ainsi s'exprime l'historien frank de l'expédition (*negotio peracto*[1]); puis se mirent en devoir de s'en retourner. L'objet de cette campagne, entreprise avec de grandes forces et terminée sans qu'on nous parle d'aucun combat livré, d'aucune garnison laissée derrière soi, personne ne nous le dit, et il faut se tenir pour satisfait des termes plus vagues que jamais de l'anonyme astronome. C'est presque cependant le même langage que pour les expéditions précédentes : « Les nôtres expérimentèrent de nouveau, dit-il, la perfidie accoutumée du lieu, l'astuce et la fraude ingénue, innée des habitans. Circonvenues de tous côtés par les naturels du pays, les troupes (les troupes d'Ebles et d'Asenar) furent défaites, et eux-mêmes tombèrent aux mains des ennemis. »

Tel est le récit de l'anonyme astronome. Quant à la part que prirent les Arabes à la défaite des Franks, elle est incontestable, bien que l'astronome n'en dise rien. Les walis de la frontière, nous disent les chroniques andalousiennes, livrèrent cette année (209 de l'hégire—824) de sanglantes batailles aux chrétiens des montagnes d'Elfrank, les vainquirent, et en firent un grand carnage dans les étroites vallées des monts d'al-Bortat. Dans la bataille de Bort-Schezar[2], qui

1 Anon. Astron., Vita Hludow. Pii.

2 C'est ainsi que les écrivains arabes nomment le port de Roncevaux, parce

est le port de Pampelune, ils mirent en déroute ceux d'El-frank, et firent prisonniers leurs généraux, qui furent amenés à Cordoue avec un butin considérable [1].

Ce qui demeure donc établi par le témoignagne combiné des historiens franks et des Arabes, c'est que l'empereur Louis envoya à Pampelune, à la fin de 823, une assez forte armée, sous la conduite de deux comtes appelés Ebles et Asenar, desquels on ne sait autre chose, sinon qu'ils y firent ce qu'il leur avait été ordonné d'y faire, sans doute dans l'intérêt aquitain. Leurs ordres exécutés, ils sortirent de la ville et s'acheminèrent vers la Gaule par la route ordinaire des Pyrénées, dont les périls semblèrent peu les préoccuper. Les Vascons de la montagne, unis aux Arabes, firent en cette occasion la même chose qu'ils avaient faite au retour de Charlemagne : ils attaquèrent l'armée des Franks du haut de leurs rochers avec tant de vigueur et de furie qu'elle y demeura tout entière, à quelques prisonniers près. De ce nombre furent Ebles et Asenar. Dans le partage du butin et des captifs entre les deux peuples alliés, Ebles échut aux Arabes, et fut envoyé à Cordoue [2]. Asenar étant tombé aux mains des Vascons fut épargné, et l'anonyme astronome attribue cette faveur à ce qu'il était de leur sang, c'est-à-dire de leur nation [3].

De ce moment la Navarre ne fut plus exposée aux visites

que la route de Roncevaux traverse le pays de Cize, en latin *Portus Ciserei, Portus Sizaræ*, etc.—El Edris nomme ce port *Bord-Schezaroun*. Selon Conde, Schezar veut dire *tortueux*, ce qui irait assez bien à ce passage. Les mêmes écrivains nomment les quatre ports ou passages principaux des Pyrénées, Bort-Oschmara, Bort-Djiakka, Bort-Schezar et Bort-Bayona.

[1] Conde, c. 40.

[2] « Eblo fué remitido à Cordoba como presente con que los Vascones quisieron obsequiar al rey arabe, sin que se pueda entender el fin que en esto tubieron, » dit Risco (Esp. Sagrad., t. XXXII, p. 378).—Risco aurait compris pourquoi Eblus fut envoyé à Cordoue, s'il avait su que les Arabes et les Vascons-Navarrais s'étaient confédérés en cette occasion pour exterminer les Franks.

[3] Asenario verò, tanquam qui eos affinitate sanguinis tangeret, pepercerunt.

de ses protecteurs d'outre monts, et n'eut plus partant occasion de les détrousser au passage, avec ou sans alliés, comme elle l'avait fait à deux reprises avec succès, à quarante-six ans d'intervalle.

Il ne paraît pas, d'ailleurs, que son alliance de cette année avec les Arabes l'ait en rien assujettie à ceux-ci. Au contraire, tout porte à croire qu'elle continua d'être gouvernée par des chefs institués d'une manière particulière et investis de moindres pouvoirs que n'en exerçaient les comtes royaux, soit franks, soit asturiens, jusqu'à ce qu'enfin des rapports de religion et de politique l'aient pour quelques années amenée à reconnaître, au moins en partie, l'autorité des rois d'Oviédo, avant de s'ériger en royaume indépendant sous des chefs nationaux.

Que si nous récapitulons ici les vicissitudes de la Navarre depuis la première entrée en Espagne des Franks en 778, nous verrons qu'elle demeura directement sous la dépendance des rois de cette nation jusque vers 802. Aucune chronique ne parle toutefois de comtes franks laissés ni par Charlemagne, ni par son fils, à la garde et au gouvernement du pays, ce qui suppose qu'il ne fut jamais proprement considéré comme pays conquis. En 802 la Navarre s'allia aux Arabes, mais elle revint quatre ans plus tard à l'alliance des Franks, selon toute apparence par crainte de leurs forces supérieures, car elle essaya de s'émanciper d'eux en 812, année dans laquelle nous avons vu Louis-le-Débonnaire venir rétablir à Pampelune son autorité ébranlée. Une question reste : Quelle était cette autorité? Comment s'exerçait-elle? Quels avantages en recueillait-on? Quelle qu'elle ait été finalement, elle s'y maintint jusqu'à cette année 824, où il semble que les Franks durent abandonner définitivement leurs prétentions sur cette partie de la Péninsule.

Tout était guerre en ce temps dans la presqu'île. Pendant que ceci se passait aux Pyrénées, Abd el Rahman avait envoyé

à la frontière du nord (d'el gouf) Obeïd-Allah, fils d'Abdallah et frère d'Esbaah et de Khasem, dont nous avons parlé déjà; il était caïd[1] des saïfis (ou swaïfis), c'est-à-dire capitaine de la garde de ceux au coutelas (à l'épée en forme de coutelas[2]); ce corps faisait partie des troupes soldées et permanentes d'Abd el Rahman; c'était une portion considérable de sa garde prétorienne, comme la désignaient les chroniqueurs latins du temps. Cet envoi de troupes était nécessaire sur cette frontière, parce que les chrétiens y faisaient des courses en ce temps, disent les mémoires arabes[3]. Ainsi, la guerre était permanente et perpétuelle en Espagne sur un point ou sur un autre. Les troupes d'Obeïd-Allah combattirent avec avantage contre Alfonse, et le contraignirent à se réfugier dans ses montagnes et ses forteresses. Mais l'attaque des généraux d'Alfonse, bien qu'on n'en trouve aucun détail dans les auteurs chrétiens, n'avait pas laissé de causer quelques inquiétudes à Cordoue, si l'on en juge par ce qu'ajoute la chronique arabe :— « Le wali Obeïd-Allah, dit-elle, revint ensuite à Cordoue, chargé de dépouilles et de captifs, et il fut très bien reçu d'Abd el Rahman à cause de l'importance de cette expédition[4]. » Après un repos de quelques mois, l'émir l'envoya de nouveau et pour la troisième fois contre les mêmes ennemis avec des troupes choisies et de nombreux corps de cavalerie, et il fut deux ans à la frontière; preuve nouvelle que ces chrétiens des montagnes, si dédaignés, étaient les plus constans et les plus sérieux ennemis des Musulmans.

Cependant, pour subvenir aux dépenses de la guerre et aux somptueuses superfluités du palais de Cordoue, Abd el Rah-

1 Caïd, proprement conducteur.

2 La forme et le nom de l'épée étaient si nombreux et si divers, ils avaient tant de synonymes chez les anciens Arabes, qu'un de leurs auteurs (Mohammed ben Ali el Héraouï) en a fait un livre tout exprès, intitulé *Esma el Saïf*, des Noms de l'Épée.

3 Conde, c. 40.

4 Ibid., l. c.

man avait accru démesurément les charges du peuple; les grandes villes surtout se plaignaient de l'augmentation des impôts de tout genre. Dans ces grands centres de population, les chrétiens étaient nombreux; ils n'étaient pas, à ce qu'il semble, sans communication avec l'Europe; beaucoup se livraient au négoce, passaient de l'Espagne en Gaule, en Germanie, et jusque dans l'île des Bretons [1]. Par écrit ou de vive voix, leurs griefs contre l'émir de Cordoue retentissaient en deçà des Pyrénées. Les Juifs, nombreux aussi dans les villes capitales de l'empire, n'étaient pas non plus des sujets fort soumis; ils osaient se plaindre; ils poussaient quelquefois l'audace jusqu'à prendre part aux révoltes des Musulmans et des chrétiens; aussi les chroniqueurs ommyades ne manquent-ils jamais de les ranger parmi les brigands et les malfaiteurs, jusqu'à ce qu'ils se soient soumis à l'émir dont ils écrivent l'histoire, car dès-lors ils rentrent, quoique non Musulmans, dans la catégorie des honnêtes gens. Abd el Rahman était un peu comme tous les grands rois : il embellissait Cordoue, vivait avec magnificence et en liesse dans son splendide alcaçar et dans ses jardins en fleur; il faisait des largesses aux poètes, aux musiciens, aux architectes, aux courtisans. Ses largesses, sa magnificence et sa générosité sont célébrées encore après mille ans par ceux qui ont eu tant bien que mal occasion, dans ces derniers temps, de parler des Ommyades d'Espagne; ce sont là vertus de prince, nous le voulons bien; vertus royales, de grand compte. Il faut toutefois que les grands rois prennent quelque part ce qu'ils donnent, et Abd el Rahman, qui donnait beaucoup, prenait beaucoup. Mérida avait particulièrement souffert des besoins et des vertus du prince. Le zékat avait étendu de jour en jour ses prétentions sur un plus grand nombre d'objets [2]. Borné

[1] Euloge parle dans ses lettres de son frère, Espagnol de Cordoue, exerçant le commerce à Mayence vers ce temps.

[2] Le zékat ou la purification était, d'après la loi, un don obligé pour le service

d'abord aux fruits de la terre et au crû des troupeaux, il avait fallu le payer pour toutes choses à peu près, à mesure que les émirs avaient acquis une véritable autorité royale. On murmurait à Mérida de cette augmentation continuelle de charges au profit de l'émir, qui facilitait un peu trop, ce semblait, à celui-ci l'exercice des belles vertus dont nous avons parlé plus haut. On y murmurait encore et par dessus tout de l'impôt maintenu sur certaines denrées de première nécessité, cause principale du soulèvement du faubourg méridional de Cordoue sous El Hakem. Chrétiens, Musulmans et Juifs murmuraient hautement; le mécontentement était général. Du mécontentement à la révolte il n'y a qu'un pas. La connaissance de cet état de choses était parvenue jusqu'à Louis-le-Débonnaire, soit que quelque prêtre chrétien entretînt, au milieu des difficultés du temps, commerce de lettres avec un ami habitant de la Gaule ou de la Frankie, soit que quelque marchand voyageur, parti d'Andalousie sur ces entrefaites, l'en eût instruit de vive voix.

Et voici ce que l'empereur écrivit aux Méridans, prêts à se soulever. La lettre est remarquablement adroite, et écrite en un latin plus pur qu'on ne l'écrivait communément alors. Il est à supposer que Louis-le-Débonnaire eut cette fois, par exception, Éginhard pour secrétaire. Je dis par exception, car l'auteur de la vie de Charlemagne avait en ce temps peu de relations avec le fils de son héros. Voici les plus vifs passages de cette provocation à la révolte signée d'un nom impérial.

« Au nom du Seigneur Dieu et de notre Sauveur Jésus-

de Dieu; c'était, dans les idées musulmanes, un moyen assuré d'accroître et de conserver les autres biens. Le souverain en était le dispensateur. Les redevances du zékat devaient être, d'ailleurs, employées à d'utiles œuvres, à l'entretien du chef de l'état et de ses ministres, à la défense du pays, aux préparatifs et aux dépenses des guerres saintes, aux réparations des monumens publics ou à leur construction (mosquées, bains, fontaines, écoles, chemins, ponts, hôtelleries, etc.), au traitement des maîtres des écoles publiques, au rachat des captifs, enfin en dons et aumônes de toutes sortes. (Voy. Conde, c. 41.)

» Christ, Louis, par l'ordre de la divine Providence, em-
» pereur auguste, aux primats et à tout le peuple de Mérida,
» salut en Notre Seigneur[1].

» Nous avons appris votre tribulation et les nombreuses
» vexations que vous avez eues à souffrir de la part de votre
» cruel roi Abd el Rahman, qui, par avarice et cupidité, ne
» cesse de vous opprimer. Ainsi faisait son père Abolaz, le-
» quel vous chargeait d'impôts que vous ne deviez pas, vous
» obligeant par contrainte à les payer, se faisant par là des
» ennemis de ses amis, et de fidèles obéissans des rebelles.
» Comme son père, il veut vous priver de votre liberté, vous
» charger d'impôts et d'injustes tributs, vous humilier et
» vous abaisser; mais nous savons qu'ainsi qu'il appartient à
» des hommes forts, vous avez toujours vigoureusement re-
» poussé les injustices de vos iniques rois, et virilement ré-
» sisté à leur avarice et à leur avidité; c'est ce que nous avons
» appris de différens côtés. C'est pourquoi nous nous plaisons
» à vous adresser cette lettre pour vous consoler et pour vous
» exhorter à persévérer à défendre votre liberté des attaques
» de votre cruel roi, et à résister fortement, comme jus-
» qu'ici vous avez su le faire, à ses sévices et à sa cruauté. Et
» comme ce même roi est certes aussi bien notre adversaire et
» notre ennemi que le vôtre, nous vous proposons de com-
» battre de concert sa méchanceté. Notre intention est, l'été
» prochain, avec le secours du Dieu Tout-Puissant, d'envoyer
» une armée dans notre Marche (de Gothie), et de l'y tenir à
» votre disposition. Si Abd el Rahman et ses troupes essaient
» de marcher contre vous, notre armée les en empêchera en
» les attirant à elle, et ses forces ne pourront rien contre
» vous. Nous vous assurons de plus que si vous voulez vous
» séparer d'Abd el Rahman et vous donner à nous, nous

[1] Hludowicus, divinâ ordinante Providentiâ, imperator augustus, omnibus primatibus et cuncto populo Emeritano, in Domino salutem.

» vous rendrons votre antique liberté, pleinement et sans » aucune diminution; nous vous maintiendrons exempts de » tout cens et de tout tribut. Vous-mêmes vous choisirez la » loi sous laquelle vous voudrez vivre; et nous n'en agirons » point autrement envers vous que comme avec des amis et » des associés, honorablement confédérés pour la défense de » notre empire. Nous souhaitons que vous vous portiez bien » en Notre Seigneur. »

Mais pendant que Louis-le-Débonnaire suscitait ainsi des ennemis intérieurs à Abd el Rahman, celui-ci allait trouver, contre l'empereur frank, des auxiliaires et des alliés aux frontières et au sein même de son empire. Une révolte des propres sujets de Louis précéda effectivement, dans la Marche espagnole, celle que celui-ci avait prévue et excitée de si loin contre son adversaire, par sa lettre aux habitans de Mérida. Le chef de cette révolte, qui vint compliquer l'état déjà fort critique des affaires des Franks dans la marche de Gothie, était un nommé Aïzon. On ne sait rien de cet Aïzon, sinon, par les Annales de Fulde, qu'il était Goth, et cette qualité est importante à noter ici. Nous verrons tout-à-l'heure pourquoi. Il s'était enfui, aux approches de l'automne, du palais de l'empereur, où il remplissait apparemment quelque office, avait gagné rapidement la frontière espagnole, et s'y était trouvé, tout d'abord en arrivant, à la tête d'un parti nombreux et puissant, assez nombreux et assez puissant du moins pour se rendre aussitôt maître d'Ausone, pour battre autour de lui tout ce qui osa lui résister, et mettre des garnisons dans les châteaux et les bourgs fortifiés dont il put se saisir. Une ville que l'histoire nomme Roda (la Roda dont il est ici question n'est point l'antique Roses, la colonie massaliote, mais la petite ville de ce nom, près de Vich), ayant voulu se défendre, fut détruite de fond en comble par lui; c'est là ce que nous disent les chroniques frankes [1]. Louis apprit tout

[1] Eginh. Annal., ad ann. 82; Anon. Astr., Vita Hludow. Pii.

cela outre Rhin, à la diète de Seltz, vers le milieu du mois d'octobre. Il y apprit aussi qu'Aïzon, pour mieux défendre ou pour mieux fortifier son parti, et mieux résister aux forces frankes, qu'il s'attendait à voir s'attaquer à lui, avait envoyé un de ses frères à Cordoue, pour y solliciter l'appui d'Abd el Rahman, et qu'il en avait immédiatement obtenu le secours d'une armée.

Cette armée marchait sous les ordres de l'arrière-petit-cousin de l'émir, d'Obeïd-Allah, fils d'Abdallah. Le Goth Wil-Mund, fils de Béra, l'ancien gouverneur de Barcelone exilé à Rouen, ne manqua pas une aussi belle occasion de se venger des ennemis de son père, et se joignit aux insurgés. Cela dut être aussi rapporté à Louis-le-Débonnaire à la diète de Seltz. — « Quoiqu'il fût sensiblement touché de ces nouvelles, disent les historiens franks, il crut pourtant ne devoir rien faire avec précipitation et avant d'avoir pris là-dessus l'avis de son conseil [1]. »

Réunis, les Arabes et les partisans d'Aïzon, goths probablement comme lui, pénétrèrent dans la Cerdagne et jusque dans le Val-Aspir; ils y portèrent la dévastation et l'incendie, s'il faut en croire Éginhard [2]. Beaucoup de châteaux et de forteresses qui, jusque là, avaient tenu bon, leur furent livrés, et ils rattachèrent à leur parti presque tous les habitans de ces montagnes, qui n'étaient guère mieux portés qu'eux pour les Franks [3]. L'empereur s'inquiéta vivement à ces nouvelles. Il avait eu le temps de prendre l'avis de son conseil, et il avait résolu d'envoyer contre Aïzon et les Arabes une armée assez forte pour en avoir raison en une seule campagne. Il envoya cependant en avant des commis-

1 Anon. Astr., Vit. Hlud. Pii.

2 Junctique Sarracenis, Cerritaniam et Vallensem rapinis atque incendiis quotidiè infestabant (Eginh. Annal., ad ann. 827).

3 Plurimique etiam a nobis deficerent, et eorum se societati conferrent (Anon. Astr., l. c.).

saires chargés de ramener les rebelles, s'il était possible, sans combat; ces commissaires étaient l'abbé Élishakar, son chancelier, et deux comtes, Hildebrand et Donat. Ils trouvèrent presque toute la marche de Gothie, (hormis, à ce qu'il semble, Barcelone et Girone, où Bernhard avait concentré ses forces et tenait bon), au pouvoir des insurgés ou de leurs alliés les Arabes. Les trois délégués impériaux firent de vains efforts pour ramener le pays sous l'obéissance de l'empereur; ils ne purent que soutenir le courage des Franks et de leurs adhérens, par la promesse de la prochaine arrivée d'une armée suffisante pour tout faire rentrer dans l'ordre. Ils savaient en effet que de grandes forces, sous la conduite de Pepin, roi d'Aquitaine, et de deux fidèles de l'empereur du plus haut rang, Matfried et Hugo, s'étaient mises en marche pour venir les secourir. Effrayé de la marche de cette armée, Aïzon avait de nouveau demandé des secours à Abd el Rahman; de nouvelles troupes de Cordoue, les troupes prétoriennes du roi des Sarrasins, comme s'exprime l'anonyme astronome, étaient venues se joindre à celles qui déjà soutenaient Aïzon. Il paraît, au dire de notre auteur, qu'il avait été les chercher lui-même à Cordoue. « Il les mena, dit-il, avec Abumaruan, leur chef (sans doute Abou Merwan), à Saragosse, et de Saragosse à Barcelone. »

L'armée franke arriva cependant sur ces entrefaites, mais elle ne se trouva pas un seul instant où le péril était sérieux. Les troupes d'Abou-Merwan ravagèrent et traversèrent en tous sens les territoires de Barcelone et de Girone, sans rencontrer nulle part l'ennemi, ramassèrent partout du butin et des prisonniers, et se retirèrent tranquillement et à petites journées vers Saragosse, comprenant mal pourquoi elles n'étaient l'objet d'aucune attaque. Cette conduite de l'armée franke et de ceux qui la commandaient fut justement considérée comme une trahison (dont la cause était, ce semble, la haine que nourrissaient les chefs de cette armée contre le gou-

verneur de Barcelone, Bernhard); et tous les chroniqueurs du temps déplorent l'issue de cette campagne comme une des plus désavantageuses et des plus flétrissantes pour les armes frankes. Ils vont jusqu'à trouver une coïncidence remarquable entre ce malheur et quelques phénomènes naturels qui frappèrent l'imagination des peuples cette année-là. Des prodiges, disent-ils, furent vus dans le ciel, comme de fatals présages que les faits ne démentirent point [1].

Au mois de février de l'année suivante, un plaid fut tenu à Aix-la-Chapelle, où l'on traita avec beaucoup de chaleur, au rapport du biographe de Louis-le-Débonnaire, « l'affaire de ceux qui étaient accusés de s'être comportés lâchement et honteusement à la dernière guerre faite sur la frontière d'Espagne. Après un examen fort exact, il fut justifié que les chefs auxquels l'empereur en avait donné le commandement étaient seuls auteurs de tout le mal. Ils furent, en conséquence, punis seuls par la privation de leurs emplois[2]. » Et c'était peu pour le crime d'avoir manqué à combattre, en une circonstance où semblaient le commander les lois de l'honneur militaire de tous les temps et de tous les pays.

Il n'était bruit cependant que d'une grande expédition méditée contre l'Aquitaine par l'émir de Cordoue Abd el Rahman, et pour laquelle celui-ci rassemblait effectivement de grandes forces. Nous verrons tout-à-l'heure ce qui la fit manquer, heureusement pour l'empire frank, déjà troublé par les divisions intestines de ses chefs. Un second plaid fut tenu dans le mois de juin de cette même année. Dans la prévision de cette attaque, il y fut résolu qu'une armée se porterait vers les Pyrénées, sous la conduite du fils aîné de l'empereur, de Lothaire, et de son frère Pepin, roi d'Aquitaine.

1 Eginh. Annal.; Anon. Astr., etc.
2 Anon. Astr.

Tout était prêt, et les deux rois étaient déjà à Lyon, se disposant à se mettre en marche, lorsqu'un incident intérieur vint tout-à-coup arrêter et détourner les projets d'Abd el Rahman et rendre inutile le départ de l'armée franke. Il nous faut ici de Lyon repasser en Andalousie.

Nous avons parlé des mécontentemens de Mérida. Ils venaient d'éclater. Abd el Rahman se préparait à se porter lui-même à la frontière des Franks, où Mohammed ben Abd el Salem, qui avait été wasyr d'El Hakem, l'avait précédé à la tête de la cavalerie de sa garde, lorsque, dit la chronique arabe, un soulèvement inattendu des habitans de Mérida vint l'arrêter. La rigueur excessive des officiers du wali de cette capitainie dans le recouvrement des redevances du zékat, de l'aveu même d'un historien arabe évidemment courtisan des Ommyades, avait hâté l'explosion, dès longtemps pressentie. Ainsi les prévisions de Louis-le-Débonnaire avaient porté juste. Le principal auteur de la révolte était un certain Mohammed ben Abd el Djébir, qui avait été collecteur des rentes (mohhasib) sous le règne d'El Hakem. Il avait, dit-on, perdu sa place pour s'être déclaré, au commencement du règne d'Abd el Rahman, pour son compétiteur Abdallah. Le peuple soulevé avait attaqué la demeure des wasyrs; quelques-uns avaient été mis en pièces, et on avait pillé leurs maisons. Le wali (c'était, à ce qu'indique la suite du récit, un certain Ebn Masfeth) n'avait échappé à la mort qu'en s'enfuyant de Mérida. Mohammed s'empara du commandement, fit distribuer des armes, des vêtemens et de l'argent au menu peuple sans distinction de croyance (il y avait à Mérida, ainsi que nous l'avons dit déjà, un très grand nombre de chrétiens), et se prépara à défendre ce gouvernement « établi par la violence et le désordre, » pour parler comme la chronique arabe. C'était là, quelque soin que mettent les historiens musulmans à en pallier la gravité, une sérieuse et importante révolte, une diversion puissante contre laquelle il fallait tourner tou-

tes les forces de l'émirat; et l'on conçoit qu'un tel événement ait porté l'émir à renoncer aux grands projets qu'il avait formés, dit-on, pour la restitution des anciennes limites de l'empire, qui étaient, comme on sait, les Pyrénées mêmes. Dans ce plan entrait naturellement la reprise de Barcelone; mais il fallut indéfiniment en ajourner l'exécution. Ordre fut donné aux troupes destinées à venir combattre les Franks à la frontière de se diriger sur Mérida. Abd el Rouf ben Abd el Salem, wali de Tolède, reçut le commandement en chef de l'expédition. En arrivant devant Mérida, les troupes d'Abd el Rouf détruisirent les édifices et les maisons de plaisance, ravagèrent les jardins et dévastèrent les campagnes des environs. Abd el Rahman ne voulait point ces dégâts, au dire de ses biographes, et les blâma dans ses dépêches à Abd el Rouf. Il lui interdit en même temps de traiter la place, au cas qu'il la prît, avec les rigueurs ordinaires de la guerre. Mais Abd el Rouf n'était pas près de l'emporter de vive force. Le siége se prolongeait, ou plutôt le blocus, car on donnait peu d'assauts: il y avait déjà plusieurs mois qu'il durait, et les Méridans supportaient à contre-cœur les privations et les fatigues qu'il entraînait. Parmi les défenseurs armés de la ville, quelques-uns n'avaient pas toujours respecté les propriétés des habitans[1]; plus de quarante mille hommes en armes étaient rassemblés dans la cité mal pourvue de vivres, la plupart étrangers, venus à la suite de Mohammed ben Abd el Djébir. Dans cet état de choses, quelques désordres étaient inévitables. Il paraît que les principaux de la ville s'en inquiétèrent. — « Dans une aussi triste situation, dit le chroniqueur ami de l'ordre et de la soumission aux puissances,

1 « Ils regardaient les maisons des marchands et des gens riches comme un butin légitime et la récompense de leur valeur et de leur hardiesse, » dit un auteur arabe, à la vérité peu bienveillant pour toute espèce de révoltés, et fort amateur de l'ordre et de l'obéissance, « uniques fondemens, dit-il, de la sécurité publique. »

d'après lequel nous écrivons, les bons Musulmans et même ceux qui, par le vain amour de la nouveauté et du changement, avaient d'abord favorisé la révolte, songèrent à y mettre un terme. Secondés par l'estimable jeunesse qui marchait malgré elle dans les rangs des factieux, ils pratiquèrent (les bons Musulmans et les gens amis des nouveautés, mais revenus de leurs erreurs : les voilà maintenant d'honnêtes gens) des intelligences avec Abd el Rouf, et convinrent d'une nuit et d'un signal pour lui livrer les portes de la ville. Les troupes de l'émir entrèrent sans résistance, poursuivirent les rebelles dans les rues, en tuèrent sept cents, dispersèrent le reste, et épargnèrent la ville, suivant les ordres exprès de l'émir, qui lui accorda quelques jours après une amnistie générale, l'an 213 (828)[1]. » Les principaux chefs de la révolte se sauvèrent au milieu de la confusion et de la foule des fugitifs, et avec eux Mohammed, qui se réfugia en Galice pour la première ou pour la seconde fois. Nous le verrons bientôt en revenir plus puissant que jamais.

A peine Abd el Rahman avait-il eu le temps de se réjouir de la fin de la révolte de Mérida, qu'il eut avis d'une émeute et de troubles pareils à Tolède. « La population de cette cité était grande, dit un Arabe, et il s'y trouvait beaucoup de chrétiens et de juifs fort riches, qui, quoique soumis, étaient ennemis des Musulmans, abhorraient leur joug, suscitaient des séditions à leurs propres risques, et se réjouissaient des malheurs de l'état[2]. » Les insurgés trouvèrent un chef tel qu'ils le voulaient. Hescham el Atiki, jeune homme fort riche de Tolède, animé du désir de la vengeance[3], cherchait à exciter

1 Conde, c. 41.
2 Ibid., c. 42.
3 Telle est la manière vague des auteurs arabes. De quoi voulait se venger Hescham el Atiki à Tolède ? Évidemment de la mort ou de l'emprisonnement d'un père, d'un frère ou d'un ami, lors de l'affreux guet-apens d'Amrou. Certes, rien n'est plus vraisemblable, et les motifs de l'insurrection de Tolède peuvent sans hésitation être rapportés à cette origine.

quelque mouvement populaire, quelque soulèvement contre le wali de la cité, Ebn Masfeth ben Ibrahim ; il distribua dans ce but beaucoup d'argent parmi les gens pauvres, gagna les Berbers de la garde du palais, et, ayant tout préparé, il attendit une occasion favorable. Un accident fit éclater la sédition plus tôt qu'on ne s'y était attendu. Les stipendiés ou les partisans d'El Atiki s'emparèrent de l'alcaçar, punirent de mort et traînèrent par les rues les agens de l'oppression, prirent tous les armes, s'organisèrent, et se mirent aussitôt en état de défense. D'un commun accord ils élurent pour leur général Hescham, qui n'avait pas d'autre ambition. Cependant le wali Ebn Masfeth, absent de Tolède lors de l'insurrection, s'était retiré à Calaat-Rabah, d'où il avait fait prévenir Abd el Rahman de ce qui venait d'arriver, et Abd el Rahman avait aussitôt donné ordre à son fils Ommyah de se joindre, avec une partie de la cavalerie de la garde, au wali Ebn Masfeth, pour marcher contre les rebelles de Tolède, qui, de leur côté, se portèrent au-devant des troupes émirales. Instruit du mouvement projeté, Hescham avait passé la revue de son monde, distribué des armes aux plus hardis et aux mieux disposés, les avait divisés par compagnies, auxquelles il avait donné pour chefs les plus distingués par leur bravoure et par leur popularité, et il était parti avec cette armée improvisée, laissant la garde de la ville aux recrues sans expérience de la guerre. Il avait marché ensuite en personne, avec l'élite de ses gens, contre Ebn Masfeth et le jeune Ommyah ben Abd el Rahman, qu'il n'avait pas tardé à rencontrer. La manière obscure dont les chroniques arabes rendent compte de cette rencontre indique que la victoire favorisa à plusieurs reprises les armes d'Hescham el Atiki.—« Ces armées s'étant rencontrées à diverses fois, combattirent avec des succès variés, disent-elles, et les rebelles obtinrent quelques avantages qui augmentèrent leur confiance

et leur orgueil[1]. » Ce qui veut dire, en langage non officiel, que le fils de l'émir fut battu plusieurs fois par Hescham el Atiki. Nous verrons que le jeune chef mis à la tête de l'insurrection de Tolède en 828 sut maintenir son autorité de fait et la disputer pendant neuf ans à l'émir et à ses meilleurs généraux.

Voici encore quelques passages instructifs de la chronique arabe :

« Pendant ce temps, dit-elle, la cité de Mérida, gouvernée par le wali Abd el Rouf, se montrait contente du calme de la soumission, de l'ordre et de la bonne administration. Abd el Rouf recueillait les pauvres, donnait du travail aux oisifs, poursuivait les vagabonds, et maintenait la paix. Pour prévenir les complots des malveillans (c'est, comme on voit, un doux état de choses que celui qui ne repose que sur la force des gouvernans, et non sur la volonté et l'intérêt de tous, exprimés par le libre suffrage et le vote de tous), il avait place de fortes gardes aux dépôts d'armes et faisait faire jour et nuit des patrouilles de cavalerie dans les rues; il avait en outre établi des corps de garde permanens sur les places et dans les quartiers les plus fréquentés[2]. » En sorte que, comme l'entendait ce ministre, auteur d'un mot aussi naïf que fameux[3], l'ordre et la tranquillité régnaient à Mérida sous la protection des lances et des coutelas à deux tranchans. L'ordre y paraissait régner si parfaitement au gré de l'émir, qu'il crut pouvoir ordonner au wali Abd el Rouf de se rendre au siége de Tolède avec les forces dont il croirait pouvoir disposer sans nuire à la sûreté publique.

Trois ans s'étaient écoulés sans que les généraux de l'émir eussent pu obtenir aucun avantage marqué sur les troupes

1 Conde, c. 42.
2 Ibid., l. c.
3 « L'ordre règne à Varsovie. »

des rebelles de Tolède, lorsqu'en l'année 217 (832), Ommyah, fils d'Abd el Rahman, parvint à les cerner dans une embuscade sur les bords de la rivière d'Alberche, en fit un épouvantable massacre, et contraignit à se réfugier dans la ville ceux que Dieu voulut sauver du fer des vainqueurs. Mais les fortifications de Tolède leur fournirent les moyens de persister dans leur désobéissance[1]. L'année suivante les troupes de Mérida, commandées par le wali Abd el Rouf, combattirent ceux de Tolède dans les plaines de Maghazoul, et les vainquirent complètement; mais sans tirer encore à conséquence pour la reddition de la place, où les débris de l'armée vaincue se retirèrent.

Mérida se révolta de nouveau vers ce temps. Cette fois Abd el Rahman marcha lui-même contre la ville; mais déjà les habitans y avaient appelé les bandes du fameux rebelle Mahamuth (Mohammed ben Abd el Djébir). Les bandits et les malfaiteurs qui les composaient, au dire des historiens ommyades, couraient alors le pays de Lisbonne. Ils accoururent à Mérida et s'y introduisirent en l'absence du gouverneur Abd el Rouf, occupé devers Tolède. Maître des magasins d'armes et d'habillemens, Mohammed en fit une distribution au menu peuple. Cependant Abd el Rahman avait été joint à Aïn-Coboschi (la fontaine des moutons) par les caïds et les walis qu'il y avait mandés; il y passa la revue des troupes rassemblées: il y avait cent-vingt bannières et quarante mille hommes réunis[2]. L'émir parla aux chefs, dit la chronique musulmane, leur recommandant de se souvenir que ceux qu'ils allaient combattre étaient des Musulmans comme eux; que du moment qu'ils tourneraient bride et prendraient la fuite, ce n'étaient plus des ennemis, mais des fils et des frères égarés qu'il suffisait de désarmer; et

1 Conde, c. 42.
2 Ce qui donne un peu moins de trois cents cinquante hommes par bannière.

que la mort devait être réservée pour les seuls promoteurs de la révolte [1]. Arrivé devant Mérida, l'émir fit donner plusieurs assauts à la place, mais en vain : les murailles de Mérida, en partie romaines, avaient été flanquées de tours depuis la conquête. On en abattit quelques-unes en minant leurs fondemens et en les étayant de grosses poutres auxquelles on mettait ensuite le feu. L'art du siége des places en était là au neuvième siècle. Maître de toutes les avenues de la ville, l'émir n'y voulut point entrer de vive force, disent ses historiens, afin d'éviter l'effusion du sang et les horreurs d'une prise d'assaut; et, pour faire connaître ses dispositions bienveillantes aux Méridans et les déterminer à ouvrir leurs portes, il faut noter comme chose ingénieuse le moyen dont il se servit : il fit lancer dans la ville des flèches portant des écriteaux avec la promesse d'une amnistie générale, dont n'étaient exceptés que les principaux chefs de la révolte, qu'il nommait. Quelques-uns de ces écriteaux tombèrent entre les mains de ceux-là mêmes qui étaient exceptés de l'amnistie. Mais la défense était devenue impossible. Mohammed et les autres chefs prirent la fuite, et les habitans se livrèrent à la discrétion et à la merci de l'émir. On fait honneur à Abd el Rahman d'un discours où respire un sentiment noble et délicat. Il se félicita, dit-on, et rendit grâces à Dieu de la fuite des factieux, qui le dispensait de l'obligation de les punir [2]. Il demeura quelques jours à Mérida, et en fit relever les fortifications et les murailles au lieu de les détruire, comme c'était l'avis de quelques-uns de ses conseillers. Ce fut l'amil ou gouverneur de la province, Abdallah ben Coleïb, qui fut chargé de ces travaux; par l'ordre d'Abd el Rahman, il y employa les pauvres de la cité, sans

[1] C'est ce que les Musulmans pratiquaient dans leurs guerres civiles, depuis les guerres d'Ali et de Moawiah, sous le nom de coutume d'Ali.

[2] Conde, c. 43.

distinction de croyance. L'inscription qui fut alors placée sur la principale tour de Mérida mérite d'être rapportée : « Au nom du Dieu miséricordieux et clément. Qu'il accorde » sa bénédiction et son puissant appui au peuple de l'obéis» sance ! Cette tour et ces murailles ont été bâties pendant » que l'émir Abd el Rahman, fils d'El Hakem (que Dieu le » rende puissant !), gouvernait le peuple de l'obéissance de » Dieu, par les soins de son amil Abdallah ben Coleïb ben » Thaalabah, et de Djafar ben Mouhazin, son serviteur, chef » des architectes, dans la seconde lune de rabieh de l'année » 220 (835)[1]. »

Cependant la guerre continuait contre les rebelles de Tolède, qui soutinrent pendant trois ans encore (il y en avait six qu'ils s'étaient soulevés) et avec une constance inexprimable ce siége opiniâtre, faisant de fréquentes sorties contre les walis Ebn Masfeth et Abd el Rouf, jusqu'à ce que, resserrés et pressés dans le haut de la ville, ils furent forcés de se rendre pour ne pas périr de faim. Le brave Heschام tomba vivant, mais blessé, entre les mains d'Abd el Rouf qui le fit sur-le-champ mettre à mort, et fit attacher sa tête à un crochet de la porte Bab-Sacra[2].

Abd el Rouf entra à Tolède en 223 (838). Il fit publier une amnistie générale, conformément aux ordres qu'il en avait reçus d'Abd el Rahman. Il s'occupa ensuite de réparer les murailles et beaucoup d'édifices du faubourg, qui avaient été fort maltraités. Il rétablit quelque police dans la cité, et en sépara les quartiers par des portes, pour la plus grande sûreté des habitans. Peu après Abd el Rahman confirma dans le gouvernement de Tolède ainsi que de la province l'illustre wali Abd el Rouf ben Abou Dilhéthi, et appela au conseil

[1] Conde, c. 43.
[2] On la nomme aujourd'hui Bisagra, par corruption du mot arabe *bab*, porte, et du mot latin *sacra*, qui en était l'ancien nom sous les Goths (ibid., l. c.).

des wasyrs de Cordoue l'oncle d'Abd el Rouf, Ebn Masfeth ben Ibrahim[1].

Ce fut peu après la prise de Tolède que les Arabes reprirent les hostilités contre les chrétiens du nord de la Péninsule. Ceux-ci avaient donné asile, lors de sa première disgrâce, au rebelle Mohammed ben Abd el Djébir; peut-être lui avaient-ils prêté main-forte dans sa dernière levée d'armes de Mérida. C'était là assurément un motif de guerre légitime.—Les milices de Mérida, de Badalyos et de Lisbouna entrèrent en l'année 224 (838) sur les terres de Galice, dit la chronique arabe, et combattirent contre El Anfous, roi de ces peuples sauvages et aguerris; ils en vinrent aux mains avec des succès variés (probablement avec de mauvais succès)[2]. Quoi qu'il en soit, Mohammed ben Abd el Djébir échappa à la vengeance d'Abd el Rahman, et, bien accueilli par Alfonse en Galice, il s'y établit avec de nombreux compagnons musulmans, et s'y vit bientôt assez fort pour tenter un mouvement, au profit des siens et pour se faire une souveraineté indépendante en Galice, contre le roi chrétien qui lui avait accordé l'hospitalité; car l'alliance secrète qu'on suppose qu'il forma alors avec Abd el Rahman contre Alfonse doit être mise au rang des fables historiques qui fourmillent dans les historiens espagnols modernes. Les terres où Alfonse lui avait permis de s'établir étaient à peu de distance de Lugo. Mohammed commença les hostilités par s'emparer d'un château appelé Santa-Christina, à deux lieues de cette ville, dans lequel il se retrancha avec les siens et d'où il espérait pouvoir dominer la contrée. Les historiens espagnols portent à cinquante mille hommes le nombre des Sarrasins du parti de Mohammed, et nous racontent avec emphase la victoire d'Alfonse sur ces « cinquante mille hommes. » Ce qui paraît certain

1 Conde, c. 43.
2 Ibid., c. 44.

cependant, c'est qu'Alfonse, informé de ce mouvement hostile des Arabes réfugiés et établis en Galice, les attaqua et les vainquit, soit en personne, soit par ses lieutenans, et que Mohammed ben Abd el Djébir périt dans le combat ou dans l'assaut à la suite duquel le roi asturien s'empara du fort de Santa-Christina. La plus véridique des deux chroniques quasi-contemporaines se borne à raconter la chose ainsi[1]. Mais Sébastien de Salamanque, probablement interpolé, va plus loin, et donne ce ridicule chiffre de cinquante mille hommes qu'ont adopté si bénévolement les historiens postérieurs[2].

Que si l'on veut un spécimen de la manière d'écrire l'histoire de Mariana, et savoir le degré de crédit que mérite l'inqualifiable ouvrage de ce rhéteur, voici comment il rapporte ce qui concerne Mohammed : « Peu de temps après, un » nommé Mahomet, homme de qualité entre les Maures et » ancien habitant de Mérida, dit-il, craignant qu'Abderrahman ne lui fît quelque violence, se mit sous la protection » du roi don Alfonse avec bon nombre de gens qu'il mena » avec lui. Le roi lui donna en Galice un lieu pour y faire » sa demeure : ce Maure voulait gagner les bonnes grâces de » ceux de sa nation et pouvoir faire par ce moyen quelque » entreprise contre les chrétiens ; ainsi, huit ans après sa » venue, il s'empara à force d'armes d'un lieu nommé Sainte-» Christine : on voit encore ce château à deux lieues de Lugo. » Le roi accourut incontinent pour lui couper le passage ; ils » en vinrent aux mains et combattirent avec une opiniâtreté » extraordinaire ; mais enfin, nous demeurâmes maîtres du

[1] Chr. Albeld., num 58.

[2] Quod factum ut regalibus auribus nuntiatum est, præmovens exercitum, castellum, in quo Mahzmuth erat, obsedit, acies ordinat, castellum bellatoris vallat, moxque in prima congressione certaminis famosissimus ille bellatorum Mahzmuth occiditur, cujus caput regis aspectibus præsentatur, ipsumque castrum invaditur, in quo *quinquaginta millia* Sarracenorum, qui ad auxilium ejus ab Hispania confluxerant, detruncantur, atque feliciter Adefonsus victor reversus est in pace Ovetum (Sebast. Salm. Chr., num. 22).

» champ de bataille, où cinquante mille Maures demeurèrent » étendus sur la place, et, entre ceux-là, Mahomet lui-même. » Cela servit d'un notable exemple qu'il ne se faut jamais » fier aux traîtres et particulièrement quand ils sont de dif- » férente croyance et religion [1]. »

Presque dans le même temps que ceci se passait en Galice, la guerre avait recommencé dans la Marche de Gothie, et dans des circonstances toutes propres à y favoriser le succès des armes musulmanes. Pour l'entière intelligence des causes et des incidens de cette guerre et des faits subséquens, il nous faut dire un mot ici des affaires des Franks, et faire connaître la situation où se trouvait alors leur empire.

Nous avons vu qu'après la malheureuse issue du combat entre Béra et Sanîla, Louis-le-Pieux avait donné pour successeur à Béra un Frank, du nom de Bernhard, fils de Guillaume de Toulouse, dont les mésaventures et les disgrâces nous paraîtront plus grandes encore que celles de son prédécesseur. En 829, Louis, qui était son parrain, l'appela près de lui, et le fit son camérier, tout en lui laissant le gouvernement de la Marche de Gothie, comprenant la Septimanie et le comté de Barcelone. Déjà il avait dû occuper quelque emploi élevé au palais impérial, car, lorsqu'en 823 la seconde femme de Louis-le-Débonnaire, Judith, lui donna un fils, celui qui fut depuis roi et empereur sous le nom de Charles-le-Chauve, le bruit courut généralement qu'il était le fruit des intimités de Bernhard et de la nouvelle impératrice. En 830, Bernhard dut fuir de la cour pour se soustraire à la haine des fils de l'empereur, et peu après il perdit le duché de Septimanie et n'eut pour asile que la ville de Barcelone. Malgré son amitié pour lui, l'empereur le déposa de ce dernier commandement en 832 sur une nouvelle accusation de ses ennemis; il comparut, se purgea par serment; mais le

[1] Mariana, Hist. gener. de Españ., l. VII, c. 12.

gouvernement de Barcelone, qu'il avait exercé pendant douze ans, passa à un certain Béranger, fils de Hunrich, lequel ne doit pas être confondu avec un autre Béranger, comte de Toulouse, fils de Hugo, comte de Tours. Ce Béranger, fils de Hunrich, doit certainement figurer parmi les comtes de Barcelone, car il en est fait expressément mention par l'anonyme astronome [1]. Béranger mourut après quatre ans de gouvernement en 836, et par sa mort, dit encore l'astronome, le gouvernement de la Septimanie et de Barcelone fut derechef confié à Bernhard, avec de nouveaux pouvoirs plus étendus. Cet historien se sert à cette occasion d'une expression remarquable et qui jette un grand jour sur l'état des partis dans cette portion de la Péninsule : — « Dans l'été de 836, dit-il, l'empereur tint une assemblée à Crémieu en Lyonnais avec Pepin et Louis, ses fils, Lothaire n'ayant pu s'y trouver à cause de son indisposition. On examina dans cette assemblée *l'affaire des Goths*, dont les uns tenaient pour Bernhard et les autres pour Béranger, fils du comte Hunrich [2]. » Les Goths formaient donc le fond de la population qui habitait le revers occidental des Pyrénées, et ils s'étaient rangés en de contraires factions. Il est aisé de comprendre le parti qu'un adroit et puissant voisin pouvait tirer de cet état de choses.

Ce fut aussi à la faveur de ces fermens de division qui agitaient la Marche de Gothie qu'Abd el Rahman jugea convenable d'y reporter de nouveau la guerre. En l'année 224 (838) il ordonna au wali de Saragosse de rassembler les

1 Cette mention nous porte à établir comme il suit l'ordre chronologique des premiers comtes de Barcelone :

I. Béra, goth, premier comte, en 801.

II. Bernhard, frank, deuxième comte, en 820.

III. Béranger, fils de Hunrich, goth, troisième comte, en 832.

IV. Bernhard, le même que ci-dessus, pour la seconde fois en 836, quatrième comte.

2 Anon. Astr., Vit. Hlud. Pii.

bannières de toute l'Espagne orientale, et d'aller courir les terres des Franks[1]. Le but de cette guerre paraît avoir été moins de s'emparer du sol que de faire du butin; c'était, ce semble, dans de certaines circonstances, une nécessité pour les Arabes andalousiens de se ravitailler ainsi de temps à autre aux dépens des ennemis voisins. Obeïd Allah ben Abdallah et son wali Ebn Abd el Kérym firent pendant deux ans des incursions sur ces terres avec de nombreuses troupes, et un gouverneur de Tudèle en Navarre, appelé Mousa, pénétra dans la Cerdagne et y fit les plus grands ravages[2]. C'est tout ce que nous disent les chroniques arabes de cette guerre. La faiblesse de l'empire des Franks, que Louis-le-Débonnaire mourant était peu propre à relever, et que ses fils se disputaient entre eux comme une proie, avait favorisé les attaques de l'émir de Cordoue, et sans doute, dans l'état de confusion où était la Gothie, travaillée et tirée en sens divers par de nombreux partis, il dut y trouver des alliés et des auxiliaires comme il y en avait trouvé déjà et devait y en trouver plus tard, ainsi que l'histoire l'atteste. De tous côtés il attaqua l'empire, le voyant faible et divisé; et il l'attaqua par terre et par mer. Des vaisseaux arabes partis de Tarragone[3], et renforcés d'autres vaisseaux sortis des ports des îles Ybyuses (Yebisât) et de Majorque (Mayoricâs), se dirigèrent vers les côtes de la Provence, et y abordèrent; ils pillèrent les environs de Marseille et enlevèrent beaucoup de richesses et de captifs dans les faubourgs de cette cité. M. Reinaud conjecture que c'est peut-être en cette occasion qu'eut lieu le fait attribué à sainte Eusébie et à ses quarante religieuses,

1 Conde, c. 44.

2 Conde, l. c., et Maccary, mss. arab. de la Biblioth. roy., n° 704, fol. 87, verso, cité par M. Reinaud.

3 Nous avions raison de dire (p. 350) que Tarragone n'était pas si ruinée dans le neuvième siècle : voilà deux fois qu'on nous dit que les vaisseaux d'Espagne sortirent de son port pour courir la mer.

lesquelles, ne voulant pas être exposées à la brutalité des barbares, se mutilèrent le nez et se rendirent la figure difforme : d'où elles furent appelées dans le pays *las desnarizadas*[1]. — En ce temps arrivèrent à Cordoue des messagers de Théophile, empereur de Constantinople ; ils étaient chargés de demander des secours à Abd el Rahman contre El Motasem, khalife d'Orient. Abd el Rahman les reçut fort honorablement, et écrivit à l'empereur grec que, dès qu'il se serait délivré des guerres domestiques qui l'occupaient, il enverrait ses vaisseaux à son aide ; il les congédia ensuite et les renvoya comblés de riches présens[2]. Il est à remarquer que, dans le même temps que l'empereur grec recourait à Abd el Rahman contre les khalifes abbassides de l'Asie, ceux-ci entretenaient des rapports politiques avec le chef chrétien de l'empire d'Occident, dans lesquels il devait être quelquefois question des Ommyades, schismatiques possesseurs de l'Espagne. Les chroniques frankes mentionnent vers ce temps une ambassade envoyée par El Mamoun, fils d'Haaroun el Raschid, à Louis-le-Débonnaire, et qui lui présenta, au nom du khalife, des étoffes et des parfums[3].

Sur ces entrefaites mourut Louis-le-Débonnaire en Allemagne (840). Quelque temps avant sa mort il avait fait deux parts à peu près égales des états soumis aux Franks, et donné le choix à Lothaire de celle des deux qui serait le plus à son gré[4]. La première comprenait la France orientale, le royaume d'Italie, un certain nombre de comtés de la Burgondie, le royaume d'Austrasie avec Metz sa capitale, plus le reste de la Germanie, sauf la Bavière, qui fut laissée à Louis, son troisième fils : Lothaire avait choisi celle-là. L'autre comprenait le royaume de Neustrie, l'Aquitaine, sept comtés du royaume

1 Reinaud, Invasions des Sarrasins, p. 137.
2 Conde, c. 44.
3 Script. Rerum. Francic., dans Dom Bouquet, t. VII, p. 199.
4 Voyez l'Acte de partage dans les Capitulaires de Baluze, p. 573.

de Bourgogne situés le long de la Saône et du Rhône, la Provence telle qu'on la dénommait alors, c'est-à-dire tout le pays enfermé entre les Alpes, le Rhône et la Méditerranée, plus la Septimanie avec ses Marches. Par la volonté du vieil empereur, ce magnifique royaume fut donné au dernier né de ses héritiers, à Charles, fils de l'impératrice Judith, et, à ce qu'on croyait, fils adultérin, mais tendrement aimé de Louis. Ce qu'on appelle aujourd'hui le Languedoc et une partie de la Catalogne étaient donc du domaine du jeune roi. Dans ce remaniement de l'empire de Charlemagne, les enfans de Pepin, roi d'Aquitaine, furent exclus de la succession des états de leur père, et cette circonstance est à noter, car elle devait être plus tard une source de troubles et de divisions pour la Gaule méridionale et pour les pays auxquels elle confinait.

En Espagne cependant le développement de la puissance musulmane continuait sous Abd el Rahman II, pendant que de son côté se raffermissait l'établissement chrétien des Asturies. Les détails historiques sur ce dernier royaume acquièrent d'année en année plus d'importance et de précision, et c'est ici le lieu de dire quels mouvemens intérieurs et extérieurs furent la suite de la mort du vieux roi Alfonse, arrivée au milieu des événemens que nous venons de retracer (842)[1].

Le vieux roi, qui avait passé sa vie dans le célibat, « sans femme, » comme le dit expressément la Chronique Albeldense[2], ne laissait point de fils pouvant aspirer à la royauté

[1] Mariana fait mourir Alfonse en 845 (Hist. gener. de Esp., lib. VII, c. 12); mais Mariana ne mérite aucun crédit pour toutes ces époques. Il ne saurait faire autorité pour rien, mais surtout pour tout ce qui n'est pas postérieur au douzième siècle. Pour tout ce qui précède, c'est le plus intrépide et le plus hardi falsificateur qui se puisse imaginer. On aurait trop à faire de relever ses erreurs.

[2] Absque uxore, castissimam vitam duxit (Chr. Albeld., num. 58).—La chronique de Sébastien dit aussi : Sicque per quinquaginta et duos annos castè, so-

par droit de naissance, ce droit eût-il été reconnu alors, ce qui n'était point, ainsi que nous l'avons vu ailleurs; et rien ne paraît justifier l'assertion de quelques historiens qu'Alfonse avait en quelque sorte associé à la royauté et désigné pour son successeur Ramire, fils de Bermude-le-Diacre. Cette succession royale vacante, après un règne de plus de cinquante ans, dut tout-à-coup éveiller l'ambition pendant si longtemps contenue des éligibles et prétendans à la royauté. Chacun dut s'efforcer de faire prévaloir ses prétentions. Rien de plus naturel dans une monarchie élective, et les Asturies étaient une monarchie élective. Aussi la succession d'Alfonse paraît-elle avoir été fort vivement disputée, du moins entre les deux principaux concurrens que l'histoire mentionne, et ne s'effectua-t-elle pas sans violence. Voici comment durent se passer les faits à cet égard, si nous avons bien compris les sources contemporaines, et sans aucun mélange des choses étrangères dont les surchargent les historiens postérieurs.

L'un des prétendans qui avaient le plus de chances, fort aimé d'Alfonse, dit-on, celui qu'on prétend avoir été associé à son pouvoir dans les dernières années de sa vie, Ramire, était absent d'Oviédo lorsque Alfonse mourut. Il était dans la province alors appelée Bardulie (depuis la vieille Castille), où il s'était rendu pour prendre femme.

briè, immaculatè, piè ac gloriosè, regni gubernacula gerens, amabilis Deo et hominibus, gloriosum spiritum emisit ad cœlum (Sebast. Salm. Chr., num. 22). — Quant à ce que dit la très notoirement apocryphe et mensongère chronique d'Oviédo (Ferreras, t. XVI, p. 65) : — Habuit sponsam quam numquam vidit, sororem Karoli regis; et Lucas de Tuy (Hisp. illust., t. IV, p. 76) : — Duxerat uxorem nomine Bertam, sororem Caroli regis Francorum, quam quia numquam vidit et abstinuit a luxuria, rex castus vocatus est; — il faut mettre cela au premier rang des mensonges historiques. Il est assez curieux que les plus récens historiens vous instruisent d'une infinité de choses qu'ils n'ont pu apprendre que de leur démon familier, car on n'en trouve pas trace dans les auteurs qui, ayant écrit le plus près des personnes et des choses dont ils parlent, doivent être naturellement tenus pour mieux informés. — C'est beaucoup quand on ne trouve pas dans ceux-ci, les seuls qui méritent quelque crédit, le démenti formel des assertions des premiers.

Un autre seigneur non moins puissant profita de cette absence pour se faire proclamer roi à Oviédo par ses partisans. Il s'appelait Népotianus, et occupait, à la cour du roi mort, un emploi éminent; il était comte du palais, *comes palatii*, et jouissait de tout le crédit que cette charge avait donné autrefois sous les Goths. Instruit en Bardulie de cette intronisation, Ramire résolut de faire valoir ses prétentions, ou, si l'on veut, ses droits contre son heureux rival. Il n'eût pas été prudent à lui probablement de se rendre directement à Oviédo pour y disputer la place à Népotianus; il avait plus de partisans, sans doute, en Galice que dans les Asturies; il se rendit en conséquence directement à Lugo, où il assembla en peu de temps une armée, et, à la tête de cette armée, il prit son chemin dans la direction d'Oviédo. Averti, Népotianus se porta au devant de son compétiteur, à la tête aussi d'une armée composée d'Asturiens et de Vascons : leur rencontre eut lieu près d'un pont de la Narcea, rivière des Asturies, entre Cangas de Tineo et Cornellana; mais les deux rivaux n'en vinrent point aux mains, par l'abandon que firent de leur chef les partisans du roi Népotianus, on ne sait pour quel motif; la plupart passèrent à Ramire, et Népotianus dut chercher son salut dans la fuite; arrêté cependant dans le voisinage de Pravia par deux comtes du parti de Ramire, que l'histoire nomme Scipion et Sonna, il fut amené en présence de celui que la fortune venait de favoriser si ouvertement, et le pauvre fugitif eut les yeux crevés, et fut enfermé dans un monastère pour le reste de ses jours. Il est des historiens qui font honneur à Ramire, *roi légitime*, selon eux, de la clémence excessive qu'il montra envers l'usurpateur, qu'il eût été si simple à leurs yeux de punir de mort. Telle fut la façon hardie dont Ramire Ier, fils de Bermude-le-Diacre, s'empara de la puissance royale. Le vaincu, le comte Népotianus, était parent d'Alfonse-le-Chaste; c'était un illustre et royal personnage dans le sens gothique du mot, et qui fut effective-

ment roi un moment, après Alfonse. Aussi, la Chronique Albeldense le place-t-elle dans la série des rois des Asturies[1]. Il est probable que si Alfonse exprima un vœu sur le choix de son successeur, ce dut être en faveur de son parent, et non, comme on le prétend sans s'appuyer d'aucune autorité péremptoire, en faveur du rival de celui-ci[2]. Le nom de Népotianus ne figure point cependant au nombre des premiers rois de l'indépendance espagnole dans les histoires postérieures à la Chronique Albeldense, pas même chez le contemporain Sébastien de Salamanque, — soit à cause de son intrusion tyrannique, dit le maestro Florez, soit à cause du peu de temps qu'il se maintint sur le trône.

Il est hors de doute que Ramire était fils de Bermude-le-Diacre, et l'on en a pour garant Sébastien de Salamanque[3]. L'opinion de Mondejar, qui, pour prouver que le sang de Pélage a passé de roi en roi jusqu'à celui qui régnait de son temps, suppose deux Bermude, Bermude-le-Diacre et un Bermude, fils de Froïla Ier, ne repose sur aucune donnée historique[4].

1 Deindè Nepotianus, cognatus regis Adefonsi, dit la Chronique Albeldense (num. 47). Post Nepotianum Ranimirus, dit-elle encore.

2 On peut en effet considérer comme une rêverie qui ne s'appuie sur aucune autorité les paroles suivantes de Risco (Españ. Sagr., tom. XXXVII, p. 194): — « Habiendo conocido el glorioso rey don Alonso el Casto por la experiencia de muchos años la gran discrecion y animosidad del principe don Ramiro, hijo de don Vermudo el Diacono, y teniendo muy presente la generosidad con que este rey renunció en él la corona, declaró antes de su fallecimiento su voluntad, de que el referido principe le sucediese en el reyno, y suplicó a los prelados y señores le eligiesen despues de su muerte. Hizóze efectivamente la eleccion segun el deseo y súplica de aquel gran monarca, etc. » — Nous voudrions bien savoir qui lui a dit cela, à Risco ; ce n'est assurément aucune chronique contemporaine ou presque contemporaine ; ce n'est ni la chronique d'Albéida ni celle de Sébastien de Salamanque. Rien n'autorise donc les béates et monarchiques inductions du continuateur de Florez, d'ailleurs critique estimable et parfois dans le vrai, mais ici entièrement en défaut.

3 Post Adefonsi decessum Ranimirus, filius Veremundi principis, electus est in regnum, etc.

4 Mondejar, Advertencias, advert. 187. — Rien de plus curieux au reste que le passage où Mondejar s'efforce de prouver cette généalogie. — « Hubo dos

Quant aux guerres de Ramire avec les Arabes, les documens contemporains nous disent seulement que deux fois il combattit contre eux et que toutes les deux fois il demeura vainqueur[1]; c'est donc là tout ce qu'on sait de certain à ce sujet par les sources sérieuses de l'histoire; néanmoins tout le monde a entendu parler de la fameuse bataille de Clavijo, tout le monde en a lu dans Mariana le pompeux récit, copié de l'archevêque Roderik de Tolède. C'est, en effet, l'archevêque Roderik qui, malgré le silence des écrivains antérieurs (Roderik écrivait quatre cents ans environ après l'événement), nous a donné le récit circonstancié de la fameuse bataille, tel qu'il a couru depuis de bouche en bouche et d'auteur en auteur, jusqu'aux dernières années du dix-huitième siècle, comme un fait généralement accepté (*de general acceptacion*), pour nous servir d'une expression fort en usage en Espagne. En substance voici comment on a raconté le fait depuis la révélation de l'archevêque Roderik : — Abd el Rahman, roi de Cordoue, ayant demandé à Ramire, à son avénement, le tribut accoutumé de cent jeunes filles consenti par Mauregat (voyez ce que nous avons dit précédemment de ce tribut[2]),

Bermudos, dit-il : el primero fue hijo de D. Fruela, hermano del rey D. Alonso el Católico; y de este D. Bermudo pensó Morales, y despues Duchesne; que era hijo D. Ramiro; y asi es muy claro que hubiera faltado la sangre de D. Pelayo en D. Ramiro, y reyes siguientes; porque descenderian del hermano de un yerno de D. Pelayo, que non tenia con él parentesco alguno de consanguinidad. Pero este Bermudo, hijo del principe D. Fruela, y sobrino de D. Alonso el Católico, no tuvo hijo alguno. (Assertion démentie par les chroniques contemporaines.) El segundo Bermudo es bisnieto de D. Alonso el Católico, que de su muger Ermesenda, hija de D. Pelayo, tuvo al rey D. Fruela I. Este D. Fruela I tuvo dos hijos, á D. Alonso el Casto y al infante D. Fruela. D. Alonso el Casto no tuvo hijos : su hermano D. Fruela tuvo por hijo el principe D. Ramiro; por donde se vé, que vá corriendo la sangre de D. Pelayo en nuestros reyes. » Nous n'insisterons pas pour prouver combien tout cela est arbitraire et faux de critique ; tout est de loin recherché dans ce prétendu redressement généalogique, jusqu'à l'emploi anticipé du *don* et de l'*infante*, qui sont d'une époque fort postérieure.

1 Adversus Sarracenos bis præliavit et victor extitit (Sebast. Salmant. Chr.).

2 Pages 276 et 277.

le nouveau roi indigné refusa, et ce refus devint un suffisant motif de guerre entre les deux peuples. Ramire rassembla autour de lui (à Léon, selon le *diploma del Voto*, fondement de toute cette fable), les principaux de son royaume, les archevêques, les évêques, les abbés, etc., et avec leur concours entreprit incontinent la guerre contre l'infidèle, et commença ses opérations militaires par la Rioja, vers Nagera et Albelda. Toujours suivant le même récit, Ramire en était là avec toute son armée, lorsqu'il se vit menacé par une armée innombrable d'Arabes, accourus non-seulement de toute l'Espagne, mais encore de Maroc et des autres provinces d'Afrique. La bataille fut des plus malheureuses pour les Espagnols, qui se retirèrent en désordre, et ne s'arrêtèrent qu'à quelque distance de là, sur une colline appelée Clavijo. Là, le roi, malgré sa tristesse et ses soucis, s'endormit profondément et vit en songe l'apôtre saint Jacques, qui lui ordonna au nom de Jésus-Christ de redescendre en rase campagne le jour suivant, lui serra la main de sa main, et, l'ayant assuré de la victoire, lui promit de se montrer lui-même vêtu de blanc, sur un cheval blanc, une bannière blanche à la main, et de combattre à la tête de l'armée, et aux yeux de tous. Le prince demeura dans l'étonnement de cette étrange vision : il la communiqua le lendemain aux évêques et aux grands de sa cour; après quoi toute l'armée, instruite et joyeuse de l'heureuse nouvelle, reçut les sacremens et se rangea en armes et prête au combat. On invoqua une dernière fois saint Jacques, coutume qui depuis a été familière aux Espagnols ; puis, avec le secours visible de l'Apôtre, ils engagèrent le combat et s'y comportèrent de telle sorte que soixante ou soixante et dix mille infidèles demeurèrent morts sur la place, sans compter ceux qui furent tués par les chemins dans leur fuite, jusque dans la ville de Calahorra où les Espagnols les poursuivirent. Alvelda, Calahorra et Clavijo furent le prix de cette victoire, et ce fut dans la seconde de ces villes, que, par reconnaissance

et en mémoire d'une si glorieuse journée, la nation espagnole fit le vœu solennel d'offrir annuellement et à perpétuité à l'église de Santiago les prémices des biens de la terre, de la moisson et des vendanges, et de donner au saint patron de l'Espagne sa part du butin provenant des expéditions qui se feraient à l'avenir contre les Maures.

Telle est la relation de la bataille de Clavijo, telle qu'elle résulte de la lecture du *diploma del Voto,* d'où l'ont tirée tous les modernes. Roderik de Tolède, le premier, l'introduisit avec quelques enjolivemens dans son livre des choses d'Espagne[1], et l'on peut voir dans Mariana comment cette relation s'est perpétuée et grossie de faits nouveaux chez les écrivains postérieurs.

Il est inutile, ce nous semble, d'insister sur la fausseté de ce récit. Outre l'irrécusable preuve de l'invraisemblance du fait qui résulte du silence des chroniqueurs qui ont précédé Roderik de Tolède, c'est-à-dire, des chroniqueurs qui ont écrit dans les quatre siècles les plus rapprochés de l'événement, les preuves abondent contre l'authenticité du *diploma del Voto.* Ces preuves ont été mises en relief par les meilleurs critiques espagnols, et, de la manière la plus irréplicable, par Joseph Perez, dans une excellente dissertation spéciale sur la matière. On peut voir dans ces différens écrits les anachronismes et les faux nombreux qu'on remarque dans le diplôme, lesquels prouvent jusqu'à l'évidence que c'est une œuvre apocryphe, et conséquemment que la bataille de Clavijo est une bataille fabuleuse[2].

Ramire était cependant un roi guerrier, et si l'histoire ne nous fournit aucun détail sur ses guerres avec les Arabes,

1 Roder. Tolet., De Rebus Hispanic., in Nebriense.

2 Joseph Perez, Dissertationes Ecclesiasticæ, tit. *Diploma celeberrimum de Voto,* pag. 286 et suiv.—Voy. aussi Ferreras, ad ann. 849, § 379, de la trad. fr.; España Sagrada, t. XIX, p. 379; et, dans les *Memorias de la real Academia de la Historia,* tom. IV, la dissertation du chanoine de Lugo D. Joaquin Antonio del Camino.

elle nous apprend comment il repoussa, dès les commencemens de son règne, une attaque des Normands, et demeura vainqueur des efforts tentés par ses rivaux pour lui ravir la royauté. La chronique ne donne pas l'année précise de ces dernières tentatives; elle nous dit seulement qu'un comte du palais, nommé Aldoroitus, s'étant levé contre le roi, celui-ci lui fit crever les yeux; qu'un autre rival nommé Piniolus, qui fut pareillement comte du palais après Aldoroitus, ayant élevé les mêmes prétentions, le roi le fit mettre à mort avec ses sept fils[1]. — « Cependant, ajoute le chroniqueur, le même roi fit bâtir en l'honneur de Sainte-Marie, au penchant du mont Naurantium, distant d'Oviédo de deux mille pas, une église d'une grande beauté, et parfaitement décorée, entièrement construite de pierre et de chaux, et telle qu'on eût vainement cherché en Espagne d'édifice à lui comparer[2]. » Sébastien, qui dit cela, n'avait pas vu sans doute la grande mosquée de Cordoue, ou ne voulait parler que des églises chrétiennes. Cette église s'est conservée, au reste, jusqu'à nos jours; le mont que Sébastien appelle Naurantium s'appelle aujourd'hui Naranco; il est à moins de trois quarts de lieue d'Oviédo, et l'église que Ramire y fit bâtir est en effet d'une assez bonne architecture, mais ne présente rien qui justifie les éloges exagérés de l'évêque chroniqueur[3]. Le principal trait du caractère de Ramire semble avoir été une sévérité excessive; il fit crever les yeux aux voleurs comme à ses rivaux, supplice atroce qui atteste des mœurs encore

[1] Interim Ranimirus princeps bellis civilibus sæpè impulsus est : nam comes palatii Aldoroitus adversus regem meditans, regio præcepto excæcatus est. Piniolus etiam, qui post eum comes palatii fuit, patula tyrannide adversus regem surrexit : et ab eo una cum septem filiis suis interemptus est (Sebast. Salm. Chr., num. 24).

[2] Ibid., l. c.

[3] On conserve, dans cette église, une inscription à peine lisible, mais, à ce qu'on peut comprendre, d'un ascétisme subtil qui témoigne du goût du temps. Le roi, adressant la parole au Christ, lui dit : « Ingressus es sine humana conceptione et egressus sine corruptione. »

toutes barbares. Les magiciens ne furent pas mieux traités sous son règne : il les faisait brûler vifs. Enfin il se montra terrible, et usa de l'extermination comme d'un excellent moyen de gouvernement[1].

Nous avons dit que Ramire repoussa au commencement de son règne une attaque des Normands. Vers la fin de 843, ils poussèrent en effet leurs courses plus loin qu'ils ne l'avaient osé faire encore. Sur une flotte de soixante-dix navires, et sous la conduite d'un chef qu'on nomme Wittingur, ils s'engagèrent pour la première fois dans l'océan Cantabrique, et menacèrent les rivages des Asturies,—nation féroce, dit un ancien chroniqueur, précédemment inconnue dans ces contrées. —Le port de Gegio (Gijon) les tenta d'abord, mais ils n'osèrent y opérer un débarquement ; les fortifications qui le défendaient et l'attitude militaire des habitans leur imposèrent. Ils passèrent outre, et allèrent débarquer au-delà du cap Ortégal, près de l'ancien port de Brigantium, aujourd'hui la Corogne, et parcoururent les terres voisines. Mais Ramire envoya contre eux une armée, qui les battit et mit le feu à plusieurs de leurs navires.—Ceux qui échappèrent, dit Sébastien, firent irruption à Hispalis, ville d'Espagne, y firent un grand butin et mirent à mort par le fer et par le feu un grand nombre de Chaldéens[2].—Nous avons vu que c'est

[1] Virga justitiæ fuit. Latrones oculos evellendo abstulit ; magicis per ignem finem imposuit : sibique tyrannos mira celeritate subvertit atque exterminavit (Chr. Albeld., num. 59).

[2] Ces courses hardies des Normands eurent un grand retentissement en Europe : on en trouve la mention dans toutes les chroniques du temps. Les Annales de Saint-Bertin en rendent compte dans les termes suivans : — Nortmanni per Garrondam Tolosam usque proficiscentes, prædas passim impunèque perficiunt. Unde regressi quidam, Galliciamque aggressi, partim balistariorum occursu, partim tempestate maris intercepti, dispereunt : sed et quidam eorum, ulterioris Hispaniæ partes adorsi, diu acriterque cum Sarracenis dimicantes, tandem victi resiliunt (Annal. Bertin., ad ann. 844). Voici le texte de Sébastien : — Itaque subsequenti tempore Nordomannorum classes per septentrionalem Oceanum ad littus Gegionis civitatis adveniunt, et inde ad locum qui dicitur Farum Brégantium perrexerunt ; quod ut comperit Ranimirus jam actus rex, misit adversus

le nom que Sébastien donne d'ordinaire aux Arabes andalousiens, parce que plusieurs de leurs tribus étaient originaires de la Chaldée.

Ce récit s'accorde de tout point, au reste, avec le rapport des Arabes.—En l'année 229 (843) arrivèrent sur les côtes de Lisbonne cinquante-quatre vaisseaux normands, disent-ils[1]. Pendant treize jours ils dévastèrent les campagnes, incendièrent et ravagèrent les habitations et les villages; les populations musulmanes s'assemblèrent en armes, et marchèrent contre eux; les Normands s'embarquèrent avec leur butin et disparurent. Les mêmes navires les portèrent sur le rivage des Algarves. Quelques-uns poussèrent jusqu'en Afrique; mais, s'étant réunis ensuite à l'embouchure du Guadalquivir en l'année 230, le huitième jour de la lune de moharrem (25 sept. 844), ils entrèrent dans le fleuve, et le remontèrent avec leurs vaisseaux jusqu'à Séville. Quand ils apercevaient sur l'une ou l'autre rive une aldea ou village qui promettait quelque butin, ils débarquaient et s'en rendaient maîtres, puis ils le dépouillaient de tout ce qui pouvait s'emporter, et ils en remplissaient leurs barques. Partout ils effrayèrent d'abord les populations arabes de la

eos exercitum cum ducibus et comitibus, et multitudinem eorum interfecit, ac naves igne combussit : qui vero ex eis remanserunt civitatem Hispaniæ Hispalim irruperunt, et prædam ex ea capientes, plurimos Chaldæorum gladio atque igne interfecerunt (num. 23).— On ne sait où le moine de Silos, qui copie dans tout le reste Sébastien de Salamanque (Chr. monach. Silen., p. 289), a pris le nombre 70, qu'il prétend être celui des vaisseaux normands livrés aux flammes en cette occasion.

[1] Nous avons caractérisé les Normands, p. 369 et seq.— Les écrivains arabes les peignent d'aussi noires couleurs que les chrétiens :—En l'année 229, dit l'un d'eux (Conde, c. 45), arrivèrent sur les côtes d'Olisbona cinquante-quatre vaisseaux des Magioges, gens sauvages, habitans des dernières terres boréales, qui ravageaient les villages, massacraient avec une barbare cruauté tous ceux qui tombaient entre leurs mains, n'épargnant ni les femmes, ni les enfans, ni les vieillards, ni les animaux domestiques; quand ils ne trouvaient plus rien à prendre, ils brûlaient et détruisaient les édifices, ravageaient les champs et se montraient les ennemis de tout le genre humain.

côte qui prirent la fuite. Arrivés à Cabtal (Djésirah Cabtal), ils rencontrèrent les troupes de la contrée réunies, leur livrèrent bataille et l'emportèrent. Ils pillèrent ensuite le faubourg de Séville, dont les habitans s'étaient enfuis jusqu'à Carmona, et se fortifièrent dans Tablada. Mais les courageux Musulmans de cette ville les vainquirent, et le douzième jour de la même lune de moharrem (28 sept. 844), avertis de l'arrivée de quinze vaisseaux qu'Abd el Rahman envoyait contre eux avec des troupes choisies pour leur fermer le passage du fleuve, ils se retirèrent et disparurent dans l'Océan. Dans leur retraite, ils débarquèrent de nouveau sur le rivage des Algarves et y exercèrent les mêmes ravages avant que les guerriers de Mérida, de Santarem et de Coïmbre (Senterin et Colimria) se fussent rassemblés pour la défense de ces côtes. Abd el Rahman s'était mis en marche à la tête de sa cavalerie pour secourir Séville : il en trouva les édifices renversés, les murailles abattues; il vit les dégâts qu'avaient faits les barbares sans les rencontrer nulle part; il fit réparer tout ce qui était réparable, et pour pouvoir repousser à l'avenir ces nouveaux et redoutables ennemis, il fit construire des vaisseaux à Cadix, à Carthagène et à Tarragone, et les commit à la garde des côtes; il confia le soin des avis et des communications de terre et de mer à son fils Yacoub, surnommé plus tard Abou-Kosa; il ordonna aussi qu'il y aurait dans toutes les capitainies d'Espagne un *saheb el berid* (capitaine des dépêches) avec un certain nombre de courriers à cheval chargés de porter d'un lieu à un autre avec promptitude les ordres et les avis du gouvernement[1].

Tel fut l'ensemble des mesures prises par Abd el Rahman pour la défense de l'Espagne. A peu près vers le même temps, il y eut en Andalousie une grande sécheresse; les troupeaux périssaient faute d'abreuvoirs; les vignes et les arbres fruitiers

1 Conde, c. 45.

furent brûlés, les récoltes de blé et d'orge manquèrent; il arriva d'Afrique des essaims de sauterelles qui ne laissèrent pas un brin d'herbe verte dans la campagne. Un grand nombre d'Arabes andalousiens se sauvèrent en Afrique, où cependant la charge de froment se vendait trois dirhems d'or. Cet état de choses se prolongeant, Abd el Rahman déchargea les peuples de la dîme des fruits et des troupeaux. Et ce malheur même tourna au profit et à la gloire de l'état: pour occuper et soutenir les pauvres il fit faire partout de nouvelles constructions aux frais de son épargne; il fit bâtir la rusafah sur les bords du fleuve à Cordoue, fit sculpter des fontaines, élever des monumens pour les services publics, et réparer avec magnificence les deux palais de Merwan et de Mouguéïth. Déjà il avait, les années précédentes, au milieu des soins et des travaux de la guerre et du gouvernement, fait bâtir, dans la principale ville de l'émirat, de belles mosquées, ornées de spacieux jardins et de fontaines de marbre et de jaspe variés pour les ablutions : des canaux de plomb y amenaient une eau limpide et claire des hauteurs de la Sierra Moréna; il avait fait distribuer de l'eau de la même manière non-seulement aux bains publics et aux abreuvoirs pour la cavalerie que lui-même avait fait construire avec de grandes auges de pierre, mais encore aux maisons des habitans. Il avait enfin embelli Cordoue de nombreux et remarquables édifices, doté les médresah ou écoles, attachées, selon l'usage des Musulmans, aux mosquées, et il entretenait particulièrement dans la médresah de la métropole trois cents orphelins qu'il y faisait élever à ses frais. Sous son règne furent pavées les rues de Cordoue pour la première fois, et la vieille cité patricienne atteignit un degré de splendeur jusqu'alors inconnu[1].

[1] Voyez Conde, c. 46, et Murphy, c. 3. — Saint Euloge de Cordoue, qui, certes, n'écrivait point à la gloire d'Abd el Rahman, commence ainsi le second livre de son Martyrologe, où abondent d'ailleurs les invectives contre l'émir in-

La terre des Goths cependant (Gothalania), entre l'Èbre et les Pyrénées, était le théâtre d'une lutte acharnée entre les factions qui s'y disputaient le pouvoir; et plusieurs circonstances y favorisaient les prétentions des partis. On sait qu'après la mort de Louis-le-Débonnaire la guerre ne tarda pas à éclater entre ses fils. Les enfans de Pepin surtout se montrèrent mécontens de l'exclusion qu'on leur faisait subir. Ils formèrent un parti dans la Septimanie contre Charles-le-Chauve, et il paraît que Bernhard, comte de Barcelone, entra pour lors secrètement dans ce parti, selon toute apparence avec l'arrière-pensée de se faire une souveraineté indépendante des pays qui étaient placés sous son gouvernement. Charles, instruit de ses menées, convoqua une assemblée à Toulouse, et y appela Bernhard. Bernhard, coupable de lèse-majesté, si l'on en croit les annales de Saint-Bertin (*majestatis reus*), par le jugement des Franks et sur l'ordre de Charles, y subit la peine capitale [1]. Mais ce vague récit des annales de Saint-Bertin déguise la vérité sur un point: Bernhard subit en effet la peine capitale à Toulouse, ou pour mieux dire y fut mis à mort, mais de la propre main de Charles-le-Chauve. — « Charles tua Bernhard, duc des Barcelonais, disent d'abord les annales de Metz, qui se présentait à lui plein de confiance, et ne soupçonnant aucun mal de la part du roi [2]. »

fidèle : — In nomine Domini. Regnante in perpetuum Domino Nostro Jesu-Christo, anno incarnationis ejus DCCCL. Era DCCCLXXXVIII. Consulatus autem Habdarrahgman XXIX, cujus temporibus rebus et dignitate gens Arabum in Hispaniis aucta, totam pené Hiberiam diro privilegio occupavit : Cordubam veró, quæ olim patritia dicebatur, nunc sessione sua urbem regiam appellatam, summo apice extulit, honoribus sublimavit, gloria dilatavit, divitiis cumulavit, cunctarumque deliciarum mundi affluentia (ultra quàm credi, vel dici fas est) vehementius ampliavit : ita ut in omni pompa sæculari prædecessores generis sui reges excederet, superaret et vinceret (Divi Eulogii Memoriale Sanctorum, Hisp. illust., t. IV, p. 288).

1 Annal. Bertin., ad ann. 844.

2 Karolus Bernhardum Barcilonensem (Barcenonensem dans les Annales de Fulde) ducem incautum, et nihil mali ab eo suspicantem occidit (Annal. Metens., eod. ann.).

Mais écoutons, sur ce tragique événement, un témoignage plus détaillé et plus sincère encore : — « Tandis que de la main gauche et comme s'il eût voulu le soulever, dit un autre récit, le roi appréhendait au corps le comte, de l'autre, il lui enfonçait un poignard dans le côté, et il le tua ainsi cruellement, non sans crime puisqu'il violait en cela la religion et la foi jurée, ni sans soupçon d'avoir commis un parricide, car c'était la commune opinion qu'il était fils de Bernhard, et son visage était un témoignage naturel et irrécusable de l'adultère maternel. Le roi, après ce déplorable meurtre, descendit de son trône tout taché de sang, et, frappant du pied le cadavre, s'écria : — Malheur à toi, qui as souillé le lit de mon père et de ton seigneur[1] ! » Étrange manière d'effacer la souillure du lit paternel; mais telles étaient les passions et les œuvres de ce siècle.

Voyons quant à nous les suites de ce meurtre, et en quoi il se rapporte à l'histoire que nous écrivons : Bernhard avait un fils, nommé Guillaume, lequel n'était pas sans puissance dans la marche de Gothie ; ce fils, voulant à tout prix venger l'assassinat de son père, se déclara contre Charles-le-Chauve, assembla ses nombreux partisans, et attaqua tout d'abord Aledram, comte que le roi avait nommé à la place de Bernhard, et que poursuivait la faction des Franks en sa qualité de Goth et de parent de l'avant-dernier comte de Barcelone, Béranger, fils de Hunrich. Guillaume, tout en agissant pour lui-même, pour mieux assurer le succès de sa révolte appela l'émir de Cordoue à son secours, et se porta le soutien du fils de Pepin dépossédé. Cette révolte fut le signal d'un grand nombre d'autres, et donna occasion aux partisans de ce dernier de se déclarer en Septimanie et en Aquitaine. L'émir de Cordoue se prêta de son côté aux pro-

1 Récit d'Odo Aribert confirmé par les annales de Fulde. — Voyez Preuves de l'Histoire génér. de Languedoc, t. I, p. 85.

jets de Guillaume. Dans le même temps le comte Sancius, fils de Sancius (Sancius Sancionis), se soulevait dans la Vasconie contre Charles-le-Chauve, de telle sorte que, de Pampelune à Barcelone, ce n'étaient que troubles et que guerres dans la quarante-cinquième année du neuvième siècle. C'est du moins ce qu'on est fondé à inférer de quelques paroles de saint Euloge de Cordoue, lequel rapporte dans une lettre que, s'étant mis en route pour la Francie où résidaient ses frères négocians, il ne lui fut pas possible de passer les Pyrénées à cause des bandes armées qui les infestaient. Les Arabes, appelés par Guillaume, vinrent ajouter à la confusion générale [1]. Cet état de lutte, dont aucuns mémoires ne nous apprennent les particularités, dura jusqu'en 847, et, au milieu des vicissitudes inévitables de ces guerres complexes, mêlées sans doute d'intrigues et d'étranges alliances, Guillaume soutint vigoureusement son parti contre Charles-le-Chauve, de concert avec les Arabes. En cette année, cependant, par suite d'on ne sait quelle négociation et à force de présens, Charles-le-Chauve, ayant fait sa paix avec l'émir de Cordoue, le détacha de l'alliance des rebelles [2]. Mais Guillaume ne se laissa pas décourager et parvint seul (plutôt, à ce qu'il paraît, par la ruse que par la force des armes), à s'emparer de Barcelone et d'Ampurias en 848, et du comte Aledram lui-même en 849 [3]. Son succès fut néanmoins de

1 Wilhelmi tota Gothia perturbata erat incursu..... auxilio fretus Habdarraghmanis regis Arabum..... invia et indibilia cuncta reddiderat..... ipsa iterum, quæ Pampilonem et Seburicos limitat, Gallia Comata, in excidium prædicti Caroli contumaciores cervices factionibus comitis Sancii Sancionis erigens, contra jus præfati principis veniens, totum illud obsidens iter, immane periculum commeantibus ingerebat (Sanct. Eulog. Epist. Wuiliesindo Pampilonensi sedis episc., in Hisp. illust., t. IV, p. 328). — La lettre commence par les mots : Olim, beatissime papa, etc., qui indiquent en passant que le titre de *pâpe* se donnait communément à tous les évêques au neuvième siècle.

2 Voyez dans D. Bouquet, t. VII, p. 42, 64 et 66.

3 Guielmus, filius Bernardi, Impurium et Barcinonam, dolo magis quam vi capit (Annal. Bertin., ad ann. 848).

courte durée ; car l'année suivante les partisans d'Alédram l'emportèrent, mirent à mort son rival, et rendirent à Alédram le gouvernement de Barcelone que lui avait enlevé celui-ci. La paix entre les Arabes et les Franks fut rompue aussi en cette année 850. La cause de cette rupture semble avoir été l'intercession de Charles-le-Chauve en faveur des chrétiens espagnols, pendant la persécution qu'ils eurent à subir de la part d'Abd el Rahman II, et dont nous parlerons plus loin [1]. Les navires arabes attaquèrent la Provence et firent souffrir les plus grands dommages notamment à la ville d'Arles, bien qu'au retour leur flotte ait péri tout entière en mer par suite d'une tempête [2]. En cette année 850, mourut dans les Asturies le roi Ramire, auquel succéda son fils Ordonius Ier, sans que cette mort vînt troubler en rien la paix tacite qui régnait entre les Arabes et les chrétiens du nord de la Péninsule [3].

La guerre rallumée entre les Arabes et les Franks avait, avons-nous dit, pour principal théâtre la Catalogne. Deux armées musulmanes passèrent l'Èbre ; l'une, sous les ordres du wali de Saragosse, fit irruption dans les vallées inférieures des Pyrénées, où elle s'empara d'un grand nombre de forteresses ; l'autre, conduite par Ebn Abd el Kérym, accourut devant Barcelone et l'investit. Il n'y avait pas longtemps que cette armée en avait entrepris le siége, lorsque les Juifs, qui étaient, à ce qu'il paraît, en grand nombre dans la place, prirent parti pour les Arabes, et en déterminèrent la reddition aux troupes d'Abd el Rahman [4]. En même temps une flotte musulmane renouvelait sur les côtes de la Provence les mêmes déprédations que les Arabes y avaient commises quel-

1 Voyez D. Bouquet, t. VII, p. 64, 74 et 384.

2 Ibid., l. c.

3 Voy. Sébastien et la Chr. Albeldense.

4 Mauri Barcinonam, Judæis prodentibus, capiunt, interfectisque pené omnibus Christianis et urbe vastata, impuné redeunt (Annal. Bertin., ad ann. 852).

qués années auparavant, et livrait au pillage et à l'incendie le faubourg occidental de Marseille[1]. Il semble qu'Abd el Rahman n'entreprit point d'occuper sérieusement sa nouvelle conquête; il se contenta de la dévaster et sans doute de la démanteler; après quoi les Musulmans victorieux poursuivirent leurs ennemis à travers les défilés des Pyrénées jusque sur la terre des Franks[2]. Barcelone eut grand'peine à revenir de ce coup, et ce n'est que longtemps après qu'on la voit figurer de nouveau dans les chroniques des Franks comme une ville de leur domination. Du comte Aledram, compétiteur de Guillaume, on ne sait rien, sinon qu'en 852 il n'était plus gouverneur de Barcelone, soit qu'il fût mort à sa défense l'année précédente, soit qu'il eût été appelé à d'autres fonctions. On donne à son successeur, sixième comte de Barcelone, le nom d'Odalrich ou d'Udalrich[3].

Au moment où Abd el Rahman venait de relever ainsi la gloire du nom musulman jusque dans les Gaules, il reçut à Cordoue un nouveau témoignage de la haute considération que faisaient de lui les empereurs d'Orient. Théophile battu par le successeur d'El Mamoun, El Motasem, lui envoyait pour la seconde fois des ambassadeurs chargés de le presser vivement d'entrer dans son alliance contre le khalife de Bagdad[4].

Le bonheur qui avait accompagné les armes des Arabes andalousiens dans la Marche de Gothie, les succès qu'obtenait partout leur marine dans ses excursions contre les îles et les côtes de la Gaule méridionale et de la mer de Toscane, firent alors des Sarrasins d'Espagne un objet de terreur pour l'Europe entière. Leur marine avait pris dans ces derniers temps un développement extraordinaire, et ce n'était pas le

1 Annal. Bertin.
2 Murphy, c. 3.
3 Marcæ Marc. Hispan., pag. 779 et 837; voyez aussi l'Hist. génér. du Languedoc, p. 531.
4 Conde, c. 44.

moins redoutable de leurs moyens d'agression. Des flottes parties des ports d'Espagne avaient plus d'une fois pénétré dans l'Adriatique et jusque dans la mer de Syrie. Une fois, un de leurs vaisseaux, que le chroniqueur qualifie d'étonnant par sa grandeur, et qui, dit-il, ressemblait de loin à une muraille, avait osé même doubler le cap de la Corogne et pénétrer dans l'Océan ténébreux, si redouté des Arabes[1]. Il était venu et avait menacé d'une descente l'île d'Oye en Bretagne, vers l'embouchure de la Loire, et il n'avait reculé que par une terreur panique dont l'historien chrétien nous a conservé le récit[2].

Les écrivains arabes parlent avec peu de détails de ces expéditions maritimes des Musulmans espagnols contre les états chrétiens et négligent souvent même de les mentionner; mais les chroniques chrétiennes suppléent en ceci péremptoirement à leur silence, et remplissent cette lacune de leur récit. Il résulte, en effet, du témoignage des sources les plus authentiques, que l'empire de la Méditerranée était alors aux Sarrasins de toute race (Sarraceni, Mauri, comme les désignent

1 Et l'on ne sait ce qu'il peut y avoir au-delà de cet Océan, dit El Edris qui écrivait plusieurs siècles plus tard : personne n'a pu rapporter rien de certain de cette mer, à cause de sa difficile et périlleuse navigation, de ses profondes eaux et de ses fréquentes tempêtes. On en redoute aussi les énormes poissons et les vents élevés. Néanmoins on y trouve beaucoup d'îles, les unes habitées, les autres désertes. Il n'y a point de marin qui ose entrer dans ses profondeurs, et si quelqu'un s'y est aventuré, c'a été toujours en suivant la côte sans jamais la perdre de vue. Les vagues de cette mer, bien qu'elles s'agitent, se pressent continuellement entre elles et s'élèvent comme des montagnes, ne se brisent jamais ; et si elles se brisaient, il serait impossible de s'y soutenir et de les traverser. El Edris (Géogr. Nubiens), IVe Climat., p. 37 de notre trad.

2 Narratur insuper quod navis Sarracenorum, cujus tanta æstimabatur magnitudo, ut murus penè ab intuentibus putaretur, ad Oiam venerit Insulam. Quæ cum in ea quidquid voluisset explesset, voluit devenire ad nostræ insulæ portum : et cum jam medium esset iter emensum, tanta avium multitudo in nostro consedit littore, quanta numquam, ut fertur, alicubi visa fuit aliquando. Quas Sarraceni intuentes, nihil aliud quàm innumerabilem crediderunt esse bellatorum exercitum : talique territi visione retrorsum abeuntes, non ausi sunt nostram adire insulam (Ex Hist. Transl. Sanct. Filiberti, etc. in D. Bouquet, t. VI, p. 308).

les chroniqueurs chrétiens), mais principalement aux Musulmans d'Espagne. Le rôle qu'ils jouèrent dans l'Italie méridionale l'atteste suffisamment. On les voit effectivement prendre parti vers cette époque dans un différent survenu entre Siconulf, duc de Salerne et d'Amalfi, et Radelghis, duc de Bénévent. Appelés par Siconulf à son secours, ils s'étaient emparés de la ville de Tarente, pendant que les Musulmans de Sicile, auxiliaires de Radelghis, se rendaient maîtres de celle de Bari, à l'entrée de la mer Adriatique. Assisté des Musulmans espagnols, Siconulf demeura vainqueur de son ennemi et le chassa de Bénévent; mais ses alliés islamites n'étaient pas gens à s'oublier pour un prince infidèle; son appel leur avait ouvert les portes de l'Italie, ils s'y précipitèrent, et osèrent s'avancer jusqu'aux portes de Rome, dont ils dévastèrent les faubourgs et mirent au pillage les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, situées hors des murs de la ville, sur la route d'Ostie. Dans le même temps, d'autres Musulmans espagnols exerçaient les mêmes ravages sur les côtes occidentales de l'Italie, et sur le littoral de cette partie des Gaules qu'on désignait alors communément sous le nom de Provence [1].

Que les alliés de Siconulf fussent des Arabes andalousiens, plusieurs textes ne laissent là-dessus aucun doute [2]; mais il n'est pas également certain que les Sarrasins qui portèrent la dévastation jusqu'aux portes de Rome fussent de la même nation; du moins on ne trouve aucun texte précis à cet égard, et Gibbon attribue même explicitement le siége de Rome à une armée de Musulmans venue des côtes d'Afrique. Les annales frankes, notamment celles de Saint-Bertin, fournissent

1 Voy. Muratori, Script. Rerum Italicarum, t. II, et Ann. Bertin., ad ann. 849.

2 Le texte suivant le témoigne d'une manière irrécusable : — Interea Siconulfus Beneventum crebris præliis graviter affligebat, atque, ut dici solet, malo arboris nodo malus infigendus est cuneus, contra Agarenos Radelgisi Libycos, Ismaelitas Hispanos accivit (Muratori., t. II, part. I, p. 241. — Voyez aussi p. 266).

d'amples détails sur cette entreprise hardie contre la capitale du monde chrétien[1]; mais, comme elles ne désignent en cette occasion les dévastateurs de la campagne romaine que sous le nom de *Sarraceni*, *Maurique*, qu'elles donnent indifféremment aux Musulmans de toute race et de tout pays, il n'est pas facile de déterminer d'une manière positive si le fait rapporté appartient à nos Arabes andalousiens ou bien aux Arabes de Libye et de la côte mauritanienne, alors fort en état au reste d'exécuter pareille entreprise, comme le prouve assez bien la récente conquête qu'ils venaient de faire de la Sicile.

Vers ce même temps les chrétiens de Cordoue eurent à subir une persécution qui n'est pas un des faits les moins importans de ce règne. Pour l'intelligence de ce qui va suivre il est indispensable de donner ici quelques notions des principes de la législation musulmane à l'égard des religions différentes. D'après cette législation, les chrétiens jouissaient du libre exercice de leur culte, moyennant qu'ils demeurassent soumis (confédérés) et payassent tribut. Ils conservaient l'usage de leurs églises, mais ils n'en pouvaient bâtir de nouvelles, en vertu de ces paroles de Mahomet : « Ne laissez pas élever par les infidèles des synagogues, des églises et des temples nouveaux ; mais qu'il leur soit libre de réparer les anciens édifices, et même de les rebâtir, pourvu que ce soit sur l'ancien sol[2]. » Cordoue en possédait un grand nombre. On y comptait trois monastères : l'un consacré à saint Ancycelle, un autre à saint Zoïle, un troisième aux martyrs Fauste, Janvier et Martial. Outre ces trois couvens il y avait encore trois églises, savoir : Saint-Cyprien, Saint-Ginesius (Ginès) et Sainte-Eulalie. Ces trois couvens et ces trois églises étaient dans la cité. Hors des murs on comptait huit monastères ; un

1 Annal. Bertin., ad ann. 849.

2 « Quelques docteurs exigent même, dit M. Reinaud (Invasions des Sarrasins, p. 277), qu'en rebâtissant l'église on emploie la même terre, les mêmes pierres, en un mot les mêmes matériaux. »

sous l'invocation de saint Christophe, sur la rive gauche du Guadalquivir, le second dans les montagnes voisines, en l'honneur de Marie, mère du Christ (dit monasterium Cateclarense); le troisième (monasterium Tabanense) dans ces mêmes montagnes; et enfin cinq autres, tous situés dans le bassin du Guadalquivir où s'élève Cordoue ou sur les monts voisins, et consacrés, le premier au Sauveur, le second à saint Zoïle, les trois autres à saint Félix, au bienheureux Martin de Tours, et aux martyrs saint Just et saint Pasteur. Dans tous ces lieux on sonnait les cloches pour assembler le peuple, qui assistait aux offices divins sans que personne s'y opposât. Les ministres du culte portaient en tous lieux l'habit de leur profession; et les moines des différens ordres allaient par les rues la barbe rase ou longue, avec leurs couronnes et tonsures, suivant l'ancien usage[1]. Cependant, pour jouir de ces libertés, il fallait être chrétien, né de père et de mère chrétiens : l'enfant né d'un musulman et d'une chrétienne ou d'un chrétien et d'une musulmane, le moallad, était tenu pour appartenir à la religion de Mahomet, en vertu de cette parole du Prophète : « L'enfant suit nécessairement celui de ses père et mère dont la religion est la meilleure. » Or, pour les Musulmans, la religion la meilleure, c'est la leur. Donc, nous empruntons ce qui suit à une excellente analyse de la législation musulmane sur la matière : — « Si l'enfant mineur d'un chrétien ou d'une chrétienne qui ont embrassé l'islamisme, parvenu à sa majorité, refuse de professer la religion musulmane, le magistrat a le droit de l'y contraindre. Il faut en second lieu que les chrétiens n'aient jamais fait profession de l'islamisme : eussent-ils simplement levé la main et prononcé les mots : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète;* les eussent-ils prononcés pour se jouer ou en état d'ivresse, ils sont censés mu-

[1] Voyez, sur l'état de l'église hispano-gothique sous les Arabes, l'Hisp. illustr. de Schott, t. IV, p. 221 et seq.

sulmans, et ils ne sont plus libres de suivre un autre culte. Ils ne doivent pas non plus avoir commerce avec une femme musulmane ; enfin il faut que les chrétiens s'abstiennent de toute injure contre Mahomet et sa religion. S'ils manquent à un seul de ces points ils n'ont pas d'autre alternative que l'islamisme ou la mort [1]. »

Ces principes trouvèrent de nombreuses applications à l'époque où nous en sommes. Plusieurs chrétiens de Cordoue ne s'abstinrent pas de maudire Mahomet en public. Quand ils entendaient le muezzin [2] appeler du haut des mosquées les fidèles à la prière, ils se hâtaient de s'écrier : — « Sauvez-nous, Seigneur, de l'appel du mal, et maintenant et dans l'éternité [3]. » Le zèle s'exalta de part et d'autre. Malgré les priviléges que garantissaient aux chrétiens les anciens traités, ils furent provoqués, insultés ; on exerça contre eux des violences : — « Aucun de nous, dit l'un d'entre eux, qui écrivait au moment même de la persécution vers 852, n'ose manifester ouvertement ses croyances ; quand quelque devoir sacré oblige les ecclésiastiques à paraître en public, sitôt que les Musulmans voient en eux les marques de leur ordre, ils éclatent en propos outrageans ; et, non contens de leur adresser des injures et des railleries, ils les poursuivent à coups de pierres. S'ils entendent le bruit de la cloche, ils se répandent en malédictions contre la religion chrétienne [4]. » La querelle s'envenima. Dans le feu des discussions, les chrétiens s'oublièrent et redoublèrent d'invectives contre Mahomet. Recherchés pour ces faits aux termes des traités, et livrés au bras séculier, l'ardeur du martyre les saisit. Un prêtre

1 Reinaud, Inv. des Sarras., p. 142.

2 Crieur musulman, dont les fonctions sont d'annoncer l'heure de la prière du haut des mosquées.

3 Salva nos, Domine, ab auditu malo, et nunc et in æternum (Eulog. Apolog. Martyr., Hisp. illustr., p. 313).

4 Alvarii Indiculus luminosus, dans Florez, España Sagrada, t. XI, p. 229.

d'un caractère ardent, fort versé dans les lettres humaines et divines, mais d'un zèle excessif, se trouvait parmi eux; il les encouragea à persister dans leur foi et dans leurs injures contre Mahomet. C'était assez, ce semble, de la moitié. Ne craignant point et recherchant pour lui-même le martyre, Euloge le montrait aux fidèles comme la plus enviable couronne de la terre. Même aux femmes il conseillait les vertus des premiers confesseurs. Deux jeunes vierges chrétiennes nommées Flore et Marie ayant été jetées en prison pour leur foi, il composa un livre pour leur faire envisager le martyre avec fermeté, et, par ses paroles et par ses lettres, il leur apprit, dit son biographe, à mépriser la mort [1]. De nombreux supplices suivirent ces exhortations; la persécution devint plus vive : elle atteignit plusieurs prêtres, dont les noms sont restés célèbres dans le martyrologe espagnol, et quelques laïcs; elle s'étendit jusqu'aux chrétiens qui étaient dans les armées ou servaient dans le palais de l'émir. On cite, parmi beaucoup d'autres, un jeune homme, né en Gaule, dans le diocèse d'Albi, sans doute fait captif par les Arabes dans quelqu'une de leurs expéditions contre les Franks dans la Marche de Gothie, et qu'Euloge désigne comme faisant partie d'une troupe de jeunes militaires, nourris dans le palais aux frais d'Abd el Rahman [2]. Tous moururent comme les chrétiens des premiers siècles de l'église. Euloge les célébra avec un enthousiasme extraordinaire, et l'on trouve dans ses

1 Ibi sanctis virginibus Floræ et Mariæ, pro fide comprehensis, illud documentum martyrale uno libro composuit, in quo eas ad martyrium verbis tenacissimis solidavit, easque et per se verbis et per epistolas mortem contemnere docuit (Divi Eulogii Vita, auctore Alvaro, Hisp. illustr., t. IV, p. 224).

2 Voici le très curieux chapitre d'Euloge consacré au jeune Gaulois, soldat d'Abd el Rahman II et martyr : — De Sanctio martyre, lib. II, cap. 3 : Sanctus verò Sanctius, auditor noster, laicus, adolescens et Albensi oppido Galliæ Comatæ olim captivatus, nunc autem inter militares regis pueros liber præscriptus, et regalibus annonis nutritus, in eadem urbe regia sub eadem professione, nonas junias, era qua supra (octingentesima octuagesima—850), feria sexta, prostratus est et affixus (Eulog. Memoriale Sanctorum, Hisp. illust., t. IV, p. 261).

écrits, et dans sa vie par Alvarus de Cordoue, tous les détails de cette persécution qui fit un grand nombre de victimes, épisode malheureux du règne dont nous traçons l'esquisse, qui se prolongea jusque sous le règne suivant [1].

Après un règne d'un peu plus de trente-et-un ans, Abd el Rahman II mourut le dernier jour de la lune de safar de l'année 238 (19 août 852) : il était âgé de soixante-cinq ans trois mois et six jours [2]. Il succomba, à ce qu'il paraît, à une attaque d'apoplexie, et les chrétiens, qui avaient de justes griefs contre lui, considérèrent sa mort comme un châtiment de Dieu. Ils le présentent d'ailleurs sous les plus noires couleurs, tout en rendant justice à sa magnificence. Le portrait qu'en font les Arabes est peint de traits tout différens. Suivant eux, profondément instruit dans les matières religieuses, il était également versé dans les sciences naturelles; savant, poète et guerrier également remarquable. Son règne s'écoula dans l'abondance et la paix. Ils ne tarissent pas sur les monumens dont il enrichit la Péninsule. Il bâtit des palais, créa de magnifiques jardins. A l'exemple des empereurs romains, il fit construire dans toute l'Espagne des aqueducs, des ponts et des temples; il ajouta deux porches nouveaux à la grande mosquée de Cordoue. Sous lui le revenu annuel de l'état s'éleva à 1,000,000 de dinars : sous ses prédécesseurs, il n'avait jamais excédé 600,000. Le premier il adopta la coutume de se dérober aux regards du peuple, excepté dans les grandes occasions; c'était, selon lui, un moyen certain d'augmenter le respect pour la personne du souverain. Les auteurs arabes varient sur le nombre de ses enfans; l'un d'eux lui donne quarante-cinq enfans mâles et quarante-et-une filles; une autre source prétend qu'il laissa jusqu'à cent cinquante enfans

[1] Jusqu'à la mort d'Euloge qui, en 859, fut lui-même décapité à Cordoue sous Mohammed, fils et successeur d'Abd el Rahman II.

[2] Conde, c. 46.

mâles et cinquante filles [1]. Il avait fait graver sur son sceau la devise suivante : « Le serviteur du miséricordieux (Abd el Rahman) obéit avec joie aux décrets d'Allah. » Cette devise, qu'il inventa et dont il fit usage le premier, fut adoptée depuis par ses successeurs du même nom [2].

Dans les heures qu'il dérobait aux affaires graves de l'état, il aimait à converser avec les savans et les esprits distingués qu'il avait su réunir en grand nombre à sa cour ; il estimait surtout et distinguait parmi eux le célèbre poète arabe Abdallah ben Schamri, et Yahyah ben el Hakem, surnommé El Gazeli, dont nous avons eu occasion de parler déjà à deux reprises. Yahyah ben el Hakem avait beaucoup voyagé dans les pays chrétiens d'Occident ; il connaissait la cour des rois franks et avait longtemps séjourné à Constantinople près des empereurs grecs Michel-le-Bègue et Théophile. Les connaissances des mœurs étrangères qu'il avait acquises dans ses voyages excitaient vivement la curiosité de l'émir : il aimait

1 Murphy, c. 3.

2 Abd el Rahman signifie littéralement *serviteur du miséricordieux*.—La plupart des noms arabes ont ainsi une signification propre et caractéristique. Nous l'avons vu précédemment (pag. 325) pour les noms de femme. Il en était de même des surnoms, qui souvent demeuraient seuls à ceux à qui on les avait une fois appliqués. — Sur le goût des Arabes pour les surnoms et sur la façon dont ils s'introduisaient dans les familles, lisez dans le *Tabaccat Styar el Salaf* (Recueil des Vies des compagnons du Prophète) ce qu'Abou'l Khasem Ismaïl ben Mohammed ben el Fahdl raconte d'Abou Horeïra, l'un des plus célèbres compagnons de Mahomet, et un de ceux qui ont le plus fourni de traditions à la Sunna : — « Abd el Rahman ben Dhakhr Abou Horeïra el Doussi ben Isak rapporte avoir appris de quelques-uns de ses amis qu'Abou Horeïra a dit : — Mon nom, dans le temps du paganisme, était Abd Schams ben Dhakhr. Lorsque j'eus embrassé l'islamisme, je pris le nom d'Abd el Rahman. Voici ce qui me fit donner le nom d'Abou Horeïra (père de la petite chatte). Un jour, comme je paissais les troupeaux de ma famille, je trouvai les petits d'une chatte sauvage, et les mis dans ma manche. Quand je fus de retour, mes parens entendirent sortir de dedans mon sein les cris de ces petits animaux ; ils me dirent : Qu'est-ce que cela, Abd Schams ? Je leur répondis que c'étaient les petits d'une chatte que j'avais trouvés. Tu es donc, me dirent-ils, le père de la petite chatte (en arabe Abou Horeïra) ? Et ce surnom m'est demeuré depuis ce temps... » Abou Horeïra mourut en l'an 59 de l'hégire. (Voy. Aboul Feda, Annal. Moslem., tom. II, pag. 249.)

singulièrement à faire causer Hescham ben el Hakem là dessus et à s'instruire avec lui des coutumes des rois infidèles et du caractère des peuples lointains qui habitaient le pays des Roums. C'était ainsi que les Arabes désignaient les contrées de l'Occident et de l'Orient qui avaient été autrefois romaines, car ils ignoraient les vicissitudes et les causes de la conquête des barbares, et les Goths eux-mêmes, sur qui ils avaient conquis l'Espagne, étaient pour eux des Romains. Quelquefois il passait de ces graves sujets à des occupations moins importantes; il jouait aux échecs (le jeu d'el schahtrandj) avec le wali de Sidonia Ebn Gamri qu'il avait fait son hadjeb et perdait souvent avec cet intraitable partenaire; car Ebn Gamri n'était pas en cela courtisan, et ne se faisait pas faute de battre aux échecs l'émir qu'il défendait dans les batailles, et de lui faire sentir tout le poids de sa supériorité en ce genre; mais Abd el Rahman perdait toujours de la meilleure grâce du monde, et engageait des parties contre Ebn Gamri avec de très gros enjeux, soit d'argent, soit de bijoux.

Abd el Rahman II était, comme ce dernier trait l'indique suffisamment, libéral et généreux à l'excès; il se plaisait surtout à prodiguer les dons de toutes sortes aux poètes qu'il avait fixés à Cordoue, et aux belles esclaves de son harem; il payait leurs faveurs et leurs plus légères caresses par des présens d'une valeur souvent énorme. Ses biographes nous ont conservé quelques traits de sa prodigalité envers ses esclaves : l'un d'eux, Ibrahim ben el Khateb[1] raconte à ce sujet une anecdote caractéristique : il mit un jour, dit ce biographe, au cou d'une jeune esclave à lui, pleine de grâce et de beauté, un riche collier d'or, du plus beau travail, chargé de perles et de pierreries d'une valeur considérable, d'environ dix mille dinars ou doblas d'or, suivant l'estimation de cet his-

[1] Conde, c. 41.

torien : les wasyrs présens s'étonnèrent de ce don ; ils se récrièrent sur la richesse et l'importance d'un tel cadeau, et représentèrent à l'émir que ce collier était un joyau digne de figurer au trésor royal, et qui pouvait servir dans un cas de nécessité, ou dans un revers de fortune. — « Vous êtes ébloui par l'éclat de ce collier, leur répondit-il en vers harmonieux et improvisés, car il excellait à composer des vers : ce qui fait la valeur de ces perles et de ces pierreries, aux yeux des hommes, c'est leur rareté ; mais combien plus rare et plus inestimable est la perle humaine que Dieu a créée ! Son éclat enchante les yeux, elle enivre et saisit les cœurs ; les plus belles perles, les hyacinthes et les émeraudes les plus précieuses, ne charment ainsi ni les yeux ni les oreilles, ne touchent le cœur ni ne récréent ainsi l'esprit. C'est la volonté de Dieu ! Et quel plus digne usage peut-on faire de ces richesses que Dieu a placées dans nos mains que de les faire servir de collier et d'ornement à la beauté ? » Tous en tombèrent d'accord, ajoute le chroniqueur, les vieux pour complaire au souverain, les jeunes par leur propre conviction. Ajoutons ici quelques traits encore de ce récit qui peut donner une idée de la manière dont les Arabes composaient leurs chroniques, passant légèrement sur les affaires graves et s'étendant complaisamment sur les plus frivoles détails. L'émir rapporta à son poète favori Abdallah ben Schamri la discussion qu'il avait eue avec ses courtisans au sujet du collier, et lui demanda s'il ne lui venait point à l'esprit là-dessus quelque impromptu. Schamri lui répondit sur-le-champ : « Celui-ci, seigneur ! » Et il lui récita des vers dont la traduction suit : « Le sein de ta belle esclave est la seule place qui convienne à ce précieux collier. L'éclat de la beauté ajoute à celui de ces brillans terrestres : qu'elles t'appartiennent donc et te cèdent les perles et les hyacinthes de la terre et de la mer, à toi, perle plus précieuse à qui Dieu a prêté le charme céleste qui captive le cœur de notre

glorieux émir. C'est la beauté de Dieu qui se voile ainsi dans ces belles créatures; c'est la beauté divine que nous adorons en elles quand nous les adorons[1]. » On pense bien que ces vers plurent infiniment à l'amoureux Abd el Rahman, et il y répliqua par des éloges du poète, en vers aussi, pleins de tours ingénieux et de poétiques images; il compara les vers de Schamri « à la lumière de l'aube qui dissipe les ombres de la nuit; leur attribua la douceur et le parfum des roses, et un charme qui ne le cédait qu'à celui de la beauté elle-même. » — « Celle-ci seule l'emporte sur tes vers, Schamri, et j'ajouterais au beau collier que je lui ai donné mon cœur et mes yeux, s'ils étaient encore à moi. » — Tout ceci était dit en vers, et Schamri s'avoua vaincu en poésie par son royal ami. Abd el Rahman termina cette poétique conversation par le don d'une bourse (bidra) de dix mille dirhems d'or qu'il répartit généreusement entre ses amis présens[2].

Tels étaient les passe-temps de la cour de Cordoue. On vient de voir un échantillon du talent d'Abd el Rahman pour la poésie. Voici des vers d'un autre genre qu'il composa dans une de ses expéditions d'el-djihed contre les chrétiens, et qui confirment en lui ce talent. Ils étaient adressés à sa femme favorite :

« Pendant que je suis loin de toi, je me trouve en face de

[1] Singulière manière de comprendre l'amour; l'amour de la créature remontant au créateur. On lit dans un poème persan (Amours de Medjnoun et de Léïla) : « C'est votre brillante beauté, ô Seigneur! qui, quoique cachée derrière » un voile, a fait un nombre infini d'amans et d'amantes. C'est par l'attrait de » votre odeur que Léïla ravit le cœur de Medjnoun; c'est par le désir de vous pos- » séder que Vamek poussa tant de soupirs pour celle qu'il adorait. » (Voy. D'Herbelot, Bibl. Orient., p. 522 et 907.) — Les amours de la femme de Putiphar (Zoléïkhâ) pour Youssouf sont pour les Arabes un mythe. Youssouf, qu'ils regardent comme le plus bel homme qui ait jamais existé, était l'image de la perfection divine, et l'irrésistible amour de Zoléïkhâ pour lui, l'emblème de l'effort de la créature vers le créateur.

[2] Voy. Ebn el Khateb, mss. de l'Escur., et le Recueil de vers arabes intitulé les Jardins.

l'ennemi, et je lui envoie des flèches qui ne manquent jamais leur but!

» Que de chemins j'ai foulés! que de défilés j'ai traversés après d'autres défilés!

» Mon visage a été exposé à toute l'ardeur du soleil, tandis que les cailloux embrasés se fondaient de chaleur.

» Mais Dieu a relevé par mes mains sa religion véritable. Je lui ai donné une nouvelle vie, et j'ai renversé la croix sous mes pieds.

» J'ai marché avec mon armée contre les infidèles, et mes troupes ont rempli les lieux escarpés et les lieux unis[1]. »

La poésie n'était pas le seul art que cultivassent avec passion les Arabes; la musique, bien qu'interdite en quelque sorte aux fidèles par un passage du Koran[2], n'était pas moins aimée d'eux et faisait leurs délices; ceux qui professaient cet art furent honorés en ce siècle d'une manière toute particulière, en Orient par les kalifes abbassides, en Occident par Abd el Rahman II et ses successeurs. Par malheur les écrivains arabes qui célèbrent avec le plus d'enthousiasme les merveilleux effets de la musique, ne nous disent rien de certain sur les différens genres de leurs mélodies, non plus que sur les règles de leur chant, si ce n'est qu'ils avaient quatre phrases harmoniques ou modes principaux, qu'ils appelaient racines, et nommaient du nom des différentes contrées d'où probablement ils leur étaient venus. Ces quatre modes avaient un certain nombre de dérivés, chacun adapté à un genre particulier de poésie, ou à l'expression d'une passion différente. De ces modes, ou mieux racines, celle appelée Ishak était affectée à l'amour, les chants élégiaques étaient modulés dans

[1] Maccary, mss. arab. de la Bibl. roy., n. 704, fol. 88, tr. de M. Reinaud.

[2] Parmi les manuscrits arabes de l'Escurial, Casiri décrit deux traités sur la matière, dont l'objet est de prouver que la culture de la musique n'a rien de contraire à la loi. Voy. Casiri, Biblioth. Hispan.-Arab., t. I, p. 483, col. 1, et p. 527, col. 2.

celle qu'on appelait Doughiah. L'art musical était cependant encore renfermé chez eux dans de si étroites limites, que leurs plus riches accompagnemens ne sortaient jamais de l'octave. Il y a une similitude remarquable entre la gamme des Arabes et celle des Italiens, ce qui rend extrêmement probable que le vieux mode d'enseignement musical, communément appelé solfège, nous est venu des Arabes andalousiens[1]. On a donc quelques raisons de croire qu'ils sont les inventeurs de l'annotation en usage de nos jours, base essentielle de l'art moderne, à l'aide de laquelle il a été porté à ce degré de précision et de perfection qui laisse si loin derrière lui la musique des anciens, et que Gui d'Arezzo n'a fait que le leur emprunter et le vulgariser en Europe en le modifiant[2]. Quoi qu'il en soit de cette origine, il est certain du moins que l'art musical fut très cultivé à cette époque par les Arabes, et que les hommes qui s'y distinguaient étaient comblés d'honneurs dans tous les pays de domination musulmane, soit en Orient, soit en Occident. En Andalousie Abd el Rahman montrait pour les grands musiciens la plus vive sympathie; il les disputait à ses rivaux les khalifes d'Asie. Un voyageur lui ayant fait connaître le mérite et la grande

[1] Leurs notes étaient nommées A *la mi ré*; B *fa ré mi*; C *sol fa ut* (Laborde, Essai sur la musique ancienne et moderne, t. 1, p. 177 et 59. Voyez aussi Richardson's Dissertation, p. 285).

[2] Nous leur devons, au reste, indubitablement l'invention du luth (*el aoud*) qu'ils estimaient le plus beau des instrumens. « L'origine des instrumens à cordes pincées et à manche, dit M. Fétis (*Musique à la portée de tout le monde*, p. 108), paraît se trouver dans l'Orient. La *Wina* de l'Inde, qui consiste dans un corps de bambou attaché à deux grandes courges, et qui est monté de plusieurs cordes qu'on appuie sur des chevalets avec les doigts, paraît être le type de ces instrumens; mais c'est surtout l'*eoud* ou luth des Arabes, importé en Europe par les Maures d'Espagne, qui a servi de modèle à tous les instrumens de cette espèce, car ces instrumens n'en sont que des variétés plus ou moins compliquées. » Ils faisaient aussi usage de l'orgue, de la flûte, de la harpe, du théorbe, de la mandoline et de plusieurs sortes de guitares. Ce dernier instrument, dont le nom est arabe (*kytara*), était l'instrument favori des conquérans musulmans de l'Espagne, et ils paraissent non-seulement l'y avoir apporté, mais encore y avoir introduit l'usage des sérénades si bien conservé par les Espagnols modernes.

célébrité qu'avait en Orient Aly ben Zériab, fameux musicien de l'Irâk, il lui envoya en quelque sorte une ambassade, lui fit faire les plus brillantes propositions et le combla de riches présens; et lorsque, déterminé par les promesses d'Abd el Rahman, Aly ben Zériab arriva à Cordoue, l'émir alla à cheval à sa rencontre pour lui faire honneur, et le logea dans son palais[1]. Ce savant, comme le qualifie la chronique arabe, forma à Cordoue un grand nombre d'élèves qui devinrent célèbres après lui, et égalèrent, ajoute le même auteur, les plus illustres de l'Orient[2]. Parmi les élèves qui vinrent se former à son école de Cordoue du fond même de l'Asie, on compte Ishaac el Mousouly, considéré par les Orientaux comme le plus célèbre musicien qui ait jamais fleuri dans le monde. Il était Persan de naissance; mais, attiré par la réputation d'Aly ben Zériab, il n'hésita pas à franchir l'immense distance qui le séparait de l'Andalousie, et vint demeurer plusieurs années à Cordoue pour se former sous ce maître. Il retourna ensuite en Orient, où, d'un long séjour à Mousoul, lui vint le surnom qu'il rendit fameux d'El Mousouly[3]. Zériab laissa son talent pour la musique comme un héritage à sa postérité en Espagne, et à sa mort son fils aîné occupa les mêmes fonctions et jouit des mêmes avantages que son père près des émirs de Cordoue[4].

La poésie, l'éloquence, tous les arts étaient cultivés et honorés sous ce règne. Parmi les hommes qui méritaient le plus les honneurs que leur prodiguait l'émir souverain, on cite Yahyah ben Yahyah el Leïty, qui cependant, jeune encore, avait conspiré contre le despotisme du père d'Abd el Rahman. El Leïty peut être considéré comme le fondateur en Espagne de l'une des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme, celle

1 Ebn Khaldoun, in Murphy, c. 5, et Conde, c. 40.
2 Ibid., l. c.
3 Voyez Bibl. Orient. de d'Herbelot, t. II, p. 752 et 753.
4 Ebn Khaldoun, in Murphy, c. 5.

de Malek ben Anas[1]. Il avait fait deux fois exprès le voyage d'Orient pour étudier sous ce docteur en grande vénération parmi les Musulmans. On rapporte qu'assistant un jour aux leçons de ce maître avec un grand nombre d'autres disciples, il vint à passer dans la rue un éléphant d'une grandeur extraordinaire même en Orient : tous les jeunes gens coururent pour le voir. El Leïty seul demeura. « Comment, lui dit Malek, ne sors-tu point comme les autres? On ne voit point d'éléphans en Espagne. — Je ne suis point venu en Orient pour voir des éléphans, répondit El Leïty, mais pour t'écouter. » Malek fut surpris et charmé de cette réponse du jeune Espagnol, et le prit de ce moment en grande affection. El Leïty devint son disciple favori. Malek avait coutume de l'appeler le spirituel Andalou et l'intelligence d'el Garb (de l'Occident). El Leïty retourna en Andalousie pour y fixer définitivement sa demeure et y propager les doctrines de Malek vers le milieu du règne d'Abd el Rahman, et celui-ci lui confia l'éducation de deux de ses fils, Yacoub, qui fut surnommé depuis Abou-Kosa, et Baschr. Le premier acquit sous ce maître un si grand talent pour la poésie que quelques-unes de ses compositions ont été conservées dans la collection célèbre d'Ahmed ben Faradji, intitulée *les Jardins*. Baschr avait beaucoup d'éloquence et d'érudition, et son père avait coutume de le charger des oraisons funèbres de ceux qui mouraient dans

1 On sait que les trois autres sont celles de Hanbal, de Schaféï et d'Abou-Hanifah. — On appelle les sectateurs de ces quatre docteurs ou imams fondateurs des quatre rites orthodoxes du musulmanisme, d'un nom formé de leur nom, hanéfys, schaféys, malékys et hanbalys. Les Espagnols étaient généralement malékys. Le nom de sunnys, ou sunnites (en francisant le mot), signifiant imitateurs du prophète, hommes qui marchent dans la même voie, tant à l'égard de la doctrine qu'à l'égard des actions et des pratiques religieuses, s'applique indistinctement aux musulmans de ces quatre rites orthodoxes, par opposition aux schiys ou schiytes, dont le nom (voyez Mouradgea d'Ohsson, Tabl. de l'Emp. Othoman, t. I, p. 46) « désigne d'un côté les sectateurs particuliers d'Ali, qui ne reconnaissent pas la légitimité des trois premiers khalifes, et embrasse de l'autre tous les hétérodoxes nés au sein de l'islamisme. »

sa famille et des personnages distingués morts au service de l'état[1]. Une des femmes d'Abd el Rahman, Kalam, écrivait avec élégance, récitait les vers avec grâce, connaissait l'histoire et était également instruite dans plusieurs parties de la littérature. De tous les plaisirs cependant, celui qu'Abd el Rahman prisait le plus, nous dit encore son biographe, était d'entendre la lecture de bons ouvrages[2]. Tout cela suppose certainement un haut degré de culture et de politesse et prouve bien qu'il n'y a nulle incompatibilité entre l'islamisme et un large développement de civilisation. Si ce développement n'a pas eu lieu parmi les Musulmans, cela a tenu à d'autres causes, à la fatalité de certaines habitudes de despotisme originaire; mais il est faux de croire que la parole de Mahomet implique nécessairement l'ignorance, l'ignorance à jamais, l'immobilité intellectuelle. Le passage suivant du Prophète ne peut laisser aucun doute à cet égard :

« Enseignez la science, dit Mahomet, car celui qui l'enseigne craint Dieu, et qui la désire l'adore; qui en parle loue le Seigneur ; qui dispute pour elle livre un combat sacré ; qui la répand distribue l'aumône aux ignorans ; et qui la possède devient un objet de vénération et de bienveillance.

» La science sert de sauvegarde contre l'erreur et le péché; elle éclaire le chemin du paradis ; elle est notre confidente dans le désert, notre compagne dans le voyage, notre société dans la solitude; elle nous guide à travers les plaisirs et les peines de la vie, nous sert de parure auprès de nos amis, et de bouclier contre l'ennemi.

» C'est par elle que le Tout-Puissant élève les hommes qu'il destine à prononcer sur ce qui est vrai, sur ce qui est

1 Conde, c. 40.

2 Murphy, c. 5. — La guerre, les exercices du corps, la lecture, sont comptés par les Arabes parmi les plus nobles occupations des hommes ; ce que résume poétiquement pour eux le proverbe suivant : « La meilleure place dans ce monde est la selle d'un coursier rapide ; et l'ami le plus précieux dans le siècle est un livre. »

CHAPITRE DIXIÈME.

— De 796 à 822. —

CHAPITRE ONZIÈME.

— De 791 à 822. —

CHAPITRE DOUZIÈME.

— De 822 à 852. —

TABLE DES CHAPITRES

DU

TOME TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

— De 622 à 711. —

CHAPITRE DEUXIÈME.

— De 710 à 711. —

CHAPITRE TROISIÈME.

— De 711 à 715. —

CHAPITRE QUATRIÈME.

— De 715 à 740. —

CHAPITRE CINQUIÈME.

— De 740 à 756. —

CHAPITRE SIXIÈME.

— De 711 à 756. —

CHAPITRE SEPTIÈME.

— De 756 à 788. —

CHAPITRE HUITIÈME.

— De 757 à 791. —

CHAPITRE NEUVIÈME.

— De 788 à 796. —

